



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

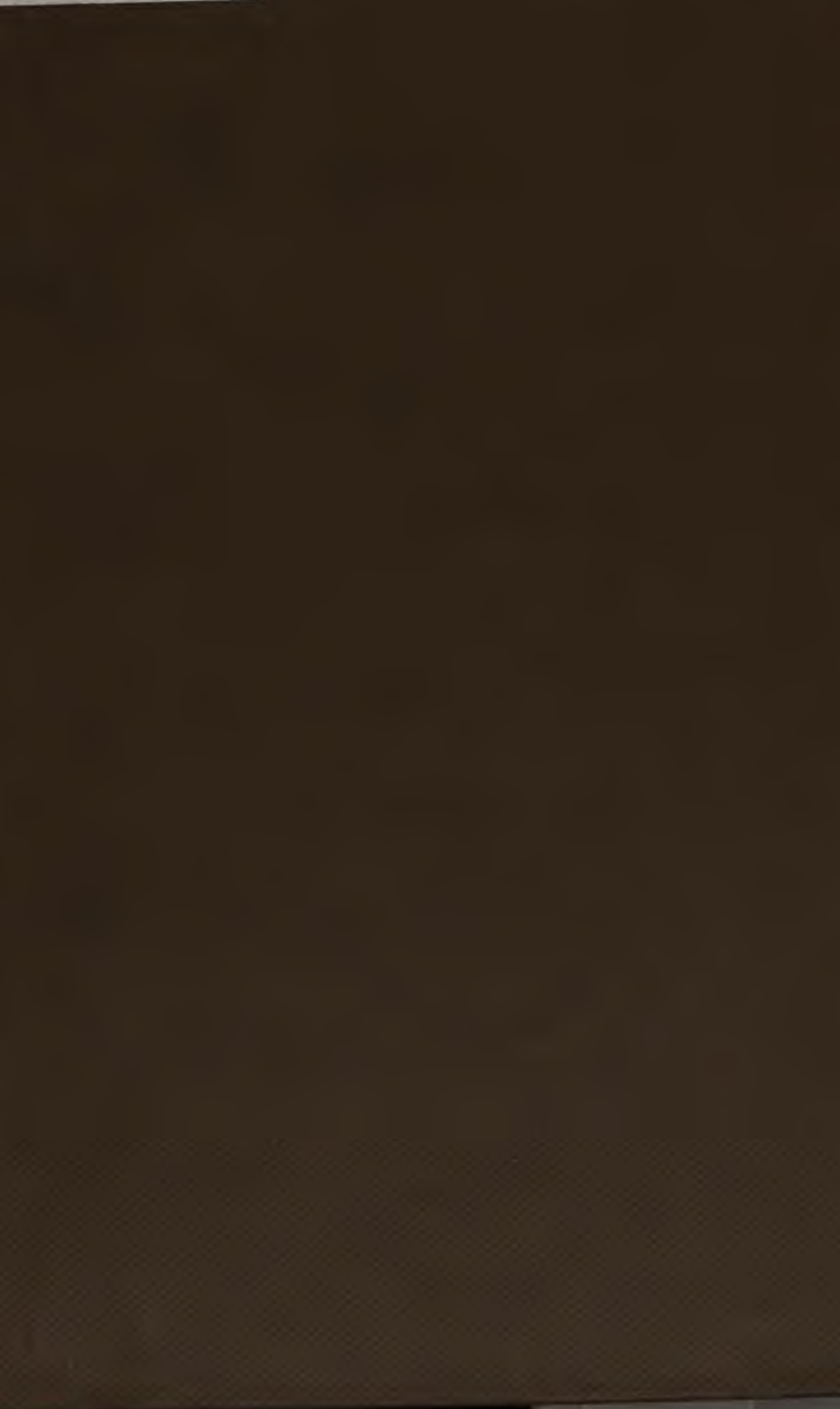
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

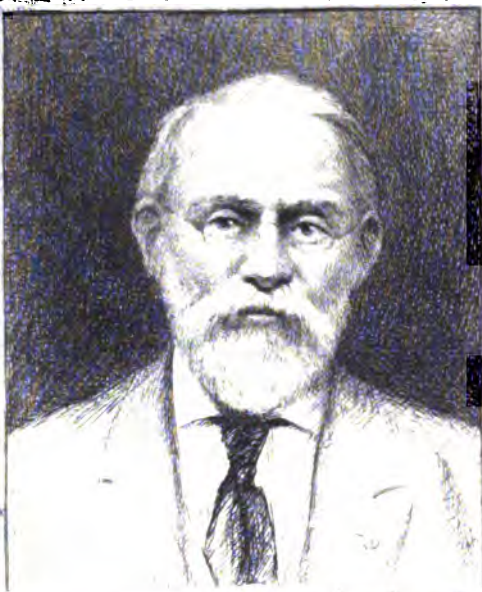
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
152
.V58

✱

✱

✱

*Reçu
1. 1.
1873-74
13613*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES & ARTS

du département de la Haute-Saône.

RAPPORT

au nom de la Commission chargée de la visite des
exploitations de l'arrondissement de Gray en
1873, par M. E. TISSIER.

MESSIEURS,

La Société d'agriculture de la Haute-Saône ayant à distribuer cette année ses primes à l'arrondissement de Gray, a, dans sa séance du 28 juin dernier, nommé comme membres de la Commission chargée de la visite des concurrents : MM. Haussetête, propriétaire-agriculteur à Betoncourt-Saint-Pancras ; Vernier, Auguste, agriculteur-éleveur à Lure ; Tissier, chargé du cours départemental d'agriculture de la Haute-Saône, à Vesoul (rapporteur).

Les primes à distribuer sont, comme l'indique le programme dressé par la Société :

Prix d'honneur.

1^{er} prix, 800 fr. pour les exploitations de 10 à 60 hectares ;

2^e prix, 500 fr. pour les exploitations de 10 à 30 hectares venant en premier ordre ;

3^e prix, 300 fr. pour les exploitations de 10 à 30 hectares venant en second ordre.

Etables.

1^{er} prix, 250 fr. ; 2^e prix, 150 fr., aux étables contenant au moins dix têtes de gros bétail.

Avant de vous soumettre le résultat de l'examen qu'elle a fait de ces divers concurrents, la Commission tient à vous exposer que l'époque de la visite et le nombre considérable des concurrents ne lui ont pas permis de recueillir une foule de détails qui auraient facilité votre appréciation.

D'un autre côté, s'il est des choses faciles à constater dans l'examen d'un domaine, telles que l'étendue, la composition et la qualité des terres, la quantité et l'espèce des animaux, la tenue des fumiers, l'outillage, etc., il en est d'autres non moins nécessaires qui résultent seulement des indications fournies par les concurrents, indications souvent fort erronées : car, il est fâcheux d'avoir à le constater, aucun cultivateur, sauf de rares exceptions, n'enregistre ses opérations, même les plus importantes ; il marche en aveugle sans se rendre aucun compte de son travail, ce qui cependant serait pour lui un sérieux enseignement.

C'est sous le bénéfice de ces explications que la Commission aborde la description de chacune des exploitations soumises à son examen.

Prix d'honneur.

M. CORNIBERT, à Lavoncourt, canton de Dampierre.

M. Cornibert est propriétaire, sur les communes de Lavoncourt et Mont-Saint-Léger, d'une étendue de 17 hectares 81 ares de terres et de prés.

Les cultures de 1873 comprenaient :

Céréales.

Blé	3 ^b	67 ^a	30 ^c
Avoine	3	»	20
Orge	4	25	37
Sarrasin	»	70	21

Fourrages.

Luzerne	3 ^h 07 ^a 70 ^a
Trèfle	» 79 40
Prés	2 54 16
Colza.....	» 31 •75
Pommes de terre, maïs, choux-raves.	2 11 11
Jachère morte	» 33 80

Les blés, quoique faits dans de bonnes conditions, n'ont donné qu'un rendement très-médiocre de 12 à 15 hectolitres par hectare.

Les avoines, au contraire, ont été satisfaisantes, et ont fourni de 25 à 26 hectolitres.

Comme partout ailleurs, malgré les soins apportés par M. Cornibert à la culture du blé, ce faible rendement est dû aux intempéries.

Les luzernes, parfaitement établies et entourées de tous les soins de M. Cornibert, soins qui se reflètent entièrement sur toute l'exploitation, ont donné, malgré l'atteinte portée par les gelées d'avril, 7,000 à 7,500 kilogrammes par hectare pour les trois coupes.

Les prés, très-bien soignés également, et en partie créés par le propriétaire, sont irrigués et fumés à l'aide du purin; leur rendement atteint de 4 à 5,000 kilogrammes par hectare.

Les betteraves, dont M. Cornibert faisait une certaine étendue, n'ont pas réussi à cause de la sécheresse; mais la Commission a été heureuse de constater qu'il n'était pas resté inactif en présence de cette non-réussite, à laquelle il a suppléé par des choux-raves blancs, qui sont fort bien venus et promettent une abondante récolte.

M. Cornibert, comme le fait voir la répartition de ses cultures, fait une part fort restreinte à la jachère morte, remplacée

par des racines, du trèfle incarnat ou des vesces, qui fournissent au printemps une excellente nourriture aux bêtes à cornes.

La Commission a remarqué que l'extérieur de l'exploitation de M. Cornibert, de même que l'intérieur, étaient dirigés avec des connaissances et une aptitude qui ne se rencontrent que fort rarement chez le cultivateur.

Il est entretenu sur ce domaine 2 juments, dont une ayant un magnifique poulain de six mois, 22 bêtes à cornes appartenant à la race féminine pure ou croisée, parmi lesquelles on compte 10 vaches et bœufs, 8 bouvillons et génisses de douze à quinze mois, 4 veaux de l'année, plus 1 chèvre, 2 porcs, et une basse-cour parfaitement peuplée, dont M^{me} Cornibert s'occupe spécialement.

Ces animaux sont en parfait état, et témoignent en faveur de leur propriétaire.

Les chevaux et les vaches sont logés dans deux étables, bien pavées, assez spacieuses et aérées, de façon à offrir, tant sous le rapport de l'hygiène des animaux que sous celui de la facilité de circulation, toutes les garanties désirables à la santé du bétail et à la brièveté des travaux de pansement et de nettoyage. L'une de ces étables, la plus grande, comprise dans le corps de bâtiment principal et attenante à la grange, est traversée sous le pavé, dans une de ses extrémités, par un conduit qui transporte à la fosse à purin le surplus des urines que les litières n'absorbent pas. L'autre, plus petite, quoique supérieure à celles que l'on rencontre ordinairement, est moins bien construite. Aussi M. Cornibert se propose-t-il de la modifier.

La grange, partie la plus importante du corps de bâtiment d'exploitation, est très-bien construite et suffisamment spacieuse pour abriter les récoltes. A une de ses extrémités se trouve une machine à battre, mue par un manège à deux chevaux et fonctionnant parfaitement. Cette machine, ne

vannant pas, est munie d'un appareil secoueur n'exigeant qu'une faible force et très-ingénieux. Malgré cette simplicité d'appareil, le travail en est bon. Le manège, bien construit également, est disposé de façon à ce qu'il soit possible d'ajouter une transmission destinée à faire marcher un tirare, un coupe-racines.

Les deux étables sont reliées, à une de leurs extrémités, à un petit hangar où est établie la plate-forme à fumier. La disposition est telle que la fosse à purin occupe, sauf un mètre tout autour, le même espace que la plate-forme, qui, alors, se trouve maintenue au-dessus à l'aide de madriers et de plateaux.

La fosse à purin, d'une profondeur de deux mètres, est maçonnée et cimentée latéralement seulement, le fond reposant sur une couche de glaise imperméable; elle se prolonge dans un de ses angles par un conduit de même profondeur, d'une largeur de 0^m50, dans lequel arrivent les urines de l'étable. Ce conduit, muni d'une ouverture fermée par une pierre, permet de puiser le purin à l'aide de la petite pompe portative Noël, dont le fonctionnement est parfait non-seulement pour cet usage, mais encore pour l'arrosage des jardins et des prairies. Cette disposition permet d'arroser le fumier quand besoin est, et ne gêne en rien les abords de la plate-forme. Le purin sert encore, à l'aide d'un tonneau, à fumer les prairies naturelles et les champs en culture.

La Commission a trouvé chez M. Cornibert un fumier réunissant tous les détails d'une parfaite manipulation; d'un côté, étant couvert, l'ardeur du soleil ne vient pas le dessécher et enlever sous forme de vapeur les gaz utiles; de l'autre, le tassement et l'arrosage permettent à sa fermentation de se faire dans les meilleures conditions.

Tous les bâtiments d'exploitation sont d'une construction récente et faite par les soins de M. Cornibert.

Les instruments employés sont ceux du pays : charrues, herses, rouleaux en bois. Il n'existe pas d'instruments perfectionnés, car la main-d'œuvre ne manque pas à M. Cornibert, qui, outre cette propriété, possède encore 5 hectares de vignes qui occupent un certain nombre d'ouvriers, dont il se sert pour les binages, les sarclages et la récolte des produits de sa culture.

Le personnel nécessaire à l'exploitation, outre celui dont il vient d'être parlé, se compose d'un domestique à l'année, chargé spécialement des animaux; d'un journalier pour la culture, et d'un gamin, pendant trois ou quatre mois, pour la conduite des bêtes à cornes au pâturage.

M. Cornibert ne calcule pas les bénéfices de son exploitation. qu'il emploie, ainsi que ses autres revenus, à l'amélioration de son domaine, en donnant constamment du travail aux ouvriers de sa commune.

La Commission témoigne ici sa grande satisfaction, et n'hésite pas à signaler M. Cornibert comme exemple aux cultivateurs, et surtout aux propriétaires, dont généralement la tendance vers l'agriculture est si rare.

M. GIRARD, Théodore, à la ferme de Magney, commune de Bay, canton de Marnay.

M. Girard exploite comme fermier, sur les communes de Bay, Sornay et Hugier, une étendue de 53 hectares 13 ares 19 centiares de terres, de prés et de pâtures. Le fermage est de 13 fr. le journal de 34 ares 80 centiares pour les terres laboureables, et de 30 fr. pour les prés. Il se paie moyennant une rétribution totale en argent de 1,912 fr., prix qui est resté le même depuis longtemps.

Les pâtures sont données au fermier sans aucun paiement, et occupent une étendue de 10 hectares 72 ares 80 centiares.

Les cultures de 1873 comprenaient :

Céréales.

Blé.....	8 ^h	92 ^a	35 ^e
Avoine.....	4	12	50
Seigle.....	»	38	42
Orge.....	3	69	80

Fourrages.

Luzerne.....	3 ^h	95 ^a	20 ^e
Sainfoin.....	3	42	50
Prés.....	6	12	64
Pommes de terre.....	»	70	00
Fèves et maïs.....	1	34	28

L'assolement suivi est celui de trois ans, sauf l'introduction de la luzerne et du sainfoin, qui, en raison de leur longue durée, ne le modifient pas d'une manière notable.

La jachère, dont l'étendue est d'environ 10 hectares, n'est pas utilisée, quoique cependant elle pourrait l'être utilement par la culture des racines et des fourrages annuels. Les labours et les travaux d'ameublissement, quoique le sol ne soit pas d'une nature compacte, laissent à désirer.

Le rendement des blés est d'environ 14 à 15 hectolitres par hectare; celui des avoines est égal à une bonne année moyenne.

Les prairies artificielles n'ont subi aucune modification depuis huit ans, si ce n'est cette année, par l'ensemencement de 2 hectares de trèfle et de 1 hectare 35 centiares de sainfoin destinés à remplacer les vieilles luzernes. Le rendement de celles-ci, dans les conditions normales, est de 5,000 kilogrammes pour les deux coupes.

Les prés, dont le rendement est de 4 à 5,000 kilogrammes, offrent une végétation très-abondante de peu d'homogénéité; aussi la Commission a-t-elle été frappée du peu de soins dont

ils sont l'objet, soins qui, bien entendus sans être considérables, en feraient des prairies de premier ordre.

M. Girard se livre fort rarement à la culture de la betterave, qui cependant serait susceptible de donner de bons résultats. Sa culture de pommes de terre, quoique belle, laisse à désirer au point de vue de la plantation, qui ne permet pas l'emploi des instruments perfectionnés.

Le bétail entretenu sur la ferme de Magney s'élevait, il y a cinq ans, à 20 têtes de gros bétail. Il se compose aujourd'hui de 3 chevaux de travail, dont une jument poulinière; 8 bœufs de travail, 4 vaches laitières, 3 génisses et 5 bouvillons de quinze à dix-huit mois; 5 génisses et 5 bouvillons de l'année, 50 moutons, 1 truie portière et 6 porcelets de trois à six mois. Les bêtes à cornes sont de la race féneline pure ou croisée; les moutons appartiennent à la race mérinos croisée. L'ensemble du bétail est en très-bon état et paraît assez bien tenu.

Les étables et bergeries sont assez spacieuses, l'aération ne paraît pas suffisante, la tenue laisse un peu à désirer.

Les instruments sont ceux du pays : charrues, herses, rouleaux en bois; il existe aussi une houe à cheval Dombasle à neuf socs, dont le poids trop considérable est un grave inconvénient à son fréquent emploi.

Le fumier, dont la manipulation est assez soignée, est entassé sur une plate-forme attenante à l'étable, entourée d'une rigole pavée servant à écouler le purin dans une fosse maçonnée et cimentée, mais sur laquelle la Commission regrette de n'avoir pas vu installée une pompe à purin, ce qui porte à conclure que l'utilisation en est fort imparfaite.

La Commission a été frappée, à la ferme de Magney, du peu d'entretien des chemins, des haies, et de l'ordre imparfait qui y règne.

Elle a cependant constaté que M. Girard, déjà concurrent dans un des concours antérieurs, a fait de sensibles progrès

en ce qui concerne l'élevage et l'entretien du bétail, et elle espère qu'avec un peu d'efforts il arrivera à mériter des éloges sans restriction.

M. JANTOT, à la ferme du Vergerot, commune et canton d'Autrey.

M. Jantot exploite comme propriétaire, sur la commune d'Autrey, la ferme du Vergerot, d'une contenance de 32 hectares 97 ares 15 centiares, et, comme fermier, 18 hectares 92 ares 50 centiares. Dans cette dernière contenance se trouvent 16 hectares 21 ares 45 centiares de prairies naturelles, dont le prix de fermage est de 49 fr. par journal de 34 ares 28 centiares.

Les cultures de 1873 comprenaient :

Céréales.

Blé.....	9 ^h 00 ^a
Avoine.....	10 00
Orge.....	1 00

Fourrages.

Luzerne.....	» 65
Trèfle rouge.....	2 00
Trèfle incarnat.....	» 60

Racines.

Betteraves.....	1 60
Pommes de terre.....	» 40
Mais, haricots.....	» 72

La jachère morte n'occupe qu'une très-faible étendue. Une partie est remplacée par la culture des vesces, qui, tout en



entretenant la terre dans un parfait état de propreté, fournit au printemps une excellente et abondante nourriture au bétail.

Une notable étendue, environ 4 hectares, a été ensemencée en colza destiné à être enfoui en vert, ce qui, en ajoutant à la masse des engrais, est très-favorable au sol siliceux du Vergerot.

Les blés, dont la propreté est remarquable, ont donné un rendement par hectare de 15 à 16 hectolitres environ.

Les avoines, très-belles à la vérité, accusent un rendement peut-être exagéré de 35 hectolitres.

La luzerne, comme l'atteste du reste le détail des cultures, n'est cultivée que comme essai, car elle paraît ne pas se plaire sur ce terrain, dont le sous-sol est de nature imperméable. Plusieurs fois déjà elle n'a pas donné d'heureux résultats, s'implantant très-bien la première année et disparaissant la seconde.

Les trèfles ne donnent aussi que des produits passables, mais cependant assez considérables encore pour en permettre la culture. Après eux le blé vient très-bien, surtout en ajoutant, comme le fait le propriétaire du Vergerot, une abondante fumure.

Les prés atteignent le chiffre de 4 à 5,000 kilogrammes. rendement dû sur ce terrain aux fumures solides ou liquides qu'ils reçoivent, et aux soins dont ils sont l'objet. En dehors des prés, que M. Jantot afferme à bail, il achète encore annuellement des foin sur pied, dont l'étendue se montait, cette année, à 20 journaux de 34 ares 80 centiares.

Les betteraves semées en ligne et cultivées à la houe à cheval offrent une végétation luxuriante qui peut faire espérer, malgré les vides occasionnés par la sécheresse, un rendement de 28 à 30,000 kilogrammes.

M. Jantot, propriétaire depuis neuf ans, a, par l'amélioration qu'il a fait subir à ses terres, doublé leur rendement. Sa pro-

priété est traversée par un chemin sur lequel viennent aboutir tous les sillons, direction qu'ils n'avaient pas auparavant. Cette disposition rend facile l'apport des engrais et la rentrée des récoltes ; elle permet également un assolement.

Les labours et les hersages sont parfaitement exécutés et ont une profondeur supérieure à celle que l'on rencontre généralement. De plus, par l'adaptation d'un patin à l'arrière de ses charrues, M. Jantot défonce ses terres en même temps qu'il les laboure. Par cette opération, qui fouille le sous-sol sans le ramener à la surface, les terres sont rendues plus perméables, les travaux plus faciles, et on peut cultiver avec avantage les plantes qui ne donnaient auparavant que de maigres produits.

M. Jantot a exécuté, sur certaines parties humides de sa ferme, des drainages partiels qui entraînent le surplus des eaux pour les faire servir à l'irrigation des prairies naturelles situées à la partie inférieure. Il a en outre défriché la plus grande partie des haies qui encombrant les abords de ses champs, et se propose d'achever cette amélioration aussitôt que possible.

Le bétail entretenu sur la ferme du Vergerot se compose de 6 chevaux, 19 bêtes à cornes, dont 2 taureaux ; 7 porcs, dont 3 truies portières ayant de 9 à 12 porcelets chacune. 5 bœufs ou vaches ont été livrés récemment à la boucherie et ne sont pas encore remplacés.

Les bêtes à cornes sont de race féline pure ou croisée. Les porcs sont de la race du pays, croisée avec les races anglaises. Le bétail est en parfait état sous tous les rapports. La nourriture est en grande partie donnée à l'étable, sauf les mois de septembre et octobre, pendant lesquels les bêtes à cornes vont pâturer sur les prairies naturelles. L'engraissement se fait à l'aide de grains, de farines et de tourteaux de colza ou de navette. Les porcs sont nourris très-copieusement et économiquement avec des résidus de meunerie achetés

Pommes de terre.....	0	35
Jachère morte.....	0	70

Le bétail entretenu par M. Monniot est en assez bon état, et se compose de 2 chevaux, 3 vaches, 2 jeunes bœufs de deux à trois ans, 2 génisses de dix-huit mois à deux ans, 2 veaux de l'année.

La Commission s'est tenue à une visite intérieure. Elle a trouvé les étables dans un état de délabrement presque complet; les râteliers brisés tombant à droite et à gauche; les crèches manquant ou à terre; le plafond en ruine et revêtu d'une couche superbe de toiles d'araignées et d'ordures; le sol n'offrant que trous, autant de réservoirs à urine et de sources de maladies pour les animaux; les ouvertures, en quantité très-restreinte, ne permettant pas l'aération nécessaire à la santé des animaux.

Le fumier est assez régulièrement établi sur un emplacement sans préparation, de sorte que le purin s'en échappe de toutes parts pour aller infecter les rues voisines.

La Commission regrette que M. Monniot méconnaisse les avantages qu'il aurait à entretenir ses fumiers dans de meilleures conditions. Elle espère qu'à l'aide de soins mieux entendus, il trouvera pour lui-même une réelle satisfaction, et pourra prétendre plus tard à une de vos récompenses.

M. MOREL, à Citey, canton de Gy.

M. Morel exploite comme fermier, sur la commune de Citey, une étendue de 59 hectares 6 ares 94 centiares de terres labourables et de prairies naturelles.

M. Morel occupe ce domaine depuis cinq ans seulement, et vient de renouveler son bail, qui n'était que de neuf ans, pour

une durée de douze années. Le fermage se paie en nature et en argent, moyennant 80 hectolitres de blé, 20 hectolitres d'avoine, et 1,040 fr.

Les cultures, en 1873, se répartissaient ainsi :

Céréales.

Blé	14 ^h
Avoine	14

Fourrages.

Trèfle	3
Luzerne	4
Prés	9
Jachère morte	15

Les blés, faits exclusivement sur jachère, ont donné un rendement approximatif de 12 hectolitres par hectare.

Les avoines ont atteint celui de 25 hectolitres.

Les luzernes et les prés donnent une récolte de 4 à 5,000 kilogrammes. Ces derniers sont assez bons, et les soins nécessaires, quoique minimes, ne leur sont pas donnés.

Les trèfles n'offrent pas une végétation régulière et abondante ; un quart à peine de la surface est passable.

Les jachères, qui occupent, comme on le voit, une grande étendue, ne sont aucunement utilisées ni par les fourrages annuels ni par des racines, quoique cependant le sol y soit propice. Les cultures des jachères sont négligées, et la fumure des plus faibles. Les labours, les hersages laissent en général beaucoup à désirer. Les champs, d'une assez grande étendue, sont divisés, sans motif suffisant, en planches de 4 à 5 mètres très-bombées, disposition qui fait, au dire de M. Morel lui-même, que les ados seuls donnent une récolte passable, tandis que le fond, sur une largeur de près de 2 mètres, ne donne rien.

Pour compléter l'examen extérieur, la Commission a été étonnée de trouver les abords de la ferme dans un assez triste état, quoique cependant on leur ait fait subir quelques heureuses mais bien insuffisantes modifications. Elle aurait voulu voir aussi utiliser les eaux du village, qui viennent passer à la partie supérieure d'un terrain d'une certaine étendue éminemment propre à fournir une herbe abondante.

M. Morel cultive cette ferme sans aucune main étrangère, à l'aide de ses fils, au nombre de cinq ou six, et âgés de dix-huit à trente ans.

Le bétail, entretenu en assez bon état, se compose de 2 étalons, dont 1 approuvé, 2 juments poulinières, 2 poulains de trois ans, 2 de dix-huit mois, 4 vaches laitières, 4 bœufs de travail, 4 de deux ans, 12 bouvillons de huit à quinze mois, 9 de l'année, 2 génisses d'un à deux ans, 3 de l'année, 4 porcs.

Les écuries et les étables sont assez bien tenues, mais laissent encore à désirer sous le rapport de la propreté et de l'aération.

Les fumiers ne sont l'objet d'aucun soin ; ils sont, au fur et à mesure de leur production, laissés aux abords des écuries et des étables pour que les animaux les tassent. La moitié de la cour se trouve ainsi embarrassée et offre un aspect peu satisfaisant. Les purins ne sont nullement recueillis, l'air se réservant de les évaporer.

Les instruments que l'on rencontre sont ceux du pays : charrues, hermes, rouleaux en bois. M. Morel a fait dernièrement, au comice de Gy, l'acquisition d'une charrue et d'un buttoir Dombasle. Ces deux instruments, dont le choix n'a pas été heureux, sont d'un poids considérable, et par ce fait ne peuvent donner des résultats avantageux, la traction nécessaire étant très-forte et le maniement difficile.

La Commission, peu satisfaite de l'ensemble de l'exploitation, regrette que M. Morel n'ait pas pensé à faire donner à ses

filis une instruction agricole qui, dans ce cas, lui aurait permis de conduire son exploitation d'une manière plus rationnelle, et d'enrichir son sol tout en prélevant un bénéfice plus considérable.

M. PITOIZET, Pierre, à Motey-Besuche, canton de Pesmes.

M. Pitoizet cultive, comme propriétaire et fermier, sur la commune de Motey-Besuche, une étendue de 16 hectares 91 ares 14 centiares terres et prés.

En 1873, les cultures étaient :

Céréales.

Blé	6 ^h 37 ^a
Avoine	5 25
Orge	0 35

Fourrages.

Luzerne	0 30
Sainfoin	0 20
Prés	2 34

et le reste en jachère.

Le fermage se paie en nature, moyennant 223 doubles décalitres de blé pour les terres labourables, et 150 fr. par hectare pour les prairies naturelles.

Le rendement du blé est d'environ 15 hectolitres par hectare, et celui de l'avoine de 25 à 30 hectolitres, chiffre qui paraît exagéré. Les prés donnent du foin en quantité assez grande.

Les animaux entretenus et en assez médiocre état sont : 2 chevaux, 1 vache, 4 bœufs de deux à trois ans, 1 génisse de deux mois.

Les écuries sont peu spacieuses, peu aérées et tenues dans un mauvais état de propreté.

Les fumiers, quoique bien disposés en tas sur un terrain ordinaire, laissent échapper le purin, qui s'écoule alors dans la rue.

La Commission, en raison du peu d'intérêt de cette exploitation, a cru devoir passer rapidement sur son examen.

M. BEUCHET, à Montureux-les-Gray, canton d'Autrey.

M. Beuchet exploite, comme propriétaire et fermier, sur la commune de Montureux, une étendue de 11 hectares 50 ares de terres et prés.

Les cultures, en 1873, comprenaient :

Céréales.

Blé.....	3 ^h 40 ^a
Avoine.....	1 32
Orge.....	0 30
Seigle.....	0 30

Fourrages.

Luzerne.....	0 36
Trèfle.....	1 50
Prés.....	3 18
Betteraves.....	0 65
Pommes de terre et maïs.....	0 30

M. Beuchet possède un sol d'alluvion très-riche ; aussi ne donne-t-il dans sa culture aucune place à la jachère morte. Il cultive, depuis neuf ans, cette petite propriété seul avec sa femme.

Le rendement des blés a été, cette année, d'environ 20 à 21 hectolitres par hectare ; celui de l'avoine, de 30 hectolitres.

Le trèfle et la luzerne sont faits dans de très-bonnes condi-

tions, et, le sol aidant, leur rendement est de 4,500 à 5,000 kilogrammes à l'hectare.

Les prés rendent beaucoup également; il suffit, pour en être convaincu, de savoir que M. Beuchet leur prodigue tous ses soins en les fumant avec du purin, du fumier ou des composts faits avec des boues de rues, des platras et du fumier, le tout arrosé de purin.

La culture des pommes de terre et des betteraves est aussi bien soignée, ce qu'atteste du reste leur luxuriante végétation; elles sont l'une et l'autre binées et buttées avec la houe à cheval et le buttoir. La variété de betteraves que cultive M. Beuchet est la betterave à sucre, dont les produits, variant entre 30 et 35,000 kilogrammes à l'hectare, sont livrés à la sucrerie de Velleux au prix de 19 fr. les 1,000 kilogrammes. Cette spéculation n'est en rien préjudiciable à la culture, car non-seulement M. Beuchet retient les pulpes provenant de ses betteraves, mais en achète encore quand la sucrerie peut lui en fournir. Cette culture, dont la Commission a été fort satisfaite, a déjà mérité à son auteur une prime spéciale du comice agricole de Gray.

Le bétail nourri sur cette petite exploitation se compose de 2 chevaux, dont une bonne jument poulinière, 2 bœufs de travail, 2 vaches laitières, 3 génisses et 1 bœuf de deux ans à deux ans et demi, 3 veaux de l'année, 1 porc et 3 moutons, auquel il convient d'ajouter 3 bœufs récemment conduits dans des pâturages d'embouche. Les bêtes à cornes sont de race féminine pure ou croisée. Les animaux, tous en très-bon état, témoignent des soins bien entendus qu'ils reçoivent.

Les bâtiments, de construction déjà ancienne, ont besoin d'améliorations que M. Beuchet a déjà commencées et qu'il se propose d'achever.

Le fumier est parfaitement conduit; la Commission n'hésite pas à dire que c'est un des mieux soignés qu'elle ait rencontrés dans sa visite. La plate-forme sur laquelle le fumier



est entassé est pavée et entourée d'une rigole qui écoule le purin dans la fosse, dont la construction ingénieuse mérite d'être signalée. Elle est divisée en deux compartiments, dont l'un, creusé sous la plate-forme, reçoit directement le purin et le déverse, par une ouverture grillée, dans un autre d'une contenance d'environ 6 à 8 mètres cubes, soigneusement maçonné et cimenté. Cette disposition fait que le liquide n'est pas mélangé de boues et d'ordures qui fort souvent obstruent la pompe destinée à arroser les fumiers.

M. Beuchet fume à bonne dose 3 à 4 hectares par an, en deux fois. Outre l'amélioration de ses terres et la plus-value de son matériel, il a prélevé sur son domaine un bénéfice de 4,750 fr., qu'il a employé en acquisition de terres et maison.

La Commission exprime ici sa satisfaction à M. Beuchet, chez lequel elle a rencontré une aptitude et un esprit d'ordre malheureusement si rares chez le petit cultivateur.

M. BONNIARD, à Champlitte.

M. Bonniard, négociant en grains, joignit, il y a quelques années, l'agriculture à ses nombreuses occupations qui ne suffisaient pas à l'exercice de sa haute intelligence.

Pour mettre son projet à exécution, il se rendit, en 1870, acquéreur de la ferme dite du Rhône, située sur le territoire de Champlitte, et dont l'étendue est de 34 hectares 54 ares 81 centiares, et, en 1872, d'une autre ferme dite de la Chamoiselle, également située sur le territoire de Champlitte et contiguë à la première, d'une contenance d'environ 36 à 37 hectares. Il possédait auparavant 13 hectares de terre, ce qui porte donc à près de 84 hectares la surface dont M. Bonniard est actuellement possesseur.

Malgré cette circonstance, mettant M. Bonniard en dehors des clauses du programme, la Commission a tenu à visiter ses

exploitations, dignes d'intérêt par les améliorations qu'elles ont déjà reçues en si peu de temps, améliorations qui en ont totalement changé l'aspect.

La ferme du Rhône, où était installé le troupeau national des Chambois, fut longtemps mise en vente et ne trouva pas de preneur, tellement son état était déplorable; elle fut payée par M. Bonniard 15,400 fr. La seconde, pour les mêmes motifs, fut payée 7,000 fr. seulement; celle-ci ne nous occupera pas, M. Bonniard n'y ayant pas encore opéré de changements.

La ferme du Rhône, dont la culture était depuis longtemps négligée, avait une grande partie de ses terres en friches, de sorte que la production en était presque nulle.

Après trois ans seulement, en 1873, la surface était occupée par :

Céréales.

Blé	10 ^h 00 ^a
Avoine et orge.....	11 00

Fourrages.

Luzerne	7 00
Trèfle	2 50
Betteraves	1 00

Cette distribution des cultures montre parfaitement à quoi ont abouti déjà les efforts de M. Bonniard. Les améliorations, outre une meilleure exécution des travaux de culture, ont porté : sur le drainage de 9 hectares, pour le prix total de 2,500 fr.; sur l'enlèvement d'une quantité considérable de pierres qui ont servi à la mise à neuf d'un chemin de 1,500 à 1,800 mètres conduisant de la ferme à la route de Bourbonne, chemin qui auparavant était impraticable; sur la construction de bâtiments et la réparation de ceux existants. Ces améliora-

Etables.

M. BLANDIN, à la ferme des Herbues, commune de Soing.
canton de Fresne.

M. Blandin possède comme propriétaire une étendue de 40 hectares, dont 15 hectares en luzernes, trèfles et prés.

Ses étables comprennent : 6 bœufs de travail, 5 vaches laitières, 4 bouvillons de l'année, 4 génisses de quatre à treize mois, tous de la race féminine pure et croisée. Ces animaux sont en assez bon état ; mais ils ne reçoivent que peu de soins, ce qui n'étonnera pas, du reste, si on remarque que M. Blandin est seul avec son fils pour cultiver sa propriété. On compte encore 2 juments poulinières, 2 pouliches de quinze mois et 2 porcs, ce qui porte le nombre total à 15 grosses têtes et 10 petites, soit par hectare environ une demi-tête de gros bétail.

Les écuries, peu aérées, sont mal tenues et n'offrent pas toute la sécurité nécessaire à un bon entretien des animaux.

M. MARIE, A., à Arc-les-Gray.

M. Marie exploite, comme propriétaire et fermier, 30 hectares 64 ares 38 centiares de terre, dont 1 hectare 60 ares en trèfles, 2 hectares 60 ares en luzernes, 70 ares en vesces, 1 hectare 55 ares en betteraves, 60 ares en pommes de terre, 5 hectares 81 ares en prés.

Son étable, composée de 16 têtes, comprend : 1 taureau Durham pur, 1 vache Durham pure, 5 vaches féminines pures, 9 bouvillons et génisses de deux mois à un an, dont 3 croisés Durham.

Ces animaux sont tous d'une bonne conformation, dans l'état le plus parfait, dû à une excellente nourriture et aux nombreux soins de pansement dont ils sont constamment entourés. Ils sont logés dans une étable double, spacieuse, bien aérée, en un mot confortable à tous égards.

Le bétail se complète par 7 chevaux et 8 moutons, sans compter 1 taureau croisé Durham, vendu à la commune de Beaujeu tout récemment. Le nombre total est donc de 14 grosses têtes et 17 petites, soit environ trois quarts de tête de gros bétail par hectare.

La Commission n'hésite pas à dire qu'elle a trouvé chez M. Marie l'étable la mieux tenue, avec les meilleurs animaux qu'elle ait rencontrés dans sa visite.

M. MONNOT, Claude, à Cugney, canton d'Autrey.

M. Monnot, Claude, exploite comme fermier une surface de 90 hectares environ, dont 13 hectares en luzernes, trèfles et sainfoins, 11 hectares de prés, 3 hectares de racines.

Son étable, composée en presque totalité par les animaux de la race féline pure ou croisée, comprend : 1 taureau Durham pur, 1 vache Durham croisée, 1 veau Durham croisé, 4 bœufs de travail, 8 bœufs de quatre ans, 2 taureaux félines, 11 vaches laitières, 10 bouvillons ou génisses de quatorze à dix-huit mois, 7 veaux de l'année.

Il convient d'ajouter à ce bétail, dont l'état est assez bon, sauf pour les jeunes veaux de l'année, qui ne reçoivent pas les soins nécessaires à l'époque du sevrage : 2 étalons de race commune, 4 chevaux de trait, dont 2 juments, et un troupeau de 300 têtes, ce qui porte le nombre total à 43 grosses têtes, 8 petites, plus 300 moutons ; soit par hectare quatre cinquièmes environ de grosse tête.

Les étables, trop petites, peu ou pas aérées, ne sont pas très-bien entretenues, cause résultant du grand nombre d'animaux à y loger.

MM. DELAULLE frères, à Villers-Vaudey, canton de Dampierre.

MM. Dellaulle frères exploitent comme propriétaires une étendue de 22 hectares, dont 6 hectares en prairies naturelles et 2 hectares 50 ares en luzernes et trèfles.

Ils entretiennent sur ce domaine 5 bœufs, 4 vaches, 1 bouvillon et 1 génisse, tous de race féminine pure, 1 cheval et 2 porcs. Tous ces animaux sont en bon état, et les étables assez convenables. Leur ensemble porte à une demi-tête par hectare le bétail entretenu.

Fumiers.

M. ÉCOUCHARD, maire à Sornay, canton de Marnay.

M. Ecouchard, après avoir sorti son fumier de ses écuries et étables, l'entasse régulièrement sur une plate-forme parfaitement pavée et dont la pente conduit, par des rigoles qui la limitent, le purin dans une fosse maçonnée et cimentée. Cette fosse, d'une capacité de 5 à 6 mètres cubes, reçoit non-seulement le purin du fumier, mais encore les urines qui, n'étant pas absorbées par les litières, sont amenées des étables par un conduit souterrain. Une pompe à purin est établie sur la fosse, où on remarque également les lieux d'aisance. Le purin est employé soit à arroser le fumier, soit à être répandu sur les prés ou les terres en culture.

La Commission a été complètement satisfaite du soin qu'apporte M. Ecouchard dans la manipulation de ses engrais. Elle a également visité les étables, les instruments, les animaux, et elle regrette que M. Ecouchard ne se soit pas porté comme concurrent à un de vos prix d'honneur.

M. CLERC, à Velesmes, canton de Gray.

M. Clerc dispose ses fumiers en tas parfaitement construits, sur une plate-forme entourée de rigoles qui amènent le purin dans une fosse d'une capacité de 9 à 10 mètres cubes, située à une extrémité. Les purins sont utilisés à l'aide d'une pompe, dont l'installation est toute récente. La Commission félicite néanmoins M. Clerc de l'exemple qu'il donne à tous ses voisins par l'utilisation si méconnue du liquide qui s'écoule des fumiers.



M. VERNEY, Claude, à Leffond, canton de Champlitte.

M. Verney possède bien une fosse à purin et une pompe; mais la mauvaise disposition de l'emplacement du tas de fumier et le peu de soins qu'il y apporte font que le purin ne s'écoule dans la fosse que dans une minime proportion.

M. SIROT, à Membrey, canton de Dampierre.

M. Sirot paraît apporter un grand soin dans la manipulation des fumiers, dont le purin est recueilli par une fosse bien construite sur laquelle sont placés les lieux d'aisance. La Commission a remarqué avec regret l'absence d'une pompe à purin.

Instituteurs.

M. GRANDPIERRE, Joseph, à Avrigney, canton de Marnay.

M. Grandpierre, instituteur dans cette commune depuis vingt ans, possède 3 hectares 9 ares 89 centiares de terres, dont 2 hectares 29 ares 89 centiares sont occupés par de la luzerne. Il a par ses exemples et ses conseils contribué d'une manière notable à la propagation et à l'extension de la culture fourragère dans sa commune depuis bon nombre d'années.

Suivant sa demande, M. Grandpierre a également propagé les bonnes méthodes pour la conduite des arbres fruitiers. Mais la Commission, voulant se rendre compte par elle-même, a visité le jardin de l'école, et elle a été fort peu édifiée de la manière dont les arbres étaient tenus, abandonnés complètement à eux-mêmes, sans être palissés, ni taillés, ni pincés. Le potager n'avait non plus rien de séduisant, si ce n'est la quantité de mauvaises herbes dont il est envahi.

Dans l'enseignement qu'il donne, surtout aux jeunes gens qui suivent les cours d'adultes, M. Grandpierre a introduit quelques notions agricoles; quant aux plus jeunes, elles leur sont données sous forme de dictées et de problèmes.

La Commission, sans être satisfaite, espère que M. Grandpierre donnera plus de suite aux bonnes inspirations qui l'avaient poussé à joindre à ses occupations d'instituteur celle non moins agréable du soin des arbres fruitiers et du potager, chose si rarement bien faite dans les campagnes.

M. GUYOT, Claude, à Leffond, canton de Champlitte.

M. Guyot, instituteur depuis de longues années, a participé à l'amélioration de l'espèce ovine dans sa commune par l'introduction de la race Mauchamp. Il se livre aussi à la culture des abeilles et à la conduite des arbres. La Commission a constaté que le nombre des bêtes ovines entretenues dans la commune était très-restreint, et que M. Guyot, qui possède 3 ou 4 vaches, n'avait pas de type à montrer, si ce n'est quelques moutons très-imparfaits. Elle a visité avec intérêt 50 ou 60 ruches que M. Guyot entretient dans son jardin ; mais elle a déploré, comme chez M. Grandpierre, la manière dont les arbres fruitiers étaient traités ; il existe bien quelques greffes, qui, ainsi que le jardin tout entier, sont envahies par une forêt de mauvaises herbes. Quant à l'enseignement, M. Guyot n'y mêle pas le moindre mot sur l'agriculture.

Domestiques.

MARCHISET, Nicolas, chez M. Marie, à Arc-les-Gray. Est âgé de vingt ans. Il est depuis huit ans chez M. Marie, qui en est très-satisfait, tant sous le rapport de la conduite que sous celui du travail, pour lequel il met toute son activité et son intelligence. Il dirige et exécute les travaux de culture en l'absence de M. Marie, qui lui accorde toute confiance.

DOUTAUX, Jean-Baptiste. Est chez MM. Jacquin frères, à Mercey-sur-Saône, depuis huit ans. Il est âgé de vingt-quatre ans. Il satisfait complètement ses maîtres, qui donnent sous tous les rapports de bons renseignements.

JOLY, François. Au service de M. Paulin, Nicolas, à Confracourt, depuis 1846. Est un travailleur intrépide, très-probe et très-dévoué aux intérêts de son maître.

MILLE, Charles. Domestique chez M. Pernot, Antoine, à Chargey-les-Gray, depuis huit ans. Il est âgé de vingt ans. Les meilleurs renseignements sont donnés sur son compte.

NOLOT, Joseph. Chez M. Seurey, Nicolas, à Beaujeu, depuis dix-neuf ans. Est âgé de quarante-deux ans. Est un ardent travailleur et un excellent serviteur sous tous rapports.

MALET, François. Attaché depuis trente ans à la famille France, à laquelle il a rendu de signalés services à la mort du chef de famille, en continuant la direction de l'exploitation. De plus il est atteint d'épilepsie, ce qui le rend digne d'intérêt.

CONCLUSIONS DE LA COMMISSION.

Après vous avoir exposé le compte-rendu exact de sa visite des concurrents aux diverses primes de la Société, la Commission vous propose, Messieurs, le classement suivant :

Prix d'honneur.

1^{er} prix, M. Jantot, propriétaire à la ferme du Vergerot, canton d'Autrey, pour l'amélioration qu'il a fait subir à son domaine, dont il a doublé le produit; pour ses soins à sa culture de betteraves; pour ses soins aux prairies naturelles, et pour le bel ensemble de son bétail, quoique la proportion en soit peu considérable.

2^e prix, M. Cornibert, propriétaire à Lavoncourt, canton de Dampierre, pour la bonne direction donnée à sa culture; pour ses soins aux prairies naturelles et artificielles; pour la bonne tenue et la qualité de ses animaux; pour la bonne disposition de ses fumiers et de ses bâtiments.

3^e prix, M. Beuchet, à Montureux, canton d'Autrey, pour

sa culture en général, et en particulier pour celle des betteraves, des pommes de terre et des prairies artificielles ; pour ses soins aux fumiers et l'utilisation des purins.

Etables.

1^{er} prix, M. Marie, A., à Arc-les-Gray, pour son étable contenant 16 têtes de bétail, pour les soins qu'il y apporte, et la bonne construction du local.

2^e prix, M. Monnot, fermier à Cugney, canton de Marnay, pour le bon entretien de ses bêtes à cornes au nombre de 45, et pour les soins qu'il y apporte malgré la mauvaise disposition et l'insuffisance de ses écuries.

Fumiers.

1^{er} prix, M. Ecouchard, propriétaire à Sornay, canton de Marnay, pour l'installation parfaitement combinée de sa plate-forme à fumier avec fosse et pompe à purin.

2^e prix, M. Clerc, à Velesmes, canton de Gray, pour ses soins aux fumiers, sa fosse à purin.

Instituteurs.

La Commission, vu l'insuffisance de progrès réalisés par la coopération des instituteurs, vous propose de n'attribuer aucune récompense, et émet le vœu qu'à l'avenir les concurrents méritent par des motifs réellement sérieux l'attention de la Société.

Domestiques.

1^{er} prix, M. Malet, François, attaché à la famille Franco depuis trente ans, pour son zèle et son intelligence aux travaux agricoles.

2^e prix, M. Joly, François, domestique chez M. Paulin, Nicolas, à Confracourt, depuis vingt-sept ans, pour son activité au travail et son dévouement.



STATISTIQUE

des animaux de l'espèce bovine de la Haute-Saône

DEPUIS L'AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE JUSQU'A CE JOUR,

Par M. TRELUT,

Vétérinaire-Inspecteur départemental, Vice-Président du Comice agricole de Vesoul, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de la Commission d'Hygiène et de Salubrité de la Haute-Saône, membre correspondant de la Société nationale de Médecine vétérinaire de la Seine, etc.

Une ferme sans bétail est une cloche sans batil : qui soigne son bétail soigne sa bourse.

Jacques BUJAULT.

Le département de la Haute-Saône est situé à l'est de la France. Il est borné au nord par les Vosges, à l'est par le Haut-Rhin, au sud par le Doubs et le Jura, et à l'ouest par la Côte-d'Or et la Haute-Marne. Il se divise en trois arrondissements, qui comprennent vingt-huit cantons, savoir : dix pour l'arrondissement de Vesoul, dix pour celui de Lure, et huit pour celui de Gray.

Il occupe une notable portion du bassin de la Saône supérieure, auquel il appartient tout entier. Cette rivière prend sa source dans les Vosges, à un myriamètre de la Haute-Saône. Dans ce département, elle parcourt environ 150 kilomètres. Sa direction générale, modifiée par de nombreux et grands détours, est du nord-est au sud-ouest. Elle partage ainsi la

Haute-Saône en deux versants d'étendue fort inégale. Le plus grand, à sa gauche, est borné à l'est et au nord par les Vosges, au sud par les montagnes du Doubs; le plus petit, à sa droite, est limité au nord et à l'ouest par le plateau de Langres et la Côte-d'Or.

Plus de soixante cours d'eau parcourent l'un ou l'autre de ces versants et se jettent dans la Saône. Les plus importants sont, sur la rive gauche, l'Ognon et la Lanterne, descendant des Vosges, et coulant de l'est à l'ouest. Ces rivières, à pente rapide, ont formé jusque dans la vallée de la Saône des alluvions siliceuses. Le Durgeon et la Romaine ont un cours moins étendu et plus paisible. L'argile et le calcaire dominant dans le terrain où ils prennent leurs sources et dans ceux qu'ils traversent.

Sur sa rive droite, la Saône ne reçoit dans le département que deux affluents qui méritent d'être signalés. Ce sont l'Amance, qui part du plateau de Langres et coule dans un sol argilo-calcaire; et, plus au sud, le Salon, dont le lit appartient au calcaire jurassique.

De cette distribution des eaux il résulte que le département se compose d'une grande vallée, celle de la Saône, qui atteint dans sa partie inférieure une largeur telle que l'œil a souvent peine à la saisir, et d'un grand nombre de vallées secondaires se développant en éventail de chaque côté de la vallée principale, et séparées les unes des autres par des massifs dont le relief généralement peu élevé va en s'abaissant du nord-est au sud-est. Au pied des Vosges s'étend en outre une vaste plaine dont le sol est composé des débris de la montagne.

La silice domine dans les Vosges, dans les plaines d'où elles s'élèvent et dans les vallées de l'Ognon et de la Lanterne. La partie la plus voisine, à l'est et au sud de cette dernière, est argilo-siliceuse. Les terrains argilo-calcaires l'emportent dans les bassins du Durgeon et de la Romaine et dans la partie inférieure de celui de l'Ognon. Le versant droit est presque ex-

clusivement calcaire. La Saône coule d'abord dans des terrains argilo-calcaires, puis calcaires; mais ses affluents, et surtout les rivières à régime torrentueux que nous avons citées plus haut, introduisent dans ses alluvions des éléments variés où la silice tient une grande place.

La superficie du département de la Haute-Saône est de 515,423 hectares et sa population de 314,050 habitants. Cette population est principalement adonnée à l'agriculture. Sur les 515,423 hectares qui forment la superficie totale du département, les terres labourables occupent.... 262,000 hectares.

Les prairies naturelles..... 63,200

Les vignes..... 13,083

Les bois..... 156,140

Les terres vaines et vagues, les maisons, jardins, routes, cours d'eau..... 21,000

Total..... 515,423 hectares.

La culture du froment s'étend sur.... 70,000 hectares.

— du méteil..... 96,000

— du seigle..... 119,000

— de l'orge..... 14,300

— du maïs..... 2,400

— du sarrazin..... 2,300

— de l'avoine..... 50,700

— des pommes de terre..... 20,000

— des légumes secs..... 1,500

— des graines oléagineuses... 3,000

— des betteraves..... 1,000

— des plantes textiles..... 1,500

— du tabac..... 290

— des prairies artificielles..... 25,000

devra faire disparaître, mais seulement dans un délai malheureusement trop éloigné. Quoi qu'il en soit, la multiplication du nombre des propriétaires a eu pour conséquence une augmentation notable dans la production. Cela devait arriver : ni les capitaux, ni la science ne pourraient remplacer ni même égaler en résultats féconds l'économie et le courage qu'inspire la propriété.

Étables. — Hygiène des animaux. — Alimentation.

Les étables d'ancienne construction sont généralement basses, étroites, enfoncées dans le sol. Elles manquent presque toutes d'ouvertures suffisantes pour permettre l'entrée de l'air et de la lumière ; aussi on y voit peu et on y respire difficilement. Elles sont privées de rigoles pour écouler les urines et les déjections liquides, qui, par leur séjour prolongé, deviennent un foyer d'infection par les gaz qu'elles dégagent. Les fumiers n'en sont enlevés que tous les huit jours, ordinairement le samedi. On ne les enlève guère que tous les quinze jours ou tous les mois en hiver. On y voit encore réunies la bergerie et la porcherie ; cependant cette dernière commence à en être éloignée. L'intérieur des étables est garni de toiles d'araignées, que des cultivateurs encore superstitieux respectent, le croirait-on ? comme un préservatif contre les maladies.

Le peu de hauteur des étables s'expliquerait maintenant, jusqu'à un certain point, par l'accroissement de la taille des bestiaux et par la nécessité pour les cultivateurs d'avoir des greniers plus vastes et plus rapprochés du sol pour favoriser le logement des fourrages et en faciliter la rentrée. Nous ferons remarquer ici que tout ce qui doit servir à la nourriture du bétail, foin, paille, trèfle, luzerne et regains, sont renfermés dans des greniers situés au-dessus de la grange et

des écuries. Les cultivateurs n'ont pas l'habitude de construire des meules en plein air, **excepté** dans l'arrondissement de Gray, qui touche à la Bourgogne, où presque tous les fourrages sont mis en meules sur place.

Nous devons dire que, pour les étables construites depuis vingt ou trente ans, on a mieux observé les règles d'hygiène sous le rapport de l'aération. Elles sont plus vastes tant en hauteur qu'en largeur; elles sont mieux éclairées. On y entre par une porte à deux battants, en face de laquelle se trouve une fenêtre cinq ou six fois plus grande que la petite lucarne par laquelle pénétraient l'air et la lumière. On y a pratiqué des rigoles, et dans beaucoup on a établi un trottoir derrière les animaux.

HYGIÈNE.

Comme dans toutes les contrées de la France, l'hygiène laisse beaucoup à désirer. Les soins de la main sont pour ainsi dire inconnus. Le pansage n'est fait qu'à de rares intervalles, et seulement pour les bœufs de travail. On n'attelle qu'exceptionnellement les vaches. Presque tous les animaux ont les fesses garnies de fiente desséchée, et les cultivateurs se gardent bien de l'enlever, car elle donne de l'ampleur, disent-ils, aux parties qu'elle salit, et fait paraître plus larges et mieux conformés les animaux qui la portent.

Les bœufs ne servent guère qu'aux travaux des champs; cependant le transport des charbons des houillères de Ronchamp et de Champagny est fait avec des bœufs très-robustes, appartenant à une race pie-noir dont nous parlerons plus loin. Le joug double est le mode d'attelage le plus usité; le joug simple est quelquefois employé au pied de la montagne, du côté de Servance et de Faucogney. L'usage de l'aiguillon est inconnu : on ne se sert que du fouet pour conduire les bœufs.

ALIMENTATION.

Si nous nous reportons en arrière, si nous nous rappelons que le trèfle n'a commencé à être sérieusement cultivé qu'en 1825 ou 1826, bien qu'il le fût déjà vers 1816, si enfin nous constatons que la luzerne n'a fait son apparition que de 1840 à 1845, et qu'il y a quelques années seulement que les racines fourragères servent à la nourriture des bestiaux, nous pouvons dire hautement que l'alimentation des animaux domestiques est maintenant satisfaisante, en tant que la Haute-Saône sera considérée comme pays de production et d'élevage, et non comme pays d'engraissement. Nous insistons sur cette dernière proposition, car il est bien constaté, et les cultivateurs reconnaissent avec nous qu'autant ils feront de bénéfices en produisant et en élevant des bêtes à cornes, autant ils auraient de perte en les engraisant. Disons tout de suite que les obstacles qui s'opposent à l'engraissement avec bénéfice pour le cultivateur tiennent de la division et du parcellement de la propriété, de la nature des fourrages, du peu d'importance de la culture des racines fourragères et des plantes oléagineuses, de l'absence de distilleries, du petit nombre de sucreries, qui ne sont qu'au nombre de trois dans le département : une à Velleuxon, la seconde à Beaujeu, et la troisième à Gevigney.

Nous ne connaissons que Jussey, chef-lieu de canton, situé à la jonction de la Saône et de l'Amance, où l'engraissement sur pâtures soit pratiqué avantageusement, et quelques communes du même canton, Baulay, Gevigney, Mercey, Buffignécourt et Augicourt, où l'on engraisse environ 250 à 300 bœufs par an, soit avec la pulpe de betteraves, soit avec des tourteaux de navette ou de colza. Cet engraissement, qui n'est jamais complet, commence après les semailles d'automne et finit avant celles du printemps, vers la fin de janvier ou le

Le foin de seconde catégorie, que l'on peut appeler sans crainte foin de bonne qualité, se récolte sur les bords de la Saône, depuis Conflandey jusqu'à la limite du département, au-delà de Gray, contre la Côte-d'Or; sur l'Ognon, depuis Villersexel jusqu'à la Saône, dans laquelle il a son embouchure; sur le Salon, dans les environs de Dampierre-sur-Salon et de Champlitte, et sur divers petits ruisseaux de l'arrondissement de Gray. Comme le premier, il est composé de bonnes plantes, telles que les phléoles, quelques vulpins, des agrostis, des avoines, des pâturins, des brizes, des fétuques. On y trouve aussi le mélilot, la pimprenelle, les centaurees, surtout la jacée, les scabieuses, etc. . . Il est vert, fin, sec, rond, et répand une bonne odeur. Il convient surtout aux chevaux, qui l'appètent beaucoup. La différence de sa valeur nutritive, comparée à celle du premier, bien qu'inférieure, tient moins de sa composition que du terrain qui le produit et dont la nature est silico-calcaire.

Enfin le foin de troisième catégorie, de qualité bien inférieure, provient de terrains tout à fait dissemblables quant à leur nature et à leur composition. Ainsi on trouve à la partie supérieure de la Lanterne, du côté de Saint-Loup et de Conflans, des foins courts, plats, de couleur vert-sale, d'une odeur presque nulle ou nauséabonde, qui ont végété dans la silice presque pure et à force d'eau prise dans la rivière sur les bords de laquelle ils ont été récoltés. D'assez bonne apparence pour les étrangers, et très-peu nutritifs, ils sont cependant composés en grande partie de graminées, parmi lesquelles dominent la petite laiche et les carex. Ils sont peu appétés par les chevaux. Mais le plus mauvais foin se rencontre du côté de la montagne, vers le Haut-Rhin, dans les cantons de Champagny, de Melisey, et surtout entre Lure et Luxeuil. Il croît dans des sols tourbeux, à sous-sol imperméable et à la surface desquels on voit presque toujours de l'eau jaune-rougeâtre. Sur ces prairies végètent, au milieu de maigres



Les bœufs de travail et les vaches sont presque tous nourris à l'étable; on n'envoie aux champs que les jeunes bêtes, et cela parce que les cultivateurs ont la conviction (que nous croyons fondée) que l'exercice et le grand air sont nécessaires à leur développement.

Bien que la vaine pâture ne soit pas légalement abolie, elle tend à disparaître de jour en jour, car les terrains en jachères sur lesquels elle s'exerce plus particulièrement sont à peu près généralement emplantés, comme nous l'avons dit plus haut, en fourrages artificiels, racines fourragères, plantes textiles ou oléagineuses, pommes de terre, etc.

Le parcours s'exerce de temps immémorial sur les prés, et alternativement par tiers, après la récolte des foins; et sur les prairies non closes, en totalité, après les regains. On a remarqué que les prés soumis de longue date à ce régime donnent une récolte moindre lorsque le parcours n'y est plus pratiqué. Quand l'automne est légèrement humide, le bétail trouve sur les prés une nourriture assez abondante pour s'entretenir en bon état jusqu'aux premiers jours de novembre, et alors le parcours est une grande ressource pour les cultivateurs. Un autre genre de parcours s'exerce aussi sur les terrains communaux; mais, comme la vaine pâture, il tend également à disparaître par la vente ou l'affermage de ces biens. On aurait pu craindre que cette mesure n'amenât une diminution numérique des bestiaux; il n'en a rien été. On a remarqué, dans les communes où elle a été appliquée, qu'ils sont plus nombreux et entretenus plus régulièrement en bon état. Les cultivateurs ont reconnu, non sans avoir crié et protesté, que la suppression de ce genre de pâture est tout en leur faveur, en raison du plus grand rendement par la culture des terrains parcourus en commun, et du prix auquel ils leur ont été ou vendus ou affermés.

Nous venons de dire que les bœufs de travail et les vaches sont nourris à l'étable; nous aurions pu ajouter : et les autres

animaux aussi, mais chez les cultivateurs aisés et intelligents seulement. On trouve encore dans presque tous les villages un pâtre communal chargé de conduire aux champs les bestiaux des propriétaires qui veulent bien les lui confier moyennant salaire. Le troupeau communal est composé en majeure partie de bêtes appartenant pour la plupart à des artisans, charrons, forgerons, maréchaux, tisserands, etc., et à des vigneron qui cultivent quelques ares de terre dont ils sont propriétaires, ou qu'ils tiennent à bail pour nourrir au moins une vache qui sert à l'entretien de leur ménage. On voit aussi dans le troupeau communal, que l'on appelle *proie rouge*, quelques animaux des petits cultivateurs. On appelle *proie blanche* la réunion des moutons, des chèvres et des porcs conduits aux champs par un berger aussi communal. Le pâtre et le berger sont payés partie par la commune, partie par les propriétaires d'animaux.

Des foina. — Leurs caractères.

Avant d'aller plus loin, il nous semble convenable et rationnel de nous occuper des foina au triple point de vue de leur composition, des caractères qui les distinguent et les différencient, et enfin de leur valeur nutritive.

On reconnaît dans la Haute-Saône des foina de trois qualités, parfaitement distinctes sous le rapport des plantes qui les composent, de leurs caractères extérieurs et de leur valeur nutritive. Le foin de première catégorie est produit par des terrains argilo-calcaires plus ou moins sujets aux alluvions. On le rencontre sur l'Amance, dans les cantons de Vitrey et de Jussey, sur la Saône supérieure jusqu'au village de Conflandey, à l'embouchure de la Lanterne, dans les bassins du Durgeon et de la Romaine depuis Saulx jusqu'à Chemilly, où ces deux cours d'eau se jettent dans la Saône. On le trouve aussi sur le territoire de plusieurs communes du canton de

l'écoulement du purin, qui forme des espèces de mares, de flaques dans lesquelles barbotent des canards. Les chemins vicinaux sont très-bons, bien entretenus, et meilleurs que beaucoup de routes départementales d'autres provinces. Les prestations se font généralement en nature pendant la morte saison. Les matériaux, pierres calcaires et cailloux des rivières sont très-abondants, toutes circonstances favorables au bon entretien des chemins de petite et de moyenne vicinalité. Il est fortement question en ce moment de la création de chemins ruraux. Le changement d'assolement serait la conséquence forcée de l'établissement de ces chemins, que l'agriculture doit vivement désirer.

Le cultivateur est assez attaché à son village ; cependant il émigre encore assez facilement pour Paris. Il ne recule pas non plus devant l'Afrique, où il a fondé la commune de Vesoul-Bénian. En résumé, si ce n'était la rareté et la cherté de la main-d'œuvre pendant les foins et les moissons surtout, le cultivateur vit heureux, sans trop de fatigue. Son plus grand souci est de faire des économies pour acheter des champs et des prés et pour arrondir son patrimoine.

Des races bovines de la Haute-Saône (1).

La race dominante est la race féline. Bien qu'elle soit assez connue dans les concours régionaux, où des primes spéciales lui sont réservées, il nous semble opportun de décrire les caractères qu'on lui a assignés. Nous parlerons ensuite de la race de montagne et de celle de l'Ognon.

[1] Le mot *races* a été employé parce qu'il est mieux compris de tout le monde. Nous aurions dû dire *variétés*.

RACE FÉMELINE.

Elle a la robe généralement châtain, plus ou moins clair, désignée dans le pays sous les noms de froment, blond, fallot, selon la nuance plus ou moins foncée des poils; peau détachée et mince, tête étroite, allongée, mufle peu évasé, ouvertures nasales étroites, yeux placés très-près des cornes, regard doux, cornes effilées, minces, rapprochées en raison du peu de largeur de la tête, encolure grêle, fanon développé, côtes plates, poitrine étroite, ovale, corps long, croupe large, cuisses saillantes, os petits, membres grêles mais d'aplomb, pieds un peu grands.

Taille : de 1^m35 à 1^m45.

Poids en viande nette : de 300 à 350 kilogrammes.

Elle est d'une éducation et d'un entretien faciles, et s'engraisse en peu de temps; cependant les animaux de cette race sont délicats pour la nourriture, c'est-à-dire qu'ils demandent des aliments choisis et de bonne qualité. La viande est meilleure et plus délicate que celle des autres races. Les femelles sont bonnes laitières.

Elle se trouve dans tout l'arrondissement de Gray, dans les trois quarts de l'arrondissement de Vesoul et dans un quart de celui de Lure.

RACE DE MONTAGNE.

Nous avons vu au concours d'Epinal, en 1854 ou 1855, inscrits au catalogue sous le nom de race de Bouquenon ou des Vosges, et nous avons rencontré souvent et en assez grand nombre, dans les concours de Luxeuil, des animaux très-bien faits, de bonne nature, sous poil noir ou pie-noir. Ils peuplent presque exclusivement le pied de la montagne qui sépare la

Haute-Saône des Vosges et du Haut-Rhin, et semblent y être la race primitive. Ils se distinguent par les caractères suivants : tête courte et carrée, muflle assez large, cornes blanches, bien dirigées, la pointe souvent noire, fanon assez développé, corps court, trapu, rond, la peau fine, bien détachée, très-maniable, les poils fins, le derrière large, les fesses bien descendues, ligne droite du chignon à la base de la queue, membres courts et forts, bons pieds sûrs et solides. Ces animaux sobres, très-robustes, taille 1^m20 à 1^m35, prenant assez bien la graisse, ressemblent à ceux de la race bretonne; mais ils ont plus de gros et plus d'ampleur. Ils vivent dans les cantons de Faucogney, de Melisey et de Champagny. Ce sont eux qui, comme nous l'avons dit précédemment, font le transport du charbon des houillères de Ronchamp et de Champagny.

Les vaches sont assez bonnes laitières.

A première vue, on pourrait confondre les sujets de cette race avec ceux de la race tourache; mais avec un peu d'attention, on ne commettra pas cette erreur. En effet, dans cette dernière le poil est fort, épais et dur, frisé sur la tête; il se prolonge hérissé le long de l'épine dorsale; la peau, dense et épaisse, est assez adhérente; le corps, assez ramassé, se termine d'une manière étroite; les hanches sont rapprochées et les fesses peu saillantes, etc. Tandis que dans la première la peau est fine, détachée et maniable, les poils fins, le derrière large, les fesses bien descendues. Du reste, la race tourache n'est représentée dans le département que par des animaux amenés par le commerce et venant du Doubs et du Jura. Ce sont généralement des vaches réformées des fruitières où l'on fait le fromage dit de Gruyères, et vendues dans les cantons vignobles de Champlitte, et surtout de Gy. La race ne peut s'en propager, parce que ces vaches sont fécondées par des taureaux femelins, qui seuls font la monte dans ces cantons.

CE QU'ON APPELLE RACE DE L'OGNON.

Dans un traité des races bovines comtoises que nous avons publié en 1845, nous avons décrit les caractères d'un groupe assez nombreux d'animaux sous la dénomination de race croisée suisse.

Voici ce que nous en avons dit :

« L'introduction en Franche-Comté des taureaux suisses a donné naissance à une race d'animaux que l'on trouve dans la partie nord-est du département de la Haute-Saône, dans les cantons de Noroy-l'Archevêque, Montbozon, Villersexel, Lure, Saulx, Héricourt, et dans la partie haute du Doubs qui touche à la Suisse, dans les cantons de Baume-les-Dames, Maiche, Montbéliard, etc. Cette race, qui s'étend jusque dans le Haut-Rhin, vers Belfort et Altkirch, se distingue par les caractères suivants :

« Taille de 1^m40 à 1^m60; robe généralement pie-rouge foncé ou pie-noir, poil long, dur, en épi sur le front, tête large, carrée et courte, oreilles larges et épaisses, cornes éloignées, grosses, écailleuses surtout à leur base, la pointe souvent noire, la peau épaisse, détachée, formant un grand nombre de plis sur les faces de l'encolure, la poitrine haute, les côtes rondes, fanon ample et pendant, les os gros, les jambes longues et fournies de muscles, les jarrets larges et bien évidés, les pieds mous.

« Poids en viande nette : de 340 à 380 kilogrammes.

« La race croisée suisse est plus disposée à l'engraissement et a autant d'aptitude au travail que la tourache; mais elle est beaucoup moins de nature que la féline, et se nourrit d'aliments de qualité inférieure. Elle est recherchée par les *Flamands*, qui ont des pâtures grasses et abondantes, sur lesquelles la race féline se dégoûte facilement.

« Les vaches sont bonnes laitières. Les veaux destinés à la boucherie sont plus gros, et pèsent presque une fois autant que ceux des autres races. »

Si nous avons eu raison de signaler l'existence de ces animaux dans les lieux qu'ils habitent, et de donner de leurs caractères extérieurs une description au moyen de laquelle on peut les reconnaître, nous avons eu tort, nous l'avouons, de les considérer comme appartenant à une race bien déterminée. Le titre seul aurait dû nous faire apercevoir de notre erreur. En effet, que signifient ces mots mal accouplés : *Race croisée suisse*, si ce n'est qu'ils désignent des produits de deux races différentes? Ce serait tout au plus une variété, une sous-race pour la production de laquelle on aurait employé constamment, simultanément ou alternativement du sang féminin ou du sang suisse.

Que par la suite cette variété, cette sous-race, comme on voudra l'appeler, conserve ses caractères; que ceux-ci se reproduisent par l'accouplement des sujets entre eux, et que, vivant dans les mêmes conditions d'alimentation, d'élevage, et sans nouvelle immixtion de sang étranger, elle se reproduise toujours semblable à elle-même, alors seulement on pourra la considérer comme race, et au lieu de l'appeler race croisée suisse, on la nommera, avec plus de raison, race de l'Ognon, du nom de cette rivière à la partie supérieure de laquelle elle existe, appellation, du reste, acceptée déjà dans la Haute-Saône et connue des Flamands.

Pour résumer ce que nous avons dit des races bovines de la Haute-Saône, nous dirons : « Toutes ont leur raison d'être dans les cantons qu'elles habitent et auxquels elles sont parfaitement appropriées, et on ne saurait les déplacer sans nuire à leur perfectionnement et aux intérêts des cultivateurs. » Elles doivent être améliorées par elles-mêmes, c'est-à-dire par *sélection*, chacun le comprend.

Statistique.

Des statistiques ont-elles été faites dans la Haute-Saône avant celles dont nous possédons les éléments? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, les plus anciens documents que nous avons pu consulter remontent à l'an VIII de la République. A cette époque, on comptait 112,500 têtes, dont 24,000 veaux. D'après les renseignements recueillis depuis plus de trente ans près des cultivateurs de ce temps-là (et ils sont encore assez nombreux), les animaux ne mesuraient guère que 1^m30 à 1^m40, et ne pesaient, en viande nette, que 240 à 300 kilogrammes.

STATISTIQUE DE 1813.

103,775 têtes, dont 22,553 veaux.

Diminution sur l'effectif de l'an VIII : 8,725 têtes.

Cette diminution s'explique par les guerres des années précédentes, qui ne laissaient à l'agriculture que des hommes invalides, incapables de cultiver le sol d'une manière fructueuse; elle s'explique aussi par la pénurie des fourrages résultant du manque de culture.

STATISTIQUE DE 1816.

Dans cette statistique, publiée à Vesoul en 1819 par J.-B. Poissenot, on lit ce qui suit :

« En 1813, il y avait en taureaux.....	1.294
— bœufs.....	40.864
— vaches.....	39.064
— génisses.....	10.202
— veaux.....	12.351
Total.....	<u>103.775</u>

« Les pertes occasionnées par le passage des armées alliées en 1814 et 1815 ont été de 11,576 têtes, ci.....	11.576
« On évalue celles causées par l'épizootie de 1814 (typhus) à.....	15.996
« Il reste au plus en 1816, en bêtes à cornes..	76.203

Ces pertes n'ont pas été réparties uniformément sur tout le département. Les cantons qui les ont plus particulièrement et presque exclusivement subies sont ceux qui se sont trouvés sur le passage des armées alliées entrant en France par Bâle et par Strasbourg, et dont Vesoul a été le quartier général pendant les deux invasions. Ces cantons sont ceux de Champagne, Lure, Saulx, Vesoul, Port-sur-Saône, Scey-sur-Saône et Combeaufontaine. Ils ont été tellement dépeuplés de bestiaux qu'à Port-sur-Saône, sur un effectif de 4 à 500 têtes de bétail, il n'en est resté que 27 ou 28, et encore elles avaient été cachées dans les forêts voisines.

STATISTIQUE DE 1830.

116,626 têtes, dont 35,366 veaux.

Augmentation de 40,423 têtes depuis 1816.

Cette augmentation pourrait paraître excessive si on l'attribuait seulement à la multiplication des animaux indigènes ; mais il faut y ajouter un assez grand nombre de bêtes venant de la Suisse, des cantons de Berne et de Fribourg. L'introduction de ces animaux produisit une espèce d'engouement parmi les cultivateurs. Ils se répandirent par les cantons dépeuplés jusqu'à la limite du département, vers la Haute-Marne, et furent définitivement abandonnés, à partir de 1832 à 1836, dans les cantons de Vesoul, Port-sur-Saône, Scey-sur-Saône et Combeaufontaine, qu'ils avaient pour ainsi dire envahis à cause de leur taille plus élevée,

leur charpente plus ample et leurs membres plus forts. Les cultivateurs ne furent pas longtemps à s'apercevoir que les fourrages n'étaient ni assez abondants ni assez nutritifs pour entretenir ces magasins vivants, et ils revinrent à la race féminine, plus sobre et offrant plus de résistance à la chaleur et à la fatigue. L'introduction des races suisses en cette circonstance a servi à créer cette variété, cette sous-race, comme on voudra l'appeler, que nous continuerons à nommer race de l'Ognon, et dont nous avons tracé les caractères principaux.

STATISTIQUE DE 1840.

153,487 têtes, dont 47,915 veaux.

Différence en plus sur 1830 : 36,861 têtes.

Ici encore l'augmentation est énorme, mais elle s'explique par la culture en grand du trèfle et de la luzerne. A partir de cette époque, le rendement en blé, qui était de 7 à 8 hectolitres à l'hectare, a monté à 10 et 11 hectolitres. Aujourd'hui il est de 15 hectolitres en moyenne.

STATISTIQUE DE 1845.

165,475 têtes, dont 65,084 veaux.

Augmentation sur 1840 : 11,988 têtes.

A cette époque, la Société d'agriculture, sciences et arts du département voulait améliorer la race féminine par le croisement avec la race Schwitz. A cet effet, elle fit venir des génisses et des taureaux ; mais elle avait oublié d'importer le pâturages, et après quelques années d'essais infructueux, la mesure fut abandonnée.

STATISTIQUE DE 1855.

160,624 têtes, dont 60,197 veaux.

Diminution sur 1845 : 4,851 têtes.

Cette diminution, qui porte entièrement sur les veaux, est le résultat de la pénurie de la récolte en fourrages de l'année précédente.

STATISTIQUE DE 1865.

152,836 têtes, dont 55,405 veaux.

Diminution sur 1855 : 7,788 têtes; et sur 1845 : 12,639 têtes.

Cette différence indiquerait-elle que la production du bétail, non-seulement resterait stationnaire, mais tendrait même à diminuer? Nous ne le pensons pas, et nous nous expliquons cette diminution par la mauvaise récolte de 1863 et 1864; comme on le remarquera, elle porte exclusivement sur les veaux, ce qui indique que les cultivateurs n'ont pas voulu conserver plus de sujets qu'ils n'en pouvaient élever convenablement.

Amélioration. — Ses causes.

Constatons, en terminant ce mémoire, l'amélioration des races bovines de la Haute-Saône, et disons les causes auxquelles elle est due. Pour bien faire ressortir cette amélioration qui, pour avoir été lente, n'en est pas moins patente et sérieuse pour tous, nous l'étudierons à part dans chacune des races que nous avons décrites.

DANS LA RACE FÉMELINE. — L'ensemble du corps est plus ample et plus régulier; les côtes se sont relevées; la ligne

est plus droite du chignon à la base de la queue, qui était trop haute et s'est abaissée ; les fesses se sont garnies ; elles sont plus larges et plus écartées ; la taille s'est élevée, et le poids en viande a sensiblement augmenté. Par l'usage des fourrages artificiels, elle a perdu sa *délicatesse* pour les aliments ; enfin elle est devenue plus précoce par l'emploi de plus jeunes taureaux, une alimentation plus substantielle et plus abondante. Cette dernière observation est applicable aux deux autres races.

DANS LA RACE DE MONTAGNE. — Des trois races qui nous occupent, c'est celle qui offre le moins de changements à l'œil de l'observateur. Elle a conservé ses qualités de nature, tout en prenant plus de poids et de volume en raison d'une nourriture plus abondante et de la diminution du travail amenée par la construction des chemins de fer qui transportent les charbons.

DANS LA RACE DE L'OGNON. — Le corps paraît moins massif et plus régulier ; les os sont moins gros, les poils moins longs et moins durs ; la peau est plus maniable, plus mince, plus souple ; la couleur foncée de la robe devient plus claire ; le rouge tourne au jaune, au *froment*. Ces changements seraient surprenants pour quiconque a vu cette race il y a une trentaine d'années, si on ne se rappelait que, dès le début de sa formation, on avait infusé trop de sang étranger, et que depuis quelque temps on a redonné largement du sang fémelin. C'est à ce retour au sang primitif, aidé de l'acclimatation, que l'on doit l'heureuse modification de cette nouvelle race.

Dans les trois races, l'amélioration est due aux causes suivantes : 1° une alimentation plus abondante et plus substantielle ; 2° la diminution du travail ; 3° la stabulation plus suivie pour les bêtes adultes ; 4° la disparition partielle, mais

assez sensible du parcours et de la vaine pâture, toutes causes dont il a été parlé dans ce mémoire; 5° les sacrifices pécuniaires faits par le département, surtout depuis dix ans, pour l'élevage de reproducteurs, le jeune âge de ceux-ci, leur meilleur choix et leur plus grand nombre. Cette dernière proposition demande quelques développements.

En 1858, le Conseil général s'est vivement préoccupé des races bovines du pays et des mesures à prendre pour les améliorer. Il avait surtout en vue la race féminine, et, à cet effet, il a mis à la disposition de M. le Préfet une somme de 10,000 fr. destinée à être donnée en primes de 50 fr. pour chaque jeune sujet né d'un taureau et d'une vache de race pure. Si, à l'âge de six mois, le futur reproducteur était reconnu par le vétérinaire-inspecteur réunir les qualités de nature et de bonne conformation, la prime de 50 fr. lui était accordée, et il était acheté à l'âge de quinze à dix-huit mois par le département, qui le cédait aux communes. On peut voir dans le règlement qui suit les conditions imposées pour l'élevage et la cession des reproducteurs choisis.

**Règlement concernant l'élevage et la concession de
taureaux de race féminine.**

Du 20 avril 1859.

NOUS PRÉFET DE LA HAUTE-SAÔNE, etc.

« Vu la délibération en date du 26 août dernier, par laquelle le Conseil général vote un crédit pour favoriser l'amélioration de la race bovine;

« Considérant que, par les croisements peu judicieux qui ont été opérés, la race bovine du département a presque entièrement perdu les qualités qui la faisaient rechercher sur les marchés de Paris et des principales villes de France; que les expériences faites jusqu'à ce jour ont donné lieu de reconnaître

que la race féminine est celle qui offre le plus d'avantages aux cultivateurs de la Haute-Saône pour l'abondance du lait chez la vache laitière, l'aptitude du bœuf au travail, les dispositions à l'engraissement et les qualités de la viande ; que c'est donc le cas d'encourager exclusivement l'élevage et l'emploi de taureaux de cette race pour la régénérer et l'améliorer autant que possible ,

« Arrêtons :

« Art. 1^{er}. Une prime de 50 fr. est accordée à tout propriétaire d'un veau mâle de race féminine qui, à l'âge de six mois, sera reconnu réunir les qualités nécessaires pour faire un bon taureau.

« Ce veau devra provenir d'un taureau et d'une vache de race féminine, avoir la robe blonde ou jaune-clair, sans tache, la peau fine et une bonne conformation.

« Art. 2. Pour obtenir cette prime, le propriétaire devra remettre au maire de la commune une déclaration par laquelle il s'engagera à conserver son veau jusqu'à l'âge d'un an ou quinze mois, et à le vendre comme taureau au département.

« Ce veau sera visité à l'âge de six mois par un médecin-vétérinaire désigné par nous, et la prime de 50 fr. sera payée à vue du procès-verbal descriptif constatant les diverses qualités que l'animal réunit, et en quel degré, et qu'ainsi il peut être conservé pour la reproduction.

« Art. 3. Le veau primé sera acheté par le département à l'âge de douze à quinze mois, après une seconde visite du vétérinaire ayant pour objet de reconnaître s'il réunit définitivement les conditions exigées pour améliorer la race.

« Il sera, à cet effet, dressé un nouveau procès-verbal descriptif indiquant les qualités reconnues dans l'animal, et à quel degré ces qualités existent.

« Art. 4. Les jeunes taureaux que le département se sera ainsi procurés seront concédés aux communes, soit à l'amiable, soit aux enchères publiques.

« Art. 9. Il sera procédé chaque année à une inspection des taureaux de toutes les communes du département. A vue des procès-verbaux de visite, nous prononcerons, s'il y a lieu, la réforme de ceux de ces animaux qui ne donneraient pas des produits satisfaisants, ou qui seraient trop âgés pour continuer le service de la monte.

« Art. 10. Le présent règlement sera inséré au *Recueil des Actes administratifs*.

« MM. les maires sont invités à le publier et afficher, et de veiller à son exécution.

« Fait à Vesoul, le 20 avril 1859.

« *Le préfet de la Haute-Saône,*

« Signé : DIEU. »

Cette mesure s'est continuée pendant dix ans consécutifs. Durant cette période, *mille quatre* jeunes sujets ont été déclarés et élevés, et *huit cent quarante-sept* ont été achetés par le département et concédés aux communes. Bien que la mesure ne fût applicable qu'à la race femeline, elle a eu de bons résultats pour les autres races, en ce que les conseils municipaux des communes où les races de montagne et de l'Ognon sont élevées, n'ont accepté, comme reproducteurs, que des taureaux visités et choisis par une commission spéciale. Voilà, selon nous, une des principales causes de l'amélioration de nos races bovines.

Maintenant, quelle part dans l'amélioration revient aux concours agricoles? A notre avis, elle est minime pour les concours comiciaux; elle est nulle pour les concours régionaux. Nous allons dire pourquoi.

Les comices agricoles existent déjà depuis longtemps dans le département. Ils sont au nombre de neuf, et chacun comprend de deux à quatre cantons dans sa circonscription. Le plus ancien a été fondé en 1834 : c'est celui de Vesoul. Depuis

1839, nous suivons ces réunions agricoles, et si nous constatons qu'elles sont plus nombreuses, cela tient à ce que les exposants sont les cultivateurs les plus rapprochés du lieu du concours, et qu'ils peuvent y conduire leurs animaux sans frais, presque sans déplacement. Ils ne les font pas pour les concours, ils les exposent parce qu'ils les ont; s'ils sont meilleurs que par le passé, c'est parce qu'ils ont été améliorés par les causes que nous avons exposées plus haut, et non par l'exemple des concours précédents.

L'action des concours régionaux a été nulle sur l'amélioration de nos races, parce que ce n'est pas le vrai cultivateur, le véritable producteur qui y prend part. On y rencontre toujours les mêmes exposants, dont nous pourrions citer les noms, et pour lesquels ces réunions sont l'occasion d'une *scandaleuse* spéculation. En voici la preuve : que l'on ouvre les catalogues des concours régionaux de 1867 entr'autres, et l'on trouvera plus de *vingt* animaux exposés, *tous* à peu près du même âge, *nés* et *élevés* chez le même exposant. Il est vrai que ce propriétaire possède continuellement de... une à deux vaches. Six semaines ou un mois avant chaque concours, ses étables sont pleines, et après elles sont vides jusqu'à l'année suivante. Pour être vrai, nous devons dire qu'il a trouvé des imitateurs.

Ainsi, au lieu de tourner au perfectionnement de nos races, les concours régionaux lui sont préjudiciables en enlevant les meilleurs sujets devenus impropres à la reproduction par l'excès d'embonpoint qu'on leur a donné en vue des concours. Non-seulement les concours régionaux ont nui à l'amélioration de nos races par la raison que nous venons d'indiquer, mais ils nuisent encore aux autres races, en faisant servir les animaux primés, qui ne vont pas directement à l'abattoir, à des croisements irrationnels comme on en voit malheureusement trop.

Si nous avions voulu faire le procès aux concours régionaux,

nous aurions demandé aux exposants de mettre à côté de leurs animaux le prix de revient et le prix de vente, afin d'établir le bénéfice, et plus probablement la perte, car le bénéfice pourrait bien se traduire par une simple satisfaction d'amour-propre, excepté pour les spéculateurs dont nous avons parlé plus haut. Nous aurions demandé pourquoi on fait concourir ensemble des départements n'ayant de ressemblance entre eux ni par la configuration et la nature du sol, ni par les procédés agricoles et la nature des produits. Nous aurions bien eu aussi quelque chose à dire sur les fraudes qui se commettent si nombreuses, et sur la composition des jurys d'examen; mais cela ne rentre pas dans notre sujet.

Commerce du bétail.

D'après ce qui a été dit dans le cours de ce mémoire, on comprendra facilement que le commerce du bétail dans la Haute-Saône est tout d'exportation. Non-seulement le département fournit largement à sa consommation, mais il envoie beaucoup de bœufs aux départements voisins, jusque dans la Meurthe, l'Aisne, le Nord. Ces deux derniers départements achètent surtout les bœufs de l'Ognon, et deux fois par an on voit arriver les Flamands; la première fois, vers la fin de l'hiver, pour acheter les bœufs de pâture; la seconde fois, après les semailles d'automne, pour les bœufs d'engrais à l'étable. On les voit quelquefois pendant toute l'année, comme en 1865, 1866 et 1867, pendant le typhus et durant l'Exposition universelle de Paris.

Les renseignements recueillis par la préfecture et la Société d'agriculture du département indiquent très-approximativement le nombre moyen des bœufs achetés chaque année par les Flamands. Il serait de *sept à huit mille* têtes, représentant une valeur d'environ *deux millions quatre cent mille francs*.

Les principales foires pour ce genre de commerce sont celles de Lure, Héricourt, Villersexel, Montbozon, Noroy-le-Bourg, Montjustin et Vesoul.

Les bœufs gras sont généralement dirigés sur Paris; quelques-uns vont cependant aux abattoirs de Nancy et de Dijon. Appartenant pour le plus grand nombre à la race femeline, on les trouve dans les foires de Gray, Jussey, Amance, Faverney, Port-sur-Saône, Combeaufontaine; mais très-souvent ils sont achetés à l'étable.

Résumé.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé le sujet traité dans ce mémoire; mais nous avons celle de n'avoir exposé que des faits vrais, connus des agriculteurs du département, pouvant être contrôlés par tout le monde, enfin de n'avoir cité que des chiffres exacts.

Les cultivateurs de la Haute-Saône comprennent maintenant que la principale source de leur prospérité est la production du bétail. Nous les engageons vivement à consacrer à l'avenir tous leurs efforts à cette branche la plus importante de l'économie agricole.

Appendice.

Tel qu'il est, le mémoire qui précède a été adressé à la *Société nationale et centrale de médecine vétérinaire*, qui nous a accordé une médaille d'or. Il s'arrête au mois de décembre 1869; mais, depuis cette époque, deux nouvelles statistiques ont été faites. La première, au commencement de 1871, était rendue nécessaire par la peste bovine apportée en France par les armées allemandes. La seconde a été faite en 1872 par les ordres du Gouvernement.

Voici les résultats de ces statistiques :



RECHERCHES

SUR LES INCURSIONS DES ANGLAIS ET DES GRANDES COMPAGNIES

DANS LE DUCHÉ ET LE COMTÉ DE BOURGOGNE

à la fin du XIV^e siècle,

PRÉCÉDÉES DE

Considérations sur l'origine des Grandes Compagnies, leurs diverses dénominations, leur influence politique et militaire, etc.,

Par JULES FINOT,

Ancien élève de l'Ecole des Chartes, Avocat, Archiviste de la Haute-Saône.

*Ouvrage honoré, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'une
Mention au Concours des Antiquités nationales de 1873.*

PREMIÈRE PARTIE.

**Introduction. — Origine des Grandes Compagnies.
— Les Routiers aux XII^e et XIII^e siècles, —
Diverses dénominations des Grandes Compagnies. — Influence politique et militaire.**

INTRODUCTION.

La guerre engendre la guerre, et l'histoire nous montre que les grandes luttes qui ont absorbé pendant quelque temps toutes les forces vives d'une nation n'ont pu se terminer brusquement avec le traité de paix qui y mettait officiellement fin. Nos

récents désastres nous donnent malheureusement un exemple de ce fait avec l'insurrection de la Commune après l'invasion allemande, et si nous remontons le cours de nos annales, nous trouverons la chouannerie après les guerres de la Vendée, les incursions des Mille-Diables après la Ligue, et celles des Routiers ou Grandes Compagnies après la paix de Bretigny (1). C'est aux courses de ces Grandes Compagnies en Bourgogne, en Franche-Comté et dans les provinces voisines que nous avons consacré quelques recherches. La période de notre histoire que nous abordons présente à la fois dans les historiens, dans les chroniqueurs et dans les documents contemporains une telle confusion, que notre travail pourra se ressentir de ce chaos d'événements et de personnages; aussi nous serons satisfait si nous avons réussi seulement à rendre notre sujet intéressant, et fait naître le désir de l'étudier d'une manière plus approfondie.

(1) 1360, 8 mai. — *Art de vérifier les dates.*

— — —

I.

Les troupes, au XIV^e siècle, furent presque exclusivement composées de mercenaires ayant offert leurs épées au parti le plus offrant ; aussi la guerre perdit rapidement ce caractère chevaleresque avec lequel elle s'était faite au moyen âge. Les seigneurs de haute maison, fidèles aux antiques traditions, se provoquèrent encore en champ clos à des combats singuliers dont *la courtoisie* fait le charme des pittoresques récits de Froissard ; mais ils n'en laissèrent pas moins les aventuriers qu'ils tenaient à leur solde vivre sur le bon homme, comme on appelait alors le paysan, brûler ses chaumières et dévaster ses champs. Il n'existait aucune discipline dans de pareilles armées, et nous verrons que les ravages commis par les Anglais commandés par Chadoz, ou par les Français avec Duguesclin, égalèrent presque ceux des Routiers de l'Archiprêtre ou de Seguin de Badefol. L'édit du roi Jean de 1353 contre les guerres privées avait renforcé les armées d'une foule de gens sans patrie, sans métier et sans famille, dont les gentils-hommes n'avaient eu plus que faire dans leurs châteaux, et qui ne purent subitement renoncer à leurs habitudes de pillage, de paresse et d'ivrognerie quand le traité de Bretigny vint mettre fin à la première période de la guerre de Cent-Ans. Ce fut alors que des bandes sans drapeaux parcoururent et ravagèrent la France, et surtout les deux Bourgognes, le Lyonnais et la Provence. On sait quelle était leur devise : « La paix aux gentilshommes, la bourse aux marchands et le feu aux

paysans. » Elles prirent pour chefs généralement des cadets ou des bâtards des familles seigneuriales (1) du Midi.

Les bâtards s'étaient, en effet, à cette époque, considérablement multipliés, surtout en Aquitaine, dit M. de Fréville dans l'excellent article qu'il a consacré aux Grandes Compagnies (2). « Il n'est point surprenant, fait-il remarquer, que ces hommes aient embrassé avec ardeur la vie d'aventure. L'éducation soignée des bâtards des nobles et l'existence précaire qu'ils menaient ensuite devaient, à la fois, en faire des ambitieux et des gens très-capables de réussir. » Ils avaient pour la plupart de grands talents militaires, et surent organiser les tourbes armées sans nom (3) qu'ils furent appelés à commander. On peut voir dans l'histoire de Matteo Villani (4) comment un chevalier de Saint-Jean d' Jérusalem forma une compagnie dans la Marche d'Ancône. « Cet aventurier, après avoir convoqué par lettres et par messages une grande quantité de soldats qui se trouvaient alors sans emploi, en leur faisant savoir de venir à lui, qu'ils seraient bien payés, leur fit observer, une fois les ravages commencés, la plus grande

(1) A la fin du XIV^e siècle apparaissent, dans le commandement des gens de guerre, les bâtards des familles seigneuriales. Dans les Grandes Compagnies, on trouve le *bourc* (dans les pièces latines, *burgus* signifie bâtard) Camus, le bourc de l'Esparre, le bourc de Bretuel (Froissard, chap. CXLII); dans les troupes chargées de combattre les Routiers, on remarque, en Bourgogne, le bâtard de Sainte-Croix (archives de la Côte-d'Or, B. 6 811), le bâtard d'Andrenet (*Idem*, B. 6,813), le batard de Rougemont (*Idem*, B. 6,785), le bâtard de Cochet (*Idem*, B. 7,068), Humbert, bâtard de Savoie (*Idem*, B. 7,068).

(2) Bibliothèque de l'Ecole des chartes, A. III, 258, et A. V, 232. — D'Aquitaine étaient déjà sorties ces grandes armées d'aventuriers gascons et anglais, appelées les Bâtards, qui envahirent la France dès le commencement de la guerre, en 1327, et plus tard, en 1381.

(3) *Filli Belial et viri iniqui. . . guerratores de variis nationibus non habentes titulum.* — *Contin. de Nangis*, t. II, p. 316.

(4) Muratori, *Script. rer. italicarum*, t. XVI, col. 246.

régularité dans la répartition du butin. Les objets pillés ou dérobés qui pouvaient se vendre étaient vendus par ses ordres. Il donnait des sûretés aux acheteurs, et afin que sa marchandise eût cours, il s'arrangeait de façon à se montrer loyal. Il institua un trésorier (*camarlingho*) pour la recette et la dépense; il créa des conseillers et des secrétaires, avec lesquels il réglait toutes choses. Il était obéi des cavaliers et des compagnons comme s'il eût été leur seigneur. Il leur rendait la justice et faisait exécuter ses arrêts immédiatement. »

Quoique toutes les bandes de Routiers fussent loin d'avoir eu une organisation aussi systématique, nous admettons, avec M. de Fréville, qu'une certaine discipline s'introduisit parmi elles, et que les compagnons se firent remarquer par leur dévouement à leurs chefs. « Ils professaient pour leurs chefs, dit-il (1), un tel respect qu'ils les ménageaient même dans les rangs ennemis. La qualité de compagnon devint ainsi peu à peu un caractère ineffaçable et distinctif, et il se forma comme une corporation pour l'exercice du métier des armes. On pourrait y trouver l'origine de ces régiments dont certaines familles finirent par avoir la propriété. » Cependant, à côté des éléments exclusivement militaires qui constituaient les compagnies et qui en faisaient le noyau, se groupèrent de nombreux paysans qui, après avoir subi les ravages des Routiers, s'enrôlèrent dans leurs troupes et les suivirent. M. de Fréville n'a pas, il nous semble, assez tenu compte de ce fait lorsqu'il dit : « Le peuple n'a rien à faire dans tout ceci [les Grandes Compagnies] (2). » Nous croyons, au contraire, que le peuple, celui des campagnes surtout, eut sa part dans ce mouvement, part moins grande que dans les soulèvements des Cotereaux, des Pastoureaux, des Flagellants et de la Jacquerie, mais qui mérite pourtant d'être notée. Si les chro-

(1) Bibl. de l'Ecole des chartes, A. V, p. 253.

(2) Bibl. de l'Ecole des chartes, A. V, p. 253.

niqueurs n'y font aucune allusion, les documents contemporains, en revanche, sont pleins de mentions de paysans quittant les terres de leurs seigneurs pour suivre les Grandes Compagnies, et dont les biens, en vertu des lois féodales, furent confisqués. Les archives de la Cour des comptes du duché de Bourgogne nous en fournissent bien des exemples (1).

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,557. — Villaines-en-Duesmois. Compte de Pierre de Chassenay, châtelain, 1362-1364. « Recette de 30 florins provenant de la vente des biens de Béliier le Gustet, de Villaines, lequel les Anglois et inimis de la Grant Compaigne emmenèrent avec eulx quant ils furent à Villaines, la sepmaine de Noel 1360, et depuis n'est retournez ne en a lui sceu aucunes nouvelles, mas est fame et renommée commune à Villaines, qu'il a esti mort avec ladite Compaigne. » — *Idem*, B. 6,526. — Vieux-Château. Compte de Guiot Belledent, châtelain, 1368-1370. « Acte de vente des biens confisqués sur Perrenot Champi pour ce qu'il s'estoit mis et adiostez aveque les Compaignes de sa propre volonté. » — *Idem*, B. 5,619. Pontailler. Compte de Jean de Maxilly, 1376-1378. « Confiscation des biens d'Etiennot le Jay, de Vielverge, qui s'estoit en allé avec les Bretons et les Gascons qui furent à Pesmes. »

II.

Ce n'était pas pour la première fois, à la fin du XIV^e siècle, que le royaume de France se trouvait en proie aux ravages de gens de guerre combattant sans drapeaux et sans griefs. Ce fléau, qui avait déjà désolé la Gaule au IV^e siècle avec les Bagaudes, avait fait sa réapparition au XII^e siècle. Ce fut en l'année 1147, après le départ de Louis VII pour la seconde croisade, « que des hommes avides de pillage, dit l'auteur de la *Vie de Suger* (1), croyant trouver en l'absence du prince l'occasion d'exercer impunément leur brigandage, commencèrent à désoler çà et là le royaume, et à manifester au grand jour les projets pervers qu'ils avaient depuis longtemps conçus. Les uns enlevaient ouvertement par la violence les biens des églises et des pauvres, les autres exerçaient leurs rapines plus sourdement. Des points les plus éloignés de la France on voyait les habitants du Limousin, du Berry, du Poitou, de la Gascogne, accourir auprès de Suger dans leur détresse, et solliciter son appui. » Ces hommes *avidés de pillage* furent renforcés, vers 1150, de tous les vagabonds revenus d'outre-mer après le désastre de la deuxième croisade, et leurs bandes composées de gens de toutes nations, et qui reçurent pour ce motif différents noms, Aragonais, Basques, Navarrais, Mainades, Triaverdins, Brabançons, Cotereaux ou Routiers, se répandirent dans le royaume, semant les ruines sur leur passage. Les provinces méridionales eurent surtout beaucoup à souffrir, et ils étendirent leurs ravages jusque sur les

(1) Traduction de M. Guizot, p. 185.

terres dépendantes de l'Empire. Aussi, vers 1164 (1), Louis VII et Frédéric Barberousse crurent devoir, pour arrêter leurs déprédations, faire une alliance par laquelle ils s'engagèrent à « ne garder jamais ni eux ni leurs hommes, pour quelque occasion ou pour quelque guerre que ce soit, sur toutes leurs terres, savoir : sur les terres du royaume de France et sur celles de l'Empire situées entre le Rhin, les Alpes et la cité de Paris, aucuns Brabançons ou Cotereaux, cavaliers ou fantassins, à moins que quelques-uns d'entre eux ne se soient mariés dans ces limites, sur la terre de quelque seigneur. » Il est déclaré « que si quelqu'un emploie ces brigands, son archevêque ou son évêque l'excommuniera nominalement, et jettera l'interdit sur sa terre jusqu'à ce qu'il ait indemnisé, d'après une estimation des dommages, celui qu'il aura dépouillé par le moyen des Routiers, et qu'il ait fait à l'évêque une satisfaction suffisante; que les archevêques, évêques et seigneurs marcheront en armes contre lui pour ravager sa terre, dans les quarante jours qui suivront l'avertissement qu'ils en auront reçu, jusqu'à ce qu'il ait indemnisé celui qui aura reçu le dommage et satisfait convenablement au seigneur de la terre. Celui qui prendra ces brigands à son service ne pourra être juge ou juré, dans aucune cour ni dans aucune cause, avant d'avoir réparé le dommage qu'il aura causé. » Enfin le traité se terminait par la formule comminatoire suivante : « Quiconque violera la présente charte de sécurité subira la même sentence. S'il existe un malfaiteur tellement puissant qu'il ne suffise pas de ses voisins pour le réduire, nous, s'il est de nos sujets, ou le roi de France, s'il est sujet du roi, en prendrons vengeance en personne et marcherons en armes contre lui aussitôt que nous serons appelés. »

(1) Voir les savantes dissertations de M. H. Géraud sur les Routiers aux XII^e et XIII^e siècles (Bibl. de l'Ecole de chartes, A. III), que nous résumons dans cette notice préliminaire.

Cette alliance donna à peine deux années de paix à notre pays. En 1166, on voit, en effet, Guillaume, comte de Chalon, prendre à son service une multitude de Brabançons pour soutenir ses griefs contre les moines de Cluny. L'abbaye fut pillée et incendiée, ses terres dévastées, et les religieux qui avaient cru désarmer la fureur de ces bandes forcenées en allant à leur rencontre en procession, revêtus des ornements sacerdotaux et portant les reliques les plus précieuses, furent massacrés avec cinq cents bourgeois de la ville (1). Pendant ce temps, Frédéric Barberousse, violant sa parole donnée si solennellement, prenait à sa solde un corps de Brabançons et le lançait contre la ville de Rome, dont ils saccagèrent les faubourgs (2). Les Routiers pullulèrent de nouveau en France comme avant le traité de 1164. Ecrasés au château de Beaufort, en Limousin, par les populations armées ayant à leur tête le vicomte Adémar et Géraud, évêque de Limoges (1177), ils se reforment rapidement après ce désastre qui ne semble qu'avoir surexcité leur férocité, et vont porter leurs ravages dans la Saintonge et le Languedoc. Ce sont les églises et les monastères, moins bien défendus que les châteaux et les bourgades murées, qui sont en butte à leur cupidité sacrilège. Alors, dit M. Géraud (3), l'Eglise abandonnée, trahie même par l'autorité séculière, hasarda, seule et sans secours, une tentative nouvelle. Les prélats, réunis au concile général de Latran, l'an 1179, après avoir fulminé l'anathème contre les hérétiques albigeois, après avoir interdit à tout fidèle de les recevoir dans sa maison, de commercer avec eux, de les ensevelir et de prier pour eux s'ils mouraient impénitents, prononcèrent le décret suivant contre les brigands qui désolaient alors les Etats chrétiens : « Quant aux Brabançons,

(1) *Recueil des Hist. de France*, t. XII, p. 131.

(2) Geoffroi de Vigeois, *Hist. de France*, t. XII.

(3) Article cité.

Aragonais, Navarrais, Basques et Triaverdins, qui exercent contre les fidèles de si grandes cruautés, qui ne respectent ni les églises, ni les monastères, ni les veuves, ni les orphelins, ni les vieillards, ni les enfants, qui n'épargnent ni le sexe ni l'âge, mais qui, semblables à des païens, ravagent et détruisent tout, nous avons pareillement ordonné que ceux qui les prendront ou garderont à leur solde, ou qui les protégeront dans les pays où ils exercent leurs fureurs, soient publiquement dénoncés comme excommuniés à l'église, tous les dimanches et jours de fêtes solennelles; que, soumis à la même sentence et à la même peine que les hérétiques susnommés, ils ne puissent être reçus à la communion de l'Eglise s'ils n'abjurent auparavant ces relations pestiférées. Nous leur enjoignons de plus, ainsi qu'à tous les fidèles, de s'opposer de toutes leurs forces à tant de malheurs, et de protéger par les armes les populations chrétiennes. Que les biens de ces brigands soient confisqués; qu'il soit loisible aux princes de les réduire en servitude. » Le concile menace ensuite d'excommunication ceux qui refuseront de prendre les armes contre les brigands, et promet des indulgences à ceux qui les combattront et une sauvegarde aussi complète pour leur personne et leurs biens que s'ils portaient pour la Terre-Sainte (1).

Mais le décret du concile et le zèle déployé par les évêques et le clergé en général pour le faire exécuter échouèrent devant la puissance des complices des Routiers, toujours à la solde des plus grands seigneurs. Les ravages continuèrent dans le Limousin et le Poitou; Limoges fut saccagé par une bande de Cotereaux qui reçurent la dénomination particulière de Paillards, et qui ne tardèrent pas à se répandre dans tout le centre et le sud-ouest de la France. Les *Grandes Chroniques* de Saint-Denis en parlent ainsi : « Ils entrèrent en la terre du

(1) Collection des *Conciles de Mansi*, t. XXII, pp. 232, 233.

roy par force, et prenoient les proies (troupeaux), et prenoient les paisans du pais, si les metoient en liens, et les trainoient apres eulx ainsi comme esclaves, et dormoient avec les femmes de ceulx qu'ils emmenoient ainsi, voiant eulx meismes. Et plus grans douleurs faisoient encore; car ils ardoient les moustiers et les églises, et trainoient après eulx les prestres et les gens de religion et les appeloient *Cantadors* par dérision. Quant ilz les batoient et tourmentoient, lors leur disoient-il : *Cantadours, chantez*. Et puis leur donnoient grans buffes parmi les joues, et batoient moult asprement de grosses verges, dont il avint qu'aucuns rendirent leurs âmes à Dieu en tels tormens; et les aucuns qui estoient jà aussi comme demi mors et affamés de la longue prison se rachetoient (rachetaient) par somme de deniers pour eschapper de leurs mains. Mais nul ne pourroit raconter sans grant douleur de cuer et sans grans larmes ce qui s'ensuit après. Quant ils roboient les eglises, l'Eucaristie prenoient à leurs mains souillées et ensanglantées du sang humain, que l'on met en ces églises en vaisselles d'or et d'argent, pour la nécessité des malades; hors de philatières la sachoient et jettoient à terre, puis la défouloient aux piés. A leurs garces et leurs meschines faisoient voiles et œuvre-chiefs des corporaux sur quoy l'on traicte le précieux et le vrai corps Jhésu-Christ en sacrement de l'autel. Les philatières et les calices despeçoient à mails et à pierres (1). »

Enfin quand les maux furent portés à leur comble, les populations victimes de cet horrible fléau comprirent qu'elles ne pouvaient compter, pour le combattre, ni sur les seigneurs, qui souvent l'attiraient et l'entretenaient, ni sur l'Eglise, dont

(1) *Grande Chronique*, édition de M. Paris, t. IV, p. 20. — Nous avons cru devoir reproduire en entier ce passage, qui retrace un tableau aussi véridique que pittoresque des excès des Routiers au XII^e siècle. Nous verrons que ce récit peut tout aussi bien s'appliquer aux Grandes Compagnies du XIV^e siècle.

les anathèmes restaient inefficaces. Il surgit alors de l'indignation et de la misère générales un homme dans lequel se personnifia la haine des odieux brigands qui désolaient la plus grande partie de la France. Cet homme ne fut « mie empereur, roy, prince, ne prélat, mais un povre charpentier qui avoit nom Durant (1). » C'était un enfant de l'Auvergne, marié et père de famille. « Vers la fête de S. André, dit M. Géraud (2), de l'année 1182, il alla trouver Pierre, évêque du Puy, et s'annonça comme envoyé de Dieu pour rétablir la paix dans le royaume. En preuve de sa mission, il montrait un morceau de parchemin qu'il disait avoir reçu du Ciel ; la Vierge y était représentée assise sur un trône, tenant son enfant entre ses bras ; autour de l'image était écrite cette prière : AGNUS DEI QUI TOLLIS PECCATA MUNDI. DONA NOBIS PACEM. L'évêque fit peu de cas de la prétendue révélation, et tout le peuple de la ville se moqua du visionnaire. Cependant, à la Noël, plus de cent personnes s'étaient réunies à Durand pour travailler avec lui au rétablissement de la paix. Au commencement de 1183, cette espèce de confrérie comptait déjà cinq mille membres ; après Pâques, le nombre en était infini. Alors un chanoine du Puy, nommé Durand du Jardin, rédigea pour eux un règlement, et leur donna un costume uniforme ; ce fut un capuchon de toile ou de laine blanche, suivant la saison, auquel étaient cousues deux bandes de la même étoffe, tombant sur le dos et la poitrine. A la bande antérieure était fixée une plaque d'étain portant l'image de la Ste. Vierge, avec la légende : AGNUS DEI, etc. Les associés s'intitulèrent confrères ou sectateurs de la paix de Marie ; le peuple les nomma les Capuchonnés (*capuciati*). » D'après les chroniqueurs Geoffroi de Vigéois et le chanoine anonyme de Laon, qui nous ont conservé les principales dispositions de

(1) *Grande Chronique*, t. IV, p. 21, chap. X.

(2) Article cité.

leurs statuts (1), les Capuchonnés se proposèrent d'abord de combattre moralement, si l'on peut se servir de cette expression, les Routiers, avant de les attaquer les armes à la main ; pour cela, ils cherchèrent par tous les moyens à extirper de la société les vices qui recrutèrent aux Cotereaux le plus d'adhérents. Ceux qui voulaient entrer dans la confrérie des Capuchonnés durent confesser tous leurs péchés, puis jurer de ne jouer à l'avenir à aucun jeu de dés, de ne porter ni vêtements longs ni poignards, de ne jamais entrer dans une taverne, de ne prononcer ni faux témoignages ni jurements indécents ou impies, enfin de marcher au premier signal contre les Routiers et les ennemis de la paix. Les ecclésiastiques affiliés à la confrérie étaient dispensés de combattre, à la condition de faire certaines prières pour le succès de l'institution. Chaque membre, en entrant dans l'association, payait l'image d'étain qu'il devait désormais porter sur la poitrine, et, de plus, il devait donner tous les ans, à la Pentecôte, six deniers pour l'entretien de la confrérie.

Cette association, dont les membres furent appelés, comme nous l'avons dit, *Capuciati*, quelquefois *Paciferi*, et généralement *Jurati*, prit, grâce à son caractère essentiellement démocratique et religieux, une rapide extension ; puis du peuple elle gagna le haut clergé et l'aristocratie, et quand elle eut étendu ses ramifications dans l'Auvergne, le Berry, l'Aquitaine, la Gascogne et la Provence, elle fut assez forte pour en imposer avec succès aux Routiers. Au moment où ceux-ci, quittant l'Aquitaine après la mort d'Henri-au-Court-Mantel, qui les avait à sa solde, se dirigeaient vers la Bourgogne pour y exercer leurs ravages, les jurés d'Auvergne et du Limousin, qui s'étaient mis à leur poursuite, les atteignirent quand ils traversaient le Bourbonnais. Cernès près de

(1) *Hist. de France*, t. XVIII, pp. 219 et 705.

Dun-le-Roi, sur les confins des départements du Cher et de l'Allier, ils furent totalement taillés en pièces. D'après le chanoine de Laon, il y eut 17,000 morts, et 7,000 seulement d'après Rigord et Guillaume-le-Breton. Le lendemain, selon Geoffroi de Vigeois, on brûla les cadavres, et on trouva dans le camp des Routiers une grande quantité de croix et de calices d'or et d'argent, plus un millier de courtisanes, dont les parures valaient des sommes énormes. En même temps, d'autres bandes étaient totalement défaites dans le Rouergue et l'Auvergne (1). Malgré le désaccord des chroniqueurs sur ce point, il est certain que les diverses agglomérations de Routiers qui ravageaient le centre de la France à cette époque devaient réunir une soixantaine de mille hommes, et l'on comprend la terreur que devaient inspirer aux malheureuses populations ces gens « féroces, » généralement bien armés, bien commandés, décidés à ne reculer devant aucun excès, et quelles actions de grâces durent être rendues aux Capuchonnés et à leur chef Durand, car la victoire de Dun-le-Roi, en faisant périr un grand nombre de Routiers et en dispersant le reste, mit fin à ce fléau, qui ne devait reparaitre qu'au siècle suivant.

Les Paciferi avaient déjà atteint une partie du but de leur association; restait, pour le remplir complètement et réaliser l'idéal de paix qu'ils s'étaient proposé, à faire cesser les guerres privées qui semblèrent éclater avec une fureur nouvelle après la destruction des Cotereaux. Mais ils furent entravés dans cette entreprise par une ligue générale de la noblesse, et après avoir été encouragés par le clergé dans cette seconde lutte, finalement abandonnés par lui. En se posant comme médiateurs entre les oppresseurs et les opprimés, les seigneurs et les vilains, ils soulevèrent contre eux les colères de toute la féodalité, des ecclésiastiques comme des séculiers. Un

(1) Juillet et août 1183.

chroniqueur contemporain stigmatise ainsi leurs aspirations :
« En ces temps s'éleva dans les Gaules une horrible et dangereuse présomption, qui poussait tous les plébéiens à la révolte contre leurs supérieurs et à l'extermination des puissances. Elle avait cependant son origine dans un bon sentiment, car l'ange de Satan se transforme parfois en ange de lumière... C'était, en effet, sous prétexte d'une charité mutuelle qu'ils formaient entre eux alliance, jurant de se donner réciproquement aide et conseil envers et contre tous, chaque fois qu'il en serait besoin. Les membres de cette confédération avaient pris pour signe distinctif des capuchons de toile, avec des images en plomb qui représentaient, disaient-ils, Notre-Dame du Puy. Invention pernicieuse et tout à fait diabolique ! Il en résultait qu'il n'y avait plus pour les puissances supérieures ni crainte ni respect, mais que tous s'efforçaient de conquérir cette liberté qu'ils disaient tenir de leurs premiers parents dès le jour de la création, ignorant que la servitude a été la peine du péché. Il en résultait encore qu'il n'y avait plus de distinction entre les petits et les grands, mais bien plutôt une confusion fatale, entraînant la ruine des institutions qui maintenant, grâce à Dieu, sont régies par la sagesse et le ministère des grands... Quoique cette funeste association eût envahi presque toutes les contrées de la France, néanmoins elle infestait plus particulièrement l'Auxerrois, le Berry, le Bordelais, et la démesure des révoltés en était venue à ce point que, réunissant leurs forces, ils osaient, les armes à la main, réclamer leur prétendue liberté. L'évêque d'Auxerre (Hugues) sévit contre cette peste formidable, avec d'autant plus de vigueur qu'elle avait fait de plus grands progrès dans son diocèse et jusque dans les villes de son propre domaine. Il vint à *Giacum* avec une multitude d'hommes armés, fit main basse sur tous les Capuchonnés qu'il y trouva, les frappa d'une amende pécuniaire et leur enleva leurs capuchons. Ensuite, pour rendre publique

la punition de cette secte audacieuse, pour apprendre aux serfs à ne pas être insolents envers leurs seigneurs, il ordonna que, pendant toute une année, ils fussent exposés, sans capuchon et la tête entièrement nue, à la chaleur, au froid, à toutes les variations de la température. On voyait ces pauvres diables suer, dans l'été, au milieu des champs, la tête exposée sans voile aux ardeurs du soleil ; dans l'hiver, au contraire, s'engourdir sous l'influence d'un froid rigoureux. Cette pénitence aurait duré une année entière si Gui, archevêque de Sens, oncle de l'évêque d'Auxerre, passant par là par hasard, et touché des souffrances de ces misérables, n'eût blâmé la rigueur de son neveu et obtenu de lui la remise de la peine qu'il leur restait encore à subir (1). »

Une ligue puissante, dont les soldats furent recrutés surtout parmi les débris des bandes de Routiers dispersées à Dun-le-Roi, s'organisa contre les Capuchonnés, qui, cernés dans le Berry par Mercadier, successeur du Cotereau Louvart, furent battus et exterminés (1184). Toutefois, en succombant, les Paciferi laissèrent debout une partie de leur œuvre. Ils avaient porté un si rude coup aux Routiers à la journée de Dun-le-Roi, que ceux-ci ne purent pas de longtemps se grouper afin de faire la guerre à leur propre compte.

Pour pouvoir continuer leur vie de pillage, ils furent obligés d'aller s'enrôler dans les armées des monarques, des princes et des seigneurs, qui acceptèrent avec empressement leur concours, car les troupes étant composées par le ban et l'arrière-ban, système défectueux qui ne donnait que des hommes peu aguerris et peu disciplinés, ils trouvèrent dans les Routiers des soldats plus exercés, rompus aux fatigues, aimant leur métier, faisant la guerre d'une manière perma-

(1) *Historia episcop. autissiodorensium.* — *Rec. des Hist. de France*, t. XVIII. p. 729. (Passage traduit par M. H. Géraud, article cité.)

nente, et dont l'adjonction devait leur assurer la victoire sur ces milices féodales si difficiles à réunir et à mouvoir.

Grâce à cette transformation, les Routiers subsistèrent pendant tout le cours du XIII^e siècle. Commandés tantôt par des chevaliers, tantôt par des aventuriers, on les voit prendre part à presque toutes les guerres de cette période, et surtout à la lutte entre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Guillaume-le-Breton nous apprend, en effet, que le roi de France enrôla dans son armée un capitaine de Routiers, dont le nom semble dénoter une origine méridionale, Cadoc, qui lui rendit de grands services d'abord au siège de Gaillon, qu'il défendit énergiquement contre Richard ; il y blessa de sa propre main ce dernier d'un trait d'arbalète. Philippe-Auguste, en récompense, le fit seigneur de Gaillon. Cadoc ensuite, avec ses cruels compagnons (1), porte les armes pour le compte du roi de France en Normandie et dans l'Anjou, et vers 1213, il disparaît de la scène politique. On suppose qu'il périt dans l'attaque dirigée par les comtes de Boulogne et de Salisbury contre la flotte française (2).

Dans l'armée anglaise, on rencontre des personnages de même nature. C'est d'abord un bâtard, originaire de Normandie, du nom de Falcaise, qui s'enrichit au service de Jean Sans-Terre, dont il exécutait les ordres cruels.

Puis à la cour de Richard Cœur-de-Lion paraissent trois aventuriers, Algaïs, Louvart et Mercadier, qui, après avoir commandé une bande de Brabançons célèbre par ses ravages, mirent leurs hommes et leurs talents militaires à la disposition du roi d'Angleterre. Mercadier est le plus connu. Il débuta dans la carrière des armes sous Richard, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers ; puis au retour de Richard Cœur-de-Lion de la Terre-Sainte, il devint le compagnon inséparable de ce

(1) Guill.-le-Breton, *Philipp.* « *cumque sua nulli rupta parcente Cadocus.* »

(2) H. Géraud, articles cités.

prince, et porta la guerre en son nom dans le Limousin, dans le comté d'Angoulême, dans le Berry, en Normandie; enfin, après avoir ravagé le Bordelais et la Guyenne, où il avait été appelé par l'archevêque de Bordeaux à la mort de Richard, il périt misérablement, assassiné par un séide de Brandin, autre chef de Routiers, jaloux probablement de ses richesses et de ses succès (1).

Les débris de sa troupe se dispersèrent; une partie, suivant l'exemple des bandes taillées en pièces à Dun-le-Roi, se réfugia dans le Languedoc, à la cour du comte de Toulouse, et renforça les troupes albigeoises, dont elle embrassa avec ardeur l'hérésie; une autre, au contraire, se mit au service de Simon de Montfort. Ces croisés, animés par l'amour du pillage bien plus que par le zèle religieux, se signalèrent par les excès qu'ils commirent dans le Midi, et ne contribuèrent pas peu à rendre atroce la guerre albigeoise. « Les légats qui suivaient l'armée de Simon, dit M. H. Géraud, fermaient les yeux sur la puissance des Routiers; et cependant c'était surtout l'appui de ces bandes impies qu'ils reprochaient sans cesse aux hérétiques. Dans toutes les sommations faites au comte de Toulouse par les légats, les Routiers sont mis au même rang que les sectaires, et il est enjoint au prince de détruire sur ses terres les compagnies mercenaires aussi bien que les ennemis de la foi. Le traité juré à Paris, le 12 avril 1229, entre le comte de Toulouse et le roi de France, fut rédigé dans le même sens, mais avec plus de modération dans les termes. Par le premier article, le comte promet d'être fidèle et obéissant à l'Eglise, de combattre les hérétiques et leurs fauteurs, sans épargner ses proches, ses vassaux, ses amis, et d'extirper entièrement l'hérésie de ses domaines. Par l'article suivant, il s'engage à garder et à faire garder la paix dans ses terres, à expulser et à punir sévèrement les

(1) Roger de Hoved. *Hist. de France*, t. XVII, p. 601, a, b, 603, *id.*

Routiers et ceux qui les prendront à leur service. Cette clause est remarquable. Depuis les prescriptions du concile de Latran, en 1179, jusqu'à celles du concile de Saint-Gilles, en 1209, tous les actes officiels dirigés contre les Routiers ou leurs protecteurs renferment l'énumération de toutes les classes d'aventuriers soumis à l'anathème : Brabançons, Cote-reaux, Aragonais, Navarrais, Basques, etc., et souvent avec des épithètes injurieuses ou méprisantes. Dans le traité de Paris, dicté cependant dans le même esprit que tous les actes qui l'ont précédé, il n'est plus question que des Routiers en général. N'est-on pas en droit de conclure que la crainte qu'ils inspiraient s'était alors un peu calmée? »

Cependant, à la paix de 1229, quelques Routiers licenciés recommencèrent leurs brigandages dans le Languedoc, et pour se mettre à l'abri de leurs déprédations, deux villes, Cahors et Figeac, firent entre elles une sorte d'alliance défensive, à laquelle se joignirent de nombreux seigneurs et abbés, ce qui forma une puissante confédération, jurée solennellement à Rocamadour en 1231, et qui ne contribua pas peu à l'extermination de ces dernières bandes dévastatrices. Pourtant elles ne disparurent pas, mais plutôt se transformèrent encore; les éléments qui les composaient se modifièrent. Jusqu'alors elles ne s'étaient recrutées que dans un ramassis d'étrangers sans aveu, et n'avaient pour chefs que des aventuriers sans naissance; elles devinrent de solides troupes commandées par des seigneurs, et le plus souvent chargées, comme nous l'avons dit, de renforcer les armées féodales. On n'eut plus de hordes, mais de véritables *compagnies disciplinées*, qui, comme l'indique ce mot, resté dans l'art militaire pour désigner le premier élément contribuant à la formation du régiment, devaient être le noyau des futures armées permanentes.

III.

Ces bandes de pillards, qui périodiquement au moyen âge ravagèrent la chrétienté, reçurent différents noms, tirés soit de la nation qui en fournissait les principaux éléments, soit des armes ou de l'armure des gens qui les composaient, soit d'un genre particulier d'excès commis par eux. Au XII^e siècle, ce sont les dénominations de Brabançons et de Cotereaux qui dominant. Henri I^{er}, dit le Guerroyeur, ne put agrandir ses possessions et changer son titre de comte de Louvain et de Bruxelles en celui de duc de Lothier et de Brabant, que par une suite de guerres qu'il sut conduire avec bonheur. Ce personnage nous apparaît déjà comme une sorte de condottiere réunissant à son armée indigène, composée par le ban et l'arrière-ban, des aventuriers de tous pays, qui, laissés sans emploi dans l'intervalle des trêves, se ruèrent sur les contrées voisines. Tous les historiens de la fin du XII^e siècle signalent leur caractère féroce. « *Brabantii, viri sanguinum, incendiarii, rutarii et raptores*, dit Jacques de Vitry (1). » — « *Infiniti prædones, vulgo dicti Brabantiones, qui nec Deum diligunt, nec viam veritatis cognoscere volunt*, s'écrie l'auteur anonyme de la *Vie de Louis VII* (2). » La plupart des chroniqueurs indiquent en même temps que les Brabançons étaient pris à solde par les princes et les seigneurs (3). Enfin une lettre publiée

(1) Ducange, *verb.* BRABANTII.

(2) *Idem.*

(3) Le moine d'Auxerre et Romuald, archevêque de Salerne, *idem.*

dans le tome IV des *Historiens de France* ne laisse pas de doute sur le mélange de soldats d'origine germanique, et de Brabançons qui formèrent ces hordes dévastatrices (1).

Avec la dénomination de Brabançons, se rencontre très-souvent dans les documents de la même époque celle de Cotereaux, en latin *Coterelli* (2), servant à désigner les mêmes brigands. Quelle est l'origine de ce mot? Marca, dans son *Histoire du Béarn* (3), pense qu'il leur fut donné parce qu'ils étaient armés de grands couteaux, vulgairement appelés, en Languedoc, *cotterels*. Dans les statuts de Raymond, comte de Toulouse, en l'année 1152, ils sont désignés sous le nom de *Gultellarii* (4). Dans le roman de la *Prise de Jérusalem*, certains glaives courts, et qui ne tranchaient que d'un seul côté, sont appelés *coteriaux* (5). Enfin, dans un registre du duc d'Anjou, de la même époque, il est fait mention « de coterellerie et de ceux qui vendent ou achètent ferrements émoulus (6). » D'autres auteurs font venir le mot Cotereau du terme latin *cotarius*, qui signifie un paysan assujéti à la taille (payant la cote littéralement, d'où *cottage*, habitation du paysan en normand et en anglais), parce que, disent-ils, les bandes de Cotereaux furent surtout grossies par les paysans, qui profitèrent des troubles amenés par les guerres pour quitter la glèbe et leur vie laborieuse et se livrer à tous les désordres des gens d'armes. Nous croyons que la première étymologie est de beaucoup préférable (7).

(1) « Ad hæc mala Teutonicorum quos Brabantiones vocant immanissima pestis accessit qui rabidarum more ferarum sanguinem sitientes, loca omnia pervagantur, etc. »

(2) Ducange, *verb.* COTERELLI.

(3) Lib. 6, cap. 14.

(4) Catell., *Histoire de Toulouse*, livre II, pp. 208 et 209.

(5) Ducange.

(6) *Idem*.

(7) *Idem*.

Les Basques paraissent avoir, au XII^e siècle, joué au midi de la France le même rôle que les Brabançons au nord, et de même que ceux-ci furent souvent confondus avec les habitants de contrées voisines, ceux du Hainaut par exemple, ainsi le mot générique Basques (en latin *Bascli*) servit à désigner tous les Routiers originaires des régions situées sur les deux versants des Pyrénées, les Aragonais et les Navarrais entre autres (1).

Deux autres expressions furent employées au XII^e siècle pour désigner en général les pillards, quelle que fût la composition des bandes qu'ils formaient : ce sont les termes de Routiers et de brigands, dont l'usage se perpétua pendant toute la durée du XIII^e siècle, et ne fit place qu'à la fin du XIV^e siècle à la dénomination de « Grandes Compagnies. » L'étymologie du premier de ces mots est fort controversée. En latin, le vocable Routier est rendu par *ruptuarius*, au pluriel *ruptuarii*, et des auteurs en ont conclu que ce nom avait été donné aux troupes indisciplinées qui apparurent sous le règne de Philippe I^{er}, pour exprimer qu'elles avaient en quelque sorte rompu leurs rangs pour se livrer au brigandage. D'autres, interprétant le mot *ruptuarii* au sens figuré plutôt qu'au sens propre, l'ont traduit par *infracteurs des lois*, *perturbateurs de la paix publique*. Enfin il est une troisième explication de l'origine de ce mot qui nous paraît beaucoup plus vraie. Au moyen âge, on a désigné sous le nom de *route* une troupe armée en marche, ce qu'en latin on appelait *agmen*. Ce mot de *route* vient sans doute du bas allemand *root*, qui signifie solde. De là l'emploi de cette expression pour désigner des hommes à la solde d'un capitaine ; de là aussi l'usage du mot *Routier* appliqué à un homme à la solde d'un chef de bande.

(1) Voir Ducange au mot *Bascli*. Ils ravagèrent le Bordelais en 1204, et furent anathématisés dans le concile d'Avignon en 1209.

Vers 1380, on appela généralement *brigands* les hommes qui composaient les Grandes Compagnies. Dans le principe, on désignait par ce mot des fantassins recouverts d'une armure légère appelée brigandine. La brigandine était composée de plaquettes d'acier ou de fer, disposées sur une forte toile ou sur une tunique de cuir, et cousues et arrêtées avec du fil de fer dans un ordre analogue à celui des écailles d'un poisson. On voit les brigands ou soldats armés de brigandines figurer en 1351 dans la *Chronique* d'Albert de Strasbourg. L'auteur les énumère dans le dénombrement d'une armée (1). Comme ces soldats se signalèrent par les ravages qu'ils commirent, leur nom devint synonyme de voleurs et de pillards. Ducange émet l'opinion que le mot brigand pourrait venir du latin *briga, rixe*; mais cette étymologie paraît peu admissible.

Au XIV^e siècle, Froissard se servit quelquefois du terme *malandrins* pour désigner les Routiers; ce mot, qui est resté dans notre langue avec la même signification que celui de brigand, a une origine italienne, et était rendu par les équivalents latins *latro, grassator, pirata*. Il fut d'abord appliqué aux malfaiteurs isolés, aux simples voleurs de grands chemins, et s'étendit ensuite aux bandits organisés militairement comme le furent les Routiers.

A cette époque, les nations qui fournirent les plus forts contingents aux bandes dévastatrices furent, avec les Basques, les Navarrais et les Aragonais, dont nous avons déjà parlé, les Anglais, les Bretons et les Normands; on ne retrouve plus ni les Brabançons, ni les Hannuyers, ni les Cotereaux.

Le mot Ynglois (Anglais) servant à désigner les Routiers se rencontre souvent dans les actes de la fin du XIV^e siècle (2); car ce furent les soldats de cette nation qui, ayant reçu, après

(1) Cum 4 millibus peditum armatorum, duobus millibus brigantium et ducentibus equitibus armatis.

(2) Archives de la Côte-d'Or, série B. Chambre des comptes.

le traité de Bretigny, l'ordre de quitter les forteresses et les villes qu'ils occupaient pour regagner la Normandie et les provinces continentales de la couronne d'Angleterre, se débandèrent et formèrent les premières compagnies. Ils n'obéirent aux ordres de retraite que bien à regret, et, en quittant leurs garnisons, ils se jetèrent sur les campagnes, qu'ils dévastèrent plus complètement encore que si la guerre eût été pendante, parce que les seigneurs français ne s'attendaient pas à cette agression et défendirent mal leur pays attaqué inopinément. Froissard (1) dit à ce sujet : « Pendant que les commis et députés de par le roi d'Angleterre prenoient la possession et saisine des terres dessusdites (c'est-à-dire des terres que la France lui abandonnait par le traité de Bretigny), si comme ordonnance et traité de paix se portoit, étoient autres commis et établis de par le roi d'Angleterre es mettes (du latin *meta*, borne) et limitations de France, avec les gens du roi de France, qui faisoient partir et vuidier toutes manières de gens d'armes des forts et des garnisons qu'ils tenoient et leur commandoient et enjoignoient sur peine de perdre corps et être ennemis du roi d'Angleterre que ils bailliasent et délivrassent les forteresses qu'ils tenoient aux gens du roi d'Angleterre, qui obéissoient et qui rendoient ou faisoient rendre par leurs compagnons lesdits forts qu'ils tenoient. Et si en y avoit de tels qui ne vouloient obéir, et disoient qu'ils faisoient guerre en l'ombre et nom du roi de Navarre. ».

A ces Anglais se joignirent, outre « des mauvais François, dit Froissard, qui étoient apovris par les guerres si se vouloient recouvrer à guerroyer ledit royaume, » des Bretons et des Normands. La Normandie avait cessé, depuis le commencement du XIII^e siècle, de faire partie de la monarchie anglaise; mais des relations étroites avaient continué de subsister entre cette province et l'Angleterre, et pendant la

(1) Chap. CXLII.

guerre de Cent-Ans, de nombreux seigneurs normands, avec leurs lances, renforcèrent les armées d'Edouard III et du duc de Bedford. La présence des Normands dans les bandes de soldats anglais qui refusèrent d'accéder au traité de Bretigny s'explique donc facilement. Il en est de même des Ecossais. Quant aux Bretons, qui apparaissent vers 1395 (1), il ne faut pas oublier que les Anglais prirent parti dans la lutte qui eut lieu en Bretagne entre les maisons de Penthièvre et de Montfort, ce qui amena de nombreux Bretons à s'enrôler dans les troupes de Chandos et du Prince noir.

Les Navarrais figurent, au XIV^e siècle, plus fréquemment que les Basques dans les Grandes Compagnies, et par ce mot on désignait non-seulement les Routiers originaires de la Navarre et des pays circonvoisins, mais encore tous ceux qui combattaient soit comme sujets, soit comme stipendiés, au nom de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre et suzerain d'une grande partie de la Normandie, dont les intrigues ambitieuses agitérent la régence, puis le règne de Charles V.

De même que le mot Routiers avait définitivement prévalu au XII^e siècle pour désigner les bandes dévastatrices, l'appellation de Grandes Compagnies (en latin *magnæ societates*) fut appliquée à celles du XIV^e siècle, qui ne furent généralement

(1) Ducange, *verb.* **BRITONNES.** « Gardes ou soldats peut-être appelés ainsi parce qu'ils étaient originaires de la Bretagne ou de l'Armorique. Leur nom est synonyme de voleurs et de pillards dans une charte de l'année 1395, où, dans la déposition de divers témoins devant l'official de Rouen (Archives de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle), on lit : *Le pays fut traversé par des troupes armées de Bretons et de pillards qui enlevèrent au témoin quatre bêtes de trait.* »

— Les Bretons se signalèrent par leurs ravages dans les deux Bourgognes (Archives de la Côte-d'Or, série B. Chambre des comptes). On a attribué même (Rousset, Désiré Monnier) à quelques soldats de cette nation, peu désireux de continuer la vie errante qu'ils menaient, la fondation des villages de Brettennières et la Brettennière, dans l'arrondissement de Dole (Jura).

plus dénommées d'après leurs pays d'origine. Toutefois le mot Routier resta encore employé. Le terme de Grandes Compagnies était plus juste alors, car nous avons vu plus haut que les Routiers à cette époque s'étaient organisés, avaient formé une sorte d'association (*societas*), et cette expression peint assez bien l'état de bandits à demi-disciplinés, obéissant à un chef qui les avait enrolés, et se partageant loyalement le butin, comme le prouvent les documents contemporains. Ducange (1), après avoir expliqué que ce mot signifie compagnie de soldats, et qu'il fut donné aux Routiers anathématisés souvent par les souverains pontifes qui apparurent surtout sous le règne de Charles V, rapporte la description qu'en fait la *Chronique* de Bertrand Duguesclin :

Mais ou (2) noble royaume avoit confusion
D'une grande compagnie et estoient foison
Gens de maint pays et de mainte nation
L'un Englois, l'autre Escot (3), si avoit maint Breton
Hannuyers (4) et Normans y avoit foison.
Par li pays aloient prendre leur mansion (5)
Et prenoient par tout les gens à raençon.
Vingt-cinq capitaines trouver y pouvoit-on
Chevaliers, escuiers y avoit ce dit-on
Qui de France exillier (6) avoient devotion (7)
Et il n'y demouroit buef, vache, ne mouton,
Ne pain, ne char, ne vin, ne oye, ne chapon.
Tout pillart, meurtrier, traiteur (8) et selon
Estoient en la route dont je fais mention.

Ducange ajoute que ces compagnies furent conduites en

(1) *Verb.* COMPAGNIA.

(2) *Ou* équivalait à *au* en vieux français.

(3) Ecossais.

(4) Les Hannuyers apparaissent moins fréquemment pourtant au XIV^e siècle qu'aux XII^e et XIII^e.

(5) Séjour; du latin *mansia*, *manere*, qui a donné maison.

(6) Sortir.

(7) Désir.

8) Traître.

Castille par Duguesclin, qui leur fit prendre une croix blanche, d'où elles reçurent le nom de *compagnies blanches*; puis il fait observer que les chroniqueurs qui écrivirent en latin les appelèrent *societates* ou *comitivæ*, et cite Thomas Walsingann, qui dit qu'en l'an 1367 s'éleva en France cette fameuse compagnie appelée nation sans chef (*gens sine capite*), qui d'abord peu nombreuse, ensuite beaucoup plus, occupa et domina une grande partie de la France sans respecter aucune loi, après avoir expulsé ou soumis les seigneurs; elle était composée de gens de toutes nations. Le mot *societas* employé pour désigner une bande de Routiers se trouve déjà dans Albert de Strasbourg en 1354. Il apparaît ensuite dans une charte de 1361 (1) s'appliquant à une compagnie d'Espagnols; dans Henri de Knygthon (même année), désignant une compagnie d'hommes d'aventures appelée la *Compagnie de fortune*, et quelquefois la *Grant Compagnie*, composée de gens de tous pays sans moyens d'existence; dans Vadding, en 1364; dans la *Vie du pape Innocent VI*, en 1367; enfin dans la *Relation des Miracles du pape Urbain V*, en 1374.

Nous avons déjà vu que certains Routiers avaient été désignés sous le nom de Bâtards, et les motifs de cette dénomination; ils apparurent à la fin du XIII^e siècle et au commencement du XIV^e.

Après la lutte des Bourguignons et des Armagnacs, vers 1437, de nouvelles bandes s'organisèrent. Composées principalement de Méridionaux, elles ravagèrent la Bourgogne, et y commirent de tels excès qu'elles furent appelées *les Ecorcheurs* (2).

Enfin après la Ligue, sous Henri IV, les aventuriers au service de Mayenne et des Guise, dispersés à la paix de

1) Ducange, *verb.* SOCIETAS. — *Ex schedis præfat. Mazanijues.*

(2) Leur cupidité était telle qu'elles allaient jusqu'à dépouiller leurs victimes de leurs vêtements.

Vervins, se réunirent pour renouveler les exploits des Grandes Compagnies, sous le nom de Mille-Diables ; mais ils ne tardèrent pas à être taillés en pièces. Leur chef principal, Jean de Cathalando, fut obligé de quitter la France ; il se fit capucin, et mourut gardien du couvent de Sellières, où il avait pu se retirer, car le comté de Bourgogne dépendait alors de la monarchie espagnole (1).

Ce terrible fléau des Routiers ne semble pas avoir fait sa réapparition après les troubles de la Fronde, grâce sans doute à la forte administration de Mazarin, de Colbert et de Louvois, et si l'on vit encore des compagnies dans le cours des XVII^e et XVIII^e siècles, celle de Mandrin entr'autres, qui ravagea la seigneurie d'Héricourt, les terres de l'abbaye de Lure, et tenta même de s'emparer de Ronchamp (2), il faut remarquer qu'elles avaient perdu le caractère militaire et presque politique qui avait distingué leurs devancières, pour ne devenir que des associations de voleurs de bas étage.

(1) Rousset, *Dict. hist. du Jura. Verb. SELLIERES.* — Désiré Monnier, *Annuaire du Jura.*

(2) Suchaux, *Dict. des communes de la Haute-Saône Verb. RONCHAMP.*

IV.

D'après ce que nous venons de dire au sujet de la composition des Grandes Compagnies du XIV^e siècle, il est facile d'en conclure que l'armement et l'équipement des Routiers devaient varier selon les pays dont ils étaient originaires. Cependant, grâce à une révolution qui s'était opérée à cette époque dans le costume militaire, on peut dire qu'à la fin du XIV^e siècle les soldats des Grandes Compagnies furent à peu près équipés uniformément. Pendant les XI^e, XII^e, XIII^e et même au commencement du XIV^e siècle, en effet, les chevaliers avaient eu seuls le droit de porter le *blanc harnais*, comme disent les chroniqueurs, constitué par le haubert, les cuissards et le brassard, et le *balteus* ou baudrier; leurs serviteurs ou fantassins étaient revêtus du *vestitus francicus*, c'est-à-dire de l'ancien *sagum*, et plus tard du *gippon* de cuir. Dès 1340, l'armure cesse d'être l'apanage du chevalier; l'homme libre enrôlé dans les Grandes Compagnies, s'il était brave et aguerri, avait le droit de porter le blanc harnais. C'est alors qu'apparaît indistinctement pour tous les cavaliers l'armure articulée. L'armure du buste fut le haubergeon ou étroite tunique de mailles, mise sur un pourpoint semblable à celui qui était de mode alors dans le costume civil, seulement en buffle au lieu d'être en étoffe légère. Les bras furent enfermés dans des sortes de boîtes de fer, une pour l'humérus et une autre pour l'avant-bras; ces deux boîtes étaient réunies par une coudière en forme de queue d'écrevisse. Les jointures étaient protégées par des plaques métalliques, semblables à de petits boucliers, appelées les épaulières et les gardes de la coudière; un

système semblable protégeait les jambes, avec les cuissards, les trumélières et les genouillères. Pour les mains et les pieds, on eut des gants et des souliers en lames articulées. La cuirasse n'apparut qu'au XV^e siècle; aussi il n'en est pas question dans les textes relatifs aux Routiers. Quant à la coiffure, ce fut le bassinot avec un voile de mailles retombant par derrière pour garantir le cou, et en avant une visière appelée mésail.

Les fantassins des Grandes Compagnies portaient la brigandine, gilet de daim recouvert de lames métalliques, vêtement militaire, par-dessus un *jacque*, vêtement civil. Ces deux parties du costume furent tellement générales qu'elles ont servi à caractériser les ravages des aventuriers et hommes d'armes indisciplinés : brigandage, et le soulèvement des paysans exaspérés par la misère : jacquerie. La coiffure était le chapeau de fer ou la salade.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous les gens des Compagnies eussent été uniformément vêtus comme nous venons de le décrire. A l'élément militaire s'étaient joints pour les composer, selon une observation précédente, de nombreux paysans qui espéraient avoir une vie meilleure en courant les aventures qu'en restant attachés à la glèbe; ils emportaient avec eux non-seulement leurs vêtements, mais encore toute la partie la plus transportable de leur mobilier. Ainsi, dans une déposition, nous lisons qu'un certain Carrino, probablement paysan milanais, faisant partie d'une Compagnie, « estoit vestuz d'un gipon de futaine noire, et avoit à sa poitrine une petite bourse pendue, » costume et usage italiens (1). En 1367, Guiot Belledent, châtelain de Vieux-Château en Bourgogne, fit vendre, au profit du domaine du duc, « un lit de plume, une cotte, un chaperon et un petit poulain laitant trouvés à Montberthand et à Guillon le lendemain du passage

(1) Bibl. de l'Ecole des chartes, 1, 5, p. 2. 2. Art. de M. de Fréville.

des Grandes Compagnies (1). » On comprend aisément quelle bigarrure de costumes devait entraîner la diversité des éléments composant les Grandes Compagnies.

Il en était de même pour les armes. Les cavaliers avaient l'épée, moins large à cette époque qu'au XI^e siècle ; les fantassins, la pique, et beaucoup d'entre eux l'arbalète à rouet, qui était devenue d'un usage général à partir de 1340. Quoique les armes à feu fussent déjà connues, elles n'étaient pas encore portatives ; on les employait uniquement à la défense des places. Du reste, la nécessité d'opérer des déplacements rapides et fréquents ne permettait pas aux Routiers d'avoir des engins et du matériel de guerre. Dans l'attaque des villes, ils cherchaient à suppléer à la force qui leur manquait, par la ruse, et munis d'échelles de corde, ils essayaient de s'y introduire à la faveur des ténèbres. C'est ainsi que nous les verrons tenter *d'écheller*, selon l'expression de l'époque, Besançon et Salins.

(1) Archives de la Côte-d'Or, B 6,525.

V.

Il ne saurait être contesté que les quelques avantages qui ont été la conséquence des incursions des Grandes Compagnies aient été plus que compensés par les calamités qu'elles ont produites. Il ne suffit pas de lire les historiens contemporains pour se rendre un compte exact de la misère à laquelle ce fléau avait réduit les populations des campagnes ; il faut encore consulter les documents divers, tels que chartes, dénombremens, etc.

Non-seulement les Routiers pillaient les pauvres demeures des paysans, leur enlevaient récoltes, meubles, bestiaux, et quelquefois même ne leur faisaient pas grâce de la vie ; mais la crainte de la venue de ces terribles malfaiteurs tenait des contrées entières dans une cruelle anxiété, paralysait les travaux des champs et faisait cesser le peu de commerce qui existait alors. Lorsqu'une Compagnie était signalée par des enfans placés en veilleurs dans des *échauguettes* (1) établies au-dessus des clochers, les gens des campagnes se hâtaient de réunir leurs effets les plus précieux, quelques bêtes de somme, et se retiraient dans les châteaux et les forteresses dont ils étaient retrahants. Là, entassés sous des voûtes humides, mal nourris, contraints de faire guet et garde pour prix de la protection qui leur était accordée, ils ne tardaient pas à devenir la proie de cette maladie épidémique inconnue, la peste noire, qui fit son apparition à cette fatale époque pour en augmenter encore les désastres.

(1) Espèce de guérite.

Le préambule de la bulle par laquelle Urbain V, renouvelant les anathèmes fulminés deux siècles auparavant contre les Cotereaux par ses prédécesseurs, excommunie les Grandes Compagnies, trace un tableau pittoresque des atrocités qu'elles commettaient (1). « Il s'élève vers nous, dit le souverain pontife, le cri du sang innocent de nombreux fidèles, d'une multitude de veuves, d'orphelins et d'autres affligés et malheureux, des églises polluées et incendiées, des monastères abandonnés, des nobles et du peuple, des riches et des pauvres du royaume de France. Ces gens, ajoute-t-il, réunis en troupes armées qu'ils appellent Compagnies (*sociétates*), dépassant par leurs méfaits les païens, quoique se disant chrétiens, ont envahi ce royaume pour la ruine de la société humaine, s'efforçant de brûler les moissons et les maisons, d'arracher les vignes et les arbres, et d'enlever les animaux et tout ce qu'ils peuvent emporter. Enivrés d'une audacieuse fureur, ayant perdu toute pitié, n'épargnant ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, dans la prise des villages et des villes, non-seulement ils tuent les hommes qui défendent justement leurs familles et leur pays; mais dans leur rage sanguinaire ils massacrent les femmes, vieilles et jeunes, et jusqu'aux enfants au berceau. Ils violent les vierges, même celles qui sont consacrées à Dieu, souillent les femmes mariées, et quelques-unes d'une haute naissance sont forcées, après leur déshonneur souvent public, de les suivre comme des servantes dans les camps et ailleurs, afin de servir à leur luxure, et malgré la faiblesse de leurs forces, ils les obligent à porter leurs armes comme de vils esclaves. »

Quelques exemples, en faisant pénétrer pour ainsi dire dans les détails de ces calamités, permettront d'en mieux connaître encore toute l'étendue. Nous les tirons des documents que nous avons réunis sur les incursions des Grandes

(1) Raynaldi, *Ann. Ecclés.*, t. XXVI, p. 110. Bulle du 9 juin 1365.

Compagnies dans les régions de l'Est, où nous avons surtout étudié leurs ravages.

En 1360, les campagnes sises autour de Villaines en Duesmois, dans le duché de Bourgogne, furent tellement saccagées que le duc fut contraint d'accorder des indemnités aux habitants, afin qu'ils pussent se procurer des chevaux pour labourer, les Compagnies anglaises leur ayant tout enlevé ; les fermiers des taxes et cens ne purent rien exiger des imposés tant la misère était générale. Les payans s'étaient réfugiés dans le château, dont on fut obligé de réparer le four, « parce qu'on ne pouvait cuire dans celui de la ville pour cause des inimis qui estoient autour (1). » Au château voisin de Rouvres, on fit travailler les retrahants aux fortifications ; des engins nouveaux, appelés *perdrix et sanglier* furent dressés pour la défense ; quand le danger eut cessé, il fallut faire enlever le fumier des diverses pièces du château, « où les bonnes gens de Rouvres s'estoient retrochiez pour la doubte des Ynglois, et où les chevaux des gens d'armes avoient gehu (habité) pour les guerres (2). » On y avait aussi amassé de grandes quantités de blé. De tous côtés on répare et on met en état les fortifications pour se conformer aux lettres des présidents des trois Etats de Bourgogne (3). A Ambronay, on garnit de claies de branchages et de fagots d'épines les créneaux du château à cause des Anglais (4).

On fait des acquisitions d'armes. Ainsi Dimanche Vitel, receveur général de Bourgogne, achète, pour le compte du duc, de l'artillerie ; 48 lances de sapin toutes ferrées, payées 8 florins ; 8 arbalètes à corne et à un pied, 20 florins ;

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,556.

(2) *Idem*, B. 5,744 et 5,745.

(3) *Idem*, B. 2,547.

(4) *Idem*, B. 6,710.

28 targes (boucliers), 9 florins, et 300 fers de glaives, 30 florins (1).

Ces ravages et ce défaut de sécurité désolèrent les deux Bourgognes presque jusqu'à la fin du XIV^e siècle, et les comptes des châtelains reflètent partout l'état pitoyable de ces provinces. A Ambronay, Jean Cuisenier, châtelain, s'excuse d'un déficit dans sa recette *propter mortalitatem* (2).

A Pouilly en Auxois, en 1366, le compte de Girard-le-Grand porte « que répit et souffrance sont donnez par Monsieur le Duc jusqu'à sa volonté aux habitans de Ballenoul, de tous les arrérages qu'ilz povoient luy devoir à cause de la taille de 222 livres digenoises à quoi ilz sont abonnez, pour cause des pertes et dommaiges qu'ils ont soutenus pour les guerres et les gens de Compaignie qui ont esté sur le païs, duquel plusieurs se sont départiz par povreté (3). »

En 1367, Pierre Boiville, châtelain de Villaines en Duesmois, indique que les censives d'avoine dues à Darcey n'ont pu être payées « estant en ruynes de lonc temps et délaissiez par ceux qui les tenoient et ne peut l'on trouver à présent aucuns de ceulx qui les souloient payer (4). »

En 1375, d'après le compte de Monot Lescot, châtelain de Brasey, « les moulins de Saint-Jean-de-Losne et de Brasonoz ne produisent rien parce qu'ils avoient été détruits par les Compaignies » en 1362, lors du passage de la Grande Compaignie (5). « Une rémission est accordée en 1379 par le duc à ses sujets de Virey et de Vitteaux, à cause du petit nombre de gens qui y est présenz pour cause de la mortalité qui a été audit lieu (6). » Deux ans plus tard, Jean de Cham-

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 1,413.

(2) *Idem*, B. 6,709.

(3) *Idem*, B. 5,723.

(4) *Idem*, B. 6,559.

(5) *Idem*, B. 3,440 et 3,434.

(6) *Idem*, B. 6,049.

pagny, receveur de Bracon pour la comtesse de Flandre et de Bourgogne, annonçait « que les 48 sous de cens du meix, maison et place de la tour Ourdin, tenu par Hugon de Barrey, ne sont pas payés, car le tout a été ars et ruyné par le feu que l'on botit à Salins au-devant des Compagnies quand elles furent devant Bracon et Salins (1). » Enfin, en 1392, Jean de Plaine, trésorier des finances de Bourgogne, certifie qu'on n'a pu recouvrer aucune recette dans les environs de Poligny. « Est assavoir, dit-il, que pour la doubtance des Compagnies qui ont esté à Lonvy et ailleurs en la comté de Bourgogne, pour la tuicion, garde et défense de la ville de Poligny, maisons ont esté arses et mises à destruction par Jean Gelin, cappitaine, et austres estant audit lieu pour Madame cui pardoint (2). »

C'était surtout sur les vilains, comme on disait alors, que portaient directement les ravages, et ce furent certainement eux qui en eurent le plus à souffrir; mais ils atteignirent indirectement aussi la fortune des grands seigneurs, privés, par suite de la misère générale, de leurs revenus, et obligés, quand ils étaient pris, de payer de fortes rançons. Les Compagnies taxaient aussi presque régulièrement le rachat du pillage et de la dévastation des terres seigneuriales. Celle qui se tint, en 1367, dans les parages de Longwy et de Posmes, imposa ainsi les grands seigneurs francs-comtois : le sire de Granson dut donner 200 florins; Hugues de Viennes, 500; Huart de Baufremont, 60; le sire de Rupt, 40; Jean de Vergy, 200; la dame de Montjustin, 60; le sire de Roland, 50; le comte de Montbéliard, 800 (3).

Les habitants des villes fortes furent les moins atteints dans la dévastation du pays, car les brigands réussirent peu

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,347.

(2) *Idem*, B. 1,492.

(3) Archives de la Côte-d'Or, compte de Jean de Bonnay, trésorier de la comté de Bourgogne pour le bailliage d'Amont, B. 1,427.

dans la surprise des places un peu considérables ; ils eurent plus de succès dans l'attaque des châteaux isolés. Toutefois, quand les routes furent continuellement courues et occupées par les Grandes Compagnies, la difficulté des communications qui en résulta porta une grave entrave au commerce, qui commençait à être assez actif en Bourgogne. Saint-Jean-de-Losne et Chalon-sur-Saône étaient devenus, grâce à leur situation géographique, les entrepôts généraux des marchandises que les Lombards vendaient ensuite dans le Nord de la France, en Flandre et en Allemagne. Les produits de l'Italie et du Levant remontaient la Saône jusque dans ces deux villes, et là on les déchargeait pour les déposer dans de vastes magasins. En outre, à Chalon se tenait une foire importante qui mettait en relation le Nord et le Midi. Nous avons vu déjà que les Compagnies s'étaient emparées de Saint-Jean-de-Losne en 1362 ; ils détruisirent les moulins et pillèrent les entrepôts commerciaux appelés « Maisons des Balles. » La même année, ils rançonnèrent les marchands venant à la foire de Chalon, en dévalisèrent un grand nombre et en tuèrent quelques-uns (1). Après avoir ravagé les environs de Navilly et de Verdun-sur-le-Doubs (2), ils menacèrent la ville de Chalon, attirés par le riche butin qu'elle renfermait à ce moment ; sans les mesures de défense qui furent prises, elle serait probablement devenue leur proie. On envoya des éclaireurs sur tous les points par lesquels les brigands pouvaient déboucher, puis on fit venir des troupes qui prirent garnison dans la ville ; elles devaient prendre les armes dès que la cloche

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,564. « Frais d'un voyage fait par Philibert de Massey, écuyer, envoyé sur la Loire pour prendre des informations sur les ennemis qu'on disait pillant et tuant les marchands venant aux foires de Chalon. »

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,565.

placée au-dessus de la tour neuve du château aurait sonné l'alarme (1).

La sécurité n'était pas plus grande dans le reste de la province, et les relations de ville à ville étaient devenues sinon impossibles, du moins très-dispendieuses.

Le désordre moral causé par ces invasions ne le céda point pour ainsi dire aux calamités matérielles. L'exemple de ces gens, commandés souvent par des capitaines de hautes maisons, pillant, ravageant impunément, entraîna un grand nombre de paysans à les suivre et à les imiter. Beaucoup d'entre eux, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, s'enrôlèrent dans les Compagnies, ce qui, avec les autres fléaux que nous avons signalés, contribua à la dépopulation des campagnes; d'autres, tout en restant dans le pays, participèrent aux déprédations commises par les brigands (2). En outre ces

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,566. « Achat d'une cloche destinée à être placée au-dessus de la tour neuve du châtél de Chalon pour éveiller les guettes. » — *Idem*, B. 3,561. « Pain fourni à l'abbé de Fontenay, à M. de Mavilly, Anceau de Salins, Etienne de Monsigny, Hugues de Montjeu, Guy-Rabi, Guyot de Bricon, le bailli de Chalon, le receveur général, les gens du conseil et cinq hommes d'armes qui ont été employés à la garde des frontières de Chalon pendant les foires. » — *Idem*, B. 3,562. « Détail des frais de nourriture pour les gens qui ont gardé la foire, savoir : du pain, bœuf, porc, oies grasses, poulets, choux, raisins, noix, verjus, moutarde, vin, poisson, mouton, épices, pois, lait. Frais faits par Guillaume de Pailly, « commis de Jean de Rye, gouverneur et marichal de Bourgogne, qui lui avait ordonné certaines besognes pour la sûreté et défense du pays. »

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,749. « Michel Chevrot, de Grignon, donne 12 florins pour avoir acheté des objets pillés par les Anglois, et avoir dit que les ennemis étoient partiz en traissant le chasteau de Grignon afin de destorber le quart dudit chasteau. » « Guyot Roland, de Marigny, donne 20 florins parce qu'on accusoit son fils d'avoir participé au pillage quand il estoit en garnison au chasteau de Montille. » — *Idem*, B. 2,750. « Hugues le Voicherot, de Montbard, donne 4 florins pour avoir acheté des objets provenant du pillage des Bretons qui étoient à Chaumes. Richard Lopart,

bandes, semblables en cela à celles des Huns et des Bulgares, avaient des mœurs impures et abominables ; aussi voit-on les poursuites pour crime de bestialité se multiplier à cette époque (1).

Il est juste d'opposer aux immenses désastres causés par les Grandes Compagnies les quelques résultats heureux qu'elles produisirent. D'ailleurs ce ne fut que d'une manière tout à fait inconsciente et indirecte qu'elles furent les auteurs de ces faibles avantages, et l'histoire doit leur en tenir peu de compte.

Nous avons, dans le chapitre I^{er}, dit quelques mots de l'organisation de ces Compagnies, et, en résumant les travaux de M. de Fréville, montré, avec ce savant, qu'en elles on retrouve les éléments primitifs des régiments des armées permanentes. Se fondant sur le témoignage du chroniqueur contemporain Villani, M. de Fréville reconnaît avec raison, dans la hiérarchie militaire des Compagnies, les germes de l'organisation des régiments. Comment, en effet, ne pas voir nos chefs d'escadron dans les secrétaires de la cavalerie, et nos chefs de bataillon dans les connétables des compagnons ou fantasins italiens institués par Moriale. Il est certain aussi que, grâce au système de recrutement volontaire de ces troupes, une autorité plus étendue fut dévolue sur elles aux chefs que distinguaient des talents militaires personnels et non le seul mérite de la naissance. Ils avaient encore droit de vie et de mort sur leurs soldats. Il en résulta une plus grande disci-

2 florins pour avoir acheté des objets provenant du pillage fait par les Bretons qui étoient à Fraignes. » — *Idem*, B. 2,751. « Oudot Chamot, de Lucey, donne 10 florins pour avoir pris un char de blé que les Anglois d'Arcey avoient laissé en route parce que le char s'étoit brisé. » — *Idem*, B. 2,752. « Un homme de Fontangy paye une amende de 15 florins pour avoir pris une robe et des draps qu'on avoit cachés au bois à cause des ennemis. »

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,092 et B. 6,798.

pline, discipline à laquelle se plièrent même rapidement les paysans et les gens sans aveu ramassés sur le passage, dont la plupart d'ailleurs étaient employés comme valets d'armée, désignés plus tard sous le nom de *goujats*. Ainsi, grâce à ces deux avantages incontestables, la valeur et la capacité militaires des capitaines d'une part, la discipline des soldats de l'autre, les Compagnies furent bien supérieures à ces armées féodales, composées par le ban et l'arrière-ban d'hommes qui avaient hâte de retourner après leurs six semaines de services dans leurs foyers, et généralement commandées par des chefs peu à la hauteur de leurs fonctions. Elles servirent ainsi de transition entre l'armée féodale et l'armée permanente, et permirent à Charles VII, après s'en être servi pour porter le dernier coup à l'invasion anglaise, d'avoir sous la main les éléments nécessaires pour créer ces régiments, qui furent depuis cette époque la base de la force nationale. Si maintenant l'importance des armées permanentes peut être mise en doute, ce doute ne saurait s'étendre au passé, car c'est grâce à elles que la royauté est parvenue à faire l'unité française en les jetant sur les provinces que les mariages et la diplomatie n'avaient pu lui donner. Il faut donc reconnaître qu'à ce point de vue les Compagnies eurent quelque utilité. •

Elles furent aussi la cause du développement des libertés et des institutions municipales. Abandonnées à elles-mêmes par leurs suzerains préoccupés de la garde de leurs châteaux, qu'ils pouvaient à peine défendre, les villes et les bourgades prirent de leur propre initiative les mesures de sûreté que le péril rendait urgentes. Non-seulement les échevins assemblaient le peuple pour délibérer sur ces mesures, mais ils l'armaient pour la garde des remparts, répartissaient les impositions nécessaires pour les réparations des murailles et les acquisitions d'armes. Il se produisit même dans quelques contrées un fait politique qui devait porter une grave atteinte

aux pouvoirs suzerains : ce fut la ligue de plusieurs communes pour se prêter aide et assistance dans le maintien de la paix publique. La plus fameuse de ces associations fut celle des communes du Languedoc, qui avaient réussi à mettre sur pied une petite armée ; cette ligue donna beaucoup d'ombrage à Charles V, qui, à force d'habileté, parvint à la dissoudre (1).

Il eut aussi fort à faire pour ramener dans le devoir les bourgeois de Saint-Lô, qui forçaient les paroisses de leur circonscription à payer l'impôt pour entretenir la garnison de la ville ; les Rouennais, qui, en l'absence du capitaine commandant au château du roi, et de crainte, disaient-ils, des Anglais, s'étaient mis eux-mêmes en possession de la forteresse ; les Manceaux, qui, agissant plus ouvertement, fermaient leurs portes à Hugues de Châtillon, grand-maitre des arbalétriers, lorsqu'il revint d'une expédition malheureuse contre les brigands (2).

Les mêmes faits d'émancipation communale peuvent être observés à cette époque dans la Bourgogne et dans la Franche-Comté ; mais il ne semble pas que le pouvoir ducal ou comtal ait même tenté d'y mettre obstacle.

Nous voyons ainsi les bourgeois de Clerval-sur-le-Doubs (1), d'Arbois (2), de Conliège (3), non-seulement s'imposer extraordinairement pour la réparation de leurs murs, mais forcer les habitants des communes voisines à contribuer à ces subsides ainsi qu'au guet. A Arbois et à Conliège, des traités d'alliance furent passés avec les bourgs de Pupillin et de Binans. Les bourgeois de Lons-le-Saunier, pour parer aux mêmes besoins, empruntèrent de Guye de Toulouse, dame de Bornay, la somme de 400 fr. d'or, « de loyal et juste poids sans aucun

(1) *Hist. générale du Languedoc*, t. IV, pp. 322 à 326.

(2) *Bibl. de l'Ecole des chartes*, A. 5. Art. de M. de Fréville.

(1) *Archives du Doubs*, E. 486.

(2) *Archives communales d'Arbois*, A. A, 7, E. E, 2 et 4.

(3) *Archives communales de Conliège*, cap. II, art. 2.

vice d'usure, » moyennant la rente annuelle de 40 fr. de la même monnaie, qui devait être servie par la ville et les localités suburbaines (1).

Nous pourrions encore multiplier ces exemples, et dans le cours du récit que nous allons tracer des courses des Grandes Compagnies dans les deux Bourgognes, il se présentera de nombreux faits qui mettront en évidence les développements que prirent alors les libertés communales, développements qui, avec la préparation par la discipline et la hiérarchie militaires des éléments essentiels à l'organisation des futures armées permanentes, furent les deux faibles compensations aux immenses calamités amenées par ces invasions.

(1) Archives du Jura, série E.

DEUXIÈME PARTIE.

Les Grandes Compagnies dans les deux Bourgognes au XIV^e siècle.

I.

INVASION DES ANGLAIS EN 1360 DANS LE DUCHÉ ET LE COMTÉ.

Le fait politique le plus important de l'histoire franco-comtoise au XIV^e siècle consiste dans la lutte entre les grands barons du pays, représentants des anciennes familles attachées à la suzeraineté germanique, plus nominale que réelle, et leur laissant par conséquent toute leur indépendance, et les ducs de Bourgogne, de la maison de France, qui voulaient implanter dans la Franche-Comté, comme dans leur duché, l'autorité, les lois et l'influence françaises. C'est de cet antagonisme que sont éclos presque tous les fléaux qui accablèrent à cette époque les deux provinces, car fatalement elles durent supporter successivement le choc des ennemis de l'empire d'Allemagne et de ceux de la France, sans compter les ravages et les dévastations qu'entraînèrent les guerres privées des seigneurs tenant pour l'un ou pour l'autre des partis.

La grande ligue des barons comtois contre le duc Eudes IV, en 1336, caractérise très-bien les tendances des deux factions rivales. Outre les griefs personnels qu'avaient les barons contre le duc, ils étaient particulièrement froissés de ce que ce dernier eût institué « un bailly général gouverneur (c'estoit messire Guy de Villefrancon), lequel, dit Gollut, manioit les affaires superbement, et sans porter respect aux barons et grands seigneurs (1). » La lutte qui suivit la prise d'armes de Jean de Chalon-Arlay, de Jean de Faucogney, d'Henry de Montfaucon, de Thiébaud de Neufchâtel couvrit la province de ruines, et quand, par l'intermédiaire de l'archevêque Hugues de Vienne, les seigneurs ligués, acculés dans Besançon après avoir obtenu pourtant quelques succès, furent obligés, afin d'obtenir une paix relativement avantageuse, de se soumettre à entrer dans les prisons du duc ou du roi de France, plusieurs barons, trop compromis dans cette affaire pour pouvoir espérer qu'ils sortiraient sains et saufs des cachots français, aimèrent mieux continuer une guerre de partisans qui dégénéra rapidement en un affreux brigandage. Ils peuvent en quelque sorte être considérés comme les prédécesseurs des Routiers dans le comté de Bourgogne, et de plus ce furent eux qui attirèrent ce fléau sur ce pays, car pour les combattre le duc fit appel à des capitaines gascons ou navarrais qui imitèrent leurs ravages.

Jacques de Baudoncourt peut être signalé comme un des plus implacables ennemis du duc Eudes et de l'influence française. Le roi de France le considérait ainsi dans une lettre au parlement de Paris du 18 janvier 1347 (2). Jacques était seigneur de Saint-Remy, et « selon l'usage du temps, dit M. l'abbé Morey, il prit le nom de son meilleur château, et s'appela Jacques de Baudoncourt. » Ayant pris parti pour le

(1) Gollut, *Mém. hist. de la Répub. séq.*, p. 693.

(2) *Notice sur Baudoncourt*, par l'abbé Morey.

sire de Faucogney, il ravagea la terre de Luxeuil, dont Philippe de Valois, comme successeur des comtes de Champagne, avait la gardienneté. Après la soumission des barons, il continua la guerre; assiégé par les troupes françaises dans son château de Biudoncourt, il parvint à s'échapper, et associé avec quelques autres Routiers, entre autres Anxau de Mairey, moine défroqué, Girard de Mairey, son frère, et un certain Philippe de Jaucourt, il mena avec eux une vie de pillages et d'aventures. En 1359, il tomba, avec ses complices, dans les mains des Bourguignons, qui les chargèrent de fers et les jetèrent dans les cachots du château de Semur, où ils furent exécutés un an après (1).

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,202. Semur en Auxois. Compte de Perrenot de Savigny, châtelain, 1358-1359. « Gages de quatorze gens de guerre bien armés qui par ordre du bailli d'Auxois gardèrent M. Anxéal de Mairey, moine, réfugié dans l'église Notre-Dame-de-Semur, pour qu'il ne s'en partit; lequels s'estoit boutez en franchise dès la veille de la mi-ost et rendit le lendemain au chastelain pour estre mis es prisons de Monseigneur; il mourut dans les prisons du donjon. — Achat de fers pour les prisonniers Girard de Mairey, Jacques de Baudoncourt, Anxéau de Mairey et Philippe de Jaucourt. — Voyage fait à Frolois le 12 août pour y porter au duc de Bourgogne des lettres du châtelain de Semur relatives aux paroles que messire Girard de Mairey avoit dites qui à donc estoit en prison ou donjon de Semur, touchant l'onour et l'estat de Monseigneur et de tout le pays. — Dépense faite le mercredi après la mi-ost pour porter lettres de par Mgr. le duc à M. Jacques de Vienne, à Marigny-sur-Ouche et au seigneur de Saffres, par ordre du seigneur de Marvilly et du bailli d'Auxois, sur le fait de mons Girard de Mairey et de Jacques de Baudoncourt qui furent exécutés à Semur. — Envoi des lettres de Jean de Vienne au duc qui étoit à Talent pour lui faire savoir que le châtelain faisoit garder Anxéau de Mairey en l'église Notre-Dame-de-Semur, où il s'étoit mis en franchise « liquelx estoit venuz à Semur sçavoir le convive de mons Girard, son frère, qui estoit en prison à Semur, comment il le pourroit jeter hors de prison et domaiger la ville et le pays comme depuis il a cogneu. » — *Idem*, B. 6,407. Compte de Regaud Colard, châtelain de Verdun-sur-le-Doubs. « On

Jacques de Baudoncourt fut, si l'on peut employer cette expression, un Routier indigène; mais à côté de lui ou contre lui combattirent des chefs de bandes étrangers, à la solde de l'un ou de l'autre parti. Ainsi, en 1355, la présence du capitaine Thiébaud-le-Chauffour, qui se fit plus tard une certaine célébrité comme lieutenant d'Arnaud de Cervolles, est déjà signalée dans nos contrées. Après avoir probablement été au service du duc Eudes, cet aventurier avait refusé de poser les armes lors de la conclusion de la paix dont nous avons parlé; puis il s'était enfermé dans le château de Grattedoz, au duché de Bourgogne, avec un riche butin et les personnes qu'il avait prises et qu'il ne voulait mettre en liberté que moyennant de fortes rançons. La noblesse franc-comtoise et bourguignonne vint l'assiéger dans ce repaire pendant l'hiver 1356-1357 (1); il réussit à s'échapper, et après avoir reçu quelques renforts et quelques subsides de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, en lutte alors avec la France, il se réfugia, en 1359, dans la forteresse de Montsaugéon, à la frontière de Langres, d'où il enlevait, dit Froissard, prêtres et prieurs passant à sa portée. Il traversait la Saône avec ses prisonniers, et les enfermait dans le château de Frasnelle-Vaucaire, possédé par un seigneur aussi du nom de Thiébaud. Thiébaud-le-Chauffour avait pris pour complices son frère Jean et les enfants de ce dernier. Ils se rendirent si redoutables par leurs méfaits que le roi de France Jean II mit plus tard, mais en vain, leurs têtes à prix. Nous les retrouverons bientôt associés aux Anglais, qui allaient entrer en Bourgogne.

Un gentilhomme navarrais, Bertrand Dugast, qui avait combattu pour le duc Eudes avec ses hommes qui sont

paie 63 florins à M. de Sainte-Croix, en 1360, pour despens de lui et de 110 glaives qui amenèrent messires Girard de Mairey et Jacques de Baudoncourt de Montréal à Sonnières. »

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, G, 63-65.

appelés brigands, n'ayant pas été payé « de la grande quantité de florins qui lui était due pour les gaiges de li et de ses compagnons (1), » s'empara des passages de la Saône vers cette époque (1359). Jeanne de Boulogne, reine de France, qui avait succédé au duc Eudes dans le gouvernement du duché et du comté de Bourgogne, pendant la minorité de son fils Philippe dit de Rouvres, convoqua à Dole la noblesse franc-comtoise à la nouvelle du débarquement d'Edouard d'Angleterre à Calais. Comme le temps pressait, et que l'on eût perdu des instants précieux à chasser ce Bertrand Dugast et ses compagnons, Jeanne de Boulogne lui abandonna le péage de Saint-Jean-de-Losne à condition qu'il ne ravagerait plus les terres du duché et du comté. Il fut stipulé, en outre, qu'il jouirait de ce péage jusqu'au paiement intégral des sommes qui lui étaient dues.

Quelques mois plus tard (hiver et printemps de 1360), le nord de la Franche-Comté fut envahi par des troupes lorraines, auxquelles s'était jointe une compagnie anglaise. Ces Lorrains étaient commandés par Etienne de Vy, et pendant qu'ils descendaient la Saône, les Anglais s'avancèrent par Coiffy en Champagne jusqu'à Jussey (2). L'abbaye de Cherlieu fut prise et saccagée, et tout le pays limitrophe de la Lorraine et de la Champagne dévasté. Il n'y eut d'épargné que les bonnes places que le bailli d'Amont Jean de Cusance avait fait réparer à la hâte (3). On y avait fait entrer de gré ou de force les retrahants et amassé de grandes provisions de vivres après avoir abattu ou brûlé tous les châteaux paraissant peu tenables, ainsi que les maisons, fours et moulins qui auraient

(1) Archives du duché. Compte de Vittel.

(2) Archives du Doubs. Chambre des comptes, J. 118.

(3) 7 avril 1358. Ordre au prévôt de Jussey de réparer le château, et de contraindre les ressortissants, même par prise de corps et de biens (Cartulaire de Cherlieu, à la Bibliothèque nationale).

pu servir à l'ennemi (1). Le château de Jussey reçut, outre les retrahants, une garnison de 40 hommes, pendant que son prévôt conduisait au duché les contingents de cavalerie ou d'infanterie (2). Au printemps de 1360, ces bandes lorraines et anglaises avaient incendié les abbayes de Chierlieu et de Clairefontaine, et, descendant les vallées de la Saône et de l'Ognon, s'étaient avancées jusqu'aux portes du monastère d'Acey, déjà ruiné par des troupes diverses que le pape, fulminant de nouveau les bulles de Lucius III contre les Routiers et les ravisseurs des biens ecclésiastiques, avait, à l'instigation de l'archevêque de Besançon, excommuniées un an auparavant (3). C'est là qu'elles devaient recevoir un puissant renfort qui avait remonté les vallées de la Saône et du Doubs, en ravageant le bailliage d'Aval. Réunies, ces deux forces dévastatrices devaient se jeter de nouveau sur le bailliage d'Amont et en achever la ruine. En effet, pendant les pourparlers qui devaient amener le traité de Brétigny, et malgré les préliminaires de paix arrêtés par l'abbé de Cluny Audroin de la Roche, le 8 mai 1360, les armées anglaises continuèrent les hostilités dans la partie orientale de la France ; la ratification apposée au traité par le roi Jean, le 18 octobre de la même année, ne devait même pas les faire immédiatement cesser. Les deux Bourgognes, enchaînées à la politique française, durent subir le contre-coup des calamités qui désolèrent alors la France. Au mois de mai, et malgré les négociations entamées et près d'aboutir heureusement, Nicolas de Tamworth, lieutenant d'Edouard, et William de Granson, l'un de ses capitaines, parcoururent, à la tête du *grand ost* d'Angleterre, le Nivernais et la Champagne. Ils trouvèrent généralement peu de résistance, car les bruits d'une paix prochaine avaient désorganisé la défense. Les troupes françaises

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, D. 111.

(2) *Idem*, J. 118 et 119.

(3) Archives du Jura, série H (fonds d'Acey).

régulières étaient déjà même à peu près débandées à cette époque, et beaucoup de *mauvois François apouris par les guerres*, selon l'expression de Froissard, vinrent grossir les rangs ennemis avec des Navarrais et des Gascons. A la fin de mai, cette armée pénétra en Bourgogne. Montcenis fut pris et brûlé (1), le château de Rouvres-les-Dijon assiégé (2). Fidèles à leurs habitudes de pillage, ces troupes se répandirent dans tous le pays pour le ravager. Un de leurs chefs, Barnicon-Barté, de Saint-Basile en Gascogne, s'étant avancé imprudemment afin de surprendre Montbard, fut fait prisonnier et enfermé dans le château dudit lieu (3). Mais cette dispersion n'empêcha pas toutefois le gros des forces anglaises de s'avancer vers la Saône, qui fut franchie au-dessous de Verdun. Les Dombes et la Bresse chalonnaise furent envahies (4). Tous les châteaux reçurent les retrahants de leurs seigneuries respectives, qui firent soigneusement guet et garde (5). N'osant pas

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Vittel.

(2) *Idem*, B. 5,745.

(3) *Idem*, B. 5,308. Montbard. Compte de Guillaume Broquart, châtelain (1360). « Frais de bouche de Barnicon-Barté, de Saint-Basile en Gascogne, que le duc de Bourgogne et M. de Montfort avaient constitué prisonnier et donné en garde au châtelain de Montbard » et li commanda messire de Montfort présent le maréchal « de Bourgogne que point ne le moist en crot, mais le feist garder « en fers par bons sergens pour ce qu'il estoit embleur et eschielleur « de chastelets. » — Le 27 août 1360, le châtelain reçut l'ordre de le mettre « en fers et en crot. »

(4) Archives de la Côte-d'Or, B. 7,586. Compte d'Etienne Vescot, châtelain de Châtillon-les-Dombes. — B. 6,786. Compte de Philibert de Juis, châtelain de Bagé. « Dépenses faites par Jean de Juis, son lieutenant, Guillaume de Juis, son fils, et les chevaux du bâtard de Rougemont et Pierre Dupont, lesquels avoient couru en armes avec Guillaume de la Baume au secours du château du sire de Beaujeu, qu'assiégeoient les Anglois (1360). » — B. 3,561. (Article cité et transcrit ci-dessus à l'occasion de la garde des foires de Chalon-sur-Saône.)

(5) Archives du Jura, E. 47. En 1436, lors de l'invasion des Ecorcheurs, eut lieu, au château de Saint-Laurent-la-Roche, une

Les fortifications de cette place étaient en assez mauvais état, et la garnison composée seulement des retrahants, car les ordres du duc au bailli Jean de Cusance avaient été de pourvoir seulement à la défense des forteresses de Clerval, Baume-les-Dames, Châtillon-le-Duc et Montbozon, afin de garder la ligne des montagnes, puisqu'on était obligé en quelque sorte de faire la part du feu en abandonnant le plat pays aux ravages de l'ennemi (1). Mais, malgré leur infériorité numérique, les Vésuliens se défendirent avec le plus grand courage. L'effort des assiégeants s'était principalement porté contre le rempart de Pusey (2); c'est là qu'eut lieu, suivant la tradition rapportée par Dumontet de la Terrade (3), un grand carnage. Les braves habitants furent presque tous tués, et la tour où ils avaient combattu, qui occupait l'emplacement de la maison Saint-Ferjeux, s'appela depuis la tour des Morts. Les Anglais pénétrèrent dans la ville, passèrent les habitants valides au fil de l'épée, et outragèrent les femmes. Le pillage et l'incendie complétèrent cette scène de désolation. Il n'y eut de sauvé que ce qui avait trouvé asile dans le château; car, dépourvus d'engins et de matériel de guerre, les Anglais ne tentèrent même pas de l'enlever. Ils se répandirent, suivant leur habitude, dans le pays, et virent jusqu'aux portes de l'abbaye de Luxeuil (4). Ce furent surtout les villages du val inférieur

(1) Gollut, *Mém. hist. de la Répub. séq.*, p. 731.

(2) Le rempart de Pusey montait parallèlement à la rue de l'Aigle-Noir et à la place Beauchamp actuelles, et se terminait au nord-ouest par une tour adossée aux murs du jardin Boisselet. (Voir les anciens plans de la ville aux archives communales de Vesoul.)

(3) P. 24. Dumontet de la Terrade n'indique pas les sources auxquelles il a puisé ces renseignements; il pouvait les tenir de personnes qui en avaient pris connaissance dans les riches archives de la ville de Vesoul, brûlées en 1737. Cependant quelques auteurs rapportent à la prise de la ville par les troupes de Louis XI l'origine des dénominations de tour et impasse des Morts.

(4) Archives de la Haute-Saône, H. 6. Charte de Charles V, roi

de la Lanterne, Ormoiche, Abelcourt, Meurcourt, etc., qui eurent à souffrir de leurs ravages.

C'est à ce moment, dit M. Edouard Clerc, que les deux capitaines anglais consentirent à respecter la trêve et à vider incessamment les deux Bourgognes (23 juillet). Le jeune duc avait montré dans ces circonstances une activité au-dessus de son âge. Il s'était mis lui-même à la tête des barons et avait invoqué l'alliance du comte de Savoie (1). Il profite de ce répit pour convoquer à Beaune une grande assemblée des États de Bourgogne, afin d'aviser aux moyens d'arriver à une paix solide. Voici en quels termes Gollut raconte la tenue de ces États (2) : Les États généraux de tous les pays du duc compris sous le nom de Bourgogne furent congrégés en la ville de Beaune et en iceux se treuvèrent plusieurs grands seigneurs de la Franche-Comté, desquels nous parlerons tantost. En ces États les plus sages remonstrèrent que trop difficilement et

de France, faisant remise de 300 livres à l'abbaye de Luxeuil à cause des dégâts qu'elle a supportés de la part des Anglais et gens des pays voisins.

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 4,393. Cuisery. Compte de Girard, seigneur de Ture, chevalier, garde et gouverneur des châteaux et châtelainies de Cuisery et Sagy. « Solde des gens d'armes que le gouverneur mit dans les châteaux de Cuisery et Sagy au mois de juillet 1360, quand le duc de Bourgogne lui donna ordre de mettre ces châteaux en bon état et d'aller vers le comte de Savoie lui demander de défendre son pays ; — de ceux que le gouverneur de la châtelainie y plaça après la mort du duc Philippe, qui arriva le 21 novembre 1361, pour ce que nos seigneurs du conseil dudit seigneur estans lors à Rouvres mandèrent audit gouverneur qu'il se donnast bien garde de dire en son gouvernement que messire le dux estoit trespassez dont tout le pais fut espoutés pour ce que les Compaignies estoient partout le pais et en royaume et en l'Empire (c'est-à-dire dans le duché de Bourgogne relevant de la couronne de France, et dans le comté relevant de l'empire d'Allemagne) et se retroissoient chacun nobles en leurs forteresses et ne savoit lon a qui respondre ne a qui la seigneurie du pais pouvoit estre. »

(2) *Mém. hist. de la Répub. séq.*, pp. 736 et suivantes.

trop hazardeusement lon pourroit entreprendre de repoulsér l'ennemy avec les armes, pour ce que son armée estoit trop puissante, conduite par un roy pour lequel ses gens combattroient opiniastrement iusques à la mort, en forme de soldats vieils et aguerris; remonstroient que puisque l'Artois et la Champagne n'havoient peu résister, bien difficilement les Bourgongnes, plus esloignées de secours, pourroient faire teste et combattre avec espoir de victoire : veu mesme que les prinses d'Arras, Tonnerre, Sens, Saint-Florentin, Flavigny, Nivernois, Aguilon et autres places donnoient quelque espouvantement au peuple, et pour ce ils disoient que le plus expédient et le plus seur estoit de laisser les armes en repos et de combattre avec l'or et l'argent (Jacques Meyer et les tiltres d'Aubigny). Cela ayant esté treuvé bon et approuvé par tous, le chancelier de Saillans, messires Iaques de Vienne, Hugues de Vienne et Iean, sire de Montmartin, furent choisis pour aller treuver les lieutenans du roy Edoard, et pour traicter avec eulx de la seureté des deux Bourgongnes. Ces seigneurs inspétrèrent que l'ennemy se partiroit paisiblement, quitteroit les places qu'il tenoit, et asseureroit de n'inquiéter ny domager pour trois ans ces païs de Bourgongne, moiennant que dans le jour de feste S. Jean Baptiste de l'an 1361, l'on luy délivreroit de l'ans Calais deux cent mille moutons d'or (1) [qui valloient 30 sols parisis, comme nous havons dict], à peine que si à ce n'estoit satisfait, ceste somme doubleroit incontinent, et pour seureté, il voulut avoir quinze seigneurs, outre les évêques d'Autun et de Chalon et plusieurs abbés, du nombre des plus nobles et des plus riches qui fussent dedans les païs, et sept bourgeois des

(1) Ce paiement devait s'effectuer en trois termes, dont le dernier serait échu à la fête de Pâques 1361. Le traité même avait été conclu à Guillon en Auxois le 10 mars de l'année précédente, et ratifié immédiatement par le duc Philippe, qui fit délivrer un premier à-compte de 50,000 moutons le 24 juin 1360.

plus riches de Bourgogne. Entre ces gentilshommes furent Jacques de Vienne, seigneur de Longvy, sieur de Sainte-Croix et de Saint-George, Hugues de Vienne, sieur de Saint-George, Henry de Vienne, sieur de Mirebel en Montagne, Jean, sieur de Montmartin, Othon, sieur de Grandson, Jean, sieur de Rye, et Guillaume, sieur de Toraise.

.....

« Ainsy fut exempté le jeune duc de cest orage marin des Anglois, et ne luy restat pensée autre que de trouver ces moutons de Colchos portans la toison et la laine dorée. A quoy l'on pourveut en partie par emprunts; car l'on en tirat du comte de Namur 30,000, pour seurté et interest desquels l'on engaigeat quelques places en Artois. »

La ratification du traité de Bretigny, dont les préliminaires avaient été arrêtés le 8 mai 1360, et n'avaient pas mis obstacle à la continuation des hostilités, eut lieu quelque temps après (1). Le roi Jean II, prisonnier depuis 1356, revint en France, et un de ses premiers actes en débarquant fut de remettre au jeune duc Philippe, « eagé d'environ quinze ans, » l'administration de son comté de Bourgogne (2). En agissant ainsi, il réalisait le vœu émis à l'unanimité par les hauts barons dans l'assemblée de Beaune.

Ces deux traités mirent fin à l'invasion des troupes anglaises royales et régulières en France et dans les deux Bourgognes; mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans un chapitre précédent, c'est après leur conclusion que commença un nouveau fléau, les courses des Grandes Compagnies. Jusqu'ici les ravages exercés l'avaient été en quelque sorte légalement, puisqu'ils avaient eu lieu dans un pays allié de la France et en guerre avec le roi d'Angleterre; maintenant ils vont

(1) A Calais, le 24 octobre 1360.

(2) 21 novembre 1360, à Calais.

dépendre du bon plaisir d'aventuriers ayant hâte de profiter du désordre général pour s'enrichir, et ils se multiplieront et s'aggraveront selon les caprices de ces chefs de bandes.

II.

LES GRANDES COMPAGNIES DE 1360 A 1364.

Froissard donne une explication très-judicieuse de l'origine des Grandes Compagnies (1). « Pendant que les commis et députés de par le roi d'Angleterre prenoient la saisine et possession des terres dessusdictes si comme ordonnance et traicté de paix se portoit, étoient autres commis et établis de par le roi d'Angleterre es mettes et limitations de France, avec les gens du roi de France, qui faisoient vider et partir toutes manières de gens d'armes des forts et des garnisons qu'ils tenoient, et leur commandoient et enjoignoient sur peine de perdre corps et être ennemis du roi d'Angleterre que ils baillassent et délivrassent les forteresses qu'ils tenoient aux gens du roi d'Angleterre qui obéissoient et qui rendoient ou faisoient rendre par leurs compagnons lesdits forts qu'ils tenoient. *Et si y en avoit de tels qui ne vouloient obeir et disoient qu'ils faisoient guerre en l'ombre du roy de Navarre Charles-le-Mauvais.* Et encore en y avoit assez d'étranges nations qui étoient grands capitaines et grands pilleurs, qui ne s'en vouloient mie partir si légèrement, tels que Allemands, Brabançons, Flamands, Hainuyers, Bretons, Gascons, mauvois François qui étoient apovris par les guerres si se vouloient recouvrer a guerroyer ledit royaume de France : de quoi telles gens persévérèrent en leur mauvaiseté et firent depuis moult

(1) Chap. CXLII. (Passage déjà cité.)

de maux audit royaume contre tous ceux qui grever les vouloient. Et quand les capitaines desdits forts étoient partis courtoisement et avoient rendu ce qu'ils tenoient et ils se trouvoient sur les champs, ils donnoient à leurs gens congé. Ceux qui avoient appris à piller et qui bien savoient que le retour en leur pays ne leur étoit pas bien profitable, ou espoir n'y avoient-ils retourner pour les vilains faits dont ils étoient accusés, se recueilloient ensemble et faisoient nouveaux capitaines et prenoient par droite élection tout le pire d'eux et puis chevauchèrent outre en suivant l'un l'autre. Si se recueillirent premièrement en Champagne et en Bourgogne et firent là grandes routes et Grandes Compagnies qui s'appeloient les Tard-Venus, pourtant qu'ils avoient encore peu pillé au royaume de France. Si vinrent et prirent soudainement en Champagne le fort châtel de Joinville, et très-grand avoir dedans que on y avoit assemblé de tout le pays d'environ sur la fiance du fort lieu. Et quand ces compagnons eurent trouvé ce grand avoir qui bien étoit prisé à cent mille francs, ils le départirent entre eux tant comme il put durer et tinrent le châtel un temps et coururent et gatèrent tout le païs de Champagne, l'évêché de Verdun, de Toul, de Langres. Et quand ils eurent assez pillé, ils passèrent outre, mais ils vendirent ainçois le châtel de Joinville à ceux du païs et en eurent deux mille francs. Et puis entrèrent en Bourgogne, et là se vinrent reposer et rafraichir, en attendant l'un l'autre et y firent moult de maux et de vilains faits; car ils avoient de leur accord aucuns chevaliers et écuyers du païs qui les menaient et conduisoient. Si se tinrent un grand temps autour de Besançon, Dijon et Beaune, et robèrent tout icelui païs, car nul n'alloit audevant, et prirent la bonne ville de Givry en Beaunois et la robèrent et pillèrent toute; et là se tinrent une pièce et entour Vergy pour cause du gras pays. Et toujours croissait leur nombre; car ceux qui partoient des forteresses et lesquels leurs maîtres leur donnoient congé, se

traioient tous celle part : si furent bien durant le carême quinze mille combattants. Quand ils se trouvèrent si grand nombre, ils ordonnèrent et établirent plusieurs capitaines à qui ils obéirent du tout. Si vous en nommerai aucuns. Le plus grand maître entre eux étoit un chevalier de Gascogne qui s'appeloit messire Seguin de Batefort ; c'il avoit de sa route bien deux mille combattants. Encore y étoient Talbart Talebardon, Guiot du Pui, Espiotte, le petit Meschin, Batillier, François Hennequin, le bourc (bâtard) Camus, le bourc de l'Esparre, Nandon de Bagerent, le bourc de Bretuel, Lamit, Hagre Lescot, Albrest Ourri, l'allemand Borduelle, Bernard de la Salle, Robert Briquet, Carsuelle, Aymenon d'Ortinge, Garsiot du Chastel, Hortingo de la Salle et plusieurs autres. Si se avisèrent ces Compagnies environ la mi-carême qu'ils se traioient vers Avignon et iroient voir le pape et les cardinaux ; si passèrent outre et entrèrent et coururent en la comté de Mâcon et s'adressèrent pour venir en la comté de Forez, ce bon gras pays, et vers Lyon sur le Rhône. »

Nous avons tenu à citer intégralement ce long passage parce qu'il émane d'un contemporain qui retrace en un langage pittoresque les faits qui se sont pour ainsi dire passés sous ses yeux, et que ce récit, corroboré par les documents inédits, fait connaître en gros très-exactement la marche des Grandes Compagnies.

Ainsi les deux Bourgognes, envahies dès le printemps de 1360, ne furent délivrées ni par le traité de Bretigny ni par les concessions accordées aux Anglais dans l'assemblée de Beaune. Loin de quitter le pays, comme il était convenu, les Anglais se renforcèrent de tous les gens sans aveu qui accoururent à eux, et firent ensemble une guerre qui n'eut plus aucun but politique ; le seul mobile qui les inspira fut le pillage. C'est alors qu'ils devinrent Grandes Compagnies, et, comme ils s'appelaient eux-mêmes, Tard-Venus. Cependant leur composition étant restée après cette transformation la

même qu'avant, ils sont presque toujours désignés dans les textes de l'époque sous le nom d'Anglais. Dans l'énumération faite par Froissard de leurs principaux chefs, on ne voit pas figurer, il est vrai, de noms anglais ; c'est que probablement les capitaines réguliers, comme Nicolas de Tamworth et William de Granson, obéirent aux ordres de leur roi, et ne voulurent pas continuer la guerre après les traités ; ils se retirèrent, et c'est alors que leurs soldats choisirent pour les remplacer ces personnages presque tous originaires du midi de la France, dont les noms ne devaient pas tarder à acquérir une triste célébrité. Outre les Anglais qui avaient envahi pendant l'été, et occupaient encore au mois d'octobre 1360 la plus grande partie du bailliage d'Amont, il en arriva à ce moment un grand nombre des Trois-Evêchés, de la Lorraine et de la Champagne, au témoignage de Froissard. Réunis en quatre compagnies principales, ils se jetèrent dans les vallées de la Saône, de la Vingeanne et de la Tille. Pendant les mois de novembre et décembre 1360, on les voit aux environs de Villaines en Duesmois (dans l'arrondissement actuel de Châtillon-sur-Seine, Côte-d'Or), qu'ils quittent la semaine de Noël (1). Ils arrivent alors aux environs de Dijon ; on les signale à Rouvres (2), Couches et Givry [arrondissement de Dijon] (3). Là ils se divisèrent ; une partie de ces Routiers

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,556 et B. 6,557. Comptes de Pierre de Chassenay, châtelain, déjà rapportés ci-dessus.

(2) *Idem*, B. 5,747. Comptes de Gérard de Longchamps, Rouvres-les-Dijon, déjà rapportés ci-dessus.

(3) *Idem*, B. 5,251. Compte de Robert de Marnay, châtelain de Montagu. « Dépenses faites depuis Noël jusqu'au 15 janvier (1360 anc. st., 1361 n. st.) par des hommes d'armes envoyés au château de Montagu pour les gardes des gens de Compagnie qui estoient à Coyche (Couches), à Gevrey (Givry) et aux environs. Ces Routiers passèrent devant le château, que le châtelain avait reçu ordre du duc, du bailli de Chalon et de plusieurs gens de mondit seigneur de défendre pour la moilleure manière qu'il porroit contre lesdites Compaignies et autres ennemis. »

resta dans ce gras pays, comme dit Froissard (1); mais le plus grand nombre descendit la Saône. Après avoir tenté vainement de surprendre Chalon pendant les foires (2), ils continuèrent leur route vers le sud et séjournèrent quelque temps autour de Mâcon (3), dont ils ravagèrent le comté, ainsi que le Lyonnais et les terres du sire de Beaujeu. Au mois d'avril 1361, ils s'emparèrent du château de Brignais près de Lyon (4), et y firent prisonniers le châtelain et sa dame.

Les maux dont ils accablèrent cette région furent si grands que le roi de France s'en émut. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put convoquer le ban et l'arrière-ban, tant les dernières guerres avaient épuisé la nation. On réunit cependant ainsi une petite armée d'une douzaine de mille hommes levés surtout dans le Midi, qui était à cette époque la pépinière des soldats. Elle était commandée par Jacques de Bourbon, qui eut sous ses ordres les comtes de Joigny, de Tancarville, de Sallebruche et de Forests, et les seigneurs

(1) Archives de la Côte-d'Or. B. 5,251. Compte de Robert de Marnay, châtelain de Montagu. « Dépenses faites par des hommes d'armes qui avoient gardé ledit château depuis la Chandeleur (2 février 1360 anc. st., 1361 n. st.) jusqu'au mois d'août, contre les Bretons et les ennemis logiés au pays. »

(2) *Idem*, B. 3,561. (Art. déjà rapporté ci-dessus.)

(3) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,788. Compte de Nicod, François, chevalier, châtelain de Bagé. « Dépense d'avoine pour les chevaux du sire Galois de la Baume, chevalier, conseiller du duc, et de ceux de 100 hommes d'armes, faite à Bagé au mois de janvier (1360 anc. st., 1361 n. st.) et à Mâcon le vendredi et le samedi de Loctare Jérusalem et jours suivants, pour obvier aux mauvais vouloirs des Anglais qui étoient devant Mâcon. Ces chevaliers étoient venus sur le mandement de la duchesse de Berri et d'Auvergne et du bailli de Mâcon. » — B. 7,588. Châtillon-les-Dombes. Solde d'Odet de Mannon, de Jean de Sachins et d'autres chevaliers qui se portèrent en armes et à cheval à Montluel au mandement du bailli. Salaire du guet du donjon.

(4) Archives du Jura, E. art. 533. (La charte dit *Brunars*.)

comtois Jacques et Hugues de Vienne, Louis de Chalon-Arlay, Louis de Beaujeu, son beau-frère, et Jean de Neufchâtel-sur-le-Lac (1). En outre, Jacques de Bourbon avait renforcé son armée d'une assez forte compagnie, celle d'Arnaud de Cervolles, gentilhomme périgourdin surnommé l'Archiprêtre, qui prenait le titre de seigneur de Châteauneuf et de Châteauvilain, et jouissait d'une grande réputation de courage et d'habileté parmi les Routiers. Aussi, se croyant en quelque sorte assuré du succès, il eut le tort d'attaquer les Grandes Compagnies, qui avaient élu pour leur chef un certain Bertrand du Bourg de Bartail, appelé aussi par quelques historiens Bérault du Bertan, dans la position très-forte qu'elles occupaient au-dessus de la colline de Brignais. En vain les barons font-ils une brillante charge contre les lignes où se tenaient les Routiers; ceux-ci jettent le désordre dans leurs rangs en faisant rouler de la hauteur des quartiers de rochers; puis, la dague au poing, ils s'élancent sur les chevaliers désarçonnés, égorgent les servants d'armes qui ne peuvent payer rançon, et prennent tous ceux que leurs bannières et leurs cimiers désignent comme devant appartenir à de hautes maisons (2). On a avancé que l'Archiprêtre Arnaud de Cervolles avait, en cette circonstance, fait tomber Jacques de Bourbon et son armée dans un véritable guet-apens. Il est certain que l'Archiprêtre comptait parmi ses adversaires beaucoup de ses anciens compagnons d'armes et même de ses parents (3), que la rançon qu'il dut payer fut illusoire, et que sa conduite ultérieure put justifier jusqu'à un certain point un pareil soupçon. Mais il faut reconnaître qu'à Brignais il combattit vaillamment dans les rangs français; il chargea à la tête de la gendarmerie, et ce fut au moment où il enfonçait les lignes des Routiers qu'il fut jeté à bas de son cheval, blessé

(1) Gollut, p. 769. — Archives du Jura, série E, 533.

(2) Froissard, vol. 1, chap. CXXV.

(3) Le petit Darby, son cousin. (Voir la note suivante.)

assez grièvement et obligé de rendre son épée. Avec lui furent faits prisonniers Louis de Chalon et son beau-frère le sire de Beaujeu, Jean et Louis de Neufchâtel-sur-le-Lac, Jacques de Vienne, sire de Longwy et de Châtillon-sous-Maiche. Jacques de Bourbon et l'un de ses fils, mortellement frappés dès le début du combat, n'échappèrent aux mains de leurs ennemis que pour venir expirer quatre jours après à Lyon. Ce fut le vendredi après Pâques 1361 (2 avril) qu'eut lieu ce combat.

Les deux Bourgognes, à la nouvelle de ce désastre, tremblèrent de voir de nouveau le torrent dévastateur des Routiers se répandre dans leurs campagnes, à peine remises de l'invasion de 1360. Ces craintes étaient alors d'autant plus fondées qu'on découvrit non sans effroi, dit M. Edouard Clerc, que les Grandes Compagnies avaient des intelligences en Bourgogne ; quatre capitaines de forteresses du duché furent révoqués, et le sire d'Estrabonne arrêté à Chalon (1). Ces énergiques mesures déjouèrent probablement le complot ; car le gros des Routiers, au lieu de remonter la Saône et le Doubs, descendit la vallée du Rhône pour aller rançonner le pape à Avignon, saccager la ville de Pont-Saint-Esprit, et passer de là soit en Espagne, soit dans le Milanais. Cependant une compagnie assez considérable, commandée par un capitaine appelé le petit Darby, cousin de l'Archiprêtre, pénétra dans le duché, s'empara du château de Thil et de la dame qui s'y trouvait, et ravagea, pendant les mois d'avril et de mai 1361, tout le pays sis autour de Dijon (2). Toute la noblesse bourguignonne

(1) Archives du duché. Comptes de Vittel, 1361.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,754. Compte de Guillaume de Cluny, bailli d'Auxois. « On porte de Semur à Beaune, au duc de Bourgogne, le 15 mai 1361, des lettres du bailli annonçant que le petit Darby, cousin de l'Archiprêtre, avoit pris le château de Thil et la dame qui s'y trouvoit, et encore pour avertir le duc que l'ennemi entendoit faire la guerre au pays. — Le 29 mai, nouvelles lettres annonçant au duc que le petit Darby avoit abandonné le château de Thil, moyennant 3,500 florins que la dame de Thil lui

qui avait échappé au désastre de Brignais se mit à la poursuite de cette bande ; comme elle était peu nombreuse et dispersée par groupes de dix à vingt hommes, le maréchal de Thurey et Jacques de Vienne, capitaine général, en eurent bien vite raison, et à la fin de juillet 1361, les deux provinces furent presque complètement débarrassées de ces hôtes dangereux (1).

Malheureusement cette période de tranquillité relative ne devait être que de courte durée. Le jeune duc Philippe fit une chute mortelle au château de Rouvres le 21 novembre 1361. Il avait montré une énergie et une activité au-dessus de son âge pour prendre les mesures de défense les plus urgentes, réunir les barons et les stimuler dans la poursuite des Routiers. Aussi sa mort fut, par la désorganisation du pouvoir qu'elle entraîna, comme le signal d'une nouvelle invasion. Les gens du conseil du duc défunt, réunis à Rouvres, mandèrent aux capitaines et aux châtelains des forteresses ducales la nouvelle de la mort de leur maître en les invitant à la tenir secrète ; mais le bruit en transpira néanmoins rapidement, et le pays épouvanté vit entrer de tous côtés de nouvelles Compagnies, venant soit de France, soit des terres de l'Empire, c'est-à-dire de la Provence et de l'Alsace. Alors, selon les expressions d'un document que nous avons déjà cité, « chacuns nobles se retiroissoient en leurs forteresses, et ne savoit l'on à qui répondre ne a qui la seigneurie du pais pouvoit estre (2). »

Les Grandes Compagnies profitèrent du désordre et de la confusion générale qui suivirent la mort du duc pour s'avancer dans le pays. Dans le duché, elles trouvèrent toutefois une certaine résistance. Les gens du conseil, en effet, avaient

avoit comptés, et aussi parce qu'il ne pouvoit garder le fort sous l'église que le bailli avoit fait mettre en arroy. Il étoit dit au duc que ce capitaine étoit allé se loger à Précy. »

(1) Archives du duché. Compte de Vittel.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 4,393. (Art. déjà cité et rapporté.)

pourvu à la hâte à la garde des principaux châteaux. Quelques-uns pourtant tombèrent dans les mains des Routiers, entre autres celui de Froslois près de Villaines en Duesmois (1). Puis Thiébaud-le-Chauffour, débusqué successivement des châteaux de Grattedoz, de Montsaugéon et de Frasne-le-Vaucaire, traversa avec sa bande le comté, pénétra dans les montagnes et descendit le cours de l'Ain. Après avoir ravagé les terres de la chartreuse de Vaucluse (2), il s'empara par surprise du château d'Oliferne, situé sur un roc escarpé dominant la rivière à l'extrême frontière méridionale de la province. En même temps un de ses compagnons, Jacques Huet (3), échellait le château de Pymont, commandant la vallée et le bourg de Lons-le-Saunier (4), dont les murailles étaient alors en ruines (5). De ce repaire, il lançait ses brigands pour butiner tout à l'entour, détrousser les riches marchands et s'emparer des grands seigneurs ou des prieurs des puissantes abbayes, afin de leur faire payer de fortes rançons. C'est ainsi qu'ils lui amenèrent un jour les deux fils de Jean de Chalon-Arlay, Louis et Hugues, qui se rendaient à la cour du comte de Genève, dont le dernier devait épouser la fille Blanche (6). Leur père, qui, pendant ce temps, défendait les défilés des montagnes du Doubs contre les tentatives d'invasion des

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6.556. Villaines en Duesmois. *Compte de Pierre de Chassenay, châtelain.* « Salaire de Jean de Gy, écuyer, qui estoit resté en garnison à Villaines pendant un mois depuis le 24 novembre 1361, veillant nuit et jour pour le doubte qui estoit pour cause de la mort du duc, et mesmement que le châtel de Froslois, qui estoit près de Villaines, estoit déjà pris. »

(2) Archives du Jura, série H. Fonds de la chartreuse de Vaucluse.

(3) C'est probablement le même personnage que Froissard appelle Gauthier Huet, et signale comme originaire de la Bretagne, et ayant été longtemps au service du comte de Montfort.

(4) Ancien inventaire de Chalon.

(5) Archives du Jura, série E.

(6) Ancien inventaire de Chalon.

Routiers, dut compter à Jacques Huet une rançon de 2,000 florins pour obtenir leur délivrance (1).

Ce fut sous ces funestes auspices que s'ouvrit l'année 1362. « Les campagnes étoient désertes, et tous les habitans retraits dans les châteaux, dit M. Edouard Clerc. » Une terrible épidémie, connue sous le nom de Murie de la Bosse, vint ajouter ses ravages à ceux des Routiers. « En ce temps, dit le *Continuateur de Guillaume de Nangis*, eut lieu une grande mortalité en Bourgogne; les hommes mouraient çà et là et sans qu'on en prit soin de la maladie de la Bosse, et néanmoins les brigands ne cessaient pas leurs ravages dans le pays, les exerçant même avec plus de facilité que dans les années précédentes, parce que, comme ils l'avaient prévu, les paysans s'étaient réfugiés dans les lieux sûrs et fortifiés (2). » A ces maux déjà si grands ne tardèrent pas de s'ajouter des complications politiques, presque une guerre civile. Marguerite, grand'tante de Philippe de Rouvres, lui avait succédé dans la propriété et dans le gouvernement de l'Artois, de la seigneurie de Salins et du comté de Bourgogne, tandis que le duché de Bourgogne, comme fief masculin et français, faisait retour à la couronne de France. Mais Jean de Bourgogne, petit-fils d'Henri, et petit-neveu du comte Othon, n'accepta point cet arrangement. Comme dernier descendant mâle de la branche aînée de Jean de Chalon l'Antique, il prétendit au titre de comte palatin de Bourgogne. Cependant n'ayant pu rallier à sa cause les hauts barons du pays, qui préféraient relever d'une femme que d'un seigneur naguère leur égal, il fut

(1) Voir les détails donnés par M. Edouard Clerc sur cet événement. *Hist. de la Franche-Comté*, t. II.

(2) Eodem anno fuit magna mortalitas in Burgundia et moriebantur homines de infirmitate Bossæ passim et indifferenter... et nihilominus non cessabant prædones patriam circum partes illas et populum spoliare fortius anno seu tempore præcedente cogentes gentem campestrum ad loca fortiora seu tutiora confugere. (Archives du Doubs. Chambre des comptes, C. 179.)

obligé, quoique Gray et Jussey lui eussent ouvert leurs portes, de renoncer à ses ambitieux desseins. La ville de Gray fut condamnée à une amende de 4,000 florins, et celle de Jussey à 2,000 (1).

Cette prise d'armes n'interrompit pas les courses des Routiers. Malgré la présence du roi de France Jean II, qui traversait lentement le duché de Bourgogne, en séjournant dans les principales villes (2), pour se rendre à Avignon auprès du pape, leurs ravages continuaient dans cette province. La Compagnie la plus nombreuse et la plus redoutable, appelée pour cela dans les textes contemporains « la Grant Compagnie, » était commandée par l'Archiprêtre Arnaud de Cervolles lui-même, qui n'était pas resté longtemps prisonnier de ses anciens compagnons, et qui espérait sans doute devoir être plus heureux à leur tête que dans les rangs français. Elle était composée surtout d'Anglais débandés. Après avoir brûlé les faubourgs d'Autun au mois de mai 1362 (3), poursuivie par Liébaud de Bauffremont (4), elle se rapprocha de la Saône, qu'elle remonta jusqu'à la hauteur de Pontailler (5). A ce

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, G. 87, et J. 124.

(2) Froissard, vol. 1, chap. CCXVI. Le voyage se fit si lentement que, parti à la fin d'avril, le roi n'arriva qu'à la fin d'octobre à Bagé, aux environs de Mâcon. — Archives de la Côte-d'Or, B. 6,788. Compte de François Nicod, chevalier, châtelain de Bagé. « Frais *pro adventu regis Francorum*, fin d'octobre 1362. »

(3) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Vittel.

(4) *Idem*.

(5) Archives de la Côte-d'Or, B. 5,617. Compte d'Etienne de Musigny, châtelain de Pontailler. « Salaire de Gérard Tabuchon, qui, le dimanche 19 juin 1362, étoit allé à Saint-Seine avertir le portier du château de le bien garder pour la Grant Compagnie des Anglois et pour les Bretons qui estoient au pays. » — Messages au gouverneur et à maître Jean Chalemart, pour leur faire savoir « la Grant Compagnie des Ynglois et des gens de l'Archiprestre le 20 juin 1362. » — « Dépenses faites à Pontailler par M. Henri Spic, capitaine dudit lieu, et par les Bretons qui y furent envoyés par le gouverneur. »

moment, le roi de France et le comte de Tancarville convoquent pressamment les seigneurs franc-comtois pour les aider à entraver les progrès de la Grande Compagnie (1). Jacques de Vienne, sire de Longwy, gardien du comté au bailliage d'Aval, Jehan de Rye, sire de Balançon, le seigneur de Pesmes, Henri de Vienne, sire de Mirebel, les sires de Fouvent et de Beaujeu, Philippe de Vienne, sire de Pymont, Jehan de Sainte-Croix, Louis et Hugues de Chalon, le comte de Montbéliard et son fils Etienne, Jehan de Neufchâtel prennent les armes et essaient vainement d'empêcher les Routiers d'entrer dans le comté. Ceux-ci passent la Saône au-dessous de Gray, probablement près d'Apremont, et se jettent sur Pesmes, qui est pillé (2). Le bourg de Choye, un peu plus au nord, éprouve le même sort (3), et son château, forteresse assez importante, ainsi que celui de Beaujeu, enlevé par surprise (4), servent de repaires aux compagnons de l'Archiprêtre. Remontant toujours vers le nord, ils culbutent près de Chariez les troupes que le bailli de Montmerle et Henri de Vienne essaient de leur opposer (5). Jean de Rye est fait prisonnier; le bourg de Chariez est forcé et pillé (6). Ce succès enhardit la Grande Compagnie, qui, se dirigeant vers

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Vittel. Juillet 1362.

(2) Suchaux, *Dict. hist. des communes de la Haute-Saône. Verb. PESMES*. « La terre avait déjà été ravagée en 1350, lorsque Jean, duc de Normandie, vint en prendre possession non sans opposition de la part des barons comtois. »

(3) *Idem. Verb. CHOYE*.

(4) Ed. Clerc, *Hist. de la Franche-Comté*, t. II.

(5) Archives de la Côte-d'Or. Extrait des comptes publiés par M. Boudot : « 200 florins accordés par Madame au sieur de Montmerle, bailli du comté, pour les pertes qu'il fit et sa compagnie quand Chariez fut dernièrement pris par les Anglois. » Le sire de Mirebel fut pillé ainsi que les gens de sa suite; Marguerite lui promit une indemnité de 6,000 florins, et jusqu'au paiement la jouissance de l'aule ou maison forte de Pontarlier.

(6) Voir la note (4), page 55.

l'Ognon, tente de surprendre Besançon. Cette ville, comme cité impériale, avait la réputation de renfermer beaucoup de richesses. Voici en quels termes Gollut raconte cet événement (1) : Et s'estant soigneusement encherchés (les Anglais, Bretons et Gascons) du devoir que les habitans des villes faisoient à leurs gardes, entendirent par leurs espions que Besançon endormie en une sottie opinion de seureté, telle que les habitans des villes peu expérimentés aux hazards, ruses et dangers de l'ennemy se donnent et persuadent facilement, ne faisoit aucun devoir, et que facilement elle pourroit estre nuictamment surprinse, si l'on usoit de la célérité et du silence en tel cas requis. D'autant que les hommes qui n'hont par beaucoup veu ny leu n'entendent et ne croient ce qu'ilz ne veirent jamais ; au moien de quoy ils se treuvent plus tost perlus qu'ils n'hont esveillé leur esprit à faire ce que la seureté requiert. Doncques les ennemis haïans par leurs espions l'avertissement de la négligence des citoiens, ils prirent résolution telle qu'ils se treuveroient en un lieu de rencoz-vous général auquel ils s'achemineroient en petit nombre de trois ou quatre à quatre pour en après (formés en corps) donner à la muraille et emporter la cité. Toutefois l'allée de tant de vagabonds fut descouverte par deux gentilshommes bourguignons qui en extrême diligence coururent à la cité pour faire prendre les armes aux citoiens et pour veiller sur la seurté et les gardes. Néanmoins comme la venue de ces Anglois n'avoit encore heüe aucun bruit, les gouverneurs ne feirent autre chose sinon de se moquer, croïans que ces nouvelles tenoient de l'impossible et ne se pouvant persuader que le nombre suffisant et requis pour forcer leur cité peut estre si bresfvement formé par gens qui marchaient à desfilade comme les gentilshommes le rapportoient. De quoy il advint que les ennemis s'estant amassés et

(1) Gollut, *Mém. hist. de la Répub. séq.*, pp. 756 et 757.

formés en bon nombre de gens de guerre béans à la curée et au pillage d'une riche cité, entrèrent dedans le fossé et gagnèrent l'avant-mur premier que personne se présentat à la deffence. Toutefois comme l'alarme fut donnée promptement et visvement et que le nombre n'estoit encor tel qu'il peut enfoncer ceux qui leur feirent teste, ils furent contrains de se rejeter dehors et rebrousser chemin au gros de l'armée qui faisoit l'alte à Saint-Ferjus; d'où puis après ils sortirent tenant le chemin de France, mais pillans, bruslans et mecttans à mort ce qu'ils pouvoient rencontrer.

« Toutefois ils furent suivis par quelques gens qui despeschèrent ceux qui ou trop paresseux à suivre l'armée ou trop curieux à faire butin, demeurèrent derrière ou escartés sur les aïles. Il est vraisemblable toutefois qu'ils feirent de grands damages par le país ainsi que je soubçonne par la récompense faite à messire Henry de Vienne, sieur de Mirebel en Montagne, auquel la Princesse donat 15,000 florins et à bon compte sur iceux 7,000 florins, et pour le surplus luy engageat Pontarlier et ses appartenances et ce pour les damages que ce seigneur havoit receu à Chariez par ces ennemis qui estoient entrés en Bourgongne. »

Cette tentative contre Besançon eut lieu, d'après M. Duvernoy, la nuit du 22 au 23 décembre 1362 (1). Après leur échec, les Routiers, comme le fait remarquer Gollut, se dispersèrent un peu à l'aventure par groupes d'une centaine d'hommes qui prirent généralement la route du duché. Il en resta pourtant quelques bandes dans le comté, car huit jours après l'attaque dirigée contre Besançon, ce fut Salins qui fut menacé de l'échellement. Les remparts de cette ville étaient depuis longtemps en très-mauvais état et ne pouvaient guère protéger les bourgeois; ceux-ci avaient pour ce motif organisé

(1) Note sur Gollut, p. 757. Il y eut deux tentatives sur Besançon, une en 1362 et une autre en 1364. M. Duvernoy semble les confondre.

une milice chargée de faire le guet. Les Routiers étaient déjà sur les parapets, quand le damoiseau Philibert Froslois, à la tête de quelques dizainiers demi-nus, donna l'éveil à la ville par ses cris ; se précipitant la pique en avant sur l'ennemi, il le jeta dans le fossé. En souvenir de ce haut fait d'armes, Philibert Froslois obtint du magistrat cet insigne honneur, pour lui et ses descendants, de ne pas entrer dans les murs sans qu'on lui en présentât les clés (1). A la même époque, le duché de Bourgogne était parcouru en tous sens et ravagé par les débris de la Grande Compagnie, dispersée depuis son échec devant Besançon. Chaumes est pillé (2) ainsi que Fraignes (3). Le château de Grignon reçoit une forte garnison, car les ennemis qui l'entourent de tous côtés menacent de l'emporter (4). Celui de Villaines en Duesmois est entouré, puis attaqué (5);

(1) Détails dans l'Annuaire du Jura (1841), article de M. l'abbé Robin. Le livre des anciennes fondations faites au profit du chapitre Saint-Anatoile (archives du Jura, série H) a été rédigé en 1390 d'après des notes échappées au grand incendie de 1336 ; presque toutes les maisons sur lesquelles sont assignés des cens sont désignées comme ruinées : *nunc est causale*, dit le registre, c'est-à-dire un chesal ou la place d'une maison tombée en ruines et non rebâtie. Cependant ce qui pouvait attirer la cupidité des Routiers, c'était le grand nombre de Juifs et de Lombards qui s'étaient établis à Salins, et les richesses mobilières de toute nature dont ils étaient détenteurs. « Ils avoient choisi Salins, dit Gollut, pour siège principal entre les places de Bourgogne. »

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,750. (Art. cité plus haut.)

(3) *Idem*.

(4) Archives de la Côte-d'Or, B. 4,939. Compte de Guillemot de Lierche, châtelain de Grignon (1362). « Dépenses faites à Grignon par Guillaume de Lierche, capitaine châtelain, Perrin de Vinarey, écuyer, et Simon Quartot, que M. Etienne de Musigny, chevalier, et le bailli d'Auxois avoient désignés pour garder le château de Grignon pour cause des ennemis qui estoient au pays. »

(5) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,556. « Gages de Guillaume de la Jaisse, écuyer, qui étoit resté en armes à Villaines pour cause de la grand doute qui estoit au pays pour laquelle le gouverneur de Bourgogne et le bailli de la Montagne (région située sur les confins

mais les Routiers sont repoussés et obligés de lever le siège de Vitteaux ; ils se débandent et regagnent, les uns les bords de la Loire, les autres ceux de la Saône, où ils cherchent encore à assaillir le manoir de Bagé (1).

La tournure méridionale ou étrangère de noms tels que ceux de Ménéduc de Possède, de Pierre d'Orgueil, d'Humbert de Sacchino, capitaines que l'on voit figurer au service du roi de France, et que l'on qualifiait de chevaliers, semble indiquer que ces personnages devaient être des chefs de Compagnies qui avaient offert, moyennant un fort salaire, leurs épées et leurs routes, selon le langage de l'époque, au monarque français contre leurs anciens compagnons ; nous avons déjà vu l'Archiprêtre agir ainsi en 1361 lors de la bataille de Brignais, et nous le verrons bientôt se réconcilier de nouveau avec le roi

des départements de l'Aube et de la Côte-d'Or) avaient mandé garder et fortifier ledit châtel de gens et d'œuvres très-diligemment depuis le 16 juin 1362 jusqu'au 6 août, qu'il fut cassez pour ce que les inimis loignèrent le pais. » Dépenses faites pour un coursier malade laissé à Villaines « quand le roi y fut dernièrement. » — Archives de la Côte-d'Or, B. 6,557. Compte de Pierre de Chassenay, châtelain de Villaines en Duesmois : « Vin donné aux habitants de Villaines le lundi et le mardi avant Noël 1362, « que le chastel « dudit lieu fut assailli par les Bretons et les Gascons qui tenoient « le siège devant Viteaul, pour ce qu'ils fussent plus ardens à la « deffense dudit chastel. » — « Lesdits Bretons et Gascons preirent, behurent ou gastèrent les vins du roi qui estoient en la cave de Villaines, dehors le fort et désignez par le maître des garnisons dudit seigneur pour mener à Cravant et de Cravant en France. » — « Frais de route d'un individu de Villaines qui étoit allé à Mont-Saint-Jean porter des lettres du duc de Bourgogne à messire Meneduc de Possède qui y devoit être, d'après l'affirmation de Pierre d'Orgueil, logé à Villaines avec sa route. On ne trouve pas à Mont-Saint-Jean Meneduc ; le messenger revint par Thil à Villaines, où il apprit qu'il estoit sur la rivière de Loire. »

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,788. Compte de François Nicod, chevalier, châtelain de Bagé. « Solde de messire Humbert de Sacchino, chevalier, qui avait été, pendant les deux derniers mois de 1362, capitaine de Bagé. »

Jean. En ce moment, en représailles des courses faites en Bourgogne par Arnaud de Cervolles et des attaques qu'il avait dirigées en personne sur Besançon et Salins, Hugues et Louis de Chalon-Arlay, à peine délivrés, comme nous l'avons vu, des mains de Jacques Huet, se jetèrent sur sa terre de Châteauvilain, dans le diocèse de Langres, et la mirent à feu et à sang (1). Pendant ce temps, Tristan de Chalon-Auxerre reprenait le château de Pymont sur Jacques Huet, et celui d'Oliferne sur Thiébaud-le-Chauffour, qui y fut fait prisonnier avec ses Routiers. Emmenés à Pymont, ils obtinrent leur liberté moyennant le paiement de 1,000 florins de Florence, somme considérable pour l'époque, et qui indique quelles grandes richesses ils avaient amassées en ravageant le pays (2).

L'année 1363 vit continuer la dispersion des Grandes Compagnies, qui ne tenaient plus guère la campagne, à ce moment, que dans le sud des deux provinces. Mais il restait toujours à expulser les bandes qui s'étaient emparées des châteaux de Beaujeu, de Sauvigney et de Roseville, et s'y étaient cantonnées pour de là ravager les environs. La comtesse Marguerite, qui pendant ces tristes événements n'avait pas quitté son comté, ordonna à Jean de Scey, gardien du

(1) En 1363, le comte de Tancarville, lieutenant du roi au duché, chercha à les réconcilier avec l'Archiprêtre; ils lui payèrent 2,000 florins d'indemnité d'après la décision de Tancarville; c'est le 14 avril 1363, à Auxonne, que les deux frères se soumettent à exécuter cette sentence. (Note de M. Edouard Clerc.)

(2) Archives du Doubs. Chambre des comptes, O. 24. « Nous Tristan de Chalon, sire de Roichefort, faisons savoir à tous que comme Tyébaut, escuyers, nous fusse tenuz en la somme de 1,000 florins de Florence, de bon or et de bon pois, pour cause dou traitier dou châtel d'Oliferne, fait entre nous et ly, que nous ladite somme havons haus et recehus dudit Tyébaut, si que pour bien payez en sommes tenuz et en havons quitté pour nous et pour les nostres ledit Tyébaut pour luy et pour les siens. Donné ou vergier de Pymont le XXIII^e jour dou mois de juillet mil trois cent soixante et deux; presens Regnaut de Belfort (Beaufort) et Guyot Boillard. »

comté, de faire le siège du château de Beaujeu, sans déses-
parer, jusqu'à ce que la place fût prise (1). Puis, dans une
assemblée générale de la noblesse comtoise tenue à Salins (2),
il est résolu qu'on ferait d'énergiques efforts pour reprendre
Sauvigney (3) et Roseville, qui venaient de tomber au pouvoir
du Routier lorrain Jean de Duilly (4). Beaujeu et Roseville
furent recouvrés avant la fin de l'année; quant à la forteresse
de Sauvigney, ce ne fut que le 2 mars de l'année suivante
que l'on put s'en emparer (5), car la nouvelle lutte qui éclata
à la fin de 1363, et se prolongea pendant les premiers mois
de 1364, vint interrompre les succès remportés sur les Grandes
Compagnies. Celles-ci allaient profiter de ces dissensions pour

(1) 14 février 1363. Ordre de la comtesse à Jean de Scey, gardien
en comté, de faire le siège sans désesparer, jusqu'à ce que la place
soit prise. (Archives de Montbéliard et Chambre des comptes. —
Note de M. Edouard Clerc.)

(2) Le jour de Pentecoste (21 mai 1363), en l'hostel de la comtesse,
où elle avait fait conduire, pour cette grande quantité de noblesse
et autres bonnes gens, vingt-cinq grosses bestes et cent moutons.
(Chambre des comptes, M. 220.)

(3) « Marguerite, fille du roi de France à nostre bailly d'Amont
en nostre comté, salut. Pour ce que nous avons entenduz que plu-
sieurs malfaiteurs se sont boutez en la maison de Sauvigney, pour
courre et piller le pays dont grands périls et esclandres se pourroient
ensuivre se pourveu n'y estoit briefvement, nous vous mandons et
commandons estreitement que vous aiez à toute force de gens
d'armes et de sergens devant ladite maison avec nostre bailly
d'Aval (Jacques de Vienne) pour la paire et aussy lesdits malfai-
teurs, si quelle soit en nostre main et qu'ils viennent à obéissance
envers nous à ce qu'ils puissent estre punis. Donné à Quingey le
jour de feste S. Jean-Baptiste l'an de grâce MCCCXLXIII. Par madame
en son conseil où estoit M. de Montbéliard et austres. (Chambre des
comptes, S. 1,554.)

(4) Roseville pris sur Hugues, sire de Rigney, par Jehan de
Duilly et ses complices lorrains. Ordre de mener pour le siège un
des engins et une bricole. (Chambre des comptes, S. 1,564.)

(5) Suchaux, *Dict. des communes de la Haute-Saône. Verb. SAUVI-
GNEY.*

rentrer dans le pays en se mettant à la solde des parties belligérantes (1).

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 4,393. Compte de Girard, seigneur de Ture, chevalier, garde et gouverneur des châteaux et châtellenies de Cuisery et Sagy. « Frais de garde de Cuisery, depuis le 1^{er} juillet 1363 jusqu'au 7 septembre suivant, pour ce que l'on disoit communément que les Compagnies estoient lors au duchié et s'efforçoient de passer en l'Empire. » (L'Empire désignait le comté de Bourgogne, fief germanique dépendant de l'empire d'Allemagne, par opposition au duché relevant de la couronne de France.)

III.

RÔLE DES GRANDES COMPAGNIES DANS LA TENTATIVE DE PRISE DE POSSESSION DU COMTÉ DE BOURGOGNE PAR JEAN II ET PHILIPPE-LE-HARDI EN 1364.

Lors de la mort de Philippe de Rouvres, ce ne fut pas sans regrets que la maison de France vit lui échapper des mains le comté de Bourgogne, cette belle province qui, par une alliance, pouvait devenir un des fleurons de la couronne d'Angleterre, ce qui eût été une cruelle compensation de l'agrandissement territorial résultant de l'annexion du duché. Aussi Jean II, qui d'abord réunit directement le duché de Bourgogne à la couronne avant d'en faire un apanage à son fils Philippe, essaya-t-il d'enlever à Marguerite de France son légitime héritage. Toutefois il rencontra une si vive opposition dans la noblesse franc-comtoise qu'il renonça pour le moment à ce projet. Nous avons vu que tous les hauts barons avaient reconnu et proclamé Marguerite comtesse palatine, et quand Jean de Bourgogne voulut usurper ce titre, une ligue formée principalement des seigneurs de Montfaucon, de Vienne, de Faucogney et de Neufchâtel le força à rentrer dans le devoir. Mais, en 1363, lorsque Jean II songea à accorder le duché de Bourgogne à son second fils Philippe, surnommé le Hardi, pour lequel il avait une affection particulière comme ayant combattu à ses côtés à Poitiers et partagé sa captivité,

il revint au projet qu'il avait caressé en 1361, celui d'obtenir pour ce jeune prince le titre de comte palatin de Bourgogne et l'investiture impériale. Une négociation habilement conduite auprès de l'empereur Charles IV amena ce monarque à déclarer, dans un acte solennel daté de Nuremberg 18 des calendes de février 1362 (ancien style), que « le comté de Bourgogne, dépendant de la juridiction immédiate du Saint-Empire romain comme fief mouvant du même Empire, étant signalé à la majesté impériale comme vacant par suite du défaut d'héritier mâle et pour d'autres motifs constatés par des documents authentiques, considérant qu'il manquait d'un chef capable et puissant pour lui conserver parmi les autres provinces de l'Empire le rang que lui avaient donné sa richesse et son illustration, il investit de ce comté Philippe, duc de Touraine, sur sa demande et à la prière de Jean, roi de France (1). »

Après cette investiture, Jean créa son fils duc de Bourgogne (2). Mais il restait à assurer ce succès diplomatique par les armes. Le roi de France résolut de se hâter et de s'emparer par un coup de main du comté de Bourgogne. Le mariage projeté par Louis de Flandre entre sa fille Marguerite, petite-fille et héritière de Marguerite de France, et le duc de Cantorbéry, second fils du roi d'Angleterre, le déterminait à agir promptement. Edouard III avait même déjà de nombreux partisans dans le comté. On le voit servir des pensions à des seigneurs, entre autres à Jean de Neufchâtel-sur-le-Lac, que nous avons déjà vu figurer à la bataille de Brignais, et au sire de Rigney, qui recevaient en même temps les subsides du roi de Navarre Charles-le-Mauvais (3). Ces barons formèrent une ligue, à la tête de laquelle se plaça le comte de Montbéliard,

(1) Appendices de M. Duvernoy à Gollut, p. 1,879.

(2) 6 septembre 1363 (De Barante).

(3) Archives du Jura (série E, art. 533).

qui, depuis 1356, exerçait les fonctions de vicaire de l'Empire dans la province de Besançon; malgré ce titre officiel, il ne craignit pas de combattre un prétendant muni de l'investiture impériale (1). Avec les Neufchâtel, le sire de Rigney et le comte de Montbéliard, prirent les armes pour soutenir les droits de la comtesse Marguerite Etienne de Montfaucon, sire de Cicon, son fils Jean de Montfaucon, seigneur de Villafans-le-Vieil, Hugues de Chalon, baron d'Arlay, et Louis de Chalon, sire d'Arguel (2). Ce qui prouve le caractère exclusivement provincial et franc-comtois de cette levée de boucliers, c'est que la ville de Besançon y prit part en fournissant aux confédérés des secours efficaces (3). De leur côté, Jean et Philippe n'étaient pas restés inactifs, et s'étaient procuré quelques alliés dans la province. « La haine du nom anglais, dit M. Edouard Clerc, leur livra Hugues de Vienne, sire de Saint-Georges, et Jean de Vienne, le futur héros de Nicopolis (4). » Aux de Vienne se joignirent les sires de Chalon-Auxerre, Jean et Louis, dont le père avait combattu vaillamment sous les bannières françaises à Poitiers (5). Le nouveau duc de Bourgogne, se conformant en cela aux habitudes de l'époque, se procura rapidement une armée en enrôlant les Compagnies qui depuis un an ravageaient le duché (6) et tenaient assiégés plusieurs

(1) Gollut, p. 771. (Note de M. Duvernoy.)

(2) *Idem*, p. 771. (*Idem*.)

(3) Gollut, p. 771. (Note de M. Duvernoy.)

(4) Lettre de Jean de Vienne, sire de Roulans, chevalier, déclarant qu'ayant reçu pour lui et les siens sept-vingt florins d'or de Florence, assis sur la ville de Villy-en-Auxois, il est devenu homme-lige du roi de France et de ses successeurs (du 3 octobre 1363). Manuscrits du P. Dunand, III, p. 1,812.

(5) Le 24 janvier 1363 (n. st.), Jehan de Chalon-Auxerre avait été chargé de l'administration du comté d'Auxerre par le roi de France, son père ne pouvant, pour cause de maladie et autres, entendre au gouvernement de ses comtés, baronnies, terres et seigneuries. (Note de M. Edouard Clerc.)

(6) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,789. Compte de Nicod.

châteaux (1). Il eut l'art d'attirer à son parti leur chef suprême, si de telles bandes pouvaient reconnaître une autorité, Arnaud de Cervolles, que nous avons déjà vu combattre dans les rangs français, et probablement avec lui d'autres chefs de Compagnies, Robert Canolle, Robert Ceni, Robert Briquet et Caisuelle, qui après avoir ravagé, pour le compte de Louis de Navarre, la plus grande partie de l'Auvergne et du Bourbonnais, s'étaient cantonnés sur les bords de la Loire et de l'Allier,

François, châtelain de Bagé, 1363. « Dépenses du châtelain et de François de Longecombe, chevalier, et de sa suite, lesquels avoient parcouru divers lieux de la Bresse et de Valbonne à la poursuite des brigands qui avoient enlevé Jean Cordier, de Lyon. » — B. 7, 115. Compte d'Humbert de Corgenon, chevalier, bailli et châtelain de Bourg, 1363. « Eclaireur envoyé en Bourgogne pour s'enquérir des Compagnies des hommes d'armes qui s'y trouvoient éparses. Solde de Simon de Saint-Amour et de ses gens venus à Bourg le 24 octobre 1363, où il y eut délibération pour garder la place menacée par les gens des Compagnies qui étoient entrées en Dombes en armes. » — B. 5, 438. Nevers. Compte de Guillaume Doircau, bailli de Nevers, 1362-1374. « Noble Riffart, chevalier, reçoit 2,800 livres pour les frais qu'il fit en Nivernois avec une grande quantité de gens d'armes pour obvier aux ennemis qui détenoient plusieurs forts, gastoyent et pilloyent tout le pays. » Conseil de guerre tenu le dimanche après la Nostre-Dame d'août, et les 26 et 27 octobre 1363, pour délibérer comme on pourroit contester les ennemis qui estoient sur le pays de toutes parts. Solde des hommes d'armes de M. de Ternaut, soit à Nevers, soit à Decize, où ils étoient pour empêcher les ennemis d'eschellier quelque ville. Voyage du gouverneur à Paris pour poursuivre par devers Ayel Lorrain, lieutenant du roi d'Angleterre, comme il li plut faire wuidier plusieurs forts que détenoient plusieurs Anglois au pais de Nivernois. »

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6, 523. Compte de Guiot Belledent, châtelain de Vieux-Château, 1363. « Confection d'arcs, d'arbalètes, de flèches, de lances. Solde des gens d'armes mis à Vieux-Château pour le défendre contre les ennemis qui étoient à Vesigneux, à quatre lieues de là. » — B. 6, 204. Compte de Thibaud Lefort, châtelain de Semur en Auxois, 1363. Gages des gens d'armes mis au donjon de Semur par ordre de Monseigneur le duc de Touraine « par le doubte des Compagnies qui estoient au pais. »

prêts à profiter des premières hostilités qui éclateraient dans cette région pour recommencer leurs courses (1). Cependant Philippe-le-Hardi, ou, comme l'appellent les documents contemporains, le duc de Touraine, n'osa pas se mettre à la tête de tels soldats ; mais il les engagea secrètement à se jeter sur le comté de Bourgogne. L'invasion commença à la fin de décembre 1363 ; la Saône fut franchie à Apremont, grâce à la trahison de Jeanne de Ville, femme d'Aymont d'Echevannes (2), qui livra le pont et la forteresse en défendant les abords, à Jean de Corgeniron et à Jean de Sauvigney. Pendant qu'ils se fortifient dans cette position et ravagent les environs de Gray, et notamment les territoires des villages de Pesmes, Velesme, Velet, Battrans (3), sans que le capitaine Bertrand Dugast, cantonné à Gray, puisse arrêter leurs dégâts, un autre Routier, Jehan de Chauffour, remonte la vallée de la Saône, puis s'engage dans celle du Salon, que les incursions des Anglais en 1360, et des Grandes Compagnies en 1362 avaient épargnée. Les châteaux de Dampierre et de Montot sont

(1) Froissard, vol. 1, CCXVI. « Louis de Navarre rassembloit encore tous les jours gens d'armes là où il les pouvoit avoir. Si avoit tant fait par moyens et par capitaines de Compagnies dont encore avoit grand foison au royaume de France qu'il avoit bien 1,200 combattans en sa route ; et étoient de lez lui messire Robert Canolle, messire Robert Ceni, messire Robert Briquet et Caisuelle, et étoient ces gens d'armes qui tous les jours croissoient logés sur la rivière de Loire et la rivière d'Allier ; et avoient couru une grande partie du Bourbonnois et de l'Auvergne environs Moulins, Saint-Pierre-le-Mouthier et Saint-Pourçain. »

(2) Archives du Doubs. Chambre des comptes, A. 48.

(3) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Nicolas Joly, de Gray, 1364. « Pesmes ruiné par les Grandes Compagnies y estant. Le lieu de Velesmes ars environs Noel 1363 par ceux d'Apremont, savoir Jehan de Chauffour, Jehan de Corgeniron. Bapterans destruit et ars par Jehan de Chauffour, Jehan de Sauvigney et leurs complices. . . Villers-les-Gray n'a ni bardes ni maisons et ni personne du monde. »

enlevés (1); le premier défendait un bourg assez considérable, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Haute-Saône, et qui était alors entouré par un fort rempart de 7 mètres de hauteur, flanqué de tours faisant saillie dans l'intérieur de la place, où l'on pénétrait par deux portes voûtées (2). Après un séjour d'un mois dans cette vallée, les Routiers se répandent, comme autrefois les Anglais, dans celle du Durgeon; on les signale au mois de janvier 1364 aux environs de Vesoul, dont les habitants avaient, malgré les ordres du bailli d'Amont, relevé les remparts et les défendirent alors avec plus de bonheur qu'en 1360 (3). Guidés par un page du nom d'Estevenin de Montbozon, qui fut depuis pris et jeté dans les fers, ils essaient de s'emparer de Noroy-le-Bourg, dont les fortifications avaient été complètement réparées en 1360 (4). Repoussés, ils se rabattent sur leurs repaires, toujours prêts à les recevoir en cas d'insuccès (5).

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 449.

(2) Suchaux, *Dict. des communes de la Haute-Saône. Verb.* DAMMERRE-SUR-SALON.

(3) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 449.

(4) Archives du Doubs. — Archives de la Côte-d'Or. Compte de Joly, de Gray. — Suchaux, *Dict. des communes de la Haute-Saône. Verb.* NOROY-LE-BOURG OU L'ARCHEVÊQUE.

(5) De là ils courent les grands chemins, détroussent et enlèvent les voyageurs. Le bailli de Sens, dans sa lettre aux Bisontins du 30 octobre 1364, dépeint ainsi les excès de Thibaut, seigneur de Frasnelle-le-Vaucaire. « Et continuellement jusqu'à présent a receuté toutes manières de gens, larrons, murtriers et robeurs dudit Réaulme et qui ont robé et détruit la terre de mons l'évêque de Langres, excommuniés de nostre Saint-Père le pape... Et Varrin a couru à Saint-Seine-sur-Vigennes, à Montsaugéon et en la chastellenie et ailleurs es environs, le pays robé, pillé et emporté les biens et chastel. Et de novel a tenu et receuté en son chastel mons Pierre de Nogent, chanoine de Bar-sur-Aube, et curé de la Magdeleine d'iceluy lieu, le prieur de Bel Roi de l'ordre du Val des écoliers et encore à présent. Et détient prisonnier Jehan d'Avalon, chanoine dudit Bar, et plusieurs fois qui longues seroient à réciter tant en

Jean de Corgenion et Jean de Sauvigney n'étaient pas non plus restés inactifs. Quittant les environs de Gray et de Pesmes, ils avaient passé dans la vallée du Doubs, qu'ils descendirent en tournant Dole jusqu'à Saint-Aubin (1). Toutefois le duc de Touraine n'avait pas encore officiellement déclaré la guerre à la comtesse Marguerite, qui, enfermée dans Dole avec son conseil, avisait aux moyens de parer à l'invasion (2). Il était pourtant avéré que c'était Philippe-le-Hardi qui donnait l'impulsion aux Grandes Compagnies depuis Apremont et Montsaugéon (3). Aussi lorsque la ligue des barons comtois, dont nous avons donné plus haut la composition, eut pris l'offensive et délogé les Routiers de Pesmes, de Saint-Aubin (4) et du château de Sauvigney (5), les plus intrépides parmi les

son chef comme en compagnie d'autres malfaisours a esté à meffaire audit Réaulme robé, pillé et fait murtrés et ces choses sont toutes notoires » (Archives de Besançon.)

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Nicolas Joly, de Gray.

(2) Le conseil se composait ordinairement du comte de Montbéliard, du chancelier Ancel de Salins, de Charles de Poitiers, d'Humbert de la Platière, de Thiébaud, sire de Rye, d'Eudes de Quingey et du doyen de Besançon. (Note de M. Edouard Clerc.)

(3) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Dimanche Vittel, 1363.

(4) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Dimanche Vittel. « Lettre du bailli de Dijon annonçant au duc que les ennemis d'outre-Saône ont repris Saint-Aubin. » (7 février 1363, anc. st.; 1364, n. st.).

(5) Archives de la Côte-d'Or, B. 1418. « Solde de Bertrand Gast, d'Alexandre, capitaine de Gray, 10 hommes d'armes et 3 archers à 100 arbalétriers et autres de sa route avec pain, vin, poisson et viande au retour de la forteresse de Sauvigney, prise celi jour 2 mars 1364; — 8 avril, vivres fournis à leur retour d'abattre la forteresse de Sauvigney, miner des rochers et mettre le tout au néant pour ce qu'il estoit vérité que aulecungs ennemis de la comtesse estoient devant Igny et autre part avoient fait faire chaffaux et eschelles pour remparer et renter ladite forteresse. ... Des-pens de 15 prisonniers pris au lieu de Sauvigney, c'est à savoir Thiebaud de Galles et autres des compaignons tenus es prisons de Gray, mois de mars, avril, mai, juin et quinze jours de juillet suivant qu'ils furent exécutés la plupart et le demorant mis à délivre par le gou-

confédérés résolurent, la sécurité de la plus grande partie de la province assurée par la rupture du pont d'Apremont (1), de poursuivre leurs succès en allant attaquer le duc jusque dans ses Etats (2). A la tête de ces envahisseurs se trouvaient Jean de Neufchâtel et le seigneur de Rigney près de Gray. Ils pénétrèrent dans le duché par la vallée de la Vingeanne, qu'ils remontèrent jusqu'aux portes de Langres; ils s'emparèrent des châteaux de Rousay et de Beaufort, qui leur servirent de repaires pour ravager cette région. Là, ils guerroyèrent contre les bandes de Jean de Chauffour, qui occupaient toujours Dampierre-sur-Salon, après avoir ruiné les villages de La Villedieu, Velorcey, Equevilley, l'Hôpital, situés au nord de Vesoul (3), et même les environs de Baume, malgré les efforts du sire d'Oiselay pour les repousser. En représailles des dégâts commis dans le comté, Jean de Neufchâtel multiplia ses courses (4), et faillit même enlever Philippe-

vernement. On fit scels et portes à la caivolte (petite cave) du chastel de Gray pour les mettre; - 12 livres 18 sous données à M. Jean de Cousance qui étoit allé à Gray saisir Jacquot Desloges et le mener en prison. »

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Joly. « Vivres fournis à Bertrand Gast et à sa route le vendredi Benoit (22 mars 1364, n. st.) au retour qu'ils firent de rompre et despecier le pont d'Apremont pourquoi les ennemis n'y passèrent plus. »

(2) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Dimanche Vittel. « 1^{er} décembre 1363. Avis donné par Guillaume d'Apremont et le bailli de Dijon que Hugues de Chalon et Jehan de Neufchâtel et leurs adherens devoient passer au royaume de France par Mâcon. Le 2 décembre, le conseil en donna avis au duc de Touraine par un exprès qui le trouva à Villeneuve-le-Roy et rapporta des lettres adressées à Jean de Bourgogne, à Jacques de Vienne et au seigneur de Grandion. »

(3) Archives de la Côte-d'Or. Comptes de Dimanche Vittel et de Joly, de Gray. — Cartulaire de Faverney.

(4) « Pour faire revange contre ceux du duché par les griefs et domages qu'ils avoient fait au comté de Bourgogne avec l'Arcepreste et li Compaignies pour le fait du duc. » Lettres de M. de Montbéliard. (Note de M. Edouard Clerc.)

le-Hardi pendant qu'il était au château de Rouvres (1).

La situation du duc s'aggravait chaque jour. Les Compagnies qu'il avait jetées sur la partie méridionale du bailliage d'Amont et sur les rives du Doubs, repoussées dans le duché, ne pouvaient plus, depuis la rupture du pont d'Apremont, tenter de nouvelles incursions dans le comté. Quelques-unes avaient suivi alors le duc de Touraine et l'Archiprêtre dans la campagne entreprise contre Charles-le-Mauvais, qui, à la mort de Jean II, avait pris les armes contre son successeur Charles V, et elles avaient assuré ainsi le succès de la journée de Cocherel. Mais la plupart, parcourant les environs de Dijon, d'alliés étaient devenues des ennemis dont les excès rivalisaient avec ceux de Jean de Neufchâtel (2). Aussi quand Philippe apprit que toute la noblesse comtoise était réunie dans les plaines de Villers-Farlay à l'appel du comte de Montbéliard, « vicaire de l'Empire sur les régions de Gaule, » et prête à l'attaquer (3), il eut recours à la médiation de son frère le roi Charles V, qui voyait avec regret la guerre allumée entre les deux Bourgognes, et craignait qu'elle ne devînt bientôt générale en amenant les Anglais à intervenir dans cette lutte. Il envoya le bailli de Sens au camp de Villers-Farlay, et celui-ci, après une laborieuse négociation avec Ancel de Salins, parvint à faire accepter aux deux parties une paix honorable. Un traité fut passé le 25 juillet 1364; il portait en substance : « 1° que, à défaut

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Vittel. « 4 mai 1364. Lettres de MM. de Vaudenoye et d'Aigremont au duc qui étoit à Rouvres, l'avertissant qu'il prit garde de sa personne parce qu'il y avoit un parti de par delà la Saône qui vouloit l'enlever. »

(2) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Vittel. « Le 6 février, Jean d'Armagnac se sépare du duc malcontent et se retire en son pays par le comté de Chalon. Le bailli de Dijon écrit de se délier de lui. Aux mois d'avril et de mai, les Routiers surprennent Pontailler-sur-Saône; les officiers du duc composent avec eux pour les faire sortir; le 6 juin, le château de Mirebeau est surpris par les Anglois. »

(3) Gollut, p. 771. (Note de M. Duvernoy.)

par le comté de Montbéliard et Jean de Neufchâtel et leurs aidans de prendre trêve, le duc pourra leur faire guerre sans danger pour Madame; 2° que la trêve ordonnée par la comtesse, le duc fera sans délai départir du comté les Grandes Compagnies qui y sont; 3° que les prisonniers seroient rendus (1). » Philippe abandonnait toute prétention au titre de comte palatin. Certes, de telles clauses étaient bien avantageuses pour les deux pays, car elles devaient les délivrer, momentanément du moins, d'un fléau qui les désolait depuis quatre années. Malheureusement leur exécution ne dépendait pas complètement des parties qui les avaient arrêtées; il allait falloir compter avec les Routiers bretons de Jean et de Thiébaud de Chauffour et avec les bandes allemandes de Jean de Neufchâtel. De nouveaux efforts étaient donc nécessaires pour expulser ces envahisseurs. Jean de Neufchâtel, en effet, et son oncle le comte de Montbéliard ne devaient accepter qu'avec répugnance une telle paix. Pourtant, comme elle n'était pas encore ratifiée par la comtesse, ils résolurent de différer encore l'entreprise qu'ils méditaient contre le duché, et s'entendirent avec le bailli de Sens et de Sombernon, lieutenant général du duc, pour expulser les Grandes Compagnies anglaises des rives de la Saône et de la partie nord du bailliage d'Amont. Sauvigney et Corgeniron livrèrent à prix d'argent le château d'Apremont (2); puis une expédition habilement dirigée obligea les frères Jean et Thiébaud de Chauffour d'abandonner Dampierre-sur-Salon. Jean de Chauffour se dirigea sur Gray, espérant l'enlever pendant que toute la noblesse poursuivait son frère sur les confins de la Champagne; mais il échoua dans cette tentative, et, fait prisonnier par Sombernon, il fut livré à un tribunal militaire et décapité à Langres (3). C'est alors que parvinrent les lettres de la comtesse

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 59.

(2) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 449.

(3) Gollut, p. 771. (Note de M. Duvernoy.)

Marguerite, ratifiant le traité négocié par Ancel de Salins. Jean de Neufchâtel refusa d'y accéder, et se précipita avec d'autant plus de facilité sur le duché que les Compagnies de l'Archiprêtre n'étaient pas là pour l'arrêter, et que leurs débris étaient dispersés dans le bailliage d'Aval et dans les environs de Besançon. Cette brusque attaque força Sombernon à se retirer sur Auxonne et à demander des renforts au duc, qui lui envoya les deux de La Tremouille avec quelques hommes d'armes. Emporté par son ardeur, Jean de Neufchâtel s'empara, par un coup de main, de Pontailler-sur-Saône. Mais attaqué par des forces supérieures, il tomba, en même temps que la place, entre les mains des frères de La Tremouille, qui le vendirent à Philippe-le-Hardi pour le prix de 8,000 florins; le duc ne crut pas payer trop cher la possession d'un des plus implacables adversaires des prétentions de la maison de France sur le comté (fin d'août 1364). Conduit à Chalon, il fut transféré au château de Semur, où des historiens le font à tort mourir après une captivité de cinq ans (1). Un titre conservé aux archives du Jura (2) rétablit la vérité sur ce point; ce document jette une si vive lumière sur les événements contemporains, que nous croyons devoir en donner une analyse sommaire. C'est un traité passé, le 23 août 1369, entre Henri, sire de Rahon, Jean de Salins, sire de Poupet, Poincard de Nozeroy, sire de Villers-Robert, Etienne d'Oiselay, sire de Frasné-le-Châtel d'une part, et, de l'autre, les gens du conseil du duc de Bourgogne, traité dans lequel est stipulée la délivrance de Jean de Neufchâtel, prisonnier du duc. Jean de

(1) Gollut, p. 772. (Note de M. Duvernoy.) — Dunod fait mourir Jean de Neufchâtel dans un château en Alsace. — M. Edouard Clerc, tout en reconnaissant qu'il est sorti de prison, puisqu'il a confirmé en 1366 les franchises de son bourg de Roulans, pense qu'il est mort en captivité. Cet historien semble admettre aussi que c'est en attaquant Pontailler que Jean fut pris.

(2) Série E, art. 533.

Neufchâtel promet d'abord de ne demander au roi de France et au comte de Tancarville aucune indemnité pour les pertes qu'il a faites à la bataille de Brignais; il était, en effet, à ce moment, au service du roi de France, qui devait être responsable des pertes faites en combattant pour lui; il s'engage en outre à être homme-lige du duc de Bourgogne, ainsi que son père Louis, à combattre tous les ennemis de Philippe-le-Hardi, excepté l'empereur de Rome, c'est-à-dire l'empereur d'Allemagne, M^{me} la comtesse de Flandre et d'Artois, comtesse palatine de Bourgogne, le duc de Savoie, Hugues de Chalon, sire d'Arlay, et le comte de Montbéliard, les terres de la famille de Neufchâtel étant de la mouvance de ces princes. En cas de conflit entre ces derniers et le duc de Bourgogne, les de Neufchâtel devront garder la neutralité; jamais ils ne pourront refuser l'hommage au duc de Bourgogne. Ils renonceront à toutes les pensions que leur faisaient les rois d'Angleterre et de Navarre, et serviront toujours le roi de France dans les guerres qu'il pourra avoir contre eux. Ils promettent aussi de ne plus molester les sujets du duc et du roi de France. La rançon est fixée à 6,000 florins d'or francs de France, payable au duc de Bourgogne ou à Guy de La Tremouille. Jean s'engage en outre à donner à la comtesse de Flandre 800 florins que le duc doit à cette dernière, à moins que la comtesse ne veuille bien en donner décharge au duc. Il sera fait de toutes ces stipulations une cédule qui sera déposée dans les archives pontificales (*camera papæ*), et le Saint-Père sera pris pour arbitre dans les difficultés qui s'élèveraient au sujet de l'exécution des clauses de ce traité. Sous ces dures conditions, Jean de Neufchâtel sortira de prison, sera relevé du serment qu'il a prêté comme prisonnier, et il lui sera fait remise de toutes les sommes qu'on aurait pu lui demander pour la prise de Pontailler. Henri de Rahon, Jean de Salins, Poinçard de Nozeroy, Etienne d'Oiselay jurèrent sur le corps même du Sauveur de faire respecter ce traité. Ils doivent aussi fournir

des otages qui resteront à Dijon, savoir : Henri de Rabon, trois gentilshommes et six chevaux, et Poinçard de Nozeroy, deux gentilshommes et quatre chevaux, qu'ils s'obligent à remplacer dans les onze jours en cas de mort ou d'absence; ils promettent de combattre de tout leur pouvoir Jean de Neufchâtel s'il vient à l'encontre de cette convention, qui est homologuée par Jacques de Grammont, official de la cour de Besançon, le 27 août 1369. Ce fut dans ces circonstances que Jean de Neufchâtel recouvra la liberté; il est probable qu'il n'en jouit pas longtemps, et qu'une mort prématurée, arrivée seulement quelques mois après sa sortie du donjon de Semur, fit croire qu'il y avait succombé.

Le comte de Montbéliard, qui avait secondé les desseins de son neveu, continua la lutte seul après la prise de Pontailler. Froissard (1) nous apprend qu'avec 1,500 lances recrutées en Alsace et en Allemagne, il s'avança jusqu'à Châtillon-sur-Seine. C'est là qu'il rencontra le duc et l'Archiprêtre avec de nouvelles Compagnies; obligé de reculer devant eux, et poursuivi à travers le comté, il ne trouva de refuge qu'au-delà du Rhin (septembre 1369). Le comté de Montbéliard fut particulièrement ravagé à cette occasion. Puis les Routiers se répandirent de là dans toute la Franche-Comté.

Philippe-le-Hardi était tenu, par une des clauses du traité que nous avons rapporté, de faire vider le comté aux Grandes Compagnies. C'était une tâche difficile, car les Routiers n'obéissaient plus à aucun chef, pas même à l'Archiprêtre, qui avait été obligé, dit Froissard (2), « de juer sus quatre cent pillards » dans le duché envahi à la faveur de ces troubles. Le duc avait à craindre, en outre, que les Grandes Compagnies chassées du comté ne refluaissent sur ses Etats. Le 8 août 1364, le gouverneur Somberton lui avait mandé que les Routiers avaient pris Pesmes, et le 27 septembre

(1) Vol. 1, chap. CCXXIII.

(2) Vol. 1, chap. CCXXIII.

suivant, il ordonne à Jacques de Vienne, à Jean de Vergy et à Philippe de Jaucourt de ne plus poursuivre les Compagnies du comté de peur qu'elles ne fissent la guerre au duché (1).

Mais la noblesse franc-comtoise, dont l'attitude énergique venait de sauver le pays en intimidant les armes françaises et bourguignonnes, devait encore le délivrer, momentanément du moins, de ce terrible fléau. A la fin de 1364, les Compagnies, repoussées de la partie nord du bailliage d'Amont, occupaient avec Pesmes, qui n'avait pu encore être repris, le premier plateau des montagnes du Jura, depuis Montbéliard jusqu'à Lons-le-Saunier. Une bande, commandée par un gentilhomme neuchâtelois nommé Raoul de Cormandréche, ravageait les environs de Baume-les-Dames (2), mais n'avait pu emporter la ville. Un gentilhomme du pays, Jean de Bolandos, surnommé Brisebarre, à la tête d'une autre *route*, s'était emparé du château de Scey en Varais, construit sur un roc sourcilleux dominant la Loue. Dans une des courses qu'il entreprit aux alentours, il fit prisonnier Henri de Vienne, sire de Mirebel en Montagne. A cette nouvelle, comme gardien du comté de Bourgogne, le comte de Montbéliard, à peine revenu d'Allemagne, et Jean de Montmartin, comme bailli, convoquèrent la noblesse à Quingey (3). Le siège de la forteresse de Scey

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Dimanche Vittel.

(2) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Joly, de Gray.

(3) Gollut, p. 774. (Note de Duvernoy.) - Mandement cité par M. Edouard Clerc : « C'est ce que Girard de Lomont, prévôt de Baume, a fait savoir à Jean sire de Montmartin, chevalier bailli au contey de Bourgogne, du bailliage d'Amont, por li et dix hommes d'armes estant avec li, c'est à savoir, mons Pierre de Montmartin, son fils Thiébaut de Montbozon, Hugues d'Essay, Estevenin de Voillans, Thiébaut-le-Bacoillet, Thiébaut de Bathenans, Jean de Saint-Moris, Regnaud d'Arpenans, Eude de Vanne, Guillaume Malfurby de Montbozon, escuyers et autres, et havoient quarante-six chevalx pour aloier affaire et sostenir la mission dudit bailly et à sadite Compagnie pour aller à siège devant Ceyx, lequel siège étoit mis pour messire Henri de Vienne, qu'il estoit détenu pri-

fut décidé. On se munit d'un engin puissant lançant d'énormes blocs de rochers contre les murailles, de poutres ferrées jouant le rôle à cette époque du bélier antique, de fascines pour combler les fossés. Après une lutte acharnée, Jean Brisebarre, voyant que la plupart de ses hommes avaient succombé sous la nuée de flèches et de carreaux que les arba-

sonnier par messire Jean Brisebarre; et auquel siège ledit Bailly allay pour le commandement et ordonnance de mons de Montbéliard, gouverneur et gardien du conté de Bourgogne, et par ses lettres dont la teneur s'ensuit: « Henri, cuens de Montbéliard, gouverneur et gardien du conté de Bourgogne, à nostre ami Jean, sire de Montmartin, chevalier bailly en la comté, salut. Nous ensemble le conseil et Madame la comtesse de Flandres, d'Artois et de Bourgoigne..... avons estoy ensemble à Quingey pour conseiller, regarder et pourvoir aux bons remèdes qui se pourroient mettre en la segurté, tuition et bonne garde de toutes bonnes gens qui ont désir et voudroient vivre en bonne paix et tranquillitez et contredire à la volonté puissance efforce de tous malfaiteurs, robeurs et pilleurs, à toute force et vigueur afin que le peuple et les bones gens du pays puissent demorer en paix. Laquelle chose ne se peut faire ne acomplir sans très-graves missions..... et pour ce a été accordé que Madame à ses frais et missions doit avoir et sostenir trente hommes d'armes et trois cents sergens de gens de sa terre, que feroient à leurs missions avec les autres gens que les autres seigneurs du pays ils tendront aussi à lour mission. Pourquoi vous mandons et par ces présentes commettons que tantost et sans délai vous mandez et assemblez des gens et sujets de ma dite dame, estant en votre bailliage, dix hommes d'armes bien montés, armés et apparroillés es missions de madite dame et cent sergens pourvus de vivres pour un mois..... et soient devant Ceyx deans ceste prochain samedi après l'an nuef, et les y amenez en votre personne. Donnè à Quingey solz nostre scel le penultième jour de decembre, l'an de grâce mil CCCLIII » [En conséquence de ces ordres, « le bailly rassemble ses hommes et part de Baume-les-Dames le samedi (4 janvier 1365), le lundi arrivé à Saule, le soir couché à Maizières devant Ceyx, où il demeure jusqu'au mercredi (8 janvier) que traictie et accord fut faict devers ledit Henri de Vienne, et se départit ledit bailly du siège, passé à Nancray près Roulans, et le mercredi soir est à Baume]. » — D'après la pièce rapportée ci-dessus, l'usage s'était introduit en Franche-Comté de commencer l'année au 1^{er} janvier.

létriers décochaient sur les créneaux et faisaient pénétrer depuis le pied des murs par l'ouverture des machicoulis, et qu'il ne pourrait résister au rude assaut qui se préparait, demanda à parlementer; il espérait ainsi avoir la vie sauve. Mais le comte de Montbéliard, après avoir délivré Henri de Vienne, qu'on trouva dans un cul de basse-fosse, livra son persécuteur à la comtesse Marguerite, qui le fit mettre à mort [commencement de janvier 1365] (1).

Vers le même temps, des Routiers débandés, venant soit des montagnes du Doubs, soit de Pesmes, incendièrent les deux bourgs qui composaient alors la ville de Lons-le-Saunier (2) [fin de décembre 1364]. Ce ne fut que dix ans plus tard que les pauvres bourgeois lédoniens purent faire disparaître les traces de ce désastre. On les voit, en 1375, emprunter 400 fr. « de bon or, de loyal et juste poids sans aucun vice d'usure, » de Guye de Toulouse, dame de Bornay, « considérans et regardans la grant charge des habitans de ladite ville, les guerres, missions, outraiges et despens que l'on fait chacun jour audit lieu, tant façant les travaux de la ville, la cloison du chastel, les eschisses contre danger et employ et édifice-ment et missions pour ladite ville, et considérant ce que lesdits habitans de ladite ville sont obligés (3) »

(1) Gollut, p. 774. (Note de M. Duvernoy.)

(2) Archives du Jura, série H. Charte de l'abbaye de Baume-les-Messieurs, datée du 1^{er} octobre 1367, rappelant ce fait.

(3) Archives du Jura, série E (fonds de Marnix).

IV.

LES GRANDES COMPAGNIES DE 1365 A 1370. — BATAILLE DE CHAMBORNAY.

Malgré les efforts du duc et de la comtesse de Bourgogne, et l'appui qu'ils se prêtaient mutuellement pour repousser les Grandes Compagnies, celles-ci ravageaient toujours les deux provinces. Une nouvelle bande, que l'attaque subite d'un chevalier bourguignon avait empêchée d'escalader Sancerre, vint renforcer les Routiers qui se trouvaient déjà dans le duché de Bourgogne au mois de janvier 1365 (n. st.). « Oncques, dit Froissard, au royaume de France, compagnons tenant route n'avoient perdu comme ils firent là (à Sancerre). Aussi juroient-ils bien que la Bourgogne paieroit jusqu'au dernier écu ce qu'un Bourguignon leur avoit pris (1). » Au commencement du carême de 1365, elle s'empare du château de Villaines-les-Prevostés, et menace Vieux-Château et Villaines en Duesmois (2). Elle était encore dans ces parages à la fin de

(1) Froissard, vol. II, chap. IX.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,524. Compte de Guiot Belle-dent, châtelain de Vieux-Château, f. 65-1367. « Dépenses pour l'entretien du fort du Vieux-Château quand les ennemis étoient à Villaines-les-Prevostés, à trois petites lieues de Vieux-Château, au commencement de carême 1364 (v. st.) Recette d'un florin, prix d'une jument trouvée d'épave après le départ des ennemis. » — Archives de la Côte-d'Or, B. 6,558. Compte de Pierre de Chassenay, châtelain de Villaines en Duesmois. Gages de Simon Rocquelin de

l'année (1). Mais une Compagnie plus considérable, commandée par le frère du fameux Seguin de Badefol, se tenait dans les environs de Chalon et de Mâcon, attirée par les foires et les marchands qui s'y rendaient; elle avait même formé le projet de s'emparer du duc de Bourgogne quand il irait à Avignon vers l'empereur (2). Renforcée des Routiers qui, à ce moment,

Châtillon, qui avoit été enfermé en armes au château de Villaines « pour la défense d'icelui pour le doute qui estoit au pays pour cause des inimis qui avoient pris le fort de Villaines-les-Prevostes dès le mardi de caresmes prenant 1364 (v. st.) jusqu'au 26 mars suivant. » — B. 6,205. Compte de Thiébaud-le-Fort, châtelain de Semur en Auxois. (Art. déjà cité dans l'introduction.)

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 6,524. Compte de Guiot Belledent, etc. « Solde des hommes d'armes qui avoient gardé et fait la gaitte à cause des ennemis depuis la Saint-Martin d'hiver 1365 jusqu'à la même date 1366. Travaux de réparations exécutés au château. » — B. 6,205. Semur en Auxois, 1364-1366. Compte de Thiébaud-le-Fort, châtelain. Recette d'un florin et un gros provenant de la vente d'une génisse que Jean Quancy de Villeneuve avait « toulée à Jean Pillard, qui estoit avec les routes qui passèrent par auprès Semur, environ la Saint-André 1365. » Autre recette d'un florin quatre gros pour la vente d'une vache d'épave restée dans la justice de Saint-Euphrône, « des Compaignes qui passèrent par illec le dimoinge après la Saint-André 1365, laquelle fut vendue vingt-huit gros. » Gages des gens d'armes et des sergens mis au donjon de Semur par ordre du duc du 28 octobre 1366.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,567. Compte de Girard de Longchamp, bailli et maître des foires de Chalon. « Messenger portant au duc à Dijon des lettres venues de Tournus à Chalon, disant que le frère de Mons. Seguin de Badefoul voulait prendre le duc de Bourgogne quand il irait à Avignon vers l'empereur. Frais que fait le bailli de Chalon pour informer le gouverneur de Bourgogne, quelque part qu'il fut, des nouvelles relatives aux gens d'armes qui étoient sur le pays. » — *Idem*, B. 3,568, *idem*. « Messagers à cheval qui vont de Sagy à Cuisery et dans d'autres forteresses, dire aux capitaines de la part du bailli de se tenir sur leur garde, parce que les Compagnies se dispoioient à déloger. Dépenses du bailli de Chalon et de plusieurs chevaliers qui étoient allés avec lui, par ordre

quittèrent le comté de Bourgogne, elle envahit la Bresse et la ravaga, ainsi que les Dombes, le Beaujolais et les environs de Lyon, où elle resta cantonnée (1). Elle avait

du duc, à Verdun-sur-le-Doubs, pour protéger le passage « de l'Empire au royaume » des Compagnies qui étoient à Longwy, à Pesmes et ailleurs. Gages de Regnault de Bugey, écuyer, établi par le bailli de Chalon capitaine du bourg de Saint-Jean-de-Mézel de Chalon, à cause des Compagnies qui étoient sur le pays. Expédition destinée à protéger le château de Courtevais contre les ennemis qui vouloient le prendre. » — *Idem*, B. 5,346. Compte de Guillaume de Saint-Privé, écuyer, capitaine et châtelain. « Voyage fait à la fin de juillet 1365 pour porter à Dijon des lettres qui annonçoient au duc « que les Compagnies estoient au pays ; » à Chalon vers le bailli « pour lui faire savoir des nouvelles des ennemis ; » à Autun, pour informer le bailli de la prise de la maison messire Jacques de la Sorne, « et ensuite pour lui annoncer la rendue de la même maison ; » à Dijon, pour avertir le duc que les ennemis étoient entrés au Mont-Saint-Vincent le samedi avant la Fête-Dieu. »

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Pierre d'Estrées, chevalier, châtelain de Châtillon-les-Dombes, 1365. « Messagers envoyés près du sire de Saint-Amour, à Saint-Trivier de Corteux, à Pont de Veyle, à Bourg, dans les Dombes, pour lui faire connaître les attroupemens qui se faisoient à Romaney et qui menaçoient les Dombes. Dépenses de Humbert de Corgenon, chevalier, qui avoit fait la visite du château. Salaire de six hommes qui avoient fait le guet dans ledit château. » — B. 7,590, *idem*, 1365. « Salaire d'un chacipole expédié à Montluel, Mirebel et Saint-Bernard près d'Anse, pour s'enquerir de ceux d'Anse (les Grandes Compagnies), parce qu'on disoit que quelques-uns d'eux s'étoient montrés en Bresse, et pour rechercher une femme qui avoit habité cette ville et y avoit appris que ses habitans devoient y faire du dégât sur les territoires de Saint-Trivier de Courtaux, Pont de Veyle, Pont de Vaux et autres lieux. Messagers envoyés par le bailli de Saint-Bernard à Beau-regard, à Trévoux, à Montmerle et sur plusieurs points de la Saône, par suite des déclarations faites par un espion des sociétés d'Anse (Grandes Compagnies) qu'on avoit arrêté et qui s'étoit dit envoyé par messire Seguin (de Badefol) pour épier les villes de Bresse ; — pour reconnoître l'ennemi sur les bords de la Saône ; — pour faire savoir au bailli de Bresse, le lundi de la Nativité de S. Jean, que les ennemis étoient en Bresse ; — pour avertir le sire de Beaujeu que les ennemis passaient la Saône ; — pour porter le 15 juillet au

choisi pour quartier général la petite ville d'Anse (chef-lieu de canton du département du Rhône, arrondissement de Villefranche). C'était là que se tenait Seguin de Badefol pour être à portée de diriger et de seconder les expéditions de ses hommes en Bresse et de ses lieutenants, Espiotte près de Chalon, le *bourc* Camus, le *bourc* d'Aussain et le *bourc* de la Roque à Pouilley, Brian de Saint-Pastour, Bardet de Bosillon et Jiliot le Nègre à Vitteaux en Auxois (1). Le 28 novembre 1365, l'Archiprêtre, toujours au service du duc, sachant que chaque jour ils chevauchaient « à toute grant quantité d'eschesles pour embler bonnes villes et chasteaux, leur ordonna de vuidier le pays, ou qu'ils auront à faire à lui (2). » Vingt jours avant, « on leur avoit apporté lettres de par messire Dugesclin que tantôt ils se départissent du duché et s'en allassent après li (3). » Le messenger qui portait la lettre des officiers du duc à Duguesclin fut même dépouillé au-delà de Dijon par la *route* d'Espiotte (4).

Dans le comté de Bourgogne, le même fléau sévissait dans toute sa force. Estrabonne, Corcondray, Pesmes et Longwy furent, dès le mois de janvier 1365, au pouvoir des Compagnies de Lanu, qui prenait le titre de capitaine de Longwy, de Galois de la Motte, de Nardoin de Burgeray, de Bertrand du Bourg du Bartail, de Richard Tanton, capitaine de Pesmes (5), « compagnons apperts, dit Froissard, à bien

bailli de Bresse des lettres du châtelain, qui lui annonçoient que 120 glayvo (lances) avoient passé la Saône. Lettres adressées au comte de Savoie par Guillaume de Chalamont et Hugues de Saint-Amour pour lui dire que le duc d'Anjou avoit donné ordre à messire Seguin de Badefol et à Bernard Delarbret (d'Albret) d'entrer en Bresse entre Mâcon et Tournus. Salaire des gens d'armes du Dauphiné qui étoient venus pour s'opposer aux ennemis. »

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Dimanche Vittel, 1365.

(2) *Idem.*

Idem.

(3) *Idem.*

Idem.

(4) *Idem.*

Idem.

(5) Gollut, page 775.

adviser batailles, assaillir et escheller villes et châteaux, puis à les vendre au premier venu qui pouvoit les payer. » Leurs détachements, qui couraient le pays, brûlèrent Lons-le-Saunier, et menacèrent d'emblor Dole plusieurs fois (1). Comme ces routes étaient principalement composées d'Anglais, la comtesse Marguerite et les gens de son conseil s'adressèrent à Edouard pour obtenir le départ des Grandes Compagnies. Mais il fallut traiter avec elles à prix d'argent comme en 1362. La rançon du comté dut être considérable, puisqu'on fut obligé « de faire une imposition sur les nobles (2), » car les caisses des receveurs de la comtesse ne purent la fournir. Comme elle tardait à être payée, les Routiers, qui avaient évacué Pesmes, Longwy et Estrabonne, mais étaient toujours stationnés dans les environs, lassés d'attendre, tentèrent une nouvelle surprise de Besançon, surprise qui n'eut pas plus de succès que la première (3). Ils avaient mis à leur tête un certain Guichard Monnot, dont le nom semble indiquer une origine franc-comtoise, pour remplacer les capitaines dont nous avons rapporté plus haut les noms, et qui avaient probablement suivi Duguesclin et l'Archiprêtre en Espagne. Au commencement de 1366, ce Guichard Monnot avait repris les places de Choye et d'Estrabonne, et son échec devant Besançon ne l'empêchait pas de tenir la campagne un peu à l'aventure, et en divisant ses troupes comme devait le faire un chef inexpérimenté, « afin de mieux courir le pays et le mettre en proie. » Ce fut alors que Jean de Vienne « ayant faict amas de quelques bones troupes de vaillans gentilshommes et soldats entre lesquels commendoient messire Eudes de Montmartin, baillly d'Aval, Henry de Sauvagnay,

(1) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 422.

(2) Gollut, p. 775.

(3) *Idem.* Cette tentative eut lieu, selon quelques historiens, le dimanche de Quasimodo, 1365; selon d'autres, à la fin de la même année. Cette dernière opinion paraît la plus véridique.

Jean d'Arguel, Guy, sieur de Chastillon-Guyotte, Jean de Montauban et autres, sortit de Besançon, où il estoit entré pour la garde de la place, » pour se mettre à sa poursuite. Une première bande fut rencontrée près de l'abbaye de Bellevaux, et culbutée (1). Puis Guichard Monnot, qui venait à la rescousse de ses hommes, fut atteint près de Chambornay. « Là, sans marchander, dit Gollut, il (Jean de Vienne) chargeat chauldement, avant que l'Anglois heut le moten de recognoistre le petit nombre qui le combattoit; et furent les premiers qui allèrent à la charge les deux chefs des deux partis, qui coururent bravement l'un contre l'autre; mais le Bourguignon renversa l'Anglois mort sur la place d'un coup de lance. Ce bon commencement fut suivy par les Bourgougnons; car prenans exemple à leur chef, allèrent résolument à la charge et donnèrent tant furieusement dedans les Anglois qu'ils les enfoncèrent et taillèrent en pièces, sauf quelque petit nombre des mieux enjambés, qui le gagnèrent à courir; et toutefois les paisans espanchés par dedans les bois en recueillirent beaucoup, en tel succès que après plusieurs massacres faicts en divers lieux, selon que ces misérables veincus estoient rencontrés, non-seulement ce peu qui restat de ces Compagnies de Chambornay, mais encore le surplus vagabondant par le pais, fut taillé en pièces ou contrainct de se partir et fuir en France (2). »

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Perrenot de Lavans (janvier 1366).

(2) Gollut, pp. 776 et 777. Il y a deux localités en Franche-Comté, situées toutes les deux dans le département de la Haute-Saône, séparées par une distance de 16 kilomètres, du nom de Chambornay, et qui peuvent prétendre toutes les deux à l'honneur d'avoir été le théâtre de la victoire de Jean de Vienne. M. Suchaux (*Dict. des communes de la Haute-Saône*) pense que le combat a eu lieu à Chambornay-les-Pin (canton de Marnay), près de l'Ognon. Il fonde son opinion sur ce que ce village est directement sur la route de Besançon à Gray, qui a dû être suivie par les Routiers après leur

« Le reste des Routiers, dit M. Edouard Clerc, se montra plus traitable. On les renvoya en leur donnant 28,000 florins et trois coursiers; ils livrèrent des otages et partirent dans les trois jours, suivant Duguesclin en Espagne. Telle fut à peu près la fin d'un fléau déplorable et toujours renaissant depuis le traité de Bretigny, et qui, depuis cinq ans, avait coûté au pays de Bourgogne deux villes et une partie de ses villages. » Les deux provinces ne furent pas malheureusement aussi rapidement délivrées que le prétend l'historien franc-comtois. Duguesclin et l'Archiprêtre emmenèrent, il est vrai, un grand nombre des Routiers en Espagne; mais il en resta encore beaucoup dans le pays, et ceux qui se décidèrent à quitter le comté de Bourgogne traversèrent le duché, où on les voit séjourner pendant une partie des années 1366 et 1367. En 1366, en effet, on craignait en Bresse l'arrivée de l'Archiprêtre « et de ses sociétés, » qui avaient menacé cette région

échec devant Besançon, et qu'on a trouvé des débris d'armes au lieu-dit de son territoire désigné sur le cadastre et sur l'atlas départemental de la Haute-Saône sous le nom de *Champ de la guerre*. Mais il faut remarquer qu'une première escarmouche avait déjà eu lieu près de l'abbaye de Bellevaux, et que la seconde affaire ayant suivi de près la première, a dû par conséquent avoir lieu à une distance peu considérable. Cette considération milite en faveur de l'opinion qui place à Chambornay-les-Bellevaux la rencontre racontée par Gollut. Le territoire de cette localité renferme aussi un lieu-dit désigné sur le cadastre sous le nom de *Champ de la guerre*. Enfin il est certain que l'abbaye de Bellevaux eut beaucoup à souffrir des ravages des Grandes Compagnies; car, en 1381, lors de l'élection de l'abbé Gérard, les visiteurs ne trouvèrent dans ce monastère, qui avait des possessions immenses, que neuf mesures de froment, point d'avoine, trois muids de vin, 97 bêtes à corne, 20 chevaux ou ânes, 124 moutons. Il fut constaté en outre que l'abbaye devait 707 florins, et que ses créances ne s'élevaient, au contraire, qu'à 42 florins (Archives de la Haute-Saône, H. 74); et en 1396, l'abbé de Saint-Paul de Besançon publia de nouveau la bulle du pape Clément VI, fulminant l'anathème contre les personnes qui, à la faveur des guerres, s'étaient emparées des biens du monastère de Bellevaux. (*Idem*)

de leur passage (1), et les environs de Dijon étaient toujours parcourus par les Compagnies (2).

La comtesse Marguerite n'avait pu qu'à grand'peine réunir les 28,000 florins demandés pour l'évacuation de la Comté. Elle avait, dans ce but, engagé la plupart des châteaux domaniaux (3). L'Archiprêtre l'avait cautionnée près des Routiers pour

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 7,117. Compte d'Humbert de Corgenon, capitaine de Bourg, 1366. « Paiement des hommes envoyés en diverses parties du pays dans l'été de 1366, parce qu'on disoit que l'Archiprêtre devoit y entrer avec ses bandes (*una cum ejus pessima comitiva*). Argent donné à Jean de Châtillon, que le bailli avoit envoyé où étoient les Compagnies (*societates*) pour en avoir des nouvelles. Messagers envoyés en divers lieux à cause des menaces de l'Archiprêtre. » — B. 6,792, 1366. Compte de Pierre de Grangeat, chevalier, châtelain de Bagé. « Messagers envoyés soit à la comtesse pour lui faire savoir ce qui étoit arrivé récemment en Bresse, soit dans divers lieux pour annoncer ou connoître l'état des Grandes Compagnies (*societatum*) qui s'efforçoient de pénétrer dans les terres du comté de Savoie. » — B. 7,591. Châtillon-les-Dombes. Compte de Pierre d'Estrées, 1367-1368. Reconstruction des murs du château, entre le donjon et la porte du *Recept*. Salaire d'hommes envoyés à Lyon, à Mâcon, vers le bailli de Beaujolais, sur les passages de la Saône, en divers lieux, pour avoir connaissance des Grandes Compagnies et de leurs intentions. — B. 6,794. Bagé. Compte de Pierre de Grangeat, chevalier, etc., 1368-1369. Messages envoyés en divers lieux pour avoir des nouvelles des Compagnies qui étoient en France et en Empire. — B. 7,522. Châtillon-les-Dombes. Compte de Pierre d'Estrées, 1368-1369. Messagers envoyés par le châtelain, soit au bailli de Beaujeu, soit dans les divers ports et passages de la Saône, pour observer les Compagnies. *Ad sciendum et perquirendum statum societatum malignarum, ultra Sagonam regnantium*. Articles suivants : construction et réparations d'engins et de machines de guerre; achat d'un cornet d'alarme, B. 7,593.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,435. Compte d'Henri d'Arbois, châtelain de Bracey (Bressey-sur-Tille, canton de Dijon), 1366. « Jacot de Grammont et Jean-Pierre d'Auxonne, indemnisés pour avoir, pendant neuf jours, aidé à garder le château de Bracey, au temps que les gens de Compagnie étoient sur le pays. »

(3) En 1368, elle ne conservait en jouissance que Poligny, Dole, Colonne, Salins, Bracon, La Loye, Château-Chalon, Grosnon, Tou-

la somme de 6,000 florins, et, en garantie, on lui avait livré les places de Pesmes et Estrabonne, qu'il occupa avec ses compagnons (1). Ce fut alors que, pour combler le reliquat dû aux Grandes Compagnies, l'Archiprêtre et les gens du conseil de la comtesse imposèrent extraordinairement les grands seigneurs. Cette contribution de guerre n'était en quelque sorte que le rachat du pillage des terres des barons. Les Allemands, dans la dernière campagne, ont imité les procédés des Routiers, et la plupart de leurs réquisitions étaient motivées de la même manière. Le compte de Jean de Bonnay, trésorier du comté de Bourgogne pour le bailliage d'Amont, nous a conservé quelques détails sur la répartition de cette taxe (2). Le sire de Grandson fut imposé à 200 florins; Hugues de Vienne, sire de Pagny, à 500; Huart de Bauffremont, à 60; le sire de Rupt, à 40; Jean de Vergy, à 200; la dame de Montjustin, à 60; le sire de Roland, à 50; le comte de Montbéliard, à 800; Hugues et Louis de Chalon, à 1,500; Jacques de Vienne, à 1,000. On trouva ainsi 4,410 florins, qui, avec les fonds fournis par le trésor de la comtesse, assurèrent le paiement, et par conséquent le départ de l'Archiprêtre et des Grandes Compagnies.

Mais à peine venaient-elles de quitter les deux provinces, que de nouvelles bandes menacèrent le duché (3). Pourtant les

louse, Arbois, La Châtelaine, Quingey, Gendrey, Ornans et Gray. Une partie de ses droits dans les salines était engagée : le comte de Montbéliard, Chariez à Jean de Bourgogne, Pontarlier à Henry de Vienne, Scey à Thiébaud de Scey, etc. (Note de M. Edouard Clerc.)

(1) Archives de la Côte-d'Or. Compte de Perrenot de Lavans.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 1,427.

(3) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,570. Compte de Jean de Vertuz, châtelain de Chalon, 1367-1368. « Messager portant les lettres de Jean de Sombornon, capitaine général du duché de Bourgogne, depuis Chalon jusqu'en Nivernois, dans le Charollois et ailleurs, sur la Loire, à Jean d'Armagnac, à M^{me} de La Motte

préparatifs militaires que l'on fit pour les recevoir les empêchèrent probablement de pénétrer bien avant en Bourgogne. Après avoir pris Saint-Florentin, ils se retirèrent sur les *marches du pays*, attendant une occasion favorable pour recommencer leurs incursions. Beaucoup d'entre eux s'enrôlèrent sous les bannières des seigneurs, qui se livraient alors à de nombreuses guerres privées dans le comté (1), et Jean de

Saint-Jean, au gouverneur de Nivernois, à messire Pierre et Jean Chaudenil, pour avoir nouvelles des gens de Compagnies qu'on disoit estre de l'autre côté de la Loire. Ecuyers chevaucheurs qui étoient allés en Auvergne dans le même but, par ordre de Jacques de Vienne, seigneur de Longwy, capitaine général des gens d'armes qui étoient sur les bords de la Saône sous le commandement du duc de Bourgogne. Messenger du gouverneur faisant savoir au conseil à Dijon que les gens des Compagnies avoient passé la Loire, et qu'il falloit pourvoir à la garde de Paris. » — *Idem*, B. 2,755. Compte de Nicolas Corbetoif, 1367-1368. « Lettres du duc portées à Noyers et à Châtel-Gérard pour avoir connoissance des ennemis qui étoient dans l'Auxerrois ; à Flavigny, au comte de Sancerre, qui y étoit logé ; d'autres à Montbard, à Châtel-Gérard, Montréal, par lesquelles le duc ordonnoit aux baillis de faire retraire les gens du pays, à cause de la présence des ennemis ; chevauteur allant de Semur à Châtillon-sur-Seine, vers le sire de Coucy, pour lui dire d'envoyer des forces à Avallon, à Flavigny, à Grignon, etc., pour les défendre contre les ennemis qui avoient pris Saint-Florentin. — *Idem*, B. 2,756, *idem*. « Messenger qui porte des lettres du bailli de Semur au bailli d'Autun, dans lesquelles il lui demande des nouvelles de l'ennemi qu'on disoit sur la Loire. » — *Idem*, B. 4,408. Compte d'Huguenin Boisseraut, lieutenant de Pierre de Chalon, receveur général en Nivernois ; Decize, 1367-1369. « Voyage fait à Château-Neuf pour demander les assises pour doute des Bretons qui estoient sur les marches du pais. » — B. 5,498. Nevers. Compte de Guillaume Doireau, bailli de Nevers. « Solde des gens d'armes opposés par le gouverneur à messires Bernard de Lobrac, Naudon de Baugeraut et le bourc Camus et leurs gens pleins de mal volonté, lesquelz ennemis s'efforçoient de prendre villes et forteresses, et demeurant sur le pays en novembre et décembre 1367. »

(1) Ces guerres s'étaient si multipliées et se faisaient avec une telle violence que l'archevêque de Besançon, Tristan de Chalon-Auxerre, Louis de Chalon, le comte de Montbéliard et son fils,

Chalon-Auxerre, quand il prit les armes pour courir les deux provinces, réunit tous les débris épars de ces Grandes Compagnies (1368). C'est avec eux qu'il résista dans ses châteaux d'Arinthod et de Rochefort-sur-le-Doubs au choc de la noblesse comtoise liguée contre lui sous le commandement de Jean de Ray, gardien de Bourgogne (1). Parmi ces Routiers se trouvait l'aventurier connu sous le nom de petit Maynien, qui fut, avec quelques-uns de ses compagnons, pris devant Orgelet par le bailli Huart de Raicheval. Jean de Chalon fut à la fin vaincu, et il expia ses méfaits dans une dure captivité au Louvre, puis au château de Grignon. Sa défaite entraîna la dispersion des Grandes Compagnies, qui refluèrent alors sur le duché (2).

La comtesse Marguerite avait réussi à rompre le mariage projeté par son fils Louis, comte de Flandre, entre sa petite-fille et le duc de Cantorbéry. Nous avons vu que les prévisions de cette alliance avaient amené en 1364 les armes françaises dans le comté de Bourgogne, et déchainé sur ce malheureux pays le fléau des Routiers. La comtesse palatine avait été obligée, pour résister à cette invasion, de s'appuyer sur la noblesse, et de reconnaître à cette dernière tous les droits que lui avait enlevés le duc Eudes. Ainsi il fut déclaré que « aucune personne ne pouvoit être convenue que devant son seigneur, lequel doit seul faire raison ; qu'on ne pouvoit

Jacques de Viennne, Thiébaud de Neufchâtel, Jean de Bourgogne, Jean de Rye, sire de Balançon, Jacques, sire de Pesmes, Jean de Vergy, le sire d'Oiselay, le sire de Montmartin, Hues de Bauffremont et autres jurèrent, par un traité solennel en 1366, « de maintenir la paix pour eux, pour leurs sujets et pour tous ceux qui s'y conjoindront, afin d'obvier aux mauvaises volontés de ceux qui voudront faire et donner dommages : tous doivent s'aider, se faire restituer mutuellement ci qui aura été robé sans recevoir dans leurs terres aucuns malfaitteurs. » (Note de M. Ed. Clerc.)

(1) Gollut, p. 785.

(2) Archives du Doubs. Chambre des comptes, B. 427.

gager dans une terre ou y faire amandement sans la volonté et l'especial consentement du sire (1). » Comme le dit M. Edouard Clerc, chaque terre était un Etat fermé où les ordres de la comtesse ne pouvaient même être connus, et nul retour ne semblait possible à la révolution tentée par le duc Eudes. Cependant Marguerite parvint, par un acte habile, à ressaisir le pouvoir qui lui échappait et à assurer quelques jours de paix à son comté. Non-seulement elle fit rompre le mariage anglais, mais elle détermina son fils à prendre pour gendre Philippe le-Hardi, duc de Bourgogne. « Ce fut un mariage heureux pour la France, parce que l'Anglois ne mit le pied en la Gaule si ferme comme il l'eut fait si les pays qui dépendoient de cette alliance lui fussent demeurés : car il faut confesser que les forces et vaillances des François, ou la prudence de leurs chefs n'ont rechassé ces insulaires jusques dedans leurs isles, ny contrainct d'abandonner leurs conquêtes et leurs anciens droicts. Mais cela seulement leur hat fait quitter leur prinse, de ce que les peuples de la Gaule Belgique (oultre la rivière de Somme) ne se sont iamais peü tenir volontairement en l'obéissance de Angleterre, haïans toujours préféré l'ancienne et agréable puissance de leurs rois à ces estrangers de divers humeurs et de naturels trop superbes (2). » En outre, en assurant à la maison ducale de Bourgogne la jouissance du comté, il délivra ce dernier pays de nouvelles tentatives de conquêtes et l'enchaina à la politique française. Couvert par le duché interposé entre lui et les armées anglaises, il devait pour ce motif, dans les guerres qui allaient éclater, moins souffrir que par le passé des incursions des Grandes Compagnies, dont les Etats de Philippe-le-Hardi allaient à l'avenir supporter le principal choc.

(1) Traité du 1^{er} octobre 1366.

(2) Gollut, p. 783.

V.

LES DERNIERS ROUTIERS (1370-1400).

La conclusion de ce mariage ne manqua pas de rallumer la guerre entre la France et l'Angleterre. Le duc Philippe prit naturellement parti pour son frère, et pendant qu'il avait à lutter en Flandre contre les révoltes des Gantois et d'habitants d'autres villes soulevés par l'argent anglais, des capitaines éprouvés, comme Robert de Canole et Thomas de Granson (1369), débarquèrent à Calais avec 6,000 chevaux et 2,500 archers, coururent l'Artois, le Vermandois et « iurques au faubourg Saint-Marceau de Paris, » puis faisant leur jonction avec d'autres bandes venant de la Guyenne, se répandirent dans le Berry, l'Auvergne, le Bourbonnais, le Nivernais, la Bourgogne, le Mâconnais, l'Auxerrois, le Châlonnais de Champagne, le Pertois « et autres quartiers, estans si puissans, que toutes les Compagnies mises ensemble faisoient le nombre de 40,000 hommes (1). »

Une *route* qui s'était établie à Laye en Forez, ayant pénétré dans le duché, fut battue à Semelay (2), et sa défaite écarta

(1) Gollut, p. 791.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 2, 756. Compte de Nicolas Corbeton, bailli d'Auxois. « En novembre 1369, frais pour appeler tous les gens d'armes des environs pour poursuivre l'ennemi, qui, de Laye en Forez, faisoit des courses en Bourgogne, et qui fut déconfit à Semelay. »

pour un instant les dangers qui menaçaient la Bourgogne au sud. Mais il fallut aviser à la préserver de l'invasion des Anglais qui s'avançaient par le Vermandois et la Champagne, et atteignaient les marches du pays (1). Ils s'emparèrent même du château de Marroux (2) dans l'Auxois, et séjournèrent près de deux années dans ces régions, les parcourant et les dévastant (3). Duguesclin, qui était resté quelque temps à

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,757. Compte de Nicolas Corbeton, etc. « Le bailli convoque les seigneurs de Marigny, Sombornon, Malain, et leur ordonne de se rendre près du duc de Bourgogne, devant Baleperche, pour combattre les ennemis. Envoi d'une lettre du bailli d'Auxois au prévôt d'Arnay, pour lui ordonner de faire retirer les provisions de bouche de partout, attendu que les ennemis du royaume étoient dans le Vermandois. Lettre du même envoyé aux prévôts de Montbard, de Scey et de Flavigny, pour leur ordonner de visiter les forteresses et de faire retraite, parce que l'ennemi étoit en Champagne. Un messenger de Semur porte des lettres du duc de Bourgogne à Guillaume, bâtard de Poitiers, à Jean de Bourgogne, à Guy de Pontailler, à Jean de Marnay, à Guillaume de La Trémouille, qui poursuivaient les ennemis à Moirat en Gâtinais, à Montargis et jusqu'à Paris, où ce messenger trouva ces seigneurs, 1369-1370. »

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,758. Compte de Nicolas de Corbeton, etc. « Frais pour faire porter à Flavigny, à Rouvres, à Madame de Bourgogne, une lettre du bailli d'Auxois pour lui apprendre que les gens d'armes qui pilloient ce pays étoient logés à Braux près Saint-Thibaut; — lettre du bailli d'Auxois à Madame de Bourgogne, pour lui faire savoir que les Bretons qui passaient par le pays avoient enlevé le château de Marroux, 1370-1371. »

(3) Archives de la Côte-d'Or, B. 2,759. Compte de Nicolas Corbeton, etc. « Port des lettres du bailli aux prévôts de Sacey, Pouilly et Arnay, par lesquelles il leur ordonne de faire publier que toutes les églises qui avoient coutume de fournir au duc des chars pour la guerre et des somniers aient à se rendre avec leurs bêtes près du duc. Port de lettres de Semur à Beaune, par lesquelles le duc fait savoir au bailli d'Auxois, qui étoit au jour des auditeurs de Beaune, que le bruit courroit qu'il y avoit des gens d'armes bretons près de Saint-Florentin, et lui donner des ordres pour la garde des forteresses. Le bailli demande au prévôt de Montbard de faire bonne garde, de lui dire s'il y avoit des gens d'armes dans les environs de Saint-

Gevrey près de Dijon avec ses Bretons (1), s'était mis, sur les ordres du duc, à la poursuite de Robert Canole, et c'est pendant qu'il le harcelait et le battait complètement auprès du Mans, où il faisait prisonnier Thomas de Grandson et Thomas de Villeforte (2), que la Bourgogne, dégarnie de troupes, était en butte aux courses de Routiers débandés. Les mesures prises par le bailli d'Auxois pour affamer l'ennemi en faisant retirer toutes les provisions de bouche dans les châteaux, et la levée « des bons compagnons » pour les combattre ne permirent pas à ces bandes de commettre tous les excès qui avaient signalé leur passage dans le comté en 1360 (3). A la fin de 1372 et en 1373, on les voit se retirer du duché pour

Florentin et du comté de Tonnerre; — le chevaucheur apporte une réponse disant qu'il n'y avoit pas de gens d'armes; — le bailli fait savoir aux prévôts de Pouilly et d'Arnay que des gens d'armes passaient par le bailliage d'Auxois, et leur ordonne de veiller et de lever de bons compagnons pour prendre ces gens d'armes si on pouvoit les trouver, 1371-1372. » — B. 2,760. Compte de Nicolas Corbeton, etc. « Lettres du bailli portées aux prévôts de Cessey, Pouilly et Arnay, pour qu'ils publient dans leurs prévôtés l'ordre de faire retirer les vivres de partout dans les châteaux, et d'enlever le fer des moulins à cause des Ynglois qui étoient près de Poitiers. Il fait savoir à Madame, qui étoit à Talant, que les Anglois étoient logés à Pontaubert et au Vaux; il lui donne des nouvelles du duc, 1372-1373. »

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,573. Compte de Jean de Vertuz, châtelain de Chalon-sur-Saône, 1370-1371. « Un messenger à cheval va de Chalon à Rouvres avertir le duc qu'on avoit fait vider et départir les Bretons, qui alors étoient à Givry avec Duguesclin. » Il s'agit probablement des débris des *routes* de Thibaut-le-Chauffour, Brisebarre, Guichard Monnot, qui, comme on le sait, avaient été à la solde du duc de Bourgogne dans sa guerre au comté. A la paix qui suivit son mariage, Philippe devait être embarrassé de ces troupes habituées au pillage des terres des alliés comme des ennemis, et il dut apprendre avec plaisir que Duguesclin était parvenu à les faire sortir de ses Etats.

(2) Gollut, p. 791.

(3) Voir les notes de la page précédente.

se jeter sur le Berry, la Bresse et le Mâconnais (1). En 1374, quand la médiation du pape Grégoire XI amena une trêve entre les deux nations, le duché était presque totalement évacué. Cet armistice dura à peine un an. Le duc de Bourgogne fut un des négociateurs envoyés par le roi de France à l'entrevue de Bruges, où, avec le duc d'Anjou et l'évêque d'Amiens, il devait débattre les conditions de la paix; le roi d'Angleterre était représenté par les ducs de Lancastre et de Cantorbéry, et quelques évêques. « Les princes susdicts, dit Gollut, feirent bones chères et n'espargnèrent aucune sorte de resiouissances, comme si iamais ilz ne se fussent recherchés, mais haïans combattus sous mesmes enseignes et estendars. Or, ilz s'accordèrent bien en cela de faire bone chère; mais pour la paix ilz ne peurent se condescendre, d'autant que les Anglois vouloient la souveraineté d'Aquitaine,

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 4,375. Compte de Jean des Granges, capitaine et châtelain du château de Cuffy. « Solde et entretien de Thomas-le-Breton, Guillaume de Couches, Guillaume de La Charité et Pierre Guiot, arbalétriers, qui, depuis la semaine de la Madeleine 1372 jusqu'au 5 août, avoient gardé le château de Cuffy pour ce que les Anglois chevauchent sur le pays de Berry, assez près dudit château, et ce fut fait et ordonné par le conseil de Monsieur, et demeurèrent audit château environ dix jours. » — *Idem*, B. 4,421. Dijonnais. Compte d'Amiot Arnault, 1373. « Messager envoyé par le bailli de Dijon à diverses villes des bords de la Saône pour les inviter à se tenir sur leurs gardes, parce que le bruit courait que les gens d'armes du comté avoient pris le château de Cuiseau. Voyage de Jean de Châtenay, écuyer, qui étoit allé de Dijon à Jaucourt, vers la duchesse de Bourgogne, de la part des gens du conseil, pour lui dire nouvelles des gens d'armes estans en Lyonnais, devers lesquelles il avoit été pourter lettres de créance du lieutenant de messire Olivier Duguesclin par devers madite dame, de certaines choses que ledit lieutenant le avoit enchargié. Messages de messieurs du conseil au duc qui étoit à Jaucourt, pour lui remettre des lettres du gouverneur de Chaussin et du capitaine de la Perrière, qui signaloient la présence des gens d'armes dans le Mâconnais. » — *Idem*, B. 7,124. Bourg. Compte d'Humbert de Corgenon, 1373. « Sergent envoyé à Arlay et à Nozeroy vers Hugues de Chalon pour savoir s'il étoit vrai que des Compagnies se rassemblaient en Bourgogne dans le but d'entrer en Bresse. »

et les François estoient résolus de ne la point quitter (1). »

La guerre recommença, et avec elle les courses des Grandes Compagnies. Dès la fin de 1374, on les voit descendre les bords de la Saône, région favorite des Routiers, d'où ils pouvaient, s'ils jugeaient l'occasion propice, s'avancer dans le cœur du pays, ou, en cas de résistance sérieuse, se replier avec promptitude dans les gorges du Lyonnais et du Forez, qui étaient déjà, comme ils le furent au siècle suivant, leur quartier général (2) : Pontailler (3), Saint-Jean-de-Losne et Brasey (4), Chalon (5), la Bresse (6) furent menacés en 1375.

(1) Gollut, pp. 794 et 795.

(2) Voir l'article de M. Quicherat sur le capitaine Richard de Villandrando. (Bibl. de l'Ecole des chartes.)

(3) Archives de la Côte-d'Or, B. 5,620 et 5,621. « Fortifications nouvelles au bourg de Pontailler; — confection de deux anneaux de fer mis ou grand tenaille de l'enjin auquel l'on monte sur la tour de Pontailler. Depuis le 2 octobre 1374, Guy de Pontailler, maréchal de Bourgogne, tient le château, etc. »

(4) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,439. Compte de Jean Croichot, de Saint-Jean-de-Losne, châtelain de Brasey, 1374-1375. « Douze chars de foin livrés à Jean-le-Châtré, garde des juments de la duchesse, pour leur nourriture de quinze jours, pendant lesquels il n'osa les mener dans les prés à cause des Compagnies qui étoient sur le pays. »

(5) *Idem*, B. 3,575. Chalon. Compte de Simon Lambert, 1375. « Voyage fait par Guillaume de Liolas, héraut du duc de Bourgogne, qui étoit allé de Dijon à Chalon vers les capitaines des routes des gens d'armes pour leur présenter des lettres de la duchesse et leur dire certaines choses en son nom. Messenger allant de Chalon à Dijon avertir le duc que Jean de Malestroit venoit en Bourgogne avec une grande quantité de gens d'armes, et le prier de s'opposer à cette invasion. » — B. 3,576. Chalon, etc., 1375. « Messenger qui porte des lettres de la duchesse de Bourgogne, demandant que les bourgeois de Chalon lui fassent un prêt de deniers. Messenger portant à M. de Raize une lettre du maréchal de Bourgogne sur le fait des Compagnies qui étoient en Bourgogne. Lettres de la duchesse aux capitaines de Montjustin et des autres forteresses de la Comté. Dépêches de Jean de Sombernon, gouverneur de Bourgogne, aux capitaines des routes des gens d'armes qui étoient dans le bailliage d'Autun, les sommant de quitter le pays. »

(6) *Idem*, B. 7,130. Bourg. Compte d'Humbert de Corgenon,

L'année suivante, ce fut le comté de Bourgogne qui fut traversé et dévasté par le gros des Compagnies bretonnes commandées par Enguerrand VII, sire de Coucy, gendre d'Edouard III, qui réclamait, les armes à la main, de son cousin Léopold d'Autriche, la dot qui n'avait pas été payée à sa nièce Catherine. L'Alsace, le comté de Montbéliard, la partie de la Suisse soumise à l'Autriche eurent le même sort que les deux Bourgognes. Le nombre de ces envahisseurs fut, dit l'historien allemand Munster, de 70,000 hommes, et le duc Léopold ne put les combattre que par la famine, « haiant faict bien munir les villes fortes, brusler les foibles lieux et les villages, couper les arbres, perdre les fruicts que l'on ne pouvoit reserrer. Au moien de quoy cette grande armée fut réduite en extrême nécessité, et telle que après havoir faict perte de réputation, elle fut contraincte de se retirer (1). » Le retour de ces *routes* bretonnes en Bourgogne fut signalé par les plus grands excès. Le duc Philippe, profitant de l'émotion causée par la mort du roi Edouard III (1377), s'était jeté sur les places anglaises du Nord, et avait été assez heureux pour s'emparer d'Ardres ; mais il avait été obligé de dégarnir de troupes le duché, qui fut parcouru presque en tous sens par les Compagnies de 1377 à 1384 (2). La duchesse et les

1375. « Messagers envoyés à Besançon au comté de Bourgogne pour avoir des nouvelles des Compagnies bretonnes. »

(1) Gollut, p. 797. (Note de M. Duvernoy.) — Froissard, t. 2, chap. CCCLXXXIV.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 5,311. Montbard. Compte d'Euvrard de Niel, châtelain, 1377. « Indemnités accordées au châtelain pour une route de Bretons qui rencontrèrent, entre Semur et Montbard, un char de vin que l'on menoit au château, prirent les chevaux, burent le vin qu'ils purent boire et emportèrent le reste en bouteilles. » — *Idem*, B. 3,578. Chalon. Compte de Simon Lambert, 1377-1378. « Lettres envoyées de Chalon à Mâcon à Jean Marin, procureur du duc de Bourgogne en la cour royale de Mâcon, pour savoir où étoient les Bretons que l'on disoit venir en Bour-

gens de son conseil furent obligés, pour les éloigner, de parlementer avec leurs capitaines, et probablement de leur verser

gogne; » — par le bailli de Chalon à la duchesse et au chancelier pour lui faire savoir que les « Inglois chevauchent en certains pays par deçà Bretagne; » — de la duchesse de Bourgogne à Philippot de Valois, capitaine de Cuisery, et aux capitaines « des routes de Bretons estans entre Lyon et Mascon. » — *Idem*, B. 3,580. Chalon. Compte d'Odot d'Arc, 1378-1379. « Voyage par eau de Chalon à Mâcon pour savoir des nouvelles des gens d'armes qui étoient dans le pays. Messagers du duc qui portoient les lettres de M. le capitaine Jean de Montagu, capitaine général du duché de Bourgogne, es capitaine des gens d'armes qui estoient vers Saint-Genrgoult. » — *Idem*, B. 5,350. Montcenis. Compte de Jean Ravier, 1377-1380. « Réparations des guérites dudit château au temps où le bastard d'Armagnac et toute la Grant Compagnie estoient au pais. » — *Idem*, B. 6,670. Bresse. Compte de Jean de Lanthénay, de Poncin, trésorier d'Amédée de Savoie, seigneur de Bresse, fils aîné du comte Amédée VI, 1377-1379. « Dépenses pour connoître lectres des Bretons qui estoient dans le voisinage. » — *Idem*, B. 3,112. Compte de Jean Lecler de Saint-Usage, receveur de Beaufort et dépendances en Champagne, 1379-1380. « Recette de 17 livres tournois de diverses personnes qui étoient retirées au château de Beaufort, cette année, quand les Anglois étoient devant Troyes. Dépenses faites à Pierre de Villemahain, gouverneur, dans un voyage à Paris pour demander au comte de Tancarville de faire entourer le château de Beaufort de palis neufs, et de prendre d'autres mesures en présence des ennemis. » — *Idem*, B. 6,280. Semur-en-Brionnais. Compte de Jean de Marcilly, institué capitaine garde châtelain dudit lieu de Semur par lettre de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, datée de Talant le 13 juillet 1379, 1379-1380. « Réparation du pont-levis du donjon, treize eschiffes (guérites) en bois sont faites au donjon pour sa garde et sûreté, par les bonnes gens du pays environ, pour ce qu'ilz se sont retraiz et leurs biens quand il a été nécessaire. Voyage fait à Mâcon, en novembre 1379, pour une journée qu'y avoit le châtelain avec les habitans de Mailly, Marenay et Saint-Julien-du-Cray qui s'estoient mis en rébellion, pour giet que ledit châtelain leur voulut faire pour convertir en la fortification du donjon en 1379, que les Anglois estoient sur le réaume de France. » — *Idem*, B. 5,757. Rouvres-les-Dijon. Compte de Dimanche de Valleroy, châtelain, 1379-1380. « Rôle des localités retrayantes dudit château. Dépenses pour plancher les bertiches (bretoiches) dudit chastel, le fond et les parois.

des sommes considérables. Mais, malgré ces négociations et leurs promesses, les *routes*, après avoir feint de se retirer, reparaissaient sur un autre point de la frontière et menaçaient de nouveau de ravager les campagnes et d'écheller les bonnes villes.

Cependant Philippe-le-Hardi, avec les ducs de Bourbon, de Bar, le comte d'Eu, l'amiral de Vienne, Guillaume, Jacques et Gauthier de Vienne, les sieurs de Vergy, de Rougemont, de Sampy, Guillaume de Poitiers, s'était avancé jusqu'à Troyes pour s'opposer à la marche de la puissante armée anglaise commandée par le comte de Buckingham, fils du roi d'Angleterre. Les hostilités se réduisirent à des marches et à des contre-marches sans combats décisifs, et pendant que les deux armées, en s'observant ainsi, parvenaient jusqu'en Bretagne, des partis isolés traversaient toujours la Bourgogne. Les textes contemporains les signalent sans interruption dans la

pour le doute des Compagnies qu'on disoit qui passeroient par la Bourgogne. » — *Idem*, B. 5,314. Montbard. Compte d'Euvarard de Nielles, châtelain. « Le dimanche 19 août 1380, les charpentiers déposent des échelles pour cause de la grant doute que l'on avoit des Englois qui estoient lors environ Troyes, et disoient l'on que venoient en Bourgogne. On met à point les viretons, les estriers et les noiz d'aubelestes dou chastel pour le doute des Englois. » — *Idem*, B. 3,584. Chalon. Compte d'André Justot. « Lettres portées à la hâte par un sergent du duc, de par son conseil, qui étoit à Chalon, à certaines gens de guerre qui étoient dans le Mâconnais et vouloient entrer dans les terres du duc. Il leur étoit demandé de n'y pas entrer et de répondre à cette lettre. Un sergent va visiter les environs de Mont-Saint-Vincent, parce que Guillaume Lenoble, lieutenant du bailli, avoit appris qu'il y avoit là des gens d'armes ; le sergent devoit s'informer de leur nombre, savoir qui ils étoient et où ils pensoient aller. Un autre sergent porte dans les environs de Toulon-sur-Arroux des lettres à l'abbé qui avoit avec lui une grosse route de gens de Compagnies. Le bailli lui demandoit dans ses lettres, tant pour les foires de Chalon que pour le bien public, qu'ils n'entrassent point au pays, lui et ses gens, ni méfaisissent en aucune manière, mais s'en départissent. »

période qui s'étend de 1383 à 1390 (1). On peut remarquer

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 5,412. Montréal, Châtel-Girard, Avallon. Compte de Guillaume des Granges, châtelain. « Dépenses du bailli qui étoit allé à Montréal à grant quantité de gens le jour de l'apparition Notre-Seigneur 1383, pour ce que l'on disoit que certaine rolte de Bretons, qui estoient logiez à Lisle-soubz-Montréal, vouloient entrer au duché de Bourgogne, et pour ce ledit M. le bailli vient au-devant pour dire qu'ils n'entrassent au pays. » — *Idem*, B. 5,504. Comté de Nivernais. Compte de Guy Quanel, receveur, 1383-1384. « Message du gouverneur du Nivernois Philippe de Jaucourt, au bailli de Bourbonnois, au mois de juillet, pour savoir la vérité de ce qu'on disoit que les Angloys estoient en Bourbonnois es châteaux du Goujon et de Bouzart. » — *Idem*, B. 5,505. Comté de Nivernais, etc., 1384-1385. « Dépenses faites par Philippe de Jaucourt pour les chevaliers et gens d'armes qui s'étoient portés dans diverses villes et châteaux pour résister à Teste-Noire et à plusieurs autres ennemis du royaume, à Jean Labbé et autres capitaines de gens d'armes des rotes et de Compagnies, lesquels voloient passer et séjourner dans le comté de Nevers au mois de juillet 1384. Messages adressés par Philippe de Jaucourt à des nobles et gens d'armes du pays pour les appeler afin de résister aux ennemis logiez vers Briare et vers Bonny-sur-Loire. Dépenses de Jean Pyochot, écuyer, de ses gens et de ses chevaux, « pour assembler les gens d'armes du pays de Nivernois et de Donziois pour résister à des gens de guerre mescoigneux desquelz on disoit que Pye de Vaiche estoit capitaine et qui estoient logiez vers Ferrières en Gastinois. Messagers envoyés aux nobles du comté pour les appeler au mandement de Monseigneur de Bourgogne, ordonné à Chalon en Champagne le 8 juin 1385. » — *Idem*, B. 3,587. Chalon. Compte d'André Justot, 1385-1386. « Monot, de Verdun, demeurant à Savigny en Revermont, condamné à 10 fr. pour avoir aidé à rençonner certains ambassadeurs du comte de Savoie et du marquis de Monferrat. » — *Idem*, B. 3,588. Compte d'André Justot. Chalon, 1386-1387. « Lettres portées à Tournus et à Mâcon pour ordonner au gouverneur de la justice de Tournus et au bailli de Mâcon de faire parler ou de parler eux-mêmes aux gens d'armes qui étoient sur le pays, afin de les engager à se retirer le plus promptement possible, afin de faciliter l'accès de Chalon pendant la foire. » — *Idem*, 5,507. Compte de Laurent Cadot, receveur général du Nivernais, 1385-1387. « Versements faits par les receveurs des diocèses d'Autun et d'Auxerre, et de la

que les noms des Routiers célèbres, l'Archiprêtre Arnaud de Cervolles, Seguin de Badefol, le *bourc* de Bartail, le *bourc* Camus, etc., ont disparu pour faire place à des chefs inconnus, comme Teste-Noire, Jean Labbé, Pye de Vaiche. Les premiers, sans doute, étaient devenus capitaines des armées régulières française ou anglaise.

En 1390, une trêve plus sérieuse que les précédentes fut

ville et prévôté de Vezelay, pour les aides ordonnés par le roi pour le fait de la guerre, lesquels aides levés en toutes les terres, villes, lieux de Mgr. de Bourgogne, de la comté de Nevers. Dépenses faites par les gens d'armes qui, depuis le samedi avant la Chandeleur 1386 (anc. st.), jusqu'au samedi suivant, ont été occupés, par ordre du gouverneur du Nivernois, à desloger des gens du comté d'Armagnac qui étoient venus du Donziois à Saint-Saulge, à Cercy et en d'autres lieux voisins de Decize. » — *Idem*, B. 6,281. Semur en Brionnais. Compte de Guillaume de Saint-Privé, écuyer, capitaine-châtelain nommé par lettres de Marguerite de Flandres, duchesse de Bourgogne, données à Dijon le 25 juin 1380, 1380-1391. « Voyage fait de Semur à Dijon pour faire savoir à la duchesse nouvelles des Anglois qui estoient es marches d'Auvergne. Fortification des portes et fenêtres du donjon contre une attaque. Avis donné à la duchesse que les ennemis étoient à Fourois et à Montferrand. » — *Idem*, B. 5,508. Compte de Laurent Cadot, receveur général du Nivernais, 1387-1388. « Message du gouverneur de Nivernois à Pierre de Nony, gouverneur du Bourbonnois, pour savoir nouvelles certaines de Anglois et ennemis du réaume que l'on disoit avoir chevauché nouvellement es parties du Bourbonnois jusqu'aux frontières de Nivernois, affin d'y pourveoir. Dépenses de Guillaume de Trivy, châtelain de Montenoison, qui avoit été à Avallon au devant du comte de Nevers, lequel, par ordre du duc, alla à Vezelay, à la Madeleine, 1387, « pour garder les droits à lui appartenant sur l'église, ville et faubourgs de Vezelay. » — *Idem*, B. 4,836. Glennes, Roussillon, La Toison. Compte de Philippe Boissereau. « Les habitants d'Arboul, de la châtellenie de Glennes, obtiennent de la duchesse de Bourgogne remise de 80 bichots de blé en almosne pour cause de la tempeste qui, environ le mois d'août 1387, gasta leurs gaignages, et aussi pour les gens d'armes qui, environ Noël, passèrent par ledit lieu d'Arboul, leur gastèrent la plus grant partie de leurs blés. »

conclue entre la France et l'Angleterre, et « la Gaule se reposa de son long travail des armes. » — « Les armées avoient estéés cassées et licentiées ; seulement estoient demeurés quelques soldats desappointés qui, par diverses troupes soubz enseignes toutefois, couroient et pillioient la France (1). » Les deux Bourgognes eurent encore leur part dans ces nouveaux ravages (2), qui ne prirent fin que lorsque ces bandes eurent été enrôlées soit par Jacques d'Armagnac et emmenées par lui au secours des Florentins contre le duc de Milan Galéas, soit par le comte de Nevers et l'amiral Jean de Vienne dans la croisade de Nicopolis. Ces deux expéditions furent malheureuses, et les plaines du Pô et du Danube devinrent le tombeau des débris de ces terribles Grandes Compagnies, qui, pendant près de quarante années, avaient porté le fer et le feu dans presque toute la chrétienté.

Alors seulement s'ouvrit, pour le duché et le comté de Bourgogne, une ère de paix qui, troublée seulement en 1446 par les courses des Ecorcheurs, dura jusqu'à la mort de Charles-le-Téméraire et à la conquête de Louis XI. Elle permit à ces deux provinces de réparer les désastres qu'avait

(1) Gollut, p. 867.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B. 3,593. Chalon. Compte d'André Justot, 1391-1392. « Un messenger va de Chalon à Lyon porter des lettres du bailli qui vouloit avoir des nouvelles des capitaines de grosses Compagnies qui estoient vers Avignon, et qui avoient desseïn de venir en Bourgogne. » -- *Idem*, B. 4,678. Faucogney. Compte de Simon Pariez, 1395-1396. « Salaire de plusieurs personnes qui, par ordre de Jean de Vergy, avoient fait le guet nuit et jour au château de Faucogney depuis le 14 octobre 1395 jusqu'au 11 mai suivant. » — *Idem*, B. 3,601. Chalon. Compte de Nicolas Champenois, 1399-1400. « Le prévôt d'Estroies, Guillaume l'Archiprêtre, donne 4 fr. d'amende pour concussion dans sa charge pour avoir, quant les gens d'armes étoient en France et en Bourgogne, mené leurs bandes dans diverses maisons d'Estroies pour les rançonner. »

amoncelés un demi-siècle de guerres, de brigandages, de pestes et de famines. Le comté de Bourgogne était, à la fin du XIV^e siècle, tellement dépeuplé, qu'il ne renfermait pas cent mille habitants, le douzième de sa population actuelle (1). Comme dans les derniers temps de l'Empire romain, au moment de l'invasion des barbares, les bois et les broussailles couvraient des espaces immenses (2). La misère était si grande que le recouvrement des taxes et des cens seigneuriaux ne pouvait plus avoir lieu, et presque tous les textes contemporains, en signalant ce fait, en constatent parfaitement les causes. Une charte du prieuré de Jouhe dit en effet : « La cause (de cette misère), ce sont les guerres qui hont esté faictes au comté de Bourgogne par nos seigneurs, grands et petits ; la cause, ce sont les mortalités qui par plusieurs fois hont bien abeissié et diminué la pueble et les gaignours, par quoy les terres et les meix sont demeurés en ruyne et en dessart, enfin les Grandes Compagnies qui du temps passé ont fait si grand domaige, tel que moult de gens et moult de pueble de Bourgogne hont esté périllé de corps (ont péri) et moult s'en sont allez fuer (hors) du pays (3). » On comprend qu'en présence d'un mal si intense et si général, les populations aient imploré la protection divine contre ce fléau, comme elles le faisaient contre la peste, la famine, les tempêtes, et qu'on ait composé des prières publiques ajoutées au service divin

(1) *Perreciot*. La terre de Baume en 1375 était déserte et abandonnée. Des villages entiers avaient disparu, comme Cherau, Visenay, Anvillers et le Poys dans la terre de Baume-les-Dames, Graisse près de Vesoul, et On, entre Crançot et Vevy, près de Lons-le-Saunier.

(2) En 1418, les environs de Baume-les-Dames sont encombrés d'arbres et de plantes sauvages, que le duc Jean autorise les habitants à couper. (Note de M. Ed. Clerc.)

(3) Charte du prieuré de Jouhe, septembre 1375. (Arch. du Jura, H. Note de M. Duvernoy.)

pour prier Dieu de détourner « la calamité des Grandes Compagnies » [*magnarum societatum calamitates*] (1).

(1) On retrouve quelques-uns de ces cantiques latins dans un manuscrit des œuvres de Machau. (Note de M. Buchez dans son édition de Froissard.) — Nous pourrions multiplier les citations tirées des documents contemporains qui montrent le degré de misère ou avaient été réduites les provinces traversées par les Grandes Compagnies. Aux passages que nous avons déjà reproduits dans l'introduction (§ 5), nous ajouterons ceux-ci : En 1369-1370, le receveur de la prévôté de Rochefort-sur-le-Doubs ne peut être payé des cens de Rochefort, Audelange, Châtenois et des autres villes, pour cause « de ce que li meix et les terres sont en ruynes, et sont morts et trespassez ceux qui devoient lesdites censes et n'y a nuls hers (héritiers). A Antorpe s'en sont allé les habitants et n'y a ni borde ni maison. » — En 1366, dans la prévôté d'Apremont « toute la terre est destruite et gastée et ni demoure nuls qui ne s'en soient allez et allent de jour en jour par povreté, » (Chambre des comptes ; A. 49, archives du Doubs) ; — en 1390, dans la châtellenie de Chaussin, « les terres sont abandonnées depuis la prise de Chaussin et les guerres, les propriétaires morts, les terres en friche ; » (Compte de Jean Fichet ; archives de la Côte-d'Or) ; — à Mutigney-les-Pesmes, en 1383, « les habitants, après les guerres et dispercemens survenus au comté de Bourgogne, ont esté puis naguières ravagez et assemblez en petit nombre de gens au village de Mutigney avec peu de bestial dont ils vivent en leurs cabannes et povreté » (Requête des habitants de Mutigney au bailli d'Amont à l'effet d'obtenir un règlement de vaine pâture avec ceux de Pesmes ; archives communales de Pesmes) ; — à Tichey, en 1371, les habitants qui devaient au duc de Bourgogne un oison de cens par couvée ne peuvent le payer « à cause des gens des guerres qui ont esté en ce pays ne ont ne oye ne oison » (B. 4,170, archives de la Côte-d'Or) ; — à Chancey, en 1376, « les cens qui produisoient autrefois 111 sous n'en ont produit que 30 cette année, pour ce que la plus grant part des héritaiges sur quoy lesdiz cens sont assis sont dez longtems demourez en desert et les ont délaissiez et renonciez ceulx qui les tenoient » (B. 4,345, archives de la Côte-d'Or) ; — à Lantenay, en 1364, « la recette des foins est nulle pour ce que les pluies, les Compaignes (Compagnies) et genz d'armes les ont tous gastez. » — « Reduction des redevances en grains pour cause des Compaignies et gens d'armes qui ont esté sur le pays, quar ilz n'ont pahu plus paier pour la grant grevance qui a esté au pays, et qui plus lour en vouldroit faire à payer, ils laisseroient tout » (B. 5,043, archives de la Côte-d'Or) ; — à Saint-Julien en Comté, en 1410, « défaut dans la recette de 27 quartaux de froment pour ce que les habitants qui les doibvent sur leurs meix les ont laissés vacans, par les grosses charges qu'ils supportent » (B. 5,903, archives de la Côte-d'Or), etc. — (Voir les pièces justificatives.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Quoique nous ayons cité presque intégralement dans des notes placées au bas des pages les documents qui nous ont servi à préciser les courses des Grandes Compagnies dans les deux Bourgognes, nous n'avons pu, à cause de leur étendue, reproduire aussi quelques chartes que nous croyons devoir donner comme pièces justificatives. Elles ne paraîtront peut-être pas au premier abord avoir un intérêt direct avec notre sujet, mais elles s'y rattachent pourtant par les renseignements qu'elles fournissent sur les fortifications, le guet et la garde des châteaux du bailliage d'Amont à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècle, ainsi que par les faits se rapportant à des invasions antérieures qu'elles mentionnent.

Archives de la Haute-Saône, H. 303.

Vidimus d'un mandement de Philippe de Rouvres, duc et comte de Bourgogne, pour faire réparer le château de Jussey, le garnir de vivres, le faire garder, etc.

10 mars 1358 (anc. st.).

A tous celx qui verront et orront ces présentes lettres, Guillaume^s Philippe^s de Jussey, prestres, Estevenoz, millez, et Henriz espiars doudit leu, taubellion et gardes dou seel de de la prévostey de Jussey, salut. Saichent tuit que nous avons vehues, tenues et de mot en mot lehues unes lettres saines et entières de seel et d'escripture, scellées dou seel de très-haut et puissant prince monseigneur Philippe duc de Bourgogne, comte d'Artois et de Bourgogne, palatins et sires de Salins, à noz amez lou chastelain de Jussey, le prévost doudit leu et le trésorier de Dole, salut. Come ysoit très-grant nécessité de bâtiment emparer, gaitier et garnir les chastels et fourteresses de nostre diet comtey de Bourgogne et de les gaitier et garder diligemment affin qu'il ne soient pris ne occupez par les henemis dou realme qui de jour en jour s'efforcent d'entrer ou país de Bourgogne, et de prendre et embler chastiaux et fourteresses pour yeelluy país destruire et gaster, es fraiz et mises desquelles chouses sont tenuz de contribuer tuit cil qui y pourroient traire à refrigier en eaux de besoing. Nous pour ce vous mandons et comettons que tantost et sanz delay vous faciez emparer le chastel de Jussey,

et ycelluy garnir de vivres et autres chouses qui y sont nécessaires. Et auxi y faictes diligemment gaitier pour quoy ou defaut de ce, malx ne domaiges ne veingne audit chastel ne au pais. Et es fraiz et mises des diz emparemenz faictes contribuer roisonablement touz nos homes et subgiz et ressortissanz doudit chastel et prévostey doudit leu et auxi des autres villes voisines qui y voudroient traire à Refrigier et eux et leur biens plux tost que autre part en façant de ce giet et imposition sur chacun daux selon son vaillant et ses facultez et selon la quantité desdictes misses. Et se aucuns en y a rebelles de paier si les y controingnez et faictes controindre vigourosement, senz favour ne deport aucun, nonobstant quelconque allégacion, débat ou emport au contraire. Et avec ce prenez ou faictes panre suffisant des blés, vins et austres vivres pour la garnison doudit chastel par juste et roisenable pris, douquel nous ferons faire satisfaction compétente à celx à cui il appartendray en rapourtant vos lettres de ce qui en seray delu ; toute voye, nostre entente n'est pas, ne voulons que ces chouses tournent à novalle servitude es diz contributeurs ne qu'il lour soit rameney à conséquence ou temps à advenir. Et se aucuns deulx vuillent ou dit chastel lour biens traire à sauvetey si les y recevez et les en lassiez partir et lour biens auxi quant il lour plairay, mandons et commandons à tous nos subgiz requérir autres que à vous et à vos deputez en se faisant hobeissent et entendent diligemment. Donné à Rouvres, le dixième jour de mars l'an de grâce mil trois cenx cinquante et huict, par Monseigneur le duc, en son conseil, ouquel vous estiez présens.

Archives de la Haute-Saône (Supplément, H. 6).

Remise accordée à l'abbaye de Luxeuil par Charles VI, roi de France, de la somme de 300 francs qui lui est due annuellement, motivée sur les charges extraordinaires qu'a supportées l'abbaye de la part des Anglais et des gens des Compagnies.

7 juillet 1384.

(La pièce est en très-mauvais état; les marges ont été altérées par l'humidité. Aussi le commencement et la fin des lignes manquent généralement.)

[A tous ceu]x qui ces lettres verront. Audoin Channeron, chevallier, conseiller du roy, nostre sire, garde de la prévosté de Paris, salut. Savoir faisons que nous, l'an mil quatre cens quatre-vingt et quatre, le jeudi septième jour de juillet, veismes deux paire de lettres scellées du grant scel du roi, [monsei]gniour, desquelles les teneurs s'ensuivent. Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, au bailly de Chaumont ou son lieutenant, et au receveur du bailliage de Chaumont, salut. Oye la requeste de noz bien amez les religieux, abbé et couvent du monastère de Luxu [es m]arches de Bourgoingne en l'Empire, contenant comme longtemps à leurs prédécesseurs eussent acompagné nostre prédécesseur, conte de Champagne, Thibaut, lors roy de Navarre, et conte de Champagne en la moitié des émolumens, des tailles de chacun an as hommes dudit monastère et aussi des émolumens de leur juridicion et en plusieurs autres choses contenues et déclarées en certaines lettres de l'association et compromi sur ce faictes parmi ce que nostrredit prédécesseur le conte Thibaut promit

et obliga par serrement luy et ses successeurs contes de Champaigne garder et [défen]dre [les]dis religiex, leur terre, hommes et biens et leur dit monastère de toutes guerres, injures et violences à son pover vers touz et contre touz. Et par ainsi que lui ne ses successeurs contes ne pouvoient ne devoient par eulx ne par aultres requérir, lever ni [exig]ier des hommes de la ville de Luxu aucun aide par grâce, don et autrement sans la volonté et consentement desdiz religieux. Et il se soit ainsi avenü que naguère vous bailly et nostre ami et féal chevalier Guy de Pontalier, mareschal de Bourgongne, estiez allez en [lesdites ville et ter]re de Luxu, et avez fait consentir et composer les habitans d'icelle ville qui sont très-povres gens et la plus grant partie d'iceulx estrangiers, à nous paier par manière d'aide, tant pour le fait des guerres comme pour nostre joieux advènement, la [somme] de trois [cens francs], laquelle somme ilz ne nous poveroient bonnement paier attendu leur povereté, et [qu'il] convient que lesdiz religieux et eulx facent à leurs deppens les repparacions de ladicte ville ausquelles nos prédécesseurs contes de Champaigne souloient aidier, et [qu'icelle] ville est povere petite ville feblement fermée hors des mettes de nostre roiaume et de la conté de Champaigne en marches de très-grant guerre es frontières d'Alemaigne, de Lorraine, de la conté de Bourgongne et d'autres divers paiz où sont et conversent [moult gens] d'armes qui ou temps passé ont fait et font guerre de jour en jour, par quoy lesdiz religieux et les habitans de ladicte ville et de tout le païs environ ont esté et sont fortement grevez, et aussi pour les Anglois et gens de Com-paigne qui ont esté [si lonct]ens, en tant qu'il leur est néant ou peu demouré si que ilz dient iceulx religieux. Supplient humblement que aus diz povres habitans leurs hommes vueil-lons sur ce extendre notre grâce et leur donner et quietier ladicte somme de trois cens frans. [Ces] choses considérées, inclinans à la supplication d'iceulx religieux ausdiz habitans

de la ville de Luxu, avons quictié, donné et remis et par ces présentes de grâce espéciale pour ceste fois donnons, remectons et quictons ladicte somme de trois cens frans [ainsi con]sentie et accordée à nous paier, si vous mandons et à chacun de vous si comme il lui appartiendra que d'icelle somme vous tenez et faictes tenir iceux habitans quictes et paisibles en les faisant joir et user à plain de nostre présente grâce, don et quictance et [sans sof]frir pour ce contraindre en aucune manière, mais se aucuns de leurs biens en ont esté pris ou levez, les leur feres mettre à plain au délivré sans délai, et par rapportant ces présentes seulement nous voulons ladicte somme de trois cens frans estre [allouée et] rabattue de la recepte de royaux recepveur sans contredit par nos amez et feaux les gens de nos comptes à Paris, nonobstant ordonnance, mandemens ou deffences quelconques à ce contraire. Donné à Paris, le III^e jour de juillet l'an de grâce mil trois cens quatre-vingt et quatre [de nostre] règne le quart. Ainsi signé par le roy, à la relation de Messieurs les ducs de Berry et de Bourgogne, vous présent Suygant, ausquelles estoit attachée une cédule de parchemin sous les signetz ne nos seigneurs les gens des comptes du roy [à Paris], et à ycelle estoient plaquez cinq autres signetz d'iceulx seigneurs contenant ce que sensuit : les gens des comptes du roy nostre seigneur et trésorier à Paris au bailly de Chaumont, ou à son lieutenant et au receveur dudit lieu, salut. Nous vous mandons et commandons. . . . de par nous et à chacun de vous en droit soy en tant comme de nous touche que le contenu es lettres roiaux ausquelles ces présentes sont attachées sous l'un de nos signetz vous entérinez et accomplissez par la forme et manière que le roy nostredit seigneur le mande par [icelles lettres] à Paris, le VII^e jour de juillet l'an mil trois cent quatre-vingt et quatrième, Huigrant. *Item* sensuit la teneur des autres lettres roiaux. Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, au bailly de Chaumont, ou à son lieutenant, au

receveur du bailliage de Chaumont, salut. Nous avons, à la
complainte [de nos] amis les religieux, abbé et couvent du
monastère de Luxu, étant es marches de Bourgogne en
l'Empire, contenant comme lonc temps à leurs prédécesseurs,
eussent accompagné nostre prédécesseur conte de Cham-
paigne, Thibaut, lors roy de Navarre et conte de [Champaigne],
moitié des émolumens, des tailles de chacun an des hommes
dudit monastère et aussi des émolumens de leur juridiction,
et en plusieurs autres choses contenues et divisées en cer-
taines lettres de association et composition sur ce faites
parmi ce que [notre dit prédécesseur conte Thiébaut.....],
et obligea, par furent luy et ses successeurs conte de Cham-
paigne à garder, deffendre lesdiz religieux, leurs terre,
hommes et biens et leurdit monastère de toutes guerres,
injures et violences à son [péril] envers touz et contre touz.
Et [.....] contes ne pouvoient ne
devoient par eulx ne par autres requérir, lever ne exiger des
hommes de la ville et terre de Luxu, aucun aide par grâce,
don ou autrement sans la volonté et consentement desdiz
complaignans, néantmoins vous.....
receveur, alastes nagaires audit lieu de Luxu, mandastes et
feistes venir pardevant vous tous les maires et sergenz desdiz
religieux, et jasoit ce que iceux religieux vous eussent
paravant exposé la teneur de ladicte composition, et aussi
que leur [ville et terre de Luxu estoient et sunt] hors des
mettes de notre roiaume et de la conté de Champaigne en
marches de très-grant guerre es frontières d'Alemaigne, de
Lorraine, de la conté de Bourgogne et d'autres divers pays où
sont et gisent plusieurs genz d'armes qui ont fait guerre ou
temps passez, et font de jour en jour par quoy lesdiz complai-
gnans et leurs hommes ont esté et sont fortement grevez, et
avec ce par les Angloiz et gens de Compaigne qui ont esté sur
le pays, vous commandastes à leursdiz maires et sergenz
qu'ilz levassent pour nous faire grâce pour le fait de noz

guerres et notre gracieux advènement, sur les hommes, serfs et masmortables dudit monastère, le double des tailles que ilz ont accoustumez fere et paier chacun an. Et de fait vous, bailly et receveur, vous estes efforciez de contraindre iceux hommes, serfs et masmortables de ladicte terre, de nous paier par chacun double des tailles dessusdictes contre le gré et volente desdiz complaignanz et de leurdiz hommes et senz leur consentement en venant contre la teneur de ladicte composition, et par icelui fait les hommes desdiz complaignans sont et ont estez telement espoventez que certain nombre d'iceux se sont pour ce desjà deffouiz et absentez, et encore sont de jour en jour de ladicte terre dudit monastère outres grant grief, préjudice et déshéritement desdiz complaignans, si comme ilz dient [.....] par nous sur ce procurer remède gracieux et convenable pourquoy nous, ces choses considérées, voulant tenir et garder ladicte composition tant pour le proufist que nous en avons chacun an sur lediet monastère pour ladicte association comme pour le lien de la foy..... [d'une part] dient à eulx avoir esté fait par nostredit prédécesseur comte de Champagne, s'il est ainsi vous mandons et enjoignons estreitement et à chacun de vous si comme il lui appartiendra que tou lesdiz hommes, serfs et mainsmortables dudit monastère qui aucunement ne sont. le double de leur taille comme dit est, et chacun d'eulx vous oudit cas tenez et faites tenir quietes et paisibles d'iceluy double fait ad ce les faire ou souffrir contraindre ou aucun d'eulx doires en avant en aucune manière et se aucuns de leurs biens ont..... les leur mettiez ou faictes mettre senz délai [à plaine délivrance], comme ainsi nous voulons nous estre faict, et ausdiz religieux avons octroié et octroions de grâce especial par ces présentes, nonobstant quelconques ordonnance, mandement ou deffence à ce [contraire]..... l'an de grâce mil trois

cens quatre-vingt et quatrième et le quart de nostre règne. Par le roy à la relation du conseil, Cuigrant. Et nous ad ce transumpt avons mis le scel de ladicte prévosté de Paris, l'an et jour dessusdit.

Sur le replis :
COTTON, FRÉD.

[JEHAN] DUBREUIL.

Archives de la Haute-Saône, H. 455.

Mandement de Philippe-le-Hardi, duc et comte de Bourgogne, ordonnant une enquête au sujet de la requête des religieux de l'abbaye de Corneux, prétendant que leurs hommes n'ont pas à contribuer aux fortifications de la ville de Gray.

19 juillet 1392.

Philippe, filz de roy de France, duc de Bourgogne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgogne, palatin, sires de Salins, conte de Rathel et seigneur de Malines. Au bailli de nostredit conté de Bourgogne ou bailliage d'Amont, salut. Receu ont noz amez et feaulx conseillers les gens tenant pour nous nostre parlement de Dole, la requeste des religieux, abbé et couvent du monastère de Cournuel prez Gray, contenant que comme de touz temps passey ilz aient estez exempte de toute subvencion appartenant à la ville de Gray, tant pour la réparation de ladicte ville comme autrement, tant pour cause de la petitesse de revenus appartenant adit lieu comme autrement. Et de présent les habitanz, prudommes et eschevins de

ladicte ville de Gray leur aient imposey certaine somme d'argent tant à eulx comme à leurs homes particulièrement qui puent estre en nombre environ vingt-sept maignies d'omes très-povres et de petit estat et nont li diz homes aucuns héritaiges es appartenances dudit Gray, dont lesdiz povres supplians sont très-grandement grevez et doubtent que plux grant grevance et préiudice ne leur fust ne tamps advenir se pourvehu n'estoient requerant ycelle, nous vous mandons que s'il vous appert le contenu de ceste requeste estre vray, et que lesdiz religieux et homes n'aient cay en arrière à costume de paier du contenu d'icelle, vous ou cas dessusdit les faites tenir quittes et pasibles des chouses dessusdictes jusques ad ce que autrement ordene en soit. Donné en nostre parlement de Dole, soubz le scel dicellui, le XIX^e jour de juillet mil CCCIIII^{xx} et douze.

Par Messieurs du conseil tenant ledit parlement.

J. DE PLAIGNE.

Archives de la Haute-Saône, H. 433.

Mandement du duc de Bourgogne, déclarant que les habitants de Saint-Broing sont retrahants du château de Beaujeu et non de celui de Gray.

6 juillet 1415.

Girart du Four, seigneur de Colombier-la-Fosse, chevalier, conseiller et chambellan de Monseigneur le duc et son bailli d'Amont ou conté de Bourgogne. A touz officiers et sergenz de nostredit bailliage et à chacun d'eulx sur ce requis, salut. Les lettres-patentes de mondit seigneur avons receues contenant la forme qui sensuit : Jehan, duc de Bourgogne, conte

de Flandres, d'Artois et de Bourgogne, palatin, seigneur de Salins et de Malines. A nostre bailli d'Amont en nostredit conté de Bourgogne ou à son lieutenant, salut. Reçu avons la supplicacion des habitans de Saint-Beroing-lez-le-Chastel de Beauieux, contenant que puis quatre ans ença ou environ les habitans de la ville de Gray-le-Chastel ont voulu faire contribuer avec eulx en leurs réparacions, fortificacions et imposez lesdiz supplians et leur en ont baillié un impost montant à la some de VI frans, dont ilz ont fait gaigier yceulx supplians et encore en détiennent leurs gaiges pour ceste cause, combien que lesdiz supplians ne soient point de retrait dudit Gray ne n'en furent onques comme l'on peut et pourroit légalement savoir par les preudhommes d'illec environ, mais ont tousiours esté et sont du retrait dudit Beauieux, et ont leur pasturaige et biens en ycellui finaige ou la plus grant partie, et si y ont tousiours acoustumé de retraire de si grant temps et encien qu'il n'est mémoire du contraire, et pour ledit retrait à nostredicte ville de Gray-le-Chastel tellement frayé et missionné lesdiz supplians tant par procès pardevant vous que pardevant nostre prévost et en assises et hors assises et tellement que eulx qui ont esté et sont moult fort grevez de gens d'armes n'ont plus de quoy vivre, ne pourroient poursuivre et deffendre contre lesdiz de Gray par la longueur de procès et seroient taillez de en estre encores plus missionnez et travaillez en leur grant grief, préjudice et desercion. s. par nous ne leur estoit sur ce pourveu de mettre gracieux et convenable remède, si comme ils dient requerrant humblement ycellui. Pour quoy nous ces chouses considérées vous mandons et par ces présentes se mestier est comectons : Que vous faictes senz délay, rendre et restituer auxdiz habitans de Saint-Beroing, supplians leursdiz gaiges pour ladicte cause pris et empeschez comme dit est que lesdiz habitans de Gray-le-Chastel hissent et souffrent yceulx supplians joir et user de leur franchise, et retrait ainsi et par la manière que le

temps passé avent ledit empeschement et d'ancienneté ilz ont accoustumé, considéré mesmement comme ilz dient que se retraire leur convenoit audit Gray ilz ne pourroient, car la rivière ne sut si pou croistre qu'ilz n'y scauroient passer. Au cas toutes voies que ce ne seroit contre les ordonnances sur ce par nous faictes contre la teneur desquelles vous ne tenez ne souffrez lesdiz supplians estre tenus en procez ne eulx ne leurs biens estre molestez ne empeschiez en aucune manière. Car ainsi nous plaist-il estre fait, et auxdiz supplians l'avons ottroïé et ottroions de grâce espécial se mestier est par ces présentes nonobstant quelxconqus lettres subreptices empétrées ou à empétrer à ce contraires. Donné audit lieu de Gray, le XXVI^e jour de juing l'an de grâce mil IIII^e et quinze. Ainsi signé par Monseigneur le duc à vostre relacion, J. de Sauls. — Par vertu et autorité desquelles lettres de mondit seigneur cy-dessus transcriptes et pour entériner et accomplir le contenu en ycelles. Et à la requeste de habitans de Saint-Beraing, nommez auxdictes lettres ou de leur certain commandement, nous vous mandons et comettons se mestier est que vous adiournez pardevant nous ou nostre lieutenant à Gray au XVI^e jour de ce présent mois de juillet prochain, venant les eschevins et par nom d'eschevins de la ville de Gray, pour veoir entériner et accomplir le contenu auxdictes lettres de mondit seigneur ou pour dire cause raisonnable pour quoy ainsi faire ne se doie. Et pour procéder en oultre sur ce par la manière qu'il appartiendra. En certiffient de votre exploit et dudit adjournement. De ce faire vous donnons pouvoir et mandement espécial. Donné soubz le scel, aux causes de nostre court, le VI^e jour dudit mois de juillet de l'an mil IIII^e et quinze.

J. CABAURRES.

Archives de la Haute-Saône, H. 308.

Vidimus d'un mandement de Jean, duc et comte de Bourgogne, concernant le guet et garde du château de Lambrey.

1416.

Donné par copie soubz nos scelz, Jehan Estevenon-le-Vielle, prévost de Jussey, et Perrenot Symonne, dudit Jussey, sergent de Monseigneur de Bourgogne, par la manière sensuit : Girart du Four, seigneur de Colombier-la-Fosse, chevalier, conseiller et chambellan de Monseigneur le duc et son baillly d'Amont ou conté de Bourgogne. Au prévost de Jussey, son lieutenant, et à tous autres cappitaines, chastellains, justiciers, officiers seigneuriaux et subgez de mondit seigneur establis en nostredit bailliage et à chacun d'eux par soy si comme à lui appartiendra sur ce requis, salut. Les lecttres-patentes de mondit seigneur à nous adreceus avons receues, contenant la forme qui s'ensuit : Jehan, duc de Bourgogne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgogne, palatin, seigneur de Salins et de Malines. A nostre bailli d'Amont en nostredit comté de Bourgogne, ou à son lieutenant, salut. Reçu avons humble supplication de nos amez et feaulx escuiers Jehan et Guiot de Lambrey, contenant que comme à damoiselle Marie, leur mère, soit et appartient la fourteresse dudit Lambrey, laquelle est assise en nostredit conté lez Jussey prez des frontières de Lorraine et du país de la duchié de Bar. Et pour le seurté et garde d'ycelle fourteresse ycelle Marie et lesdis supplianz y

ont fait puis dix ans ença à leurs frais et missions plusieurs édifices et emparemens comme fossez, chauffaulx, eschiffes et autres chouses y nécessaires pour ladicte sourté. Et chascun jour et nuit y font faire gay et garde le mieulx qu'ils pevent affin de résister à l'encontre de noz adversaires s'ilz venoyent ou païs. Et il soit ainsin que en la ville dudit Lambrey ait plusieurs genz qui sont aux abbez de Chierlieu, de Faverney, au seigneur de Jussey, et aux seigneurs de Rodes et autres, lesquelx aux emparemens, fortification, gait et garde de ladicte fourteresse ne vueillent contribuer aucunement ja soit ce que tenuz y soient selon nos ordonnances faictes sur le fait de retrais, emparemens, gait et garde des bonnes villes chasteaulx et fourteresse de nostrellet conté. Ains en sont deffaillans et reffussans nonobstant ce qu'ilz ou la plus grant part d'eulx ayent retrais leurs biens en ladicte fourteresse de Lambrey, et qu'il leur soit plus aisié et commende y retrair que ailleurs, lesquelx deffault et reffus sont ou grant domaige et préjudice d'icelle Marie et desdiz supplians et plus seroit se par nous ne leur estoit sur ce pourveu de convenable remède s'y qu'ils dient requérir icelluy. Pourquoi nous, attendu ce que dit est, et que lesdiz supplians nous ont bien et loyaument servi aux armées que avons faictes en France et ailleurs, voulons et vous mandons frès-expressément que vous controigiez ou [faictes controindre] viguerousement et sans emport tous les habitans de Lambrey et autres qui d'ancienneté ont acoustumé d'eux y retraire, et qui plus commodément que ailleurs s'y pourroient retraire [y fortifier] emparer et fere gayt et garde oudit chasteaul de Lambrey, selon le contenu de nosdites ordonnances sur ce faictes, nonobstant oppositions ou appellations quelconques et sans préjudice d'icelles. Et tout par la forme et manière contenuz en nos autres lettres et en celles de nostre très-chière et très-amée compagne la duchesse, faictes sur le fait de fortifications et emparemens desdiz chasteaulx et fourteresse de nostredit

conté. De ce fere vous donnons pover et [mandement espécial], mandons et commandons à tous nos justiciers, officiers et subgez, à vous et vos comis et députez en ce faisant estre obéy et entendu diligemment. Car aipsi nous plait-il estre fait ausdiz supplians l'avons ouctroyé et ouctroyons de grâce espécial par ces présentes se mestier est, nonobstant quelxconques lettres, subscriptions, mandemens ou deffences faictes ou à fere à ce contraire. Donné à Besançon, le premier jour de décembre l'an de grâce mil quatre cens et seze. Ainsi signé par Monseigneur le duc à vostre relation, J. de Saulx.

— Par vertu et auctorité desquelles lettres de mondit seigneur cy-dessus transcriptes pour accomplir leur contenu en tant que à nous en appartient et à la requeste de ladicte damoiselle et de sesdiz anfans dénommé ausdites lettres, nous vous mandons très-expressément en comectant se mestier est par ces présentes que vous controignez prestasement lesdiz habitans de Lambrey et tous autres qui, pour ce, seront à controindre, et qui d'ancienneté ont accoustumé de retraire et contribuer es fortifications et emparemens nécessaires de ladicte fourteresse de Lambrey, et d'y faire gait et garde, et y retraire et contribuer esdites fortifications et emparemens, et d'y fere gait et garde selon et par la manière que contenu est plus applain aux ordonnances, instructions et lettres de nosdis seigneurs et dame sur ce autrefois faictes et donné, et tout par la forme et manière que mondit seigneur le nous mande par ses dictes lettres de ce fere et les appartenances, vous donnons plain pover, auctorité et mandement espécial, mandons à tous les subgez dudit bailli à qui il appartient, à vous et à chacun de vous en ce faisant estre obéis et entendu diligemment. En certification compétente se mestier fait où il appartient de tout ce que fait en aurez. Donné sous le scel, aux causes de nostredit bailliage, le septième jour de décembre l'an mil quatre cens et seze. Ainsi signé par Monseigneur le bailli, J. de Vannes. Donné, quant à ceste présente

copie soubz nosdiz scelz, le vingt-unième jour du mois de décembre l'an mil quatre cens et sèze.

(Fragments de sceaux pendants en cire verte et en cire rouge).

EXTRAIT

du rapport fait, au nom de la Commission des Antiquités de la France, sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1873, par M. A. DE LONGPÉRIER, lu dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du vendredi 24 octobre 1873.

« C'est à un important mémoire manuscrit qu'elle attribue la
« cinquième mention. M. Jules FINOT, qui nous l'a présenté,
« appartient aussi à l'Ecole des chartes. On s'en apercevrait,
« du reste, facilement à la façon dont il met en œuvre les
« pièces d'archives, et en restitue, quand il en est besoin, le
« texte altéré par le temps. Ses *Recherches sur les incursions*
« *des Grandes Compagnies dans le duché et le comté de*
« *Bourgogne au XIV^e siècle* dénotent un esprit juste et bien
« préparé pour les travaux historiques.

« M. Finot suit pas à pas, pendant un demi-siècle, ces
« bandes de Routiers, aventuriers de toutes les nations,
« écume de toutes les armées, toujours prêts à se mettre à la
« solde du plus offrant, et, entre temps, ravageant, pillant
« pour leur propre compte les malheureuses provinces où les
« conduisait le hasard de leurs aventures. Les deux Bour-
« gognes eurent particulièrement à souffrir de ce fléau pendant
« le cours du XIV^e siècle. L'auteur du mémoire présente un
« tableau saisissant de l'état d'anarchie, de désolation, de
« misère auquel étaient arrivées ces contrées incessamment
« parcourues et rançonnées par les Grandes Compagnies. Son

« récit a le mérite de s'appuyer, jusque dans ses moindres
« détails, sur des documents parfaitement authentiques,
« et la plupart inédits, tirés des riches archives de la Côte-
« d'Or, de celles de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, et
« aussi sur le témoignage des anciens auteurs bourguignons.

« Dans son introduction, M. Finot expose quels furent
« l'origine des Grandes Compagnies, leurs différents noms,
« les éléments très-divers dont elles se composèrent, leur
« valeur militaire, leur influence sur les institutions commu-
« nales, la part que prirent à leur formation les populations
« rurales. Ces dernières questions se rattachent étroitement
« à la politique et à la philosophie de l'histoire. C'est à la
« vérité en quelques mots seulement que l'auteur les a indi-
« quées; mais il est juste de lui en donner acte. Il aurait
« pu revoir et améliorer quelques pages consacrées à des
« digressions archéologiques, par exemple à l'armement des
« hommes de guerre. Tel qu'il est, toutefois, son travail
« méritait incontestablement une distinction et des éloges. »

*Les membres de la Commission des Antiquités
de la France :*

F. DE SAULCY, L. RENIER, A. MAURY,
Léop. DELISLE, Ferd. DE LASTEYRIE,
J. DESNOYERS, A. DE LONGPÉRIER,
rapporteur.

L'Académie, après avoir entendu la lecture de ce rapport,
en a adopté les conclusions.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel,
H. WALLON.

DIPLOMES

**de Louis IV d'Outremer, roi de France, et d'Othon I^{er}, empereur
d'Allemagne,**

FIXANT LES LIMITES DU COMTÉ DE BOURGOGNE AU I^e SIÈCLE.

Les archives du département de la Haute-Saône possèdent deux diplômes du X^e siècle, qui permettent de fixer approximativement quelle était la situation politique et géographique du comté de Bourgogne entre les deux grands Etats, la France et l'Empire germanique, qui se constituaient alors. Ce sont : 1^o la donation de Louis IV d'Outremer, roi de France, accordant, à la prière du comte Hugues, les monastères de Sainte-Marie de Faverney et de Saint-Léger d'Enfonvelle à Adalard et à son épouse Addila [16 des calendes de mars de la troisième année du règne de Louis, 940]; 2^o la concession faite par l'empereur Othon, à l'abbé Baltramne et à ses compagnons, du droit de s'établir à Lure [8 des ides d'avril 959].

L'authenticité de ces deux titres ne saurait être mise en doute. Le premier, dont le cartulaire de Faverney ne renferme qu'une copie faite au XVIII^e siècle, probablement par dom Bebin, qui rédigea alors une histoire de cette abbaye, était

déposé aux archives de Saint-Bénigne de Dijon. Il a été publié par Etienne Perard et par dom Bouquet [tome IX des *Hist. de France*]. Nous ne pouvons apprécier ses caractères extrinsèques, mais son contexte le fait ranger à première vue comme un acte réellement émané de Louis IV. L'invocation et les formules initiales, l'annonce du signe de validation [*annulo nostro insigniri*], ainsi que la mention « *Odilo notarius ad vicem Heirici episcopi summique cancellarii recognovit*, » sont bien conformes aux règles de la chancellerie de ce prince. Quant au second, l'original est déposé aux archives de la Haute-Saône [Fonds de l'abbaye de Lure, H. 661], et l'examen de ses caractères extrinsèques, tels que le parchemin un peu jaunâtre sur lequel il est écrit, les notes tironiennes qui précèdent l'invocation en capitales allongées, la minuscule caroline de son texte, le sceau en cire blanche plaqué sur le titre même, suffit pour attester son authenticité. Il a été publié par Schœpflin dans l'*Alsatia illustrata*, et par M. l'abbé Besson dans son *Histoire de l'Abbaye de Lure*. Mais les transcriptions de ces deux diplômes sont très-défectueuses, surtout en ce qui concerne les noms de lieux, et les leçons erronées ont entraîné de fausses attributions géographiques. C'est ce qui nous a engagé à donner d'abord deux nouvelles publications de ces titres.

I.

DIPLOME DE LOUIS IV D'OUTREMER.

(Extrait du cartulaire de Faverney aux archives de la Haute Saône.)

Hugo Comes pro Adalardo impetrat Faverniacum et Offonis-Villam a Ludovico rege.

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, Ludovicus Gratiâ Dei rex. Si fidelium nostrorum congruis petitionibus aures accommodamus, præcessorum nostrorum regum consuetudines obtinemus, eosque nostræ celsitudini familiares reddimus. Quapropter notum sit omnibus fidelibus nostris tam præsentibus quam futuris quòd inclitus Comes Ugo adiecit nostram præsentiam deprecatusque sit ut quasdam Abbantias cuidam nostro fideli nomine Adalardo suæque conjugi Addilæ, eorumque hæredibus, sitas in pago Portensi, quarum monasteria unum dicitur Faverniacum dicatum in honore Stæ. Mariæ, Alterum dicitur Offonis-Villa dicatum et ipsum in honore S. Leodegarii martyris. Faventes itaque Libentissime precibus præfati gloriosi comitis Ugonis, concedimus eisdem Adalardo uxoriqeejus Addilæ cum omni integritate supradictas Abbantias, hoc est Faverniacum cum omnibus appendiciis suis, videlicet, cum ecclesiis, villis, mancipiis utriusque sexûs, campis, pratis, sylvis, aquis, aquarumque decursibus, molendinis, exitus et regressus quæsitum et inquirendum; S. Leodegarum similiter totum et integrum similiter cum omnibus ad se pertinentibus. ita duntaxat ut hoc præcepto Altitudinis nostræ quod fieri eisdemque dari jussimas quandiu advixerit ips-

Adalardus et uxor ejus jam dicta ac hæredes illorum, vero quandoque decessum, ad id quod hactenus fuisse noscuntur, eædem Abbatiae absque diminutione sive deterrioratione revertantur, et ut hoc firmitus statutum nostrum permaneat, hoc eis præceptum exinde fieri jussimus et annulo nostro insigniri.

Signum domini et Gloriosissimi † Ludovici Regis. Odilo notarius ad vicem Heirici episcopi summique cancellarii recognovit. Datum XVI Kalendas Martii, regnante Gloriosissimo Rege Ludovico, anno III, indictione XIII. Actum villa Gurziaco super Madernam fluvium.

TRADUCTION.

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Louis, par la grâce de Dieu, roi. Si nous prêtons l'oreille aux demandes convenables de nos fidèles, nous suivons les traditions des rois nos ancêtres, et nous rendons nos sujets plus attachés à Notre Excellence. C'est pourquoi, sachent tous nos fidèles présents et à venir, que le noble comte Hugues vint nous trouver et nous supplier d'accorder à notre fidèle Adalard, à son épouse Addila et à leurs héritiers, certaines abbayes situées dans le *pagus de Port*, dont l'une, appelée Faverney, est consacrée en l'honneur de Ste. Marie, et l'autre, dite Enfonvelle, en l'honneur du martyr S. Léger. Aussi, accueillant favorablement les prières de l'illustre comte Hugues, nous concédons à Adalard et à son épouse Addila lesdites abbayes dans toute leur intégrité, savoir : Faverney avec toutes ses dépendances, consistant en églises, domaines ruraux, serfs des deux sexes, champs, prés, bois, étangs et cours d'eau, moulins, droits de passage pour l'entrée et la sortie prétendus ou à prétendre ; Saint-Léger, de même dans son intégrité, c'est-

à-dire avec toutes ses dépendances. Seulement, par ce diplôme de Notre Excellence nous ordonnons que ces abbayes seront tenues et possédées par Adalard, son épouse et leurs héritiers, tant qu'ils vivront; mais qu'après leur décès elles devront être rendues dans l'état où elles se trouvent et ont été jusqu'à ce moment, sans aucune diminution ni aucune détérioration, et pour que cette décision demeure plus inviolable, nous avons prescrit de rédiger le présent précepte que nous avons fait contre-signer de notre anneau.

Seing du très-glorieux seigneur Louis, roi.

Odilo, notaire au lieu d'Heiric, évêque et grand chancelier, a collationné.

Donné le 16 des calendes de mars de la troisième année du très-glorieux roi Louis. Fait à la villa royale de Gurzy-sur-Marne.

DIPLOME DE L'EMPEREUR OTHON

concédant à l'abbé Baltramne et à ses compagnons le droit de s'établir
à Lure.

(Archives de la Haute-Saône, H. 661.)

In nomine Sancte et individue Trinitatis, Otto divinâ favente clementiâ rex : Notum sit omnibus fidelibus Sancte Dei ecclesie nostris que tam presentibus quam et futuris : Qualiter legati abbati Baltramni ejusque congregationis qui manebant Alanesberg locum monachorum utilitati valde incommodum, nostram adierunt clementiam proclamationis causâ et consilii ut pro dei amore animeque nostre remedio qualiter ipsum locum alias mutare possent et consilium eis et locum monachis

convenientem concederimus, nos vero legatione de tali congaudentes pro statu dei ecclesie et memores retributionis æterne, accepto consilio ab episcopis et abbatibus et omnibus nostris fidelibus qui pascha domini Quitilingaburg manebant locum quem accepimus a filiis Hugonis Heberhardo et Hugone Luterhaa vocatum monachis aptissimum eis concessimus : Baltramno videlicet et ejus subditis modo sub regimine et regula beati Benedicti degentibus et omnibus per secula qui pro dei amore prospera hujus mundi cum mundo abrenuntiant et in ibi regule sequentes precepta, deo juncti seculo incogniti sub abbatis eligent habitare militia. Aliud quoque donum regalitatis nostre eidem loco contulimus predium scilicet quod a Bosone in loco qui dicitur Wolvesheim et Inrodesheim concambiavimus cum omnibus appendiciis suis. Volumus etiam sicuti et per plurima loca auctoritas firmat ut omnia ex priori loco ubi habitaverunt tam in prediis quam in aliis rebus Luterhaa translata. In honore beati Petri apostolorum principis et æcclesia fiat constructa et maneat congregatio comodo ut sub mundiburdio deinceps maneat regum francorum et jus proprietatis permaneat Romano beato Petro principi apostolorum. Insuper annuatim ex ipso jam dicto loco Luterhaa Rome censualiter persolvantur decem solidi argenti; Abbatem inter se eligendi sine ullius contradictione liberam obtineant potestatem, et nullus archiepiscopus vel episcopus eorum dominant præter Romanum apostolicum et mundiburdio regum francorum. Ut hæc tamen verius credantur, hoc presens preceptum manus nostre signo et annuli nostri impressione roborari jussimus.

Signum domini Ottonis invictissimi regis H. Lintulfus cancellarius advicem Brunonis archicabbuloni recognovit.

Data octo idus aprilis, anno dominice Incarnationis nonagessimino quinquagesimo nono, indictione secunda, anno vero regni Ottonis serenissimi regis vigesima quarta. Actum Quitilingaburg in Dei nomine feliciter. Amen.

[Le sceau est en cire blanche, devenue presque brune. Othon est représenté de face en costume antique avec cette légende : OTTO, DEI GRATIA REX.]

TRADUCTION.

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Othon, grâce à la clémence divine, roi. Sachent tous nos fidèles de la sainte Eglise de Dieu, présents et à venir, que des envoyés de l'abbé Baltramne et de sa communauté, qui habitaient à Lawesberg, lieu très-incommode pour le séjour des moines, vinrent s'adresser à notre bienveillance, profitant de l'assemblée que nous tenons, afin que, pour l'amour de Dieu et le remède de notre âme, nous leur accordions de changer de résidence et leur concédions de s'établir dans une localité plus convenable pour des moines. C'est pourquoi, nous félicitant de cette demande pour la prospérité de l'Eglise de Dieu, et en considération de la récompense éternelle, après avoir pris l'avis des évêques et des abbés et de tous nos fidèles réunis à Quedlinbourg pour la fête de Pâques, nous leur avons concédé la localité que nous avons reçue des fils de Hugues, Héberard et Hugues, appelée Lure, et très-convenable pour le séjour des moines, à savoir : à Baltramne et à ses compagnons soumis à la règle de S. Benoît, et à tous ceux qui, à l'avenir, pour l'amour de Dieu, renonceront au monde et à ses biens, et suivant dans ce lieu les préceptes de ladite règle, vivant en Dieu et inconnus au siècle, auront résolu d'y demeurer sous la conduite de leur abbé. Par un second bienfait de notre royale munificence, nous leur avons donné, avec toutes ses dépendances, dans le même lieu, le domaine que nous avons échangé avec Boson contre d'autres situés à Volvesheim et à Rosheim. Nous voulons en outre, de même que dans plusieurs

autres endroits notre autorité l'a établi, que tous les biens-fonds que lesdits moines avaient au lieu où ils habitaient auparavant, leur soient conservés, et que tous leurs objets mobiliers soient transférés à Lure; qu'une église en l'honneur de S. Pierre, prince des apôtres, y soit construite; que la communauté y demeure sous la protection du roi des Francs, et que le droit de propriété de ladite église appartienne à S. Pierre, prince des apôtres; que chaque année il soit perçu par la cour de Rome, sur ledit lieu de Lure, un cens annuel de 10 sous d'argent; que les moines aient la libre faculté d'élire, sans aucun empêchement, leur abbé; qu'ils soient indépendants de la juridiction de tout archevêque et de tout évêque, et ne relèvent que du pontife romain et de la main-bourg des rois des Francs. Afin qu'il soit ajouté foi plus facilement à ces dispositions, nous avons ordonné que ce présent précepte soit corroboré par l'apposition de notre seing manuel et de notre anneau.

Seing d'Othon, très-invincible roi.

Lintulf, chancelier, pour Brunon, archiéchanson, a collationné.

Donné le 8 des ides d'avril, l'an de l'incarnation du Seigneur 959, indiction II, l'an du règne d'Othon très-sérénissime roi le 24^e. Fait à Quedlimbourg au nom de Dieu heureusement. Amen.

II.

Le premier nom de lieu que l'on lit dans le diplôme de Louis d'Outremer est le *pagus Portensis*, contrée qui comprenait, au X^e siècle, la plus grande partie du département de la Haute-Saône actuel, et tirait son nom du *Port-Abucin*, ville gallo-romaine citée dans les notices de l'Empire, détruite lors des invasions germaniques, et dont l'emplacement correspond au territoire de la commune de Pont-Bucey, et non à celui de Port sur-Saône, comme on l'a prétendu à tort [1]. Ce *pagus*, qui, selon dom Grappin [2], renfermait « l'espace qui règne depuis le mont de Voge jusqu'aux portes de Besançon, » avait englobé dans ses limites l'ancien *pagus Colerensis* ou *de Colatensis*, c'est-à-dire la région ayant pour capitale Corre, au confluent de la Saône et du Coney. C'est

(1) Nous nous proposons de démontrer dans un travail spécial que la cité de *Portus-Abucinus*, ou *Pontus-Abucinus*, *Portus-Ubicinus*, et avec aphérèse *Portus-Bucinus*, des notices de l'Empire et de la légende de S. Urbain, doit être placée dans le promontoire formé par un circuit de la Saône, où abondent les ruines de villas romaines, et où, pendant tout le moyen âge, a existé un village, nommé encore au XVIII^e siècle, dans le dénombrement de la seigneurie de Rupt, *Pont*, sans doute à cause du pont dont on aperçoit encore les vestiges quand les eaux de la Saône sont basses, qui le faisait communiquer avec la localité appelée Bucey (arrondissement de Vesoul, canton de Scey-sur-Saône). La carte de l'Etat-Major indique le tracé d'une voie romaine traversant ce dernier village pour aboutir au pont en ruines.

(2) Almanach de la Franche-Comté de 1785.

vers le VI^e siècle que le *pagus Colerensis*, qui apparaît dans Grégoire de Tours et dans Frédégaire, fut réuni à celui de *Port*, comme le prouve le titre produit par Perard et dom Bouquet, et daté de l'année 579, dans lequel on lit : *Eo tempore Godinus quidam... dedit sancto Benigno alodium sui juris, cui vocabulum est Albinicus, situm in pago Decolatense, quod nunc generaliter Portuensis dicitur*. Ce *pagus* devait donc comprendre, au X^e siècle, *Faverniacum*, Faverney [arrondissement de Vesoul, canton d'Amance], l'ancien *Fauriniacus* de Grégoire de Tours, de Frédégaire et de la légende des SS. Bertaire et Athalène qui lui donne le titre de *Castrum*, et *Offonis-Villa*, que dom Bouquet a, selon nous, faussement rendu par Vellefaux, mais qui doit être plutôt assimilé à Enfonvelle [Haute-Marne, arrondissement de Langres, canton de Bourbonne], localité où il a existé jusqu'en 1790 une abbaye régulière, tandis qu'il n'y en a jamais eu à Vellefaux. Ces attributions géographiques ne présentent donc aucune difficulté. Il en est de même du lieu où résidait Louis d'Outremer lorsqu'il délivra ce diplôme : *Gurziacum super Madernam fluvium*, c'est Gurey-sur-Marne [Seine-et-Marne, arrondissement de Provins, canton de Donnemarie].

Les localités citées dans le diplôme d'Othon I^{er} sont, au contraire, plus difficiles à déterminer. S'il ne saurait subsister de doute sur l'assimilation de *Lutheraa* à Lure [chef-lieu d'arrondissement du département de la Haute-Saône, qui a possédé pendant tout le moyen âge une abbaye remplacée au XVI^e siècle par un chapitre équestre affilié à celui de Murbach], les auteurs varient beaucoup sur l'emplacement du lieu nommé *Lauesberg*, *Lawesberg* ou *Colanesberg*. C'est, en effet, cette dernière leçon que Schæpflin et M. l'abbé Besson ont adoptée dans la transcription de ce titre, et M. Duvernoy, se basant sur cette erreur paléographique, crut trouver l'emplacement de ce *Colanesberg* ou *Calanesberg* dans le territoire de la commune de Chalonvillars [canton d'Héricourt, arrondissement

de Lure]. Mais il suffit d'être un peu familiarisé avec la minuscule caroline du X^e siècle pour lire : à *Lawesberg*, ou *Lavesberg*. C'est l'opinion de M. de Rozière, membre de l'Institut et paléographe distingué, qui a vu le titre original. D'ailleurs, dans le transumpt fait de ce document, en 1470, par l'official de la cour de Bâle [archives de la Haute-Saône, H. 661], on lit très-distinctement : à *Lavesperg*, mots qui sont rendus dans la traduction allemande faite par Jean David, doyen de Steffe à Bâle, à peu près vers la même époque [*idem*], par *Zu Lawesperg*. Cette dernière leçon, qui est la seule conforme aux règles de la paléographie, ne permet pas d'assimiler ce lieu à Châlonvillars. Il est donc nécessaire de chercher, dans les environs de Lure et dans la contrée intermédiaire entre le *pagus Portensis* et le Sundgau, une localité répondant aux conditions topographiques et étymologiques exigées par le texte. Nous croyons que cette localité est Wessemberg ou Vescemont [commune du département du Haut-Rhin, arrondissement de Belfort, canton de Giromagny]. Elle répond assez exactement aux exigences du texte. Peu éloignée relativement de Lure, elle présente de plus cette particularité d'être située dans cette région montagneuse dite des *Ballons*, dans laquelle l'abbaye de Lure a eu, pendant tout le moyen âge, des possessions assez étendues, entre autres le prieuré de Saint-Antoine ou des Froides-Montagnes, les mines des Plancher, etc.

Quant aux deux autres localités, sur le territoire desquelles Othon avait des domaines qu'il avait échangés avec Boson pour d'autres situés à Lure ou dans les environs, Wolvesheim et Irodesheim, il est probable qu'ils étaient situés aussi en Alsace, et pourraient être assimilés aux communes de Wolfisheim [Bas-Rhin, arrondissement de Strasbourg, canton de Schiltigheim] et de Rosheim [Bas-Rhin, arrondissement de Schelestadt, canton dudit lieu]. Quintilingasburg, ville où Baltramne est venu trouver Othon, et où le diplôme de con-

cession fut délivré, ne saurait être que Quedlimbourg, dans la Saxe prussienne. Les chroniques et les documents contemporains montrent, en effet, l'empereur résidant fréquemment dans cette cité.

III.

Les deux titres que nous venons de publier et de traduire constituent, par les mentions géographiques qu'ils renferment et que nous croyons avoir suffisamment expliquées, deux monuments importants, non-seulement pour les annales de la Franche-Comté, mais aussi pour l'histoire nationale. Ils retracent, en effet, une page de l'histoire de la frontière française, et à ce point de vue on comprend le grave intérêt qu'ils présentent. C'est à la fin du IX^e siècle et pendant le cours du X^e que se sont constituées définitivement les deux nationalités germanique et française, aux prises encore aujourd'hui. La dissolution de l'empire de Charlemagne donna lieu à la séparation de deux races différentes par le langage et par les mœurs. Il est donc curieux de rechercher quelles furent alors les limites, les barrières que se donnèrent ces deux peuples.

Le premier partage de l'empire carlovingien fait en 843 à Verdun, en attribuant à Lothaire une longue bande de terre comprise entre le Rhône, la Saône, la Meuse à l'ouest, et les Alpes, le Jura et le Rhin à l'est, avait, par la création de ce royaume, établi une barrière entre la Francie et la Germanie, comme on disait alors. Les deux races française et germanique, séparées par cet Empire, ne devaient se retrouver aux prises que lorsque, par l'extinction de la descendance de Lothaire, il fallut diviser cette bande de terre dont la partie septentrionale avait reçu le nom de Lotharingie, et qui parti-

cipait aux mœurs et aux traditions des deux peuples co-partageants. Ce fut en 870 qu'eut lieu cette division entre Lothaire et Louis-le-Germanique, par le traité de Mersen, qui doit être considéré comme la vraie origine de la séparation de l'Allemagne et de la France.

M. Zeller, dans sa savante *Histoire d'Allemagne*, fait observer avec raison toute la difficulté que présentait alors cette division de l'ancien royaume de Lothaire.

« Il était difficile, dit-il, de soumettre cet épais et inextricable fourré de circonscriptions ecclésiastiques et politiques que le temps avait fait entre le Rhin et la Meuse, sans les entamer, à des délimitations géographiques bien précises. Quelques-unes, en effet, se trouvèrent partagées ; ainsi le comté de Liège fut divisé par moitié, sur les deux rives de la Meuse, entre les deux rois, et les évêchés de Tongres et de Liège, suffragants de Cologne, qui resta à Louis-le-Germanique, relevèrent de Charles-le-Chauve. Le cours de la Meuse jusqu'à son confluent avec l'Ourthe, cet affluent jusqu'à ses sources, la Moselle, et ensuite probablement, en passant les Vosges, la ligne du Rhin au-dessus de l'évêché de Strasbourg, qui resta à Louis comme suffragant de Mayence, servirent de ligne de démarcation. C'est au moins ce que les obscurités et les erreurs géographiques du texte laissent à peu près deviner. Tout ce qui était à l'ouest de cette ligne revint à Charles, et tout ce qui était à l'est à Louis. C'est surtout sur les territoires de Metz et de Diedenhofen, aux deux rives de la Moselle, et sur les limites de la Bourgogne et de l'Alsace, où les ressorts ecclésiastiques et les comtés étaient fort enchevêtrés et la population très-partagée, que le débat s'élève quelquefois entre ceux qui interprètent ce traité. Nul doute cependant que, si Strasbourg suivit le sort de son archevêché, Mayence, Bâle et la Haute-Alsace ainsi que la Lorraine actuelle n'aient suivi le sort de l'archevêché de Besançon et de celui de Metz, rattachés au royaume de la France occiden-

taie. Les historiens allemands, qui s'efforcent de commenter en leur faveur le traité de Mersen, ne sont pas d'accord entre eux sur ce sujet. La répartition de contrées allemandes, comme une partie de la Frise, dans le royaume de Charles, et celles de contrées rhénanes, sur le Haut-Rhin et en Suisse romane, dans le royaume de Louis-le-Germanique, prouve certainement que l'origine et la langue furent loin de faire uniquement la loi dans ces partages. On ne peut s'empêcher cependant de constater qu'on en ait tenu compte, ainsi que des nécessités géographiques, puisqu'on voit en général la partie septentrionale de la rive gauche du Rhin, où la population germanique était plus dense, attribuée à Louis-le-Germanique, et la partie méridionale, où dominait la population romane, réservée à Charles-le-Chauve. C'était entre la Belgique, la Hollande et la France d'une part, et l'Allemagne de l'autre, à peu près le partage fait plus tard en 1815, et renversé contre la France en 1871. Le peu de durée, du reste, de ce traité, qui ne fut jamais pleinement exécuté, et la prudente réserve du sage et patriotique archevêque de Reims, qui ne voulut point, en y prenant part, compromettre ses droits de primat et de métropolitain lésés en plus d'un endroit, ne lui donnent pas toute la valeur qu'on voudrait parfois lui attribuer. Il serait, en tout cas, beaucoup plus juste de le considérer comme l'origine de la séparation entre l'Allemagne et la France, que le traité plus célèbre, mais moins concluant, de Verdun. »

La manière dont fut alors partagé le comté de Bourgogne entre les deux rois confirme les considérations historiques que nous venons de reproduire. Cette province se divisait, au IX^e siècle, entre quatre circonscriptions administratives appelées *pagi*, qui étaient les *pagi* : 1^o de *Port*, comprenant la plus grande partie du département de la Haute-Saône actuel ; 2^o d'*Amaous*, correspondant au val de la Loue, aux contrées arrosées par le cours inférieur du Doubs, et qui

forment à peu près l'arrondissement de Dole actuel ; 3° de *Warasch*, renfermant le cours du Doubs supérieur avec le nord du département du Jura ; 4° de *Scoding*, le plus méridional, englobant les arrondissements de Lons-le-Saunier avec le cours de l'Ain.

Le traité de Mersen, au lieu de partager ces *pagi* d'après la méthode la plus naturelle, qui consistait à attribuer à Charles-le-Chauve les comtés occidentaux, et à Louis-le-Germanique ceux de l'Est, fit tout le contraire. D'après les *Annales de S. Bertin* [dom Bouquet, t. VII, pp. 109 et 110], Louis-le-Germanique eut pour sa part l'abbaye de Faverney [*Port*], le château de Poligny [*Warasch* ou *Scoding*], les monastères de Luxeuil [*Port*], de Lure [confins des *pagi* de *Port* et de *Warasch*], de Baume [*Scoding*], d'Enfonvelle [*Port*], de Vacluse [*Warasch*], de Château-Chalon [*idem*], avec les comtés de *Warasch*, de *Scoding* et d'*Amaous* en toute suzeraineté. A Charles-le-Chauve échurent les monastères de Sainte-Marie et de Saint-Martin de Besançon [confins de *Port* et de *Warasch*], de Saint-Claude [*Scoding*], avec la souveraineté du comté de *Port*. Cette division semble donc tout arbitraire et ne tenir aucun compte des circonscriptions ecclésiastiques et politiques. Ainsi le *pagus d'Amaous*, un des plus occidentaux de la Séquanie, fut assigné au roi de Germanie, tandis que deux monastères de Besançon et l'abbaye de Saint-Claude, c'est-à-dire les plus orientaux, tombèrent dans le lot du roi de France. Il était impossible de se préoccuper moins des aspirations nationales de nos ancêtres. Aussi nous croyons, comme M. Zeller, que ce traité ne fut pas exécuté, et dans le comté de Bourgogne encore moins qu'ailleurs.

A défaut des peuples, qui ne pouvaient protester par la force contre des séparations aussi brusques et aussi arbitraires, d'autres puissances s'élevaient alors pour faire contre-poids aux caprices des monarques. Nous voulons parler des feudataires,

qui devenaient à cette époque à peu près indépendants et que la force des choses entraînait, dans l'agrandissement de leurs domaines, à suivre, à leur insu, les sentiments politiques comme les besoins de leurs sujets. D'ailleurs bientôt devait s'éteindre, avec Arnulf, la branche carlovingienne qui avait régné en Germanie, et le nouveau roi Conrad, de Franconie, prince qui eut grand'peine à faire reconnaître son autorité en Allemagne même, ne put, à plus forte raison, étendre son pouvoir dans des pays restés attachés à la France.

« Aussi nous voyons, dit M. Zeller, le plus puissant feudataire de Lotherrègne, Renier, comte de Hainaut et de Hesdain, l'ambitieux prince au long col, qui avait déjà contribué à la chute du fils de l'empereur Arnulf, Zwentibold, devenir dans ce pays tout à fait indépendant. Il prit donc prétexte, d'ailleurs plausible, de l'extinction des Carolingiens d'Allemagne pour demander la protection de Charles-le-Simple, roi carolingien de la Francie de l'Ouest. Peu puissant chez lui, ce roi carolingien mettait le pied, en 912, dans le Lotherrègne, à Metz, à Trèves et à Nimègue, distribuant les fiefs, et naturellement il faisait bonne part à son feudataire et allié Renier. Ce fut contre cette prise de possession que le nouveau roi Conrad voulut protester. Malgré deux expéditions, il ne réussit guère, et cette compétition donna lieu seulement à des ravages réciproques, au milieu desquels la ville de Strasbourg entre autres, naturel objet de dispute, fut incendiée. [*Ann. Alammann.*, 912. *Acta Conradi*, pp. 9 à 14.] Celui qui tira le plus grand profit du conflit, ce fut le comte de Hainaut, Renier-Renard, maître de plusieurs comtés et de six abbayes. Il laissa dans le Lotherrègne, en mourant, une vraie puissance ducale et indépendante à son fils Giselbert, plus ambitieux que lui. »

Le même fait se passa dans le comté de Bourgogne au X^e siècle; pendant que les rois de Germanie, de France, d'Arles et de Bourgogne transjurane s'en disputaient la

souveraineté, le comte d'Autun, Richard, depuis duc de Bourgogne, devint, en fait et presque en droit, le maître réel du pays, et laissa, comme Renier dans le Lotherrègne, une vraie puissance indépendante à ses deux fils, Boson et Hugues. Ce fut Boson qui devint comte de la Haute-Bourgogne, selon la Chronique de Saint-Bénigne de Dijon, et l'expression qu'elle emploie [*alter filius Richardi vocatus est Boso, qui Burgundiae superioris, quæ Gallia comata dicitur, accepit regnum*, p. 421] indique bien qu'il s'y attribuait un pouvoir indépendant, puisqu'il était qualifié de *regnum*.

Pour maintenir ce pouvoir, il s'appuya tour à tour sur ses voisins, qui se disputaient la suzeraineté du comté de Bourgogne, et il ne faut pas s'étonner si on trouve, à peu d'années d'intervalle, des chartes émanant soit des rois de France, soit de ceux de Germanie et d'Arles, confirmant les privilèges des mêmes abbayes, ce qui prouve combien la propriété en était incertaine. Grâce à cette habile politique, il agrandit ses possessions, qui passèrent sans difficulté, lorsqu'il mourut sans héritiers directs en 935, à son frère Hugues, qui devint aussi comte de Bourgogne. Celui-ci, menacé par Othon-le-Grand, qui, dans son insatiable ambition, rêvait de rétablir au profit des rois de Germanie l'empire de Charlemagne, fut soutenu dans la lutte qu'il entreprit pour maintenir l'indépendance franc-comtoise par Louis IV d'Outremer. C'est dans cette circonstance qu'il pria ce roi de donner à un seigneur nommé Adalard et à sa femme les abbayes d'Enfonvelle et de Faverney, qu'il avait reprises sur les rois de Germanie; car, comme nous l'avons remarqué, le traité de Mersen les avait données à Louis-le-Germanique. La guerre entre les souverains de France et de Germanie se prolongea jusqu'en 948, et fut signalée surtout par des soulèvements des feudataires qu'encourageaient réciproquement Othon et Louis. Cependant Othon, désireux de faire la conquête de l'Italie et d'être proclamé empereur à Rome, consentit à la paix avec son rival.

C'est alors que la suzeraineté du comté de Bourgogne fut divisée entre les rois voisins, sans pourtant que le pouvoir réel cessât d'appartenir au comte Hugues-le-Noir et à ses héritiers Giselbert, Létalde et Albéric. Quoique nous n'ayons pas un document précis constatant ce partage, nominal en quelque sorte, quelques titres contemporains permettent de l'établir. Ainsi nous pensons, d'après les deux titres que nous venons de publier, que la plus grande partie du comté de *Port* resta sous la suzeraineté des rois de France, et que les comtés d'*Amaous*, de *Scodingue* et de *Warasch*, peut-être, relevèrent des rois d'Arles Conrad-le-Pacifique et Rodolphe. Cette opinion est justifiée par les diplômes de ces princes, confirmant les privilèges de l'abbaye de Saint-Claude [archives du Jura], et de l'église Saint-Etienne de Besançon en 967 [Dunod, p. 107, t. II]. Il ne resta plus aux rois de Germanie que ces terres situées sur les confins de l'Alsace et de la Franche-Comté, où était établie l'abbaye de Lure, et qui constituèrent, pendant la plus grande partie du moyen âge, des principautés ou des pays de surséance. Encore la souveraineté de ces territoires n'appartint-elle pas longtemps d'une manière incontestable aux empereurs d'Allemagne, successeurs d'Othon I^{er}. Le cartulaire de Lure [*Lunigius*, t. V, Cont. 1, p. 961] reproduit, en effet, une charte du fils de Louis d'Outremer, Lothaire, roi de France et monarque temporaire de Lorraine, datée de 980, par laquelle il donne à l'abbaye de Lure les églises de Roye [canton de Lure], de Tavey [canton d'Héricourt] et de Dambenoît [canton de Luxeuil]. Cette donation prouve irréfutablement que, même sous les derniers et faibles Carlovingiens, la domination française s'est étendue en Franche-Comté jusqu'aux confins de l'Alsace.

Ainsi l'histoire, sur laquelle voudraient s'appuyer quelques écrivains allemands pour justifier certaines prétentions germaniques sur la Franche-Comté, est tout à fait contraire à ces revendications. Les titres du X^e siècle démontrent que

ce pays jouissait alors d'une véritable indépendance, et que les comtes qui le possédaient et l'administraient invoquaient tour à tour, pour assurer leur pouvoir, l'appui des monarques voisins. Nous espérons démontrer plus tard que ce ne fut jamais que nominalemeut que les empereurs d'Allemagne ont été les suzerains du comté de Bourgogne, même à partir de Frédéric Barberousse. Aux XII^e et XIII^e siècles, sous les maisons de Souabe ou de Hohenstaufen, comme au X^e, comme aux temps modernes, sous les maisons d'Autriche et d'Espagne, la Franche-Comté, toute française par le langage, les mœurs et les coutumes judiciaires, n'a aspiré qu'à un seul but, maintenir son indépendance, s'administrer elle-même, en un mot garder son autonomie jusqu'au jour où elle devait être non conquise, mais réunie à la généreuse nation vers laquelle l'attirait irrésistiblement une étroite communauté de race et d'institutions politiques.

JULES FINOT.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
du département de la Haute-Saône.

PROCÈS DE SORCELLERIE
AU BAILLIAGE DE VESOUL
de 1606 à 1636.

Quelle que soit la cause de la croyance aux relations avec Satan et aux pouvoirs surnaturels et malfaisants que s'attribuaient quelques personnes ou qu'on leur prêtait, il est certain que cette erreur apparut déjà au déclin de l'antiquité, et qu'au moyen âge elle se répandit généralement, et fut admise non-seulement par les hommes peu instruits, mais aussi par les meilleurs esprits. Juges et accusés, bourreaux et victimes, tous condamnaient, avouaient, tuaient ou mouraient avec la persuasion d'appliquer ou de subir une peine justement méritée.

Ce fut surtout au commencement du XVII^e siècle que la sorcellerie, ou pour mieux dire la croyance à la sorcellerie, fit en quelque sorte irruption dans la Franche-Comté. M. Déy a, dans une brochure intitulée : *La Sorcellerie au comté de Bourgogne*, savamment expliqué l'origine, les progrès, les résultats de ce qu'il qualifie une des plus grandes aberrations de l'esprit humain. Les faits mis en lumière par les procès jugés au bailliage d'Amont viennent confirmer généralement ses aperçus ; aussi me bornerai-je à dresser la statistique de ces procès et à en faire ressortir les particularités les plus intéressantes.

La connaissance du crime de sorcellerie appartenait, en

Franche-Comté, à l'inquisiteur général de la foi et aux juges séculiers, constitués : par les juges châtelains nommés par chaque seigneur ayant droit de haute justice, puis en appel par les lieutenants des trois bailliages de la province, et en dernier ressort par le parlement. Les registres du bailliage d'Amont, dont la juridiction comprenait l'arrondissement de Vesoul actuel, celui de Lure (moins le canton d'Héricourt) et la partie occidentale de celui de Baume-les-Dames, nous ont conservé, de 1606 à 1636, les sentences et les actes d'accusation rédigés dans soixante-huit procès de sorcellerie qui lui furent soumis sur appel des accusés de jugements rendus par les juges seigneuriaux, et prononçant soit la peine de mort, soit celle du bannissement.

Vingt-six condamnations à mort furent confirmées au bailliage et suivies d'exécution. Le supplice usité dans ce cas était celui du feu ; mais, dans le comté de Bourgogne, on accordait aux condamnés le privilège de *retentum*, en vertu duquel ils étaient étranglés avant d'être brûlés ; on ne brûlait vifs que les sorciers convaincus de s'être changés en loups ou autres bêtes rousses.

Quatorze condamnations à mort furent réformées, avec commutation de cette peine en celle du bannissement de la province soit à perpétuité, soit pendant l'espace de dix ans.

Vingt-quatre condamnations à mort ou au bannissement furent réformées, avec renvoi pur et simple des accusés des fins de la plainte.

Deux jugements furent révisés, avec ordre d'appliquer une seconde fois aux accusés la torture des menottes pour la *gémiation* de leurs réponses, et obtenir par là un supplément d'instruction.

D'après ce compte, le nombre des accusés est inférieur à celui des affaires. En effet, Martine Mougin et Didière Greuillot, condamnées à mort par le juge châtelain de Vitrey en 1617, et acquittées sur leur appel au bailliage, furent poursuivies

de nouveau en 1634, condamnées à Vitrey et encore acquittées à Vesoul. Leur dossier se compose donc de quatre procès au lieu de deux. En outre, les actes d'accusation révèlent les condamnations d'un nombre plus considérable de sorciers, dont les témoignages recueillis sur l'échafaud au moment de la question extraordinaire, poussée généralement jusqu'aux suprêmes limites de la douleur, — car on craignait peu d'y voir périr le condamné, — servaient de présomptions graves contre des personnes poursuivies ultérieurement. Le nombre de ces sorciers peut être évalué à quarante. Il faut y ajouter ceux qui n'ont pas interjeté appel ou qui ont été exécutés sommairement, comme ces deux femmes jetées dans la Saône à Jonvelle par les soldats de Tremblecourt, à l'instigation de la population, ce qui peut porter à cent environ le nombre des exécutions capitales, et à soixante celui des bannissements qui eurent lieu dans l'étendue du bailliage d'Amont pendant les trente années qui s'écoulèrent de 1606 à 1636.

Les principaux chefs d'accusation constituant le crime de sorcellerie consistaient en : maléfices ayant fait périr ou rendu malades des hommes et des animaux domestiques ou opéré la destruction des récoltes, fréquentation des sabbats, adoration du diable et abominations diverses commises dans ces réunions, marques diaboliques, surnaturelles et insensibles, dans lesquelles les chirurgiens enfonçaient des épingles sans qu'il en sortit du sang et qui étaient l'indice certain du pacte fait avec Satan. On comprend quelle élasticité présentaient ces motifs de poursuites criminelles et avec quelle facilité la haine devait s'en emparer pour faire périr un ennemi qui, pris à l'improviste et soumis à la torture, ne tardait pas à avouer, dans le paroxysme de la douleur, les crimes imaginaires dont on l'accusait. Les abus de ce genre devinrent si fréquents que le bailliage de Vesoul, composé d'hommes qui, quoiqu'ils partageant la croyance générale, étaient intègres, s'en aperçut et résolut d'y porter remède. Ainsi, en 1623,

la sentence de mort prononcée contre Georges Grandjourné, de Melincourt, pour sorcellerie, par maître Jean Ribuard, procureur d'office audit Melincourt, fut non-seulement cassée, mais il fut ordonné « au procureur d'Amont d'incessamment poursuivre la procédure dressée contre ledit Ribuard, tant sur l'application à torture faite sans formalité de justice par indehue entremise de Claude Mouriot et Estienne Perdriset, dénonciateurs, qu'aulture fait dont ils se treuvent accusés, en oultre mande audit procureur d'Amont pour faire saisir aux corps et réduire aux prisons de Sa Majesté lesdits Mouriot et Perdriset, et en cas où ils ne pourroient estre appréhendez à peine contre un chacun d'eux de trois cens livres, affin de respondre des actes de justice qu'ils se sont arrogés en appliquant de leur autorité privée et indehue à la torture plusieurs cy-devant exécutés, les contraignant de confesser qu'ils estoient sorciers et d'en accuser d'autres semblablement, mandé aussy de prinse de corps et peine de trois cens livres contre Jean Caussin, Claude Damot et Claude Picquard, de Conflans, et chacun d'eux pour respondre, scavoir : lesdits Caussin et Damot des actes de violence et privée prison dont ilz se trouvent chargez, et ledit Picquard des deux diverses visites auxquelles il auroit vacqué contre le dehu de sa charge. » En 1630, il fut interdit aussi à François Jannin, de Menoux, procureur d'office en la justice de Saint-Remy, qui avait indûment condamné à mort Perrenot-Mignon, d'Anchenoncourt, « de cy-après décerner mandement de priuse de corps qu'il ne lui conste de plus suffisante preuve que celle sur laquelle il l'avait décerné; ceste part (de même) de commencer semblable procédure que celle de question par confront et les admettre avant la gémiation des réponses des déférés, luy ordonnant en oultre de désormais faire plus promptement gémir leurs réponses qu'il ne nous a paru avoir esté fait en cette matière, et se conformer à ce qui est prescrit par les nouveaux édits à peine d'en répondre. » La même année, la sentence de mort

prononcée par maître Antoine Jeandel, de Meurcourt, procureur d'office es terres et seigneurie de Mailleroncourt-Charette, contre Jeanne Papier, dudit lieu, fut cassée, et il fut enjoint audit procureur « de ne pas commencer par confronts les réponses des déférés pour crime de sortilège, emprisonner les enfants en sorte qu'ils soient intimidés pour passer à accusation, ny permettre qu'en l'instruction de leurs procédures se retrouvent personnes soient ecclésiastiques, soient aultres qui puissent induire le prisonnier à porter telles accusations, leur ordonnant en oultre de se conformer en leurs poursuytes aux souveraines ordonnances. »

De telles prescriptions étaient très-sages pour l'époque et pourraient presque trouver place dans le chapitre que M. Déy a consacré aux défenseurs des sorciers. Nous n'avons pas les registres renfermant les sentences criminelles rendues en matière de sorcellerie à partir de 1636; il est probable que ces procès furent encore nombreux; mais la pénalité alla aussi en s'adoucissant jusqu'au mois de juillet 1682, où une déclaration de Louis XIV, devenu depuis 1674 souverain de la Franche-Comté, ordonna de cesser toutes poursuites contre les sorciers, et de les mettre en liberté s'ils n'étaient retenus pour d'autres causes. Cependant la croyance en la sorcellerie subsista encore; l'épithète de sorcier fut considérée comme une injure et une diffamation graves, et dans les plunitifs des audiences du bailliage apparaissent, pendant tout le cours du XVIII^e siècle, de fréquentes requêtes en dommages et intérêts formulées par ceux contre lesquels elle avait été articulée.

Le voisinage de la principauté de Montbéliard, qui était devenu, dès la fin du XVI^e siècle, un foyer de propagande luthérienne, nécessita d'énergiques mesures pour empêcher la réforme de prendre pied en Franche-Comté. On sait, en effet, que la nouvelle religion avait trouvé des partisans à Amance, Mailley, Oiselay, Montureux, Jonvelle, et même à Luxeuil.

Les autorités ecclésiastiques et séculières rivalisèrent de zèle pour extirper l'hérésie. Elles y réussirent, car en 1668 et en 1674, lors des deux conquêtes de la Franche-Comté par Louis XIV, un des premiers articles des capitulations des principales villes prohiba le libre exercice de la religion prétendue réformée dans la province, et les délégués du parlement ou des magistrats municipaux furent, en stipulant cette clause, les fidèles interprètes des sentiments populaires.

Aux renseignements déjà consignés dans le deuxième volume du *Dictionnaire historique de la Haute-Saône* de M. Suchaux, p. 13, sur les procès intentés pour crime d'hérésie, on peut ajouter ceux que nous fournissent les poursuites judiciaires dirigées contre Jacques Bucheron, d'Amance, accusé d'avoir, « tant en sa maison qu'aux champs, souventes fois chanté des psalmes deffendus en françois, comme : *Du fond de ma pensée, Me revanche moy, Prends ma querelle, Ne sois fasché sy durant ceste vie, Souvent tu vois prospérer les meschans*, et plusieurs aultres, mesme les commandements en françois : *Lève le cœur, Preste l'oreille*; et disant que lorsque l'on estoit fasché l'on devoit chanter lesdits psaumes, et que les huguenots de France en chantoient aulcungs quant ils alloient à la guerre contre le roy de France; ayant induict et sollicité le sieur Hennequin à les aprendre et chanter, » ainsi que de détenir plusieurs livres suspects d'hérésie, entre autres un ouvrage de Calvin, et d'avoir prononcé plusieurs propos injurieux pour les gens d'église, comme : « Il y a plus de lairons que de gibets portant bonnets carrés fourrés d'ermes; » puis contre Jean Chétif dit le Blond, d'Esprels, condamné « à estre, par le maistre de la haulte justice, baptu et fustigé de verges depuis l'audience jusqu'à la croix qui se trouve sur le pont de la porte basse de Vesoul, puis marqué sur l'épaule droite avec un fer chaud et banni perpétuellement du comté de Bourgogne, avec défense de s'y retrouver à peine d'être pendu et estranglé pour avoir

commis plusieurs homicides et avoir exercé son état de sabotier à Frédéric-Fontaine, où se pratique notoirement l'hérésie, puis avoir habité Phalsbourg, pays hérétique où il a avoué avoir mangé de la chair le vendredi et le samedi. »

Sorciers ou sorcières condamnés ou renvoyés de l'accusation.

1° Alix Jeannin, femme de Claude Saulteret, de Mailleroncourt-Saint-Pancras. Condamnée au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne, avec défense de s'y trouver sous peine de la hart.

2° Anne Fillot dite la Cape, aussi de Mailleroncourt-Saint-Pancras. Appliquée à la torture des menottes pour la gémination des faits de sorcellerie dont elle est accusée.

3° Jeanne Joly, de Cromary. *Idem.*

4° Anne de Vautherin dite la Bourgeoise, veuve de feu Antoine Parisot, de Bourbévelle. Au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne.

5° Claude Painchault, de Germondans. Renvoyé des faits de l'accusation de sorcellerie.

6° Isabeau Cathon, de Purgerot. Au bannissement perpétuel.

7° Béatrix Taschez, de Chariez. *Idem.*

8° Claudine Jacquard, femme de Claude Poutot le Vicil, de Combeaufontaine. *Idem.*

9° Jeanne Morterey, femme de Félix Cordier, de Villers-Saint-Mazelin. Condamnée « à être conduite, par le maître des hautes œuvres, proche du gibet, et telle part estre attachée et étranglée à un pouteau qui sera dressé à cest effect

sy avant que la mort s'en ensuyve, puis son corps bruslé et réduict en cendres. »

10° Marguerite Guyennet, veuve de feu Jean Guyotte dit Pasques, de Vesoul. *Idem.*

11° Jeanne Daltey, femme de Jean Voget, de Port-sur-Saône. *Idem.*

12° Françoise Treuillet dite la Tisserande, de Corbenay. *Idem.*

13° Jeanne Delpont, de Vesoul. *Idem.*

14° Isabelle Delastre dite la peute Beby, femme de Guillaume Rondel, de Jonvelle. *Idem.*

15° Claude Renault, de Chantes. *Idem.*

16° Nicole Vauttot, de Jonvelle. Acquittée sur appel.

17° Thiennette Ducray, de Cuve. *Idem.*

18° Jacques Bucheron, d'Amance. *Idem*; à cette accusation se joignait celle d'hérésie.

19° Estiennette Chartron, de Senoncourt. *Idem.*

20° Claudine Charmoille, de Bougey. Condamnée à mort.

21° Gerard Horriel, Aymé Bouteiller et Jeanne Horriel. Acquittés.

22° Jeannette Robert, de Bougey. Condamnée au bannissement sur appel d'une sentence la condamnant à mort.

23° Adrienne Perrin, de Genevreville. A mort.

24° Didière Greuillot, femme de Jean Jannot, de Vitrey. Appelante d'une sentence de mort; acquittée.

25° Catherine Gremillot, de Velotte-sous-Montjustin. Condamnée à mort.

26° Deylotte Defresse, de Georfans. *Idem.*

27° Claudine Oudot, originaire de Cuve-les-Rougemont. *Idem.*

28° Deylotte Coltey. Appelante d'une sentence de mort; condamnée au bannissement de la seigneurie de Luxeuil.

29° Madeleine Brotte dite la Chaillotte, de Saint-Georges. Condamnée à mort.

30° Jeanne Boille, femme de Jean Chapuis, de Vesoul. Appelante d'une sentence de mort; condamnée au bannissement.

31° Jeannette Larget, veuve de Jean de Vincenot, de Saponcourt. Condamnée à mort.

32° Barbe Tantin, de Demangevelle. Appelante d'une sentence de mort; acquittée.

33° Huguette Thyard, de Vesoul. Appelante d'une sentence de mort; condamnée au bannissement.

34° Georges Grandjourné, de Melincourt. Appelant d'une sentence de mort; acquitté.

35° Perrenot-Mignon, d'Anchenoncourt. Appelant d'une sentence de mort; acquitté.

36° Jeanne Papier, femme de Claude Genet, de Mailleroncourt-Charette. Appelante d'une sentence de mort; acquittée.

37° Marguerite Papier, femme de Jacques Chevalier, de Mailleroncourt-Charette. Appelante d'une sentence de mort; acquittée.

38° Reine Mignot, de Vitrey. Condamnée à mort.

39° Claudine Henry, femme de François Henry, de Chazel. Condamnée à mort.

40° Blaise Jaugey, de Fontaine. Appelante d'une sentence de mort; acquittée.

41° Nicolas Febvre, d'Auxon. Condamné à mort.

42° Claude Oudot, de Bourguignon-les-Conflans. Condamné à mort.

43° Martine Dromont, de Rupt. Condamnée à mort et acquittée sur appel.

44° Jacques Martil, de Charmoille. Condamné à mort.

45° Jeanne Medez, de Borey. Condamnée à mort.

46° Guillemette Huguenin, de Montigny-les-Nonnes. Appliquée à la torture des menottes.

47° Servois Langard, de La Vergenne. Appelant d'une sentence de mort; condamné au bannissement perpétuel.

48° Adrienne Martin dite Chambouchier, de Godoncourt. Condamnée à mort.

49° Catherine Charpiot, de Contréglise. Condamnée à mort.

50° Françoise Bernageot, de Villargent. Condamnée à mort.

51° Jeannette Mignon, d'Anchenoncourt. Condamnée à mort.

52° Claudine de La Tour, dudit lieu. *Idem*.

53° Martine Mougin, de Voisey. Appelante d'une sentence de mort ; acquittée.

54° Claudine Nicolas, de Calmoustier. Condamnée à mort.

55° Nicolas Lhomme d'Armes, de Senoncourt. Appelant d'une sentence de mort ; condamné au bannissement perpétuel.

56° Jeanne Roussel, de Senoncourt. Appelante d'une sentence de mort ; acquittée.

57° Jeannon Lescoichoux, de Magnoncourt. Appelante d'une sentence de mort ; acquittée.

58° Antoine Robert, de Jonvelle. Condamné à mort.

59° Martine Mougin, de Voisey. Appelante d'une nouvelle sentence de mort rendue contre elle ; acquittée de nouveau.

60° Clude Belot, de Menoux. Appelant d'une sentence de mort ; acquitté.

61° Jeanne Courvoisier, de Menoux. Appelante d'une sentence de mort ; acquittée.

62° Claude Champagne, femme de Claude Richard, de Menoux. Appelante d'une sentence de mort ; acquittée.

63° Jeanne Cortaux, femme de Vinot-Guillot, de Jonvelle. Condamnée au bannissement.

64. Didière Greuillot, veuve de Jean Jannot, de Vitrey. Appelante d'une nouvelle sentence de mort ; acquittée de nouveau.

65° Etienne Outhenin, de Menoux. Appelant d'une sentence de mort ; acquitté.

66° Benigne Morant, de Scey-sur-Saône. Appelante d'une sentence de mort ; condamnée au bannissement.

67° Bastienne Maigny, dudit lieu. *Idem.*

68° Aymé Calandrey, de Saint-Remy. Appelant d'une sentence de bannissement ; acquitté.

PROCÈS DE SORCELLERIE

JUGÉS DIRECTEMENT OU SUR APPEL AU BAILLIAGE D'AMONT

SIÈGE DE VESOUL

de 1606 à 1636.

B. 5,040. — *Registre in-folio, 185 feuillets, papier.*

1611-1614. — Causes tenues par nous Nicolas Jacquinot (1), docteur es droits, sieur d'Auxon, etc., lieutenant général d'Amont audit Vesoul. — Les sentences les plus intéressantes sont celles qui condamnent, sur les réquisitions de noble Etienne de Mesmay (2), docteur en droits, conseiller de Leurs Altesses Sérénissimes et leur procureur fiscal d'Amont en la cité impériale de Besançon :

« 1^o Alix Jeannin, femme de Claude Sautteret, de Mailleuroncourt-Saint-Pancras, au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne, avec défense de s'y retrouver sous peine de la hart, pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation sont : d'avoir pris un enfant âgé d'environ un an, de lui avoir jeté un sort qui lui procura une grande maladie ; —

(1) Nicolas Jacquinot, seigneur d'Auxon, fils du président de Bourgogne, lieutenant général du bailliage d'Amont de 1598 à 1614.

(2) Seigneur des fiefs d'Aigrevaux, Montaigu, Villers-le-Sec, Saint-Igny.

d'avoir donné une maladie à Prudence Goussel, de Vauvillers ; — de l'avoir guérie avec un tourteau qu'elle lui fit manger, et de l'avoir de nouveau rendue malade ; — d'avoir fait accoucher Marguerite, femme de Pierre Baptiste, de Mailleroncourt, d'un enfant mort-né, sans aucune douleur, puis fait mourir quinze jours après un des enfants de ladite Marguerite, le tout au moyen d'une écuelle de poires cuites qu'elle leur donna ; — d'avoir ensuite procuré, par des maléfices, à ladite Marguerite, une maladie aux yeux ; — puis une grave maladie à Françoise, femme de Claude Bernard ; — d'avoir frotté avec du vinaigre la bouche de l'enfant d'Antoinette Goussel, femme de Girard Haubert, dudit Vauvillers, de telle sorte que ledit enfant ne voulut prendre le sein de sa mère tout en prenant celui des autres femmes ; — procuré une maladie *extrême et incongneue* à Nicole Babaud ; — avoir dit, après s'estre agenouillée au jardin de Claude Meline, en joignant les mains au Ciel : « Que le diable et malle foudre puisse tomber sur elle si elle estoit sorcière ; » puis après regardant un baston de cire qui estoit auprès d'elle, et par plusieurs fois : « Ma belle cire, ma belle cire ! » et l'ayant empoignée la baisa ; — fait mourir des vaches et un jeune taureau ; — donné une maladie à Françoise du Tartre, et lui avoir fait téir son lait ; — fait mourir six enfants à Clerc, femme de Pierre du Tartre ; — s'être trouvée à plusieurs et diverses fois sur la queue de l'estang de la Cray au sabat avec plusieurs sorciers et sorcières). »

2^e Anne Fillot dite la Cape, de Mailleroncourt-Saint-Pancras, à la torture des *manotes* (menottes) pour l'instruction des faits de sorcellerie dont elle est accusée. (Les principaux griefs sont : de « s'être retrouvée à plusieurs et diverses fois au sabat sur la queue de l'estang de Bolignez, finaige de Fontenois-la-Ville, et sur icelle de l'estang de la Cray, finaige de Vauvillers, accompagnée de Clerc, sa fille Claudine, veuve de Mougin Regnauld, et plusieurs autres ; — d'avoir donné diverses

maladies graves à de nombreuses personnes; — d'avoir, par ses maléfices et imprécations, fait abîmer et fouldroyer une fille, laquelle gardoit du bestail avec une sienne compagne). »

3^e Jeanne Joly, de Cromary, après avoir subi la torture des menottes, à être, jusqu'à plus ample information, enfermée pendant neuf jours au pain et à l'eau dans la conciergerie de Leurs Altesses Sérénissimes pour fréquentes imprécations et soupçon de sortilège. (Les principaux chefs d'accusation de sorcellerie étaient : « 1^o ayant rencontré messire Jacques Prevostet, curé dudit Cromary, en une charrière qui est au-devant de la maison curiale, venant de ses nécessités naturelles, et l'ayant attentivement regardé, luy avoir dit ces mots : « Sors, sors, » et sur ce que ledit sieur curé luy répliqua : « Que dittes-vous? » elle ne voulut répondre aucune chose, s'enfuyant lestement de ladite charrière en riant immodérément, estant arrivé le lendemain immédiatement suivant que ledit sieur curé fut atteint de telles douleurs au fondement qu'il luy sembloit qu'on luy arracha les entrailles, ce qui luy a continué jusqu'au soir, sans pouvoir trouver allègement, quoyqu'il y ayt employé plusieurs médicaments qui n'y ont jamais peu apporter guérison, le tout par le sortz et maléfice de ladite défenderesse ; » — 2^o « *Item*, pour environ la Pasque de l'an mil six cent et neuf, comme ledit sieur curé ouvroit la petite porte de l'église dudit Cromary pour ouyr en confession quelques femmes, s'estant ladite défenderesse présentée avec elle, avoir touché ledit sieur curé aux reins, dès lequel temps jusqu'à présent il a extrêmes douleurs extraordinaires à l'entour d'iceux avec un grondement fréquent si qu'il luy semble que ce soit ung démon, n'ayant auparavant aucung sentiment de telles douleurs ; » — 3^o « *Item*, pour soit environ dix ans s'estant ledit sieur curé transporté à Besançon, mesme à la grande salle du monastère Notre-Dame pour communiquer avec le R. Père Feuillant, qui conjuroit lors des possédez des diverses provinces, les desmons par leurs voix, luy dire de

prime abord qu'il entra en ladite salle, que ladite Jeanne Joly dudit lieu de Cromary, la nommant par ses nom, surnom et eage, lui avoir donné le mal qu'il pourtoit en disant : « Sors, sors, » l'accusant d'être sorcière, marquée de la marque du diable en trois lieux de son corps, sçavoir : sous la langue, sous l'arvail (orteil), à la nature derrière, et que le nom dudit démon son maître s'appeloit Mouron, quoyqu'auparavant lesdits possédez ne l'eussent veu ; » — 4° « *Item*, pour après la sortie de Tremblecourt du chastel de Vesoul, sur ce que ledit sieur curé refusa à ladite demanderesse de mettre quelques meubles à l'église dudit Cromary, s'estre mise en grande colère contre luy, luy disant qu'il s'en repentiroit ; » — 5° « *Item*, pour à la Pasque de l'an mil six cent et dix dernière, s'estant ladite défenderesse présentée pardevant ledit sieur curé pour l'ouyr en confession et l'ayant refusée luy déclarant haultement en l'église qu'il ne la vouloit admettre ny ouyr en confession pour estre attitrée et acculpée du crime de sorcellerie, n'avoir rien répondu, et toutefois l'ayant renvoyée pardevant aultre confesseur à charge de rapporter attestation du devoir qu'elle auroit fait, n'y avoir aucunement satisfait ; » — 6° « *Item*, pour soit environ neuf ans, s'estant retrouvée au fourg bannal dudit Cromary avec Claudine Vernier, femme d'Adriain Grebillet, avoir heu quelques propos par ensemble sur ce que ladite deffenderesse l'empeschoit d'enfourner, laquelle ayant esté priée de se retirer, respondit : « Ah ! la jolye femme, sy elle avoit le ventre vuide et rempli de p... » nonobstant que ladite Vernier lors estre enceinte ; » — 7° avoir fait naître à ladite Vernier un enfant boiteux et contrefait ; — 8° « *Item*, pour soit environ trois ou quatre ans, ayant aperçu sur la fontaine dudit Cromary Ponçotte Cortot, de Boulegnez, résidant audit Cromary, laquelle estoit araisonnée par Blaise, fille Jean Mulot, qu'elle ne s'en pouvoit ledit jour retourner à Besauçon, sur ce prenant la parole lui avoir dit que le diable luy peut entrer en corps et luy donner la grâce

de s'en retourner, suivant laquelle malédiction estant ladite Ponçotte de retour audit Besançon, se treuva incessamment travaillée du démon qui disoit avoir nom Tentateur, bolever-sant la table et tout ce qu'estoit dessus, faisant une infinité de grimaces, de quoy s'estant prins garde le sieur curé de Cromary, il conseilla ladite Ponçotte de se transporter à la chapelle du Saint-Suaire de Notre-Seigneur audit Besançon, où le lendemain ayant fait célébrer la sainte messe en son intention, confessée et communiee, ledit démon sorty de son corps en une fumée, la laissant fort débille et rendant du sang en abondance par la bouche ; » — enfin d'avoir donné diverses maladies extraordinaires, fait tomber des gens d'arbres ou de voitures, fait naître des enfants torts et boiteux). »

4° Anne Vautherin dite la Bourgeoise, veuve de feu Antoine Parisot, en son vivant de Bourbévelle, au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne, avec interdiction de s'y représenter sous peine de la hart pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation sont : « 1° pour environ dix-huit ans avant le neuvième juin, avoir conçu haine et malveillance contre Anne, femme de Jean Remy dit Guiard, de Bourbévelle, à raison de ce que ledit Guiard, comme dismeur, s'estoit lors saisy d'une gerbe pour disme contre le gré et vouloir d'icelle qui en vouloit donner une moindre, et ensuytte d'en avoir, par ses incantations et sorts diaboliques, suscité pour le mesme jour, sur les huit heures du soir, deux ou trois chats ou démons, en telle forme fort effroyables qui l'assailirent et unanimement se ruarent contre elle en intention de luy mal faire si elle n'y eust empesché par prière à Dieu ; » — 2° « *Item*, auroit trois ou quatre jours après, estant ladite Anne en la grange de leur maison, avoir été de rechef *attaquée* par un aultre démon en forme d'ung gros chat, qui luy estant saulté sur les épaules, luy serra sy estroitement le col que peu s'en fallut qu'il ne l'estrangla, comme il heust fait si

elle n'eust crié alarme et n'eult esté secourue par gens qui icelle part accoururent, ce qu'icelle deffendresse vraysemblablement avoit procuré par sesdits sorts et opérations diaboliques; » — 3° avoir donné à ladite Anne « une extraordinaire maladie causée par des démons, dont l'un en forme de papillon, dont la queue longue en forme de vingt pied et fort effroyable rentra dans son corps; » — 4° avoir donné diverses maladies à des hommes et à des chevaux, fait la pluie). »

5° Claude Painchault, de Germondans, renvoyé à plus ample information pour divers faits de sorcellerie, consistant en octroi de maladies sur les gens et le bétail, avoir fait un grand tourbillon, dit qu'il avait le pouvoir de faire dévestir une fille toute nue en une danse en prenant du sang de lièvre.

6° Antoine Humbelot, Marie et Symonne Humbelot et Jeannette Mairat, femme dudit Humbelot, de Jussey, à cinquante livres d'amende et à la prison jusqu'à parfait paiement, pour coups et blessures et soupçons de sortilège.

7° Jean et Adam Pousel, de Pirey, à vingt livres d'amende et à la prison jusqu'à parfait paiement, pour différents faits de sorcellerie qui consistent en octroi de maladies extraordinaires gueries par sortilège.

Sentences rendues par frère Dominique Lambert, docteur en théologie de la Faculté de Paris, religieux profès du couvent des Frères prêcheurs de Besançon, inquisiteur général de notre sainte foy catholique au diocèse universel dudit Besançon en ce comté de Bourgogne, à ce commis et député du Saint-Siège apostolique et de l'auctorité de très-révérend frère en Dieu messire Ferdinand de Longwy, dict de Rye, archevêque de Besançon, prince du Saint-Empire, condamnant :

« Isabeau Cathon, femme de Girard Barberot, de Purgerot, au bannissement perpétuel du diocèse de Besançon, pour avoir

commis et perpétré plusieurs maléfices, actes de sortilège, *gevaulcherie* et apostasie de notre sainte foy. (Les principaux faits de sorcellerie consistaient en maladies données à des gens et à des animaux, et en fréquentation du sabbat, où elle mena ses enfants). »

« Béatrix Taschey, femme de Jean Jacquot le jeune, dit Page, de Chariez, au bannissement perpétuel, pour avoir commis divers actes de sorcellerie et apostasie contre la sainte foy. (Les faits consistent en maladies données à des gens et à des animaux, apparition du diable en forme de rat blanc sous le ventre, fréquentation du sabbat sur une ramasse, etc.). »

« Claudine Jacquard, femme de Claude Poutot le Vieil, de Combeaufontaine, au bannissement perpétuel, pour avoir commis divers actes de sorcellerie, etc. »

B. 5,048. — Portefeuille in-folio, 531 feuillets.

1606-1609. — Livre des sentences rendues par le lieutenant général d'Amont. Les principales sont celles qui condamnent :

1° Jeanne Morterey, femme de Félix Cordier, de Villers-Saint-Mazelin, appelante de la sentence de mort rendue contre elle « par messire Antoine Rousselet, procureur d'office ès ville, terre, seigneurie et justice de Jonvelle, pour divers faits de sorcellerie, à estre conduite par le maître des hautes œuvres proche du gibet, et telle part estre attachée et estranglée à ung pouteau qui sera dressé à cest effect si avant que la mort s'en ensuyve, puis son corps bruslé et réduit en cendres. » (Les principaux chefs d'accusation étaient : « qu'ayant été condamnée en 1599 à ne pas se retrouver riére le territoire de Jonvelle, à peine de la hart pour crime de sortilège, avoir renoncé Dieu, cresseme et baptême, s'estre retrouvée à diverses fois au sabat des sorciers, avoir prins un démon pour son

maître, avoir fait pacte avec luy de le servir et adorer comme elle auroit fait, s'estre retrouvée néangtmoins depuis ledit temps habiter et prins résidence à Villers-Saint-Mazelin, village dépendant de ladite seigneurie, jusqu'au temps de son emprisonnement ; » — « d'avoir donné diverses maladies extraordinaires à plusieurs personnes ; » — fait tarir le lait des vaches et de Jeannette Cointe, « dont l'enfant seroit mort par ce défaut ; » — n'avoir pas procuré le baptême à ses deux derniers enfans ; — avoir possédé « un chapelet de patenostres de grains de bois, trois dizaines d'iceluy complètes, une aultre dizaine composée de neuf boutons et une aultre de huit grains seulement sans aulcune croix fors un croison d'icelle de mesme bois, lequel deffault se recognoit ordinairement es chappelets de sorciers et sorcières ; » — « n'avoir pendant son procès pardevant le juge et commis principal jeté aulcunes larmes de ses yeux en démonstration de son innocence du fait dont elle est accusée, et qu'ordinairement on recognoit les sorciers et sorcières qui se rendent incapables de contrition et repentance ; » — « interpellée de dire ses patenostres par cœur estant illettrée, et parvenue au grand *Credo* d'icelles, n'avoir usé ny peu user de ces mots : *descendit ad inferos* ; ains passoit oultre bien qu'on luy fit et rappeler ledit *Credo*, disant ces mots là ne luy avoir esté appris ny enseignez en ses jeunes ans, lequel article du *Credo* les sorciers et sorcières ont accoustumé d'obmecttre et ne le peuvent prononcer et dire sinon avec difficulté ; » — « s'estre retrouvée depuis la susdite sentence de ban à diverses fois en ung bois sis au finage dudit Villers-Saint-Mazelin, dict au Trembloy, en une assemblée et sabat de sorciers, et en icelle par avoir fait hommaige et adoré ung démon en forme d'homme estant vestu d'une grande robe noire, d'un chapeau de mesme couleur, asis en une chaze de paille, tenant une boule ronde à la main, que ceux de ladite assemblée appeloient leur maître, se nommant maistre Guillaume, luy avoir ouffry quelques chan-

delles comme allumettes de bois et soufre, baisant quelquefois ladite boule ronde et à d'autres fois les parties derrières à découvert, ayant dès longtemps auparavant ladite défenderesse fait pact et promesse audit démon estant à ce sollicitée par un aultre démon ou malin esprit qui se disoit avoir nom Jeannette, le servant et obéissant comme son maître, renonçant Dieu et au cressement et baptême qu'elle avoit receus ; » — « avoir prins et reçu desdits démons et malins esprits à plusieurs fois de la poudre enveloppée en ung linge en intention d'en mal user et faire malades ou mourir les gens et les bestiaux ; » — « pour ensuitte de tel pacte avoir esté ladite défenderesse marquée par ladite Jeannette ou esprit malin, la première fois qu'elle fust au sabat, au bras dextre environ quatre doibs sous le coude ou apparente marque est et recogneue insensible.) »

2° Marguerite Guyennet, veuve de fut Jean Guyotte dit Pasques, de Vesoul, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par maître Jacques Jobelin, syndic et procureur de la ville de Vesoul, pour crime de sorcellerie, à être conduite par le maître de la haute justice sur le communal de la Combe-d'Ain, dépendant du finage de Vesoul, et attachée et étranglée à un poteau qui y sera planté, puis son corps brûlé et réduit en cendres. (Les principaux chefs d'accusation sont : des maléfices qui ont occasionné des maladies à des personnes et à des bestiaux, et fait tarir le lait des vaches ; — « s'estre dois environ cinq ou six ans frottée nuictamment et diverses fois par le ventre et le dos d'une graisse noire estant dedans une boette de fer blanc que le diable luy avoit donnée pour estre transportée au sabat et reassemblée nocturne des démons et sorcières ; » — « estant frottée de ladite graisse, avoir esté transportée par le diable estant en forme d'homme noir hors de sa maison par le canal de la cheminée d'icelle jusques tout au-dessus, et avoir esté dois là plusieurs fois se mecttre au sabat et assemblée des sorciers convoquée par le

diabie, ou estant, elle auroit adoré ledit diabie estant en forme d'homme noir en lui offrant des petites chandelles allumées, puis après dancé icelle part dos contre dos, beu et mangé et avoir heu copule avec d'autres sorciers estant esdites assemblées ; » — « avoir soit environ trois ans mené et conduit nuictamment à l'aide du diabie estant en forme d'homme noir, audit sabat, Nicolas Guyotte, son fils aîné, de leage de six ans, pour lors et pour cest effect l'avoir faict transporter hors de sa maison par la cheminée d'icelle après l'avoir frotté de ladite graisse par le ventre et par le dos ; » — « avoir sollicité depuis ledit Nicolas de retourner audit sabat encore qu'il auroit refusé de ce faire par crainte qu'il avoit dudit homme noir qu'il recougneut estre le diabie, comme aussi avoir sollicité ledit Nicolas de se donner au diabie, renoncer à cresse et baptesme et à la Vierge-Marie, luy disant que le diabie estoit un bon sire et qu'il lui feroit du bien ; » — « avoir heu habitation avec le diabie estant en forme d'homme noir en sadite maison ; » — « soit environ trois ans, avoir heu communication avec le susdit diabie, par plusieurs fois, estant en sadite maison, en forme d'homme noir, et adhéré à sa volonté, et ce qu'estant ledit diabie une fois sur le soulier (*grenier*) de ladite maison, il escria haultement s'il y avoit personne en bas ; à quoy ayant ladite Marguerite respondu qu'ouy, ledit diabie sur ce dict que l'on deust monster en haut de par le diabie ; icelle Marguerite s'en seroit sur ce transporté sur ledit soulier où elle auroit communiqué avec ledit diabie, lequel estant veu par ledit Nicolas, son fils, s'enfuyt de la maison avec grande peur et raconta ce qu'il avoit veu à quelques de ses voisins, et auroit maintenu ce que dessus à ladite Marguerite sa mère ; » — « avoir esté treuvée marquée en l'espaule gaulche à la marque du diabie, comme sont d'ordinaire les sorciers, en laquelle marque l'on auroit posé quatre fois une grande espingle sans avoir faict semblant d'en avoir heu ressentiment et sans rendre auleung

sang; » — « n'avoir peu plorer n'y rendre aucunes larmes pendant que l'on a ouy et entendu en ses responses, mesmes au confront fait d'elle et dudit Nicolas sondit fils, jaçois elle ayt fait semblant à diverses fois de plorer, ne portant point de croix à son chapelet qui n'est entier et y défailent quelques grains; » — « avoir soit environ trois ans logé et entretenu à diverses fois plusieurs estrangers et estrangères et mesme des ribauldes filles impudicques en sa maison audit Vesoul, y menant une vie lubricque et deshonnête contre la prohibition des édicts faicts audit Vesoul.) »

3° Perrin Oudot, d'Amance, appelant d'une sentence de mort rendue contre lui par maître Philibert de Bresse, procureur d'office des terre, justice et seigneurie d'Amance, à être conduit et mené au gibet de Vesoul, et pendu et étranglé par le maître de la haute justice jusqu'à ce que mort s'ensuive pour crime d'homicide, menaces et rupture de ban prononcé pour fait de sorcellerie.

4° Jeanne Dalley, femme de Jean Voget, de Port-sur-Saône, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par Hylaïre Vautterin, notaire, procureur d'office ès terre, justice et seigneurie dudit Port-sur-Saône, pour crime de sorcellerie, à être conduite par le maître exécuteur de la haute justice « es pasquis de la maladrerie du pont, et icelle part estre attachée à ung pouteau et subsécutivement bruslée et ainsy que son corps soit réduit en cendres et que mort s'en ensuyve. » (Les principaux chefs d'accusation sont : des maléfices qui ont fait mourir ou rendu malades des gens et des bestiaux; — « avoir esté visitée environ dix heures de nuict du vendredi vingt-cinquième jour du mois d'aost mil six cent et six, estant ès prisons du château, par desmons et diables qui la battoient, urlant d'une voix espouvantable sy comme il sembloit avoir un toureau que l'on estrangloit; » — « soit environ six ans, à certain jour de dymenche, environ le midy, avoir esté aussy tourmentée par

certains démons estant ladite défenderesse es pasquis et proche un jardin appartenant à Pierre Vosget, de Saint-Valley, s'en allant au lieu de Maigny, laquelle parloit incessamment avec une voix fort espouventable, levant ses yeux et bras en haut par plusieurs fois, se tourmentant fort et faisoit tout ainsi que fait une personne qui reçoit des coups de bastons, encore que pour lors il n'y heust personne auprès d'elle, et s'apercevant de quelque femme passant celle part, cessa de mener tels bruits estant demeurée toute esmuette; » — « avoir esté treuvée marquée entre le col et l'espaule senestre d'une marque extraordinaire incougneue et incensible et sans que de ladite marque en soit issu aucune goutte de sang, encore que maltre Symon Maistrot, maltre exécuteur de la haute justice, y ait planté une longue espingle, ce qu'auroit esté fort bien recogneu et à veu d'œil. »

5° Françoise Treuillet dite la Tisserande, de Corbenay, appelante d'une sentence de mort rendue par Claude Urbain, procureur d'office en la justice de Fontaine, pour crime de sorcellerie, « à estre conduite proche du gibet de ce lieu par le maltre de la haulte justice, et cette part attachée à ung pouteau qui y sera dressé et puis estranglée sy avant que la mort s'en ensuyve. » (Les principaux chefs d'accusation sont : maléfices qui ont fait mourir ou rendu malades des personnes et des bestiaux; — « avoir esté accusée d'estre sorcière et avoir esté au sabat avec Catherine Dextre, fille de fut Jean Dextre, de la Vayne, qui l'auroit accusée par devant les officiers d'Aillevillers, estant lors icelle détenue prisonnière, comme de mesme par Desloy Viard, de La Chapelle, qui de mesme estoit prisonnier avec ladite Catherine pour mesme sortilège, et avoir icelles lorsqu'elles furent exécutées fait déclaration que ladite Françoise Treuillet, deffenderesse, estoit sorcière et avoit assisté au sabat avec elle; » — « s'estre treuvée marquée de la marque que le diable a accoustumé marquer les sorciers et sorcières). »

6° Jeanne Despont, de Vesoul, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par Claude Terrier, maître de la ville de Vesoul, pour crime de sorcellerie, « à être conduite par le maître de la haulte justice à la Combe-d'Ain et icelle part estranglée à ung pouteau qui y sera dressé sy avant que la mort s'en ensuyve, puis brulée et son corps réduit en cendres. » (Les principaux chefs d'accusation sont : « estre réputée communément sorcière comme estoit Guerite Masson, sa mère; » — « estre marquée d'une marque insensible comme sont ordinairement marqués les sorciers; » — « avoir par ses maléfices rendu malades des gens et des animaux; » — « s'estre informée si la bourrelière brulée pour sortilège avoit accusé personne, et dit que l'on faisoit tort à beaucoup de gens, et que l'on en accusoit beaucoup qui n'estoit pas sorciers; » — « avoir esté au sabat et assemblée nocturne des sorciers et sorcières convocqués par le diable; » — « avoir au mois d'apvril dernier demandé des concombres à Jeanne Desfleurey, femme de Symon Rabe, qu'elle luy refusa, et un mois après en avoir demandé tant à Françoise Falon qu'à ladite Jeanne, l'ayant rencontrée à la fontaine dudit Vesoul, estant devant les Hasles, qu'elle luy refusa, à raison de quoy ladite défenderesse l'a ensorcelée de telle sorte que sous trois semaines ladite Jeanne Desfleurey a heu une grande maladie en la mamelle droite que luy a duré jusques à maintenant, de laquelle mamelle on a tiré une buche comme du foing de la longueur de deux doigts, un grain comme de semence d'oignon, une chenevelle de la longueur d'un doigt, un grain comme de *meure* (mûre), un grain de concombre, du poil, cinq bûches comme de *naïler* (noyer), estant la moindre de la longueur d'un poulse, et une espingle noire en deux trous; » — « avoir après le premier refus fait sécher lesdites concombres et diminuèrent comme brulées, et quelque temps après elles commencèrent à reverdir. »

7° Isabelle Delastre dite la poute Baby, femme de

Guillaume Rondel, de Jonvelle, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle pour crime de sorcellerie par maître Valentin Cuchet, notaire et lieutenant en la chastellenie dudit Jonvelle, « à estre battue et fustigée de trente coups de verges par le maître de la haulte justice pour avoir, avec dessein, jeté en terre la vénérable image du crucifix, puis à cause des accusations fausses portées contre les Bresson, à avoir la langue percée avec un fer chaud, enfin à être conduite proche le gibet de ce lieu, où elle sera estranglée à ung pouteau qui y sera planté, et son corps bruslé et réduit en cendres). »

8° **Nicole Vaultot**, femme de Claude Jolyet dit Jolyon, de Jonvelle, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par maître Valentin Cuchet, notaire, lieutenant en la seigneurie de Jonvelle, « à estre estranglée à ung pouteau, puis son corps bruslé et réduit en cendres, » pour crime de sorcellerie.

Des sentences renvoient absous comme fausement accusés de sorcellerie : 1° **Thiennette Ducray**, de Cuve; 2° **Jacques Bucheron**, d'Amance (à l'accusation de sorcellerie se joignait celle d'hérésie, pour avoir, « tant en sa maison que aux champs, souventes fois chanté des psalmes deffendus en françois, comme : *Du fond de ma pensée, Me revanche moy, Prends ma querelle, Ne sois fâché sy durant ceste vie, Souvent tu vois prospérer les méchants*, et plusieurs aultres, mesme les commandements en françois : *Lève le cœur, Preste l'oreille*, et disint que lorsque l'on estoit fâché l'on devoit chanter lesdits psalmes, et que les huguenots de France en chantoient aucuns quant ils alloient à la guerre contre le roy de France, ayant induict et sollicité le sieur Hennequin à les aprendre et chanter, plus pour tenir en sa maison une bible en françois dans laquelle il lisoit souvent, au commencement de laquelle il estoit dit que Dieu avoit fait le ciel et la terre, disant ledit Bucheron que cela estoit bien

fait; — *Item*, pour depuis les guerres arrivées en ce pays en l'an nonante-cinq, avoir esté treuvé en la maison dudit Bucheron un livre suspect de nostre religion, contenant au commencement que la Cène estoit un sacrement, et plusieurs psalmes en françois, comme aussy plusieurs aultres escriptz aussy suspectz, lequel livre estant tiré hors de la maison dudit Bucheron et monstré à certain personnage dudit Amance, fut recogneu estre des œuvres de Calvin, et pourquoy il fut bruslé; — *Item*, pour par ledit Bucheron avoir été par plusieurs fois répété et dit plusieurs rhimes contre les hommes d'église, comme s'ensuyt : « Il y a plus de lairons que de gibets portant bonnets carrés fourrés d'ermes, » et plusieurs aultres du tout suspect et contre notre religion), etc. etc. »

B. 5,049. — *Registre in-folio, 809 feuillets, papier.*

1609-1613. — Registre des sentences rendues par le lieutenant général du bailliage d'Amont. — Les sentences les plus remarquables sont celles :

1° Condamnant Claude Regnauld, de Chantes, détenu prisonnier en la conciergerie de Vesoul, appelant d'une sentence de mort rendue par Nicolas Margilley, de Port-sur-Saône, procureur d'office ès terre et seigneurie de Rupt, pour fait de sortilège, « à être conduit et mené par le maître exécuteur de la haulte justice proche le gibet de ce lieu de Vesoul, et celle part attaché et estranglé à un poteau qui sera dressé à cest effect sy avant que la mort s'en ensuyve, puis son corps bruslé et réduit en cendres. »

2° Condamnant Claude Freschet, d'Arbecy, à payer la somme de six francs à Claude Perrenin, veuve de Parisot Tixerand, dudit lieu, pour avoir dit que cette dernière était sorcière et avait ensorcelé ses chevaux, « à condition toutefois que ladite Claude sera trouvée nette et exempte de crime

de sortilège dont elle sera tenue de se purger et des indices contre elle. »

3° Renvoyant des fins de la plainte portée contre elle pour faits de sortilèges, Estiennette Chartron, femme de Pierre Pillot, de Senoncourt, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par maître Philibert de Bresse, procureur d'office ès terre et seigneurie d'Amance. (Les principaux chefs d'accusation étaient : maléfices ayant fait mourir ou rendu malades des personnes et des bestiaux, marque diabolique au bras gauche).

4° Condamnant Claudine Charmoille, de Bougey, appelante de sentence de mort rendue contre elle par maître Antoine Cordier, procureur substitut en la justice de Bougey, pour crime de sortilège, à être étranglée à un poteau, son corps brûlé et réduit en cendres.

5° Renvoyant des fins de la plainte portée contre eux Gérard Horriel, Aymé Bouteillier et Jeanne Horriel, tous dudit Jonvelle, accusés de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir par des maléfices donné des maladies à diverses personnes ; rendu muet Martin Mouillet, et lui avoir fait entrer dans le corps des bêtes venimeuses et immondes, une légion de démons commandée par Belzébuth ; s'être changés en loups et autres bêtes rousses et taureaux).

6° Réformant la sentence de mort rendue par maître Antoine Cordier, de Confracourt, procureur substitué en la justice de Bougey, contre Jeannette Robert, femme de Jacques François, dudit Bougey, et la condamnant au bannissement du comté de Bourgogne, avec interdiction de s'y retrouver sous peine de la hart, pour crime de sorcellerie.

7° Condamnant Adrienne Perrin, de Genevreuille, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par maître Antoine Peletier, de Molans, notaire, procureur d'office en la justice et seigneurie de Genevreuille, pour Antoine de Montsaugeon, seigneur dudit lieu, « à estre estranglée à un poteau dressé

proche le signe patibulaire de la ville de Vesoul, et son corps brûlé et réduit en cendres pour faits de sorcellerie. » (Les principaux chefs d'accusation sont : d'avoir par ses maléfices fait mourir des chevaux, une vache, et Guiotte Perrin, dudit Genevreuille ; — « avoir esté treuvé pendant le temps de son emprisonnement un couchin d'estoppes dans lequel il y avoit une coiffe de filet appartenant à ladite deffenderesse, qu'avoit esté par elle mise devant la porte de la cuysine de la maison d'icelle, et lequel fut aussitost mis dans un grand feug qui estoit allumé en ladite cuysine, et au milieu d'icelle, et sur les charbons ardens où estant par l'espace d'un quart d'heure ne se bruslat ny jettat aucune flamme, ayns par le contraire estaignant ledit feug, combien que lesdites estoppes estoient sesches et que l'on tournoit et viroit d'un baston icelles, et de quoy ladite deffenderesse s'en vouloit ayder en ses matières et actes de sorcellerie ; » — « avoir ladite deffenderesse, depuis sept ans en ça, porté en sa maison deux petites boettes servant à mectre de la graisse et dont elle usoit à ses maléfices ; » — « avoir pendant sadite détention et emprisonnement déclaré et cryé haultement qu'on luy donna une hache, et de laquelle elle s'assommeroit, estant contante d'estre damnée ; » — « avoir elle-même sollicité la visite des chirurgiens qui la treuvèrent marquée au cou d'une marque et prestige dans laquelle on enfonça une aiguille de fer de la longueur d'un doigt sans qu'elle en ressentit aucune douleur ni qu'il en sortit aucun sang, et le bandeau de linge qui lui bouchait les yeux ne fut mouillé d'aucune larme ; » — « avoir esté après ladite visite grandement battue et outragée par son démon tellement qu'elle en eust tout le corps meurtri et mutilé ; » — « avoir sollicité d'être confrontée avec des sorciers et sorcières aussi détenus qui la reconnurent pour avoir été avec eux au sabat en différens endroits du territoire de Montjustin ; » — « avoir ladite deffenderesse comparu comme les autres à l'appel d'un certain démon son maître qui se nommoit Gribouchot, lequel

a de coustume à l'entrée et commencement desdits sabbats pour recognoistre s'il deffaut aucun sorcier ou sorcière, nommer et surnommer tous iceux l'un après l'autre selon l'escrit qui en est en certain livre, duquel les feuillets sont noirs et lesdits escrits blancs, s'y estre représentée sans y avoir défailly, et lequel démon, en ayant perdu aucun, a accoustumé fere un cri si espovantable que lesdits sorciers en après ny osent défaillir, se faisant tel sabbat à certain jeudy et à la mynuit ; » — « s'estre ladite deffenderesse retrouvée avec les autres sorciers proche un grand feu qu'ordinairement est fait à tel sabbat, à la clarté d'iceluy d'avoir dancé avec ledit Gribouchot, son maître, et autres démons et sorcières, dos contre dos et selon qu'ils ont accoustumés ; » — « avoir icelle deffenderesse beu et mangé aux sabbats avec iceux démons, sorciers et sorcières, du breuvaige et viande de chair de chat et autres qui y sont apportées par lesdits démons sur une table dressée à cet effect, estant assis et lesquelles viandes n'ont aucune saveur ; » — « avoir avec les autres susdits sorciers à chacun desdits sabbats fait adoration et oblation avec une chandelle de brèze allumée, rendant une flame bleuse et verte, à un certain démon qui domine et préside sur tous les autres, qui s'appelle *Bonne herbe*, ayant les deux mains en terre et le derrière nud eslevé, estant habillé d'une longue robe noire et un sac de toile en teste en forme de capuçon de moine, et en derrière le derrière duquel y at un petit démon, lequel qui est réputé et commis pour recevoir lesdites chandelles que la deffenderesse luy a offry par tous lesdits sabbats, et plantées aux dents de certaines hyerces (herses) estant eslevées sur trois bois et les dents contre monts selon que faisoient tous les autres sorciers et sorcières ; » — « avoir icelle deffenderesse après telles offertoirs, ayant les genoux flexis en terre, avoir baisé le derrière du c. . dudit démon par forme et manière de recognoissance et mespris de son Dieu ; » — « avoir esté icelle deffenderesse par chacun desdits sabbats cogneue char-

nellement par ledit Gribouchot, son maître, et autres démons et sorcières; » — « de plus et à tous les sorciers d'iceux sabats avoir lavé ses mains, dancé la dance que les diables nomment la danse des grasles (grêles) avecson démon Gribouchot et autres sorciers et sorcières dos contre dos, où tous ont accoustumé de p. . . . haultement; » — « estre retournée desdits sabats en sa maison et du lieu dont elle estoit sortie sur une ramasse, et selon que faisoient tous les autres sorcières et sorciers; » — « icelle deffenderesse combien qu'elle soit esté instruite par les sieurs curés de Molans, et ouy à chacun de leurs prosnes des dymenches prononcées haultement lesdites paternostres et oraisons dominicales, sa foy et sa créance, ne les avoir voulu comprendre et au contraire par dérision, comme tels gens ont accoustumé dire et prononcer; » — « avoir respondu pardevant les officiers qui l'intergeoient sur l'interrogat à elle fait qu'elle ne croyoit qu'il n'y avoit aucuns sorciers ou sorcières; » — « avoir de mesme respondu qu'elle ne savoit s'il y avoit aucun diable moins leur pouvoir et puissance; » — « avoir respondu qu'elle croyoit estre un paradis pour les bons, mais qu'elle ne croyoit qu'il fut aucun enfer, synon ce qu'elle l'avoit ouy dire au prestre pour punir les âmes des mauvais; » — « estre icelle deffenderesse communément réputée audit Genevreuille pour une sorcière, selon qu'avoit esté Beline Chardon, sa mère, et Barbe Perrin, sa sœur). »

B. 5,050. — *Registre in-quarto, 483 feuillets, papier.*

1613-1616. — Registre des sentences extraordinaires rendues par le lieutenant général du bailliage d'Amont, au siège de Vesoul (1). — Les principales sentences sont celles :

(1) De 1614 à 1625, le lieutenant du bailliage fut Claude-Gabriel Couseret, docteur ès droits.

1° Renvoyant de la poursuite Didière Greuillot, femme de Jean Jeannot, de Vitrey, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle pour crime de sorcellerie par maître Guillaume Mugneret, procureur d'office ès terre et seigneurie dudit Vitrey. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir reproché à la femme de Laurent Noblot « de s'estre habillée à certain jour que l'on faisoit la solemnisation du Saint-Jubilé de Rome, puis quelque temps après d'avoir fait mourir une jument pleine appartenant audit Noblot ; — d'avoir donné des maladies à des personnes et d'être réputée communément pour sorcière). »

2° Condamnant Catherine Gremillot, de Velotte-sous-les-Montjustin, et Deylotte Defresse, de Georfans-sous-les-Montjustin, appelantes de sentences de mort rendues contre elles par maître Jean Monnot, de Montjustin, notaire, procureur d'office en la justice dudit lieu pour le seigneur de Magnoncourt, à être conduites proche le gibet de Vesoul, et étranglées à un poteau pour faits de sortilège. (Chefs d'accusation semblables à ceux du procès précédent.)

B. 5,051. — *Registre in-quarto, 440 feuillets, papier.*

1626-1627. — Registre des sentences rendues par le lieutenant général du bailliage d'Amont, au siège de Vesoul (1).
— Les principales sentences sont celles qui condamnent :

1° Claudine Oudot, originaire de Cuve-les-Rougemont, femme de Claude Labet, de Vesoul, appelante d'une sentence de mort rendue contre elle par Antoine Baalin, procureur-syndic de la ville de Vesoul, pour sacrilège et sorcellerie, à être étranglée à un poteau et son corps réduit en cendres. (Les

(1) Le lieutenant général du bailliage d'Amont était alors Jean Simon de Menou, seigneur de Noironne (1626-1634).

principaux chefs d'accusation étaient : « pour le lundy quatorzième de septembre mil six cent vingt-six, jour de feste Exaltation Sainte-Croix, environ les neuf heures du matin, ayant ladite deffenderesse reçu le précieux corps de Dieu en sa maison, où elle tenoit le lict, par les mains de messire Georges Meline, prêtre familial en l'église dudit Vesoul, avoir icelle deffenderesse incontinent après que ledit sieur Meline fut sorty de sa chambre, retiré malheureusement de sa bouche avec sa main la sainte hostie, et poser icelle comme un peloton sur le replis d'un sien cotillon qui estoit sur ledit lict, laquelle deffenderesse fut surprise en une si abominable action, en sorte que le très-auguste Sacrement ayant esté recogneu en cest estat et levé en toute humilité et révérence, l'on en advertit le mesme prestre, lequel retournant l'administra de nouveau et fait consommer à ladite deffenderesse ; » — « pour avoir icelle deffenderesse postérieurement déclaré et confessé qu'elle avoit retiré de sa bouche le Saint-Sacrement d'autant qu'elle ne le vouloit prendre ; » — « pour estre ladite deffenderesse tenue et réputée tout communément pour une sourcière, duquel crime est aussy diffamée Valerie Feuillot, sa mère, originelle de Cubrial, comme aussy plusieurs aultres de ladicte famille des Feuillot, etc. ; » — « avoir par ses maléfices rendu gravement malade Antoine Dard, cordonnier, qui en mourut ; » — « pour le dimanche second jour du mois d'aoust mil six cent vingt-six, pendant un impétueux et extraordinaire orage qui fit feu en ceste contrée, estant ladite deffenderesse au soulier (*seuil*) de ladite poterne, avoir heu conférence avec le diable qui l'embrassant la voulut cognoistre charnellement ; » — « pour s'estre ladicte deffenderesse treuvée à diverses fois à l'assemblée des sorciers et sorcières, particulièrement à un sabat qui se tenoit sur le tard et entre nuit et jour, soit environ deux mois, entre des buissons voisins du signe patibulaire dudit Vesoul, et y avoir mené une sienne servante nommé Claudine, originelle de Fontenoiz-les-

Montbozon, jeune enfant d'onze à douze ans ; » — « pour audit sabat composé d'environ une vingtaine de sorcières, avoir ladicte deffenderesse dansé avec tous les aultres à reculon et doz contre doz, chantant cependant ensemblement, Brelantantain ; le diable regardant tout debout, en forme d'un grand homme noir laid et tout gassoux (*malpropre*) ; » — « pour après la danse avoir ladicte deffenderesse présenté et fait offrande au diable d'une chandelle verte, selon que chacune des aultres sorcières feït ; » — « pour cela fait, s'estre toutes assizes à une table couverte de viande sans sel ny vin, et y avoir mangé du pain blanc et du roz, disant lesdites sorcières qu'elles s'estoient assemblées pour faire perdre les biens de la terre, et de fait incontinent après et à mesure que ladicte deffenderesse fut retournée en sa maison le tans s'estant troublé, les tonnerres et éclairs suyvis de grêle et pluye se myrent en campagne avec un orage guère moins impétueux que le précédent, lequel ladicte deffendresse a confessé avoir esté procuré et excité en ladicte assemblée ; » — « pour avoir ladicte deffenderesse prins au sabat une boette pleine de poussière, laquelle le diable lui donna, disant : « Tiens, voilà pour te faire riche, toy et tes enfans ; » — « pour à un aultre jour environ en mesme temps estant ladicte deffenderesse seule sur les neuf heures du soir, entre les deux portes de ladicte poterne, avoir encore heu conférence avec le diable, qui la frappa sur la tête ; » — « pour avoir ladicte deffenderesse confessé plusieurs fois et à diverses femmes dudit Vesoul, pendant sa dernière maladie, qu'elle estoit sorcière et avoit esté au sabat, et que le diable se nommoit Brelantantain, » — « pour durant ladicte maladie ayant esté à diverses fois visitée par Clerc Dard, dudit Vesoul, sur ce qu'elle feït entendre à ladicte deffenderesse qu'elle avoit un secret moyennant lequel la justice ne pouvoit rien faire aux sorciers ny les saysir, avoir grande instance prié ladicte

Clerc de luy descouvrir ledit secret, promettant de l'en bien reconnoistre; » — « pour luy ayant ladicte Clerc reparty qu'elle avoit un reliquaire de tel vertu qu'un sorcier ou sorcière l'ayant porté treize jours au bras droict ne pouvoit estre saisy par justice, mais qu'elle se deust bien garder de le prendre si elle estoit femme de bien, avoir icelle deffenderesse voulu que l'on luy attachât au bras droit ledit reliquaire, qui n'estoit autre chose qu'un peloton de la grosseur d'une noix entortillée de camelots, tout au fond duquel il y avoit un *Agnus Dei*, selon qu'il fut treuvé et recogneu, entendant en réponse ladicte deffenderesse qui avoit encore ledit peloton, croyant assurément que moyennant cela l'on ne luy pourroit rien faire; » — « pour sur ce que ladicte Clerc Dard lui feit aussy croire qu'elle la feroit reconfirmer par le sieur suffragant qu'elle disoit estre arrivé audit Vesoul, et que cela fait elle ne seroit plus sorcière, mais qu'il falloir scavoir où le diable l'avoit touchée afin d'y mettre du saint-cresme, avoir ladicte deffenderesse demandé instamment ledit sieur suffragant, disant qu'elle luy confesseroit tout, et que le diable l'avoit touchée sur la teste, montrant de la main à ladicte Clerc l'endroit; » — « pour par la visite faite par maîtres Jean Coudret et François Cour, chirurgiens, le dix-septième d'octobre mil six cent vingt-six, de la personne de ladicte deffenderesse, avoir esté treuvée marquée d'une marque extraordinaire sur l'espaule gaulche, dans laquelle lesdits chirurgiens avoient planté un fer sans que ladicte deffenderesse en ayt tesmoigné aucune ressentiment, bien que ledit fer y soit entré de la profondeur de trois travers de doigt, duquel endroit ayant esté retiré il n'y en a sorty ny sang ny aultre chose.) •

2^e Jean Bulotte, de Cubrial, appelant d'une sentence de mort rendue contre luy par Claude Maire, juge en la justice de Nans, pour blasphèmes, mauvais traitements envers son père et soupçon de sorcellerie, « à faire amende honorable et à estre baptu et fustigé de verges, depuis le cimetière de

l'esglize de cette ville de Vesoul jusque à la première croix hors la porte basse, puis ramené devant les hasles de ce lieu, et en celle part à avoir la langue percée d'un fer chaud par le maistre de la haulte justice sur un échaffaud dressé à cest effect, puis banni perpétuellement de ce pays et comté de Bourgogne, luy interdisant de s'y retrouver après dix jours qui luy seront donnés pour en sortir à peine de la vie. »

3^e Deylotte Coltey, veuve de Jean Vuillermey, poursuivie par Pierre Thierry, procureur d'office ès terres et seigneurie de Luxeuil, en matière de sortilège et assistance donnée à l'homicide, renvoyée des fins de la plainte en question, et néanmoins pour les indices résultant de la diffamation et marque dont elle s'est treuvée marquée, bannie des terres de la seigneurie dudit Luxeuil, etc. etc. »

B. 5,056. — *Registre in-quarto, 722 feuillets, papier.*

1624-1626. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant général du bailliage d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1^e Confirmant la sentence de mort rendue par maître François Ponsot, de Villersexel, procureur d'office en la justice et seigneurie d'Athesans et membres en dépendants, contre Madeleine Brotte dite la Chaillotte, de Saint-Georges, pour faits de sortilège. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir donné diverses maladies à des personnes et à des animaux domestiques; — « d'en avoir guéri au moyen d'herbes et de maléfices; » — « d'avoir fait tarir et tourner le lait des vaches; » — « d'avoir esté nommée et accusée par la besougné, responses et confessions de Marguerite Bouchey dite la Rosse, exécutée pour ledit fait de sortilège par auctorité de cette justice, estant morte fort constante, contrite et repentante d'estre aussy sorcière, qu'elle avoit esté au sabat avec

elle et plusieurs aultres, mesme en un endroit des bois dudit Saint-Georges, dit Au-Faley, autrement En-Millerey, où iceux mangeoient, buvoient, dançoient et faisoient les offrandes au diable, nommé Belvalot, ce qu'elle a répété plusieurs fois de sa spontanée volonté mesme le jour que l'on l'exécutât devant un chacun ; » — « avoir esté telle accusée et nommée par furent Guiotte Millot et Jeannette Coulard, dudit Saint-Georges, exécutées pour mesme fait de sortilège, à la requête du sieur procureur de la Foy, qui furent aussy bruslées sur leurs confessions, et fort constantes et repentantes de leurs peschés, et pendant leur emprisonnement, mesme peu de temps avant leur exécution, avoir maintenu ladicte deffenderesse estre sorcière aussy bien qu'elles et aller au sabat et bois de Saint-Georges, et proche un poirier appelé le poirier de Jean-de-Grammont, où que le diable l'avoit cogneue charnellement, et que, nonobstant que ladicte deffenderesse avoit donné deux quartes de froment au mary de ladicte Guiotte Millot pour prier icelle de la descharger desdites accustions, icelle Guiotte ne le voulut fere, ains maintenoit toujours jusque à la mort que ladicte deffenderesse estoit aussy sorcière qu'elle ; » — « avoir souffert et enduré d'estre appelée tout publiquement sorcière et genauche par tous ceux qui ont heu querelle avec elle, sans en faire instance ; » — « par ses responses avoir dit fort grossièrement ses patenostres et de mots assez extraordinaires, ne prononçant que la moytié des mots, et la plupart en sorte que l'on ne sçait si c'est latin ou françois, et obmis en la patenostre : *nomen tuum*, et au *Credo : ascendit ad cælos* ; » — « par ses responses avoir dit et récité plusieurs oraisons subreptitieuses et tendant plustôt à l'hérésie qu'à la foi catholique ; » — « par ses responses avoir respondu ne sçavoir s'il y a des sorciers et sorcières, et ne croire ny ne croira jamais qu'il en fut, ny moins un enfer ny des diables, ny sçavoir où sont les damnés, moins croire que Dieu ayt puissance sur les meschans, ny encore s'il est vray que l'on

excommunie les sorciers et sorcières et ceux qui s'y croient, quoique par ses responses elle ayt confessé que Guiotte Millot, Jeannette Coulard et Marguerite Bouchez, dudit Saint-Georges, ayant esté bruslez sur leurs confessions pour ledit faict de sortilège, et qu'elle soubçonnoit ladicte Guiotte Millot d'avoir fait mourir par ses maléfices fut Etienne Millot, son premier mary; » — « pendant ses responses et le confront d'icelle faict des tesmoins dudit procureur, n'avoir pehu jamais pleurer ni jeter aucune larme quoyque à ce elle se soit forcée, quelque remonstrance et doux admonestement que luy ayt esté faict; » — « pour à sa réquisition ayant esté visitée par chirurgiens et gens experts choysis une partie à sa part et en présence de ses procureurs et aultre suffisant nombre de tesmoins, avoir esté treuvée marquée de marque invisible et de sortilège, recogneue et avérée pour telle par tous les susdits et les dénommés au besougné dudit procureur, dans les mouscles fessiers du costé droit, dans laquelle marque y est entré une espingle de la longueur de quatre doigts et du pourtrait qui est en marge dudit besougné, y estant entré ladicte aiguille entièrement, que l'on ne l'a pu aucunement retirer, quelque devoir que les chyrurgiens aient faict, et demeurée comme elle est encore esdites fesses sans avoir, ladicte deffenderesse, démontrée aucun ressentiment de douleur par tout le temps de ladicte visite, ny après icelle quand elle a esté ouye en ses responses, et recogneu audit endroyt et marque n'y avoir aucun sang ny humeur, au contraire avoyr déclaré ladicte deffenderesse qu'elle n'y sentoit rien et qu'elle n'estoit marquée, bien sentoit de la douleur en d'autres endroits de son corps où elle avoit esté picquée et en sortoit du sang; » — « finalement pour estre ladicte deffenderesse tenue et réputée publiquement audit Saint-Georges et lieux circonvoysins, dois quarante ans qu'elle s'y est mariée et résidante, pour une sorcière et quenauche). »

B. 5,057. — *Registre in-quarto, 490 feuillets, papier.*

1629. — Fragment du registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant général d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1° Réformant la sentence de mort prononcée par Antoine-Sébastien Bec, commis-procureur de la ville de Vesoul, contre Jeanne Boille, femme de Jean Chapuis, dudit lieu, et la condamnant au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne, pour crime de sorcellerie, consistant en maléfices ayant donné des maladies à des gens et à des animaux domestiques, fréquentation du sabbat, au retour ou à l'allée duquel elle fut rencontrée souvent portant des chandelles vertes, excitation d'un diable en forme de gros chat ou de petit chien noir, qui sautait à la figure des personnes avec lesquelles elle avait eu querelle, accusation portée contre elle par Claudine Oudot, exécutée pour sortilège, d'être sorcière, défaut de larmes, etc.

2° Confirmant la sentence rendue par Nicolas Simonnet, de Jussey, procureur d'office en la justice de Saponcourt (1), contre Jeannette Larget, veuve de Jean Vincenot, dudit lieu, condamnée à être étranglée à un poteau dressé sur les communaux dudit Saponcourt, pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : de s'être souvent laissé appeler sorcière sans jamais en avoir exigé réparation, « de s'être donnée sur le chemin allant de Saponcourt au Magny, au lieu dit « les Corbes, » à une dame ayant un voile noir sur la tête, devant laquelle marchait un homme fort « long, » qui lui dit : « Si vous voulez vous donner à moy, je vous rachepteraï une aultre vache, » quoy ouy par ladicte deffenderesse, elle luy

(1) La seigneurie de Saponcourt appartenait alors à l'abbaye de Cherlieu.

demanda quelle elle estoit, et sur ce ladicte dame luy dict : « Je m'appelle dame *Ballancienne*, je vous retrevrai bien une aultre fois ; » puis elle et ledit homme disparurent d'elle ; — d'avoir rencontré de nouveau ladite dame Ballancienne, qui la conduisit au sabbat qui se tenait sous un noyer situé au territoire dudit Saponcourt, entre la maison de maître Vincent Doyen et Antoine Gauthier, où se trouvaient assemblés plusieurs sorciers et sorcières, et là s'y être comportée comme eux ; — d'être retournée une seconde fois au sabbat avec ladite dame Ballancienne, qui la marqua de sa marque diabolique à la tête, au-dessous de l'oreille et sous les cheveux, sans qu'elle en ressentit aucune douleur ; — d'avoir confessé être allée au sabbat deux fois, et n'en avoir témoigné « aucune repentance ny contrition ; » — d'avoir été accusée d'être allée au sabbat par François Joly Maître, Nicolas Estion, Pierrotte Mathieu, Jeanne Fourrier, Jeanne Vincenot et Marguerite Bringes, tous exécutés pour faits de sortilège.)

3^e Cassant la sentence de mort prononcée par maître Pierre Dumanche, procureur d'office en la justice de Demangevelle (1), contre Barb^e Tantin, dudit lieu, et renvoyant cette dernière de l'accusation de sorcellerie qui lui avait été intentée, et dont les principaux chefs étaient : d'avoir donné des maladies à diverses personnes ; — d'avoir été déclarée sorcière par des gens exécutés comme tels, qui la reconnurent pour l'avoir rencontrée au sabbat, où elle avait paru vêtue d'un grand habit de serge noire fendu par derrière et marqué, etc.

4^e Cassant la sentence de mort prononcée contre Georges Grandjourné, de Melincourt, pour crime de sorcellerie, par maître Jean Ribuard, procureur d'office audit Melincourt (2), et « ordonnant au sieur procureur d'Amont d'incessamment

(1) La seigneurie de Demangevelle appartenait alors à la famille de Cicon.

(2) A la famille de Conflans.

poursuivre la procédure dressée contre ledit Ribuard, demandeur, tant sur l'application à la torture faite sans formalité de justice pour indehue entremise de Claude Monniot et Estienne Pertuiset, qu'aulture fait dont ils se treuvent accusés; en oultre, mandant audit sieur procureur d'Amont, pour faire saisir au corps et réduire aux prisons de Sa Majesté lesdits Monniot et Pertuiset, et en cas où ils ne pouroient estre apprehendez, à peine contre un chacun d'eux de trois cens livres, affin de respondre des actes de justice qu'ils se sont arrogés en appliquant de leur autorité privée et indehue à la torture plusieurs ci-devant exécutés, les contraignant de confesser qu'ils estoient sorciers, et d'en accuser d'aultres semblablement; mandant aussi de prinse de corps et pénale de trois cens livres contre Jean Caussin, Claude Damot et Claude Picquard, de Conflans, et chacun d'eux pour respondre, sçavoir : lesdits Caussin et Damot, des actes de violence et privée prison dont ils se treuvent chargez, et ledit Picquard des deux diverses différentes visites auxquelles il auroit vacqué contre le delu de sa charge. » (Les principaux chefs d'accusation qui avaient été portés contre Georges Grand-journé étaient : d'avoir par ses maléfices fait mourir ou rendu malades des gens et des animaux domestiques; de s'estre trouvé marqué d'un signe diabolique à la poitrine, au-dessous de l'épaule gauche; d'être allé souvent au sabbat, où il faisait la cuisine, ayant une grande serviette devant lui, et découpant le pain et la chair de bœuf rôtie; d'avoir proposé audit sabbat de faire périr toute la récolte de blé dudit Melincourt; d'avoir été reconnu et dénoncé par plusieurs sorciers ou sorcières détenus ou exécutés comme tels, etc. etc.)

B. 5,058. — *Registre in-quarto, 235 feuillets, papier.*

1630. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant général du bailliage d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1^o Cassant la sentence de mort rendue par François Jannin, de Menoux, procureur d'office en la justice de Saint-Remy (1), contre Perrenot Mignon, d'Anchenoncourt, renvoyant ce dernier des faits de sortilège dont il était accusé, interdisant audit juge de « cy-après décerner mandement de prinse de corps qu'il ne lui conste plus suffisante preuve que celle sur laquelle il l'avoit décerné ceste part, de commencer semblable procédure que celle de question par confront et les admettre avant la gémiation des réponses des déférés, luy ordonnant en oultre de désormais faire plus promptement géminer leurs réponses qu'il ne nous a paru avoir été fait en cette matière, et se conformer à ce qui est prescrit par les nouveaux édits, à peine d'en répondre. » (Les principaux faits qui avaient motivé l'accusation étaient des maléfices ayant rendu malades ou fait mourir des hommes et des animaux domestiques, et fréquentation du sabbat qui se tenait au lieu dit Planche-en-Bas, finage d'Anchenoncourt.)

2^o Cassant la sentence de mort rendue par maître Antoine Jeandel, de Meurcourt, procureur d'office es terre et seigneurie de Mailleroncourt-Charette (2), contre Jeanne Papier, femme de Claude Genet, dudit Mailleroncourt, et renvoyant cette dernière des faits de sortilège dont elle était accusée, « défendant de nouveau aux officiers de la justice dudit Mailleroncourt de commencer par confront les responce des déférés pour crime de sortilège, emprisonner les enfans, en sorte qu'ils

(1) A la famille de Rabbe.

(2) A la famille de Vaudrey.

soient intimidés pour passer à accusation, ny permettre qu'en l'instruction de leurs procédures se retrouvent personnes, soient ecclésiastiques soient aultres, qui puissent induire les prisonniers à porter telles accusations, leur ordonnant en oultre de se conformer en leurs poursuites aux souveraines ordonnances. »

3° Cassant une sentence de mort rendue par le même magistrat contre Marguerite Papier, femme de Jacques Chevalier, de Mailleroncourt, renvoyée des mesmes faits de sorcellerie dont elle est accusée, et qui consistaient en maléfices ayant occasionné la mort ou des maladies, ou mis la discorde entre les époux, fréquentation du sabbat, etc. etc.

4° Confirmant la sentence de mort rendue par Jean Guyot, procureur d'office en la justice de Vitrey (1), pour dame Françoise de Bernard Montessus, relictte de feu messire Charles Chaboz, chevalier, seigneur de Chanous, Vitrey, etc., contre Reine Mignot, de Vitrey, pour crime de sorcellerie, condamnant cette dernière à être conduite par le maître exécuteur de la haute justice en bonne et sûre garde au finage de Vitrey, en la place où de coutume se font des exécutions pour crime de sortilège, et là à être attachée à un poteau et étranglée par le maître de la haute justice jusqu'à ce que mort s'en suive, puis son corps « ars, » brûlé et réduit en cendres, « déclarant qu'avant que ladicte exécution s'y fasse, elle sera appliquée à la question des manottes pour tel temps comme trouverons convenir, en présence tant des sieurs fiscaux de ce siège que des officiers de ladicte dame, pour estre par nous ouye sur ses complices et sur les accusations portées contre ledit Gauthier. » (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir ensorcelé une vache, « en telle sorte que, par quelque temps après, elle n'heust aucune crème et le lait tout troublé ; » — d'avoir donné par ses maléfices diverses maladies extraor-

(1) A la famille de Montessus.

dinaires à des personnes et à des animaux ; — d'être allée « au sabat diverses fois en quatre différents cantons dudit Vitrey, sçavoir : proche le gros buisson, prairie du même lieu, vers le chesne, la nuict, sur le rupt de Montigny et aux Champs du Chesne, et auxdits endroits avoir dansé au son d'un fifre, en disant : « Bon, bon, bon, » avec d'autres sorciers et sorcières par elle accusés tels, qui tous, avec des chandelles comme noires alloient faire adoration au diable, qui estoit en forme d'homme noir, y ayant auxdits endroits et chaque fois un gros feug où estoit un diable aussy maistre de ladicté Reyne, qui s'appeloit Griffé, qui, dès vers le rupt de Montigny, la reconduit jusque devant la maison où elle résidoit audit Vitrey, selon qu'il conste desdictes déclarations et confessions ; » — d'être marquée de marques diaboliques et insensibles sur le sourcil de l'œil droit, sur le bras droit, plus bas que l'épaule, au milieu des muscles et sur la tête.)

5° Maintenant la sentence de mort rendue par maître François Jannin, de Menoux, notaire, procureur d'office ès terre, justice et seigneurie de Saint-Remy, contre Claudine Henry, femme de François Vuillemenot, de Chazel, et la condamnant à être conduite en un lieu du finage de Saint-Remy, dit En-Vannes, pour y être étranglée à un poteau, et son corps réduit en cendres, et avant ladite exécution, à être appliquée à la question des *manottes* pour désigner les complices qui l'ont assistée dans ses actes et sorcellerie (mêmes accusations).

B. 5,059. — *Registre in-quarto, 535 feuillets, papier.*

1630-1631. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant général du bailliage d'Amont, au siège de Vesoul. — La principale sentence est celle :

Réformant la sentence de mort rendue par maître Antoine

Quassey, de Luxeuil, procureur d'office en la justice de Fontaine (1), contre Blaise Jaugey, dudit lieu, et renvoyant cette dernière des faits de sorcellerie dont elle était accusée, qui consistaient : en maléfices ayant donné des maladies; signes de la croix faits avec les trois premiers doigts et le pouce, de manière à imiter le c. . du diable; fréquentation du sabbat qui se tenait dans la plaine de Baudoncourt; marques diaboliques et insensibles au bras droit près du poignet, et à la cuisse gauche, sur la rotule.

B. 5,114. — *Registre in-quarto, 240 feuillets, papier.*

1606-1609. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant local du bailli d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1^o Confirmant la condamnation à mort prononcée par Claude Clerc, docteur ès droits, juge en la justice d'Auxon (2), contre Nicolas Febvre, dudit lieu, pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir fait mourir par sortilège des bestiaux et des chevaux; — d'avoir donné des maladies à des personnes; — « avoir pendant le temps que les ennemis occupoient le château de Flaigy, et que la Rouchette y commendoit, esté le defendeur accusé et defféré par Pancras Darboz, la femme d'ung nommé Gros-Ponsot, et deux aultres femmes surnommées les Gent-Guardes, tous quatre sorciers, et dont quelques-uns furent exécutés et brulés, entre aultres la femme dudit Gros-Ponsot, car quant aux aultres ils rompirent la prison et se sauvèrent, et lesquelz confessèrent avoir esté par plusieurs fois au sabat, auquel ledit defendeur assistoit, et que c'estoit l'un des plus chéris et aimés du diable, leur

(1) Au prieuré dudit lieu.

(2) A la famille de Mesmay.

maistre, et lequel sabat ils alloient tenir ordinairement en un certain vergier dit En-la-Rigolle, finaige dudit Flaigy, auquel lieu a esté aultrefois, et environ les dix heures du soir, un grand nombre de chats qui menoient grands bruits et faisoient un tintamarre horrible et espouvantable, voir se sont tous les harbres dudit vergier desseichiés sans porter ni feuille ny fruits ; » — « avoir été reconnu marqué d'une marque diabolique et insensible ; » — « avoir au moment ou sur l'ordre qui lui en fut donné, il renonça à Satan, esté vue une grosse mouche noire qui voleta autour de son visage ; » — « avoir souffert être traité publiquement de sorcier sans en estre fasché.) »

2^e Confirmant la sentence de mort rendue par Jean Mirdoudey, procureur d'office à Bourguignon-les-Confians (1), contre Claude Oudot, dudit lieu, pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : « d'avoir esté, soit environ treize ans, accusé et nommé pour sorcier par feu Louyse Prodhon, à son vivant de Bourguignon, lors detenue prisonnière es prisons du château dudit lieu pour actes de sortilège dont elle fut convaincue par ses propres confessions, ayant nommé et accusé pour complice audit crime et aultres, icelluy appelant, lequel, sur telle accusation, fut confronté à ladicte Louyse, qui lui maintient l'avoir veu au sabat avec elle et aultres leurs complices, beu et mangé avec le diable, adoré icelluy, et commis plusieurs aultres meschancetés et paillardises, selon qu'il pouvoit apparoir par la procédure criminelle dressée par autorité de ceste justice contre ladicte feu Louyse, laquelle, à l'article de la mort, maintient constamment avoir veu ledit Claude Oudot es sabbats et assemblées nocturnes des sorciers ; estant de ce interrogée par quelques soldats ennemis occupant pour lors le chasteau dudit Bourguignon, où ils trouvoient prisonnière icelle Louyse, que fut

(1) A la famille de Montmartin.

en l'année quinze cens nonante-cinq dois passée, mesme lors que Tremblecourt et son armée avoient entré hostilement en ce pays, lesquels ennemys enfermèrent ladicte Louyse en un coffre et la jettèrent en la rivière fluant proche ledit chasteau, où elle mourut, après quoy lesdits ennemys en voilloient fere aultant dudit appellant, ayant entendu qu'il estoit sorcier, mesme le firent ouyr en confession par fut maître Jacques Petitot, prêtre, comme tout prest à recevoir la mort, laquelle il évita sous quelques promesses que l'on feit pour luy à un appelé le grand Denys, capitaine desdits ennemys; » — « d'avoir de nouveau esté accusé du crime de sortilège par Jeanne Prodon, seur de ladicte Louyse, prisonnière audit chasteau pour ledit crime, laquelle de mesme auroit maintenu à icelluy appellant, luy estant confronté, l'avoir veu au sabat avec elle et aultres leurs complices, beu, mangé, paillardé en la présence du diable, leur maître, en un lieu du finaige dudit Bourguignon, dit Près-le-Jeux, ce qu'icelle Jeanne auroit toujours maintenu, mesme le jour de sa mort et exécution; » — avoir, estant confronté avec ladite Jeanne, en parlant au procureur, juré et blasphémé le saint nom de Dieu, et avoir dit : « Par la mort Dieu, je suis aussy homme de bien que vous; » — « avoir prononcé plusieurs aultres blasphèmes exécrables, tels que : « *ô Gruotte de la Vierge-Marie*, le diable estre plus homme de bien que les prebtres, » et que s'il sçavoit la race des prebtres se pouvoir estre destrappée, il tueroit le curé de Bouligney; » — « estre ledit appellant diffamé dez longtemps dudit crime de sortilège, et mal sentant de notre sainte foy pour plusieurs blasphèmes et paroles exécrables par luy proférées contre notre sainte foy, et estre ysseu de parens sorciers, et qu'il ne sçauoit faire le signe de la croix. »

3^e Cassant la sentence de mort rendue par maître Nicolas Margilley, procureur d'office es terre et baronnie de Rupt (1),

(1) A la maison Le Goux.

contre Martine Dromont, dudit lieu, et renvoyant cette dernière de l'accusation de sorcellerie portée contre elle. (Les principaux faits qui lui étaient reprochés étaient : d'avoir par sortilège donné des maladies extraordinaires à diverses personnes, de s'être laissé traiter de sorcière et « quenauche ; » — « d'être marquée de deux marques diaboliques et insensibles, l'une sur le sourcil de l'œil droit, et l'autre sur l'épaule gauche). »

4^e Confirmant la sentence de mort rendue par maître Loys Vautherin, de Baignes, procureur d'office en la justice et châtellenie de Chemilly (1), contre Jacques Martil, de Charmoille, détenu prisonnier ès prisons dudit Chemilly, pour crimes de sortilèges. (Les principaux faits d'accusation étaient : d'avoir fait mourir des bestiaux et donné des maladies à diverses personnes par le moyen de ses maléfices ; — d'avoir été traité publiquement par Etienne Martil, son frère, de « genaux, et que le diable l'avoit ch. . ; » — d'avoir, « étant à Charmoille, proche la croix, en rue publique, le soir de Saint-Pancras de l'an mil six cent un, après souper, sur propos par luy tenus et aultres, icelluy dit haultement parlant, à un quidam : « Je te maintiens qu'il ni est ny Dieu ny roy, » quoyque pour lors on parloit du tout puissant Dieu, et luy fut remonstré pour lors qu'il ne faisoit pas bien d'user de telles parolles ; » — « *item* pour, y a heu quatre ans dernier caresme, avoir, par ses regards et redoubte, maléficié le curtil que Jean Caresmentrand, présentement demeurant à Bougnon, et lors résidant audit Charmoille, en la grange du sieur Durand, de Vesoul, icelle grange quasi sur mesme tect de la résidence dudit deffendeur, en telle sorte qu'il ne creust ladicte année auculne herbe bonne ou mauvaise, quoy qu'il fut semé à ladicte saison, après pluie douce propre à faire croistre ledit curtil, et par quatre fois à la dernière on y avoit planté des choux tant qu'un cheval pouvoit porter, sur quoy

(1) A la maison de Wuiltz.

le lendemain on les trouva les racines au contremont sèches et la terre aussy aride sans qu'auculne personne eut pehu cognoistre en une seule feuille d'herbe, s'il représenta audit sieur Durand luy faisant entendre qu'il y avoit du sortilège à leur jardin, procura que le révérend père Vincent, capuchin, et messire Georges Meline, de Vesoul, vindrent ladicte année et à la susdite saison benyr ledit curtil, puy les Caresmen-trand et sa femme le semoient par effect en ladite année, vynt celle part tant de bons herbages que ce fut merveille voyres, estoit toute joye de veoir telle abondance ; » — « d'avoir troublé l'entendement de Nicolas Ambert, de Bougnon, par des visions diaboliques dont la feue dame de Pont de Vaux l'en feit confesser et communier ; » — « d'être ledit deffendeur tenu pour capitaine de cinq cens quenaux ; » — « avoir esté il y a environ seize ans, à certain jour de foyre de Port-sur-Saône, en temps d'esté et la nuyt close, dans un buisson proche Charmoille menant celle part un grand bruit et effroyable, sembloit qu'iceluy buisson fut rempli de démons ; » — « d'avoir mis le feu à une maison ; » — « de s'estre ledit deffendeur treuvé défféré des fers qu'il avoit aux pieds et jambes, quoyque la chaynette de fer fut esté précédemment bien ryvée à grands coups de marteaux sur une enclume, le tiers de novembre de l'an mil six cent huyt, à intention de se saulver de la prison où il estoit constitué ; » — « d'avoir esté ledit deffendeur visité par plusieurs chirurgiens et sondé avec leurs espingles et ferremens en plusieurs endroits de sa personne, mesme entre le col et l'espaule gauche et sur une petite marsque, l'avoir par iceulx et par réitérées fois à la susdite partye, et l'ayant sommé y mettre la main où il avoit esté picqué, il l'a mise à peu près par réitérées fois sans toucher lesdictes marques et picures, sans qu'il en ayt sorty aucun sang ou eaux, ny ayant néanlmoings apparu troubles ny eschynoses.) »

5^e Confirmant la sentence de mort rendue en la justice de

Borey (1) contre Jeanne Medez, femme de François Morisot dit le Clapetey, dudit lieu, et la condamnant, comme coupable du crime de sortilège, à être conduite en un canton du finage dudit Borey, lieu dit En-Cheval-Pendu, et là attachée à un poteau par le maître de la haute justice, « puis étranglée par lui, son corps brûlé et réduit en cendres. » (Les chefs d'accusation ne sont pas rapportés.)

6° Ordonnant que Guillemette Huguenin, de Montigny-les-Nonnes, accusée de sorcellerie, serait appliquée à la torture des menottes.

7° Réformant la sentence de mort rendue par maître Antoine Vermot, procureur substitué à Gouhenans (2), contre Servois Langard, de La Vergenne, pour sorcellerie, et le condamnant au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne.

8° Confirmant la sentence de mort prononcée par Antoine Rousselet, procureur de Leurs Altesses Sérénissimes ès terre et seigneurie de Jonvelle (3), contre Adrienne Martin dite Chambouchier, de Godoncourt, pour crime de sorcellerie, etc. (Les chefs d'accusation ne sont pas rapportés.)

B. 5,115. — *Registre in-quarto, 263 feuillets, papier.*

1609-1613. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant local du bailli d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1° Confirmant la condamnation à mort prononcée par Philibert de Bresse, procureur d'office ès terre et seigneurie d'Amance (4), contre Catherine Charpiot, de Contréglise, pour crime de sorcellerie ;

(1) A la famille Tranchant.

(2) A la famille de Plaine.

(3) Terre domaniale des comtes de Bourgogne.

(4) A la famille de Rye.

2° Confirmant la sentence de mort rendue par Jean Bichot, de Villersexel, procureur d'office en la justice de Marast (1), contre Françoise Bernageot, de Villargent, « pour crime de sortilège et genaulcherie, imprécations, conversations en lieux hérétiques, paroles et réponses suspectes d'hérésie portées en sesdites réponses ; »

3° Confirmant la sentence de mort rendue par maître Antoine Goux, d'Amance, procureur d'office à Saint-Remy, contre Jeannette Mignon, d'Anchenoncourt, pour sorcellerie ;

4° Confirmant la condamnation à mort prononcée par le même juge contre Claudine de La Tour, aussi d'Anchenoncourt, pour sorcellerie, rupture et évasion des prisons dudit Saint-Remy, avec vol de linges dédiés au service et culte de Dieu, etc. etc.

B. 5,419. — *Registre in-quarto, 625 feuillets, papier.*

1626-1630. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant local du bailli d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1° Réformant la condamnation à mort prononcée par Claude Bardot, procureur d'office ès terre et seigneurie de Jonvelle, contre Martine Mouglin, de Voisey, et la renvoyant des accusations de sortilège et maléfice portées contre elle. (Les principaux chefs d'accusation étaient : « pour soit environ sept ans, estant amoureusement caressée de Claude Girard, fils de feu Andrey Girard, dudit lieu, sur ce qu'elle n'avoit pehu jouyr de ses amours pour l'empeschement y apporté par Marguerite, mère dudit Girard, avoir icelle Marguerite menassée par plusieurs fois et en divers lieux ; » — « pour avoir, par le moyen d'un morceau de pain qu'elle leur fit manger, donner de graves et

(1) Au prieuré dudit lieu, uni en 1610 au chapitre de l'église collégiale de Dole.

extraordinaires maladies à ladicté Marguerite, et à Alix, sœur dudit Claude Girard ; » — « pour avoir souventes fois invité ledit Girard à aller boire et manger en sa maison et coucher la nuit avec elle ; » — « *item*, pour avoir donné diverses aultres extraordinaires maladies à d'aultres personnes dudit Voisey, et à des animaux domestiques ; » — *item*, pour avoir esté Simphorien Mougin, père de ladicté deffenderesse, accusé de sortilège par un appelé Tonnot, une nommée la grande Mougeotte, et plusieurs aultres exécutés à mort aux lieux de Soyers et Guyonvelle, pour mesme crime ; » — « finalement pour estre tenue et réputée sorcière audit Voisey. »)

2^e Maintenant la sentence de mort prononcée par Pierre Ligier, de Colombotte, notaire, procureur d'office en la terre, justice et seigneurie de Calmoutier (1), pour « les sieurs révérends doyens chanoines et chapitre d'illec, et dudit nom appelé, contre Claudine Nicolas dite Barbe, dudit Callemostier, pour crime de sorcellerie. » (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir par ses maléfices donné diverses maladies extraordinaires à des personnes et à des animaux domestiques ; — « pour cy devant avoir vescu impudiquement et avoir heu plusieurs enfans sans estre mariée ; » — « *item*, pour ne pas bien sçavoir sa foy et sa créance et manquant aux mots substantiaux du *Credo*, disant : *si concertus est*, au lieu de : *qui conceptus est*, usant de plusieurs mots barbares et incougneus ; » — « d'avoir esté reconnue par les chirurgiens marquée de deux marques prestigieuses et diaboliques, l'une au col contre la jugulaire de la partie droite, « estant comme une lentille de cette couleur, et l'autre au jarret de la jambe gauche à deux doigts proche la veine prophilitique, estant eslevée et toute tannelée, dans l'une et l'autre desquelles ont esté fisché deux grandes espingles de la longueur chacune de trois travers de doigt

(1) Au chapitre dudit lieu, uni en 1661 à celui de Vesoul.

sans que d'icelles soit sorty aucun sang ou sérosité, bien que souvent fisché et refisché, ny que pendant ce ladicte deffenderesse en ayt reçu aucun ressentiment; » — « *item*, pour par ses responses avoir dit et déclaré de sa franche volonté après plusieurs démonstrations de repentance, que soit environ trois ans, elle s'en allant à Vesoul au marchef bien avant le jour d'un certain jeudy, estant seule, elle fut enfantomée et conduite auxdites Planches par un homme noir qui luy déclairat qu'il estoit le diable, et là recougneut quantité de personnes qui dansoient et se meit à danser avec eulx, luy ayant ledit diable fait renoncer Dieu, ce qu'elle feit et prins le diable pour son maître, veit à ladicte assemblée plusieurs chandelles qui n'estoient, à ce qu'elle dit, que fantomerie, et environ deux ou trois mois après retournant encore audit Vesoul, et parvenue en ladicte place, elle rencontra ledit homme noir qui estoit le diable, et la ramena auxdites Planches, et elle veit et feit les mesmes choses et mesme plus; » — « *item*, pour par aultres responses avoir confirmé tout ce que dessus, sauf n'avoir renyé Dieu ny prins le diable pour son maître, confessant en oultre qu'estant audit **sabat** elle eut en main une chandelle qui tomba par terre, et y avoir dansé au son d'une fleurette, qui luy sembloit estre une feuille de quoy l'on pipe, et avoir été accrochée à ladicte danse aux mains de deux personnes qui estoient à ses costés, l'une desquelles elle a déclaré estre Jeanne Barbier, qu'elle surnomme la Bru-Jean-Devert; » — « *item*, pour tant et quantes fois qu'elle a esté entendue en ses responses depuis qu'elle est détenue prisonnière sur les maléfices par elle perpétrés et dont elle est accusée, avoir usé de plusieurs imprécations et blasphèmes, feignant toujours de plorer, ce qu'elle n'a jamais pehu faire, quoi qu'elle s'en soit toujours forcé. »)

3^e Réformant la sentence de mort rendue par maistre Claude Clerget, procureur d'office à Senoncourt (1), contre Nicolas

(1) A la famille Duchâtelet.

L'homme d'Armes, dudit lieu, et le condamnant au bannissement perpétuel du comté de Bourgogne pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir donné par ses maléfices des maladies étranges et « *supernaturelles* » à des hommes et à des animaux domestiques ; — « *item*, pour avoir causé une telle discension entre Jean Bouton et sa femme, qu'ils ne se pouvoient voir l'un l'autre lorsqu'ils estoient ensemble, et estoient ils absens l'un de l'autre, ils cherchoient par tous moyens à se rencontrer, et a bien duré telle discension seize semaines ; » — « pour avoir tourmenté Huguette, sa femme, à raison qu'elle ne voulut aller au sabat ; » — « pour avoir requis d'estre visité et razé par tout son corps par un chirurgien, et par sa visite et rasure faite sur son corps par maistre Claude Picquard, de Conflandey, chirurgien expert, avoir esté treuvé marqué de deux marques extraordinaires *supernaturelles*, insensibles et diaboliques ; l'une d'icelle sur la teste, au crasne, et l'autre au milieu de la cuisse droite, et ayant esté plantée et fischée une espingle en celle de la cuisse d'environ deux bons travers de doigt, et icelle, de la teste jusqu'à l'os sans aucun ressentiment ni douleur, ny qu'il en ayt sorty sang ny humeur ; » — « *item*, pour avoir confessé d'être sorcier, avoir esté au sabat la première fois soit environ trente ans, et y avoir esté conduit par Estienne Barbier, qui lors estoit son maistre et luy apprenoit l'art du tisserand, en un lieu du finage d'Amance, du costé du bois de Baslières ; » — « *item*, pour s'estre, ledit delfendeur, donné à un diable qui n'avoit point de tête ; » — « *item*, pour avoir à l'acointance du diable renoncé Dieu, cresseme, baptême et sa part de paradis ; » — « *item*, pour avoir dansé plusieurs fois au sabat damnable des sorciers qui se tenoit au finage d'Amance, en un lieu proche la Perche, autrement au Pont-Caguel, avec plusieurs, ses complices ; » — « pour avoir adoré le diable nommé Pierresi, son maistre, luy avoir baisé un chose noir tout rond qu'il tenoit, lui avoir offert une busche d'estrain

allumée, qui luy fut enlevée par un jeune gars qu'il ne cognoist ; » — « pour avoir mangé certaines viandes audit sabbat estant posées sur la terre, n'ayant icelles aulcung sentiment ny rassasiement ; » — « pour avoir esté en un aultre sabbat qui se tenoit au finage de Senoncourt, proche le bois de la Bresse, et y fut conduit par Pierre Attelin dict Redouard, environ deux heures de nuict, soit environ dix-huit ans ; » — « pour avoir de rechefs audit sabbat, renoncé Dieu, cresse, baptême, sa part de paradis, comme il avoit fait audit sabbat qui se tenoit au finage d'Amance, et par devers le mesme diable y avoir dansé, beu et mangé, ouffry, baisé un chose rond qu'il tenoit entre ses mains, estant audit sabbat plus de quarante personnes ses complices, partie desquelles estoient masquées ; » — « pour avoir esté porté au sabbat par un tourbillon de vent passant par la cheminée ; » — « pour avoir esté accusé et reconnu par plusieurs sorciers et sorcières, ses complices ; » — « pour ne porter ordinairement sur soy un chapelet ; » — « pour n'avoir sceu jetter aulcune larme quoi qu'il lamentait soy. »)

4° Réformant la sentence de mort prononcée par maitre Claude Clerget, procureur d'office à Senoncourt, contre Jeanne Roussel, dudit lieu, et la renvoyant des fins de l'accusation de sorcellerie intentée contre elle. (Les principaux chefs d'accusation étaient : disparitions nocturnes, maléfices ayant donné des maladies extraordinaires à des personnes et des bestiaux, et fréquentation du sabbat, où elle renonça à Dieu, crème, baptême, à sa part de paradis et à la Vierge-Marie, se donna au diable, bu, mangea de la chair bouillie et rôtie, du pain bis dans des écuelles de bois, et dansa comme ses aultres complices au son d'un violon en forme de tête de cheval, qui était touché par un diable en forme d'homme noir, où plusieurs fois elle baisa le c. . du diable, et lui avoir offert des chandelles d'étain qui lui étoient données par un diable en forme d'homme noir; prit de la graisse du diable

pour se frotter, à l'effet de se transporter au sabbat les jours que lui assigna le diable; ignorance de ses patenôtres et du *Credo*, etc.)

5^e Réformant la sentence de mort prononcée par Jean Grandhax, procureur d'office en la justice et seigneurie de Magnoncourt (1), contre Jeannon Lescoichoux, dudit lieu, et la renvoyant des fins d'accusation de sorcellerie portée contre elle. (Les principaux griefs étaient : « d'estre, ladicté Jeannon, extraicte de race de sorcière du costé maternel, sçavoir : de Deslotte Poirel, sa mère, dudit Magnoncourt, détenue prisonnière pour le mesme faict; de Nicolas Poirel, son grand-père, tout communément diffamé de son vivant pour ledict crime, ainsi qu'estoit fut Jean Poirel, son frère, qui crainted'estre puny et prins comme sorcier, s'absentat dudit Magnoncourt, avec tous ses enfans, en nombre de quatre ou cinq, soit environ vingt-huict ans, où il n'a jamais retourné dèz-lors, et duquel lieu il est banny par aucthorité de justice pour ce dit faict à sa contumace; » — « de n'avoir pehu jeter aucunes larmes pendant le temps de ses responses et visites, quoyqu'elle feit tous ses efforts de larmoyer, criant continuellement; » — « de s'estre treuvée marquée de deux marques prestigieuses et diabolicques, l'une au derrière de la teste, du costé gaulche, sur l'ypericrase, de la grosseur d'une lentille, un peu longuette, où il y a empreinte quatre petits trous en forme de pieds de souris, où ayant esté plantée une espingle plusieurs fois jusqu'à l'os et fort rudement, elle n'auroit ressenti aucune douleur, quoyqu'elle y ayt demeuré par environ un quart d'heure; retirée, il n'en at sorty aucune apparence de sang; et l'autre sur l'omoplatte, du costé droit, un peu plus grande que la précédente, où ayant esté plantée une grande espingle par deux fois jusqu'à l'os, il n'en a sorty aucune apparence de sang, quoyqu'elle ayt démontrée d'en sentir de la douleur; » — « et finalement d'estre tenue et réputée audit Magnoncourt

(1) A la famille d'Anglure.

et lieux voisins pour une sorcière et quenauche, ayant enduré que l'on luy reprocha tout communément quenauche et sorcière sans s'en revenger, ainsy que l'on faisoit à Deylotte Poiriel sa mère, ses frères et sœurs, réputés de mesme qu'elle, et de s'estre voulu enfuyr dudit lieu crainte d'estre saysye comme elle est. »)

6° Réformant une seconde sentence de mort rendue par maitre Claude Dardot, procureur d'office en la terre de Jonvelle, contre Martine Mougin, de Voisey, et la renvoyant des fins de l'accusation de sorcellerie portée contre elle. (Les nouveaux griefs qui lui étaient reprochés sont : « d'avoir esté treuvée, ayant esté visitée par l'auctorité dudit Jonvelle, marquée de marques prestigieuses et diaboliques et insensibles au sommet de la teste, dans laquelle marque on a fait entrer une espingle de la profondeur de quatre doigts sans qu'elle ayt ressenti aucune douleur, ny sorty de ladicte marque aulcung sang ny cérosité ; » — « d'avoir dois ladicte sentence et relaschée des prisons dudit Vesoul où elle avoit esté conduite par appel qu'elle avoit émis, encore commis plusieurs maléfices, au moyen de quoy elle avoit esté de nouveau saysye et arrêtée pour en respondre ; » — « *item* pour, il y a environ un an, estant ladicte deffenderesse en sa maison et résidence audit Voisey, pétrissant sa paste envion la minuict, s'estre disparu et rendue invisible à Jean Parisot, son mari, qui en avoit esté fort émerveillé, et faict plainte à divers particuliers dudit Voisey, disant qu'il n'avoit jamais rien vu de mauvais en sa femme que cela ; » — d'avoir par ses maléfices donné des maladies extraordinaires à des personnes et à des animaux, et de les avoir fait mourir ; — d'avoir supporté sans se fâcher qu'on l'appelât sorcière et quenauche ; — « d'avoir confessé que sa mère l'avoit portée plusieurs fois au sabat qui se tenoit proche le signe patibulaire du village de Melay, duché de Bar ; » — « d'avoir de mesme déclaré que sa mère avoit une petite boette de graisse

proche la cheminée, dont elle se frottoit pour se transporter au sabat par la cheminée, auquel sabat présidoient deux démons qui s'appeloient Robin ; » — « d'avoir dit que sa mère dansoit audit sabat, mangeoit et beuvoit, alloit ouffry et adorer le diable, en luy baysant au derriere, et portant comme une chandelle en main, en se laissant cognoistre charnellement par un jeune valet du sieur Vautant, qui est familier dudit Voisey, qu'elle n'a pehu aultrement nommer ; » — « finalement d'estre tenue et réputée sorcière audit Voisey, etc. etc. »)

B. 5,120. — *Registre in-quarto, 275 feuillets, papier.*

1630-1634. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant local du bailli d'Amont, au siège de Vesoul. — Les sentences les plus remarquables sont celles :

1^o Réformant la condamnation à mort prononcée par Claude Jolyet, de Favorney, notaire, procureur d'office audit lieu, pour les RR. PP. Bénédictins, contre Claude Belot, de Menoux, et le renvoyant des fins de l'accusation de sorcellerie portée contre lui. (Les principaux griefs étaient : « d'estre tout communément tenu et réputé audit Menoux pour un genau et sorcier depuis vingt ans ença, comme estoit jà fut Estienne Gueminet, son beau-frère, lequel auroit esté banni pour ledit crime ; » — « d'avoir esté, ledit deffendeur, nommé et accusé pour complice au crime de sortilège par Marguerite Bucheron, Marie Gauthier, bruslées et exécutées à mort, et lesquelles l'ont maintenu jusqu'à ladicte mort ; » — « *item*, par Guillaume Pernier, Martin Chalsard, Juliaïn Forçain et Marguerite Faye, tous lesquels, par leurs confessions d'estre sorciers et sorcières, ont toujours accusé ledit deffendeur de l'avoir vu assister au sabat damnable des sorciers et sorcières, tant vers la croix des Grands-Bois que devant sa maison audit Menoux, y faire les mesmes adorations et abominations que font les aultres sorciers et sorcières, ce qu'ils et chacun d'eux luy ont main-

tenu au confront qui lui en a esté fait, et mesme ladicte Marguerite Faye luy maintient que ledit sabat se tenoit en sa maison ; » — « pour soit environ treize ans avoir heu querelles et difficultés avec Marie Gauthier, femme d'honorable Claude Jeannin le vieil, dudit Menoux, ou avec un sien valet, ou en indignation de telles querelles avoir, par ses sortilèges et artz diaboliques, donné une maladie supernaturelle et extraordinaire à un cheval-jument appartenant audit dénommé, au moyen de laquelle iceluy mourut le jour mesme que le deffendeur usa de menaces à l'endroit de ladicte Marie Gauthier ; » — « *item* pour, ledit deffendeur, avoir esté déclaré que s'il ne se fut jamais meslé des affaires de Gueminet, son beau-frère, il ne seroit sorcier comme il estoit ; » — « *item* pour, soit environ quinze ans, avoir, par lesdits sortilèges et artz diaboliques, charmé un mestier de tisserand appartenant à Thiébaud Monnot, lors résidant au lieu de Menoux ; » — « plus pour, par ses responses, ainsi que l'on luy faisoit réciter sa foy et sa créance, n'avoir sceu dire ny réciter *misereatur*, démontrant en cela le peu de zèle et affection qu'il debvoit avoir à la piété et dévotion et au service de Dieu. »)

2^o Réformant la sentence de mort prononcée par Jean-Desle Courvoisier, procureur d'office à Menoux (1), contre Jeanne Courvoisier, veuve de feu Jean Champagne, dudit Menoux, et la renvoyant des fins de l'accusation de sortilège portée contre elle. (Les principaux griefs qui lui étaient reprochés étaient : « d'estre tenue et réputée, ladicte deffenderesse, pour une sorcière et quenaulche, tout communément ; » — « de sa propre volonté s'estant présentée pour estre confrontée à Charles Perrin, détenu prisonnier audit chasteau pour ledit crime, luy avoir soutenu qu'elle estoit une sorcière et quenaulche, et avoir comparu au sabat ; » — « pour par

(1) La terre de Menoux appartenait alors à la famille de Montrichier.

visitte, sonde et rasure faicte sur la personne de ladite defenderesse, à sa peine et réquisition, par maître Claude Picard, de Conflandey, chirurgien expert en cest art et pratique, avoir esté treuvée marquée de deux marques extraordinaires insensibles, diabolicques et supernaturelles, l'une desquelles, en la cuisse droite, au milieu des muscles, de couleur pasle, y ayant profondé une esguille d'environ deux travers de doigts, et l'autre, de couleur brune, à la fin des muscles de la jambe gaulche, près de la cheville du pied, y ayant planté une esguille jusqu'au fosse sans aucun ressentiment de douleur ny humeur; » — « pour avoir, de sa propre volonté, confessé avoir esté possédée, qu'elle fust délivrée du démon qui la possédoit par les exorcismes du sieur curé de Purgerot; » — « pour avoir confessé que, soit passé six ans qu'elle estoit fort malade et tourmentée en son lict, il lui arriva je ne sais quoy sur elle nuictamment qui luy paraissoit comme un serpent pendant derrière la quenouillotte en son lict, si bien qu'elle fust portée au sabat devant la maison Claude Belot dit Courchaton, audit Menoux, et là y recogneut ses complices comme desdites confessions apert; » — « pour avoir esté accusée et nommée pour sorcière et complice par plusieurs sorcières et quenaulches condamnées pour ledit crime; » — « pour avoir adoré le diable, son maistre, nommé Pierreci, renoncé Dieu, cresme et baptême, la sacrée Vierge-Marie, tous les saints du Paradis, fust ce la première fois qu'elle fust au sabat devant chez ledit Courchaton. »)

3^e Réformant la condamnation à mort rendue par maître Jean-Desle Courvoisier, procureur d'office à Menoux, contre Claude Champagne, femme de Claude Richard, de Menoux, et la renvoyant des fins de l'accusation de sorcellerie portée contre elle. (Les principaux griefs étaient : d'avoir la réputation d'être sorcière et quenaulche, et d'avoir été accusée de ce crime par plusieurs sorciers et sorcières, qui l'ont maintenu pendant la confrontation; — d'avoir été reconnue marquée de

deux marques prestigieuses et diaboliques ; — « pour avoir confessé de sa pure, spontanée et franche volonté estre sorcière et quenaulche, et que soit passez seize ans, ainsi que Claude Richard, son mari, vouloit aller à la foire à Amance, crainte qu'elle avoit qu'il ne dispensa son argent, elle se meit en colère contre luy; après plusieurs propos qu'ils heurent par ensemble, son dit mari lui donna un coup de point sur la teste; de ce indignée, elle demeura bien quinze jours sans luy parler, pendant lequel temps, à certains jours et environ la nuict, comme elle alloit laver ses pieds en les lavoirs proche la maison Claude Belot dit Courchaton, aussi accusé et nommé pour sorcier, elle rencontra celle part un diable en forme d'homme noir, lequel la prit par le bras gaulche et luy dit : « donne-toi à moy et je te mettray en paix avec ton mary, » à quoy condescendant se donna à luy, puis le diable la mena tout auprès de la maison dudit Belot, où se tenoit le sabat, où elle y veit plusieurs de ses complices, qu'elle a nommé, faisant les mêmes actes et adorations que l'on a accoustumé de faire au sabat. »)

4° Confirmant la sentence de bannissement rendue par maitre Claude Dardot, procureur pour Sa Majesté à Jonvelle, contre Jeanne Cortaux, femme de Vinot-Guillot, de Voisey, pour crime de sorcellerie. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir par ses maléfices donné des maladies extraordinaires et fait mourir des personnes et des animaux domestiques ; — « *item*, pour avoir esté, ladicte deffenderesse, razée et visitée par tous les endrois de son corps, par autorité de justice, par maitre François Verron, de Vauvillers, chirurgien fort expert, en présence de Nicolas Cordier, et maitre Martin Vosgien, procureur et chirurgien, y comparant de la part de ladicte deffenderesse, laquelle se seroit treuvée marquée d'une marque prestigieuse et surnaturelle en la cuisse droite, environ trois doigts plus bas que l'haine, estant ladicte marque de couleur d'escorce de febve brulée, de la largeur

d'une bonne nentille, en laquelle seroit entrée une espingle de fil de fer de la longueur de deux travers de doigts, selon qu'il est représenté en marge de ceste, sans que d'icelle en soit sortie aulcune sérosité ou sang, ny que ladicte deffenderesse ayt tesmoigné ressentir aulcune douleur lorsque l'on auroit planté ladicte espingle audit endroict, contre quoy ladicte deffenderesse n'a peu objecter aulcune chose considérable, etc. etc. »)

B. 5,121. — *Registre in-quarto, 409 feuillets, papier.*

1634-1636. — Registre des sentences rendues à vue des pièces par le lieutenant local du bailli d'Amont, au siège de Vesoul. — Les principales sentences sont celles :

1^o Réformant la condamnation à mort prononcée par maître Jean Guyot, procureur d'office en la justice de Vitrey, contre Didière Gremillot, veuve de feu Jean Jannot, de Vitrey, et la renvoyant des fins de l'accusation de sorcellerie portée contre elle. (Les chefs d'accusation étaient : « premier pour, ladicte Gremillot, soit environ quatorze ou quinze ans, indignée de ce qu'Adrienne Bourgeois, femme de Jean Cocaigue dit Jacquot, dudit Vitrey, ne luy peut parachever à filer trois livres d'œuvre, ains seulement jusqu'à dix fusées qu'elle luy envoya avec ce qui restoit de ladicte œuvre à filer, avoir ensorcelé ladicte Adrienne par ce moyen, sçavoir : qu'ayant desvidé les deux fusées et pris le filet qu'estoit après ledit fuseau appartenant à ladicte Bourgeois, après se les avoir retenu par quelque temps, nonobstant la répétition qu'en faisoit incontinent ladicte Adrienne Bourgeois, elle la luy renvoya pleine de maléfices et sorts, de manière qu'icelle Bourgeois, en ayant voulu prendre l'un pour filer sa quenouille, elle sentit d'icelui une mauvaise puanteur qui fut la cause que, se doutant de la réputation de ladicte Gremillot et de sa fame (*fama, renommée*), elle le mit dedans le feu avec les

neuf aultres qui, bruslés, rendirent une telle aultre puanteur qu'elle sentant le souffre et estant comme bleuse, ladicte Bourgeois et ledit Cocaigue, son mary, furent quasy contraincts de quitter leur logis, laquelle odeur et lesdits fuseaux causèrent à icelle Bourgeois une si grande maladie incongneue que par l'espace de plus d'un an elle en a esté vexée et estropiée des bras et des jambes, ou ayant rendu par la bouche, au lieu de Bourbévelle, où elle estoit allée en dévotion, divers maléfices et sorts, comme crapaux, de la verdure, comme du souffre et des grains de cristalins ; » — avoir ensorcelé et fait mourir le cheval qui conduisit ladite Bourgeois à Bourbévelle ; — « pour, soit environ vingt-sept ou vingt-huict ans, avoir esté bruslée au finaige dudit Vitrey, et en un quanton dit les Champs-du-Chesne, pour sorcière, la mère de ladicte Gremillot, qui s'appeloit *la Canelle*, et avoir esté, icelle Gremillot, d'elle accusée sorcière, et d'avoir esté au sabat avec elle-même, et ensorcelé Nicole Jarrenot, mère d'honorable Nicolas Morant, dudit Vitrey, lorsque l'on voulut exécuter ladicte Canelle, et auparavant ; » — « pour avoir esté aussy accusée, sans induction ny sollicitation de personne, par Reine Mignot, détenue prisonnière au chasteau de Vitrey pour semblable fait, et pour luy avoir esté maintenu ce que dessus par ladicte Mignot au confront, en fait pour l'avoir, icelle Mignot, par trois diverses fois, veu au finage dudit Vitrey danser avec d'autres sorciers et sorcières au son du fifre, disant : « Bon, bon, bon, » et faire adoration au diable en forme d'homme noir avec des chandelles au sabat, qui s'y tenoit, la première, vers le gros buisson qu'estoit en la prayrie dudit Vitrey, la seconde, en un canton du mesme finage, dit Sur-le-Rupt-d :-Montigny, et la troisième, vers le gros chesne, la nuit, du costé et sur le chemin d'Ouge, et en outre avoir ouy qualifier et nommer son maître diable maître Jouarey ; » — « pour avoir, soit environ vingt ans, ensorcelé Nicolas Mariotte, dudit Vitrey, en luy faysant manger des

pois; » — « pour s'estre treuvée marquée d'une marque diabolicque sur le cartilage du nez. »)

2^e Réformant la sentence de mort prononcée contre Etienne Outhenin, de Menoux, et le renvoyant des fins de la plainte de sorcellerie portée contre lui. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir été expressément nommé pour sorcier et quenau par Marguerite Bucheron et Marie Gauthiot, brûlées comme sorcières, qui ont maintenu à l'heure de la mort l'avoir vu au sabbat et y faire les abominables adorations qu'y font les sorciers et sorcières; — « pour ensuite de cela avoir esté tellement mesprisé des marchands qui le voyoient es foires, qu'ils n'avoient point pour agréable qu'il toucha ou marchanda leurs bestiaux de peur qu'ils en mourussent; » — avoir par ses maléfices donné des maladies incurables à des personnes et à des animaux; — « *item*, pour avoir esté ouy dire à Jeannette Mougenet, femme d'Estienne Oudel, résidant lors avec ledit deffendeur, que celui-ci estant sorty de sa maison nuytamment, le voyant longtemps sans retourner, elle entendit un bruit de joueurs d'aubois et de violons qui se faisoit en la cour dudit deffendeur, de quoy elle désirat advertir sa maltresse et sa tante, femme dudit deffendeur, et s'estant adressé au lieu où elle estoit couchée, elle ne la pehut oncques esveiller pour peine qu'elle en print, non plus d'Adrien Marnaut et Nicole, sa femme, qui estoient couchés en ladite maison, quelque devoir qu'elle en pehut faire sur ce que, par tels mauvais bruits que ledit deffendeur a toujours, l'on juge qu'il estoit allé au sabbat et avoit fait le charme ordinaire des sorciers pour endormir ceux de la maison jusqu'à son retour. »)

3^e Réformant la sentence de mort prononcée par maitre Adrien Henriot, procureur d'office en la justice de Scey-sur-Saône (1), contre Bénigne Morant et Bastienne Maigny, dudit

(1) A la maison de Bauffremont.

lieu, pour faits de sorcellerie, et les condamnant au bannissement du comté de Bourgogne. (Les principaux chefs d'accusation étaient : d'avoir, pendant qu'il était valet de chambre au château de Scey-sur-Saône, donné et fait prendre à plusieurs femmes « certaines petites tablettes ressemblant à du sucre ou à de la dragée, dans lesquelles tablettes il y avoit probablement quelque mixtion de mauvais ingrédients, comme cantarides ou autres pareilles drogues, » qui rendirent malades lesdites femmes ; — « plus pour le vendredy de la semaine sainte de l'année courante seize cent trente-quatre, estant, ledit Morant, en l'église parochiale dudit Scey, au temps du divin service qui s'y célébroit, avoir, pendant que l'on disoit la passion, escrit et marqué avec la pointe d'une espingle, sur une feuille de laurier qu'il tenoit dans un petit livre, certaines lettres ou caractères, et ce superstitieusement contre ce qui est du culte divin, et à mauvaise fin, comme il est croyable ; » — « *item*, pour quelques jours après, tenant ladicte feuille de laurier et la monstrant, avoir dit que sy une poule en avoit mangé l'on ne la sauroit tuer d'un coup d'arquebuse, et partant croyable qu'avoit fait tel escrit sur ladicte feuille pour charme ; » — « *item*, pour avoir esté treuvé en sa maison certain petit livre, lequel contient, tout au commencement, et dit que toutes sciences sont bonnes, mesme celle de la magie, et en sa suite il contient plusieurs inventions de secrets et aultres choses superstitieuses ; » — « pour avoir, estant domestique au chasteau, ainsi que sa femme Sébastienne Maigny, desrobé, au préjudice de monseigneur (le prince de Bauffremont), plusieurs objets, sçavoir : 1° une petite bourse ronde, dont le fond est d'étoffe de soye incarnate, ouvragée de broderie et pampille d'argent, et en icelle avoir aussi enlevé dix-huict chequins et un double chequin ; 2° une petite boette d'argent en forme ronde, propre à mettre des poudres de centeur ; 3° deux rangs de perles orientales en longueur chacun rang d'environ une palme,

lesdites perles estant fort belles et toutes pareilles ; 4° deux petites croix d'or esmaillées de noir, en forme de croix de Malte, sur le milieu d'une desquelles il y a un rubis, et au bout de chacune une petite perle ; 5° une aultre petite croix esmaillée de la mesme manière, de la forme commune ; 6° deux petites bagues d'or appelées *joug*, esmaillées de vert, de blanc et un peu de gris de lin ; 7° une bague d'or en forme de ceinture, esmaillée d'incarnat et enrichie de trois fins diamans, dont celui du milieu est gros et taillé en forme de cœur, et les deux aultres en table, au dedans de laquelle sont inscrits ces mots : « Mon cœur est à vous ; » 8° une aultre bague d'or esmaillée de noir, vert et gris de lin, enrichie de trois fins diamans, celui du milieu taillé en cœur et les aultres en table ; 9° une bague d'or, dont le chatton est fait en rose, et dessus icelle treize diamans fins ; 10° un coffre d'armezin noir ; 11° une grande toilette faicte en ouvrage de point coupé ; — d'avoir commis divers autres larcins au préjudice du curé de Faverney, porté une arquebuse au mépris des ordonnances, et s'être posté à l'affut du lièvre. »)

4° Réformant la sentence de bannissement prononcée par maître François Jannin, notaire, procureur d'office en la justice de Saint-Remy, contre Aymé Calandrey, dudit lieu, et le renvoyant des fins de la plainte de sorcellerie portée contre lui. (Les principaux chefs d'accusation étaient : « premièrement, pour estre ledit deffendeur tout communément tenu et réputé, tant audit Saint-Remy et villages voisins, pour un sorcier et quenault, comme de mesme estoient jà furent Marguerite Perrier, ses père et mère, tous ses frères et sœurs et prédécesseurs ; » — « *item* pour, soit environ vingt-cinq ans, ladicté Marguerite Perrier, mère dudit deffendeur, parlant au fut sieur procureur de la Foy, lui avoir dit que ce n'est pas dez maintenant que l'on les accusoit du crime de sortilège, et qu'il y avoit plus de sept vingt ans que ses prédécesseurs en

estoyent soupçonnez; » — d'avoir par ses maléfices donné des maladies extraordinaires à des hommes et à des animaux; — d'avoir fréquenté le sabbat, où il remplissait l'office de cuisinier du diable, et d'y avoir commis les abominables adorations qui y ont lieu ordinairement.)

5° Réformant la sentence de bannissement prononcée par maître François Jannin, de Menoux, notaire, procureur d'office à Saint-Remy, contre Marguerite Calandrey, dudit lieu, et la renvoyant des fins de la plainte en matière de sorcellerie portée contre elle. (Mêmes accusations que ci-dessus.)

B. 6,163. — *Procès relatif à l'exorcisme de Marguerite Cuchot, femme de Jean Nattey, d'Hurecourt.*

1690. — « Enquête faite par nous Benoist Raillard, docteur en droit, lieutenant particulier d'Amont, civil et criminel, au siège royal de Vesoul, commissaire cette part, à la requête de Marguerite Cuchot, femme de Jean Nattey, d'Hurecourt, deffenderesse, contre François Bertrand, aussy dudit lieu, demandeur, en conséquence de la sentence de preuves rendue contradictoirement entre les parties le 29 octobre 1689, et à laquelle enquête a estez par nous procédez comme s'ensuit :

Du 2 janvier 1690, au lieu de Vesoul,

Jean Mareschal, menuisier et laboureur, demeurant au lieu d'Amance, aagé d'environ trente-cinq ans, lequel après serment par luy fait de dire vérité, qu'il nous at dit qu'il n'est parent, allié, serviteur ny domestique des parties, et nous at représenté l'exploit d'assignation à luy donné pour déposer ceste part,

Dépose sur les faits contenus au jugement de preuves rendu contradictoirement entre les parties ce vingt-neuvième octobre dernier, et prorogé le neuvième jour du mois de décembre suivant, que ladiete deffenderesse qu'il cognoit depuis six ou sept ans, plus ou moins, est tenue et réputée

pour possédée du malin esprit, et mesme luy déposant l'a veu conjurer et exorciser, soit environ cinq ou six ans, en la chapelle dudit Amance, qui appartient aux RR. PP. Bénédictins de Faverney, et où , pour lors, le sieur Humbert Rascle estoit chappelain de leurs parts, et ensuite des ordres du seigneur archevêque de Besançon, et par ledit sieur Rascle, qui faisoit l'exorcisme en présence d'un chaqu'un, et comme luy, déposant, a remarqué des choses extraordinaires dans la personne de ladicte deffenderesse lors dudit exorcisme, lui a estez plusieurs fois réitérés et à différens jours, il a toujours creut dez lors qu'elle estoit véritablement possédez du malin esprit ou démon, sy vray questant icelle illetterée et ayant esté interrogée par ledit sieur Rascle du jour du mois qu'il l'exorcisoit, et sommé de luy monstrier dans un livre où le calendrier estoit par ordre, elle le monstroit au juste, et plusieurs fois avec son doibs, mesme souvent sans regarder le livre, plus ledit sieur Rascle ayant présenté à la deffenderesse deux verres de vin différens, dont l'un estoit bény, elle distinguât fort bien sans avoir veu faire la bénédiction de l'un, qui avoit esté faite en secret, celui qui estoit bény de l'autre qui ne l'estoit pas, et ne voulut prendre le bény que par vertu de l'exorcisme. Plus ledit sieur Rascle ayant fait cacher plusieurs choses par différentes personnes, et en secret, par la force du mesme exorcisme, elle disoit ce que l'on avoit caché et les endroits où estoient les choses cachées, dit de plus que, pendant ledit exorcisme, ayant luy mesme porté la poignée d'un verre cassé, et que ledit sieur Rascle prit en secret et cachat, ladicte deffenderesse dit d'abord que ledit sieur Rascle avoit ladicte poignée, et que c'estoit du verre; ensuite de l'interrogat que luy avoit fait ledit sieur Rascle de luy dire ce qu'il avoit en main, plus iceluy déposant luy ayant demandé hors de l'exorcisme, et dans un temps qu'elle estoit dans un emportement extraordinaire comme les démoniacales, ainsy qu'elle estoit tousiours pendant cet exor-

cisme, qui est-ce qui avoit mangé des noix dans le cabinet dudit sieur Rascle, sur quoy elle répondit que c'estoit luy, déposant, qui en avoit mangé une dans un pot et deux dans un aultre, dit enfin qu'estant luy déposant près dudit Amance, en compagnie de Michel Grosjean, ladicte deffenderesse dit à ce dernier que c'estoit un voleur, sur quoy luy ayant esté resplicqué qu'il n'estoit pas vray, et qu'il estoit homme d'honneur, sur quoy elle dit qu'il avoit desrobé six canes, et comme ledit Grosjean luy dit qu'il estoit vray qu'il en avoit pris six, et qu'il sen estoit confessé, elle répondit : « Il est vray tu t'en es confessé, mais tu n'en as pas fait restitution, » ce que ledit Grosjean advouat à la mesme heure avec protestation de les rendre et restituer. Quest tout ce qu'il a dit sçavoir. Lecture à luy faite de sa déposition, il a dit icelle contenir vérité, y a persisté et a signé avec nous, et nous ayant demandé salaire, nous luy avons fait taxe de cent sols pour trois jours à pied avec despens. — Jean Mareschal, B. Rebillot, Raillard.

Le sieur Jean François Goux, d'Amance, aagé d'environ quarante-cinq ans, notaire, lequel après serment par luy fait de dire vérité, qu'il nous a dit qu'il n'est parent, allié, serviteur ni domestique des parties, et nous a représenté l'exploit d'assignation à luy donné pour déposer ceste part,

Dépose sur lesdits faits dont lecture luy a esté faite qu'il cognoit la deffenderesse dois soit environ cinq ou six ans, et sçait qu'icelle vint à Amance, pour ensuutte des ordres du seigneur archevêque de Besançon, pour se faire exorciser par le sieur Humbert Rascle, chappelain audit lieu, et y demeurat l'espace d'environ trois ans, en conséquence de quoy ledit sieur Rascle l'exorcisoit souvent dans la chapelle dudit lieu, en présence de plusieurs personnes qui y accouroient, et lors des exorcismes elle faisoit des gestes et actions tout à fait extraordinaires, avec des cris et hurlemens horribles, et se donnoit plusieurs coups énormes dont elle demouroit toute

contrie et meurtrie, mesme ledit sieur Rascle luy ayant fait mettre le doigt sur un livre qu'il luy présentat, il la conjurat de dire qu'est-ce qu'elle touchoit, sur quoy elle répondit que c'estoit des noms propres, et ledit sieur Rascle désirant savoir si elle devineroit les noms dont elle parloit, elle répondit que c'estoit le frère et la sœur, et non contant ledit sieur Rascle de cette réponse, luy demandat ce qu'ils avoient fait ensemble, sur quoy elle dit : « Rien qui vaille, » et lui ayant esté ordonné par ledit sieur Rascle de chercher dans ce livre ce qui s'estoit passé entre ces deux personnes d'abord, elle portat le doigt sur le mot d'*incestus*, et le fit voir audit sieur Rascle, à luy déposant, et que le mot précédent dont elle avoit parlé estoient ceux de Thamar et Amon, ce qui fit d'autant plus croire qu'elle estoit véritablement possédée parce qu'elle est réputée pour ne sçavoir lire ny escrire, et est une simple villageoise mariée à un homme qui est obligé de gagner sa vie à la sueur de son corps, et à garder la proye du lieu où il demeure ; dit de plus le déposant que pendant les exorcismes, ledit sieur Rascle ayant fait cacher quelque chose à plusieurs personnes, et en différents endroits, elle devinoit d'abord le tout ensuite du commandement dudit sieur Rascle. Qu'est tout ce qu'il a dit sçavoir. Lecture à lui faite de sa déposition, il a dit icelle contenir vérité, y a persisté et a signé avec nous, et nous ayant demandé salaire, nous luy avons fait taxe de six livres pour deux jours à cheval avec despens. — Raillard, Goux, Rebillot.

Michel Grosjean, d'Amance, et y demeurant, bourrelier, âgé d'environ trente-deux ans, lequel, après serment par luy fait de dire vérité, qu'il nous a dit qu'il n'est parent, allié, serviteur ny domestique des parties, et nous at représenté l'exploit d'assignation à luy donné pour déposer ceste part,

Dépose sur ledit fait, dont lecture luy a esté faite, que depuis euvron quatre ou cinq ans en ça, il a veu exorciser

par plusieurs fois la deffenderesse en la chapelle d'Amance, et par environ deux ou trois ans, par le sieur Rascle, prestre, à ce commis par le seigneur archevêque de Besançon, et pour ce ladicte deffenderesse a esté réputée dois lors pour véritablement possédée du démon ou malin esprit, et aussy le déposant l'ayant veu exorciser plusieurs fois, il a remarqué qu'elle faisoit des contorsions toutes extraordinaires, avec des cris et hurlemens horribles, et s'eslevoit souventes fois de terre sans rien toucher, nonobstant qu'il y avoit plusieurs personnes qui vouloient la retenir, mesme ledit sieur Rascle disoit que, sur les interrogats qu'il luy formoit, elle répondoit en latin ; mais comme le déposant n'entend pas le latin , il ne sçait pas ce qu'elle disoit ny si elle parloit latin , mais bien asseuré que ledit sieur Rascle ayant fait cacher plusieurs choses en secret, elle devinoit tousiours où elles estoient, et adiouste qu'estant une fois au finage d'Amance avec Jean Maréchal, précédent tesmoing, ils eurent en rencontre ladicte deffenderesse, qui dit à lui , déposant, que c'estoit un voleur, et comme ledit Maréchal lui dit qu'il n'estoit pas vray, et qu'il estoit homme d'honneur, elle répondit qu'il avoit dérobé six canes, ce que le déposant advouat et dit qu'estant en temps de guerre, il en avoit effectivement dérobé six , mais qu'il s'en estoit confessé, auquel propos ladicte deffenderesse dit : « Il est vray, tu t'en es confessé au curé de Baulay, mais tu n'en as pas fait restitution, » ce que déposant advouat et protestat d'en faire restitution comme il a fait dais lors, ce qui a tousiours fait croire davantage qu'elle est possédée. Qu'est tout ce qu'il ait dit sçavoir. Lecture à luy faite de sa déposition, il a dit icelle contenir vérité, y a persisté et a déclaré ne sçavoir escrire ny signer, enquis et nous ayant demandé salaire, nous luy avons fait taxe de cent sols pour trois jours à pied avec despens. — Raillard, Rebillot.

Nous avons fait taxe à ladicte deffenderesse de deux livres pour une journée par nous employé tant à la présente enquete que procès-verbal l'ayant précédé.

Au greffier, d'une livre.

Et au procureur, de dix sols pour mesme journée.

Sous nostre seing manuel cy-mis, les an, jour et mois que dessus. — Raillard.

JULES FINOT.

RAPPORT

par M. E. TISSIER, chargé du cours départemental d'agriculture de la Haute-Saône, au nom de la Commission qui a visité les exploitations de l'arrondissement de Lure en 1874.

(Séance du 29 août 1874.)

MESSIEURS,

La Société d'agriculture de la Haute-Saône, conformément à ses statuts, et suivant l'ordre admis, a, dans sa séance du 30 juin dernier, décidé que les concurrents de l'arrondissement de Lure seraient appelés à prendre part pour les primes qui seront distribuées, en 1874, au concours tenu par le comice de Luxeuil à Faucogney, le 20 septembre prochain.

Dans cette même séance, elle a nommé membres de la Commission chargée de la visite des exploitations :

MM. Marie, Anatole, agriculteur à Arc-les-Gray;
Lambert, id. à Velleguindry;
Tissier, chargé du cours départemental d'agriculture de la Haute-Saône, à Vesoul (rapporteur).

Le programme des primes à distribuer en 1874 est ainsi composé :

Prix d'honneur.

1^{er} prix, 800 fr., consistant en une médaille d'argent, un instrument d'agriculture et une somme d'argent, à l'exploitation la mieux tenue, d'une contenance de 10 à 50 hectares.

2^e prix, médaille de bronze et 500 fr., consistant en un instrument d'agriculture et une somme d'argent, à l'exploitation la mieux tenue, d'une contenance de 10 à 30 hectares.

3^e prix, médaille de bronze et 300 fr., consistant en un instrument d'agriculture et une somme d'argent, à l'exploitation se trouvant dans les conditions ci-dessus.

Etables.

1^{er} prix, 200 fr., consistant en un instrument d'agriculture et une somme d'argent, à l'étable la mieux aménagée et contenant au moins 10 têtes de gros bétail.

2^e prix, 100 fr. à l'étable se trouvant dans les conditions ci-dessus.

Domestiques.

1^{er} prix, 120 fr.; 2^e prix, 80 fr., aux domestiques des deux sexes qui se seront le plus distingués par leurs bons services.

Enseignement agricole.

Prix unique, médaille d'or de 100 fr. à l'instituteur qui, par ses exemples et ses leçons, aura le plus contribué au progrès agricole.

Reboisement.

Prix unique pouvant être divisé, 200 fr. à la commune, au particulier ou au préposé forestier qui, depuis 1870, aura exécuté les travaux de reboisement les mieux entendus.

Engrais.

Prix unique, 50 fr. au cultivateur qui aura le mieux soigné ses fumiers et utilisé le purin.

Les demandes parvenues à M. le Président de la Société et remises à votre Commission se divisent comme suit :

6 pour les prix d'honneur :

- MM. Haustête , agriculteur à Betoncourt-Saint-Pancras ,
canton de Vauvillers.
Vernier, Ferdinand, agriculteur au Moulin-Notre-Dame
près Lure.
Henry, Honoré, cultivateur à Pomoy, canton de Lure.
Boyon, Jules, cultivateur à Genevrevuille, canton de
Lure.
Jacquier, Jean-Claude, cultivateur à Genevrevuille, canton
de Lure.
Baverey, François, cultivateur à Saint-Germain, canton
de Lure.

7 pour les étables :

- MM. Vernier, Ferdinand, agriculteur au Moulin-Notre-Dame
près Lure.
Vernier, Auguste, agriculteur à Lure.
Jacquier, Jean-Claude, agriculteur à Genevrevuille, canton
de Lure.
Mamy, agriculteur à Conflans, canton de Saint-Loup.
Henry, Jean-Baptiste, au Charme, commune d'Amont,
canton de Faucogney.
Eme frères, agriculteurs au Grand-Magny, canton de
Villersexel.
Henry, Honoré, à Pomoy, canton de Lure.

2 pour les domestiques :

- M^{lle} Piercy, Constance, chez M. Jeanpâris, à Ehuns, canton
de Luxeuil.
M. Mélot, Xavier, chez M. Boyon, Jules, à Genevrevuille,
canton de Lure.

6 pour l'enseignement agricole :

- MM.** Duchanoy, instituteur à Champagny.
Girardot, instituteur à Saint-Germain, canton de Lure.
Boileau, instituteur à Citers, canton de Luxeuil.
Faivre, instituteur à Mollans, canton de Lure.
Henry, instituteur à Selles, canton de Vauvillers.
Gavoué, instituteur à Mignavillers, canton de Villersexel.

7 pour le reboisement :

- MM.** Monget, régisseur de M. le comte de Grammont, à Villersexel.
Philippe, garde forestier à Hautevelle, canton de Saint-Loup.
Bohème, garde forestier à Mailleroncourt-Saint-Pancras, canton de Vauvillers.
Parisey, garde forestier à Saint-Loup.
Taverne, garde forestier à Linexert, canton de Luxeuil.
Panchot, garde forestier à La Côte, canton de Lure.
Gavoille, garde forestier à Frahier, canton de Champagny.

5 pour les engrais :

- MM.** Estienne, Nicolas, à Selles, canton de Vauvillers.
Cornibert, à Corbenay, canton de Saint-Loup.
Vernier, Auguste, à Lure.
Baveray, François, à Saint-Germain, canton de Lure.
Mamy, à Conflans, canton de Saint-Loup.

Votre Commission, saisie de ces demandes, s'est mise en route le lundi 29 juin, pour procéder à l'examen de chacune d'elles, et elle vous en rend compte comme suit.

Concurrents aux prix d'honneur.

M. HAUSTÈTE, agriculteur à Betoncourt-Saint-Pancras.

M. Haustète, déjà concurrent en 1869, a obtenu, cette même année, votre second prix d'honneur.

Le domaine qu'il exploite comme propriétaire, et comme fermier pour une faible part, est situé sur le territoire de la commune de Betoncourt, à 1,000 ou 1,200 mètres de celle-ci, et à 200 ou 300 mètres du chemin de Dampvalley à Betoncourt.

C'est en 1861 que M. Haustète est entré en possession de la partie dont il est propriétaire, et dont l'étendue était alors d'environ 13 hectares, se divisant en :

Terres labourables.....	11 hectares.
Prés.....	2 —

A cette époque, les terres pouvant être soumises à la culture, garnies çà et là de haies et de buissons, comprenaient 6 hectares de terres labourables, et le reste était en pâturages ou en friches. Elles étaient louées 160 fr., et leur valeur vénale estimée 6,000 fr. Les prés étaient de très-mauvaise qualité, ne produisant que des jones et des carex. Ils étaient loués 150 fr.

L'assolement suivi était l'assolement triennal, avec l'adjonction du trèfle et de la pomme de terre, qui ne donnaient que de maigres produits.

Les terres étaient cultivées en ados très-bombés à cause de l'humidité résultant de l'imperméabilité du sous-sol.

Leur rendement était d'environ de 9 à 10 hectolitres de blé à l'hectare, et 10 à 12 hectolitres d'avoine.

Depuis l'entrée en possession de M. Haustète, ce domaine a été complètement transformé, et son étendue s'est accrue

par l'acquisition de 70 ares de pré et par la location de 1 hectare 16 ares de pâtis communaux, à raison de 25 fr. par an, à charge de les convertir en un terrain productif.

On compte encore deux vignes d'une contenance totale de 40 ares, dont 22 ares ont été achetés.

La propriété est d'un seul tenant, sauf quelques champs isolés. Elle est reliée au village de Betoncourt par les pâtis communaux dont il vient d'être parlé, situés de chaque côté du chemin, ce qui permet de conduire les animaux sur la propriété principale sans risquer d'endommager les cultures d'autrui.

Aujourd'hui la surface totale est d'environ 15 hectares 40 ares, ainsi répartis :

Prairies naturelles.....	10 hectares.
Terres labourables.....	5 —
Vignes.....	» — 40 ares.

Ce domaine, comme position géologique, est situé sur le commencement de la formation du grès des Vosges.

Le sol est de nature silico-argileuse, variée dans la proportion. Il a par lui-même une faible épaisseur, environ 0^m10; mais, par les défoncements opérés, il atteint 0^m20 à 0^m30.

Le grain de terre est tel que le sol se bat facilement sous l'action des pluies, et qu'alors les hersages sont indispensables pour briser la croûte formée et ouvrir un passage à l'air et aux plantes. Le sous-sol, excessivement compacte, est de nature argileuse sur toute l'étendue. Son imperméabilité fait que, dans les années sèches, le sol se dessèche complètement et ne donne que des récoltes minimales. Aussi les défoncements ont-ils produit le meilleur effet.

Le terrain présente dans son ensemble une pente assez forte de l'ouest et l'est. Les champs en culture ont une pente plus faible.

Les bâtiments faisant partie du domaine sont échus à

M. Haustète en partie comme héritage, et sont évalués par lui à la somme de 6,000 fr., y compris les réparations ou changements qui ont été faits.

Ils se composent d'une maison d'habitation avec greniers au-dessus, d'une grange, d'une étable pouvant contenir une vingtaine de têtes, d'une petite écurie, le tout dans un assez bon état et assez bien disposé.

Un second corps de bâtiment, peu distant du premier, comprend : une grange avec gerbier remis en état tout récemment, une étable pouvant contenir six animaux, un magasin attenant à la grange et servant de cellier pour la conservation des racines.

A côté de la maison d'habitation existe un petit jardin planté d'arbustes, et plus loin est un potager d'environ 6 ares.

M. Haustète possède les instruments ordinaires du pays, et de plus quelques outils perfectionnés, charrue, herse, buttoir, etc., lui étant d'un grand secours en économisant les frais de main-d'œuvre.

L'outillage comprend : une machine à battre, un tarare, une houe à cheval avec corps de buttoir, une herse Valcourt, une herse en fer dite en zigzag, une charrue du pays, une autre tout en fer, deux chariots, une charrette, un tombereau, un coupe-racines conique, une râpe à betteraves montée par M. Haustète.

Votre Commission, se rendant compte de l'étendue importante des prairies naturelles (10 hectares sur 15) et de l'économie qui préside aux opérations de M. Haustète, a été surprise de ne pas trouver chez lui les instruments, faneuse, rateau à cheval, qui rendent tant de services dans la récolte des foins.

La transformation du domaine a été ainsi opérée :

Les terres en culture, que la nature du sous-sol et le peu

de profondeur du sol rendaient peu productives, ont été améliorées par des défoncements les rendant plus perméables et empêchant leur dessèchement.

Les labours à plat ont remplacé les billons bombés, qui permettaient un trop complet dessèchement du sol. Seulement, pour les semailles, le terrain est disposé en planches plates, étroites, et séparées par des sillons qui facilitent l'écoulement des eaux pendant l'hiver.

Les prés existants ont été drainés, nivelés, et plus tard, des irrigations les ont rendus plus productifs et de bonne qualité relative.

Comme il a été dit, la propriété comprenait une surface d'environ 7 hectares, d'un terrain ne donnant lieu à aucune végétation utile, et infesté de ronces et d'une quantité de genêt des teinturiers (*genista tinctoria*).

Ce terrain, par des apports considérables de terres, a été nivelé, puis ensemencé en pré à l'aide de graines récoltées dans une pépinière créée à cet effet. Les plantes qui composent cette prairie sont : la houlque laineuse, divers paturins et fétuques, la fléole, la minette, le lotier corniculé, l'ivraie, la flouve odorante, l'avoine élevée et le dactyle pelotonné.

Malgré tous ces travaux, ce terrain ne devait pas produire une quantité bien abondante de foin, si l'irrigation n'était venue compléter l'appropriation.

M. Haustôte l'a compris, et a fait de grands sacrifices de temps pour y arriver. L'eau ne se trouvait pas sur la propriété; mais, par des arrangements avec M^{me} Chavane, propriétaire d'un bois y adjoignant, il a pu y aller chercher l'eau à une distance de 400 mètres, à l'aide d'une conduite dont une longueur de 300 mètres a été faite à ciel couvert avec des tuyaux en grès, à cause de la perméabilité du sol et du sous-sol.

Les eaux fournies par le bois sont crues et ne peuvent

servir de suite à l'irrigation. Elles débouchent alors dans un large canal construit à la partie haute de la prairie, et d'une longueur de 120 mètres sur 3 mètres de large et 1^m20 de profondeur, soit un cube de 432 mètres. Elles s'y échauffent, s'y aèrent, et peuvent être utilement employées après un court séjour.

A ces eaux, venant du bois, s'ajoutent celles des terrains supérieurs, qui se rendent dans un bassin situé au-dessus du canal-réservoir et y débouchant.

De là un canal d'aménage longe la prairie dans toute son étendue et à la plus grande hauteur possible, de sorte que toute la surface peut être irriguée entièrement, sauf cependant une faible partie, où le fumier remplace l'irrigation.

A l'extrémité du canal d'aménage se trouve la place à fumier et la fosse à purin, d'une capacité de 112 mètres cubes, et pouvant arroser 1 hectare 50 ares de la prairie.

Pour augmenter l'effet de l'eau, des petites fosses sont creusées de distance en distance le long du canal d'aménage, à l'effet de recevoir des petits tas de fumier dont l'eau enlève en passant les principes fertilisants au profit de l'irrigation.

Le système se complète par des rigoles perpendiculaires au canal d'aménage et distribuant l'eau dans d'autres rigoles horizontales dites arroseuses. La longueur totale de ces différents canaux est évaluée à 12,000 mètres.

Un chemin d'exploitation d'une largeur de 6 mètres traverse la propriété dans le sens longitudinal et sépare la prairie des terres en culture. Un fossé creusé de chaque côté le débarrasse des eaux pluviales, qui se rendent alors dans le canal-réservoir et dans la fosse à purin.

Ces améliorations ont coûté à M. Haustète, suivant son rapport, 2,250 journées de travail, toutes faites par lui, à l'exception de 230 faites par des étrangers.

La base des engrais employés par M. Haustète est le fumier, qu'il produit à la quantité d'environ 150 mètres cubes par an.

Ce fumier est conduit, au fur et à mesure de sa sortie des étables, sur la place à fumier située à l'entrée de la prairie. Après un séjour plus ou moins long, il est employé sur les terres en culture aussitôt qu'elles sont libres. La dose qu'elles reçoivent est de 10,000 kilogrammes par hectare et par an. En dehors de la quantité absorbée par les terres, la partie de la prairie qui ne peut être arrosée, d'une contenance de 1 hectare 50 ares, est fumée par moitié chaque année, à raison de 20 mètres cubes à l'hectare, répandus à l'automne après la récolte du regain.

Le purin s'écoule de la place à fumier dans la fosse, où il est mélangé à une grande quantité d'eau, pour de là se répandre, à l'aide d'une bonde, sur une surface de pré de 1 hectare 50 ares.

M. Haustête emploie encore sur ses prairies des composts, appliqués de préférence dans les parties humides. Il se sert aussi d'une faible quantité de cendres et de plâtre pour améliorer ses eaux d'irrigation.

L'assolement, primitivement suivi pendant cinq ans, était l'assolement sexennal, dans lequel se trouvait une sole de trèfle suivie de seigle ou de méteil.

Cet assolement a dû être abandonné par suite de la non réussite du trèfle à cause des gelées.

L'assolement de cinq ans a succédé au précédent. Il est ainsi établi : première année, plantes sarclées fumées; deuxième année, blé fumé; troisième année, vesces fumées; quatrième année, méteil et seigle fumés; cinquième année, avoine. Les trois céréales existant dans la rotation sont cultivées dans le but d'obtenir une quantité de paille suffisante, et ne peuvent prospérer qu'avec l'application de fumures abondantes.

Les travaux de culture se font à l'aide de chevaux. Les cultures préparatoires sont faites à plat, en long et en travers.

Les labours de semailles disposent le terrain en planches plates de 5 mètres de largeur.

Le déchaumage est exécuté aussitôt après l'enlèvement des récoltes ; il est suivi avant l'hiver d'un labour profond de 0^m20 à 0^m25.

Des hersages et des roulages accompagnent les labours dans la préparation des terres, suivant les besoins.

Les céréales sont semées à la volée. Leur récolte se fait à la faux et à la faucille.

Les betteraves sont semées à la main et en lignes, après avoir préalablement fait germer les graines. Les binages se font à la houe à cheval.

Les pommes de terre sont plantées à la main, après avoir tracé des lignes sur le terrain à l'aide du rayonneur. Les binages et le buttage se font à la houe à cheval et au buttoir. L'arrachage se fait à la charrue.

Les prairies naturelles sont entretenues pendant l'hiver ; les rigoles sont nettoyées ou refaites quand besoin est. Leur récolte se fait entièrement à la main.

Le battage des céréales est fait aussitôt après la rentrée, sauf pour l'avoine.

Les racines sont emmagasinées dans un cellier attenant à la grange du deuxième bâtiment.

Les foin sont logés dans un grenier situé au-dessus des étables, et pouvant contenir 40,000 kilogrammes.

Les terres en culture sont plus productives qu'à l'entrée de M. Haustète dans le domaine.

Le blé donne un rendement d'environ 15 à 16 hectolitres à l'hectare.

Le seigle ne réussit pas bien sur ce terrain ; aussi la préférence est-elle donnée au méteil, qui produit dans une année exceptionnelle plus de 20 hectolitres. Cette année, il promettait davantage, sans cependant devoir atteindre le chiffre que M. Haustète a déclaré plus tard : 34 hectolitres.

L'avoine réussit plus ou moins bien, suivant l'année ; son rendement est de 20 à 25 hectolitres dans les bonnes années.

Les betteraves produisent quelquefois 30,000 kilogrammes à l'hectare.

Les pommes de terre atteignent dans leur rendement le chiffre de 150 à 200 hectolitres.

Les vesces, dont la majeure partie est mangée en vert, sauf une faible quantité réservée comme semence, fournissent environ 20,000 kilogrammes de fourrage vert.

Les prairies naturelles donnent un rendement total de 40,000 kilogrammes, et fournissent après la récolte un pâturage équivalent à 5,000 ou 6,000 kilogrammes de foin sec.

Toutes les récoltes produites sont consommées dans l'exploitation, sauf le blé, dont il est vendu pour 150 fr. par an.

D'où il résulte que la base de cette culture est la production du bétail.

Tous les chiffres indiqués ci-dessus ont été fournis par M. Haustète. Votre Commission, eu égard à la médiocre qualité du sol, les a trouvés exagérés et vous les soumet sous toute réserve, ou vous prie de les considérer comme extrêmes.

M. Haustète fait ses travaux lui-même, aidé d'un domestique qui, nourri et logé, reçoit une somme de 150 fr. par an. Pendant six mois de l'année un petit garçon conduit les animaux à la pâture, et reçoit, avec la nourriture, une somme totale de 30 fr. En dehors de ce personnel, M. Haustète, pour la récolte des foins, prend des journaliers au prix de 1 fr. 50 c. avec la nourriture, et des journalières au prix de 1 fr. Ses vignes lui coûtent aussi une somme de 150 à 200 fr. par an.

Les chevaux, au nombre de 2, exécutent tous les travaux de l'exploitation. Leur nourriture consiste en 8 à 10 kilogrammes de foin et 5 litres d'avoine, hiver comme été. Pendant cette dernière saison, ils sont soumis au régime du vert durant une quinzaine de jours.

Les bêtes bovines se composaient au moment de la visite

de : 4 vaches, 2 génisses pleines, 2 d'un an, 3 bouvillons d'un an et 2 veaux ; soit un total de 13 têtes, pouvant équivaloir à 10 grosses. Elles sont de races diverses, sauf une de race féminine.

La nourriture d'hiver consiste en 10 kilogrammes de foin ou de regain, 5 kilogrammes de betteraves et 500 grammes de son. L'été, ces animaux sont mis au vert et pâturent pendant cinq mois, durant lesquels ils reçoivent un tiers de ration de foin.

Les veaux sont sevrés à six semaines, et ils sont ensuite nourris avec une ration dans laquelle entrent quelques farineux.

M. Haustête n'engraisse pas ; ses animaux sont vendus, les génisses à l'âge de dix-huit mois à deux ans, les vaches prêtes au veau. Ces dernières fournissent, pendant leur séjour dans l'exploitation, du beurre et du fromage vendus au dehors. Suivant le rapport de M. Haustête, le produit total de ses animaux s'élèverait à 2,400 fr. par an.

Votre Commission a trouvé ce chiffre très-exagéré, si elle se reporte au nombre d'animaux que possédait M. Haustête au moment de sa visite, et si elle considère l'état de médiocrité dans lequel elle les a trouvés. Elle regarde donc comme impossible à atteindre le taux de ce bénéfice, quand bien même M. Haustête aurait encore les 9 têtes qu'il a vendues pendant les sept derniers mois qui viennent de s'écouler.

Elle exprime son grand étonnement de ne pas avoir trouvé dans l'entretien du bétail l'esprit de suite et le goût qui président à l'aménagement des prairies.

M. Haustête tient, pour toute comptabilité, un agenda où sont inscrites les notes relatives aux travaux, aux récoltes, etc. Il fait tous les ans son inventaire, qui accuse un bénéfice annuel de 1,500 fr., et de plus il estime la valeur actuelle de sa propriété à 40,000 fr., chiffre supérieur de 28,000 fr. à celui de l'estimation du domaine à l'entrée.

Votre Commission ne peut admettre comme vrais ces chiffres, dont l'exagération lui a paru poussée un peu loin.

Elle complète son exposé en disant qu'elle n'a pas trouvé chez M. Haustôte un ensemble d'exploitation parfait ; que les animaux, désignés comme source de tout bénéfice, ne sont ni en nombre ni en qualité suffisants. Elle doit faire cependant le plus grand éloge de la prairie et de l'entente parfaite qui préside à l'organisation du système d'irrigation. Si un prix spécial existait pour la création de prairies, elle n'hésiterait pas à vous prier de le décerner dans ce cas.

Mais M. Haustôte ayant obtenu en 1869 votre second prix d'honneur, votre Commission de 1874 le trouve suffisamment récompensé par cette distinction, et ne croit pas qu'il y ait lieu, cette année, de l'honorer du premier prix, d'autant plus que, depuis cette époque, les améliorations faites n'ont pas été très-importantes.

En conséquence, votre Commission vous propose d'accorder à M. Haustôte un rappel de second prix d'honneur.

M. VERNIER, Ferdinand, au Moulin-Notre-Dame près Lure.

Le domaine qu'exploite comme fermier M. Vernier est déjà connu de la Société d'agriculture comme ayant obtenu en 1869 le premier prix d'honneur, alors qu'il était cultivé par M. Vernier, Auguste, frère du fermier actuel. Ce domaine est situé à un kilomètre de la ville de Lure, à l'embranchement de la route de Luxeuil.

C'est en 1871 que M. Vernier a pris le fermage de cette propriété, moyennant une somme de 2,100 fr., dont 500 fr. pour location du moulin qui en fait partie.

A cette époque l'exploitation était en parfait état, comme le constate du reste le rapport de la Commission de 1869. Depuis, M. Vernier a entretenu les terres et continué le même système

de culture que son frère. De plus, il a converti en un pré une surface marécageuse d'environ 1 hectare.

L'étendue est la même qu'en 1869 et comprend :

Prairies naturelles.....	13 hectares.
Terres labourables.....	11 — 60 ares.

Le terrain, de nature silico-argileuse, est de bonne qualité.

Les prés fournissent un assez bon foin et sont bien entretenus. Une partie se trouvant en contre-bas du bief est humide et donne un foin médiocre. Tous sont soumis à l'irrigation quand l'eau peut y arriver. Les parties trop élevées sont fumées.

Les bâtiments sont les mêmes qu'en 1869 ; ils se composent d'une maison d'habitation, à gauche de laquelle est la grange et le moulin ; de l'autre côté se trouvent les étables et l'écurie ; derrière est la porcherie ; en avant existe un hangar servant de bergerie.

L'outillage est le même que dans le pays : chariots, char-rués, herses ordinaires, etc. ; on y trouve aussi un buttoir.

Les engrais consistent en fumier d'étable et d'écurie déposé sur une plate-forme assez bien construite et permettant l'écoulement du purin dans une fosse. Ce fumier est conduit dans les champs au fur et à mesure que les récoltes sont enlevées. M. Vernier emploie en outre à l'amélioration de ses terres environ vingt tombereaux de résidus de fourneaux à charbon.

Les cultures se divisent ainsi en 1874 : blé, 3 hectares ; seigle, 1 hectare ; méteil, 1 hectare ; avoine, 1 hectare 50 ares ; pommes de terre et betteraves, 3 hectares ; plantes fourragères, trèfle, luzerne, vesces, 2 hectares 10 ares. Toutes les récoltes présentaient le plus bel aspect au moment de notre visite.

Les terres sont déchaumées et reçoivent avant l'hiver des labours qui les mettent dans le meilleur état.

La semaille des céréales se fait à la volée, et leur récolte à la main, soit à la faux ou à la faucille.

Les pommes de terre sont plantées à la charrue et buttées à l'aide du buttoir. Les autres façons, de même que pour les betteraves, se font à la main.

Les prés sont récoltés également à la main.

Le personnel nécessaire à M. Vernier, en dehors de lui et de sa femme, se compose de trois domestiques, une fille de ferme et un petit vacher. Au moment des récoltes, il emploie des ouvriers à la tâche.

Les animaux entretenus se divisent en : 2 chevaux, 2 bœufs de travail, 1 taureau Durham pur et 2 de race tourache, 5 vaches, dont deux femelines, 2 bouvillons d'un an, 2 génisses d'un an, 10 veaux, 4 porcs et environ 30 moutons.

De plus, M. Vernier a vendu un jeune taureau et 7 vaches ou génisses, au concours régional d'Auxerre, pour une somme de 3,000 fr.

Votre Commission a été complètement satisfaite de l'état dans lequel elle a trouvé tous ces animaux, qui, pour la plupart, sont des bêtes d'élite.

M. Vernier, sans avoir une comptabilité régulière, tient note de ses opérations commerciales. Il accuse, depuis son entrée dans la ferme, un bénéfice annuel de 2,000 fr.

Votre Commission est heureuse de faire l'éloge de la tenue de l'exploitation de M. Vernier; mais elle ne peut vous proposer, quant à présent, de récompenser cet intelligent et laborieux cultivateur, attendu qu'il a pris, depuis trois ans à peine, le tout dans un état prospère, et que par conséquent le résultat obtenu ne peut lui être entièrement attribué.

Votre Commission ne doute pas que ce domaine s'améliore encore sous la direction de M. Vernier, Ferdinand, qui pourra, dans quelques années, vous donner les résultats de son propre travail, et mériter à coup sûr la récompense que vous décernerez aux exploitations bien conduites.

M. BAVEREY, Joseph, à Saint-Germain, canton de Lure.

M. Baverey, déjà lauréat de la Société d'agriculture en 1863, a encore obtenu en 1869 une mention honorable pour son ensemble d'exploitation.

Il cultive, comme propriétaire à Saint-Germain, environ 11 hectares de terre, divisés en un grand nombre de parcelles.

La culture ne paraît pas avoir reçu de modifications sensibles depuis la visite de la Commission de 1869. Les améliorations existantes sont antérieures à cette époque, de même que l'installation d'une distillerie système Leplay, à l'aide de laquelle M. Baverey extrait un alcool d'assez médiocre qualité de ses pommes de terre et de ses topinambours.

Le sol est formé d'une alluvion siliceuse avec quantité de cailloux roulés, et par conséquent d'une culture très-facile.

Les bâtiments sont confortables et se composent d'une maison d'habitation avec grenier à grains, d'une grange, d'une étable dont les dimensions sont un peu faibles, le plafond trop bas, ce à quoi il est remédié par une cheminée d'appel, d'une petite pièce avec grenier pour l'installation de la distillerie, d'un poulailler avec toits à porcs en dessous.

A côté se trouve un jardin potager assez bien tenu et confié aux soins de M^{lle} Baverey.

L'outillage comprend : 2 charrues du pays, dont une en mauvais état, 1 houe à cheval, 1 buttoir, qui n'a de ressemblance avec ces instruments que par le nom, 1 herse triangulaire en fer, 1 rouleau, 1 rayonneur, 1 mauvais tonneau à purin, 1 petit hache-paille, dont l'usage est impossible, 1 coupe-racines et 1 chariot. L'ensemble de ces instruments, dont le choix n'est pas toujours bon, ne présente rien qui en indique un emploi fréquent et raisonné.

Les améliorations faites remontent à quinze ans et consistent dans le drainage d'un hectare de pré, drainage fait avec des pierres cassées.

Tous les produits de la culture sont consommés dans l'exploitation, à l'exception cependant de l'alcool.

M. Baverey ne tient pas de comptabilité. Celle que la Commission de 1869 avait remarquée était, à cette époque, faite par l'instituteur, M. Girardot. Depuis quelques années déjà, elle n'existe plus.

M. Baverey accuse un produit de 1,250 fr. sur ses animaux, et de 1,000 fr. sur sa distillerie, ce qui lui donnerait, déduction faite des frais, un bénéfice net de 1,000 fr. par an.

Tous ces chiffres n'ont pas paru très-vraisemblables à votre Commission, qui cependant a trouvé chez M. Baverey les choses assez bien faites et un certain esprit de progrès.

En conséquence, quoique M. Baverey ne se trouve pas dans des conditions suffisamment bonnes pour mériter un de vos prix d'honneur, votre Commission pense que vous voudrez bien vous joindre à elle en lui accordant une mention honorable et une somme de 100 fr.

M. HENRY, Honoré, à Pomoy, canton de Lure.

M. Henry, déjà concurrent en 1869, a obtenu cette même année une mention honorable.

Il cultive depuis douze ans une propriété d'environ 11 hectares 25 ares, dont il est propriétaire des deux tiers seulement.

Sa culture comprend : blé, 2 hectares 30 ares ; avoine, 1 hectare 80 ares ; seigle, 50 ares ; navette, 35 ares ; luzerne et trèfle, 40 ares ; pommes de terre, 40 ares ; féveroles, 40 ares ; jachères, 70 ares ; et le reste en prairies naturelles.

Les terres en culture sont bien soignées, ce qu'atteste du reste l'état des récoltes. Les prairies font aussi l'objet de tous les soins de M. Henry ; elles ont été mises en état, nivelées par des apports de terre et irriguées en partie par l'eau des terrains supérieurs détournée, et par l'utilisation des égouts

des fumiers qui viennent former des cloaques sur le chemin même.

Les bâtiments sont dans un état satisfaisant. Depuis 1869 des modifications ont été faites; une petite étable et une porcherie ont été établies.

Le bétail est plus nombreux qu'en 1869; il se compose de : 2 bœufs de travail, 2 vaches, 3 bouvillons, 2 génisses, 2 veaux et 2 porcs, le tout dans un très-bon état, notamment les bœufs, qui sont deux animaux magnifiques.

On ne voit pas de chevaux; mais M. Henry en aura un cette année pour mettre en mouvement une machine à battre qu'il vient de faire installer.

Le fumier laisse à désirer; il est déposé dans la cour, où, bien qu'étant mis en tas, il est exposé aux pluies, sans qu'il y ait de fosses pour retenir les égouts. M. Henry va prochainement disposer une plate-forme à fumier et creuser une fosse à purin.

On rencontre chez M. Henry les instruments de culture du pays, et, chose qu'il n'avait pas il y a quelques années, une machine à battre, un tarare et un coupe-racines.

M. Henry, sa femme et un domestique suffisent à tous les travaux.

Il ne tient aucune comptabilité. Ses bénéfices, qu'il estime à 1,000 fr. par an, consistent en vente de blé, d'avoine et d'animaux.

Votre Commission a trouvé chez M. Henry un ensemble qui, sans être complètement satisfaisant, témoigne cependant des efforts qui sont faits pour son amélioration. Elle ne pense pas qu'il y ait lieu d'accorder à M. Henry un de vos prix d'honneur; mais elle serait heureuse qu'il vous plût de lui accorder une mention très-honorable et une somme de 200 fr.

M. BOYON, Jules, à Genevreville, canton de Lure.

M. Boyon est depuis huit ans fermier d'un domaine de

33 hectares, dont environ 21 hectares de terres labourables et 9 hectares de prairies naturelles, pour un prix de fermage de 2,250 fr.

Les cultures se divisent cette année en : blé, 10 hectares ; avoine, 5 hectares ; seigle et méteil, 3 hectares ; trèfle, 2 hectares 25 ares ; sainfoin, 1 hectare. Leur aspect est assez bon et semblable à celui du reste de la contrée.

Un hectare environ de friche a été mis en culture et porte maintenant une belle avoine.

Les prairies ne sont pas de bonne qualité et ne sont pas non plus parfaitement entretenues. Cependant une partie étant très-humide et ne donnant que des joncs, a reçu un commencement d'assainissement par le creusage d'un fossé qui écoule les eaux dans un ruisseau. Mais ce travail n'a pas été très-bien entendu et ne suffit pas pour débarrasser suffisamment la prairie de l'excès d'eau qui nuit à une meilleure production.

Les bâtiments sont assez convenablement établis et suffisants ; mais ils sont tenus dans un déplorable état, les étables surtout.

Les fumiers sont déposés tantôt en un tas dont les égouts s'écoulent dans la prairie, tantôt ils sont jetés devant la porte des étables et dans la cour, de sorte que lorsqu'ils sont utilisés, s'ils n'ont pas demandé beaucoup de peine à leur propriétaire, ils ne sont pas non plus susceptibles de lui donner grand profit.

Les instruments que l'on rencontre chez M. Boyon sont les mêmes que dans le pays ; on ne trouve ni houe, ni buttoir.

Le bétail se compose de : 3 chevaux, 5 bœufs, 4 bouvillons d'un an, 1 de dix-huit mois, 1 génisse, 4 veaux, 3 porcs et 8 porcelets. La faible quantité d'animaux entretenus, eu égard à l'étendue cultivée, a non-seulement étonné votre Commission, mais elle a été frappée de les trouver dans un état aussi médiocre. Aussi ne serez-vous pas surpris d'apprendre qu'avec les soins dont M. Boyon entoure ses animaux, il ait

déjà perdu pour 6,000 fr. de bétail depuis huit ans qu'il est à Genevrevuille.

Malgré ces pertes considérables, M. Boyon prétend encore faire quelque bénéfice, ce que votre Commission croit devoir contester, attendu que M. Boyon, qu'elle ne peut considérer comme un cultivateur bien sérieux, possède encore à Vellefrie une culture qu'il a dû presque abandonner, parce qu'il n'y gagnait rien, pour venir prendre à Genevrevuille cette exploitation, qui paraît ne pas lui être plus favorable.

M. JACQUIER, Jean-Claude, à Genevrevuille, canton de Lure.

M. Jacquier, déjà concurrent en 1869, a obtenu une mention honorable. Les conditions dans lesquelles il se trouvait à cette époque ne paraissent pas avoir changé. Rien ne dénote, en effet, la moindre amélioration ; peut-être le contraire existerait-il plutôt, ce qui n'étonne pas du reste, si l'on remarque que M. Jacquier est à fin de bail et doit quitter sa culture cette année même.

C'est pourquoi votre Commission n'a pas cru devoir faire de l'exploitation de M. Jacquier un plus sérieux examen et entrer dans plus de détails.

Concurrents aux prix pour les étables.

M. VERNIER, Ferdinand, au Moulin-Notre-Dame près Lure.

Comme votre Commission vient de vous le dire dans son rapport sur l'exploitation de M. Vernier, ses animaux sont très-bien entretenus, bien choisis, et peuvent pour la plupart être appelés des sujets d'élite. Aussi votre Commission croit-elle devoir faire à M. Vernier le plus bel éloge pour son entente dans l'entretien du bétail.

M. VERNIER, Auguste, à Lure.

M. Vernier, Auguste, honoré de votre premier prix d'honneur en 1869, a quitté le domaine qu'il exploitait à cette époque, pour venir à Lure se reposer de ses nombreuses fatigues tout en cultivant quelques champs.

Les étables de M. Vernier sont parfaitement aménagées et une extrême propreté en achève le confortable.

Elles contiennent : 2 bœufs de travail, 3 vaches, dont 2 croisés Durham, 1 génisse, 1 jeune taureau femelin et 2 veaux croisés Durham, soit en tout 9 têtes.

Tous ces animaux sont dans le plus parfait état et témoignent des soins assidus dont ils sont l'objet.

Votre Commission regrette que M. Vernier ne se trouve pas dans les conditions exigées par le programme et lui exprime toute sa satisfaction.

M. JACQUIER, Jean-Claude, à Genevrevuille, canton de Lure.

M. Jacquier, dont il vous a été parlé tout à l'heure, possède environ 14 têtes de bétail, dont l'état est passable. Votre Commission n'a pas trouvé en lui un concurrent sérieux à vos primes à distribuer aux étables les mieux tenues et les mieux peuplées.

M. MAMY, à Conflans, canton de Saint-Loup.

M. Mamy exploite comme fermier un domaine de 73 hectares, parmi lesquels on compte 20 hectares de prairies naturelles, 3 hectares de prairies artificielles, 2 hectares 15 ares de betteraves et de carottes, 3 hectares de pommes de terre, et 2 hectares 50 ares de fourrages annuels.

Les étables, parfaitement aménagées et suffisamment spacieuses, sont doubles, les râteliers et les crèches sont de

chaque côté, et un large couloir sépare les deux rangs d'animaux.

Elles contiennent : 5 taureaux femelins, 1 croisé, 9 vaches femelines, 5 croisées, 9 génisses, 6 jeunes taureaux, 2 bouvillons, 2 veaux et 8 bœufs, soit un total de 47 têtes. M. Mamy a en outre vendu, en 1874, 12 animaux pour une somme de 4,620 fr.

Votre Commission a trouvé chez M. Mamy des étables assez bien peuplées ; mais elle a regretté que l'ensemble ne soit pas plus parfait, les animaux de concours présentant une différence par trop notable comparés avec les autres, dont quelques-uns sont même médiocres, et tout en remarquant que, eu égard à l'étendue cultivée, la proportion est relativement faible.

M. HENRY, Jean-Baptiste, à Amont, canton de Faucogney.

M. Henry, sur l'étendue de ses cultures, possède 3 hectares 30 ares de prairies naturelles irriguées et fournissant du foin en abondance, 66 ares de trèfle, 1 hectare 10 ares de pommes de terre.

Les bâtiments sont dans un déplorable état, l'étable surtout ; elle est petite, mal ou non pavée, le purin l'envahissant dans toute l'étendue sans pouvoir trouver une issue ; aussi pour y pénétrer faut-il de grandes précautions, si on ne veut pas enfoncer dans des trous profonds de 0^m30 et remplis de purin.

Votre Commission s'étonne que M. Lanoir, de Faucogney, qui est le propriétaire de cette ferme, laisse les choses dans un tel état.

Malgré ces conditions si peu recommandables, M. Henry, à force de travail et d'économie, est parvenu à faire produire au sol des récoltes abondantes, capables d'entretenir le bétail dans un bon état.

L'étable est peuplée de : 6 taureaux, 4 vaches, 2 bœufs de

travail, 1 génisse et 1 veau. Tous ces animaux sont de race dite Vosgienne et forment un ensemble parfait que votre Commission ne s'attendait pas à trouver dans des étables aussi défectueuses.

Pour récompenser les efforts persévérants de M. Henry, votre Commission vous propose de lui accorder votre second prix à décerner aux étables.

MM. EME frères, au Grand-Magny, canton de Villersexel.

MM. Eme frères, fermiers de M. le comte de Grammont, cultivent une étendue de 100 hectares, parmi lesquels on compte 50 hectares de prés, 60 ares de betteraves et 2 hectares de pommes de terre.

Les terres en culture et les prés sont de qualité médiocre ; aussi les prédécesseurs de MM. Eme se sont-ils ruinés dans cette ferme, à laquelle ils ne donnaient pas sans doute tous les soins désirables.

Les étables sont très-spacieuses, bien aménagées, tenues très-propres. Les animaux y sont sur deux rangs, la tête tournée vers le mur.

Elles sont peuplées de : 14 bœufs, 2 taureaux, 7 vaches, 10 génisses, 8 bouvillons et 7 veaux, soit un total de 48 têtes. On compte en outre 4 chevaux et 40 moutons.

Les animaux de l'espèce bovine appartiennent en presque totalité à la variété dite de l'Ognon. Ils sont entretenus dans un état des plus satisfaisants et forment un ensemble réellement admirable.

Votre Commission a particulièrement admiré les vaches, qui ne le cèdent en rien aux plus belles normandes, tant par l'ampleur de leurs formes que par leur qualité laitière.

Elle n'hésite pas à dire que les étables de MM. Eme sont des mieux qu'elle ait rencontrées, et même de celles du département.

Aussi est-elle heureuse de vous signaler particulièrement

MM. Eme, en vous proposant de leur accorder votre premier prix à décerner aux étables.

Concurrents aux prix pour les domestiques.

M^{lle} PIERCY, Constance, au service de M. Jeanpâris, cultivateur à Ehuns, depuis dix-sept ans, est âgée de trente-deux ans. Ses occupations, pour lesquelles elle met toute l'activité et l'intelligence désirables, consistent dans les travaux de culture, et notamment dans les soins au bétail.

Elle n'est pas mariée et se sacrifie entièrement pour le soutien de sa mère, âgée de soixante-quatorze ans.

M. Jeanpâris est on ne peut plus satisfait de ses bons services, auxquels elle joint l'exemple d'une moralité irréprochable.

Votre Commission, désireuse d'encourager les serviteurs qui remplissent leur tâche avec autant de zèle et de dévouement, chose si rare aujourd'hui, vous propose d'accorder à la nommée Piercy, Constance, votre deuxième prix.

M. MÉLOT, Xavier, au service de M. Boyon, Jules, cultivateur à Genevreuille, depuis vingt-sept ans, est âgé de cinquante-un ans. Il s'occupe de tous les travaux de la culture, pour lesquels, d'après le rapport de son maître, il déploie toute l'activité possible.

La durée de ses services et sa probité lui ont valu la plus entière confiance.

Votre Commission, reconnaissant le mérite d'un domestique aussi dévoué, et quoique l'exploitation de M. Boyon ne soit pas de celles qui puissent être offertes comme modèle, vous propose néanmoins d'accorder votre premier prix au nommé Mélot, Xavier.

Concurrents pour les prix à l'enseignement agricole.

M. DUCHANOY, instituteur à Champagny.

M. Duchanoy, instituteur dès 1858, est depuis treize ans à Champagny. Non content de se livrer à l'enseignement primaire prescrit par les règlements, il s'occupe de l'enseignement de l'agriculture et de l'arboriculture.

Le premier est théorique et fait l'objet de leçons assez étendues, et suivies par un certain nombre d'élèves dont le chiffre total s'élève jusqu'à 200.

Pour en juger, votre Commission a cru devoir faire interroger quelques-uns d'entre eux sur les notions les plus élémentaires touchant les terrains, les plantes, les animaux, etc. Elle a été très-satisfaite de ce petit examen, qui est venu témoigner de l'efficacité des leçons données par M. Duchanoy.

L'arboriculture fait l'objet d'un enseignement à la fois théorique et pratique. M. Duchanoy a complètement transformé le jardin attenant à la maison commune par la plantation d'une cinquantaine d'arbres fruitiers, poiriers, pommiers, pruniers, etc., qu'il a greffés, aidé de ses élèves.

Ces arbres offrent des formes différentes et sont bien conduits. La plupart sont en palmettes dressées en contre-espaliers, et les branches sont greffées par approche l'une à l'autre. Tous sont très-vigoureux et demandent une conduite particulière, sans laquelle la production fruitière n'existerait pas et serait remplacée par un développement considérable de la production du bois.

Le reste du jardin est un potager qui, comme les arbres, reçoit les soins les mieux entendus.

Les murs de l'école sont aussi garnis d'abricotiers et de treilles parfaitement dirigés.

Le succès obtenu par M. Duchanoy dans la plantation et la conduite de ses arbres fruitiers a éveillé l'attention de plusieurs propriétaires de Champagny, qui sont venus le prier de les aider dans la création de jardins fruitiers.

M. Duchanoy s'est rendu avec le plus grand empressement à l'invitation de ces diverses personnes, et aujourd'hui, grâce à son exemple et à ses conseils, on voit des jardins dont l'aspect est admirable.

Votre Commission a été pleinement satisfaite de sa visite, et fait à M. Duchanoy le plus grand éloge.

M. GIRARDOT, instituteur à Saint-Germain, canton de Lure.

M. Girardot, instituteur à Saint-Germain depuis nombre d'années, a fait tous ses efforts pour propager l'enseignement agricole, soit par ses leçons, soit par son exemple.

Il a toujours conduit ses jeunes élèves dans le but de les voir se vouer à la carrière agricole, et grâce à ses conseils, la plus grande partie des jeunes gens de Saint-Germain sont restés sous le toit paternel.

Pour rendre plus attrayant le séjour de la campagne, il a créé une bibliothèque assez importante, et un petit musée où toutes les plantes et les minéraux de la contrée se trouvent réunis. De plus, on l'a vu former une fanfare pour retenir les jeunes gens au village et les détourner de toutes les habitudes qui sont aujourd'hui une des plaies de nos campagnes.

L'exemple a suivi les leçons de M. Girardot. Du jardin qu'il avait à sa disposition, il a fait un jardin modèle, où les arbres sont parfaitement conduits et la culture potagère parfaitement entendue.

Votre Commission, d'accord, du reste, avec le comice agricole de Lure, qui a décerné plusieurs récompenses à M. Girardot, lui exprime toute sa satisfaction.

M. BOILEAU, instituteur à Citers, canton de Luxeuil.

M. Boileau, depuis cinq ans qu'il est dans cette commune, s'est toujours occupé d'agriculture et d'arboriculture.

Il a transformé en jardin un terrain d'une surface d'environ 6 ares, attenant à la maison commune.

Ce terrain est aujourd'hui couvert d'une végétation tout à fait luxuriante ; 2 ares 50 centiares sont emplantés en tabac, qui promet la plus belle récolte.

Cette culture, faite par M. Boileau depuis trois ans, a été suivie par plus de vingt cultivateurs, de sorte qu'aujourd'hui on voit sur la commune de Citers plus d'un hectare emplanté en tabac.

Ce jardin contient en outre des pommes de terre et des haricots, plus une dizaine d'arbres fruitiers disposés en contre-espaliers.

La maison d'école est garnie à l'est et au midi de treilles, dont la conduite est bien entendue, et offrant le plus bel aspect.

En dehors de cela, M. Boileau fait entrer dans ses leçons quelques notions d'agriculture, puisées dans un recueil publié par la Société d'agriculture.

Votre Commission a trouvé chez M. Boileau un jardin bien tenu, et un enseignement agricole qui pourrait cependant être mieux suivi. Cependant elle n'hésite pas à lui exprimer toute sa satisfaction.

M. J. FAIVRE, instituteur à Mollans, canton de Lure.

M. Faivre est depuis trois ans instituteur à Mollans. Il fait entrer dans son enseignement quelques leçons d'agriculture.

Votre Commission a été étonnée de ne pas trouver chez lui la moindre trace de jardin, accessoire indispensable pour

l'instituteur lui-même, et pour servir de base à un enseignement qui, malheureusement, n'est pas assez répandu dans les campagnes.

M. Faivre est jeune encore, et votre Commission désire que, dans la commune de Mollans ou dans une autre, il arrive à mériter une des récompenses que vous êtes heureux d'accorder aux personnes chargées de cultiver l'intelligence des jeunes enfants de nos campagnes.

M. HENRY, instituteur à Selles, canton de Vauvillers.

M. Henry est instituteur à Selles depuis vingt ans. Avant cette époque, il était à Montdoré, où il s'est occupé de travaux agricoles pour le compte de M. de Truchis.

Depuis qu'il est à Selles, il a importé l'élevage du mouton, qui n'y existait pas, il a créé ou amélioré des prairies naturelles appartenant à M. Garcin, ancien avocat à la cour d'appel de Paris.

Votre Commission n'ayant pas de renseignements complets sur les travaux dont il vient d'être parlé, a cru devoir les considérer comme ayant été faits dans un intérêt tout à fait personnel.

Elle a cru devoir insister davantage sur les choses existantes, et elle a pu reconnaître que M. Henry a fait, à une époque assez éloignée, des conférences agricoles aux cultivateurs, et que, depuis, il ne donne que fort peu de leçons d'agriculture, même à ses élèves.

Il y a quelques années, M. Henry s'est rendu, pour une somme de 75 fr., propriétaire d'un terrain communal où avaient existé des carrières. Il a nivelé ce terrain, dont la nature est tout à fait mauvaise, l'a ensemencé en luzerne, dont l'aspect n'est pas très-beau. Ensuite il a planté environ soixante pieds d'arbres établis en haut-vent. Ces arbres ont été greffés et montrent assez de vigueur, mais ils n'ont pas

été convenablement conduits ; les deux greffes sont restées et présentent une fourche à 1^m50 du sol.

La dépense d'appropriation de ce terrain a coûté 400 fr. Votre Commission, en raison de la dépense, a dû regarder cette opération comme très-onéreuse plutôt que productive.

Quant au jardin de M. Henry, il ne consiste qu'en un potager de quelques ares, dont le soin est entièrement confié à sa femme.

Votre Commission regrette de n'avoir pas rencontré chez M. Henry, qui est depuis vingt ans dans cette commune, des choses qui méritent d'être signalées et en rapport avec ce qu'elle avait cru devoir y trouver.

M. GAVOUÉ, instituteur à Mignavillers.

M. Gavoué, instituteur dans cette commune depuis très-peu de temps, à peine un an, n'a pu faire beaucoup pour l'agriculture.

Aussi votre Commission, ne pouvant juger du mérite de M. Gavoué par des faits, l'a-t-elle encouragé à suivre la voie qu'il s'est tracée pour arriver à mériter une de vos récompenses.

Concurrents pour les primes au reboisement.

M. MONGET, régisseur à Villersexel.

M. Monget, régisseur de M. le comte de Grammont, a, dans ces dernières années, transformé en bois un terrain d'une surface d'environ 4 hectares, dont la nature et la médiocre qualité ne permettaient pas une culture rémunératrice.

La principale essence que l'on y rencontre est le peuplier blanc.

M. Monget a fait, au sujet de la plantation, de l'élagage

des jeunes sujets, des binages, des études assez intéressantes que votre Commission serait heureuse de vous faire connaître si la communication lui en avait été faite comme elle l'avait demandé.

Néanmoins votre Commission peut vous dire que la plantation a parfaitement réussi, et adresse à M. Monget les plus sincères félicitations, en vous faisant observer qu'il a déclaré ne pas vouloir concourir pour la prime, mais simplement vous soumettre ses travaux.

MM. PHILIPPE, BOHÈME, PARISEY, TAVERNE, PANCHOT
et **GAVOILLE**, gardes forestiers.

Votre Commission, après avoir examiné les demandes faites par M. le Conservateur des forêts au nom des gardes Philippe, Bohème, Parisey, Taverne, Panchot et Gavoille, s'est demandé si les travaux exécutés par ces six préposés forestiers rentrent bien dans ceux que la Société d'agriculture a l'intention de récompenser en créant des primes pour le reboisement.

Tous ces gardes sont signalés pour avoir fait des améliorations plus ou moins importantes dans les bois de l'Etat ou des communes.

Votre Commission a cru comprendre que la Société d'agriculture avait en vue de récompenser, par ses primes, tous les travaux faits dans le but de convertir en bois des terrains, tels que friches ou autres de ce genre, dont la nature les rend incapables de donner lieu à une culture productive.

Dans le cas où son interprétation serait fausse, elle vous propose de confier à M. le Conservateur des forêts le soin de l'attribution de vos primes pour le reboisement.

Concurrents pour les primes aux engrais.

M. ESTIENNE, Nicolas, à Selles, canton de Vauvillers.

M. Estienne possède environ quinze animaux, dont le fumier, au fur et à mesure de sa sortie des étables, est disposé sur une plate-forme de 5 mètres de long sur 3 mètres de large, et sous laquelle est creusée une fosse à purin, maçonnée et cimentée, d'une capacité de 6 mètres cubes.

Le purin recueilli dans la fosse sert à l'arrosage du fumier, et, à l'aide d'une pompe, le surplus est conduit par des tuyaux sur un pré sec de création récente.

Votre Commission n'a pas trouvé la plate-forme à fumier convenablement établie. Le purin provenant de l'égouttement du tas ne se rend pas entièrement dans la fosse et vient inonder la cour, de sorte qu'au moment de la visite, celle-ci présentait l'aspect d'un lac à demi-desséché.

Elle n'a pas trouvé non plus que l'utilisation du purin soit parfaitement entendue, M. Estienne ne s'en servant pour l'irrigation de son pré que lorsque des pluies lui permettent de le mélanger d'eau, de sorte qu'alors il arrive que les eaux devenues abondantes entraînent forcément en dehors du pré la plus grande partie du purin.

Votre Commission a conseillé à M. Estienne de répandre plutôt son purin à l'aide d'un tonneau et après l'avoir mélangé d'eau, afin d'en retirer le maximum d'effet, et de pouvoir arroser dans le moment le plus convenable et sans être subordonné à l'attente des pluies.

M. CORNIBERT, à Corbenay, canton de Saulx.

M. Cornibert cultive 9 à 10 hectares, et entretient dix têtes de bétail. Ses étables sont parfaitement pavées, et il existe,

en arrière des animaux, une rigole conduisant les urines dans la fosse à purin, de sorte qu'aucune partie des liquides non absorbés par les litières ne se perd.

Le fumier, au sortir des étables, est entassé sur une plateforme bien établie, dont les égouts s'écoulent dans la fosse à purin creusée dans la partie basse, et d'une capacité de 3 mètres cubes.

Le fumier est arrosé de purin à l'aide de seaux, la pompe devenant inutile par suite des dispositions prises pour l'utilisation de l'excédant de ce liquide.

De la fosse, le purin se rend, par une rigole en pierres d'une longueur de 15 mètres, dans un réservoir situé à l'extrémité du jardin attenante à la route, qui y amène aussi les égouts des fumiers du village et les eaux des pluies.

A la partie inférieure du réservoir se trouve un trou fermé par une grille formant obstacle au passage des matières solides. De là le purin s'écoule dans un canal souterrain tout en pierres, d'une longueur de 200 mètres, pour se répandre sur deux prés dont la contenance est d'environ 2 hectares.

La dépense nécessitée pour cette appropriation s'élève à 600 fr.

Le purin, mélangé aux égouts de la route et du village, arrose ainsi les prés au sortir du canal en se répandant dans des rigoles de niveau, de sorte que l'irrigation se fait par infiltration.

Le résultat obtenu par M. Cornibert est magnifique. Ses prés donnent plusieurs coupes, fournissant à l'hectare de 6,000 à 7,500 kilogrammes de foin de bonne qualité, tandis que les prairies voisines ne donnent que moitié de cette quantité.

Votre Commission a visité ces travaux avec le plus grand intérêt, et signale d'une manière particulière les résultats obtenus par les efforts de M. Cornibert, auquel elle exprime son entière satisfaction.

M. VERNIER, Auguste, à Lure.

Votre Commission a constaté que M. Vernier, tant de fois lauréat de la Société, continue toujours, comme par le passé, à prodiguer tous ses soins aux fumiers, et que, mieux que personne, il sait que la bonne tenue des fumiers est un des éléments principaux et indispensables de la prospérité du cultivateur.

M. BAVEREY, François, à Saint-Germain.

Comme le mentionne le rapport qui vient de vous être soumis sur l'exploitation de M. Baverey, les fumiers sont entourés des soins les mieux entendus, qui ont déjà valu plusieurs récompenses à leur auteur.

Votre Commission exprime à M. Baverey toute sa satisfaction.

M. MAMY, à Conflans.

M. Mamy a été déjà tant de fois récompensé pour tout ce qui concerne la bonne tenue d'une exploitation, que nul mieux que lui ne sait le prix des engrais et n'est convaincu du bénéfice qu'ils procurent quand ils sont parfaitement soignés.

Aussi votre Commission n'a-t-elle pas été surprise de trouver chez M. Mamy un fumier parfaitement conduit et arrosé à l'aide d'une pompe placée sur la fosse à purin.

CONCLUSIONS DE LA COMMISSION.

Après vous avoir exposé le compte-rendu de l'examen qu'elle a fait de chacun des concurrents, votre Commission vous résume ainsi ses propositions :

Prix d'honneur.

1^{er} prix, non attribué.

Rappel de 2^e prix à M. Haustête, à Betoncourt-Saint-Pancras, pour le bon entretien des améliorations qu'il a faites sur sa propriété et qui lui ont valu le 2^e prix d'honneur en 1869.

2^e prix, 3^e prix, non attribués.

Mention très-honorable et 200 fr. à M. Henry, Honoré, à Pomoy, pour ses améliorations foncières et pour sa création de prés, qu'il irrigue en détournant les purins et les eaux d'une partie du village.

Mention honorable et 100 fr. à M. Baverey, François, à Saint-Germain, pour les soins donnés à sa culture et ses nombreux essais en vue de propager les nouvelles méthodes.

Étables.

1^{er} prix, consistant en une houe à cheval avec buttoir et une somme d'argent, à MM. Eme frères, au Grand-Magny, pour la bonne tenue de leurs étables et les soins donnés à leurs animaux, dont l'ensemble est admirable.

2^e prix et 100 fr. à M. Henry, Jean-Baptiste, à Amont, pour le bon entretien de son bétail et les soins qu'il y apporte, malgré la disposition si mauvaise de ses étables.

Domestiques.

1^{er} prix et 120 fr. à Mélot, Xavier, chez M. Boyon, Jules, à Genevreuille, depuis vingt-sept ans, pour son intelligence et son activité aux travaux agricoles.

2^e prix et 80 fr. à Piercy, Constance, chez M. Jeanpâris, à Ehuns, depuis dix-sept ans, pour son zèle au travail et son dévouement.

Enseignement agricole.

Votre Commission, heureuse d'avoir rencontré dans l'arrondissement de Lure des instituteurs qui se font un devoir de coopérer au succès de l'agriculture par leurs leçons et leurs exemples, regrette de voir le programme aussi restreint à l'égard des encouragements à donner à l'enseignement agricole, et vient vous demander de vouloir bien ajouter à la médaille d'or inscrite au programme un second prix et un troisième. Elle vous demande en outre de joindre à chacun de ces trois prix une série de tableaux relatifs à l'enseignement agricole, tableaux très-intéressants, qui laisseront dans les écoles une preuve de la sollicitude de la Société pour l'enseignement agricole.

Elle vous fait les propositions suivantes :

1^{er} prix, à M. Duchanoy, instituteur à Champagney, pour sa plantation d'arbres fruitiers et leur conduite, pour son enseignement agricole théorique à ses élèves.

2^e prix, à M. Girardot, instituteur à Saint-Germain, pour ses nombreux conseils aux cultivateurs, pour la tenue de son jardin potager et pour son enseignement agricole.

3^e prix, à M. Boileau, instituteur à Citers, pour l'excellente

tenue de son jardin, la plantation et la conduite de ses treilles et son enseignement agricole.

Engrais.

Prix unique, 50 fr. à M. Cornibert, à Corbenay, pour l'aménagement de ses fumiers et l'utilisation du purin à l'arrosage des prairies naturelles.

Le Rapporteur de la Commission de 1874,

E. TISSIER.

La Société, après avoir entendu la lecture du rapport qui précède, et en avoir délibéré, a adopté les propositions de la Commission, et a fixé les primes accordées comme suit :

Prix d'honneur.

Rappel de 2^e prix, médaille d'or à M. Haustète, à Betoncourt-Saint-Pancras.

Mention très-honorable, 200 fr. à M. Henry, Honoré, à Pomoy.

Mention honorable, 100 fr. à M. Baverey, François, à Saint-Germain.

Etables.

1^{er} prix, une houe à cheval et une somme d'argent à MM. Eme frères, au Grand-Magny.

2^e prix, 100 fr. à M. Henry, Jean-Baptiste, à Amont.

Domestiques.

1^{er} prix, 120 fr. à Mélot, Xavier, chez M. Boyon, à Genevreuille.

2^e prix, 80 fr. à Piercy, Constance, chez M. Jeanpâris, à Ehuns.

Instituteurs.

1^{er} prix, médaille de vermeil, 100 fr. et une série de tableaux à M. Duchanoy, à Champagney.

2^e prix, médaille d'argent, 70 fr. et une série de tableaux à M. Girardot, à Saint-Germain.

3^e prix, médaille de bronze, 50 fr. et une série de tableaux à M. Boileau, à Citers.

Reboisement.

Médaille de bronze grand module à M. Monget, régisseur à Villersexel.

Prime de 45 fr. au garde Philippe, à Hautevelle.

— 40 fr. — Taverne, à Linxert.

— 35 fr. — Bohême, à Mailleroncourt-Saint-Pancras.

— 30 fr. — Panchot, à La Côte.

— 25 fr. — Parisey, à Saint-Loup.

— 25 fr. — Gavaille, à Frahier.

Engrais.

Prix unique, 50 fr. à M. Cornibert, à Corbenay.

UN PRÉCIS

DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE L'EMPIRE ROMAIN

au IV^e siècle.

LE GÉOGRAPHE JUNIOR & SA DESCRIPTION DE LA TERRE.

Le cardinal Angelo Mai a publié, dans le tome III de sa collection ayant pour titre : *Classici auctores e vaticanis codicibus excerptis*, un manuscrit latin renfermant une description de la terre. C'est en 1830, dans la bibliothèque du monastère de Cava, près de Salerne, que le savant cardinal a découvert ce manuscrit. Mabillon en avait déjà eu connaissance, car il en fait mention dans son voyage littéraire en Italie. Muratori en parle aussi, et Jacques Godefroy en publia une partie comme appendice à ses commentaires sur Solin, à Genève, en 1628. Il tenait ce manuscrit de Saumaise, à qui il avait été donné par Juret. L'édition publiée par Godefroy est en grec et en latin, et manque des premiers chapitres. Mais si cet ouvrage n'est pas inédit, il n'a jamais obtenu l'honneur d'une traduction française, et pourtant nous espérons montrer qu'il le méritait bien, sinon par son importance, du moins par les détails qu'il fournit sur un point de l'histoire de l'antiquité jusqu'à présent peu connu.

M. Mai a attribué ce traité de géographie à un philosophe

qu'il a appelé Junior, parce que l'auteur cite des philosophes anciens, tels que Bérose et Apollonius, dont il a consulté les écrits pour rédiger son ouvrage. Ce philosophe Junior, puisque tel est le nom sous lequel il est connu, a vécu certainement sous le règne de Constant. Les motifs qui justifient cette opinion sont nombreux. D'abord l'auteur est chrétien, et ouvertement chrétien, ce qui prouve qu'il a vécu sous ou après Constantin, car les chrétiens avant ce règne n'affichaient guère leur foi religieuse que dans des ouvrages de polémique, de morale ou de philosophie, et non dans des traités spéciaux. Mais trois faits cités par Junior sont encore plus caractéristiques, et déterminent presque mathématiquement l'époque à laquelle il a écrit. Ainsi, lorsqu'il parle de Trèves, il fait remarquer que c'est la résidence de l'empereur ; et, en effet, Constantin-le-Jeune et Constant, son frère, fils de Constantin-le-Grand, ont résidé à Trèves. Il parle aussi de tremblements de terre ayant détruit les villes de Dyrrachium et de Rhodes. Or, d'après une lettre de S. Jérôme, la première de ces catastrophes eut lieu en 350, et la seconde, d'après Cedrenus, la huitième année du règne de Constant, c'est-à-dire en 345. Ainsi, grâce à ces détails, on peut assigner à cette description de la terre la date de 350 ou 351.

Ce manuscrit est loin d'être dépourvu d'intérêt, nous espérons le faire voir dans cette courte étude, sous le point de vue philologique et sous celui des connaissances géographiques.

I.

Au premier aspect, le latin de Junior paraît si lourd, si barbare, il y a une si grande abondance de répétitions dans le récit, une telle négligence de la forme littéraire, qu'on serait presque tenté de supposer qu'on est en présence non d'un texte original écrit primitivement en latin, mais plutôt

d'un traité rédigé en grec, et qui n'aurait été traduit que bien postérieurement en latin.

Ce qui pourrait militer en faveur de cette opinion, c'est que l'auteur habitait très-probablement l'empire d'Orient, où la langue grecque dominait généralement au IV^e siècle. En effet, sa description des provinces orientales de l'Empire est beaucoup plus complète que celle de l'Occident. Il cite les moindres villes de la Syrie, de l'Asie-Mineure ou de l'Égypte, tandis que c'est à peine s'il mentionne, dans les Gaules, Trèves et Arles. Il parle de la Grande-Bretagne et de l'Espagne, mais n'en énumère aucune ville; les îles de Corse et de Malte sont omises dans sa nomenclature, qui ne présente, au contraire, pas de lacune importante lorsqu'il s'agit des Cyclades. Il est donc certain que Junior habitait l'Asie, la Thrace ou la Macédoine. Mais, malgré ces motifs, qui porteraient à considérer le texte latin publié par le cardinal Mai comme une traduction faite peut-être au VII^e ou au VIII^e siècle, nous nous rangeons à l'avis de M. Louis Quicherat, qui fait autorité en cette matière. Ce savant a admis, en effet, que cet ouvrage appartenait encore à la littérature latine, puisqu'il a enchâssé plusieurs expressions de Junior comme exemples dans le dictionnaire classique qu'il a publié. La langue, il est vrai, n'en saurait être comparée à celle des auteurs contemporains ou même postérieurs, à celle de S. Jérôme, de S. Augustin, d'Ammien Marcellin ou de Jornandès. Les formes étranges, les barbarismes y sont nombreux; la même expression est employée coup sur coup, sans que l'écrivain ait eu souci d'éviter le mauvais effet produit par ces répétitions. Toutefois ces négligences grossières n'empêchent pas la phrase d'être toujours latine dans sa facture et dans sa construction. Un moine lettré, traducteur de cet ouvrage au VII^e siècle, eût certainement évité ces barbarismes, ces solécismes, ces répétitions, mais sa phrase n'eût pas eu assurément un tour aussi latin.

Ce traité a donc été écrit en latin ; mais son auteur, qui était assurément un homme instruit et versé dans les lettres, puisqu'il cite Bérose, Apollonius, Manéthon, Josèphe, Ménandre, Thucydide, qu'il ne manque pas de parler des villes célèbres par leurs cours de droit, de philosophie ou de littérature, devait, au double titre de savant et d'habitant de l'Orient, employer la langue grecque. Voulant pourtant rédiger un traité élémentaire de géographie renfermant des renseignements précis et sommaires, il crut devoir le mettre à la portée du public qui était appelé à le consulter, c'est-à-dire des marchands, des voyageurs, des fonctionnaires inférieurs, et pour cela il l'écrivit en langue vulgaire. D'ailleurs, il n'avait pas probablement une grande habitude de l'idiome littéraire de Cicéron et de Virgile, qui commençait déjà beaucoup à s'altérer ; il connaissait au contraire ce latin usuel répandu dans les moyennes et basses classes de l'Empire, dont on retrouve, du reste, des traces dans les meilleurs écrivains. Comme c'était principalement à ces classes qu'il s'adressait, il se servit de la langue vulgaire qu'elles parlaient. Ces considérations peuvent seules expliquer la barbarie du style de Junior, tout en permettant d'admettre l'authenticité du texte. Quant à rejeter les fautes grammaticales que nous avons signalées sur des erreurs de copistes, nous pensons que c'est impossible ; car en attribuant aux copistes quelques barbarismes ou quelques solécismes, on ne peut pourtant pas voir en eux les auteurs des répétitions, des expressions vicieuses, des mots détournés du sens qu'ils ont chez les bons écrivains.

Ainsi le traité de Junior a été écrit en latin vulgaire, vers le milieu du IV^e siècle, afin de donner à un public peu instruit des notions précises sur les divers pays du monde connu des Anciens, avec l'indication de la population des diverses provinces, de leurs productions agricoles, de leur commerce, de leur industrie, des villes remarquables, des monuments

qu'elles renferment et des plaisirs qu'elles peuvent offrir. Il ne peut pas être comparé, sous le point de vue de la science géographique, aux ouvrages de l'antiquité grecque et latine, aux écrits de Ptolémée, de Strabon, de Plin l'Ancien, de Pomponius Mela ou de Solin ; il n'en présente pas moins un intérêt secondaire, en ce qu'il montre quelles étaient au IV^e siècle les idées généralement reçues, courantes, si nous pouvons nous servir de cette expression, en fait de géographie. Ce traité peut donc être mis sur le même rang que l'itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, les Notices de l'Empire, les cosmographies d'Ethicus Hister et de l'Anonyme de Ravenne. Comme ces ouvrages, il fait voir que la décadence générale s'était étendue à la géographie aussi bien qu'aux autres branches de la littérature et des sciences. Inutile d'y chercher cette abondance de détails et de développements qui fait le charme des ouvrages de Strabon et de Plin l'Ancien. On reconnaît aussi que le cercle des connaissances géographiques s'était considérablement resserré à l'Orient et même à l'Occident. Dans tout ce qui n'est pas monde romain, il règne une confusion presque inextricable. L'auteur ne fait, pour ainsi dire, que citer des noms qui lui ont été peut-être transmis oralement, et qu'il a estropiés en les transcrivant.

Ptolémée, qui donne une description assez exacte de l'Inde et d'une partie des contrées de l'extrême Orient, semble n'avoir pas été connu de Junior, tant il y a peu de précision dans ce qu'il nous dit de ces pays. Il est vrai que dans l'intervalle de temps qui le sépare de Ptolémée, il s'était établi dans l'Asie centrale un royaume, celui des Sassanides, qui avait mis comme une barrière entre l'empire romain et l'Inde. Mais, malgré ses lacunes et ses erreurs grossières, la description de la terre de Junior présente un vif intérêt ; c'est que, par les détails qu'elle donne sur les productions, le commerce et l'industrie des provinces, elle peut être considérée comme un précis de géographie commerciale de l'empire

romain. Nous allons essayer d'en extraire les particularités les plus curieuses, en passant successivement en revue les pays hors du monde romain et les provinces de l'Empire.

II.

Dans un chapitre préliminaire, l'auteur expose nettement la marche qu'il se propose de suivre dans la description de la terre. « Nous devons, dit-il, montrer comment le monde fut créé par Dieu, puis quelles sont les nations établies de l'Orient à l'Occident, combien il y a de peuples barbares, enfin quelle est l'étendue de l'empire romain. Raconter combien il y a de provinces dans le monde, quelle est leur situation soit au point de vue physique, soit au point de vue politique, combien il y a de villes dans chaque province, ce qu'il y a de remarquable dans chaque ville, nous a paru un travail non dépourvu d'utilité et d'intérêt. »

Après avoir indiqué les sources où il a puisé les éléments de son récit, qui sont les livres de Moïse, de Béroze, philosophe chaldéen, de Manéthon, savant égyptien, d'Apollonius, de Josèphe, savant juif, prisonnier des Romains, de Ménandre d'Ephèse, d'Hérodote et de Thucydide, ainsi que les traditions orales qu'il a pu recueillir par sa conversation avec des hommes instruits, il aborde la description de la terre par l'énumération des peuples de l'extrême Orient. Il en cite sept avant d'arriver à l'*India major*, qui est sans aucun doute pour lui l'Inde au-delà de l'Indus, car il semble vouloir désigner sous le nom d'*India minor* la contrée comprise entre l'Indus à l'est, le Cophènes, le Paropamise et l'Ara-chosie, contrée que les géographes anciens appelaient l'*India cis Indum*, et qui correspond aux parties orientales du Caboul et du Béloutchistan actuels.

Le premier peuple qu'il indique à l'Orient est celui des

Camarini. Cette nation habite, selon lui, la région que Moïse a décrite sous le nom d'Eden. Les habitants de ce pays, dit-il, sont honnêtes et très-pieux. On ne rencontre chez eux ni vice moral, ni vice corporel. Ils se nourrissent d'un pain qui, chaque jour, leur tombe du Ciel, et usent, pour boisson, de miel aromatique. Le feu leur est fourni par la chaleur solaire, qui est si grande lorsque le soleil darde ses rayons, qu'ils seraient tous embrasés s'ils ne se plongeaient immédiatement dans le fleuve. Ils se régissent sans gouvernement. Ils ne sont sujets à aucune maladie, et ne connaissent aucune sorte de vermine. Les détails que donne Junior sur la manière dont les *Camarini* recueillent les pierres précieuses sont assez curieux. Leurs montagnes, dit-il, abondent en émeraudes, en hyacinthes, en escarboucles et en saphirs. Comme elles sont traversées par un fleuve qui, dans son cours rapide, en creuse les flancs et en détache une partie de la surface, ils placent dans les endroits resserrés de ce fleuve des filets où viennent se déposer les objets entraînés par le courant, entre autres les pierres précieuses. Mais s'ils ne sont soumis à aucune infirmité, les *Camarini* ne peuvent pourtant échapper à la mort. Ils ont toutefois l'avantage de connaître d'avance le jour de leur décès, car tous ne meurent qu'à l'âge de cent ans, et l'aîné ne voit jamais la mort du plus jeune. Quand l'un d'entre eux sent que le jour de son trépas approche, il se construit un cercueil de bois odoriférants, et lorsque sa dernière heure arrive, il salue les assistants, leur dit adieu, puis se couche dans son cercueil, où, avec la plus grande sérénité d'âme, il paie son tribut à la nature. Leur territoire comprend soixante-dix journées de marche.

Quel est le peuple que Junior désigne sous le nom de *Camarini*? Il est certain que si ce peuple habitait hors de l'Inde, ce devrait être encore plus à l'Orient, et par conséquent son nom ne peut être une corruption du mot *Carmani*; car la Carmanie des Anciens correspond à l'Afghanistan mo-

derne, qui est situé à l'ouest de l'Inde. Il faut donc chercher la position des *Camarini* à l'est de l'Inde. Or, avec leurs idées fausses sur l'orientation et le système géographique de l'Asie, les Anciens plaçaient à l'est de l'Inde le pays des Sères. C'est dans cette contrée, croyons-nous, qu'habitaient les *Camarini*. « Il est remarquable, dit M. Walckenaër dans sa description historique de la terre, qu'en persan, le mot *ser* signifie *extrémité, limite*, et que le nom de Sères a été dans l'antiquité celui du dernier peuple connu vers l'Orient. » Cependant ce pays était en réalité situé au nord et non à l'est de l'Inde. Mais il ne faut pas oublier que les Anciens admettaient l'existence d'un Océan hyperboréen, dont la mer Caspienne n'était en quelque sorte qu'un grand golfe, et qui venait baigner les extrémités septentrionales de l'Asie à une faible distance au nord des monts Ottorocoriens ou monts Himalaya actuels. Ils étaient donc obligés de placer à l'est des régions situées au nord, sous peine de bouleverser tout leur système géographique. Le pays des Sères, d'après Ptolémée, renfermait les Issédons et les Asmiréens, et paraît avoir compris non-seulement la vallée de Sérinagor, mais encore toutes les vallées qui sont au nord de l'Inde, le Kachemyre, le Boutan et la partie méridionale du Thibet, la seule contrée du monde, dit M. Walkenaër, d'où l'on tire encore aujourd'hui la *serica materies*, c'est-à-dire non la soie, comme on l'a cru longtemps, mais le poil de chèvre, avec lequel on fabrique les tissus de laine les plus précieux. Si on rapproche le nom de *Camarini* de celui d'Asmirœa, nom d'une ville importante des Sères, on peut de la similitude des mots en conclure que cette ville était la capitale de ce peuple. Comme la Sérique comprenait aussi, d'après l'opinion de tous les commentateurs des géographes anciens, le Kachemyre, le terme *Camarini* n'est peut-être qu'une forme latinisée de ce mot. Le Kachemyre est, dit-on, l'ancienne Caspérie; mais cette dénomination, que l'on trouve dans les géographes latins de

l'époque classique, a pu dégénérer en celle de *Camarini*, et ce terme serait ainsi l'intermédiaire entre le nom ancien de Caspérie et celui actuel de Kachemyre.

Les récits purement fabuleux de Junior une fois rejetés, en comparant ce qu'il dit des *Camarini* avec ce que Strabon, Pline l'Ancien, Pomponius Méla, Solin et Ptolémée rapportent des Sères, et avec les traditions indiennes, on est frappé des points de similitude que l'on trouve dans ces diverses descriptions. Strabon donne aux Sères deux cents ans de vie, un amour inaltérable de la justice, de l'éloignement pour la guerre, point de goût pour les arts. Pline l'Ancien dit qu'à des mœurs inoffensives les Sères joignent quelque chose de sauvage; ils fuient l'approche de tous les hommes, si ce n'est des marchands. Pomponius Méla et Solin les représentent comme amis de la justice et très-connus par la manière dont ils font le commerce, en exposant leurs marchandises dans la solitude. Enfin, selon Ptolémée, ce sont les plus paisibles de tous les hommes, n'ayant aucun commerce avec les autres nations, vivant très-longtemps, et finissant leur vie sans être malades. Il est à remarquer aussi que la ville de Kachemyre était appelée autrefois par les Hindous *Sirinagor*, c'est-à-dire *ville du bonheur*, et que la province de ce nom n'est qu'une vallée délicieuse dont le sol est très-fertile et le climat très-doux. Si on rapproche tous ces renseignements de la description de Junior, il est permis d'assimiler ce pays des *Camarini* à la province de Kachemyre. Seulement il plaçait cette région à l'est et non au nord de l'Inde, comme elle est en réalité située, et il a encore exagéré les récits merveilleux que les trafiquants perses et juifs faisaient circuler sur le pays des Sères.

Ce qui paraît confirmer cette opinion, c'est que les peuples énumérés par Junior comme voisins des *Camarini* habitaient aussi cette partie du nord de l'Inde dans laquelle il faut voir, avec tous les auteurs qui ont traité cette matière,

Gosselin, Malte-Brun, d'Anville, le pays des Sères. Après les *Camarini*, il cite, en effet, les *Brachmanæ*. La plupart des géographes anciens ont parlé des *Brachmanæ* ou *Brachmani*, qu'ils ont aussi quelquefois désignés sous le nom de *Gymnosophistes*; ce sont les Brahmanes actuels. Ils ne sont pas tous d'accord, il est vrai, sur la région de l'Inde qu'occupait ce peuple. Pline l'Ancien, d'ailleurs, fait remarquer que cette dénomination était commune à beaucoup de peuplades particulières qui habitaient, les unes, les bouches du Gange, d'autres, la partie méridionale de la Péninsule indienne près du cap Comorin, d'autres, enfin, le pays montagneux situé au nord de l'Inde. Nous pensons que les *Brachmanæ* de Junior sont ceux du nord de l'Inde, de cette contrée par conséquent voisine de la Sérique, à l'est du Gange, dans lequel se rend la rivière nommée autrefois le *Brachmanus*, d'après d'Anville (le *Brahma-Poutra*), rivière qui descend du Thibet. D'Anville assigne cette position aux *Brachmani*. Ils confinaient donc à la vallée de Kachemyre. Ptolémée plaquit dans la même région les *Gymnosophistes*, qui, comme nous l'avons dit, ne sont autres que les *Brachmani*. Leur territoire n'avait, selon Junior, qu'une étendue de cinq journées de marche, soit une centaine de kilomètres.

Après les *Brachmanæ*, nous trouvons dans la description qui nous occupe un peuple appelé *Emer*. Il devait occuper la contrée où est située la ville actuelle d'Adjmir, que Ptolémée désigne sous le nom de Gagasmira, et qu'il place vers le haut de la rivière d'Orbadari.

Quant à la contrée appelée *Nebus*, où l'on commençait à trouver la domination des rois, on ne peut l'assimiler, ce nous semble, qu'au Népaul méridional, pays voisin de celui que Junior cite après, et qu'il nomme *Dysap*. Ce mot est bien certainement une corruption du nom du fleuve Hydaspes, dont il est question dans Arrien, Strabon et Quinte-Curce. Ptolémée l'appelle Bidaspes; en sanskrit son nom est Bedusta, et en

persan et mongol, Chelam. C'est le Chelem des géographes modernes, car c'est à tort que d'Anville a pris ce cours d'eau pour l'Indus. Le Chelem ou Hydaspes a sa source dans la province de Kachemyre, et il est navigable pour les vaisseaux de deux cents tonneaux jusqu'à Sérinagor, capitale de cette province. Junior a-t-il commis une grossière erreur en prenant le nom d'une rivière pour celui d'une contrée, ou bien le nom du cours d'eau s'était-il étendu à la contrée qu'il traversait? Nous ne saurions résoudre cette question. Cependant il nous semble que la contrée que notre auteur a voulu désigner devait correspondre au centre du Punjab actuel.

Après la contrée dite Dysap, vient un peuple appelé *Choneum*, qu'il faut probablement assimiler aux habitants du pays qui avait pour capitale Chonnanagara, ville que Ptolémée place non loin de Gagasmira, et qui devait être située aussi dans le Punjab actuel.

Il ne nous reste plus qu'à déterminer quelle est cette région de *Diva* que Junior représente comme gouvernée par les grands et comprenant cent trente journées de marche, c'est-à-dire une assez grande étendue. Le mot *dive*, en sanskrit et dans toutes les langues indiennes, signifie île (d'où la terminaison *dive* dans Laquedives, Maldives). On peut en conclure que ce nom de *Dive* devait s'appliquer à une île. Or, parmi les îles qui entourent l'Inde, il en est une qu'un géographe du VI^e siècle, Cosmas l'Indicopleuste, nomme *Seelen-Dive*, et qui n'est autre que l'île de Ceylan, l'ancienne Taprobane de Pline le Naturaliste. Ptolémée appelle Taprobane *Salike*, forme qui se rapproche beaucoup de celle donnée par Cosmas et du nom actuel. Au IV^e siècle, c'était déjà probablement l'appellation *Seelen-Dive* qui avait remplacé le nom ancien de Taprobane, et Junior, en transcrivant ce mot, l'a estropié pour n'en conserver que la terminaison. Nous ne mettons donc pas en doute qu'il n'ait voulu désigner l'île de Ceylan, voisine d'ailleurs des contrées qu'il a énumérées plus haut

dans sa description. On pourrait, il est vrai, voir dans *Diva* une corruption de Java ; mais il est fort douteux que les anciens aient connu même de nom les îles de la Sonde. Ptolémée parle bien des îles *Sabadibæ* et *Jabadiu*, placées au sud de la Chersonèse d'or (presqu'île de Malakka), qu'on a assimilées à Sumatra et à Java. Il fait remarquer qu'elles renferment des perroquets blancs (ces oiseaux se trouvent, en effet, en grand nombre dans les îles de la Sonde), et qu'elles sont voisines d'îles habitées par des satyres (probablement par des grands singes anthropomorphes). Mais les arguments qu'on ferait valoir, par suite de ces renseignements, pour assimiler ces îles à Sumatra et à Java, ne peuvent prévaloir contre l'objection qui résulte de la position attribuée à ces îles de *Sabadibæ* et de *Jabadiu*. Gosselin, en effet, dans sa savante *Géographie des Grecs*, fait remarquer avec raison que, dans le texte de Ptolémée et dans les cartes qui accompagnent toutes les éditions et tous les manuscrits, les deux points appelés *Jabadiu insulæ*, par le savant d'Alexandrie, sont placés dans le sens de la longitude, et ne peuvent par conséquent avoir aucun rapport avec la position de Sumatra, et encore bien moins de Java, comme l'avait pensé d'Anville. Il a plutôt voulu désigner des îles faisant partie des groupes, soit de Nicobar, d'Andaman ou de Mergui.

Ainsi, le pays que Junior désigne sous le nom de *Diva* est, sans aucun doute, l'île de Ceylan. Il représente cette région comme gouvernée par les grands. Pline dit aussi que les Taprobaniens élisaient un vieillard pour roi, qui, avec trente conseillers, gouvernait le pays. Le chef de l'ambassade qui vint de l'île de Ceylan à Rome saluer l'empereur Claude, était un de ces grands, et se nommait Rachias, selon Pline. Il est probable que ce que le naturaliste latin a pris pour un nom propre n'est que le mot *radjah*, titre générique des souverains et des grands feudataires dans l'Inde. *Diva* avait, d'après Junior, une étendue de deux cent vingt journées de marche.

Eratosthène lui donne une superficie de 700 stades, qui, selon le calcul de Gosselin, correspondraient à 70,000 kilomètres carrés, chiffre peu inférieur à celui de l'étendue réelle.

Après *Diva* vient l'*India major*. Quelle est la contrée désignée sous ce nom? Il faut remarquer qu'Eratosthène, dont le système géographique fut généralement adopté dans l'antiquité, puisque c'est d'après sa carte que Strabon, Méla, Pline, Solin, Ethicus, Paul Orose, Martianus Capella, l'Anonyme de Ravenne, Isidore de Séville, ont tracé leurs descriptions de l'Inde, avait altéré considérablement la forme de cette contrée. Il en traça, en effet, la plus grande étendue d'occident en orient, tandis qu'il aurait dû la porter du nord au midi. Cette méprise provenait de ce qu'il avait employé les mesures données par Mégasthène, géomètre chargé par Séleucus Nicator de mesurer la route suivie par son armée, dans la direction des longitudes, tandis qu'elles auraient dû être prolongées dans le sens des latitudes. Junior a suivi les erreurs d'Eratosthène, et c'est pour ce motif qu'il place à l'est de l'Inde toutes les régions que nous venons d'énumérer, tandis qu'au contraire elles étaient situées au nord ou au sud de ce pays. Ainsi, selon toute vraisemblance, l'*India major* de Junior devait correspondre à cette partie de l'Hindoustan que l'on trouve immédiatement après avoir traversé l'Indus. Elle fournissait, dit-il, l'étoffe dite *sericum*, qui est la soie (*serica materias* au contraire est l'étoffe en poil de chèvre dite cachemire). Dans cette partie de l'Inde, les Anciens plaçaient des Sères qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous avons déjà parlé à propos des *Camarini*. Ces Sères de l'Inde correspondent au pays appelé encore aujourd'hui Ser-Hend (la Sérinde d'Etienne de Bysance et de l'Anonyme de Ravenne, d'où, selon Procope, des moines importèrent dans l'empire grec le secret de l'éducation des vers à soie). Quant à l'*India minor*, c'est sans aucun doute l'Inde en deçà de l'Indus, correspondant aux régions orientales de l'Afghanistan

et du Béloutchistan actuels. Cette contrée confinait aux Perses, et leur fournissait des éléphants, dont ses habitants entretenaient des troupeaux innombrables.

Junior cite ensuite, avant d'arriver aux frontières de l'empire romain, deux peuples : les Perses, qu'il représente comme très-dangereux et très-habiles à la guerre ; ils ignorent, dit-il, les lois de la pudeur naturelle, et s'unissent par des mariages infâmes avec leurs sœurs et avec leurs mères ; le commerce les a beaucoup enrichis ; — les Sarrasins (probablement les nomades qui habitaient les déserts à l'ouest du Golfe Persique), qui vivent du gibier qu'ils abattent avec leurs arcs et du produit de leurs rapines. Ils sont encore plus impies et plus dangereux que les Perses, ne respectant leurs serments ni dans la guerre ni dans les relations commerciales. Les femmes passaient pour avoir chez eux la direction du gouvernement.

III.

Lorsque Junior arrive à la description des provinces romaines, on voit que sa science, sans être très-vaste, est cependant beaucoup plus sûre. C'est surtout au point de vue des productions des pays qu'il décrit, de leur commerce et de leur industrie, que les renseignements qu'il donne sont intéressants. Certes, Strabon, Pline, Pomponius Mela, abondent aussi en détails de ce genre. Junior les a condensés, et il a, en quelque sorte, extrait des écrits des géographes antérieurs les connaissances qu'il était indispensable au citoyen romain d'avoir sur chacune des provinces de l'Empire. Il a ajouté, en outre, aux renseignements commerciaux des notes sur les monuments les plus remarquables des villes citées et sur les différents genres de spectacles et de plaisirs qu'elles pouvaient offrir aux voyageurs.

Un coup d'œil rapide jeté sur sa description montrera tout l'intérêt qu'elle présente. Suivant toujours la même marche d'orient en occident, il pénètre dans l'empire romain par les provinces de Mésopotamie et d'Osdroëne (partie de la Mésopotamie séparée de la Syrie par le cours de l'Euphrate, qui ne devint province romaine que sous les successeurs de Constantin). Il cite leurs deux villes principales : Nisibis (Antiochia-Mydoniœ des Séleucides, Nesbin des Syriens) et Edesse (Calli-Rhœ des Séleucides, aujourd'hui Rhœa ou Orrhoaj). Leurs habitants sont représentés comme excellant dans le commerce et très-bons chasseurs. Ils reçoivent des Perses des denrées qu'ils exportent ensuite dans tout l'empire romain ; réciproquement, les marchandises qui leur viennent d'Occident ils les vendent ensuite aux Perses, sauf toutefois l'airain et le fer, dont l'exportation est interdite chez un peuple en hostilité presque perpétuelle avec l'Empire. Ces villes semblent ne se maintenir, dit Junior, que par la protection divine et la majesté du nom romain. Leurs fortes murailles ont toujours défié les attaques des Perses et leur permettent d'être des centres actifs d'affaires pour tout l'Orient.

La Syrie, qui vient ensuite, est divisée par Junior en trois provinces : la Phénicie, la Palestine et la Cœle-Syrie. Elle possédait de grandes et opulentes villes, parmi lesquelles il cite Antioche, résidence de l'empereur, remarquable par ses monuments publics et sa grande population ; — Tyr, dont les habitants sont enrichis par le commerce ; — Beyrouth, dans un site délicieux, avec une école de droit qui peut être considérée comme la pépinière des magistrats romains ; — Césarée, aussi heureusement située, et qui se distingue par un édifice à quatre portes monumentales (*telrpylum*) unique dans son genre ; — Laodicée, entrepôt général de marchandises, que l'on dirige ensuite sur Antioche ; — Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte, aussi importante au point de vue

commercial, et que Constantin, en faisant percer une montagne pour donner accès à la mer, a dotée d'un port très-vaste où les navires peuvent trouver un sûr abri contre la tempête; — Gaza et Ascalon, très-commerçantes aussi, et qui exportent dans toute la Syrie et dans l'Égypte un vin excellent; — Néapolis, d'une antique origine; — Tripoli, Scythopolis et Byblos, villes industrielles; — Héliopolis, au pied du Liban, qui fournit aux marchés d'esclaves du monde entier des femmes d'une rare beauté qu'on appelle *libanitides*; — enfin les belles villes de Sidon, de Sarepte, de Ptolémaïs, d'Eleuthéropolis et de Damas. Junior expose ensuite quelles sont les différentes productions et les diverses branches de commerce de ces villes. Il fait remarquer que Scythopolis, Laodicée Byblos, Tyr et Beyrouth exportent dans le monde entier de la librairie (*litteraturam*); Sarepte, Césarée, Néapolis et Lydda fournissent de la pourpre; en outre, leur territoire est très-fertile en vin, en huile et en grains. La Palestine, et surtout les environs de Jéricho, sont couverts de palmiers de la grande espèce, dite de Nicolas. Damas produit des dattes moins grosses mais meilleures, ainsi que des pistaches et des fruits en abondance.

Quant aux plaisirs que peut trouver le voyageur dans ces cités, Antioche, Laodicée, Tyr, Beyrouth et Césarée sont remarquables par leurs jeux du cirque; Laodicée fournit, en outre, aux autres villes des cochers excellents; Tyr et Beyrouth des mimes, Césarée des pantomimes, Héliopolis des joueurs de flûte, Gaza des athlètes combattant au pancrace, Ascalon des athlètes pour la lutte simple, pour le pugilat et des conducteurs de chars. Toutes ces localités, d'ailleurs, jouissent d'un climat tempéré.

A gauche de la Syrie, Junior place l'Égypte et la Thébaine, fertilisées, dit-il, par l'inondation du Nil, grâce à laquelle cette contrée abonde en productions agricoles de toute nature, si on en excepte l'huile; mais le froment, l'orge, les légumes

y viennent merveilleusement. Les Egyptiens se distinguent par leur goût pour les sciences. Ils disputent aux Chaldéens et aux Phéniciens l'honneur d'avoir inventé l'écriture. Dans leur métropole Alexandrie, on trouve des savants de toutes nations, des écoles de philosophie où sont enseignés tous les systèmes scientifiques. Cette ville importante est heureusement située pour recevoir les marchandises et les denrées alimentaires de tout l'univers. On y consomme des poissons de trois provenances différentes, d'étang, de mer et de rivière, ce qu'on ne rencontrerait dans aucune autre province. Elle trafique surtout avec les Indes et les pays barbares ; aussi elle est l'entrepôt qui fournit au monde entier les médicaments, les aromates et diverses autres marchandises précieuses. Mais ce qu'elle est seule à exporter, c'est le papyrus, qui, quoique de peu de valeur, est d'un usage si général que le commerce qu'en font ses habitants leur procure de gros bénéfices. Les campagnes environnantes sont très-fertiles, grâce aux débordements du Nil : une mesure de grains semée y rend, à la récolte, cent autres mesures. Aussi cette ville peut être considérée comme le grenier de Constantinople, de la Thrace et de tout l'Orient. Grâce à la sévérité des lois, il s'y commet peu de crimes. Les philosophes et les médecins y sont très-nombreux, et le climat en est très-tempéré.

A droite de l'Egypte vient, dans la description de Junior, l'Arabie, dont la capitale Bostra est une ville très-commerçante, qui possède aussi un temple avec quatre portes monumentales, l'un des plus remarquables édifices de ce genre. Puis, à droite de la Syrie, la Cilicie, pays fertile en vin, qu'il exporte dans les autres provinces. Il a pour ville principale Tarse. Ensuite la Cappadoce, dont les habitants sont fameux par leur courage ; sa capitale, Césarée, est située sous un rude climat ; aussi elle fait un grand commerce de vêtements en feutre (poil de lièvre, *leporinas vestes*), de fourrures dites

babyloniennes et de pelleteries de toutes sortes. Enfin la Galatie, dont la principale industrie consiste à acheter des étoffes pour les revendre au fisc impérial. Elle fournit des soldats excellents. C'est dans sa capitale, Ancyre, qu'on mange, dit-on, le pain le meilleur de tout l'Empire.

Junior énumère ensuite : la Phrygie, au sol fertile et aux hommes courageux, avec Laodicée pour capitale, ville qui exporte l'étoffe dite laodicéenne; — la petite Arménie, qui produit des bons cavaliers et des archers habiles; — la Paphlagonie et le Pont, pays riches, où les femmes sont remarquables par leur beauté et les hommes par leur honnêteté; — l'Isaurie, dont les habitants sont belliqueux, mais enclins au brigandage; — la Pamphylie, produisant et exportant beaucoup d'huile; — puis la Lycie, pays montagneux.

Viennent après : la grande Asie, avec ses nombreuses villes, la plupart importantes et situées au bord de la mer, parmi lesquelles Ephèse et Smyrne méritent d'être citées à cause du commerce qu'elles font et de leurs beaux ports; cette région est très-fertile et produit en abondance des vins variés, de l'huile, du riz, de l'épeautre et de la pourpre excellente; — l'Hellespont, dont les productions agricoles sont les mêmes, célèbre, en outre, par ses antiques cités de Cyzique, Troie, Ilion, ainsi que par la beauté de ses femmes; — l'heureuse Bithynie, avec les grandes villes de Nicée et de Nicomédie. Nicée présente une particularité remarquable et unique, c'est que les maisons y ont toutes la même hauteur, comme si cela eût été ordonné par un règlement d'ordre public. Nicomédie possède un excellent théâtre.

Junior passe ensuite en Europe et pénètre en Thrace, pays fertile et produisant des soldats excellents. On y voit deux villes splendides, Constantinople, l'ancienne Bysance relevée par l'empereur Constantin, mais dont les jeux du cirque sont malheureusement troublés par des rivalités qui dégénèrent en sanglantes séditions, et Heraclée, où l'on remarque deux

beaux édifices, le théâtre et le palais impérial. De Thrace il arrive en Macédoine, contrée riche en productions de toute nature, et qui exporte du fer, du plomb, du lard et du fromage dit de *Dardanie*, car la province de ce nom, qui a pour capitale la belle ville de Thessalonique, touche à la Macédoine. Ensuite se présente la Thessalie, dominée par l'Olympe et ses contre-forts, pays fertile surtout en blé. Vient après l'Achaïe ou Grèce, se divisant en Laconie et en Attique. Ce dernier pays, fait remarquer Junior, est montagneux, et produit à peine les denrées nécessaires à la consommation de ses habitants ; on y récolte des fruits, du miel exquis dit *attique*, et un peu d'huile. Mais il doit surtout sa célébrité aux philosophes et aux orateurs auxquels il a donné le jour, et il peut encore être considéré comme le centre intellectuel de l'Empire. Il possède deux villes principales : Corinthe, que son commerce rend florissante, avec un bel amphithéâtre, puis Athènes, qui ne brille plus que de l'éclat des études littéraires qui y sont cultivées. La Laconie fournit un beau marbre de couleur jaune safran dit *lacédémonien*. A l'Achaïe succèdent : l'Epire avec les villes d'Ephyre et de Nicopolis, cette dernière, fameuse par ses excellents poissons de mer ; — la Dalmatie, un peu plus au nord, qui a pour capitale la magnifique cité de Salone. Dyrrachium, qu'on y voyait autrefois, a été détruite par un tremblement de terre et reste ensevelie au fond des eaux.

Passant à l'Italie, Junior énumère successivement : la Calabre, fertile en toutes sortes de productions agricoles ; — le Brutium, qui exporte des étoffes ainsi que du vin excellent ; — la Lucanie, fournissant beaucoup de lard et de viandes salées, car ses montagnes sont couvertes d'excellents pâturages qui nourrissent de nombreux bestiaux ; — la Campanie, province peu étendue, mais qui se suffit à elle-même ; — enfin l'Italie proprement dite, avec ses nombreuses villes et ses riches campagnes. On y récolte différentes sortes de vins, tous exquis, savoir :

ceux du Picenum, de la Sabine, de Tibur et d'Etrurie. Mais ce qui fait la gloire de cette province, dit Junior, c'est de posséder la ville de Rome. Il ne peut énumérer tous les magnifiques édifices dont les empereurs se sont efforcés à l'envi de l'orner pour perpétuer leurs noms. On y trouve des amphithéâtres bien disposés, avec des gradins décorés de tablettes de bronze. Le Tibre, qui l'arrose, est la voie par laquelle lui parviennent toutes les marchandises de provenance étrangère. L'Etrurie, qu'on rencontre ensuite, est réputée par sa fertilité; c'est de ce pays que sortirent les premiers haruspices. On y voit les belles et riches cités d'Aquilée et de Milan.

Quittant l'Italie, il pénètre dans les provinces du Danube : la Mésie et la Dacie, pays exposés à de très-grands froids et dont les récoltes suffisent à peine à la consommation des habitants; la ville la plus remarquable est l'opulente Nayssus; — la Pannonie, que ses récoltes, ses troupeaux et surtout le commerce des esclaves ont enrichie, et dans laquelle les empereurs se sont toujours ménagé une délicieuse résidence; elle possède, en effet, deux grandes villes, Sirmium et Noricum (Junior prend ici le nom d'une province pour celui d'une ville), d'où provient l'étoffe dite *norique*. Les régions situées au nord du Danube sont habitées par des barbares et des Sarmates.

Viennent ensuite : les Gaules, province à laquelle la présence de l'empereur, qui lui est toujours nécessaire pour sa tranquillité, donne une grande importance et de nombreux avantages; ses deux villes principales sont Trèves, dans l'intérieur des terres, résidence de l'empereur, et Arles, à proximité de la mer, ce qui lui permet de recevoir des marchandises de tous les points de la terre pour les expédier ensuite à Trèves; les Gaulois sont braves à la guerre et manient les affaires avec intelligence; au nord-est se trouvent des peuplades gothiques (il y a confusion, sans aucun doute, entre les

Goths et les Germains); — l'Espagne, pays étendu et riche, grâce au commerce que ses habitants font avec habileté et qui porte surtout sur l'huile, la saumure, les étoffes de divers genres, les bêtes de somme, le lard, la sparterie; elle produit et exporte en grande quantité toutes ces marchandises. Elle est baignée par l'Océan, dont nul homme n'a pu décrire les différentes parties, car il offre la solitude du désert, et se présente, selon l'expression vulgaire, comme le bout du monde.

Ensuite, dit Junior, si l'on décrit un arc de cercle du côté du Midi, on trouve la Mauritanie, habitée par des barbares vivant comme des bêtes sauvages. Cette province fait pourtant un commerce considérable d'étoffes et d'esclaves, et produit du blé en abondance. Elle a pour capitale une grande ville appelée Césarée. A la Mauritanie succèdent : la Numidie, pays fertile, qui exporte aussi des étoffes et des bêtes fauves des plus belles espèces; — puis l'Afrique proprement dite, région riche entre toutes, où l'on trouve en abondance des fruits et des troupeaux, et qui pourrait à elle seule fournir l'huile nécessaire à la consommation de tout l'Empire. Entre autres grandes villes, il faut citer Carthage, fondée par la tyrienne Didon, remarquable par l'alignement de ses places et de ses rues qui se coupent toutes à angles droits, par son port, l'un des plus sûrs qui existent, et par sa belle rue des Changeurs. Les jeux du cirque y sont malheureusement l'objet de grands désordres. Les habitants de cette riche province sont, dit-on, fourbes et perfides, faisant le contraire de ce qu'ils disent.

A l'Afrique proprement dite touchent : une terre déserte s'étendant au loin du côté du midi, habitée par des barbares féroces appelés Mazices et Ethiopiens; — la Pentapole, région de peu d'étendue, mais riche en productions agricoles et en troupeaux, avec deux villes antiques, Ptolémaïs et Cyrène, jadis sièges d'états indépendants; — la Lybie, à l'ouest d'Alexandrie, région que l'absence de pluie rend stérile, et par conséquent peu peuplée; mais ses habitants, chrétiens

servents, se distinguent par leur honnêteté et leur piété.

Après avoir terminé la description sommaire des principales provinces de l'empire romain, Junior passe en revue les îles et les groupes d'îles qui s'y rattachent. Suivant toujours la même marche de l'orient à l'occident, il remarque d'abord l'île de Chypre, qui, dit-il, est un grand chantier de constructions navales, car elle abonde en bois d'essences variées, en cuivre, en fer, en poix, en lin et en cordages; l'Eubée, célèbre par sa fertilité; puis les Cyclades, à chacune desquelles, malgré leur grand nombre, il croit devoir consacrer quelques mots. En première ligne, il place Rhodes dont la capitale fut détruite par un tremblement de terre; puis Délos, au milieu des Cyclades, où Latone mit au monde Apollon et Diane; Ténédos, Imbros, qui exporte beaucoup d'étoffe en poil de chèvre, car cet animal s'y trouve en grande abondance; Lemnos, qui fournit beaucoup de vin à la Thrace et à la Macédoine. Après les Cyclades viennent la Crète, grande île très-riche et très-fertile, produisant aussi du vin excellent; elle possède, dit-on, cent villes, dont la principale est Gortyne, célèbre par ses jeux du cirque et par ses savants; Cythère, Zacynthe et Céphalonie, remarquables par leur prospérité.

Junior appelle la Sicile grande et excellente île, fertile en denrées de tous genres qu'elle exporte dans le monde entier; c'est surtout en laines, en blé et en troupeaux qu'elle abonde. Ses écoles ont des professeurs instruits dans les lettres grecques et latines. Elle possède, entre autres villes, trois cités fameuses par leur splendeur, Syracuse, Palerme et Catane, dans lesquelles on trouve des jeux du cirque. Après la Sicile, il n'énumère plus que les Stœchades; la Sardaigne, riche par ses productions agricoles et par ses troupeaux; la Bretagne, d'une vaste étendue et d'une grande importance, produisant en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, et dont les habitants sont renommés par leur bravoure.

Telle est, en résumé, la description sommaire que Junior trace de l'empire romain au milieu du IV^e siècle de notre ère. Elle paraîtra bien incomplète et bien défectueuse si on la compare au majestueux traité de Strabon. Pourtant elle est bien supérieure aux Notices de l'Empire, à l'itinéraire d'Antonin et à la table de Peutinger, et l'on connaît les services que ces derniers ouvrages ont rendus à l'étude de l'antiquité. Il ne faut pas oublier, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que nous n'avons dans ce petit traité que des notes à l'usage de marchands et de voyageurs, et qu'il ne comprend que des connaissances en quelque sorte élémentaires. Mais c'est aussi ce qui rend cette description très-intéressante en la faisant insister particulièrement sur les relations commerciales qui existaient entre les différentes provinces de l'Empire. Grâce à elle aussi, il est permis de constater la date précise de l'importance que prirent certaines villes, Smyrne et Palerme entre autres, par le développement de leur commerce ou de leur industrie, villes que les écrivains antérieurs avaient à peine mentionnées comme des cités de troisième ou de quatrième ordre, et qui, au IV^e siècle, figurent au contraire au premier rang. Elle permet de constater aussi que des villes qui, trois ou quatre siècles auparavant, avaient joui d'une grande splendeur, ne méritaient plus alors d'être citées.

Ainsi Junior ne parle pas de Babylone, qui existait encore à cette époque, mais si déchue depuis la fondation de Séleucie, que ses murailles ne renfermaient plus qu'un vaste parc où les rois Parthes venaient se livrer au plaisir de la chasse. On peut étendre la même remarque à Jérusalem, Marseille, Milet, Sparte, qui ne devaient plus être alors aussi florissantes que dans les siècles précédents. Enfin, malgré sa sécheresse générale, Junior donne de nombreux détails sur les productions des diverses provinces, détails qu'on chercherait en vain chez les géographes ses prédécesseurs, et qui peuvent jeter

un jour nouveau sur l'agriculture, le commerce et l'industrie des Anciens, trois chapitres de leur histoire qui sont encore bien obscurs.

JULES FINOT.

DESCRIPTION DE LA TERRE DE JUNIOR.

I. — Post omnes admonitiones quas tibi commendavi de studio vitæ tuæ, carissime fili, incipiens nunc volo tibi exponere historias plurimas, quarum ipsemet aliquas vidi, cœteras vero ab eruditis auditas percepi, quasdam lectione didici. Hoc igitur sensibus comprehendens, non solum multa utilia cognosces, sed etiam ornare sapientiam ex hujusmodi rerum varietatibus prævalebis. Quærentes autem scribere, debemus dicere primum quomodo mundus a Deo fuerit institutus; dehinc quæ gentes ab oriente usque ad occidentem constitutæ sint; post hoc quanta sint genera barbarorum; deinde omnem Romanorum terram; quot sint in omni mundo pro-

I. — Après toutes les recommandations que je t'ai adressées pour la conduite de ta vie, je veux, mon cher fils, commencer maintenant à te raconter de nombreux faits historiques. Il m'a été permis d'être le contemporain de quelques-uns de ces événements; les autres, je les tiens de la bouche des savants ou de la lecture de leurs livres. En les apprenant, en effet, non-seulement tu connaîtras beaucoup de choses utiles, mais tu contribueras ainsi à orner ton esprit de notions variées. Ainsi, en commençant cet ouvrage, nous devons dire d'abord comment le monde fut créé par Dieu; ensuite, quelles sont les nations établies de l'orient à

vinciæ, vel quales in substantiâ ac potestate ; quæ civitates in singulis provinciis habeantur, et quid in unâquaque provinciâ aut civitate possit esse præcipuum : munificum enim hoc opus et studiosum mihi esse videtur.

II. — Unde ergo nos oportet incipere, nisi ab Judæorum libris? Namque aliarum gentium historici, qui de his scribere conati sunt, nihil sincerum dicere potuerunt : solus autem Moyses, plenus Judæorum propheta, quod certum est scripsit. De provinciis vero et temporibus sequentia dixit Berosus, Chaldæorum philosophus, cujus litteras secuti sunt Manethon, ægyptius propheta, et Apollonius, similiter Ægyptiorum philosophus, Iosephus quoque, vir sapiens Judæorum præceptor, qui captus a Romanis scripsit judaicum bellum. Post istos

l'occident ; puis combien il y a de peuples barbares ; enfin quelle est l'étendue de l'empire romain. Raconter combien il y a de provinces dans le monde ; quelle est leur situation, soit au point de vue physique, soit au point de vue politique ; combien il y a de cités dans chaque province, ce qu'il peut y avoir de remarquable dans chaque province et dans chaque ville, me paraît devoir être un travail utile et intéressant.

II. — Mais comment aborder ce récit sans invoquer le témoignage des livres juifs ? Car les historiens des autres nations qui ont essayé d'écrire sur ce sujet n'ont pu rien dire de vrai ; seul, Moïse, souverain prophète des Juifs, a écrit la vérité. Quant à la description des pays et aux récits des événements postérieurs, il y a Bérosee, philosophe chaldéen, dont les écrits ont été suivis par Manéthon, prêtre égyptien, par Apollonius, aussi philosophe égyptien, et par Josèphe, savant juif, qui, prisonnier des Romains, a écrit la guerre de Judée.

vero Menander ephesius et Herodotus et Thucydides similia conscripserunt, sed non valde de antiquis. Et hoc quidem illi. Ego autem de quibus memorati scripserunt experiar tibi breviter exponere.

III. — Gentes aiunt esse Camarinorum in partibus orientis, cujus terram Moyses Eden nominando descripsit : unde et fluvius maximus exire dicitur, et dividi in quatuor flumina quorum nomina sunt hoc : Geon, Phison, Tigris et Euphrates. Isti autem homines qui prædictam terram inhabitant, sunt valde pii et boni, apud quos nulla malitia invenitur neque corporis, neque animi. Si aliquid vis certius discere, dicunt eos quod neque pane hoc nostro communi utantur, nec aliquos simili cibo, nec igne quo nos utimur; sed panem quidem eis plui per singulos dies asserunt, et bibere de agresti melle et pipere. Ignis autem eorum solis esse perhibetur flagrantiae, ut statim quod e caelo in terram diffunditur, potuissent omnes

Après eux viennent Ménandre d'Ephèse, Hérodote et Thucydide, qui ont raconté les mêmes événements, mais sans remonter à une haute antiquité. Voilà pour ces auteurs. Je vais essayer maintenant de t'exposer le résumé de leurs travaux.

III. — On dit que la nation des Camarins habite cette partie de l'Orient décrite par Moïse sous le nom d'Eden. Il en sort un très-grand fleuve, qui se divise en quatre cours d'eau, qui sont appelés le Géon, le Phison, le Tigre et l'Euphrate. Les hommes qui habitent ce pays sont très-pieux et très-honnêtes; chez eux, on ne rencontre ni vice du corps ni vice de l'âme. Veux-tu savoir sur leur compte quelque chose de plus merveilleux? Ils ne se nourrissent pas, dit-on, d'un pain semblable au nôtre, et ne font pas usage du feu que nous employons. On affirme que chaque jour le pain leur tombe du Ciel, et qu'ils ont pour boisson un mélange de miel sauvage et de poivre. Le feu leur est fourni par la chaleur

exuri, nisi se cito in fluvium mitterent, in quo tamdiu voluntur, donec idem ignis in locum suum denuò revertatur. Sunt autem et sine imperio semetipsos regentes : in quibus sicut nulla malignitas invenitur, ita neque pulices, neque peduclos, neque cimices aut aliquid quod est noxium habere possunt. Vestimenta eorum sordidare nesciunt ; quod si contigerit, per ignem solis loturam expectant ; ardens enim melior fit.

IV. — Sunt autem apud eos lapides pretiosi et varii, hoc est smaragdi, margaritæ, hyacinthi, carbunculus, et sapphirus in montibus. Quibus omnes secundum hunc modum habundant : decurrens enim fluvius diebus ac noctibus, montem abscindit, et illius crustam aquarum impetu trahit. Astutia vero gentis hanc invenit artem, per quam quæ inde exeunthabere possit : facientes retia et in angusta fluvii loca ponentes, ea quæ

solaire, qui est si grande lorsque l'astre darde ses rayons sur la terre, qu'ils seraient tous brûlés s'ils ne se plongeaient immédiatement dans le fleuve, où ils restent jusqu'à ce que le feu solaire soit retourné à son foyer. Ils se régissent sans gouvernement. Comme ils ne sont sujets à aucune maladie, ils ne connaissent ni puces, ni poux, ni punaises, ni aucune autre incommodité de ce genre. Ils ne salissent jamais leurs vêtements ; si cela leur arrive, la chaleur du soleil suffit pour les laver, car son ardeur est très-efficace.

IV. — On trouve chez eux des pierres précieuses variées ; leurs montagnes fournissent, en effet, des émeraudes, des perles, des hyacinthes, des escarboucles et des saphirs. Ils ont en abondance les richesses de ce genre ; car leur fleuve, dans son cours, creuse jour et nuit une montagne, dont il entraîne dans ses eaux la couche de terre supérieure. Leur industrie a pourvu aux moyens de recueillir ce qui est ainsi emmené par le cou-

de superiori parte descendunt sine ulla difficultate suscipiunt.

V. — In tanta ergo felicitate viventes, nec laborant aliqua infirmitate aut ægitudine vexantur; solum quod de corpore exeunt; sed diem obitûs ante mortem habentes præcognitum : omnes enim centum annorum moriuntur, et major minoris mortem non vidit, nec parentes filios plangunt. Cum ergo unicuique illorum dies mortis cœperit propinquare, facit sibi sarcophagum ex aromatibus varium, quoniam apud eos aromata multa sunt : et cum viventi venerit ultima hora, omnes salutantes omnibusque vale dicentes, in eodem se sarcophago ponit, et ita cum securitate maximâ naturæ debitum reddit. Et hæc quidem hujus gentis bona. Habitatio autem eorum est mansionum LXX.

rant; ils placent dans les endroits resserrés du fleuve des filets où viennent se déposer les objets charriés des parties supérieures, qu'ils peuvent ainsi prendre facilement.

V. — Ils vivent dans une félicité telle, qu'ils ne sont sujets à aucune infirmité ni à aucune maladie; seulement ils restent soumis à la mort. Mais ils connaissent d'avance le jour de leur décès, car ils meurent tous à l'âge de cent ans; ainsi l'aîné ne voit jamais la mort du plus jeune, et jamais les parents n'ont à pleurer la perte de leurs enfants. Quand un d'entre eux sent approcher le jour de son trépas, il se construit un cercueil de divers bois odoriférants, car ils abondent chez eux; lorsque sa dernière heure arrive, il salue tous les assistants en leur disant adieu, puis se place lui-même dans son cercueil, et là, avec la plus grande sérénité, il paie son tribut à la nature. Voilà les principaux avantages dont jouit cette nation. Son territoire comprend une étendue.

de soixante-dix journées de marche.

VI. — Post hanc gentem ex alio latere Brachmanas referunt habitare, qui et ipsi cum sint sine imperio, vicinorum bonitatem tenentes, feliciter vivunt. Et est habitatio eorum mansionum V.

VI. — Après ce peuple, et d'un autre côté, habitent, dit-on, les Brahmanes, qui, eux aussi, vivent sans souverain, participent aux avantages de leurs voisins et jouissent de la même félicité. Leur territoire comprend cinq journées de marche.

VII. — Post hos alia gens quæ vocatur Emer, et ipsa sine imperio vivens, regulariter transigit et habitat terram mansionum XLVII.

VII. — Après eux vient la nation appelée Emer, qui, sans souverain aussi, vit pourtant paisiblement. Son territoire comprend quarante-sept journées de marche.

VIII. — Post hos regio quæ appellatur Nebus, ubi jam tyrannorum principatus invenitur, et regitur a majoribus, et est mansionum LX. Isti et seminant et metunt; nam supra dictæ gentes, sine Camarinis, pomis transigunt, et cibo mellis utuntur et piperis. Camarini autem, super hæc bona sicut ante diximus, et panem cœlestem accipiunt cotidianum: quia nec ira, nec judicium, nec cupiditas, nec rixa, nec dolus est apud illos, nec aliquod malum.

VIII. — On trouve après la région dite Nébus, où l'on voit déjà l'autorité des rois; elle est aussi gouvernée par les Anciens. Son territoire comprend quarante journées de marche. Ses habitants sèment et moissonnent. Les autres peuples dont nous venons de parler, sauf les Camarins, vivent de fruits, et usent pour leur nourriture de miel et de poivre. Les Camarins, outre ces biens naturels, reçoivent chaque jour, comme nous l'avons dit, un pain céleste; aussi on ne rencontre

chez eux ni violence, ni procès, ni cupidité, ni rixe, ni dol, ni aucun autre mal de ce genre.

IX. — His adjacet regio Dysap, quam regunt inhabitantes quomodo et vicini. Est autem hæc regio CC mansionum.

IX. — A ces peuples touche la région appelée Dysap, dont les habitants se gouvernent comme leurs voisins. Elle comprend deux cents journées de marche.

X. — Post hæc gens quæ appellatur Choneum, cujus homines eodem modo viventes ad similitudinem vicinorum; est enim apud eos indifferens vita. Habitant terram CXXX mansionum.

X. — Vient après le peuple appelé Choneum, qui vit comme ses voisins; c'est-à-dire que chez lui la vie est commode et facile. Son territoire comprend cent trente journées de marche.

XI. — Deinde Diva gens, quæ similiter a majoribus regitur, habens terram mansionum CCXX.

XI. — On rencontre ensuite la nation dite Diva, gouvernée aussi par les Anciens, et dont le territoire comprend deux cent vingt journées de marche.

XII. — Sequitur India major, unde sericum et omnia necessaria exire dicuntur. Hi similiter proximorum more viventes bene transigunt, et habitant terras magnas et bonas mansionum CXX. Quibus adjacet foris una regio, quæ dicitur fortes habere viros et valde industriosos in bellis, et in omnibus utiles: unde

XII. — Suit l'Inde supérieure, d'où l'on tire la soie et beaucoup de choses nécessaires à la vie. Ses habitants ont les mêmes mœurs que leurs voisins et vivent paisiblement. Ils ont des terres étendues et fertiles, comprenant cent vingt journées de marche. Ils sont confinés par une contrée qui, dit-on, pro-

India minor petit auxilium quotiens ei a Persis bellum movetur; qui omnibus habundant et habitant terram CL mansionum.

XIII. — Post hos est India minor, cujus gens regitur a majoribus. Est autem apud eos elephantorum innumera multitudo. Ab his Persa accipiunt elephantos; et habitant terram XV mansionum.

XIV. — Post hos sunt Persæ Romanis propinquant, quos historici tradunt pessimos esse et fortes in bellis, qui non cognoscentes dignitatem naturæ, sicuti multa animalia, matribus et sororibus nefando concubitu sociantur. Data propinquis gentibus potestate negotii, bonis omnibus habundare videntur.

duit des hommes courageux, très-habiles à la guerre et adroits dans tous les arts; c'est de ce pays que l'Inde inférieure tire des secours toutes les fois qu'elle est en guerre avec les Perses. Son territoire, fertile en productions de tout genre, comprend cent cinquante journées de marche.

XIII. — Après eux on rencontre l'Inde inférieure, régie par les Anciens. Ses habitants ont des troupeaux innombrables d'éléphants; c'est d'eux que les reçoivent les Perses. Cette région comprend quinze journées de marche.

XIV. — Après viennent les Perses, qui touchent à l'empire romain; les historiens les représentent comme très-méchants et très-courageux à la guerre. Ils ne connaissent pas les lois de la pudeur naturelle, et, comme beaucoup d'animaux, s'unissent par des mariages infâmes avec leurs mères ou avec leurs sœurs. Ayant la liberté de faire le commerce avec les nations voisines, ils abondent, paraît-il, en richesses de tout genre.

XV. — His sociatur Sarcenorum genus arcu et rapinis vitam suam transigens, qui similes Persis impii et pejores sunt, sponsiones non custodientes neque belli, neque alterius negotii : quibus mulieres imperare dicuntur.

XVI. — Post hos terrarum nostrarum secuntur initia. Habes ergo in primis Mesopotamiam et Osdroënam. Et Mesopotamia quidem habet civitates multas et varias, quarum excellentes sunt hæ, Nisibis et Edessa, quæ maxime viros habent optimos in negotio, et valde præcipue venantes, et divites, et omnibus bonis ornatos. Accipientes enim à Persis, ipsi in omnem terram Romanorum vendunt; et ementes quæ necessaria sunt, iterum tradunt, extra æramen et ferrum; has enim species duas, hoc est æramen et ferrum, non licet hostibus dare. Istæ autem prædictæ civitates gubernant

XV. — Ils ont pour alliés les Sarrasins, qui vivent du gibier abattu par leurs flèches et du produit de leurs rapines. Ils égalent les Perses en impiété et les surpassent en méchanceté, ne respectant leurs serments ni dans la guerre ni dans les relations commerciales. Ce sont les femmes qui, dit-on, chez eux, sont à la tête du gouvernement.

XVI. — Après eux commencent les premières terres de l'empire romain. On rencontre d'abord la Mésopotamie et l'Osdroëne. La Mésopotamie compte de nombreuses cités, dont les plus remarquables sont Nisibis et Edesse, villes dont les habitants excellent dans le commerce et passent surtout pour de très-bons chasseurs; ils sont riches et jouissent de tous les avantages matériels. Ils reçoivent des Perses des denrées qu'ils vendent dans toute l'étendue de l'empire romain; et ce qu'ils achètent des Romains, ils le vendent en échange aux Perses, sauf l'airain et le fer,

culo Dei stare videntur, et imperatoris prudentiâ; habentes autem muros inclytos, virtutem Persarum semper in bello dissolvunt; ferventes rebus, et transigentes cum omni provinciâ. Deinde Osdroëna et Edessa et ipsæ civitates splendidæ.

dont l'exportation chez les ennemis est, en effet, prohibée. Ces villes semblent se maintenir par la protection divine et par la sagesse de l'empereur. Elles sont entourées de fortes murailles, qui ont toujours arrêté l'ardeur guerrière des Perses. Ce sont des centres actifs d'affaires pour toute la province. Ensuite Osdroëne et Edesse, cités magnifiques. (Cette répétition semble marquer une erreur ou une lacune dans le manuscrit.)

XVII. — Deinde jam Syriæ regio omnis, quæ dividitur in Syrias tres, Phænicen, Palestinam et Cœlen; habentes civitates varias excellentes et magnas; quarum prima Antiochia civitas regalis in omnibus, ubi et dominus orbis terrarum sedet, civitas splendida, et operibus publicis eminens, et multitudine populorum ornata, undique accipiens, omnes sustinet, habundans omnibus bonis. Tyrus quoque civitas in omnibus felix, spissior populis, viros habet ex negotio divites et potentes in omnibus. Post ip-

XVII. — Ensuite se présente la Syrie, qui se divise en trois parties : la Phénicie, la Palestine et la Cœle-Syrie ou Syrie-Creuse, qui possèdent de grandes et excellentes villes, parmi lesquelles se distingue entre toutes Antioche, la cité royale, où réside le maître du monde. C'est une ville splendide, remarquable par ses édifices publics, par sa grande population. Elle subvient aux besoins de tous ceux qu'elle accueille de toutes les extrémités de l'univers, car elle abonde en richesses de toute

sam Berytus, civitas valde deliciosa et auditoria legum habens, per quam omnia Romanorum judicia stare videntur. Similiter et Cæsarea civitas deliciosissima, cujus tetrapylum nominatur ubique, quod novum et unum spectaculum præbet. Laodicia vero civitas optima, quæ similiter omnia negotia suscipit et Antiochæ mittit. Deinde Seleucia, civitas magna, quæ omnia bona suscipit et ipsa similiter prædictæ Antiochæ mittit. Quam ob rem Constantius imperator maximum montem secavit, et introducens mare fecit portum bonum et magnum, ubi venientes naves salvantur. Similiter aliæ civitates, Ascalon et Gaza, in negotiis eminentes et habundantes omnibus bonis, mittunt omni regioni Syriæ et Ægypto vinum optimum; Neapolis civitas gloriosa et valde nobilis; Tripolis et Scythopolis et Biblos et ipsæ civitates industriosæ; Heliopolis Libano monti proximans mittit pulcherrimas mulieres quas libanitidas appellant. Sunt iterum optimæ civitates Sidon, Sarepta Ptole-

nature. Tyr, heureuse par excellence, a une population plus dense encore, et ses habitants sont, grâce au commerce, riches et puissants. Après Tyr vient Beyrouth, dans un site délicieux, et qui renferme une école de droit, qui est, parait-il, une pépinière de magistrats romains. Il en est de même de Césarée, ville aussi très-agréablement située, et dont le tétrapyle est partout célèbre, car il offre un aspect original et unique. Laodicée, cité très-considérable, qui est l'entrepôt général des marchandises dirigées ensuite sur Antioche. Puis Séleucie, grande ville qui remplit le même rôle commercial. C'est pourquoi Constantin fit percer une grosse montagne, et donnant de cette manière accès à la mer, établit ainsi près de cette ville un vaste et bon port, où les vaisseaux peuvent trouver un sûr abri contre la tempête. Les autres villes, telles qu'Ascalon et Gaza, sont aussi très-importantes au point de vue commercial, et regorgent de richesses; elles exportent dans

mais, Eleutheropolis et Damascus.

XVIII. — Quoniam ergo ex parte supra dictas descripsimus civitates, necessarium mihi videtur ut etiam quidnam unaquæque civitas proprium habeat, exponamus, ut qui legit certam earum scientiam habere possit. Scythopolis igitur, Laodicia, Biblus, Tyrus, Berytus, omni mundo litteraturam mittunt. Sarepta vero, Cæsarea, Neapolis, et Lydda purpuram præstant : omnes autem fructiferæ vino, oleo et frumento. Nikolaorum vero palmulas invenies habundare in Palestinæ regione, in loco qui dicitur Hiericho ; similiter et Damasci minores palmulas, sed utiles, et pistacium et omne genus pomorum.

toute la Syrie et dans l'Égypte un vin excellent. Puis viennent Néapolis, ville fameuse et illustre ; Tripoli, Scythopolis et Byblos, cités industrielles ; Héliopolis, voisine du mont Liban, et qui exporte des femmes d'une rare beauté qu'on appelle libanitides ; enfin les belles villes de Sidon, de Sarepte, de Ptolemais, d'Eleuthéropolis et de Damas.

XVIII. — Après avoir décrit les villes que nous venons d'énumérer, il nous paraît nécessaire d'exposer ce que chacune d'elles produit de particulier, afin que le lecteur puisse les connaître à fond. Scythopolis, Laodicée, Byblos, Tyr, Beyrouth exportent dans le monde entier de la librairie. Sarepte, Césarée, Néapolis et Lydda fournissent de la pourpre ; toutes ont des territoires très-fertiles en vin, en huile et en blé. Dans la Palestine, la localité appelée Jéricho abonde en dattes dites de Nicolas. Damas en produit de plus petites, mais qui sont meilleures, ainsi que des pistaches et toutes sortes de fruits.

XIX. — Jam nunc dicendum est quid etiam in se singulæ civitates, de quibus loquimur, habeant delectabile. Habes ergo Antiocham in ludis circensibus eminentem : similiter et Laodiciam et Tyrum, et Berytum, et Cæsaream. Et Laodicia mittit aliis civitatibus agitadores optimos, Tyrus et Berytus mimarios, Cæsarea pantomimos, Heliopolis choraulas, Gaza paumacharios, Ascalon athletas, luctadores, castabala, pyctas. Omnes autem temperato aëre utuntur. Atque hæc quidem ex parte de Syriâ dicta sunt ut potuimus.

XX. — Habes autem ex lævâ parte Syriæ Ægyptum et totius Thebaidis partes ; quæ regio Ægypti Nilo flumine circumdatur, quo irrigante fructus uberes nascuntur, sine oleo tantum ; nam triticum et hordeum et legumen et vinum in habundantiâ profert ; et viros nobiles habet. Quidam autem et litteras ab eis inventas esse dicunt, alii a Chaldæis, alii a

XIX. — Il nous reste à dire ce que chacune d'elles offre de plus attrayant en fait de plaisirs. Antioche est remarquable par ses jeux du cirque ; il en est de même de Laodicée, de Tyr, de Beyrouth et de Césarée. Laodicée, en outre, fournit aux autres villes des cochers excellents, Tyr et Beyrouth des mimes, Césarée des pantomimes, Héliopolis des joueurs de flûte pour accompagner les chœurs, Gaza des athlètes combattant au pancrace, Ascalon des athlètes, des lutteurs, des palefreniers, des pugilistes. Toutes jouissent d'un climat tempéré. Nous venons ainsi de décrire la Syrie aussi complètement que nous l'a permis notre science.

XX. — A gauche de la Syrie, on trouve l'Égypte et les régions de la Thébaïde. Cette contrée est entourée par les circonvolutions du Nil, dont les inondations donnent naissance aux productions agricoles les plus abondantes, sauf toutefois l'huile ; en revanche, le froment, l'orge, les légumes et le vin y abondent ; ses habitants sont il-

Phænicibus, alii autem Mercurium inventorem asserunt litterarum : et multis multa dicentibus, nemo quod verum est dicere potuit. Tamen viris sapientibus præter omnem mundum Ægyptus habundat : in metropoli enim ejus Alexandria omnes gentes invenies, et omnia philosophorum præcepta, omnemque doctrinam. Itaque aliquando certamine facto Ægyptiorum et Græcorum quis eorum musium accipiat, argutiores et perfectiores Ægyptii inventi sunt, et post victoriam musium ad eos pertinere judicatum est. Et impossible est in quâcumque re invenire sapientes quomodo Ægyptii. Et ideo omnes philosophi ibi semper morati meliores fuerunt. Non enim est in eis aliqua impostura, sed unusquisque eorum hoc se pollicetur implere quod certe novit scire ; propter quod non omnes omnium, sed unusquisque sua per suam disciplinam ornat negotia.

lustres. En effet, on attribue l'invention de l'écriture soit aux Egyptiens, soit aux Chaldéens, soit aux Phéniciens, soit à Mercure. Au milieu de cette diversité d'opinions, personne ne peut distinguer la vérité. Quoi qu'il en soit, l'Egypte est remarquable entre toutes les contrées de la terre par ses savants ; dans sa capitale, Alexandrie, on rencontre des gens de toutes nations, des écoles de philosophie de tous les genres et les systèmes scientifiques les plus variés. Aussi autrefois y eut-il rivalité entre les Egyptiens et les Grecs pour avoir le musée ; les Egyptiens ayant été reconnus les savants les plus profonds et les plus complets, leur victoire leur assura la propriété du musée. Il est impossible de trouver autre part des savants plus versés dans toutes les branches des connaissances humaines. Tous les philosophes qui y ont fixé leur séjour y ont vu se développer leur science. On ne trouve chez eux aucune imposture, car chacun ne promet d'enseigner que ce qu'il

sait avec certitude. Aussi ils ne dissertent pas sur toutes choses ; mais chacun d'eux n'expose que ce qu'il a appris par son propre travail.

XXI. — Alexandria autem, quam superius nominavimus, civitas est valde maxima et eminens in dispositione, habundans omnibus bonis et escis : nam piscium tria genera comedit, quod altera provincia non habet, stagnale, marinum et fluminale. Hæc cum Indis et barbaris negotia gerit : medica, aromata et diversas species pretiosas omnibus regionibus mittit. Sed in hoc valde laudanda est, quod omni mundo sola chartas emittit ; quam speciem licet vilem sed nimis utilem et necessariam, in nullâ provinciâ, nisi tantum apud Alexandriam invenies habundare ; sine quâ nullæ causæ, nulla possunt impleri negotia. Haud igitur universo orbi ministrans, plurimum utilitatis præstare videtur. Cujus adjacentia Nilo rigante copiosas afferunt fruges, ubi una mensura centenario fructu multiplicata respondet ; unde

XXI. — Alexandrie, que nous venons de nommer, est une ville très-importante, placée dans une excellente situation, et où abondent les marchandises de toutes sortes et les denrées alimentaires ; on y consomme des poissons de trois espèces différentes, d'étang, de mer et de rivière, ce qu'on ne rencontrerait pas dans une autre province. Elle trafique avec les Indes et les contrées barbares, et fournit à tous les pays des médicaments, des aromates et diverses autres marchandises précieuses. Mais ce qu'elle a surtout de digne de remarque, c'est qu'elle seule a exporté dans le monde entier le papyrus ; cette marchandise, quoique de peu de valeur, est pourtant d'une utilité indispensable, et ne se trouve en abondance dans aucune province autre que dans celle d'Alexandrie ; et sans elle on ne peut traiter aucune

Constantinopolis, Thracia et omnis oriens pascuntur. Nam in illa civitate propter populi libertatem cum timore et tremore iudices res controversas rectissime definiunt : quisquis enim iudicum ibidem a iustitia deflectit, motione populi facta, aut igni aut lapidibus necatur. Est ergo in omnibus et civitas et regio inreprehensibilis, philosophis et medicis habundans. Aëres vero valde temperatos habet. Hæc de prædictâ regione dixisse sufficiat.

XXII. — Iterum a dextris Syriæ supra invenies Arabiam, cujus est maxima civitas Bostra, quæ maxima negotia habere dicitur, pro-

affaire ni faire le commerce. Ainsi, en fournissant cette marchandise à l'univers, Alexandrie lui rend un très-grand service.

Les campagnes environnantes sont très-fertiles, grâce au Nil qui les arrose; une mesure de semence y rend, à la récolte, cent autres mesures. Aussi c'est de cette ville que Constantinople, la Thrace et tout l'Orient tirent leur subsistance. Grâce à la liberté populaire, les juges tranchent les procès équitablement par la crainte et par la terreur qu'ils inspirent; quiconque, en effet, est flétri par la justice, est, sur une motion du peuple, brûlé vif ou lapidé. La ville et la contrée ne sont pas, à cause de cela, le théâtre de crimes nombreux; d'ailleurs on y trouve beaucoup de philosophes et de médecins. Le climat en est très-temperé. Mais nous nous sommes assez étendu sur cette région.

XXII. — A droite de la Syrie on trouve l'Arabie, dont la principale cité est Bostra, qui, dit-on, fait un très-grand commerce; elle touche aux

pinqua Persis et Saracenis, in quâ publicum opus tetrapyli mirabile nominatur.

XXIII. — Deinde regio Ciliciæ quæ faciens multum vinum lætificat provincias. Habet autem civitatem bonam et magnam quæ Tarsus vocatur. Post hanc superiùs habes Cappadociam, quæ viros habet nobiles, in quâ est civitas maxima quæ vocatur Cæsarea, quæ frigora magna habere dicitur. Hæc ubique leporinam vestem emittit, et byzanticarum pellium et divinorum animalium pulchritudinem. Inde obviat Galatia, provincia optima sibi sufficiens, quæ plurimam vestem emens ac vendens fisco, bonos milites præstat. Habet et civitatem magnam Ancyram, quæ divinum panem et eminentissimum dicitur manducare.

XXIV. — Iterum Phrygia (magna), et ipsa regio bona quæ fortes possidens viros, habet maximam civitatem

Perses et aux Sarrasins, et elle possède un magnifique temple à quatre portes monumentales partout célèbre.

XXIII. — Ensuite se présente la Cilicie, qui produisant beaucoup de vin, fait ainsi le bonheur de plusieurs provinces. Elle a une grande et belle ville, appelée Tarse. Après elle on trouve, plus au nord, la Cappadoce, qui nourrit des hommes courageux, et dont la principale ville, appelée Césarée, est soumise, dit-on, à des froids très-rigoureux. Elle exporte partout des vêtements en poil de lièvre, des pelleteries byzantiennes et des fourrures des bêtes fauves les plus magnifiques. Puis vient la Galatie, belle province, se suffisant grandement à elle-même, achetant des étoffes pour les revendre au fisc, et fournissant d'excellents soldats. Elle possède une grande cité, Ancyre, où, dit-on, l'on mange le pain le plus exquis.

XXIV. — Après, la grande Phrygie, région fertile, dont les habitants sont braves, et qui possède une très-grande

quæ Laodicia dicitur, de quâ vestis exit nominata quæ dicitur laodicens. Huic superius Armenia minor conjungitur, quæ equites et sagittarios utiles mittit. Deinde Paphlagonia et Pontus, quæ viros eminentes et divites habent, sicuti Cappadoces et Galatæ, doctrinâ quoque et omnibus bonis ornatae sunt; mulieres vero nimis candidas habent et viros prudentes et valde fideles, naturæ in se bonum habentes. Post Ciliciam occurrit Isauria quæ viros fortes et latrocinantes emittit. Post quam est Pamphylia regio optima et valde sibi sufficiens, oleum multum faciens et replens alias regiones. Duas habet Pergen et Siden splendidas civitates. Post hanc Lycia, regio sibi sufficiens, habet montem maximum nomine Caucasum, quo non alius, ut aiunt, major sub cælum.

ville, Laodicée, d'où s'exporte l'étoffe dite laodicéenne. A cette province touche au nord la petite Arménie, qui fournit de bons cavaliers et des archers habiles. Ensuite viennent la Paphlagonie et le Pont; leurs habitants sont puissants et riches, comme les Cappadociens et les Galates, et pourvus de tous les avantages matériels ainsi que de ceux de l'intelligence; les femmes y sont très-belles; les hommes prudents, loyaux, et d'un caractère naturellement porté vers le bien. Après la Cilicie se présente l'Isaurie, qui produit des hommes braves à la guerre, mais enclins au brigandage; puis la Pamphylie, pays très-fertile, suffisant lui-même amplement à sa consommation, produisant beaucoup d'huile et en fournissant en abondance aux autres provinces. Elle a deux villes splendides, Perga et Side. Après la Pamphylie, la Lycie, contrée suffisant elle-même à sa subsistance, et où se trouve une très-grande montagne appelée le Caucase, telle qu'il n'y en a point, dit-on, de plus élevée sous le ciel.

XXV. — Post Lyciam maxima Asia, quæ omnibus provinciis eminet et habet innumerabiles civitates, maximas verò et circa mare multas quidem habet; ex quibus Ephesium nominare necessarium puto; hæc portum dicitur habere præcipuum. Similiter autem et Smyrna civitas splendida. Regio autem tota frugifera, vina varia proferens, oleum quoque, orizam, alicam et purpuram bonam.

XXVI. — Post hanc sequitur, Hellespontus, regio frugifera frumento, vino et oleo, ornata civitatibus antiquis, Cyzico, Troja et Ilio, quæ et positione et magnitudine et ornamento et formositate omnes laudes superare potest. Et ibi pulchritudo mulierum laudabilis. Post Hellespontum sequitur admirabilis Bithynia omnem fructum habens. In hac sunt maximæ civitates Nicæa et Nicomedia. Sed dispositionem Nicææ civitatis difficile est in aliis urbibus invenire: regulam enim putat aliquis impositam civitati, ita ut

XXV. — Puis vient la Grande-Asie, qui l'emporte sur toutes les autres provinces, avec ses villes innombrables et très-importantes, la plupart situées sur le bord de la mer, parmi lesquelles il me semble nécessaire de citer Ephèse, qui a, dit-on, un port remarquable. Il en est de même de la belle cité appelée Smyrne. Cette région est très-fertile, produisant des vins variés, de l'huile, du riz, de l'épeautre et de la pourpre excellente.

XXVI. — Après la Grande Asie on rencontre l'Hellespont, pays très-fertile en blé, en vin, en huile, illustre par les cités antiques de Cyzique, Troie et Ilion, et qui, par sa situation, son étendue, ses agréments, sa beauté, est au-dessus de tout éloge. La beauté des femmes de cette contrée mérite d'être signalée. Puis vient l'admirable Bithynie, riche en productions de toutes sortes. On y trouve les grandes villes de Nicée et de Nicomédie. Nicée présente, dans sa construction, une particularité qu'on cherche-

omnia ædificiorum culmina æquali decorata libramine splendidum intuentibus præbere videantur aspectum. Similiter et Nicomedia omnibus bonis habundans, diligenter in eâ spectaculum exhibitur.

XXVII. — Post Bithyniam sequitur Thraciæ provincia et ipsa dives in fructibus, et viros ejiciens fortes in bello. Habet civitates splendidas Constantinopolim et Heracliam; quam Constantinopolim cum esset aliquando Byzantium Constantinus imperator condidit et suum cognomen civitati imposuit. Heraclia vero excellentissimum opus habet in theatro et regale palatium. Nam Constantinopoli circense opus perniciosâ et sævissimâ contentione spectatur. A Thraciâ vero obviantem invenies Macedoniam. Hæc abundans omnibus bonis ejicit ferrum, plumbum, lardum et caseum dardanicum; adjacet enim ei Dardania; et habet civitatem splendidissi-

rait vainement dans d'autres villes. On pense, en effet, qu'un règlement a été imposé à cette cité dans la construction de ses édifices, qui offrent aux yeux un spectacle remarquable, car tous leurs sommets y ont la même hauteur. Nicomédie réunit les mêmes avantages, et on y trouve un théâtre excellent.

XXVII. — La province de Thrace vient après; elle est riche en productions agricoles et fournit de bons soldats. Elle possède des villes magnifiques: Constantinople et Heraclée. Constantinople, l'ancienne Bysance, fut relevée de ses ruines par l'empereur Constantin, qui lui donna son nom. Heraclée a deux édifices remarquables, son théâtre et son palais impérial. A Constantinople, les jeux du cirque sont troublés par des rivalités qui dégénèrent en sanglantes séditions. En quittant la Thrace, on rencontre la Macédoine. Cette contrée, fertile en productions de toute nature, exporte du fer, du plomb, du lard et du fromage dit de Dardanie, car elle est voisine

mam, quæ est una eminentium, vocabulo Thessalonicam. Post Macedoniam Thessalia, quæ multo habundans tritico, habet montem excelsum, qui vocatur Olympus.

XXVIII. — Post Thessaliam, Achaia et Græcia et Laconica et Attica quæ sola in se studia habens, sufficere sibi vix potest. Est enim provincia brevis et montensis quæ fruges gignit, oleum perrarò paucum, et mel atticum, et magis famâ doctrinâ et oratorum gloriâ decoratur. Habet autem civitates optimas Corinthum et Athenas; Corinthus negotiis viget; habet et opus præcipuum amphitheatrum; Athenæ vero sola studia litterarum. Laconica crocino tantum lapide, quem dicunt lacedæmonium, ornari putatur. Post Achaiam Epiri partes, et civitas Ephyrus. Post hanc Nicopolis, quæ pisce multo marino habundat. Post hanc paulò superiùs Dalmatia est, negotiis vicens et species tres utiles mittens, caseum, ligna et ferrum, et habet civitatem

de cette dernière province, qui possède une ville éminente entre toutes, appelée Thessalonique. Après la Macédoine, on trouve la Thessalie, très-fertile en froment, et dominée par une montagne élevée appelée l'Olympe.

XXVIII. — Après la Thessalie, l'Achaïe, la Grèce, la Laconie et l'Attique; ce dernier pays, qui est seul le centre de tous les travaux de l'intelligence, peut à peine produire les denrées nécessaires à sa consommation. C'est, en effet, une province petite et montagneuse qui produit des fruits, très-peu d'huile, du miel dit attique, et qui doit surtout son illustration à la renommée de ses philosophes et de ses orateurs. Elle possède les belles villes de Corinthe et d'Athènes; le commerce rend le première florissante. Cette cité a, en fait d'édifices remarquables, un amphithéâtre. Athènes brille seulement par l'éclat des études littéraires qui y sont cultivées. La Laconie est remarquable par le marbre jaune safran qu'elle produit,

splendidam quæ vocatur Salona. Dyrrachium vero propter malitiam habitantium destructa est, et in profundum, Deo irascente, submersa non comparuit.

XXIX. — Sequitur Calabria frumentifera in omnibus bonis. Post hanc Brutia quæ vestem et vinum multum et optimum mittit. Post hanc Lucania, regio optima et omnibus bonis habundans, lardum multum aliis provinciis mittit; quoniam montes ejus et variis habundant animalibus et plurimis pascuis. Post hanc sequitur Campania, provincia non valde magna, sed sibi sufficiens et viros divites habens.

marbre connu sous le nom de lacédæmonien. Après l'Achaïe viennent les différentes contrées de l'Épire avec la ville d'Ephyre. Puis Nicopolis, qui abonde en poisson de mer de toutes sortes. Un peu plus au nord se trouve la Dalmatie, très-commerçante, et exportant trois marchandises de première nécessité, des fromages, des bois et du fer. Elle possède une belle cité, Salone. Dyrrachium fut, en effet, détruit à cause de la perversité de ses habitants, et enseveli par la colère divine au fond des eaux, d'où il n'a jamais reparu.

XXIX. — Vient ensuite la Calabre, très-fertile en productions agricoles de toute nature. Après, le Brutium, qui exporte des étoffes et du vin excellent, et en grande quantité. Puis la Lucanie, région fertile, fournissant aux autres provinces beaucoup de viandes salées, car ses montagnes abondent en pâturages peuplés de nombreux bestiaux. Ensuite la Campanie, province peu étendue, mais qui se suffit à elle-même, et dont les habitants sont riches.

XXX. — Post hanc Italia sequitur, multas habens et varias civitates et plena omnibus bonis. Sunt igitur vinorum genera multa, Picenum, Sabinum, Tiburtinum et Tuscum. Nam et Tuscia illi provincia adjacet.

XXXI. — Super hoc maximum possidet bonum Romam splendoribus divinatorum ædificiorum ornatam; omnes enim imperatores ob gloriam suæ virtutis unusquisque illorum proprium opus suo nomine dedicarunt. Quis enim Antonini dinumeret opera? Quis Trajani vel cæterorum explicet in operibus publicis ornamenta? In quâ et circenses bene dispositos invenies ordines habundantissimo aramine decoratos. Habet et fluvium utilem sibi, qui a Tiberino Tiberis vocabulum sumpsit, nam prius Albula dicebatur; qui incidens urbem pervenit in mare, et per ipsum omnia ascendunt quæ e peregrinis veniunt regionibus decem et octo milibus passuum. Et sic civitas omnibus bonis habundat. Habet autem et senatum

XXX. — Suit l'Italie avec ses nombreuses et diverses villes ainsi que ses richesses agricoles. Elle produit, en effet, différents genres de vins, ceux du Picenum, de la Sabine, de Tibur et d'Etrurie, car cette dernière province touche à l'Italie.

XXXI. — Mais son plus grand avantage c'est de posséder la ville de Rome, décorée de ses splendides édifices; car tous les empereurs, et chacun d'eux en particulier, ont, afin de perpétuer le souvenir de la gloire qu'ils avaient acquise, tenu à attacher leurs noms à un monument spécial. Qui pourrait énumérer les constructions élevées par Antonin? Qui pourrait exposer les embellissements apportés dans les édifices publics par Trajan ou par ses successeurs. On y trouve des amphithéâtres bien disposés avec des gradins décorés de tablettes de bronze. Elle est arrosée par un fleuve qui lui est d'une grande utilité, et qui, à cause du Teverone qu'il reçoit, s'est appelé Tibre; il était connu anciennement sous le nom d'Albula.

maximum virorum divitum et eloquentium. Quod si per singula probare volueris, invenies omnes iudices et potestates.

XXXII. — Sequitur Tuscia, quæ inter omnia bona fertur, quod ex ea haruspices primum prodierunt. Sequitur Aquileia et Mediolanum, civitates splendidæ et divites opum.

XXXIII. — Post Italiam superiora currentes, quas prætermisimus provincias memoremus, Mœsiam scilicet et Daciam, provincias sibi quidem sufficientes, frigora autem magna habentes, quarum est Nayssus civitas opulenta. Deinde Pannoniæ regio, terra dives in omnibus non solum fructibus et jumentis, sed et

Après avoir traversé la ville, il tombe dans la mer; c'est par cette voie, en remontant dix-huit mille pas, que parviennent à Rome toutes les marchandises de provenance étrangère. Aussi cette cité abonde en commodités de toute nature. Elle possède aussi un sénat célèbre, composé d'hommes riches et éloquents. D'ailleurs, si on veut tout y examiner en détail, on s'assurera qu'elle renferme des magistrats et des autorités de tout genre.

XXXII. — Vient ensuite l'Etrurie, qui a surtout cela de remarquable, dit-on, que c'est d'elle que sortirent les premiers haruspices. Suivent Aquilée et Milan, belles et riches cités.

XXXIII. — Après l'Italie, en remontant vers le Nord, nous devons citer plusieurs provinces que nous avons omises, savoir : la Mæsie et la Dacie, qui se suffisent à elles-mêmes, mais où il règne de grands froids, et dont la ville la plus remarquable est l'opulente Nayssus. Puis la Pannonie, non-seulement riche

negotiis et mancipiis, in quâ semper imperatorum est habitatio delectabilis. Habet autem maximas civitates Sirmium et Noricum, unde et vestis norica exire dicitur. Hæc Pannoniæ regio. Quæ adjacet trans flumen Danubium, gens barbarorum et Sarmatum.

par ses récoltes et ses troupeaux, mais aussi par le négoce que font ses habitants et par le trafic des esclaves ; les empereurs ont toujours dans cette province une délicieuse résidence. Elle possède, en effet, de grandes villes, Sirmium et Norique, d'où provient l'étoffe dite norique. Voilà pour la Pannonie. La région qui la touche au-delà du Danube est habitée par des hordes barbares et par les Sarmates.

XXXIV. — Post Pannoniam Galliarum provincia, quæ maxima est, et propter imperatorem quo semper eget, in multitudine omnibus bonis habundat, sed plurimi pretii ; cujus maxima civitas Treviri dicitur, in quâ dominus gentis inhabitat ; est enim mediterranea. Habet alteram juxta mare priori similem civitatem, quam Arelata vocant, quæ accipiens omnia mundi negotia supra dictæ civitati emittit. Omnis autem regio viros habet fortes in prælio et nobiles in omni negotio. His adjacet gens multa Gothorum.

XXXIV. — Après se présente la province des Gaules ; c'est une province très-importante, et grâce à la présence de l'empereur, qui lui est toujours nécessaire, elle abonde en avantages nombreux et du plus grand prix ; sa principale ville est Trèves, où habite le souverain du peuple romain. Elle possède, à proximité de la mer, une ville aussi importante, appelée Arles, qui, recevant les marchandises du monde entier, les expédie ensuite à Trèves. Toute cette contrée est habitée par des hommes remarquables

par leur bravoure à la guerre et par leur intelligence des affaires. Aux Gaules touchent les nombreuses peuplades formant la nation des Goths.

XXXV. — Post Gallias Hispania, terra lata, dives et maxima, viris doctis et omnibus bonis ornata, quæ omnibus negotiis pollet, oleum vero multum et liquamen emittit, vestem quoque variam et jumenta; lardoque et sparto habundans, non solum omnia bona sed et præcipua habet. Inde oceanus esse dicitur, cujus partes nullus hominum potuit enarrare; est enim eremi solitudo, et, sicut aiunt, ibi est finis mundi.

XXXVI. — Deinde gyrante circulo a partibus austri invenies Mauritaniam terram in qua gens inhabitat hominum barbarorum, vitam et mores feros habentium. Hæc provincia in vestibulis negociatur et in mancipiis; frumento multo habundat. Habet et civitatem bonam quæ dicitur

XXXV. — Aux Gaules succède l'Espagne, pays vaste, riche et important, peuplé d'hommes instruits, pourvu de tous les avantages, et que le commerce en tout genre enrichit; il exporte beaucoup d'huile et de saumure, des étoffes diverses et des bêtes de somme; abondant en lard et en sparterie, il réunit les productions les plus variées et les plus essentielles. Là est le point de départ de l'Océan, dont nul homme n'a pu décrire les différentes parties; c'est, en effet, la solitude du désert, et, comme on dit, le bout du monde.

XXXVI. — Ensuite, en décrivant un arc de cercle du côté du midi, on trouve la Mauritanie, habitée par des barbares ayant les mœurs et le genre de vie des bêtes sauvages. Cette province fait le commerce des étoffes et des esclaves, et produit beaucoup de blé. Elle possède aussi une

Cæsarea. Post Mauritaniā sequitur Numidia fructibus habundans; negocia autem hæc habet vestis variæ et animalium optimorum.

XXXVII. — Abhinc provincia Africæ, regio dives in omnibus invenitur; omnibus enim bonis ornata est, fructibus quoque et jumentis, et pœne ipsa omnibus gentibus usum olei præstare potest : quæ multas et differentes possidens civitates, unam habet præcipuam et admirabilem valde quæ vocatur Carthago, quam condidit mulier tyria, nomine Dido : quæ cum Lybiam venit, locum emit quantum corium bubulinum circumtenere potuit; quæ, ut Virgilius ait, cognomine Byrsa, id est corium. Hæc dispositione valde gloriosissima constat, quæ in directione vicorum et platearum æqualibus lineis currens, magnum adhuc super omnia bonum habet in portu qui securitatis est plenus, et novo visu Neptunum sine timore navibus præstare videtur. Præci-

grande ville appelée Césarée. Après la Mauritanie, la Numidie, fertile en productions agricoles; son commerce porte sur les étoffes et sur les animaux féroces des plus belles espèces.

XXXVII. — On trouve alors la province d'Afrique, riche entre toutes. Ce pays, pourvu de tous les avantages matériels, abonde en fruits et en troupeaux, et peut presque, à lui seul, fournir l'huile nécessaire à la consommation des autres provinces. Il possède de nombreuses cités, dont la principale, et de beaucoup la plus belle, est Carthage, fondée par la princesse tyrienne Didon, qui, lorsqu'elle débarqua en Lybie, acheta l'étendue de terrain qui pouvait être entourée par une peau de bœuf; c'est de là, dit Virgile, qu'est venu le surnom de Byrsa, c'est-à-dire *cuir*, donné à cette ville. Elle est remarquable par sa disposition intérieure, l'alignement de ses rues et de ses places se coupant à angle droit, à des intervalles égaux; mais ce qui constitue son plus

puum verò aliud in eâ opus invenies publicum vicum argentariorum. Hoc autem in eâ culpabile reperitur quod contensiosè nimis spectant. Ipsa autem regio Africa est valde bona dives et ampla, homines autem indignos habens patriâ; dolosi enim esse dicuntur, alia quidem dicentes et alia facientes : licet inter plurimos malos pauci boni possint forsitan inveniri.

grand avantage, c'est son port, d'une grande sécurité, et qui semble offrir aux vaisseaux une nouvelle mer où ils peuvent naviguer sans crainte. En fait de monuments publics, ce qu'il y a de plus remarquable c'est la rue des Changeurs. Mais ce qu'il y a de fâcheux dans cette ville, c'est que les jeux du cirque y sont l'objet de trop de brigue et de désordre. Cette région d'Afrique est très-fertile, très-riche et très-prospère; mais elle a des habitants qui ne sont pas dignes d'un aussi beau pays; ils sont fourbes, dit-on, disant d'une façon et agissant de l'autre, quoique, au milieu de la multitude des mauvais, on puisse peut-être en rencontrer quelques-uns de bons.

XXXVIII. — Deinde post omnem Africae regionem adjacet terra deserta valde latissima in partibus austri, ubi, aiunt, barbarorum gentem pessimam habitare, qui Mazices et Æthiopes vocantur. Post quos Pentapolitana regio sequitur, modica quidem sed dives fructibus et jumentis, quæ duas

XXXVIII. — Puis à la région d'Afrique touche une terre déserte s'étendant au loin du côté du Midi, où habite, dit-on, la peuplade barbare la plus dangereuse qu'on appelle Mazices et Ethiopiens. Après cette région, vient la Pentapole, province de peu d'étendue, mais

habet civitates antiquas Ptolemaïdam et Cyrenem, quas dicunt aliquando regnasse. Postquam altera provincia, quæ Lybia dicitur, ab occasu Alexandriae proxima, quæ non accipiens aquam e cælo, inops est valdè, et viros paucissimos habet, sed bonos, prudentes et pios. Unde tamen eis hoc bonum? Puto quod ab eruditione divinâ. Deinde locus sequitur Alexandriae. Hæc est autem totius orbis terræ descriptio, quam ex parte potuimus enarrare.

XXXIX. — Nunc jam etiam de insulis pauca dicamus. Habes ergo ab oriente primam insulam et maximam Cyprum, quæ non eget alterius provinciae in his quæ ad faciendam navem sunt necessaria : in se enim habere omnia perhibetur, hoc est ligna diversa, ærumentum, ferrum, piceum, linum et restium usum : et aliis multis bonis dicitur habundare. Deinde Eubœa, quam

riche en productions agricoles et en troupeaux ; elle possède deux villes antiques, Ptolémaïs et Cyrène, qui autrefois, dit-on, étaient le siège d'Etats particuliers. Puis une autre province appelée Lybie, sise à l'ouest d'Alexandrie, et qui, ne recevant jamais de pluie, est pour ce motif très-pauvre et peu peuplée ; mais les rares habitants qu'elle a sont honnêtes, sages et pieux. D'où leur vient pourtant ce bienfait ? C'est, je crois, de la religion chrétienne. Enfin on rencontre la ville d'Alexandrie. Telle est en partie, aussi bien que nous avons pu la donner, la description de toute la terre.

XXXIX. — Maintenant il nous reste à dire quelques mots des îles. On trouve donc, à l'orient, d'abord la grande île de Chypre, qui n'a pas besoin d'une autre province pour lui fournir les matériaux propres à la construction des navires ; elle a, en effet, tout ce qui est nécessaire pour cela, c'est-à-dire des bois d'essences variées, de l'airain, du fer, de la poix, du lin, des cordages ;

esse valdè nobilem ferunt et multis bonis ornatam. Post ipsam insulas invenies Cycladas, quæ licet multæ sint, omnes tamen suum judicem habent; quarum aliquas et nomine memorare necesse est.

XL. — In primis ergo Rhodum ponamus, in quâ civitas maxima fuit, quæ ab irâ Dei subversa est. In hac statua miræ magnitudinis, quam Colosseum nominant, posita est. Sequitur Delus, quæ in medio Cycladum sita, in quâ Latona enixa est Apollinem et Dianam. Inde Tenedus, inde Imbrus; quæ Imbrus multam vestem leporinam ejicit propter habundantiam animalium quæ in eâdem fecit. Inde Lemnus adjacet, et ipsa moderatè sufficiens, et vinum plurimum ferens, Macedoniæ mittit et Thraciæ regioni.

XLI. — Post Cycladas Cretam invenies, insulam magnam

elle abonde aussi, dit-on, en beaucoup d'autres avantages matériels. Ensuite l'Eubée, île très-célèbre et très-fertile. Puis les Cyclades, qui, quoique très-nombreuses, ont chacune leur magistrat spécial; il nous paraît nécessaire de rappeler les noms de quelques-unes.

XL. — En première ligne nous plaçons Rhodes, dans laquelle s'élevait autrefois une très-grande ville que la colère divine détruisit. Il s'y trouve une statue d'une grandeur étonnante, qu'on appelle Colosse. Puis vient Délos, placée au milieu des Cyclades, où Latone mit au monde Apollon et Diane. Ensuite Ténédos, et Imbros, qui exporte beaucoup d'étoffes en poil de lièvre, à cause de l'abondance des animaux de cette espèce qu'on trouve dans cette île. Lemnos se présente après, qui, suffisant à peu près à ses besoins et produisant beaucoup de vin, en fournit une grande quantité à la Thrace et à la Macédoine.

XLI. — Après les Cyclades on rencontre la grande île de

quæ centum numero civitatibus ornata refertur, et est in omnibus dives et valdè mirabilis, quæ etiam vinum optimum ferens habet inter alias maximam civitatem quæ vocatur Gortyna, in quâ et circenses, et viri ex parte eruditi esse dicuntur. Inde Cithera, Zacynthus et Cephalonia, habentes habundanter omnia bona.

XLII. — Post has optima sequitur et maxima Sicilia insula, quæ propter soliditatem terræ differens cæteris insulis invenitur : multa enim et bona magna generans, omnibus mittit ; lanâ quoque, frumento, et jumentis habundat. Habet autem eruditos et divites viros græco latinoque sermone. Inter cæteras vero tres habet splendidas civitates Syracusas, Palarmum et Catinam, in quibus et spectacula circensium exhibentur. Habet et montem qui Ætna vocatur, qui diebus ac noctibus ardens, in circuitu suo vites optimas nutrit, quæ vinum bonum afferre dicuntur.

Crète, avec ses cent villes ; elle est riche entre toutes, très-agréable, et produit aussi du vin excellent. Elle possède une grande ville nommée Gortyne, dans laquelle on trouve des jeux du cirque et des hommes réputés pour leur science. Viennent ensuite Cythère, Zacynthe et Céphalonie, pourvues abondamment de tous les biens matériels.

XLII. — Suit après la grande et excellente île de Sicile, qui se distingue des autres îles par la solidité de son sol ; riche en denrées de tout genre, elle les exporte dans toutes les provinces ; elle abonde en laines, en blé, en troupeaux. Elle possède aussi des hommes riches et instruits dans les lettres grecques et latines. Parmi ses villes, trois se distinguent par leur splendeur, Syracuse, Palerme et Catane, dans lesquelles on trouve des jeux du cirque. On y trouve une montagne appelée Etna, qui, brûlant jour et nuit, fait croître sur son pourtour des vignes magnifiques, produisant, dit-on, du vin excellent.

XLIII. — Post Siciliam Stœchades. Deinde Sardinia, et ipsa fructibus divitissima et jumentis et nimis splendida. Deinde Britannia insula valdè maxima et præcipua, omnia in multitudine proferens, viros quoque pugnatores et fortes.

XLIV. — Et hæc quidem secundum possibilitatem humanam descripsimus. Si enim latuerunt nos aut provinciæ, aut civitates, aut insula, non multæ ut mihi videtur : latuerunt autem pro eo quod impossibile est homini omnia nosse : solus enim Deus, qui universa creavit, potest omnia nosse.

FINIS.

XLIII. — Après la Sicile, les Stœchades, puis la Sardaigne, riche aussi en productions agricoles et en bestiaux ; enfin la Bretagne, île d'une vaste étendue et d'une grande importance, produisant en abondance tout ce qui lui est nécessaire, et dont les habitants sont belliqueux et braves.

XLIV. — Nous avons écrit cette description aussi bien que permet de le faire la science humaine. S'il nous a échappé de citer soit des provinces, soit des villes, soit des îles, ces omissions ne nous semblent pas devoir être nombreuses. D'ailleurs, s'il en est ainsi, c'est qu'il est impossible à l'homme de tout connaître. Dieu seul, qui créa tout, peut tout savoir.

FIN.

L'AGRICULTURE CHEZ LES ANCIENS JUIFS.

MESSIEURS,

L'agriculture était autrefois l'occupation presque unique des Israélites. On n'a qu'à ouvrir la Bible pour s'en convaincre.

Les récompenses que la loi de Moïse promet aux Israélites pour prix de leur obéissance à la volonté divine sont : la fertilité du sol, des moissons abondantes. Les fêtes qu'elle ordonne sont principalement des solennités agronomiques. Ainsi la Pâque n'était pas seulement destinée à célébrer la délivrance de l'esclavage égyptien ; elle était aussi la fête de la moisson de l'orge, et un rite particulier était prescrit en raison de cette circonstance. Le lendemain du premier jour de Pâque, on présentait dans le sanctuaire une gerbe d'orge, en même temps qu'on offrait des sacrifices et qu'on faisait des libations.

La Pentecôte était la fête de la moisson du froment. On apportait au temple deux pains de fine farine de froment comme prémices de la récolte, et cette fête s'appelait, pour ce motif, *fête des prémices*. La solennité des tabernacles se célébrait à la fin de toutes les récoltes, après la rentrée de tous les fruits des arbres et de la vigne. Comme symbole de la récolte, les Israélites portaient en procession au temple un faisceau composé de plusieurs plantes, un cédrat, une branche de palmier, une branche de myrthe et une de saule. Les prescriptions relatives à la dîme, à la part des

pauvres, à l'année sabbatique qui revenait tous les sept ans, et pendant laquelle la terre devait rester en friche, la défense de jouir des fruits d'arbres nouvellement plantés, celle de museler les bœufs qui foulaient le blé, de semer ensemble des plantes hétérogènes, et beaucoup d'autres prescriptions qu'il serait trop long d'énumérer, les comparaisons empruntées à la nature, dont fourmillent les livres bibliques, prouvent que les Israélites étaient un peuple essentiellement adonné à la culture de la terre.

Ce ne fut que plus tard, quand les Romains, ces Prussiens de l'antiquité, qui, comme nos vainqueurs, prétendaient que la force prime le droit, et qui avaient, eux aussi, un goût très-prononcé pour les annexions, ce ne fut, dis-je, que quand les Romains eurent réduit Jérusalem en cendres, conquis la Palestine et dispersé ses habitants, que les Israélites cessèrent non de se livrer à la culture de la terre, mais d'en faire leur industrie principale.

Il m'a paru que je ne pourrais mieux vous témoigner tout le prix que j'attache à l'honneur que vous m'avez fait en m'admettant au milieu de vous, qu'en dirigeant mes recherches vers un sujet qui ait du rapport avec vos travaux habituels. C'est le fruit de ces recherches que je me permets de vous communiquer.

Après quelques mots sur le sol et le climat de la Palestine, je vous dirai quelles sont les plantes qu'on y cultivait, de quels instruments et de quels engrais on faisait usage, enfin quel bétail on élevait.

Sol et climat.

La Palestine est représentée dans la Bible et dans les récits des voyageurs comme un pays de montagnes et de vallées. Elle n'a point d'autre fleuve que le Jourdain, mais les volcans donnent naissance à des torrents qui arrosent la contrée. Le

sol est crayeux à l'est du Jourdain; à l'ouest de ce fleuve domine la formation basaltique. La température moyenne est de 21 degrés réaumur. Quelquefois cependant il fait très-froid en hiver. La neige, quand il en tombe, ne séjourne pas plus d'un jour. Les pluies sont rares, mais réglées. Elles tombent depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement de décembre; ce sont là les pluies de première saison dont parle la Bible.

Les pluies que l'Écriture sainte appelle d'arrière-saison viennent en mars et en avril. En été, d'abondantes rosées suppléent à la pluie qui fait défaut. La fécondité du sol était très-grande autrefois. On sait que la Bible, dans son langage figuré, appelle la Palestine un pays où coulent le lait et le miel.

Plantes et arbres.

La Palestine produisait du froment, de l'orge, du millet, du cumin, de la nielle, de la coriandre, du sénévé et de la moutarde; du lin et du coton; des fèves, des lentilles, des concombres et des melons qu'on plantait par champs entiers et non pas seulement dans les jardins; de la laitue, de l'endive, du poireau, de l'ail et des oignons.

Il y avait beaucoup de vignes, qui produisaient un vin rouge très-estimé.

Les arbres fruitiers qu'on remarquait en Palestine étaient : le poirier, le pommier, le noyer, le cerisier, l'abricotier, l'amandier, l'olivier, le figuier, le palmier-dattier, le grenadier, le citronnier, le pistachier et le caroubier. En arbres forestiers, la Palestine possédait principalement des chênes, des frênes, des acacias et des cèdres. Nous devons mentionner aussi quelques plantes et quelques arbustes qui poussaient sans culture sur le sol de la Palestine : l'hysope, le câprier, la saponaire, l'indigo, le sésame, le ricin, le roseau de marais, le papyrus, une espèce de concombres

sauvages, l'absinthe, la coloquinte, enfin l'arbre de Sodome dont parle Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et dont il dit ce qui suit : « Son fruit est tout à fait semblable au petit limon d'Égypte. Lorsque ce fruit n'est pas encore mûr, il est enflé, d'une sève corrosive et salée ; quand il est desséché, il donne une semence noirâtre qu'on peut comparer à des cendres, et dont le goût ressemble à un poivre amer. »

C'est probablement la couleur de cette semence qui a fait dire à l'historien Josèphe (Flavius) qu'on trouve dans les environs de la mer Morte un fruit de belle apparence, mais qui tombe en cendres dès qu'on le touche.

Engrais.

Pour l'engrais des champs, on se servait du fumier, ainsi que cela ressort de plusieurs textes. Dans le *Livre des Rois*, chap. IX, v. 37, le prophète Elie dit : « Le cadavre de Jézabel sera comme du fumier sur les champs. » Dans le psaume 83, v. 11, en parlant d'ennemis qui ont éprouvé une défaite sanglante, le poète dit que « leurs cadavres servirent de fumier à la terre. »

Plus souvent encore c'étaient du chanvre et de la paille brûlés qui servaient à engraisser la terre. Cela ressort de deux passages d'Isaïe et de Joel.

Instruments aratoires.

Les instruments aratoires des Hébreux étaient la charrue avec soc de fer, mais sans roues, la bêche, une herse dont la forme n'est pas connue. Pour enlever la terre qui s'attachait au soc de la charrue, on se servait d'une espèce de hoyau, dont l'autre bout formait un bâton en pointe de fer servant d'aiguillon pour l'attelage.

On moissonnait avec le faux, et le battage du blé se pratiquait tantôt à l'aide du fléau, tantôt au moyen de bœufs qu'on faisait passer sur les tas de blé, et qui foulaien le grain. On se servait aussi d'une machine de bois chargée de pierres et traînée par des bœufs. Le blé ainsi battu était tourné et jeté en l'air avec une pelle, et nettoyé au moyen du van ou du crible.

On taillait la vigne avec la serpette. Au moment des vendanges, les grappes de raisin étaient déposées dans une cuve en pierre et foulées par des hommes. Le vin s'écoulait, par une ouverture en grillage, dans un réservoir creusé en terre et maçonné ou taillé dans la pierre.

L'huile d'olives se faisait de la même manière, ou bien encore à l'aide de mortiers dans lesquels les olives étaient écrasées.

Bétail.

Les animaux domestiques des Hébreux étaient : la vache, le bœuf, l'âne, la brebis, la chèvre, le chameau ; plus tard, sous David et Salomon, vinrent s'y ajouter le cheval et le mulet. C'étaient principalement le bœuf, la vache et l'âne qui servaient à la culture. Le cheval ne paraît avoir été employé qu'à la guerre.

Tels sont les renseignements que j'ai puisés à diverses sources et notamment dans l'excellent ouvrage sur la Palestine de M. Munk. Ils se trouvent épars. Je les ai réunis et coordonnés ; je ne prétends pas à d'autre mérite, et je serais heureux si vous trouviez que j'ai bien fait de vous les communiquer et d'attirer sur eux votre attention pendant quelques instants.

ISAAC LÉVY.

NOTES

SUR LA CULTURE DE LA VIGNE EN ALSACE,

et particulièrement dans la commune d'Ottrott, canton d'Obernay,
ancien département du Bas-Rhin,

Par M. REBOUL DE NEYROL.



Messieurs,

MOTIFS DE CES NOTES. — Je ne suis pas viticulteur, et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. Cependant j'ai cédé à la demande de l'un de nos collègues, qui m'engageait à utiliser les séjours que je fais dans une commune viticole d'Alsace, pour recueillir et vous communiquer quelques notes sur la manière dont on y cultive la vigne. J'ai tant bien que mal, mais avec une grande bonne volonté, rempli mes engagements, et je viens aujourd'hui vous faire part du résultat de mes recherches. Mes renseignements courent un premier risque, celui de n'être qu'une reproduction imparfaite des indications et explications qui m'ont été fournies, et un second, celui de ne vous apprendre rien de nouveau à cause de mon inexpérience personnelle. Je vous devais et me devais à moi-même cette observation préalable, afin de ramener l'autorité de ma communication dans les limites de la pré-tention que j'y apporte comme viticulteur.

CONSTITUTION ET SITUATION DU SOL D'OTTROTT. — Le pays vignoble qui en est l'objet est situé au pied des collines secondaires de la chaîne des Vosges. Les terrains compris dans la banlieue de la commune d'Ottrott et des communes voisines sont de nature très-diverse; on y exploite des carrières d'eurite porphrique, à côté de carrières de grès,

d'argile plastique et de dolomie, et il est, en géologie, rudimentaire d'enseigner que la superficie du sol en culture se compose en très-grande partie des débris des roches qui en forment le fond.

La température moyenne de la contrée est à peu près celle de Vesoul, mais avec une plus grande variabilité, causée par les masses forestières qui couvrent les montagnes voisines. Le principal groupe de ces plateaux est connu sous le nom de *Mont-Sainte-Odile*, en souvenir de la fille vénérée du duc d'Alsace Egidon, qui vivait au VII^e siècle de notre ère, et fonda sur la montagne, au lieu même où les Romains avaient établi le siège d'un commandement militaire, le monastère dont Ste. Odile fut la première abbesse, et qui est encore aujourd'hui en grand renom chez les pèlerins et les touristes.

MÉTHODES DE CULTURE DE LA VIGNE. — Dans la commune d'Ottrott et les communes environnantes, on a généralement adopté pour la vigne un mode de culture que je désignerai sous le nom de *culture en quenouille*. Les autres modes préférés par quelques cultivateurs n'en sont que des dérivés plus ou moins rationnels et dont j'aurai également à vous entretenir.

1^o CULTURE EN QUENOUILLE. — *En quoi elle consiste.* — *Couchage.* — *Echalas.* — *Taille.* — *Formation des cerceaux.* — Voici à peu près le langage que m'a tenu sur la culture en quenouille le notaire Muller, viticulteur connu et auteur de plusieurs articles sur la matière. La tige-mère est plantée ordinairement à 15 centimètres de la ligne qu'elle doit occuper définitivement. Après deux années de soins dans cette situation provisoire, on la couche dans une fosse de 40 centimètres de profondeur après l'avoir déchaussée jusqu'à la racine et en avoir émondé le chevelu, hormis les radicules principales que l'on conserve en terre pour continuer à nourrir la tige. On ne laisse émerger de

celle-ci que deux ou trois yeux ou nœuds ; les autres, au nombre de quatre à six, s'épanouissent rapidement en racines qui augmentent la force nutritive de la plante. Si, durant les deux années de la culture préparatoire, la tige destinée à être couchée présente deux rejets très-vigoureux, on les couche tous deux dans des directions opposées et symétriquement. Dès l'année même de l'enfouissage, les rameaux qui naissent des yeux émergents sont généralement très-beaux et très-forts, et quelquefois même donnent un peu de fruit. On les fixe à des échalas de 3 à 4 mètres de hauteur sur 5 à 7 centimètres de diamètre, en bois de châtaignier ou de chêne. Ces fortes dimensions s'expliquent par le procédé même de la culture et la nécessité de renouveler plusieurs fois l'épointage de l'échalas pendant sa durée, qui est communément d'une dizaine d'années. L'année suivante, à l'époque de la taille, on rabat tous les rameaux secondaires, pour ne conserver que le plus fort et le plus sain, qui, à son tour, est rabattu à 1 mètre ou 1 mètre 30 centimètres de hauteur ; c'est la souche-mère. De cette souche partent, en leur saison, plusieurs rejets nouveaux, fruitiers ou non fruitiers. Quand vient l'époque d'une nouvelle taille, on enlève tous ces rejets d'un an, à l'exception des trois ou quatre plus beaux que l'on taille à dix, douze et même quinze yeux, et que l'on replie en cerceaux le long du tuteur, au moyen de liens en saule. Il n'est pas rare que chaque œil produise une branche fruitière, et que l'on voie sur un seul pied de vigne ainsi préparé quarante, cinquante et même soixante-dix grappes. Chaque année on répète la même opération ; mais les vigneron les plus prudents ont soin, dès que le fruit est formé, de débarrasser le cep de ses rameaux stériles, hormis les trois ou quatre plus beaux qu'ils conservent pour former les cerceaux de l'année suivante, et relèvent le long du tuteur au moyen de liens de paille de seigle. Cette précaution a pour but de laisser mieux pénétrer l'air et la lumière, et de

faciliter le développement des rameaux réservés sans exposer le fruit aux dangers de la grêle. J'ai pu m'assurer, après un orage mêlé de grêlons, que les pieds de vigne ainsi conduits n'avaient pas sensiblement souffert.

Espacement des pieds. — Orientation des sillons dans le Palatinat. — Pierres basaltiques. — Leur emploi dans la culture des vignes du Palatinat. — Les vignes sont plantées à raison d'un pied par mètre carré de superficie; mais au lieu d'une plantation en échiquier, on adopte la forme du losange, afin de moins masquer les pieds par les pieds symétriques. Cependant les viticulteurs d'Alsace négligent généralement d'orienter leurs plantations, tandis que leurs voisins du Palatinat et des bords du Rhin semblent donner à l'orientation une grande importance. Les vignerons rhénans cherchent à disposer leurs rangées de ceps de manière à ce que, de 1 heure à 2 heures, les rayons du soleil pénètrent directement au milieu du sillon. Ils prétendent que cette disposition assure à la vigne la plus grande somme de chaleur solaire, et qu'en outre elle ménage mieux que toute autre la transition entre les fraîcheurs du matin et le rayonnement solaire, si favorable aux gelées. A ces précautions, indiquées par l'expérience, les mêmes viticulteurs en ajoutent assez fréquemment une autre, également rationnelle; il font des approvisionnements de pierres basaltiques, fort abondantes dans certaines parties de la vallée du Rhin, et en entourent les pieds de vigne, afin de leur assurer le bénéfice de l'absorption calorique, plus grande, comme chacun le sait, et plus énergique dans les corps de couleur noire que dans ceux de couleur blanche ou claire.

Préparation du sol avant la plantation. — La terre préparée pour la vigne est fouillée à une profondeur de

40 à 50 centimètres, et fortement fumée. La fumure doit être renouvelée tous les trois ans, et opérée immédiatement après l'enlèvement des récoltes, pour donner à l'engrais le temps de bien imprégner le sol. J'ai vu pratiquer l'opération de deux manières : par l'enfouissement et par l'étendage; mais le second mode est plutôt un expédient pour ménager la main-d'œuvre qu'un travail raisonné, car il use beaucoup de fumier sans profit pour la terre; l'évaporation emporte inutilement la plus grande portion des liquides et des sels alcalins.

Après la plantation. — On reconnaît qu'il est essentiel de donner deux façons par année au sol de la vigne : l'une au printemps, immédiatement après la taille, et l'autre au mois d'août ou de septembre, quand le fruit est avancé. L'action atmosphérique, ce puissant facteur de la végétation, exige, pour avoir toute son efficacité, un terrain convenablement ameubli. Cependant, contrairement à ce principe, beaucoup de viticulteurs sont dans l'usage de mettre soit des petits pois, soit des haricots, soit des tubercules ou des navets au milieu des rangées de vigne pendant les premières années de la plantation. Ils prétendent que les ceps non-seulement ne souffrent pas de ces cultures accessoires, mais encore qu'ils en retirent un réel profit par suite des soins dont elles sont l'objet et de l'humidité qu'elles conservent dans le sol. Quelques-uns poursuivent même cette pratique indéfiniment, et entretiennent dans leurs sillons des plantes fourragères qu'ils coupent une ou deux fois par an pour l'alimentation des vaches laitières. Enfin quelques autres, justement réputés pour leur intelligence de la viticulture, ont soin de piquer le plant dans un navet, ou toute autre racine pulpeuse, avant de le mettre en terre, et lui assurent par ce procédé une fraîcheur salubre et durable. Ils vont plus loin encore dans cet ordre de précautions ; lorsqu'ils opèrent le couchage du plant,

ils ont soin de placer au-dessus de la racine, à 5 ou 6 centimètres de distance, une pierre plate, tesson de brique ou de tuile même, afin de conserver à la couche inférieure du sol un peu plus d'humidité. J'ai vu des châtaigneraies, récemment plantées avec cette dernière précaution, dont pas un pied n'avait fait défaut.

Le terrain choisi de préférence pour la culture de la vigne est celui des coteaux. La culture en plaine y est plus rare. Je vois à cette pratique une raison, c'est que, sur les coteaux, l'ombre portée est plus courte que dans la plaine, surtout aux meilleures heures de la journée, et qu'en Alsace on n'a aucune chaleur à perdre.

Frais de la culture en quenouille. — Cette méthode de culture, que j'ai appelée pour ma commodité la culture en quenouille, impose des frais assez élevés. Il résulte de renseignements puisés à de bonnes sources que l'arpent d'Alsace, soit une superficie de 20 ares, coûte, rien qu'en main-d'œuvre, de 40 à 43 fr. et seize litres de vin. Les plants, le fumier et les échelas restent à la charge du propriétaire. Les échelas seuls sont payés couramment de 40 à 50 fr. le cent. Les frais de vendange, foulage, pressurage, etc., doivent être ajoutés aux précédents, et forment avec eux un total qui représente en moyenne la moitié des produits d'une année commune.

Les modifications que l'expérience et l'étude ont déterminé plusieurs viticulteurs à introduire dans ce mode de culture, sont assez variées. Je vais essayer de vous faire connaître les principales d'entre elles, ou du moins celles qui m'ont paru les mieux raisonnées.

2° CULTURE EN ESPALIER. — *Procédé Schattenmann.* — Pour peu que le liage dans la culture en quenouille soit négligé, il peut en résulter plus d'un inconvénient. Les rameaux de l'année, quand on n'a pas soin de les bien fixer au tuteur,

et ceux qui doivent former la réserve de l'année suivante, quand on ne les relève pas le long de ce même tuteur, pendent jusqu'à terre, s'accrochent par leurs pampres aux rameaux des souches voisines et encombrent le sillon; ils enveloppent le fruit d'une ombre excessive, gênent la circulation de l'air et favorisent la pourriture. On outre, les ouvriers qui ont à circuler autour des pieds soit pour travailler la terre, soit pour épamprer le cep, ne peuvent s'y mouvoir que difficilement et non sans causer quelques dommages aux branches.

L'un des premiers essais tentés pour remédier à ces inconvénients est d'importation allemande; elle a été introduite et activement recommandée par un grand industriel de Buchswiller en Alsace, ancien membre du conseil général du Bas-Rhin, bien connu par l'invention d'un rouleau compresseur appliqué au macadam. M. Schattenmann possédait à Roth, dans le Palatinat bavarois, un vignoble considérable et bien tenu. Il menait ses ceps en éventail le long de trois fils de fer galvanisé; les fils, superposés à 25 ou 30 centimètres de distance les uns des autres, et le plus bas tendu à 50 centimètres du sol, étaient fixés, par leurs extrémités, à deux vigoureuses tiges de même métal, scellées dans de gros cubes de pierre, assez lourds et assez solidement enfoncés dans le sol pour supporter sans céder une forte traction. Il disposait sa vigne en carrés de 20 mètres de côté, entre lesquels étaient ménagés des sentiers de service. Chaque fil était pourvu d'un tendeur d'une forme très-simple et d'un maniement facile. Cette disposition permettait au propriétaire de supprimer les tuteurs, de donner au cep plus d'air et de lumière, et facilitait le travail des ouvriers. M. Schattenmann assurait qu'au moyen de ce procédé il obtenait près de deux kilogrammes de raisins par pied, plus gros et plus mûrs que ceux que produisait la quenouille ordinaire, et qu'en peu d'années il amortissait les frais de premier établissement.

Procédé Willm. — Un propriétaire du voisinage d'Ottrott, M. Willm, charpentier connu, a voulu améliorer encore le procédé Schattenmann, ou plutôt le procédé des vigneron du Palatinat, car il était familier aux viticulteurs de cette contrée. A cet effet, il a eu l'ingénieuse idée d'espacer les fils de fer de 50 centimètres au lieu de 30, et de réserver le fil supérieur pour soutenir les rameaux destinés à devenir les rameaux fruitiers de l'année suivante. Il a attaché les rameaux de l'année courante aux deux fils inférieurs et combiné leur courbure de façon à figurer des losanges avec ceux des pieds voisins. L'espacement plus grand des fils permettait de conserver la taille longue de la quenouille, ce que l'espalier Schattenmann rend impossible, et d'augmenter ainsi les chances de produit sans diminuer les autres avantages attribués à ce mode de culture. M. Willm serait parvenu, par cette nouvelle combinaison, à doubler les produits de sa vigne, comparés à ceux des voisins, et à les élever d'une notable quantité, comparés à ceux des vignes Schattenmann.

Les vigneron d'Ottrott palissadent volontiers le pourtour de leurs vignes d'après les mêmes principes, et emploient à cet effet des tringles et des poteaux en bois ; mais ils ne vont guère au-delà. La culture en éventail sur une large échelle est encore, parmi eux, à l'état d'exception, tandis que dans le Palatinat elle est généralement pratiquée.

3° CULTURE EN PYRAMIDE. — Sur quelques points, presque tous enclos, on a essayé la culture en pyramide ; on nomme ainsi la méthode qui consiste à conduire la tige-mère jusqu'à 5 et 6 mètres de hauteur, en l'appuyant à un tuteur de même élévation et d'un diamètre proportionné. Chaque pied, espacé de 1 mètre à 1 mètre 30 centimètres, forme une véritable treille perpendiculaire, que l'on traite par la taille courte comme les treilles ordinaires. On circule entre les ceps, rangés dans un ordre alterne, aussi aisément que dans des

allées de houblonnière; l'air et la lumière y ont toute leur efficacité. On m'a montré des pyramides qui portaient au-delà de 200 grappes; mais la taille, l'épamprage, le liage et la cueillette exigent la permanence d'échelles doubles, et demandent plus de temps, plus de peine et plus de frais que la culture ordinaire. Je ne crois donc pas que ce système, appliqué dans ces conditions, ait de l'avenir. Dans le Haut-Rhin, dont les vins blancs sont renommés, on cultive la vigne en pyramide, mais dans des conditions sensiblement différentes. La pyramide ne dépasse pas une hauteur de 2 mètres, à laquelle un homme peut atteindre en élevant les bras; elle tient donc le milieu entre la grande pyramide et la quenouille; elle est aussi facile à travailler que l'espalier, moins exposée à la pourriture que la quenouille, et donne autant de fruits qu'elle. Les ceps du Haut-Rhin sont étagés sur le flanc des montagnes jusqu'aux zones forestières. Les pentes du Kaiserberg en sont couvertes jusqu'au sommet, où les vigneron transportent péniblement dans des hottes la terre végétale que les pluies en détachent chaque année. J'ai visité dans le temps les vignes de Mgr. de Strasbourg, réputées des mieux tenues, et les caves du propriétaire, fort en crédit dans la contrée. Je m'empresse d'ajouter que vignes et vins m'ont paru justifier leur renom. Les crus les plus appréciés du Haut-Rhin sont ceux du Kaiserberg, de Rickwirr, de Ribeauwillers, de Bennwirr et de Blenheim, qu'on appelle familièrement des casse-jarrets.

4° CULTURE RUSSE. — *Sans tuteurs.* — Depuis peu d'années seulement, l'un de nos compatriotes, revenu de Russie après y avoir fait une brillante fortune dans le commerce, a importé de ce pays une méthode nouvelle de culture, qu'il a pu étudier dans les provinces méridionales, et qui paraît destinée à résoudre plus complètement que celles que je viens de décrire, le double problème de l'économie et du meilleur

rendement. Elle consiste à concentrer sur la tige-mère, dès la première année du couchage, toutes les forces alimentaires de la racine, en enlevant absolument tous les rameaux secondaires, et en la recepant elle-même à la hauteur d'un mètre. Ce traitement, poursuivi pendant deux ans, permet au pied de prendre une vigueur et une consistance telles, qu'il peut servir lui-même de tuteur aux rameaux à fruit. Ceux-ci poussent au sommet de la tige comme les branches du rosier ou celle d'une tête de saule, et sont formés en cerceaux à l'aide du pied. On les taille à un ou deux yeux seulement, comme dans l'espalier Schattenmann. Ils donnent des fruits très-développés, qui arrivent à une bonne maturité.

L'importateur de ce procédé en a fait l'application à Nancy, dans un cantonnement étendu, détaché d'un terrain inculte jusqu'alors. L'expérience lui aurait parfaitement réussi, m'a-t-on affirmé, et valu les encouragements les plus flatteurs de la Société d'agriculture de son département. Je ne connais ces détails que par les communications d'un viticulteur, propriétaire dans une localité voisine d'Ottrott, qui est en train de se créer une petite vigne à la russe; mais tout m'autorise à les croire exacts. Par le seul fait que cette méthode permettrait, dès la troisième année de la plantation, de supprimer les tuteurs, elle présenterait sur les autres un avantage qu'il serait prudent de ne pas négliger.

5° CULTURE PERSOZ. — Il ne me reste, pour épuiser la liste des procédés de viticulture pratiqués à Ottrott ou dans les environs, qu'à faire mention de la vigne Persoz, déjà ancienne et conséquemment familière à tous les viticulteurs. Elle est recommandée aux propriétaires de terrains en bonne exposition, mais remplis de roches affleurentes ou de blocs erratiques, et n'offrant de sol cultivable que par places. On met à profit ces ilots pour y planter des ceps qu'on dirige en treilles horizontales le long de tringles en bois ou en fil de

fer, fixées par les extrémités à deux forts poteaux, ou à des tiges en fer solidement établies et distantes l'une de l'autre de 4, 5 et 6 mètres, selon les dispositions du terrain. Ces tringles, élevées au-dessus du sol de 80 centimètres, servent d'appui à la souche-mère, à laquelle elles donnent l'aspect d'un cordon de pommiers. On la traite par la taille courte à un ou deux yeux, et le vigneron qui cultive avec soin la place qu'occupe le pied, peut y récolter du fruit excellent, sinon très-abondant.

CÉPAGES COMPOSANT LES VIGNES D'OTTROTT. — Les cépages ordinaires, ou pour mieux dire les plus répandus des vignes d'Ottrott, n'ont pas leurs équivalents dans les vignes françaises, du moins je ne les connais pas; ce sont : le Burger, le Knipperle et le Risslin, espèces blanches, ne contenant que de faibles quantités de sucre; le Lampert, de provenance lombarde, comme l'indique son nom, espèce noire, riche en tannin; le Klevener, venu de Chiavena en Italie, espèce rose, très-riche en sucre, qui affectionne les terres fortes. Aux raisins blancs ordinaires on mêle une certaine quantité de chasselas pour enlever au produit quelque chose de son goût âcre et acide, et le rendre immédiatement potable. Le vin que donne le Klevener est très-alcoolique, et veut être attendu pendant trois ou quatre ans; il est alors très-généreux et d'une jolie nuance, voisine de celle des Fleury du Beaujolais.

Nos cépages français, principalement ceux de Bourgogne, sont cultivés dans les meilleures expositions d'Ottrott, et produisent un vin distingué propre au terroir, et qui, après quelques années de fûtaille et de bouteille, est servi en concurrence avec nos bourgognes rouges de seconde ou troisième qualité.

Je ne mentionne que pour mémoire le Tokai blanc de Hongrie, introduit dans les vignes de quelques viticulteurs *dilettanti*. Ce cépage mûrit rarement dans les contrées boisées

d'Ottrott, où la température des mois d'automne est variable et faible ; mais quand il mûrit, il donne un vin plein de saveur, riche en bouquet et très-chaud, qu'on classe parmi les produits exceptionnels.

RENDEMENT DES VIGNES D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE CULTURE.

— En général, on évalue à 20 et même à 25 hectolitres le produit moyen d'un arpent de vigne de 20 ares, cultivé en quenouille. La culture en espalier Schattenmann resterait un peu au-dessous de cette moyenne, mais améliorerait les produits. Au contraire, l'espalier Willm, à fils de fer plus espacés, unirait à une moyenne plus élevée les avantages d'une qualité meilleure.

Les vignes d'Ottrott ne sont en plein rapport qu'à partir de la septième ou de la huitième année, et sont vieilles à trente ans. Je n'ai pas remarqué qu'on pratiquât le remplacement des manquants au moyen des fosses.

On vendange ordinairement au commencement d'octobre et même plus tard, selon que les vignes sont plus ou moins élevées et dans le fond des vallées. On fait passer le raisin par le broyeur en le mettant en cuve ; c'est en cela que consiste tout le foulage. La période du cuvage ne prend guère que de cinq à huit jours, qui ne sont pas toujours suffisants à l'extraction et à la dissolution du tannin ; on l'abrège dans l'intention d'empêcher la complète transformation de la matière saccharine en alcool et une trop grande âcreté et acidité de la liqueur ; mais on rend aussi sa conservation plus précieuse. Le travail de la clarification se fait en tonneau.

TRAITEMENT DE LA VIGNE EN CAS DE MALADIE. —

L'oidium ; la gelée ; le phylloxera. — J'arrive maintenant aux procédés qu'emploient les Ottrottois et leurs voisins pour traiter la vigne en cas de maladie et prévenir la gelée,

si fréquente dans ce pays et dans le nôtre. Peu de mots suffiront à cette fin de travail ; car, à vrai dire, je n'ai trouvé nulle part rien de sérieux. On ne fait usage d'aucun moyen curatif contre l'oïdium, devenu endémique et sévissant chaque année, quoique à des degrés très-divers d'intensité. Le seul remède que certains cultivateurs, peu nombreux, y appliquent consiste à enlever les fruits malades, afin de préserver les autres de la contagion. Le phylloxera est inconnu en Alsace. S'il est vrai, ainsi que l'affirme l'honorable M. Milne Edwards, que ce parasite microscopique, dont l'action destructive s'exerce dans beaucoup de vignobles français, péricule à la température d'un degré au-dessous de zéro, l'immunité des vignes d'Alsace tiendrait à la rigueur de ses hivers. Aussi notre savant naturaliste conseille-t-il de se servir de la neige pour combattre le fléau. A cet effet, il recommande de creuser autour des pieds malades un sillon de quelques centimètres, d'y amasser la neige et de compter sur l'action du dégel ; l'eau à la glace fondante que produit la neige pénètre jusqu'à la racine du cep et y détruit l'insecte.

Quoi qu'il en soit de ce moyen, dont l'emploi ne serait point coûteux, il paraît aujourd'hui à peu près certain que l'on a trouvé tout récemment deux remèdes efficaces contre le redoutable parasite, et dont la France est redevable aux recherches de notre illustre chimiste M. Dumas. Je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement au courant d'une découverte qui a été contrôlée et vérifiée par des délégués de l'Institut, et a fait l'objet d'une séance académique rapportée dans la plupart des grands journaux de Paris. Le sulfo-carbonate de potassium et le coaltar ou goudron de houille sont désormais classés en tête des moyens curatifs ou préservatifs auxquels les viticulteurs peuvent se fier en toute sécurité.

La gelée est traitée avec la même insouciance que l'oïdium ;

les vignerons s'y soumettent, ne sachant rien de mieux à faire. Cependant, cette année, quelques gros propriétaires ont essayé des fumigations au moyen d'huiles minérales communes, ou de résines disposées dans les vignes, de manière à les envelopper de fumée aussi complètement que possible. Ils y ont mis le feu à quatre heures du matin, qui paraît être l'heure la plus redoutée des vignerons, et ils ont réussi, en répétant l'opération aussi souvent que la température l'exigeait, à conserver les belles espérances du printemps; du moins ils le croient et le proclament bien haut. Je me bornerai à reproduire ici l'observation que j'ai faite alors. J'ai exprimé des doutes sur la difficulté que doivent opposer à l'emploi efficace de ce moyen la configuration du sol, la direction du vent, l'étendue généralement peu considérable de la vigne et la nécessité d'agir rapidement et simultanément sur tous les points. Mais entre l'expérimentation positive et les objections théoriques, la première doit avoir la préférence. Si la Société partage cet avis, et si les fumigations contre la gelée sont une nouveauté pour la Haute-Saône, le Bulletin de ses séances pourrait en faire mention.

En Champagne, on prévient les effets de la gelée par un système de planchettes, larges de quelques centimètres, disposées sur deux tuteurs; mais c'est un procédé coûteux, admissible pour des vignes où le raisin vaut 2 fr. la livre au pied du cep, et que les cultures communes ne pourraient pas utiliser, pas plus que l'emploi des paillassons en usage dans la Côte-d'Or.

Tel est, Messieurs, le résumé des observations, pour la plus grande partie empiriques, recueillies par moi sur la culture de la vigne dans une contrée dont c'est l'industrie principale. Il est peu probable qu'il présente à la Société quelque chose de nouveau, hormis la bonne volonté d'un de

ses membres les plus récemment honorés de ses suffrages, et qui, ainsi que j'ai eu soin de vous en prévenir, n'est pas vigneron.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

EN ALLEMAGNE.

Amené par des circonstances de famille à faire souvent des séjours plus ou moins longs dans notre ancien département du Bas-Rhin, j'ai eu l'occasion de recueillir sur l'établissement scolaire des Allemands des notes qui m'ont paru offrir assez d'intérêt pour être communiquées à la Société d'agriculture, sciences et arts.

Observation générale sur la place qu'occupe l'instruction publique dans la culture d'un peuple, concurremment avec le culte, l'armée et les voies de communication et de transmission. — En matière d'ethnologie, celui qui cherche sérieusement à se rendre compte du degré d'avancement d'un peuple, peut avec confiance consulter le mécanisme gouvernemental et administratif de ce peuple, et dans ce mécanisme qu'un de nos hommes d'Etat a appelé « l'outillage d'une nation, » porter plus particulièrement son attention sur le culte, sur l'école, sur l'armée et sur les voies de transmission ou de communication : il est d'avance certain d'arriver par cette étude à une très-grande approximation de la vérité. Ces quatre établissements représentent la puissance de la morale, le développement didactique des esprits, l'énergie dans l'action et la célérité dans les mouvements. Il est aisé de comprendre que leur analyse raisonnée doit projeter une grande lumière sur la situation du pays qui les possède et s'en sert. C'est de l'intensité plus ou moins grande

de leur fonctionnement que dépendent en totalité ou en grande partie l'austérité de ses mœurs, sa fidélité dans l'accomplissement des devoirs publics et l'autorité qu'il exerce sur les conseils des autres pays. Ils ne sont évidemment pas les seuls à produire le bien ou le mal, mais ils y ont une grande part. Ces motifs, quoique dans leur forme sommaire ils effleurent à peine le sujet, me serviront de justification aux yeux de l'assemblée. Entre ces quatre grands établissements j'ai dû faire un choix et m'y arrêter.

Motifs qui ont déterminé le choix de l'enseignement secondaire en Allemagne pour en faire l'objet d'une étude.

— J'ai donné la préférence à l'instruction, et dans l'instruction à l'enseignement secondaire. Bien que les institutions publiques s'enchaînent et réagissent les unes sur les autres de façon à se tenir à un niveau à peu près égal, il est communément admis que l'instruction exerce une influence qui semble dominer celle de beaucoup d'autres services, que toutes les opinions lui attribuent, et dont toutes s'efforcent de s'assurer le bénéfice. J'avais encore d'autres motifs pour lui donner la préférence. N'a-t-on pas dit et répété que dans nos dernières luttes avec l'Allemagne, cette puissance avait triomphé de nous par ses écoles; que c'est son établissement scolaire qui avait été la principale source de sa supériorité? N'y avait-il pas dans cette affirmation un sérieux motif de nous enquerir des conditions essentielles d'une instruction nationale capable de préparer de pareils succès? En outre, comme l'un des premiers effets de l'annexion de l'Alsace-Lorraine avait été la réorganisation du lycée de Strasbourg d'après les règles des gymnases allemands, je pouvais m'édifier sur place sur la valeur réelle de cette transformation. Enfin je suis en principe disposé à penser qu'indépendamment de l'intérêt qui peut s'attacher à un examen auquel m'ont encouragé les motifs qui précèdent, il y a quelque enseigne-

ment utile à tirer de la comparaison d'une institution étrangère avec l'institution similaire que nous possédons. On nous a plus d'une fois reproché de nous oublier facilement dans la satisfaction de nous-mêmes, et donné le conseil de stimuler l'opinion au contact d'autres disciplines que celles qui nous sont familières. J'ai admis pour ma part le reproche et suivi le conseil, et j'espère que la Société ne me saura pas trop mauvais gré de cette espèce d'abnégation. Il m'a fallu, je m'empresse de le confesser, surmonter bien des résistances intérieures avant de me décider à porter mes recherches sur un terrain tout plein encore du sentiment français, mais que gardent avec une hautaine vigilance ceux qui nous l'ont arraché. Ce que j'ai éprouvé, vous l'auriez éprouvé comme moi. J'espère, néanmoins, que vous resterez finalement sous l'impression que produit sur des esprits droits et éclairés le sentiment du vrai et du bon, quelle qu'en soit la patrie.

Mesures prises par l'Allemagne du Nord pour l'amélioration de son établissement scolaire en général et celle de l'enseignement secondaire en particulier. — A peine l'Allemagne était-elle en possession du traité de paix qui doublait ses forces et diminuait les nôtres dans la même proportion, que son nouveau gouvernement impérial revisait et améliorerait son établissement militaire, étendait le réseau de ses voies ferrées, de ses lignes télégraphiques et de ses postes, et prescrivait en même temps l'étude assidue et complète de chaque branche du service de l'instruction publique, pour se trouver à bref délai en mesure d'y introduire les modifications qui seraient jugées utiles. En 1871, il réunissait à Berlin une commission formée des instituteurs primaires de la Prusse les plus compétents, et présidée par un délégué du ministère de l'instruction publique, l'un des hommes éminents que l'enseignement national a formés. La commission rédigeait un cahier de vœux conçu avec beaucoup

de méthode, qui a servi de base aux nouvelles dispositions législatives concernant les écoles, et dont le gouvernement veut demander la sanction au parlement. En 1872, il convoquait une nouvelle commission à Berlin, dont faisait partie l'élite des hommes de l'enseignement secondaire, et lui demandait la présentation d'un second cahier sur les besoins qui se manifestaient dans cette branche de l'instruction publique. Enfin, à la clôture de l'année scolaire 1874, il convoquait à Nurenberg un congrès d'hommes spéciaux, appartenant à tous les Etats de l'Allemagne unie, et les chargeait de rechercher les moyens de mettre de l'harmonie dans les divers systèmes d'enseignement suivis dans tout l'empire; mais, à l'époque où j'ai quitté l'Alsace, au mois d'octobre dernier, le congrès n'avait pas encore terminé ses travaux.

De cette enquête multiple doivent sortir des projets de loi sur les diverses branches de l'enseignement, qui seront présentés au parlement allemand et aux conseils de l'empire.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à la Société, dans ce vaste champ ouvert à l'observation et à l'étude, je me suis arrêté à la partie qui concerne l'enseignement secondaire en général et le lycée de Strasbourg en particulier. La parfaite courtoisie que m'a témoignée un haut fonctionnaire de l'instruction publique m'a mis à même de prendre connaissance de documents officiels relatifs à ces deux sujets, notamment du procès-verbal de la commission de révision de 1872, qui m'a paru très-élevé de ton et très-substantiel dans son ensemble. Il répond aux dix-sept questions du programme gouvernemental et inspire en même temps une grande confiance dans la manière dont la commission paraît avoir compris son mandat : ni faiblesse, ni flatterie. Les délégués se sont occupés de l'origine et de la mission de chaque catégorie d'établissements secondaires, du plan général des études, des matières à enseigner, de l'instruction

religieuse en particulier, de la distribution du temps des professeurs et des élèves, du nombre des classes à admettre et du nombre des élèves de chaque classe, des principes pédagogiques, de la discipline, de l'hygiène, du développement du sentiment national, de l'avancement des professeurs, de l'âge d'admission des élèves, de la durée et de la distribution des vacances, de l'influence de l'enseignement sur l'état social en général et sur l'armée nationale en particulier, et réciproquement, de l'influence de la loi militaire sur l'instruction générale de la nation, etc. Bref, il n'est aucun point important qui ait échappé à ses investigations.

Situation actuelle de ce service. — L'instruction publique a fait en Allemagne des progrès rapides, principalement depuis la guerre de l'indépendance ; elle s'est développée et divisée selon les besoins des diverses classes de la société moderne. Elle est confiée à trois ordres d'écoles, savoir : les écoles secondaires, les écoles primaires et les écoles intermédiaires. En dehors de ces trois moyens de diffusion, dont je me propose de vous donner un aperçu rapide, il y a encore l'établissement universitaire, les académies, les écoles polytechniques et les écoles militaires, qui font suite aux précédentes comme couronnement ou application, et dont par conséquent on peut former un groupe à part, mais qui n'est appelé à produire de grands résultats qu'autant que les écoles qui le précèdent lui fournissent des élèves bien préparés.

1° Ecoles secondaires. — *Deux catégories : écoles gymnasiales ; écoles réales.* — Les écoles secondaires forment deux divisions : la division des *gymnases*, affectée plus spécialement aux *humanités* proprement dites, et celle des *écoles réales*, plus particulièrement consacrée aux sciences. Ces deux catégories d'établissements ont pour mission de donner

une instruction générale préparatoire, embrassant les lettres et les sciences, sans viser à un but pratique immédiat, c'est-à-dire à une carrière déterminée; elles doivent simplement développer, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, les facultés de l'esprit et du cœur, sans se préoccuper des aptitudes individuelles, et mener les élèves jusqu'à l'Université, où ils trouvent toutes les ressources désirables pour faire de leurs forces et de leurs aptitudes l'emploi le plus favorable au but qu'ils se proposent d'atteindre.

Origine et caractère des deux enseignements. — L'enseignement des gymnases est basé, comme celui de nos lycées, sur l'étude des deux langues mortes que parlaient les peuples les plus civilisés de l'antiquité, les Romains et les Grecs, dont les nations modernes de l'Europe se considèrent comme les héritières. Ce recours au latin et au grec a été l'âme de nos écoles pendant bien des siècles; il les a liées avec une extrême énergie et tenacité aux œuvres littéraires de Rome et d'Athènes, et si complètement absorbées pendant les XV^e et XVI^e siècles, qu'il les a détournées entièrement de l'étude des sciences naturelles. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que ces dernières ont commencé à réclamer leurs droits à l'intérêt du monde savant et de la société; mais ce n'est qu'au XVIII^e, et à la fin, qu'elles ont conquis une place dans l'enseignement public. Il est vrai qu'à partir de ce moment, l'étude des sciences a précipité sa marche, comme si elle avait voulu réparer le temps perdu et se dédommager de l'abandon où le monde l'avait laissée. Le goût des sciences a fait en Allemagne aussi bien qu'en France de très-rapides progrès. La biographie des grands chefs d'école philosophique de ce pays constate que tous ont passé par les sciences naturelles avant de s'élever aux sciences abstraites. Le vieux rigorisme classique a dû s'adoucir devant les exigences de la science et lui faire une place dans l'éducation des hommes.

Un moment même les lettres anciennes se sont vues menacées de perdre leur séculaire souveraineté ; l'histoire naturelle, la chimie, la physique, les mathématiques, les lettres modernes et les langues vivantes ont envahi les écoles dans des proportions de plus en plus grandes, comme si, par leur nature, elles étaient plus rapprochées du but vers lequel tendent les peuples modernes. Ce mouvement a encore été activé par le réveil de la nationalité allemande, si vivement excité depuis Iéna jusqu'à nos jours ; et c'est de cette réunion de circonstances que sont sorties les écoles *réales*, qu'on a d'abord voulu séparer des gymnases en leur donnant pour base exclusive d'enseignement les sciences et les langues modernes. Mais cette division de l'enseignement secondaire, qu'on avait aux premiers temps jugée nécessaire, n'a pas tardé à paraître défavorable à une large et solide instruction préparatoire. Après une vigoureuse campagne contre ces études classiques qu'on réputait contraires aux besoins des sociétés modernes, on s'est aperçu qu'on faisait fausse route, et qu'au lieu de vouloir les faire supplanter par les lettres modernes et les sciences, il était bien plus rationnel de chercher à les concilier avec elles. C'est à démontrer cette vérité que s'attacha Spilleke, dans un écrit qui parut en 1822 et produisit une impression décisive. En définitive, l'enseignement *réel* était sorti de ce débat vigoureux et plein d'avenir. Il grandit et prit rang à côté et au niveau de l'enseignement classique, tantôt en se mêlant avec lui dans des établissements communs, tantôt en s'en séparant dans des établissements particuliers, mais en conservant avec lui un lien puissant par l'étude du latin. La bifurcation dans les établissements mixtes commence en quatrième ou en troisième, à l'étude du grec, que l'enseignement réel remplace par celle de l'anglais, et par une extension plus grande des sciences et des lettres modernes.

En 1872, on comptait dans le seul royaume de Prusse

450 établissements d'instruction secondaire, dont 370 étaient des gymnases purs ou mixtes, et 80 des écoles réales avec le latin. Indépendamment de ces dernières, qui sont appelées *Ecoles réales du premier degré*, il y a encore des *Ecoles réales du second degré*, qui n'enseignent pas le latin, ou ne l'enseignent que facultativement, et dont j'aurai à parler dans la section des écoles intermédiaires.

L'enseignement gymnasial et l'enseignement réel du premier degré ont la même durée et se divisent en neuf années scolaires, partagées elles-mêmes communément en deux semestres que séparent de petites vacances. Les enfants ne sont admis dans les écoles secondaires qu'à l'âge de neuf ans révolus et après un examen auquel ils se préparent, dès l'âge de six ans, dans des écoles spéciales établies soit par l'industrie privée, soit par l'initiative des communes, soit enfin par les gymnases eux-mêmes ou les écoles réales, dans les dépendances de leurs bâtiments. Le nombre de ces écoles annexes, placées sous la direction des écoles secondaires de la Prusse, était en 1872 de 200. Les instituteurs primaires ont vivement réclamé contre ces succursales qui, prétendaient-ils, faisaient double emploi avec leur enseignement et lui enlevaient le personnel aisé; ils demandaient qu'on leur accordât la faculté de le conserver et de le préparer, avec le droit de délivrer, après examen, des certificats de maturité, qui ouvriraient aux enfants les portes des gymnases. Leurs réclamations n'ont pas été accueillies, par le motif que les deux ordres d'écoles élémentaires ne se confondaient ni par la direction des études, ni par les matières enseignées, et que la prospérité des unes ne nuisait en aucune manière à celle des autres.

2° *Ecoles primaires*. — Les écoles primaires de l'Allemagne forment, comme celles de la France et en général de tous les pays, le premier échelon de l'instruction publique. Elles ont

au-dessous d'elles, pour préparer les enfants, les salles d'asile et les jardins de l'enfance, qui ne sont au fond qu'une variété améliorée de l'asile, basée sur la méthode d'intuition, dont la nature extérieure fournit tous les éléments. Dans leur habitude des formules abstraites, les Allemands définissent les écoles primaires : « celles qui ont pour mission de donner l'instruction strictement nécessaire à la vie pratique des travailleurs, qu'on appelle à exécuter manuellement ce que les hommes, préparés par la science, ont combiné. » Le programme de leur enseignement est mis en rapport avec les usages et les besoins de la classe ouvrière; aussi diffère-t-il selon qu'il s'adresse à la population des villes ou à celle des campagnes. Les communes intéressées ont, à cet égard, une grande liberté. L'instruction primaire prend l'enfant à six ans et le conduit jusqu'à quatorze. Elle est obligatoire pour tous les sujets allemands.

3° *Ecoles intermédiaires ou écoles réales du second degré; écoles primaires supérieures.* — Enfin les écoles intermédiaires sont celles qui préparent les élèves, par l'étude spéciale des sciences et des langues modernes, pour une carrière professionnelle, telle que la bâtisse, les industries mécaniques, le commerce, les postes, les télégraphes, etc. Elles portent le nom d'*Ecoles réales du second degré* ou d'*Ecoles primaires supérieures* (*oberbürger-schulen*). Les communes ont également à leur sujet une certaine latitude pour la formation du programme de l'enseignement. Quelques écoles réales du deuxième degré, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, enseignent le latin, mais à titre facultatif seulement; ce cours ne devient obligatoire que pour les élèves qui demandent à le suivre. C'est en particulier le cas de l'école de Barr, petite ville du Bas-Rhin. En 1872, la Prusse possédait vingt-cinq écoles intermédiaires, et en 1874, l'Alsace-Lorraine en avait, à ma connaissance, déjà cinq. Les

élèves ne sont admis dans ces écoles qu'après l'âge de neuf ans et au concours, et ils y restent pendant six ans.

Principes pédagogiques des Allemands. — Les préceptes pédagogiques sur lesquels repose l'édifice de l'enseignement en Allemagne partent de l'idée que l'homme, quoique déchu, est de sa nature enclin au bien; que, comme le dit Lamartine, « il est un Dieu tombé qui se souvient des cieux; » que, par conséquent, la mission de l'école doit être de développer en lui les forces de l'esprit, à l'aide d'un travail progressif, sagement distribué; d'élever l'âme dans le sentiment de sa responsabilité, de l'amour du vrai et du juste, par un usage éclairé de la liberté; de développer les forces et la souplesse du corps par des exercices méthodiquement ordonnés; de s'appuyer sans cesse sur l'enseignement religieux pour accomplir sa tâche; bref, de former des hommes d'intelligence, de savoir, d'initiative et de devoir, bien portants, adroits et vigoureux.

Tel est le programme essentiel de l'école en général, de celle qui conduit l'enfant depuis le jardin de l'enfance jusqu'aux portes de l'Université, c'est-à-dire jusqu'à un âge où il est permis d'espérer qu'il a contracté des goûts et des habitudes assez solidement fixés dans son esprit et dans son âme pour les conserver et les appliquer dans toutes les situations où sa destinée pourra le conduire. Ces maximes m'ont paru se dégager des faits, comme la vérité se dégage de l'observation. Il n'appartient qu'aux principes vrais de produire le bien dans l'application, quelque dévies que soient les mains auxquelles on en confie le soin. C'est leur honneur et leur privilège de provoquer chez certains esprits d'élite l'enthousiasme de l'apostolat et de les pousser, sans les lasser jamais, à chercher un idéal dans la pratique. Le directeur du nouveau lycée de Strasbourg ayant fait tout récemment une visite à quelques amis qu'il avait au lycée de

Schulpforta, dans la Saxe prussienne, m'avouait qu'il avait vivement senti la distance qui séparait son œuvre de celle de son collègue ; qu'à Schulpforta, maîtres et élèves vivaient dans des régions vers lesquelles tendaient tous ses efforts, mais sans espoir de jamais y atteindre.

Les disciplines de l'école allemande ne sont point particulières aux Allemands ; on les trouve ailleurs, sinon mieux comprises, du moins mieux appliquées, notamment dans les établissements de l'Angleterre et de la Suède, où le pouvoir, moins préoccupé du souci d'avoir la main sur tous et sur toutes choses, laisse à l'initiative individuelle une plus large part. C'est ce que reconnaissent eux-mêmes les professeurs de l'Allemagne du Nord, qui, pour la plupart, complètent leur instruction pédagogique par l'étude comparative de leurs méthodes avec celles des peuples qui leur sont similaires. Dans le système de ces nations, plus la pédagogie concentre de moyens sur l'éducation individuelle, et plus elle doit avoir de chances d'efficacité ; plus elle s'appuie sur la responsabilité de l'élève, et plus elle est assurée de développer en lui le respect de lui-même et des autres et le sentiment du devoir.

Application de ces principes. — Il s'agit maintenant de savoir comment ces généralités se comportent en passant du domaine des abstractions dans celui de l'application ; par quelle organisation ou quel mécanisme elles sont mises en pratique dans l'enseignement ; en un mot, comment elles fonctionnent.

Quatre points principaux à examiner : 1° *l'instruction proprement dite* ; 2° *la surveillance ou l'éducation générale* ; 3° *la surveillance ou l'éducation individuelle* ; 4° *l'hygiène*. — Les observations relatives à cette seconde partie de mon étude forment quatre paragraphes distincts, comprenant : le premier, l'instruction proprement dite, c'est-à-dire les ma-

tières enseignées et le temps consacré à les enseigner ou à les apprendre; le second, la surveillance ou l'éducation générale; le troisième, la surveillance ou l'éducation individuelle; et le quatrième, l'hygiène. Logiquement, j'aurais dû consacrer un paragraphe particulier aux édifices, dépendances et mobilier affectés à l'enseignement secondaire, et un autre à l'étude particulière du lycée de Strasbourg; mais j'ai pensé que je pourrais facilement comprendre dans les paragraphes précédents tout ce qui concerne le matériel et l'outillage de l'enseignement secondaire, aussi bien que ce qui est relatif au lycée du Bas-Rhin, et vous épargner ainsi des longueurs plus ou moins inutiles à l'objet de ma communication.

§ 1^{er}. — L'instruction proprement dite.

Ce paragraphe se divise en deux parties : celle qui regarde la préparation et le travail des maîtres, et celle qui regarde le travail des élèves.

Je ne crois pas sortir de la vérité en affirmant qu'en Allemagne, et particulièrement dans l'Allemagne du Nord, la moyenne d'instruction du personnel enseignant est très-élevée. La pédagogie y est, depuis plusieurs générations, arrivée à l'état de science; on l'enseigne dans les Universités et dans des établissements spéciaux, et l'on remarque bien vite, à l'attention que lui donnent les commissions formées dans l'intérêt de l'instruction publique, qu'elle est la condition première des succès de celle-ci. Déjà, au temps où Pestalozzi remplissait le monde de l'école du bruit de sa méthode d'enseignement, méthode dont les tendances troublaient profondément nos vieilles routines, l'Allemagne du Nord envoya trente-quatre jeunes gens dans l'institut dirigé par ce grand pédagogue, pour se pénétrer de sa doctrine; la France consulaire en envoya deux, MM. A. Julien et Boniface, qui conçurent pour l'homme une amitié durable et pour la méthode une

stérile admiration. Monge lui-même, chargé par le Premier Consul de recevoir Pestalozzi, écouta le novateur, et se borna à lui dire, pour toute réponse : « C'est trop pour nous ».

La commission de révision a fait, il est vrai, l'observation que la carrière de l'enseignement secondaire n'était plus aussi recherchée qu'autrefois ; qu'il fallait s'en prendre de ce refroidissement à l'esprit de positivisme qui entraînait la société hors de ses anciennes voies ; mais elle a exprimé sa confiance en l'avenir, en s'appuyant sur la fréquentation des écoles, plus marquée d'année en année : l'intérêt général qui soutient l'instruction publique lui a paru d'un bon augure pour la restauration du zèle pédagogique.

Conditions imposées aux candidats de l'enseignement secondaire. — Les gouvernements allemands prennent de grandes précautions pour le recrutement du personnel des maîtres et des directeurs des institutions secondaires. Ils imposent aux personnes qui se destinent à la carrière de l'enseignement de très-fortes épreuves.

1° Diplôme d'abiturient. — La première est celle du diplôme d'*abiturient* ou de *sortie*, équivalent à notre diplôme de bachelier. On l'obtient au terme des études gymnasiales ou réales qui, comme nous l'avons vu, durent neuf années au minimum, et sont accompagnées d'un nombre égal d'examens de fin d'année, publiquement soutenus, et exigés pour passer d'une classe dans la classe supérieure. L'examen de sortie, également rendu public, porte sur l'ensemble des études de l'élève. Je ne crois pas inutile de mentionner ici, à ce sujet, un détail de méthode étranger à nos habitudes d'enseignement. Au cours des travaux de chaque classe, les maîtres familiarisent les élèves avec un mode de travail appelé : *extemporalia*, qui consiste à donner de vive voix un texte à traduire ou une question à résoudre instantanément. Ce genre d'exercices

nécessite la connaissance exacte des règles que le maître veut faire appliquer et une certaine présence d'esprit indispensable à une prompte et bonne exécution. On ajoute une très-grande importance à ces sortes de dictées, que l'on considère comme le moyen le plus sûr de s'assurer de l'application des auditeurs et de la solidité de leurs progrès.

2° *Diplôme universitaire.* — La seconde épreuve est celle du doctorat dans une Université. Les candidats à l'enseignement secondaire complètent, à l'Université, le bagage scientifique et littéraire qui doit leur ouvrir les portes d'un gymnase ou d'une école réelle. Il est rare qu'ils se contentent du diplôme spécial à la branche de connaissances à laquelle ils veulent se consacrer ; ils y ajoutent presque toujours un second diplôme, celui de philosophie, par exemple, qui implique une culture littéraire générale.

3° *Examen « pro facultate docendi.* » — La troisième épreuve consiste dans un examen subi devant une commission spéciale, établie par le gouvernement et fonctionnant en son nom. L'examen est appelé : *pro facultate docendi*. Il a pour but de donner à l'Etat les garanties professionnelles qu'il est en droit d'exiger pour assurer aux établissements d'instruction secondaire un personnel instruit et en mesure d'occuper d'emblée telle classe de sa spécialité qu'on voudrait lui confier.

4° *Epreuve du noviciat.* — Si l'épreuve est favorable, le gouvernement, sur le rapport conforme de la commission, attache le postulant à un établissement secondaire avec le titre de maître-adjoint, pour lui faire subir pendant un an une dernière épreuve, celle du noviciat. Le directeur le charge d'une chaire et suit son enseignement avec le soin d'un juge qui a une sentence à prononcer. Le conseiller pré-

posé aux soins généraux du service de l'instruction publique dans le district ou département intéressé, assiste également aux leçons du nouveau professeur, aussi souvent qu'il le juge utile pour se faire une juste idée de son aptitude. Si après cette année d'épreuve, le directeur et le conseiller le déclarent suffisamment préparé, ils adressent à l'autorité compétente deux propositions séparées, à la suite desquelles on confère définitivement au maître-adjoint le titre de maître ordinaire [*ordinarius*].

Avancement sur place du personnel enseignant. — A partir de cette décision, il fait partie du personnel enseignant; il a un titre et un rang et peut légalement, avec la succession de ses années de service, avancer dans sa carrière, sans déplacement et sans qu'il ait la moindre démarche à faire : l'avancement est réglementaire. Déjà il recevait une indemnité convenable en qualité de maître-adjoint; comme maître ordinaire, son indemnité est augmentée et devient un traitement qui grandit de période en période, jusqu'à ce qu'il acquière le titre de maître supérieur (*oberlehrer*), qui lui donne de nouveaux droits et un nouveau rang. Il peut ainsi arriver jusqu'au grade de directeur de gymnase, qui améliore encore sensiblement sa position financière et hiérarchique.

Professeurs et directeur du lycée de Strasbourg. — Voici comment les choses se passent au lycée de Strasbourg. Les maîtres-adjoints ont un traitement de 3,000 fr., prennent leurs repas avec les élèves et sont logés dans l'établissement. Au terme de leur année de noviciat, ils reçoivent avec le titre de maître-ordinaire un traitement de 4,125 fr. Ils marchent alors graduellement, deviennent maîtres supérieurs, et peuvent parvenir jusqu'au traitement de 6,375 fr. Le directeur, si mes renseignements sont exacts, reçoit 7,500 fr. et le logement, et le directeur-adjoint 6,150 fr.

Autres positions accessibles aux membres de l'instruction publique. — Pour les hommes d'élite, il y a, au-delà des gymnases, l'administration centrale, qui est en mesure de conférer à ses élus les titres de conseiller, de conseiller intime, qui donnent haut rang et bonne solde, et sont fort appréciés dans toutes les branches de l'administration supérieure.

A mesure que j'avancais dans mes recherches, j'acquerrais de plus en plus la conviction que le personnel enseignant allemand était bien traité, très-encouragé, et qu'il occupait un rang distingué dans la société et dans l'administration générale des divers Etats de l'empire. Mais le principe qui m'a paru le plus efficace et qui se dégage le plus nettement des faits, c'est celui de l'avancement régulier, sans condition de déplacement. Il est commun à tous les ordres d'écoles, sans distinction, et même à tous les services de l'Etat. L'instituteur qui débute dans la plus humble commune d'Alsace-Lorraine reçoit un traitement fixe de 900 fr., et arrive progressivement à celui de 1,500 fr., sans changer d'école. Et si nous passons un instant de l'enseignement primaire et secondaire à l'enseignement universitaire, nous trouvons le même principe appliqué à la grande science avec une éclatante libéralité. Ceux de nos anciens professeurs français, très-peu nombreux d'ailleurs, qui ont conservé leurs chaires à l'Université allemande, ont 10 et 12,000 fr. de traitement fixe, sans compter le casuel attaché à chaque chaire; et le célèbre anatomiste Waldeyer reçoit du gouvernement 22,000 fr., qui, joints à son casuel, élèvent ses ressources annuelles à près de 30,000 fr. Outre cette très-large part faite au savant, on lui a ouvert un crédit de 300,000 fr. pour créer un laboratoire au profit de la science.

Travail imposé aux directeurs et professeurs dans les établissements d'instruction secondaire. — Mais s'il est vrai,

comme j'ai essayé de vous le démontrer, que l'Allemagne fait de grands sacrifices pour le personnel enseignant en général, et pour celui de l'enseignement secondaire en particulier, il est également certain qu'elle lui impose une tâche laborieuse. Une ordonnance de 1837 fixe à 16 le nombre des leçons par semaine qu'on peut exiger d'un directeur de gymnase, en dehors de son travail administratif, à 22 celles des maîtres supérieurs, à 24 celles des maîtres ordinaires, et à 28 celles des maîtres des classes élémentaires et d'art. Mais, par une inconséquence restée inexpliquée pour moi, l'ordonnance de 1859, qui organise les écoles réales, n'exige plus des maîtres de ces établissements que 20, 22, 24 et 26 leçons par semaine, d'après l'ordre des classes.

La même ordonnance limite le nombre des élèves de chaque classe ou section de classe à 30 pour les classes supérieures, à 40 pour les classes moyennes et à 50 pour les classes inférieures.

Ces deux graves questions, le travail des maîtres et celui des élèves, ont nécessairement beaucoup occupé la commission de révision. Sur la première, la majorité des membres a été d'avis que, si l'on voulait qu'un maître pût conserver la fraîcheur de son esprit pendant toute la durée de son enseignement quotidien, il convenait de limiter à huit heures le temps de ses occupations officielles. Elle a reconnu que ces huit heures, sagement remplies, devaient suffire aux leçons, aux préparations, aux corrections, à l'assistance à donner aux élèves en retard, aux censures et aux conférences; mais elle n'a compris dans ces prévisions de travail ni le service de la surveillance, ni celui de la tutelle, dont il sera bientôt question, ni enfin ces dissertations qui précèdent le rapport moral annuel des directeurs, et qui sont demandées soit aux directeurs, soit aux maîtres alternativement, pour les obliger tous à se tenir constamment au niveau de la science. Il est possible que je demande plus tard à la Société

la permission de lui en communiquer quelques-unes ; elle pourra s'assurer qu'elles accusent de solides connaissances.

Travail des élèves. — Quant à la seconde question, l'ordonnance de 1837 fixait à 32 le chiffre maximum des leçons hebdomadaires des élèves. La commission l'a admis, sans le discuter ; elle s'est préoccupée uniquement des meilleures mesures à conseiller pour imprimer au travail des élèves, en classe ou à l'étude, la direction la plus féconde, et a paru convaincue que l'ensemble de leur tâche ne devait pas leur imposer plus de huit heures d'application par jour, si l'on savait faire une sage distribution de la journée.

Afin d'épargner à la Société l'ennui et la fatigue que lui causerait infailliblement l'exposé détaillé des heures d'enseignement et des matières de chaque leçon dans les neuf classes gymnasiales ou réales, je joins ici, à l'appui de ces observations, le tableau synoptique des heures de la semaine de travail fixées par la loi, et un second tableau particulier au lycée de Strasbourg.

(*Suivent les tableaux d'autre part.*)

PLAN D'ÉTUDES EN VIGUEUR.

DANS LES GYMNASES. (Ordonnance du 7 janvier 1859.)										DANS LES ÉCOLES RÉALES. (Ordonnance du 6 octobre 1859.)									
Ordre des classes.....																			
VI	V	IV	III ^a	II ^a	I ^a	I ^a	I ^a	I ^a	I ^a	VI	V	IV	III ^a	II ^a	I ^a	I ^a	I ^a	I ^a	I ^a
Religion.....	3	3	2	2	2	2	2	2	2		3	3	2	2	2	2	2	2	2
Langue allemande.....	2	2	2	2	2	2	2	3	3		4	4	3	3	3	3	3	3	3
Latin.....	10	10	10	10	10	10	8	8	8		8	6	5	5	4	4	3	3	3
Grec.....	»	»	6	6	6	6	6	6	6	Anglais...	»	»	4	4	3	3	3	3	3
Français.....	»	3	2	2	2	2	2	2	2		»	5	4	4	4	3	3	3	3
Géographie et histoire.....	2	2	3	3	3	3	3	3	3		3	3	4	4	3	3	3	3	3
Histoire naturelle.....	(2)	(2)	»	2	2	1	1	2	2		2	2	2	2	2	6	6	6	6
Mathématiques et calcul..	4	3	3	3	4	4	4	4	4		5	4	6	6	5	5	5	5	5
Ecriture.....	2	2	2	»	»	»	»	»	»		3	2	2	»	»	»	»	»	»
Dessin.....	2	2	2	»	»	»	»	»	»		2	2	2	2	2	2	2	3	3

NOTA. — Les chiffres entre parenthèses indiquent que les cours sont facultatifs.

Lycée de Strasbourg. — PLAN D'ÉTUDES.

MATIÈRES DE L'ENSEIGNEMENT.	NOMBRE D'HEURES DE LEÇONS PAR SEMAINE																				
	DANS LES CLASSES GYMNASIALES.												DANS LES CLASSES Gymnasio-réales.					DANS LES CLASSES DANS LES CLASSES préparatoires.			
	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IVa	IVb	Va	Vb	Vc	VIa	VIb	VIc	II	IIIa	IIIb	IV	VIIa	VIIb	VIII	IX
Religion	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Allemand et lecture.....	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Latin	8	9	9	8	8	8	8	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9
Grec.....	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6	6
Hébreu (facultatif).....	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Français	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4	4
Anglais.....	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Histoire et géographie.....	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Mathématiques et calcul ...	4	4	4	4	4	4	4	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Physique.....	2	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Histoire naturelle.....	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Dessin (facult' dans les quatre premières classes gymnasiales).	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Ecriture	1	1	1	1	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Musique vocale	1	1	1	1	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
Gymnastique	1	1	1	1	1	1	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2
	36	36	36	34	34	34	34	33	33	33	33	33	33	34	34	34	34	25	25	25	21

Le rapprochement de ces deux états prouve que, depuis 1837, le programme de l'enseignement secondaire s'est étendu. En effet, la musique vocale et la gymnastique y ont pris place parmi les leçons obligatoires hebdomadaires communes à toutes les classes, et l'hébreu y a été introduit comme étude facultative. M. le docteur Wiese, conseiller intime, directeur au ministère de l'instruction publique à Berlin, et délégué par le ministre près de la commission de révision, a soutenu par d'excellentes raisons l'inscription de la langue hébraïque parmi les matières de l'enseignement gymnasial mises à la disposition des classes supérieures. Il a fait observer que cette étude serait une excellente préparation pour les élèves qui se destinent à la théologie, et faciliterait aux lettrés l'étude comparative des langues. Son avis a prévalu, en sorte que ces trois nouvelles branches d'enseignement ont porté à 36 le nombre des leçons hebdomadaires du lycée.

On a également agité la question de savoir s'il ne convenait pas, à l'exemple de la Bavière et de l'Autriche, de faire entrer la sténographie dans le nouveau plan d'études des gymnases et des écoles réales ; mais la proposition a été rejetée par cette considération que l'art sténographique n'était point fixé dans un système de signes commun à toute l'Allemagne et ne pouvait en aucune manière contribuer à développer les facultés de l'esprit, but essentiel de toute branche des études secondaires.

Une autre discussion, beaucoup plus grave, s'est engagée sur la base elle-même de l'enseignement gymnasial ; on a proposé à la commission de demander la suppression des langues anciennes et leur remplacement par la langue nationale et le français, comme constituant des bases d'étude aussi solides et beaucoup plus en harmonie avec les tendances de la société moderne. Après un examen très-large de la proposition, la commission est finalement restée fidèle à l'antique

tradition, mais en reconnaissant que le principe nouveau avait de très-sérieux arguments en sa faveur, et qu'il y avait lieu d'en tenir grand compte dans le plan d'études destiné à faire partie des projets de loi en préparation. Le programme du lycée de Strasbourg n'a point négligé cet avis ; il consacre au français de quatre à six heures de leçons par semaine, à partir des classes préparatoires jusqu'au baccalauréat.

Les matières de l'enseignement secondaire sont divisées en six sections, correspondant à un égal nombre de classes. Mais les trois classes les plus élevées exigent chacune deux années d'études, qui, avec les trois classes inférieures, forment neuf années scolaires. Les directeurs d'établissements ne sont pas astreints à une uniformité absolue en ce qui concerne le mode de répartition de ces matières entre les neuf années de cours, mais ils n'ont pas la faculté d'abrégier la durée de l'enseignement, et les règlements des gymnases et des écoles réales ne se prêtent point au système d'exemptions pratiqué dans nos lycées ; les élèves ne peuvent pas commencer les classes secondaires avant l'âge de neuf ans, et passer d'une classe dans une autre plus élevée en franchissant la classe intermédiaire. Chaque année scolaire est divisée en deux semestres. Cette subdivision a pour objet de faciliter aux élèves qui quittent un établissement leur entrée dans un autre.

Je termine ce premier paragraphe par quelques renseignements particuliers sur le personnel enseignant et le nombre des élèves du lycée de Strasbourg. L'établissement, réorganisé et dirigé par M. le docteur Benguerel, dont les Strasbourgeois eux-mêmes louent le savoir et l'administration, est devenu un gymnase mixte pourvu de classes gymnasiales et de classes réales. La séparation des deux enseignements commence avec la quatrième ; à partir de ce moment, la bifurcation se poursuit jusqu'à la fin des études. La direction gymnasiale conserve à son enseignement la prépondérance des lettres anciennes, tandis que la direction réelle la donne à l'anglais,

qu'elle met à la place du grec, au français, aux mathématiques, à l'histoire naturelle, aux sciences positives, à l'histoire et à la géographie.

Indépendamment des neuf divisions concernant l'enseignement secondaire proprement dit, le lycée en a encore trois autres pour les études préparatoires. Les élèves de toutes ces divisions sont au nombre de 580 à 600, sur lesquels 90 seulement sont internés. Le directeur n'a pas l'intention d'augmenter l'internat aussi longtemps que les bâtiments du lycée n'auront pas un meilleur aménagement. Il y a 40 personnes attachées à l'enseignement, parmi lesquelles on compte 1 directeur, 1 sous-directeur, 8 maîtres supérieurs, 9 maîtres ordinaires, 6 maîtres des classes élémentaires, 7 maîtres-adjoints, 3 aumôniers pour les trois cultes, catholique, réformé et israélite, 2 candidats à l'examen d'Etat *pro facultate docendi*, et 2 maîtres d'art.

Note biographique sur chaque professeur nouveau. —

Lorsqu'un maître quitte le lycée, son remplaçant figure au compte moral de l'année avec une note biographique où sont relatés ses études, ses travaux et ses emplois antérieurs. Je prends, comme exemple de ce genre de notes, la première que je trouve insérée au compte moral de l'année 1874, où je lis ce qui suit : « Emile-Ewald Schmidt, né le 26 mai 1840 à
« Ellrich, près Nordhausen, province de Saxe, appartenant au
« culte réformé, a fait ses classes aux gymnases de Nordhausen
« et de Zeitz, étudié la philologie et l'histoire aux Universités
« de Göttingue, de Halle, de Berlin et de Greifswald, a subi
« son examen *pro facultate docendi* à Greifswald et passé
« son année de noviciat au gymnase du dôme d'Halberstadt,
« de Pâques 1867 à Pâques 1868. Il a été ensuite placé dans
« cet établissement en qualité de maître auxiliaire de sciences,
« puis nommé maître ordinaire, et, en 1873, appelé à ce titre
« au lycée impérial de Strasbourg. Il a publié un ouvrage
« intitulé : *Supplément aux antiquités d'Etat romaines.* »

Compte moral publié chaque année. — Le rapport annuel où figurent ces renseignements et la dissertation magistrale dont j'ai parlé précédemment au sujet du travail demandé aux maîtres, présente l'exposé détaillé et méthodique de tous les travaux de l'exercice, et particulièrement de ceux des élèves admis à l'examen d'*abiturient*. Il est imprimé et rendu public. Tous les directeurs de gymnase étant astreints à une publication semblable, il en résulte que le corps enseignant et le public sont constamment tenus au courant des progrès de la pédagogie, et qu'il ne s'y produit aucune innovation utile qui ne puisse être aussitôt imitée et vulgarisée. Les comptes moraux ont donc, au point de vue administratif, le double avantage de former un lien entre les divers établissements et de constituer de très-intéressantes archives qu'on peut toujours consulter.

§ II. — La surveillance ou l'éducation générale.

Définition de la surveillance générale. — Cet intitulé et la plupart des considérations qui l'expliquent et le justifient ont été puisés dans le rapport qui a servi de base au règlement intérieur du lycée de Strasbourg. Le directeur, M. Benguerel, évidemment dominé par les principes qui prévalent dans les internats allemands, donne le nom de *surveillance* ou d'*éducation générale* à l'ensemble des mesures destinées à assurer la stricte observation du règlement par les maîtres aussi bien que par les élèves et les gens de service.

Ses rapports avec le principe de l'éducation par la liberté. — Si vous voulez bien vous reporter aux maximes qui sont en vigueur dans l'instruction publique en Allemagne, vous verrez que l'une d'elles, à mon avis le pivot de tout le système, recommande de s'appuyer sur la liberté pour déve-

lopper chez l'homme le goût de l'initiative et le sentiment de la responsabilité individuelle. Ce principe a pour premier effet de faire écarter des règlements les dispositions purement préventives, qui supposent que l'homme est naturellement enclin au mal et que ses éducateurs ont pour devoir d'élever entre le mal et lui des obstacles de nature à l'empêcher de céder à ses penchants. Le directeur du lycée de Strasbourg a donc soigneusement évité de tomber dans la réglementation exagérée et les précautions excessives ; il s'est borné à édicter quelques prescriptions essentielles, auxquelles, je dois le dire, tout le personnel est rigoureusement lié.

Influence de ce principe sur la forme des écoles secondaires.

— Une autre conséquence du même principe a été de disposer les populations à se montrer beaucoup plus favorables aux externats qu'aux internats. Les pouvoirs publics eux-mêmes ont résisté à leur tendance naturelle à faire des hommes à leur image ou à leur main, par le développement des internats. Aussi les gymnases et les écoles réales du premier degré, sans internat, sont-ils singulièrement plus nombreux que les autres. Or ce qui caractérise les externats, c'est que, en dehors des heures de classe, les élèves ne relèvent que de la famille, tandis que dans les internats, l'autorité scolaire les possède à peu près entièrement.

Un mot sur les internats en général, et sur l'internat de Schulpforta en particulier. — Cependant il y a des internats en Allemagne et même en plus grand nombre qu'on le croit communément. Les meilleurs esprits reconnaissent que dans bien des circonstances la famille n'est pas à portée de l'enfant, ou que, si elle y est, c'est dans des conditions qui ne sont point celles que nécessite une bonne éducation, et que pour ces cas, fort nombreux dans notre état social, il est d'une sage prévoyance de pouvoir remplacer la famille naturelle par la famille sociale. Je puis même ajouter que

dans l'Allemagne du Nord, en Prusse notamment, c'est un internat, celui de Schulpforta, dont j'ai déjà fait mention, qui tient la tête de l'enseignement secondaire; que ses chaires sont l'objet des ambitions du personnel des professeurs, et que les familles aspirent à l'honneur d'y envoyer leurs enfants. Schulpforta possède trois cents élèves, tous internes, et se tient à un niveau d'études que ses rivaux lui envient.

Le gouvernement de Berlin suit avec une vigilante sollicitude la marche des gymnases du royaume ou d'ailleurs, afin d'être toujours en mesure d'appeler dans son établissement favori les hommes qui se signalent par leur mérite. Les élèves n'y sont reçus qu'au concours et en troisième seulement, car les classes inférieures n'y existent pas. Les fils des familles les plus en vue par le rang, l'ancienneté ou la fortune, vont au concours de Schulpforta comme à des luttes glorieuses. L'internat de Meissen, en Saxe, se rapproche beaucoup de son voisin dans l'estime publique, et il y en a plusieurs autres encore dont la réputation est fondée sur de solides succès. C'est dans un établissement de ce genre, le Carlsanstalt, près de Stuttgart, que Georges Cuvier et Schiller furent admis ensemble à faire leurs études classiques. Le souvenir de ces deux grands hommes est précieusement conservé dans les archives de l'institut, remplacé plus tard par une académie.

Objet de la surveillance générale. — « La surveillance, « dit dans son rapport le directeur de l'internat de Strasbourg, « et avec elle l'éducation générale, a pour but d'habituer « les élèves à l'exactitude et à l'ordre, de les empêcher de « commettre des inconvenances, de les obliger à ne jamais « franchir certaines limites, à se respecter et à se modérer « toujours, même dans leurs jeux. Cette surveillance ne « doit pas être purement répressive; il faut qu'elle sache au « besoin stimuler et encourager les élèves : il s'agit avant

« tout de leur faire aimer l'ordre, la bonne conduite et la modération. »

Le règlement intérieur doit être précis, clair, connu de tous, des simples serviteurs aussi bien que des professeurs et des élèves. La surveillance a pour devoir strict de le faire observer, sans qu'elle ait un ordre à donner, mais aussi de l'exécuter elle-même.

1° Le bon emploi du temps; 2° la tenue morale; 3° les rapports avec l'extérieur. — Le premier point à régler est celui de l'emploi du temps, le second celui de la tenue morale, et le troisième celui des rapports des élèves avec l'extérieur.

L'emploi du temps est déterminé avec précision dans un état de distribution de la journée, dont le tableau est donné page 208.

Quant à la tenue morale, elle est l'objet d'instructions générales, ou plutôt de conseils qui s'adressent surtout au tact des surveillants. Le directeur leur recommande d'observer les élèves dans leurs jeux, de tout voir autant que possible, d'étudier les caractères et saisir les penchants dominants, mais de n'intervenir que très-rarement, et lorsqu'ils jugent qu'un acte est l'œuvre, non de la pétulance ou de l'espièglerie, mais de mauvais sentiments. Il les invite à ne jamais élever la voix, à faire leurs observations d'un ton toujours calme et ferme, et s'ils ont à donner des conseils, à les donner avec bienveillance. Les mêmes recommandations s'appliquent aux réunions dans les salles et dans les dortoirs.

Les rapports des élèves avec le dehors sont réglés d'une manière aussi simple que sommaire. Les élèves qui reçoivent des invitations de parents ou d'amis les communiquent d'abord à leur tuteur spécial, chargé le premier, sous sa responsabilité, de les accepter ou de les refuser. Ils vont ensuite chez le directeur, qui maintient ce qu'a fait son

subordonné. Les permissionnaires peuvent alors sortir de l'établissement et se rendre à leur destination sans être accompagnés. La surveillance cesse à la porte de l'internat pour faire place à celle de la famille; elle se contente d'exiger la rigoureuse observation des délais de la permission et les marques de déférence que, partout, au dehors comme au dedans, les élèves doivent à leurs professeurs et à l'institution.

Pour le directeur, surveiller et éduquer, c'est tout un; son objectif, permettez-moi le mot, est de fonder dans l'institut une tradition de discipline morale et d'ordre matériel qui s'impose à tous indistinctement comme une force ambiante à laquelle personne ne veut ni ne peut se soustraire. On comprend dès lors comment le règlement, établi sur cet ordre d'idées, se borne à poser les principaux jalons et laisse à la responsabilité individuelle des surveillants le soin de remplir les intervalles. Chacun sait d'avance que plus est grande sa liberté d'action, plus est grande aussi la confiance qu'on lui accorde, et plus grave aussi sa responsabilité.

Le service de la surveillance est rempli par les professeurs les plus expérimentés. — La surveillance, dans un internat allemand, est donc un des moyens que la pédagogie traite avec le plus de sollicitude. Aussi n'en remet-elle la charge qu'aux professeurs, afin que la gravité de la personne puisse donner à sa seule présence une certaine efficacité. Les mêmes hommes à qui est confié le soin de développer l'esprit sont aussi préposés à l'éducation du cœur. Revêtu de ce double caractère, le professeur se sent tout naturellement disposé à donner l'exemple du respect de la loi, de la bonne tenue, de la modération et de l'empire sur soi. Le rôle de surveillant est rempli successivement par chaque maître, pendant un laps de temps déterminé, quinze jours ou un

mois, par exemple ; il est exercé par un ou plusieurs maitres à la fois, d'après l'importance de l'internat, et par les maitres les mieux éprouvés. Les maitres jeunes et nouveaux y participent quelquefois, mais comme assistants de leurs anciens et pour se former à leur exemple. A Schulpforta, chaque professeur est tenu de prendre part à la surveillance jusqu'à l'âge de soixante ans ; à Strasbourg, les surveillants de service sont toujours secondés par un maitre-adjoint ; mais, en général, c'est à l'expérience qu'est remis le soin d'assurer la meilleure exécution du règlement.

Influence de la surveillance sur la construction des bâtiments destinés à des internats. — Cette manière d'entendre la surveillance étend nécessairement son influence sur la manière de construire et d'installer les bâtiments destinés à des internats ou *alumnats*, comme on les appelle en Allemagne. En principe, on envisage comme nécessaire d'avoir pour les internats de vastes emplacements, et conséquemment de les mettre autant que possible en pleine campagne. On ménage pour les récréations et les exercices des jardins, de grands préaux en plein air et des préaux couverts pour les mauvais jours. Au contraire, on a soin d'avoir de petits dortoirs faciles à surveiller, et dans ces dortoirs des lits isolés par des rideaux et à l'abri des regards. Un élève doit avoir à son service et dans sa cellule son mobilier personnel et de toilette. Le surveillant circule dans la chambre pendant que les élèves se lèvent ou se couchent, et pénètre dans les cellules à son gré. Un autre a sa chambre particulière à côté de celle des élèves. Les récréations, les jeux et les exercices en plein air ou au dedans ont lieu en commun. Maitres et élèves de tout âge circulent librement dans les jardins, les préaux et les salles de réunion. Les élèves ont toujours la liberté d'entrer dans leur chambre pour se nettoyer et se laver, s'ils en ont besoin. L'internat de Magdebourg a des

chambrées de dix lits, celui d'Iffeld de six seulement; à Strasbourg, on a conservé, au moins jusqu'à présent, les anciens dortoirs, mais isolé les lits.

L'aménagement du lycée de Strasbourg jugé au point de vue de la surveillance allemande. — C'était, le rapport le déclare, un simple correctif de détail, en attendant mieux; car, du reste, lorsque le directeur se vit en présence d'un bâtiment à trois étages, sans autres dépendances qu'une cour ménagée entre le pavillon central et les deux ailes, et divisée en plusieurs parties à l'aide de murs de douze pieds de haut; quand il inspecta pour la première fois les vastes dortoirs absolument nus, les salles de classe et d'étude d'un aspect non moins austère, il fut pris d'une sorte de découragement qui s'exhale dans son rapport en un langage parfois véhément, que je me réserve de reproduire par extraits au paragraphe de l'hygiène, où il aura plus rationnellement sa place.

Schulpforta. — Je regrette de ne pas être en mesure d'entrer dans quelques détails techniques au sujet de l'internat de Schulpforta, ne l'ayant jamais visité; mais on m'a donné l'assurance, et j'ai lieu de l'accepter de confiance, qu'il a les proportions d'un grand bourg; qu'il possède un parc immense, traversé par une rivière et clos de murs; que toute son installation est simple et confortable, ordonnée en vue du travail et du bien-être du personnel, des élèves aussi bien que des maîtres; qu'il est largement pourvu de bibliothèques, de collections variées et de laboratoires; qu'enfin le directeur y est investi d'une autorité à peu près absolue et débarrassé complètement des soucis de l'économie domestique, qui a été remise à un service spécial et responsable.

Il résulte déjà de ce qui précède que la pédagogie allemande attribue à la surveillance un rôle prépondérant;

qu'elle en fait un des principaux facteurs de son système d'éducation, mais aussi un des plus délicats dans le manie-
ment. Ce caractère s'accusera plus vivement encore dans ce
que nous avons à dire de la surveillance spéciale, qui fait
l'objet du paragraphe suivant.

§ III. — La surveillance particulière ou tutelle.

Sa portée sociale et politique. — Avant d'aborder l'objet
de ce paragraphe, je crois convenable d'appeler de nouveau
l'attention de l'assemblée sur le principe de pédagogie qui
tend à faire des hommes d'initiative et de responsabilité en
se servant de la liberté. Il n'en est pas qui s'élève plus soli-
dement contre la disposition qu'ont la plupart des gouverne-
ments de s'assimiler par l'école les générations naissantes.
Cette disposition a toujours été très-accusée chez le gouver-
nement prussien ; elle l'est encore plus aujourd'hui qu'hier.
Cependant la commission de révision, quoique prussienne,
s'est très-catégoriquement prononcée contre toute direction
du sentiment national dans le sens de telle ou telle fraction
de la nationalité visant à l'hégémonie. Elle a déclaré que,
puisque les écoles avaient inscrit dans le programme de leurs
devoirs celui de faire aimer la patrie, elles devaient surtout
chercher à développer le sentiment de la patrie allemande.

Son rôle au point de vue de la famille. — Le même
principe porte les esprits à faire de la famille le principal agent
de la surveillance spéciale, ou, autrement dit, de l'éducation
particulière. C'est ce que nous avons déjà vu au sujet de la
surveillance générale. Ce n'est qu'en dernière analyse, et
lorsque les circonstances ne permettent pas à la famille
d'assumer la part de responsabilité que lui réserve l'instruction
publique, que cette dernière se charge d'y pourvoir. L'objet
de la tutelle spéciale ou éducation individuelle, dans les

internats allemands, est précisément de remplacer les pères de famille par les professeurs, qui, dans ce cas, prennent la qualité de tuteurs.

Définition qu'en donne le directeur du lycée allemand de Strasbourg. — Dans la partie de son rapport relative à la tutelle, le directeur du lycée de Strasbourg en trace les devoirs en ces termes :

« Le tuteur doit s'occuper spécialement des besoins
« religieux, moraux et physiques des élèves confiés à ses
« soins, ou de ses pupilles ; il doit surveiller jusque dans les
« détails de leur conduite, leur application, leurs progrès et
« la manière dont ils accomplissent leurs devoirs ; il doit
« aider et suppléer partout où l'établissement ne peut suffi-
« samment satisfaire aux besoins de l'élève. »

Fonctions du tuteur. — L'éducation spéciale commence là où s'arrête la surveillance générale. Tandis que l'une se propose d'assurer l'exécution du règlement, et traite conséquemment tous les élèves de la même manière, par des ordres motivés sur des prescriptions précises et connues de tous, l'autre, au contraire, impose au tuteur l'obligation plus générale d'étudier le caractère particulier de chacun de ses élèves ou pupilles, et d'en faire le point de départ de ses relations avec eux. Elle lui recommande de les visiter fréquemment aux heures de leur travail, d'être beaucoup avec eux dans leurs jeux, et de chercher à gagner leur confiance par la douceur, la patience et l'utilité de son aide. Le tuteur a donc avec eux un champ d'activité beaucoup plus étendu que le simple surveillant, qu'on appelle aussi inspecteur. Il a à s'occuper de bien des actes ou de bien des paroles qui ne constituent pas une infraction à la règle, et cependant sont une faute. Il a donc la faculté de punir directement, et même, s'il le juge nécessaire, d'aggraver la peine prononcée par

l'inspecteur. Mais il lui est recommandé d'avoir rarement recours à la punition réelle, et de se servir de préférence du blâme infligé avec discernement et énergie.

Le tuteur est constamment en rapport avec les parents de ses pupilles ; il les voit ou leur écrit, et les tient au courant de tout ce qui peut les intéresser : santé, conduite et travail des enfants. Il donne satisfaction à leurs désirs autant que le règlement intérieur le permet. En outre, il administre l'argent de poche de ses élèves, il veille à l'entretien de leur trousseau, et contrôle les achats ou les commandes qu'il nécessite.

Composition des groupes de pupilles. — De tels devoirs exigent une grande expérience de la jeunesse et une activité multiple. Ils ne peuvent être remplis que par les professeurs les mieux éprouvés, et à l'égard d'un nombre limité de pupilles ; aussi borne-t-on d'ordinaire à dix le groupe d'élèves confiés au même tuteur ; c'est le chiffre admis au lycée de Strasbourg et à l'internat de Dresde. Dans cette dernière ville, chaque groupe de pupilles occupe un dortoir également de dix lits, à côté duquel se trouve le logement du tuteur, circonstance qui rend la surveillance immédiate et permanente. A Strasbourg, la tutelle est trop récente pour avoir reçu sa dernière forme, mais elle est en bonne voie.

Les groupes de pupilles ne sont point formés de jeunes gens du même âge et appartenant à la même classe ; les directeurs y introduisent des élèves de classes et d'âges différents, afin d'agir par les plus âgés sur les plus jeunes, de donner aux uns une excellente occasion de prendre l'initiative du conseil et la responsabilité de l'exemple, et aux autres aide et assistance. Les groupes préparent ensemble leurs leçons ; ils ont une salle d'étude particulière, où chaque élève a sa petite table de travail. Celui des élèves que le tuteur a choisi pour présider le groupe, maintient l'ordre et le recueil-

lement ; il aide aussi de son expérience ceux de ses camarades qu'arrêtent les difficultés. Les salles d'étude sont ordinairement établies le long de grands couloirs, où le surveillant de service se promène pendant les heures de travail, et d'où il peut tout voir et tout entendre.

La tutelle est, comme on le voit, l'application la plus expressive du principe de l'éducation individuelle ; mais elle est d'une organisation et d'une exécution difficiles, et dans la pratique souvent une source d'embarras. Les directeurs d'internats reconnaissent eux-mêmes qu'il leur est plus aisé de trouver la science que l'art d'enseigner, la puissance du travail que l'aptitude à l'éducation, l'érudition que la connaissance du cœur humain. Ce n'est qu'à la longue, et sous l'influence de professeurs heureusement doués, que s'établissent les traditions dont la surveillance générale et la surveillance spéciale recueillent les fruits. Toutefois, même avec des commencements imparfaits, comme au lycée de Strasbourg, le directeur et les familles s'en félicitent et lui attribuent la plus grande part des succès moraux de l'internat. Il serait difficile de ne pas en saisir l'excellence au premier abord, soit qu'on l'envisage au point de vue des études, soit qu'on en étudie l'influence probable au point de vue des rapports des élèves avec les professeurs et des élèves entre eux. Ce qui m'a semblé en ressortir clairement, c'est un ensemble plus calme, plus régulier, plus confiant et plus sérieux qu'on n'est disposé à l'admettre dans un milieu d'écoliers et de maîtres menant une vie plus ou moins claustrale. Le problème, résolu au moins d'une manière digne d'être imitée, est celui de la conciliation de la liberté et de la responsabilité avec la vie en commun et sous une discipline ferme. Les mœurs des internats s'en ressentent. Elles ne sont pas sans taches, puisqu'elles sont formées par des hommes, mais elles sont sans taches graves, et M. Banguerd m'a fait nettement entendre qu'ayant, comme beaucoup de ses collègues, un

pouvoir discrétionnaire pour admettre ou renvoyer un élève, il n'admettrait ni ne conserverait pendant une journée un élève accusé d'immoralité.

Deux détails du règlement intérieur : 1° les lieux d'aisances ; 2° circulation des externes. — Cette assurance m'amène à relever deux détails du règlement qui allaient m'échapper. En premier lieu, dans l'internat, les lieux d'aisances sont divisés en autant de pavillons séparés qu'il y a de classes. Chaque classe a le sien et en répond. Le garçon de service préposé à la bonne tenue des pavillons y consacre tout son temps ; mais chaque fois qu'il y trouve des marques exceptionnelles de négligence ou de malpropreté, il doit les signaler instantanément au surveillant. Si le coupable se fait connaître ou est connu, il supporte seul, à titre d'amende, les frais du nettoyage exceptionnel ; s'il reste inconnu, les frais sont mis à la charge de la classe entière. En second lieu, le règlement intérieur ne fait aucune distinction entre les externes et les internes dans l'enceinte même de l'établissement ; la discipline est la même pour tous ; car, écrit le directeur du lycée, il répugne à une saine pédagogie d'admettre des traitements différents entre des jeunes gens confiés aux mêmes maîtres, aspirant aux mêmes succès, visant au même avenir et destinés à servir la même patrie. Tout est donc commun à tous ; il n'y a ni portes particulières ni classes distinctes.

J'arrive maintenant au quatrième et dernier paragraphe, celui de l'hygiène.

§ IV. — L'hygiène.

Deux hygiènes : 1° l'hygiène morale. — L'hygiène d'un internat doit se proposer deux choses : la santé de l'esprit et celle du corps.

Au premier aspect, cette distinction d'une hygiène morale

et d'une hygiène corporelle paraît de pure fantaisie, ou du moins hors de nos habitudes scolaires, puisque la première est tellement liée à l'enseignement et à la surveillance, qu'on est amené à la croire épuisée lorsqu'on a fait connaître les principes sur lesquels reposent les méthodes d'enseignement et l'organisation de la surveillance. Je n'ai pas tardé cependant à m'apercevoir que ces deux moyens d'éducation, quoiqu'ils eussent une valeur prépondérante dans un internat, devaient, considérés au point de vue d'une pédagogie bien comprise et bien dirigée, retirer une sérieuse assistance de certaines mesures secondaires qui ne font pas nécessairement partie de leur programme.

En quoi elle consiste. — Je ne puis, à ce sujet, rien trouver de mieux que les observations insérées dans le rapport du directeur du lycée de Strasbourg, et qui ne sont que le résultat de la comparaison qu'il a pu faire entre l'installation du lycée telle qu'il l'a trouvée à la suite du régime français, et celle qu'il demande au gouvernement allemand d'établir.

Installation des salles de classe de l'ancien lycée. — L'organisation des salles d'étude, de classe et des dortoirs est traitée par lui de *déplorable* et d'*intolérable* ; il compare les sièges et les bancs des salles à un instrument de torture. « La table, dit-il, se compose d'une table non peinte, nue et « mince, large de 25 centimètres, reposant sur deux ou trois « barres de fer fixées dans le plancher. Les sièges, larges à « peine de 32 centimètres, sont placés en amphithéâtre « et disposés de manière à ce que les élèves des bancs « supérieurs, s'ils ont les jambes quelque peu longues, ne « peuvent se tenir assis, le corps droit, sans poser les pieds « sur le banc inférieur ; cela même n'est pas possible pour « les élèves les plus grands, sans replier les genoux de telle « manière que le corps tout entier est courbé. On peut diffi-

« cilement se faire une idée du tourment que subissent nos
« grands élèves pendant les six heures de leçons quotidiennes
« qu'ils doivent passer en se tenant tranquilles, mais le dos
« courbé et sans pouvoir jamais se reposer en s'adossant,
« attendu que les bancs n'ont pas de dossiers. Cette dispo-
« sition rend un triste témoignage contre l'ancien système,
« et montre à quelles dures mesures on était réduit à recourir
« pour maintenir une apparence de discipline. Les bancs, par
« exemple, étaient placés en amphithéâtre, dans le seul but
« de pouvoir constamment observer les jambes des enfants. »

Changements dans l'installation des anciens dortoirs et les salles d'étude. — Les salles d'étude et les dortoirs ne sont pas l'objet d'un jugement moins sévère. Il en condamne la nudité absolue, l'aspect désagréable, les dimensions excessives, les lits trop nombreux et à découvert, le lavabo commun, le grand poêle en fonte, l'absence d'éclairage, etc.; il déclare qu'il n'est pas possible qu'un enfant élevé avec quelque soin au sein d'une famille aisée, ne prenne pas en dégoût ou en antipathie l'établissement où on le traite ainsi, et où il est appelé à passer sa première jeunesse. Il poursuit en disant que l'idée que les enfants des meilleures familles, petits et grands, doivent vivre tristement les plus belles années de leur printemps dans ces locaux, qu'il considère comme un outrage constant aux principes de l'hygiène et de la pédagogie, lui est « horrible. » En conséquence, il a cherché à porter remède au mal autant que possible, en remplaçant les sièges et les tables de l'ancien lycée par des espèces de bureaux formés de larges tablettes et pourvus de sièges à dossier. Leurs dimensions ne comportent qu'un nombre très-réduit d'élèves; ils sont espacés de manière à permettre de circuler tout autour, et ont tous le même niveau. Dans les salles d'étude, les tables et les sièges communs sont remplacés par des tables et des sièges individuels. Chaque

pupille fait ses devoirs sans craindre de déranger ni d'être dérangé.

Il a également réformé l'installation des dortoirs, comme je l'ai indiqué précédemment, en isolant chaque lit par un système de draperies qui en fait une cellule close, mais assez spacieuse pour qu'un élève puisse y faire sa toilette, y ranger ses effets et y trouver les commodités d'une petite chambre à coucher particulière. Chaque cellule est placée sous la responsabilité de l'élève qui l'occupe, et l'inspecteur de service peut y pénétrer quand il le juge opportun.

Ornementation des locaux occupés par les élèves. — Le rapport officiel du directeur fait encore mention de divers objets d'art destinés à orner les salles, les dortoirs et en général les pièces où les élèves se réunissent, de livres et de jeux choisis en vue des soirées d'hiver et des mauvais temps.

Toutes ces réformes ont pour objet de prévenir l'ennui, de satisfaire le goût et de délasser l'esprit. Ce but a-t-il été atteint? Je ne saurais l'affirmer, car il m'aurait fallu pénétrer plus au fond des choses pour pouvoir m'en assurer. Le directeur a une entière confiance dans l'efficacité de ses moyens. D'ailleurs il a posé le problème de l'hygiène morale du lycée en des termes qui lui font de la solution une nécessité. Je vous les ai communiqués sans réserve, bien que je ne les approuve pas ; mais ils m'ont paru trahir une impression très-vive qui, dégagée de sa forme excessive, n'en est pas moins celle d'un fonctionnaire élevé, réputé grave, éclairé et conciliant. Le lycée français de Strasbourg était de deuxième classe. Chaque année, il fournissait aux écoles spéciales ou aux facultés des jeunes gens instruits. Étaient-ils en même temps fatigués de l'état moral et matériel de la maison? Je l'ignore, mais si l'établissement a eu cette regrettable fortune, il est vraisemblable qu'il l'a eue en commun avec le plus grand nombre de nos lycées et collèges.

Suppression des distributions de prix. — Ce qui m'a encore plus frappé que ces réformes de l'installation en vue d'un plus grand confort moral, c'est la suppression absolue des prix et des autres encouragements au travail. Les écoles allemandes et celles des populations qui leur sont similaires ne font point usage de ces moyens d'action. Leurs grands pédagogues les repoussent comme plus propres à obscurcir la conscience qu'à l'éclairer, à surexciter la vanité des lauréats qu'à accroître leur discernement en matière de devoir. Le plus ou le moins d'intelligence dont les hommes sont pourvus est un don de Dieu que les mieux doués auraient tort de s'attribuer comme un mérite personnel, puisqu'il accroît leur responsabilité, sans accroître nécessairement leur amour du devoir. Devant le travail, toutes les aptitudes ne sont pas égales, tandis que devant le devoir, toutes les consciences ont les mêmes obligations et les mêmes moyens de s'éclairer. Si donc il y avait une récompense à décerner, il faudrait la revendiquer pour la conscience la plus droite et non pour l'intelligence la plus forte.

Une dernière observation, et je termine ce qui concerne l'hygiène morale. Vous avez remarqué, Messieurs, que dans le programme de l'enseignement secondaire, l'instruction religieuse est continuée aux élèves jusqu'au terme de leurs études, c'est-à-dire jusqu'à leur dix-huitième année accomplie : « c'est la lampe à leurs pieds. »

2° L'hygiène du corps. — Comme l'hygiène de l'esprit, l'hygiène du corps comprend une très-grande variété de règles, dont l'application est recommandée. J'ai dû conséquemment, pour échapper à l'entraînement des détails, faire un choix parmi les plus importantes, et tâcher de les ramener à des principes communs.

Il y a en cette matière deux axiomes qui s'imposent à nous par leur évidence, savoir : un bon régime alimentaire et la

pratique rationnelle des exercices du corps : ce sont les conditions fondamentales d'une bonne santé et du développement normal du corps humain.

Régime alimentaire. — Le régime alimentaire des internats allemands ne diffère pas essentiellement du régime français. Le directeur du lycée de Strasbourg l'a reconnu implicitement, en maintenant dans son règlement le menu fixé par l'ancienne administration. Il résume sa pensée à ce sujet en quelques mots : conserver autant que possible le menu du lycée, et prendre des arrangements convenables pour que les aliments dont il se compose soient de première qualité et en quantité suffisante.

Les élèves des gymnases allemands font cinq repas ou collations par jour. Le règlement de Strasbourg place le premier à 6 heures du matin et y consacre un quart d'heure ; le second à 10 heures, avec dix minutes de repos ; le troisième et principal à midi 10 minutes, avec une heure et cinquante minutes tant pour le repas que pour la récréation ; le quatrième à 4 heures, avec un quart d'heure de repos, et le dernier à 7 heures, avec deux heures de récréation. Pendant la durée des promenades au dehors, le professeur qui accompagne les élèves peut leur faire prendre un rafraîchissement, s'il le juge utile. A table, on ne refuse jamais à un élève une ration supplémentaire de viande, si celle qu'il a reçue ne lui suffit pas. On a pour principe de satisfaire l'appétit. Les professeurs adjoints sont chargés d'y veiller et prennent leurs repas avec les élèves. Dans leur économie domestique, les directeurs d'internats écartent soigneusement les simples friandises et interdisent absolument toute introduction d'aliments autres que ceux qui sont servis aux repas réglementaires.

Exercices du corps. — Les exercices du corps sont devenus, en Allemagne, une véritable science et une branche de l'en-

seignement obligatoire des écoles publiques. Il y a dans les gymnases avec internat des professeurs de gymnastique dans le cadre du personnel enseignant. Depuis le commencement du siècle, après les sanglants conflits qui avaient marqué le passage du premier Napoléon et abouti finalement aux traités de 1815, l'Allemagne du Nord n'a pas cessé un seul moment de favoriser le développement des institutions de gymnases. Sous l'ardente impulsion de Jehan, le fervent propagateur des exercices du corps comme l'un des puissants agents du relèvement de sa patrie, les gymnases se sont multipliés en Allemagne et en Suisse, où ils sont entourés d'une grande faveur. La gymnastique a conquis tous ses droits de cité ; elle a, comme les sciences et les arts, ses associations, ses congrès et ses concours publics ; elle est dans la discipline des armées comme dans celle des écoles. L'antique tradition des Grecs et des Romains a été renouée et a déjà produit des résultats dont on ne peut bien juger que sur place. Je suis pour ma part disposé à croire que, si l'on pouvait se bien rendre compte du fonctionnement des gymnases dans l'organisation militaire et dans celle de l'enseignement, nous leur ferions en France une part plus durable qu'une part d'engouement, et nous ne tarderions pas, avec son aide, à améliorer la santé publique. N'avons-nous pas lu naguère encore que le recrutement de l'armée établissait l'incapacité de servir d'un tiers du contingent annuel porté sur les tableaux de recensement ? Dans les internats de l'Allemagne, les exercices de gymnastique sont quotidiens comme les leçons de chant. Les écoles primaires elles-mêmes sont soumises à cette règle.

Trois après-midi libres, trois promenades en plein air de trois heures chacune, le jeudi, le samedi et le dimanche. — Le règlement prescrit en outre trois promenades au dehors de trois heures chacune, et les place aux jeudi, samedi et dimanche de chaque semaine. Les élèves sont accompagnés

d'un ou deux professeurs ; ils marchent à volonté et sans être astreints à un ordre particulier. La plupart sont munis d'une boîte ou de tel autre appareil familier aux collectionneurs. Ces excursions sont utilisées par les professeurs et les élèves pour l'application de quelque notion d'histoire naturelle ou de géologie. Dans ce but, les promeneurs évitent autant que possible les grandes routes et vont en pleine campagne ou en forêt.

Après chaque leçon, on accorde aux élèves cinq minutes de repos qu'ils passent avec les professeurs dans la cour commune ou dans les jardins. Pendant leur absence, on se hâte de renouveler l'air des salles de classe et d'étude.

Emploi de la journée de travail au lycée de Strasbourg.

— La division de la journée au lycée de Strasbourg est la même pour toute l'année. J'en joins ici le dépouillement tel que je l'ai trouvé dans les propositions du directeur, approuvées par l'autorité supérieure.

5 heures 1/2, lever. — Les élèves sont réveillés par le coup de cloche et la voix du garçon ; après un délai de cinq minutes, le maître-inspecteur s'assure si tout le monde est debout.

6^h. — Déjeuner.

6^h 1/4 à 7^h 1/2. — Etude sous la surveillance du maître-inspecteur.

7^h 1/2 à 8^h00'. — Récréation.

8^h00' à 9^h00'. — Enseignement dans les classes.

9^h00' à 9^h05'. — Récréation dans la cour.

9^h05' à 10^h00'. — Enseignement dans les classes.

10^h00' à 10^h10'. — Récréation ; second déjeuner.

10^h10' à 11^h00'. — Enseignement dans les classes.

11^h00' à 11^h05'. — Récréation dans la cour.

11^h05' à 12^h00'. — Enseignement dans les classes.

12^h00' à 12^h10'. — Récréation.

12^h10' à 2^h00'. — Dîner suivi d'une récréation pendant

laquelle les élèves se meuvent librement en plein air, ou restent dans les salles d'étude, sous la surveillance du maître-inspecteur.

2^h00' à 3^h00'. — Enseignement dans les classes.

3^h00' à 3^h05'. — Récréation dans la cour.

3^h05' à 4^h00'. — Enseignement dans les classes.

4^h00' à 4^h 1/4. — Café et récréation.

4^h 1/4 à 5^h00'. — Leçons de gymnastique, de chant ; récréation dans la cour et dans les chambres.

5^h00' à 7^h00'. — Etude sous la surveillance du maître-inspecteur.

7^h00' à 9^h00'. — Souper. En été, récréation et jeux dans la cour ; en hiver, les élèves s'occupent et jouent tranquillement dans les études.

9^h. — Coucher de tous les élèves jusqu'à la troisième inclusivement.

10^h. — Coucher des élèves de seconde et de première.

Pendant la saison des bains, les études ont lieu de 4 heures 1/2 à 6 heures 1/2, et le souper à 8 heures.

Dans les après-midi libres (jeudi et samedi), ainsi que dans l'après-midi du dimanche, les élèves se promènent de 2 à 5 heures, accompagnés du maître-inspecteur de service. Le dimanche matin, ils assistent au service divin.

Deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, à 7 heures 1/2 du matin, les élèves prennent part à un service religieux célébré dans les deux chapelles du lycée.

Deux points traités sous forme de supplément. — Telles sont, Messieurs, les lignes principales de l'enseignement secondaire en Allemagne. Je pourrais donc et peut-être même je devrais envisager comme achevée une tâche déjà bien longue pour le lecteur et trop longue pour les auditeurs. Mais, quelque hâte que j'aie de m'arrêter dans une voie dont l'exploration pleine et entière exigerait un temps et des ressources qui ne sont point à ma disposition, j'ai besoin de

quelques instants encore pour toucher à deux points d'une grande importance, et qui sont un complément nécessaire à mon sujet : je veux parler de l'influence de l'enseignement secondaire sur l'armée, et réciproquement, et du budget de l'enseignement.

1° *L'influence de l'école secondaire sur l'armée et réciproquement.* — En Allemagne aussi bien qu'en France et dans tout pays où le travail est en honneur, les nécessités de la vie civile sont en opposition directe avec le militarisme, si défavorable à la prospérité du travail national. Elles prévaudraient certainement sur les nécessités de l'armée, si des causes qui appartiennent particulièrement à l'histoire de la Prusse, et qu'il serait sans objet de vous rappeler ici, n'avaient pas constamment refoulé la vie civile dans des limites où elle ne peut avoir qu'un rôle secondaire.

Cependant le gouvernement a dû tenir compte, dans une certaine mesure, des souffrances qui naissent d'un état de choses plus ou moins forcé, et au lieu d'imposer à tous les jeunes gens indistinctement trois ou quatre ans de service dans l'armée active, il a réduit cette obligation à un an en faveur de ceux qui peuvent justifier d'un degré d'instruction déterminé d'avance par la loi. A cette concession déjà très-féconde en résultats utiles aux carrières libérales, au commerce et à l'industrie, l'Etat a joint le privilège, très-recherché, de pouvoir concourir aux grades d'officier dans la landwehr, à l'exclusion des anciens soldats de l'armée active qui n'ont pas produit la même justification.

En conséquence de cette disposition de la loi militaire, sont admis au bénéfice du volontariat d'un an : 1° les jeunes gens pourvus du certificat de maturité pour la seconde supérieure, gymnasiale ou réelle; 2° ceux qui sont pourvus du diplôme de sortie d'une école réelle du second degré. En outre, les jeunes gens qui ont un diplôme de sortie d'une école industrielle ou primaire supérieure sont admis à passer l'examen du volon-

tariat. Si les écoles de cette dernière catégorie ne sont pas traitées aussi favorablement que leurs aînées, cela tient uniquement à ce qu'elles n'ont pas encore fourni une assez longue carrière pour inspirer la même confiance ; mais la commission de révision a plaidé leur cause, et il est vraisemblable qu'elle la gagnera.

Ainsi, c'est par les écoles secondaires, c'est-à-dire par celles qui ouvrent la porte aux carrières libérales, au commerce et à l'industrie, qu'on peut conquérir le droit de ne servir qu'un an dans l'armée active et l'honneur d'être officier dans l'armée de réserve.

Le gouvernement, cédant à sa pente naturelle, qui est d'absorber le plus de forces possibles quand il est faiblement contrôlé, cherche à modérer, voire même à entraver les engagements d'un an, en aggravant de plus en plus les conditions de capacité. De leur côté, les autorités communales, qui sont les représentants les plus directs et les plus proches des intérêts de la population, s'efforcent de tenir leurs écoles au niveau des exigences de l'Etat ; et de cet antagonisme d'intérêts, ou plutôt de ce dualisme, naît une émulation qui profite à l'Etat et à la société : à la société, qu'il pousse à étendre et à fortifier ses écoles supérieures ; à l'Etat, auquel il fournit des légions de mieux en mieux préparées à honorer et à faire respecter le drapeau national. Il est donc exact de dire qu'en Allemagne l'école et l'armée se soutiennent mutuellement.

2° *Le budget de l'instruction secondaire.* — Comment l'Allemagne peut-elle faire face aux charges que lui impose cette incessante extension de ses grandes écoles ? Ses ressources budgétaires sont limitées, et quoiqu'elle se soit, par un abus inouï de la force, approprié les épargnes du travail français, il ne peut pas lui être indifférent d'élever indéfiniment ses dépenses publiques. La question paraîtra donc très-rationnelle à ceux qui, comme nous, avec des

ressources naguère encore plus grandes et plus fécondes que celles de nos adversaires, n'avons ni pu ni su produire aussi bien qu'eux une armée et des écoles.

Il n'entre ni dans mes intentions ni dans ma compétence de comparer le régime économique des deux pays. Je me bornerai à dire que l'Allemagne du Nord passe pour avoir des services publics généralement moins chargés de personnel et moins nombreux que les nôtres, mais plus chargés de travail et conduits avec un ordre plus sévère ; que les communes ont conservé la pleine jouissance de leurs biens ; qu'une grande partie des fondations antérieures à la réforme ont gardé leurs ressources tout en subissant la révolution religieuse du XVI^e siècle ; que, transformées en établissements de bienfaisance ou en écoles, elles continuent à vivre de leur dotation sans le concours de l'Etat. J'ai le catalogue des fondations de ce genre fonctionnant en Saxe, et le chiffre en est considérable. Schulpforta, Meissen, Magdebourg, etc. n'ont pas d'autre origine. Le gymnase et l'hospice de Buchswiller en Alsace, la Haute-Ecole, le collège de Saint-Guillaume, la fondation de Saint-Thomas, avec son personnel de professeurs, à Strasbourg, ont également le même point de départ. L'Etat n'a donc, dans bien des cas, qu'à stimuler l'initiative des communes et des anciennes fondations, pour obtenir un concours digne du but qu'il poursuit. Aussi je ne crois pas que dans ce pays, relativement moins aisé que le nôtre, on ait, en matière d'enseignement, recours à des moyens économiques comme celui qui consiste à se réserver une part de l'éventuel des facultés, et à faire aux directeurs des lycées ou des collèges communaux un mérite singulier des économies qu'ils opèrent sur le budget normal de leurs établissements. La pensée que ces épargnes peuvent et même doivent s'effectuer aux dépens du bien-être des élèves et des maisons leur répugne comme une tâche morale qu'ils éloignent du programme de leurs devoirs. Le lycée de

Strasbourg, par exemple, qui réalisait, bon an mal an, 20,000 fr. d'économie sur son ordinaire, reçoit aujourd'hui une subvention de 70,000 fr., bien qu'il ait maintenu les anciens droits d'écolage.

« De l'ordre et un ordre sévère avec nos ressources : voilà
« ce qu'on nous recommande et qu'on attend de nous ;
« des épargnes sur ce qui est jugé convenable au bien-être
« des élèves et à la prospérité des études : voilà ce qu'on ne
« nous demande jamais. »

C'est par ces paroles d'un directeur d'internat allemand que je termine cet aperçu.

RAPPORT

présenté par M. REBOUL de NEYROL, au nom de la Commission chargée de faire l'essai des moyens de prévenir ou d'atténuer la gelée des vignes.

Vesoul, le 22 mai 1875.

La Commission nommée par la Société d'agriculture, sciences et arts, dans sa séance ordinaire de janvier dernier, à l'effet de soumettre à l'expérience les moyens de prévenir ou d'atténuer la gelée des vignes, s'est conformée exactement au programme qu'elle-même avait fait agréer de la Société. Mais les circonstances atmosphériques n'ont pas été de nature à secourir ses essais et à lui permettre de vous présenter des conclusions positives. Le printemps s'est montré constamment clément, de sorte que la première poussée des vignes s'est opérée dans les conditions les plus favorables aux espérances des vigneron, et qu'aujourd'hui la vigne est de toute la culture indigène la partie la plus prospère.

La Commission n'a pas été la dernière à se féliciter de cette situation et de l'inutilité des mesures qu'elle avait prises en prévision de dangers qui, fort heureusement, ne se sont pas réalisés. Néanmoins, si ses tentatives ont manqué d'objet, si elle n'a, en définitive, ni empêché ni atténué une gelée qui ne s'est pas produite, elle n'a pas entièrement perdu ses peines au point de vue théorique; et quoique réduites à peu près à des conjectures, ses appréciations de chaque essai lui ont paru mériter encore l'attention de la Société.

La tâche de la Commission devait porter sur deux points. Le premier et le plus important pour elle avait pour objet l'expérimentation des procédés applicables à la vigne telle que la cultive l'immense majorité de nos viticulteurs : la vigne en foule, aux cepS très-rapprochés les uns des autres, à taille courte, aux tiges-mères presque au niveau du sol. Le second point avait pour objet l'étude des procédés appliqués à la vigne cultivée par une méthode diamétralement opposée, et tout particulièrement l'étude de la vigne de M. le comte de Jouffroy, propriétaire à Rigney et viticulteur distingué, qui a introduit dans sa propriété la culture de la vigne d'après une méthode qui se rapproche de celle de M. Guyot. M. de Jouffroy, la Société ne l'a point oublié, avait mis un obligeant empressement à offrir à la Commission le concours de son expérience.

Vos délégués, Messieurs, ont d'abord à vous rendre compte des résultats qu'ils ont été dans le cas d'observer sur les portions de vignes mises à leur disposition par trois d'entre eux, MM. Cardot de La Burthe, Félix Galmiche et Willemot, et situées, les deux premières sur les pentes méridionale et occidentale de la Motte, et la troisième sur les coteaux de Coulevon, aux expositions du midi, de l'ouest et de l'est. Ils se sont divisés en trois groupes, et ont opéré séparément. Mais, après la période qui d'ordinaire est signalée par la gelée, ils ont soigneusement rapproché leurs observations et vérifié ensemble l'état des vignes soumises aux expérimentations.

Plusieurs des moyens indiqués dans le programme de la Société se sont trouvés complètement hors d'application par le seul fait de la douceur de la température. Ce sont, parmi les moyens *préservatifs* : les nuages artificiels produits par l'huile *lourde* de schiste, et le moyen *réparateur* par le recepage des bourgeons gelés ou seulement endommagés. Il est encore un autre moyen préservatif qui, quelle que

pût être la température du printemps, devait en être nécessairement aussi retranché cette année : c'est le nettoyage du vignoble après la récolte.

§ I. — Moyens préservatifs.

1° *Bonnets de paille.* — (En forme de cônes tronqués, ouverts par le haut, ayant 40 centimètres de hauteur et 30 de diamètre à la base, deux ligatures.) — Ces bonnets, placés sur cinquante pieds de vigne, soit dans la même rangée de ceps, soit sur des pieds choisis dans différentes rangées, pour varier les expositions, ont été posés à la fin de la première quinzaine d'avril et enlevés vers le 10 mai. Les ceps qu'ils étaient destinés à mettre à l'abri de la gelée ont été trouvés porteurs de rameaux étiolés, pâles, grêles, quelquefois enchevêtrés entre les brins de paille, d'où il n'a pas été facile de les retirer sans les endommager. Leurs feuilles étaient à peine formées, et les fruits chétifs et peu nombreux, ce qui nous a fait reconnaître que les bonnets étaient trop étroits et qu'ils avaient été placés un peu trop tôt. Mais depuis que les pieds sont à l'air libre et au soleil, ils ont fait de si rapides progrès que bientôt ils se confondront avec les autres, sinon quant au nombre des fruits, du moins quant à la vigueur des branches. De l'avis unanime des commissaires, les bonnets de paille, posés à la dernière heure, auraient mieux ménagé la végétation. Leur effet préservatif de la gelée ne leur paraît pas contestable. Quant à un placement et à un enlèvement quotidien, dont il a été question parmi les délégués, ils ont été jugés peu praticables. Indépendamment du temps et des frais de main-d'œuvre qu'ils exigeraient et qui seraient hors de toute proportion avec les produits de la vigne, ils mettraient en danger les jeunes bourgeons naissants que le moindre frottement pourrait détacher.

Ces bonnets ont coûté de 4 à 5 centimes; mais ils n'ont

pas sensiblement souffert des intempéries de l'air, ce qui autorise à croire qu'ils pourraient servir pendant trois ou quatre campagnes, si surtout on avait le soin d'employer à leur confection de la ficelle passée dans un corps gras. Vos délégués sont également persuadés qu'ils pourraient entrer dans les occupations de la famille, mais qu'il serait utile d'en diminuer l'épaisseur, pour en faciliter le maniement et le placement dans les greniers.

2° Cornets en papier goudronné. — (De même forme que les précédents, mais un peu plus hauts et un peu plus larges, de couleur noire, et fixés par des agrafes formées avec de petites lamelles de fer-blanc; placés et enlevés aux mêmes dates, et appliqués à un même nombre de pieds.) — Les variations atmosphériques les ont complètement déformés; de sorte que nous n'avons plus retrouvé qu'une enveloppe bossuée, comprimant çà et là les jeunes pousses, ne les abritant plus toutes, et faisant pour l'ensemble du pied les fonctions d'une cloche à surface noire emmagasinant et conservant le calorique. Les bourgeons qui ont eu la bonne fortune de se faire jour par l'orifice supérieur se sont rapidement allongés. Si donc la gelée était survenue, elle les aurait infailliblement atteints. Les ceps ont d'ailleurs pris plus de développement sous les cornets de papier que sous les bonnets de paille; et comme ils hâtent la végétation au lieu de la retarder, qu'ils se déforment à l'air extérieur, qu'ils coûtent de 1 à 2 centimes en plus, qu'enfin ils seraient plus difficiles à confectionner par la famille, la Commission leur préfère sans hésiter les bonnets de paille, en supposant toutefois un peu plus d'ampleur et de légèreté dans leurs formes.

Il est juste d'ajouter, pour n'omettre aucun détail essentiel, que les cornets ont pu être redressés sans peine, et qu'à l'exception de deux ou trois qui ont cassé leurs agrafes, les autres se sont assez bien conservés et pourront servir encore

une ou deux fois au moins. Un appareil en fil de fer, semblable à un support d'abat-jour, placé sous l'un d'eux par une main inconnue, n'a pas empêché le papier goudronné de se contracter et déformer comme celui qui n'avait d'autre appui que le sol et le pied de vigne.

En résumé, on a rappelé à la Commission, au cours du débat sur l'usage de ces appareils, qu'en Champagne, où le vin a de la valeur, on se contente de combattre la gelée par des poignées de paille convenablement liées et fixées sur les tuteurs; que cette précaution suffisait à empêcher le rayonnement du sol.

3° *Buttage du pied après la taille.* — Cette opération, comme les précédentes, a été faite sur cinquante pieds. Elle a eu pour résultat de retarder sensiblement la végétation du crochet dans les terres fortes de M. Cardot de La Burthe. Le rameau à taille plus longue n'a pas subi les mêmes retards. On a essayé de débutter quelques pieds pour en constater l'état; mais les pousses, mises à découvert, ont paru si délicates et si peu avancées qu'on a jugé plus simple et plus prudent de laisser agir la nature. Les retards remarqués pourraient bien, en cas de gelée, exercer au moins partiellement une influence réparatrice, attendu que, dans l'espace de quelques jours, les bourgeons retardés ont percé leur enveloppe et se sont garnis de quelques fruits dont il conviendra de suivre le sort définitif.

§ II. — Moyens mixtes.

1° *Taille ordinaire et buttage du crochet seulement.* — L'effet de ce procédé est implicitement compris dans le paragraphe précédent. Il est à présumer qu'en cas de gelée du rameau laissé à découvert, les bourgeons du crochet auraient résisté et remplacé, en proportion de leur nombre,

les bourgeons gelés. L'avenir des fruits nous apprendra également quelle est en définitive la valeur de cet expédient.

2° Repliage d'un rameau de réserve et fixation de la pointe dans le sol. — Il s'agissait ici de retarder, au moyen du rameau conservé dans toute sa longueur, la végétation de la tige-mère. Ce résultat n'a pas été obtenu. Le rameau taillé et le rameau réservé ont marché du même pas, et tous deux sont porteurs de fruits en proportion du nombre de leurs yeux, mais également avancés. La plupart des rameaux réservés ont été recepés dans la première quinzaine de mai, pour rendre au rameau taillé le bénéfice de toute la sève. Quelques-uns seulement ont été conservés dans la vigne de M. Cardot de La Burthe, pour juger de leur influence sur le résultat final. L'opinion de la Commission est que ces longs rameaux épuiseraient rapidement les pieds, si l'on ne réparait leurs forces par un renouvellement plus fréquent de la fumure, et qu'en tout cas, ils ne semblent pas destinés à prévenir le mal contre lequel elle cherche un remède.

3° Repliage et enfouissage à quelques centimètres du rameau de réserve. — *Relèvement et taille après la gelée.* — Cette opération n'a exercé aucune action défavorable sur les rameaux taillés, qui sont sains, vigoureux et portent de beaux fruits. Elle n'a même pas retardé le mouvement général de la sève. Le rameau enterré, destiné à conserver un espoir au vigneron en cas de gelée, a été traité de deux manières différentes par les délégués. Les uns l'ont relevé après la période du danger, les autres l'ont laissé en terre. Le relèvement a mis au jour quelques bourgeons peu développés ; mais leur nombre est sans importance et les espérances qui s'y rattachent à peu près nulles. Ceux des nœuds, au contraire, qui, comme ceux de l'extrémité du rameau, avaient eu assez de vigueur pour percer la terre avant le relèvement, ont

continué à prospérer et donneront quelques raisins. Le rameau laissé absolument dans le sol s'est comporté plus utilement. Il s'est développé de deux manières : les nœuds de la face inférieure se sont épanouis en racines, et ceux de la face supérieure en sarments. Cette double végétation ayant éprouvé un sensible retard sur celle des rameaux laissés à l'air libre, aurait été d'une certaine ressource en cas de gelée de ces derniers ; car elle promet des fruits et assure en outre de bons racinots pour le provinage. Il est à remarquer toutefois, comme côté faible de ce procédé appliqué à la culture en foule, qu'il est à peu près impossible de coucher un rameau le long des pieds ; qu'on est obligé d'empiéter un peu sur le sol du sillon, et que c'est un obstacle au travail du sombrage.

4° Laisser libre le rameau de réserve et le receper après la gelée. — Appliquée, comme tous les procédés mixtes, dans le but de retarder assez la végétation pour lui faire traverser sans danger la période des gelées, cette méthode n'a point répondu à sa destination ; elle n'a pas apporté de retard dans le développement des bourgeons et n'aurait conséquemment donné aucune garantie contre les rigueurs de la température. Le rameau de réserve a débourré aussi énergiquement et aussi rapidement que les rameaux taillés et que les pieds traités régulièrement. Nous avons compté sur un rameau laissé entier et libre, dans la vigne de M. Cardot de La Burthe, jusqu'à vingt-quatre raisins bien formés et bien venants. La crainte de fatiguer les tiges-mères par cette exubérante fructification nous a déterminés à receper les rameaux de réserve jusqu'à un ou deux nœuds au plus. Des collègues plus confiants les ont conservés dans la vigne de Coulevon, pour avoir la récolte, sauf à rendre en fumure aux pieds producteurs les forces qu'ils auront perdues. Il nous reste à apprendre si cette récolte ne souffrira pas de son excès même.

Des observations qui précèdent et qui résument tout ce qui concerne le premier point du programme, nous ne pouvons conclure qu'une chose : c'est que tous les moyens que nous avons employés pour retarder la végétation dans nos vignes cultivées en foule, ou bien n'ont donné aucun résultat saisissable, ou bien ont imposé aux pieds des privations d'air et de lumière nuisibles à leurs produits, ou bien enfin leur ont demandé des efforts de végétation tout aussi dangereux ; qu'en ce qui concerne plus particulièrement la question que nous avons à résoudre, ces procédés peuvent encore à la rigueur rester dans le domaine des conjectures, mais ne semblent pas appelés à nous donner d'une manière très-satisfaisante la solution que nous cherchons.

Nous abordons maintenant le second point du programme, celui qui concerne l'étude comparative des procédés contre la gelée, en usage dans une culture de vigne complètement différente de la nôtre. La Société, sur la notoriété de M. le comte de Jouffroy comme viticulteur, avait déterminé la Commission à se mettre en relation avec lui. Le président de la Commission, délégué dans ce but, a trouvé près de cet honorable propriétaire l'accueil le plus courtois et les enseignements les plus utiles. M. de Jouffroy possède dans le canton de Rigney, qu'il représente au Conseil général du Doubs, un vaste domaine, dans lequel il est en train de transformer 40 hectares de vieilles vignes ou de terres arables en un vignoble établi d'après la méthode du docteur Guyot. M. de Jouffroy a longtemps étudié avant d'agir ; mais, arrivé à la conviction que la culture en foule était défectueuse, routinière et dispendieuse, il l'a nettement abandonnée pour la remplacer par la culture en ligne, avec des espacements entre les pieds de 1 mètre 80 centimètres, la taille longue, les tiges plus élevées et les rameaux conduits en espalier sur deux fils de fer distants de 50 centimètres l'un de l'autre, tendus et soutenus comme dans le système Wilm en Alsace. Il prépare son

terrain à la charrue, le nettoie ou sombre de la même manière, et ne se sert plus de fosses, ni pour les premières plantations, ni pour les renouvellements partiels. Il forme ses racinots au moyen de rameaux qu'il couche sans difficulté le long des pieds et recouvre de quelques centimètres de terre, ou de boutures prises de préférence à l'extrémité supérieure des sarments, et qu'il plante en terre entièrement jusqu'à 3 à 4 centimètres au-dessous du sol, à l'aide d'un plantoir de son invention, qui assure à son opération autant de régularité que de promptitude. Il a si bien simplifié le travail et réduit les frais, qu'il ne débourse que 200 fr. pour la mise en vigne d'un hectare de terrain. Il est bon d'ajouter, toutefois, que M. de Jouffroy établit ses plantations tout près d'un bois dont il utilise les produits sans compter. Malgré cette omission dans son état de dépense, le véritable secret de ses succès et de ses espérances est dans l'économie de la main-d'œuvre. C'est probablement aussi l'élément essentiel de la supériorité de la méthode Guyot. Sans nul doute, la manière de tailler la vigne, de conduire la sève, d'épamprer, de pincer, joue un grand rôle dans le résultat définitif; mais ce sont là des pratiques assez vulgarisées pour qu'il n'y ait pas lieu de les signaler comme des innovations, quand elles ne sont vraisemblablement qu'appliquées avec plus de perspicacité.

Il ne s'agit pas ici, comme vous le voyez, Messieurs, d'une simple modification de la culture en foule, mais d'une évolution complète, basée sur la nécessité d'arriver à une forte diminution des frais de main-d'œuvre, qui paraît être le **grand** problème que se sont posé MM. de Jouffroy et Guyot et qu'ils ont résolu.

En ce qui concerne plus particulièrement l'objet de notre enquête, la question de la gelée, M. de Jouffroy la résout avec la même simplicité que celle des grands travaux de la culture. Il est parti de cette observation que les **moindres** obstacles atténuent ou empêchent le rayonnement du sol et

préviennent l'abaissement de la température qui en est la conséquence funeste. En vertu de ce principe, il forme ce qu'il appelle un buisson artificiel avec les sarments coupés et une tige de maïs; il le suspend aux rameaux restants et aux fils de fer, et cet assemblage, qui ne coûte ni un centime ni une minute, suffit à protéger les jeunes bourgeons contre la gelée. Il s'aide également pour ce dessein de la saignée Pinot que vous connaissez, et qui consiste à conserver sur le pied de vigne, au moment de son dégrossissement par la première taille, un sarment dans toute sa longueur. Quand vient la période des gelées, on coupe ce rameau à un œil, et la sève liquide qui s'échappe de la plaie retarde le mouvement général de la sève dans les autres parties du pied. L'achèvement de la taille a lieu en mai, après les gelées, en sève grasse. Au moyen de ces procédés, les seuls dont il fasse usage, M. de Jouffroy a été, l'année dernière, en mesure de faire à ses nombreux visiteurs les honneurs d'une récolte luxuriante de raisins bien préparés.

M. le comte de Jouffroy a bien voulu consacrer une journée à la démonstration sur place des diverses opérations de sa culture et aux développements techniques qu'elles comportent. Il l'a fait en réponse à la demande de la Commission, et pour donner à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône un témoignage distingué de sa déférence. Le rapporteur de votre Commission ne fait que son devoir en vous rendant un compte fidèle de la manière dont il a été reçu à Rigney.

Année 1874.

ÉTUDE MÉTÉOROLOGIQUE
SUR LE PLATEAU DE CETTIGNÉ
(MONTÉNÉGRE)

Par le Docteur J.-B. FEUVRIER,
Médecin-Major en mission au Monténégro.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES ET APPLICATIONS MÉDICALES.

Les climats ont été divisés d'une manière générale en deux catégories bien tranchées : les climats marins et les climats continentaux. Les premiers sont caractérisés par des températures assez uniformes, les différences des moyennes hivernales et étésiennes y étant peu considérables ; les seconds au contraire, suivant la latitude, la distance des bords de la mer et l'altitude, présentent des températures extrêmes en hiver et en été.

La localité qui fait l'objet de cette étude jouit d'une situation tout à fait exceptionnelle. Cettigné, vers 42°30 de latitude nord et 16°40 de longitude est, peut être classé dans les climats marins, si l'on considère son voisinage des côtes, et dans les climats continentaux, si l'on n'envisage que son altitude. La capitale du Monténégro n'est, en effet, guère qu'à 15 kilomètres des bords de l'Adriatique, bien que son altitude soit d'environ 670 mètres.

En l'absence de tout travail météorologique sur le Monténégro, désirant me rendre compte des divers éléments d'un

climat mixte où je suis appelé à vivre peut-être un certain nombre d'années, j'ai réuni les observations que j'ai recueillies sans interruption, pendant l'année 1874, à 7 heures du matin, midi et 5 heures du soir. Malgré la longueur des opérations à faire sur près de 3,000 observations, j'ai cherché à résumer dans quelques tableaux les données les plus intéressantes, qui pourront servir de base aux études comparatives que je me propose de faire pendant mon séjour au Monténégro.

Avant d'entrer dans le détail des observations journalières, il me semble indispensable de donner un aperçu général de la topographie du point qui me sert d'observatoire. Il importe avant tout de signaler les diverses influences locales dont l'action prédomine dans certains cas et peut modifier d'une manière sensible les résultats dus au jeu combiné des phénomènes atmosphériques généraux.

Le plateau sur lequel est bâti Cettigné a environ 3,500 mètres de long sur 5 à 800 mètres de large; il est même rétréci à sa partie sud-est, à l'entrée nord de la ville, au point de n'avoir plus guère que 300 mètres. On peut dire que l'axe de son développement constitue une courbe se rapprochant de la circonférence, courbe dont le diamètre est dans la direction nord-ouest, sud sud-est, la convexité regardant l'est. Deux villages, Baytze et Donikraï, occupent le nord-ouest et le nord du plateau, dont la population totale, y compris Cettigné, atteint à peine deux mille âmes.

Le sol est constitué par une couche d'humus peu épaisse recouvrant un sous-sol calcaire perméable. Le terrain est parfaitement horizontal et semble formé par le fond d'un ancien lac desséché. Les pluies, qui sont abondantes dans ce pays, forment ainsi une nappe sur toute la plaine, puis disparaissent rapidement comme à travers un crible. La végétation, une végétation relative, est moins rare aux environs de Baytze et de Donikraï qu'autour de Cettigné. Les

produits des quelques points cultivés se composent de maïs surtout, ensuite de pommes de terre, d'orge et d'avoine. Les arbres sont peu nombreux, moins encore vers Cettigné que partout ailleurs, et leur influence au point de vue du maintien d'une certaine humidité dans l'atmosphère est des plus restreintes. L'eau n'étant pas absorbée par une végétation luxuriante capable de la restituer en partie lorsque la saison des pluies est passée, l'air serait des plus secs à cette époque de l'année sans le voisinage de l'Adriatique et du lac de Scutari, dont les vents d'ouest à sud et de sud sud-est amènent les vapeurs; car, d'autre part, pas le moindre ruisseau ne sillonne cette plaine sans pente, dont les eaux vont vraisemblablement, par des conduits souterrains, rejoindre le lac de Scutari.

Aucune vallée ne donne accès sur le plateau de Cettigné, qui est dominé de tous côtés par des montagnes, gigantesques gradins concentriques qui s'élèvent de plus en plus en s'éloignant. Ces montagnes sont formées de roches calcaires jetées les unes sur les autres dans le plus affreux cahos, sans la moindre terre pour les lier entre elles. Des crevasses béantes, souvent d'une grande profondeur, laissent partout disparaître les eaux de pluie. Un seul petit torrent, à l'angle sud, déjette les eaux de l'une des parois des contre-forts sur les pelouses du plateau, qui sont de la sorte noyées en quelques instants. Si le sol de ces collines n'était pas constitué dans ces conditions, le plateau de Cettigné serait inhabitable, changé en lac plusieurs fois par an, lors des grandes pluies et de la fonte des neiges.

La végétation, sur les contre-forts qui encaissent les trois localités de Cettigné, Donikrai et Baytze, est pour bien dire nulle. Le versant occidental, exposé à l'est, nourrit seul quelques arbustes; mais les autres versants présentent l'aspect d'un vrai désert : ce n'est que roches nues d'une teinte grisâtre uniforme.

Parmi les causes qui peuvent avoir de l'influence sur le climat de Cettigné, il faut encore citer la proximité du mont Lowchen, qui est à environ dix kilomètres à l'ouest et domine Cettigné d'à peu près 1,000 mètres. Les neiges persistent sur le Lowchen longtemps après qu'elles ont disparu de tous les sommets voisins.

Ainsi, le voisinage de la mer, l'élévation relativement grande du plateau, l'absence de masses d'eau, la rareté de la végétation, la proximité du mont Lowchen, tels sont les éléments dont on doit tenir compte contradictoirement dans l'interprétation des données de mes tableaux.

J'aurais préféré faire un plus grand nombre d'observations, quatre au moins par jour : à 4 et 10 heures du matin, 4 et 10 heures du soir ; la crainte de lacunes fréquentes m'a engagé provisoirement à me restreindre à trois notations : 7 heures du matin, midi et 5 heures du soir.

J'ai cherché à tirer de ces observations tous les enseignements quelles pouvaient fournir, et les tableaux comparatifs m'ont servi à établir des courbes qui représentent d'une manière plus claire, plus saisissable les variations successives d'un même élément.

Il ne serait pas sans profit, je crois, de comparer les résultats que j'ai obtenus avec des observations recueillies dans les mêmes contrées à des altitudes moindres ; mais les côtes de l'Adriatique ne sont guère plus riches que la Turquie d'Europe en observatoires météorologiques. D'un autre côté, le manque d'instruments m'a empêché de multiplier mes points d'observation, sans quoi j'aurais pu espérer trouver des observateurs de bonne volonté à Riéka (Monténégro), peu distant du lac de Scutari et d'une altitude insignifiante, ou même à Cattaro, port autrichien sur l'Adriatique.

Cette absence de contrôle, que ma situation crée à mon travail, m'a forcé à mettre dans ce dernier un soin tout particulier. Les corrections de température de la hauteur

barométrique ont toutes été faites d'après les procédés usuels.

Je regrette de ne pas être en mesure de donner des observations pluviométriques cotées; mais mon excuse est dans l'absence complète d'instruments et dans l'impossibilité de trouver un ouvrier capable de construire même grossièrement un pluviomètre.

Je me suis aussi vu obligé de ne pas tenir compte de l'intensité relative des vents, et je n'ai enregistré que leur direction, en laissant toutefois de côté les orientations est nord-est, est sud-est et ouest nord-ouest, ouest sud-ouest, dans lesquelles il m'a été difficile de reconnaître des vents bien déterminés. Par contre, j'ai donné la plus grande importance à la recherche de la température des différents vents, et mon travail eût été sans lacune à ce point de vue si j'avais eu un hygromètre à ma disposition. Cependant je puis dire d'une façon générale que les vents de sud, sud-ouest et ouest sont absolument humides, tandis que les vents de nord et d'est sont froids et secs.

Lorsque les vents humides ont soufflé pendant quelque temps, on voit l'humidité suinter dans l'intérieur des appartements : longtemps après que la cause a disparu, le sel de cuisine est tout en eau, accusant ainsi la présence encore persistante de l'humidité.

Outre les vents dominants que j'ai notés, je dois signaler l'apparition en toute saison, mais surtout en été, d'un vent violent de nord ou d'est qui souffle pendant une heure environ le soir après le coucher du soleil, ou quelquefois le matin avant le lever de cet astre. Ce vent n'a été constaté que par les temps sercins. On peut, je crois, le ranger dans la même catégorie que les brises de la côte. Afin d'être complet, j'ajouterai qu'il existe un vent solaire sensible sur le plateau de Cettigné, vent que je n'ai jamais confondu avec les mouvements généraux de l'atmosphère et que n'enregistrent pas mes tableaux.

Les variations de la pression barométrique sont parfois excessivement brusques : le temps passe avec la plus grande rapidité de l'état le plus pur à la pluie et à l'orage. La même inconstance pourrait être relevée dans le souffle des vents, car il est assez souvent difficile de déterminer le vent dominant de la journée.

Tous les phénomènes physiques de l'atmosphère sont ici, comme dans tous les pays montagneux, bien caractérisés et par cela même plus intéressants à étudier. Les phénomènes électriques se trouvent dans ce cas ; ils sont des plus accusés, et le chiffre annuel des jours d'orage s'élève à 45 pour 1874, d'où mon grand regret de ne pas avoir eu un électromètre.

Devais-je, à cause de toutes ces lacunes occasionnées par le manque d'instruments, ajourner l'envoi de mes observations et retarder la publication de mes recherches jusqu'à plus ample moisson, et à l'achèvement d'un travail plus étendu sur le Monténégro ? Je ne l'ai pas pensé. On me tiendra compte, je l'espère, de ma bonne volonté.

Quelle est l'influence exercée sur la santé des habitants du plateau de Cettigné par les conditions atmosphériques au milieu desquelles ils vivent ? Je ne répondrai que quelques mots à cette question, qui sera traitée plus au long dans le travail dont je viens de parler.

Deux causes générales de maladie dominant : l'humidité et la violence quelquefois subite des vents, principalement de ces vents du soir qui viennent en été surprendre, en transpiration et peu couvert, par exemple l'homme des champs à la fin de sa journée. De là, prédominance très-marquée des affections rhumatismales et des affections de poitrine.

Sans doute que les phénomènes atmosphériques mentionnés ci-dessus n'agissent pas seuls pour donner lieu à la plus grande fréquence de ces affections. Ils en sont les causes capitales ; mais il y aurait aussi à tenir compte : des habitations au point de vue de leurs matériaux de construction et

de leur distribution intérieure; des vêtements considérés avant tout dans leur forme, le tissu en étant généralement de laine; enfin, ce qu'il ne faut pas oublier, des habitudes, qui varient suivant la position de fortune, le sexe, etc.

Pour ne citer qu'un exemple, la femme, dans une famille relativement aisée, est plus exposée aux affections rhumatismales que la femme du peuple; pourtant la première sort peu, pas du tout pour bien dire, n'ayant d'autre occupation que celle nécessitée par les soins du ménage, tandis que la seconde est à peu près toujours dehors, partageant avec l'homme les travaux les plus pénibles. Pourquoi donc, alors qu'il semble que cette femme soit à l'abri de l'humidité de l'atmosphère, en ressent-elle la première les effets? C'est que la pierre dont est bâtie sa maison absorbe et conserve l'humidité, à l'action de laquelle la femme aisée, qui met rarement les pieds hors du seuil de sa porte, est constamment soumise, longtemps même après que la cause extérieure a cessé d'agir.

Toutes ces considérations, je le répète, trouveront leur place ailleurs avec le développement qui leur convient. Pour le moment, je n'ai d'autre but que de signaler les affections qui sont sous la dépendance évidente, incontestable des phénomènes atmosphériques que j'ai observés. Ce sont, par ordre de fréquence : les affections rhumatismales (surtout sous la forme de rhumatismes musculaires), les amygdalites, les laryngites, les bronchites, les pneumonies (plus communes chez les enfants), les pleurésies. Il est inutile d'ajouter que ces maladies ont des rapports de fréquence avec les saisons en tant que les causes productrices se manifestent plus ou moins dans telle ou telle saison, ce sur quoi mes tableaux fournissent tous les renseignements désirables.

On pourra s'étonner de ne pas voir figurer ici certaines affections intestinales telles que coliques, diarrhées, dysenteries. Si, loin d'être communes, celles-ci sont au contraire

relativement rares, cela tient évidemment à une partie du costume, la ceinture. Le costume monténégrin est national, partant le même pour tous, et la ceinture est portée à tous les âges par les deux sexes. C'est tantôt une ceinture d'étoffe (soie ou laine) faisant plusieurs fois le tour du corps, tantôt une très-large ceinture de cuir ne faisant qu'un tour, tantôt l'une et l'autre superposées. La ceinture de cuir des hommes est, par devant, à plusieurs poches qui servent d'étuis aux armes (pistolets et court yatagan) dont ils sont tous toujours porteurs ; celle des femmes est couverte d'une verroterie de couleur, et son poids doit être gênant. Les enfants ont la ceinture d'étoffe seule. Pour travailler, le Monténégrin quitte quelquefois, il est vrai, sa ceinture de cuir, à cause des armes qu'elle contient ; mais il garde la ceinture d'étoffe, très-propre assurément à garantir la région abdominale des agents extérieurs, en particulier de l'action malfaisante de l'atmosphère.

Je ne vois pas de remarque à faire quant à la marche des maladies qui ressortissent au climat, si ce n'est au sujet des affections rhumatismales. Presque toutes ces dernières passent à l'état chronique, par suite de la persistance de la cause qui les a produites ; elles dégénèrent même bien souvent en véritables névralgies.

Aucune épidémie n'ayant sévi sur le plateau dans le courant de l'année 1874, je n'ai pas à demander aux mouvements de l'atmosphère le secret de son mode de propagation.

Le point de vue général auquel je me suis placé pour la rédaction de ces quelques lignes n'exige pas, ce me semble, que j'entre dans de plus grands détails. D'un autre côté, je m'en crois dispensé, grâce aux tableaux et aux figures qui font partie de mon travail, tableaux et figures qui se complètent les uns les autres et mettent suffisamment en relief la corrélation des différents phénomènes météorologiques.

	Nord.	Nord Nord-Est.	Nord-Est.	Est.	Sud-Est.
Janvier	6	1	5	6	1
Février	4	»	6	1	2
Mars	9	5	8	6	»
Avril... ..	6	»	1	4	1
Mai	1	»	1	1	»
Juin	4	»	7	1	»
Juillet	18	»	4	»	3
Août	4	»	10	»	6
Septembre.. ..	16	1	»	1	»
Octobre	6	»	5	3	1
Novembre	4	»	»	3	»
Décembre	1	»	»	3	»
	79	7	47	29	14

ET FIGURES.

ans les différents mois.

255

Sud Sud-Est.	Sud.	Sud Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	Ouest.	Nord-Ouest.	Nord nord-ouest
2	3	1	»	6	»	»
5	5	»	4	»	1	»
»	2	»	»	»	1	»
»	11	»	1	»	6	»
»	7	»	4	6	11	»
»	»	»	7	3	8	»
»	1	»	»	»	5	»
»	3	»	1	2	5	»
»	2	2	1	2	4	1
»	6	2	3	3	2	»
1	11	3	»	5	»	3
1	14	6	2	3	»	1
9	65	14	23	30	43	5

Températures moyennes par

	Nord.	Nord. Nord-Est.	Nord-Est.	Est.	Sud-Est.	Sud Sud-Est.
Janvier.....	— 7.93	—10.00	— 1.33	— 1.05	— 4.00	— 1.33
Février.....	+ 0.03	»	— 0.77	+ 1.33	+ 2.33	+ 2.80
Mars.....	+ 0.70	+ 1.50	+ 2.50	+ 6.94	»	»
Avril	+12.60	»	+ 8.66	+ 9.87	+10.66	»
Mai.....	+ 6.50	»	+13.33	+10.33	»	»
Juin	+17.33	»	+19.85	+18.50	»	»
Juillet.....	+21.07	»	+20.33	»	+18.00	»
Août.....	+17.08	»	+17.18	»	+16.00	»
Septembre...	+15.78	+16.16	»	+14.85	»	»
Octobre.....	+10.88	»	+ 8.06	+ 7.00	+11.00	»
Novembre...	+ 4.21	»	»	+ 7.16	»	+ 7.66
Décembre....	+ 4.00	»	»	+ 0.33	»	+ 2.50
Moyennes gé- nérales....	+ 8.52	+ 2.55	+ 9.75	+ 7.52	+ 8.99	+ 2.90

les différents vents.

Saisons météorologiques.

Hiver	+ 4.08
Printemps	+ 7.41
Été	+18.40
Automne.....	+ 9.72

Sud.	Sud Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	Ouest.	Nord-Ouest.	Nord Nord-Ouest.	TEMPÉRATURES moyennes calculées	
						d'après les chiffres du tableau ci-contre.	en prenant la moyenne entre les maxima et les minima mensuels.
+ 2.89	— 1.33	»	+ 6.55	»	»	— 1.65	— 1.50
+ 4.06	»	+ 3.50	»	+ 4.00	»	+ 2.16	+ 1.50
+ 3.66	»	»	»	+ 0.66	»	+ 2.66	+ 3.50
+ 8.04	»	+ 7.66	»	+10.66	»	+ 9.73	+ 9.50
+ 8.95	»	+ 8.33	+11.52	+10.03	»	+ 9.85	+ 9.50
»	»	+17.45	+18.33	+19.04	»	+18.41	+18.00
+15.66	»	»	»	+19.53	»	+18.91	+19.00
+15.72	»	+19.33	+16.83	+16.83	»	+16.99	+16.50
+15.00	+13.25	+15.16	+17.00	+16.25	+13.50	+15.21	+15.07
+10.58	+ 9.66	+10.22	+ 8.72	+11.08	»	+ 9.68	+ 8.52
+ 4.06	+ 4.06	»	+ 1.70	»	+ 1.11	+ 4.27	+ 3.25
+ 4.71	+ 4.33	+ 2.41	+ 2.50	»	+ 1.16	+ 2.74	+ 1.50
+ 8.48	+ 5.99	+10.50	+10.38	+12.00	+ 5.25	+ 9.08	+ 8.69

Etat du ciel par

Tableau

	Nord.				Nord Nord-Est.				Nord-Est.			
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.
Janvier.....	5	»	1	»	1	»	»	»	2	3	»	»
Février.....	2	1	1	»	»	»	»	»	3	3	»	»
Mars.....	4	2	3	»	2	3	»	»	3	2	3	»
Avril.....	»	3	1	2	»	»	»	»	»	»	1	»
Mai.....	»	1	»	»	»	»	»	»	»	1	»	3
Juin.....	1	2	»	1	»	»	»	»	1	3	»	»
Juillet.....	7	6	»	5	»	»	»	»	4	»	»	2
Août....	4	»	»	»	»	»	»	»	7	1	»	»
Septembre... ..	15	»	»	1	1	»	»	»	»	»	»	»
Octobre.....	6	»	»	»	»	»	»	»	4	1	»	»
Novembre.....	4	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre.....	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	48	16	6	9	4	3	»	»	24	14	4	5

les différents vents.

n° 1.

Est.				Sud-Est.				Sud Sud-Est.				
Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	
3	2	1	»	»	1	»	»	»	1	1	»	Récapitulation. Beau..... 94 Variable... 52 Pluie..... 19 Orage..... 20
1	»	»	»	»	2	»	»	»	4	»	1	
5	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
3	1	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	
»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	2	»	1	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	4	2	»	»	»	»	
»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
3	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	
3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	
»	1	2	»	»	»	»	»	»	»	1	»	
18	7	3	1	»	7	4	3	»	5	2	2	

Etat du ciel par

Tableau

	Sud.				Sud Sud-Onest.				Sud-Onest.			
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.
Janvier.....	»	1	2	»	»	1	»	»	»	»	»	»
Février.....	»	1	1	3	»	»	»	»	»	2	»	2
Mars.....	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Avril.....	»	2	7	2	»	»	»	»	»	»	1	»
Mai.....	»	»	5	2	»	»	»	»	»	»	3	1
Juin.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	1	2
Juillet.....	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Août....	»	1	1	1	»	»	»	»	»	1	»	»
Septembre.....	1	»	1	»	»	1	»	1	1	»	»	»
Octobre.....	»	»	4	2	»	1	1	»	1	2	»	»
Novembre.....	»	2	8	1	1	1	1	»	»	»	»	»
Décembre..	»	»	12	2	»	2	3	1	»	»	2	»
	1	9	42	13	1	6	5	2	2	9	7	5

les différents vents.

n° 2.

Ouest.				Nord-Ouest.				Nord Nord-Ouest.				
Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	
5	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Récapitulation.
»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	Beau..... 40
»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	Variable... 53
»	»	»	»	3	3	»	»	»	»	»	»	Pluie 62
»	4	1	1	4	6	»	1	»	»	»	»	Orage 25
»	3	»	»	4	2	»	2	»	»	»	»	
»	»	»	»	4	1	»	»	»	»	»	»	
»	»	2	»	2	2	»	1	»	»	»	»	RÉCAPITULATION
2	»	»	»	4	»	»	»	1	»	»	»	DES DEUX TABLEAUX.
3	»	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	Beau... 134
2	1	2	»	»	»	»	»	»	3	»	»	Variable 105
»	»	3	»	»	»	»	»	»	1	»	»	Pluie... 81
												Orage .. 45
12	9	8	1	23	16	»	4	1	4	»	»	

Hauteur moyenne du baromètre

	Nord.	Nord Nord-Est.	Nord-Est.	Est.	Sud-Est.
Janvier	745 68	751.18	749.33	749.39	752.56
Février	747.07	»	744.38	747.84	741.58
Mars.....	750.09	751.73	746 08	746.85	»
Avril..	743.90	»	734.96	746.41	747.04
Mai.....	741.57	»	744.74	741.63	»
Juin.....	747.18	»	743.42	743 13	»
Juillet.....	741.84	»	741.40	»	738.10
Août	742.26	»	741.48	»	739.55
Septembre	744.78	746.40	»	742.90	»
Octobre.....	746.52	»	745.62	748.32	747.57
Novembre.....	746.58	»	»	749.79	»
Décembre.....	743.13	»	»	739.48	»
Moyennes générales.	744.21	749.77	743.71	745.47	744.43

Etat du ciel

	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.
Beau	16	6	14	6	4	6
Variable..	10	14	11	10	13	14
Pluie. ..	5	2	6	10	9	1
Neige....	»	6	»	4	5	9

ar les différents vents.

Sud Sud-Est.	Sud.	Sud Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	Ouest.	Nord-Ouest	Nord Nord-Ouest
750.67	746.93	748.49	»	744.98	»	»
744.68	746.52	»	747.16	»	753.84	»
»	745.88	»	»	»	751.25	»
»	738.74	»	744.41	»	747.10	»
»	737.31	»	737.13	741.92	743.31	»
»	»	»	743.40	742.69	743.25	»
»	735.15	»	»	»	744.70	»
»	741.00	»	741.35	740.47	741.73	»
»	746.54	745.54	741.35	740.47	741.81	744.02
»	743.39	743.85	747.95	747.05	749.64	»
732.75	741.35	744.75	»	740.05	»	731.89
741.71	739.33	736.28	736.11	741.27	»	744.54
742.47	742.05	743.70	748.35	742.37	746.29	743.48

ar mois.

Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.	TOTAUX.
15	13	25	19	10	»	134
9	5	2	5	7	5	105
1	7	1	5	11	23	81
6	6	2	2	2	3	45

Hauteur moyenne du baromètre

Tableau

	Nord.				Nord Nord-Est.				Nord-Est.		
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.
Janvier	751.79	»	739.58	»	751.18	»	»	»	753.14	745.52	»
Février	754.70	744.75	741.78	»	»	»	»	»	741.69	747.08	»
Mars	751.77	750.25	748.27	»	752.38	751.09	»	»	748.38	742.08	747.79
Avril	»	744.22	743.05	744.43	»	»	»	»	»	»	734.96
Mai.....	»	741.57	»	»	»	»	»	»	»	744.74	»
Juin.....	749.90	742.82	»	748.82	»	»	»	»	744.35	741.08	»
Juillet.....	742.13	741.70	»	741.71	»	»	»	»	741.40	»	»
Août.....	742.26	»	»	»	»	»	»	»	742.52	739.84	»
Septembre...	745.84	»	»	743.73	746.40	»	»	»	»	»	»
Octobre.....	746.52	»	»	»	»	»	»	»	749.43	741.80	»
Novembre...	746.58	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre ...	»	743.13	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Moyennes générales...	747.89	744.06	743.17	744.65	749.98	751.09	»	»	745.84	743.16	741.

rapportée à l'état du ciel.

n° 1.

Orage.	Est.					Sud-Est.					Sud Sud-Est.			
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.		Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.		Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.
•	747.28	751.98	748.92	•	•	•	752.56	•	•	•	•	750.48	750.86	•
•	747.84	•	•	•	•	•	741.58	•	•	•	•	747.58	•	741.68
•	749.24	744.47	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	746.36	746.47	•	•	•	•	747.04	•	•	•	•	•	•	•
•	•	741.63	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
744.83	•	•	•	743.13	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	•	•	•	•	•	•	739.35	•	736.85	•	•	•	•	•
742.09	•	•	•	•	•	•	•	740.04	739.07	•	•	•	•	•
•	•	742.90	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	748.32	•	•	•	•	•	747.57	•	•	•	•	•	•	•
•	749.79	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	•	738.42	740.55	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
43.46	748.14	744.31	744.73	743.13	•	•	745.62	740.04	737.96	•	•	•	•	•

Hauteur moyenne du baromètre

Tableau

	Nord.				Nord Nord-Est.				Nord-Est.		
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.
Janvier	751.79	»	739.58	»	751.18	»	»	»	753.14	745.52	»
Février	754.70	744.75	741.78	»	»	»	»	»	741.69	747.08	»
Mars	751.77	750.25	748.27	»	752.38	751.09	»	»	748.38	742.08	747.7
Avril	»	744.22	743.05	744.43	»	»	»	»	»	»	734.9
Mai	»	741.57	»	»	»	»	»	»	»	744.74	»
Juin	749.90	742.82	»	748.82	»	»	»	»	744.35	741.08	»
Juillet	742.13	741.70	»	741.71	»	»	»	»	741.40	»	»
Août	742.26	»	»	»	»	»	»	»	742.52	739.84	»
Septembre	745.84	»	»	743.73	746.40	»	»	»	»	»	»
Octobre	746.52	»	»	»	»	»	»	»	749.43	741.80	»
Novembre	746.58	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre	»	743.13	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Moyennes gé- nérales	747.89	744.06	743.17	744.65	749.98	751.09	»	»	745.84	743.16	741.3

rapportée à l'état du ciel.

n° 1.

Orage.	Est.					Sud-Est.					Sud Snd-Est.			
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.		Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.		Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.
•	747.28	751.98	748.92	•	•	•	752.56	•	•	•	•	750.48	750.86	•
•	747.84	•	•	•	•	•	741.58	•	•	•	•	747.58	•	741.68
•	749.24	744.47	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	746.36	746.47	•	•	•	•	747.04	•	•	•	•	•	•	•
•	•	741.63	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
44.83	•	•	•	743.13	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	•	•	•	•	•	•	739.35	•	736.85	•	•	•	•	•
42.09	•	•	•	•	•	•	•	740.04	739.07	•	•	•	•	•
•	•	742.90	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•
•	748.32	•	•	•	•	•	747.57	•	•	•	•	•	•	•
•	749.79	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	732.75
•	•	738.42	740.55	•	•	•	•	•	•	•	•	•	741.71	•
43.46	748.14	744.31	744.73	743.13	•	•	745.62	740.04	737.96	•	•	749.03	746.28	737.21

Etat du ciel par

Tableau

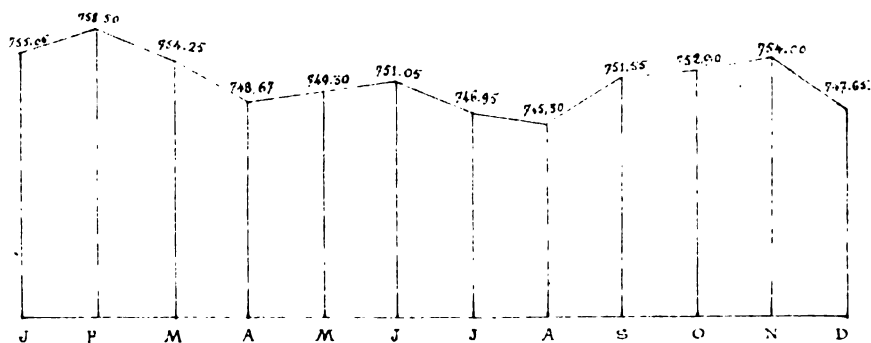
	Nord.				Nord Nord-Est.				Nord-Est.			
	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.
Janvier.....	5	»	1	»	1	»	»	»	2	3	»	»
Février.....	2	1	1	»	»	»	»	»	3	3	»	»
Mars.....	4	2	3	»	2	3	»	»	3	2	3	»
Avril.....	»	3	1	2	»	»	»	»	»	»	1	»
Mai.....	»	1	»	»	»	»	»	»	»	1	»	3
Juin.....	1	2	»	1	»	»	»	»	1	3	»	»
Juillet.....	7	6	»	5	»	»	»	»	4	»	»	2
Août....	4	»	»	»	»	»	»	»	7	1	»	»
Septembre... ..	15	»	»	1	1	»	»	»	»	»	»	»
Octobre.....	6	»	»	»	»	»	»	»	4	1	»	»
Novembre.....	4	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre.....	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	48	16	6	9	4	3	»	»	24	14	4	5

les différents vents.

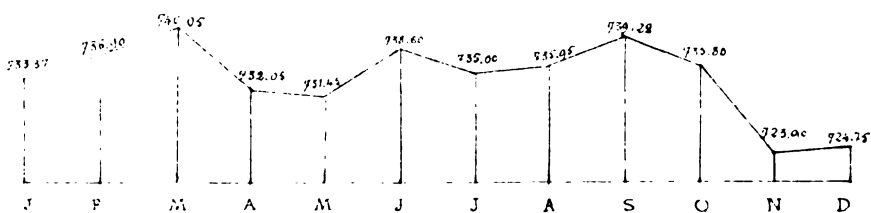
no 1.

Est.				Sud-Est.				Sud Sud-Est.				
Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	Beau.	Variable.	Pluie.	Orage.	
3	2	1	»	»	1	»	»	»	1	1	»	Récapitulation. Beau..... 94 Variable... 52 Pluie..... 19 Orage..... 20
1	»	»	»	»	2	»	»	»	4	»	1	
5	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
3	1	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	
»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	2	»	1	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	4	2	»	»	»	»	
»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
3	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	
3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	
»	1	2	»	»	»	»	»	»	»	1	»	
18	7	3	1	»	7	4	3	»	5	2	2	

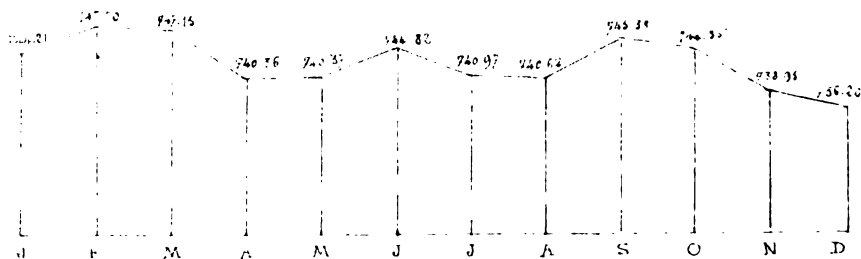
VARIATIONS DE LA HAUTEUR BAROMÉTRIQUE MENSUELLE MAXIMA



VARIATIONS DE LA HAUTEUR BAROMÉTRIQUE MENSUELLE MINIMA

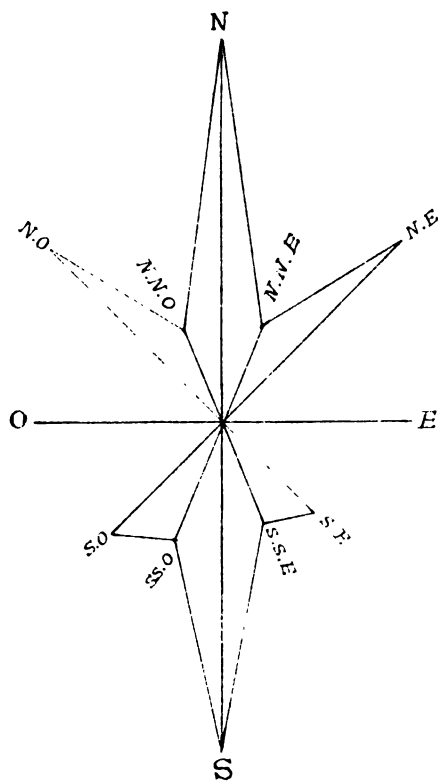


VARIATIONS DE LA HAUTEUR BAROMÉTRIQUE MENSUELLE MOYENNE



ROSE ANNUELLE DES VENTS

(La longueur des rayons est proportionnelle à la fréquence du vent.)



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES & ARTS
du département de la Haute-Saône.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE AU 1^{er} MARS 1876.

Membres de droit.

Le Préfet.
Le Général.
Le Curé.
Le Président du tribunal.
Le Maire.
Le Secrétaire général de la préfecture.

Composition du bureau.

MM. REBOUL DE NEYROL, *président*.
BAILLY } *vice-présidents*.
COLNENNE }
NOIROT, Alphonse, *secrétaire perpétuel*.
WILLEMOT, *trésorier*.
CARDOT DE LA BURTHE, *bibliothécaire-archiviste*.
DODELIER, *conservateur du musée et des collections*.

Membres résidents.

MM. L. SUCHAUX, ancien imprimeur.
E. GALMICHE, conseiller de préfecture honoraire.
TRELUT, vétérinaire.

MM. DODELIER, architecte.

GAUVAIN, avocat.

SIMONIN, ancien juge de paix.

BAILLY, inspecteur d'Académie honoraire.

C. MOURAS, propriétaire.

A. NOIROT, chef d'escadron en retraite.

MEILLIER, avocat.

GALMICHE, Roger, avocat.

SUCHAUX, Alfred, imprimeur.

MARSILLON, ingénieur en chef des chemins de fer de l'Est.

FILINGRE, rédacteur en chef du *Journal de la Haute-Saône*.

BREDIN, professeur de mathématiques au lycée.

BARDENET, juge honoraire.

LALLOZ, avoué.

LAMBOLEY, pharmacien.

BERNARD, agent-voyer d'arrondissement.

GALMICHE, Félix.

JEANNENEY, professeur de dessin.

HILD, professeur au lycée.

NOIROT, Alphonse, avocat.

GUERRIN, Edmond, avocat.

WILLEMOT, juge de paix.

BAULET, avoué.

CHAPELAIN, sous-inspecteur des forêts.

SAUTIER, commandant du génie en retraite.

MANGIN, conservateur des forêts.

FINOT, archiviste de la préfecture.

LÉVY, Isaac, grand-rabbin.

COLNENNE, inspecteur des forêts.

LOYEZ, directeur de l'école annexe.

CARDOT DE LA BURTHE.

REBOUL DE NEYROL.

MM. A. DE BELENET, juge.
BARTHOLOMÉ, pasteur.
BOISSELET.
ATHEY, vétérinaire.
ROCHET, ancien receveur des domaines.
TRAVELET, ingénieur des ponts et chaussées.
BERTRAND, ingénieur des mines.
SCHOENENDOERFER, ingénieur des ponts et chaussées.
BOUVAIST, id
H. DE BEAUSÉJOUR, conseiller de préfecture.
Paul PETITCLERC.

Membres non résidents.

MM. PETIT, à Velleuxon.
DUFURNEL, à Gray.
HENRY, docteur en médecine à Grandvelle.
JACQUEZ, docteur en médecine à Lure.
PIROT, propriétaire à Saint-Marcel.
GALAIRE, propriétaire à Port-sur-Saône.
NOTTET, à Oiselay.
Le marquis DE SAINT-MAURIS, à Colombier.
DE NOIRON, propriétaire à Noiron.
CARDOT DE LA BURTHE, conservateur des hypothèques
en retraite au Val-Saint-Eloy.
TRAVELET, propriétaire à Cintrey.
AILLET, docteur en médecine à Bourguignon-les-Morey.
RACLOT, receveur de l'enregistrement à Scey-sur-Saône.
BERTIN, médecin à Gray.
PERRON, receveur municipal à Gray.
BRULTEY, curé à Cirey-les-Bellevaux.
HAUSSETÊTE, propriétaire à Betoncourt-Saint-Pancras.
SPITZER, maire à Voray.
MOREY, curé à Baudoncourt.
DE SAINT-FOIX, propriétaire à Port-sur-Saône.

- MM. MILLOT**, propriétaire à Essernay, commune de Colombe.
LONGCHAMPS, notaire à Port-sur-Saône.
MICHAUD, J.-B^e, propriétaire à Dampvalley-S^t-Pancras.
JACQUEMIN, mécanicien à Fleurey-les-Faverney.
BOURGEOIS, notaire à Breurey-les-Faverney.
DIDIER, pharmacien à Lure.
CHAPELET, notaire à Noroy-le-Bourg.
PARISOT, à Luxeuil.
GUY DE LAMBREY, à Montureux-les-Baulay.
BECQUART, propriétaire à Gevigney-les-Mercey.
AUDIBERT, à Velle-le-Châtel.
COLLOT, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, à Montarlot-les-Rioz.
CHATELET, curé de Cussey et Etuz.
THEVENIN, maire à Echenoz-la-Meline.
Le marquis D'ANDELARRE, à Andelarre.
SŒURS, agent d'assurances à Gray.
CORDIER, directeur de la ferme-école de Saint-Remy.
CAMUS, curé à Amoncourt.
DE PERPIGNA, propriétaire à Luxeuil.
ROUSSEY, vétérinaire à Mailley.
GURY, propriétaire à Montigny-les-Vesoul.
COLOMBOT, Théodule, à Montigny-les-Vesoul.
LAMBERT, maire à Velleguindry.
MARQUISET, propriétaire à Fontaine-les-Luxeuil.
TUAILLON, cultivateur à Montigny-les-Vesoul.
RAVIER, Ernest, manufacturier à Plancher-les-Mines.
BEZANSON, manufacturier à Breuches.
ROLLIN, vétérinaire à Gray.
TURCK, docteur en médecine à Gray.
VERNIER, Auguste, cultivateur à Lure.
CAILLODS, Charles, cultivateur à Bussurel.
VIROT, notaire à Mantoche.
MILLIARD, propriétaire à Fédry.
-

RÉCOMPENSES

A DÉCERNER AUX AGRICULTEURS DE L'ARRONDISSEMENT DE VESOUL

en 1875.



**Rapport de la Commission chargée de l'examen
des demandes adressées à la Société conformé-
ment au programme du 27 février 1875.**

*Membres de la Commission : MM. HAUSSETÈTE, VERNIER,
et REBOUL DE NEYROL, rapporteur.*

Du 25 juillet 1875.

MESSIEURS,

La Commission des primes a bien voulu me confier le soin de vous rendre compte des opérations auxquelles elle a dû se livrer pour préparer l'exécution du programme des récompenses à décerner par la Société d'agriculture en 1875, et qui sont destinées à reconnaître et à encourager les services rendus au travail agricole dans l'arrondissement de Vesoul.

Bien que le programme du 27 février dernier établisse sept catégories de concurrents aux récompenses à décerner, la Commission a dû ramener ces demandes à six groupes, parce que, dans la réalité, les récompenses n^{os} 1 et 2 s'appliquent à un même ensemble de travaux.

Ces six groupes comprenaient vingt-trois dossiers, répartis de la manière suivante :

Six pour les primes n^{os} 1 et 2 de l'affiche-programme ;

Deux pour les primes n^{os} 3 et 4 ;

Six pour les primes n^{os} 5, 6 et 7 ;

Deux pour les primes n^{os} 8, 9 et 10 ;

Six pour la prime n^o 11 ,

Et un pour la prime n^o 12.

Le classement des demandes a donné lieu à quelques hésitations et même à des difficultés. Plusieurs n'étaient pas accompagnées de toutes les pièces et attestations indiquées dans l'affiche ; une autre ne formulait pas clairement son objet ; une dernière n'était pas même visée par le maire de la commune.

La Commission, fidèle à la tradition, a pris le parti d'être très-large dans l'admission des demandes ; mais elle a compris qu'il serait dans l'intérêt des concurrents eux-mêmes et de son propre travail, qu'à l'avenir, chaque demande irrégulière ou insuffisamment déterminée fût soumise à une instruction préalable qui écartât toute hésitation. Il suffirait, dans ce but, d'un renvoi au maire avec une note marginale dont le président de la Société ou l'un des membres du bureau pourrait prendre le soin en quelques instants. Si j'en juge par l'état des demandes confiées à la Commission des primes, l'exclusion immédiate de celles qui ne sont pas absolument conformes au programme aurait le grave inconvénient de décourager des concurrents communément peu lettrés, et d'amoindrir le concours.

Le premier soin de vos délégués, avant d'entrer en campagne, a été de rattacher les renseignements qu'ils se proposaient de recueillir aux rubriques généralement adoptées dans les opérations antérieures de même ordre, et par conséquent de se pénétrer des principes qui avaient prévalu dans les habitudes de la Société au sujet des primes. Il m'a paru convenable de les résumer ici rapidement, afin de mettre la

Société très-exactement au courant de notre manière de procéder.

Dans notre appréciation générale de chaque culture, nous avons pris en considération la qualité du cultivateur comme propriétaire ou comme fermier, la composition parcellaire de sa propriété, l'outillage du travailleur, ses ressources de famille, la facilité de ses communications avec les diverses parties de son domaine, l'importance et la distance du marché le plus voisin, et finalement toutes les circonstances qui nous permettaient de dégager du résultat constaté la part afférente à l'intelligence et à la volonté du concurrent, et celle qu'il convenait d'attribuer aux forces extérieures. Nous n'avons pas cessé néanmoins d'avoir sous les yeux le but vers lequel tendent les efforts de la Société : le progrès réel de l'agriculture, c'est-à-dire l'amélioration du rendement de la terre par l'introduction des meilleures méthodes de culture.

Nous devons le reconnaître sans détour, nous avons trouvé des hommes laborieux, des pères de famille économes, en mesure de faire preuve de quelques bonnes pratiques ; mais l'initiative, les essais à présenter comme exemple, les innovations heureuses, l'instruction pour les concevoir et les ressources pour les exécuter, nous ne les avons trouvés qu'à titre d'exception et dans des proportions très-réduites.

Cela ne nous a pas surpris et ne doit ni surprendre ni affliger la Société. Au point où nous sommes placés pour étudier les progrès de l'agriculture et les encourager, nous avons affaire à la grande moyenne des agriculteurs de profession, des hommes de métier, qui le plus souvent ont débuté avec de faibles ressources et ne sont arrivés à une aisance relative que lentement, peu à peu, à force d'économies et de privations, de travail et de prudence, mettant vingt ans pour se donner un outillage de fermier ; ou pour se créer pièce à pièce un domaine de l'importance de ceux que nous appelons à concourir. Or, dans ces conditions, vous êtes aussi certains que

vous pouvez le souhaiter, que chaque parcelle de vos récompenses arrive au travail, encourage ses efforts et accroît ses moyens d'action. Ajoutez à ce résultat positif, immédiat, le capital moral qui accompagne vos distributions de primes, et je crois que la Société peut se rendre la justice de remplir utilement son mandat et de faire une judicieuse application des forces qui lui sont confiées soit par l'Etat, soit par le département, soit par les agriculteurs eux-mêmes.

Culture générale.

1^{re} et 2^e primes.

Le premier groupe de cultures dont votre Commission a eu à s'occuper, et qui est aussi le plus important de tous, est celui des cultures les mieux conduites; il comprend six dossiers, que j'ai rangés dans l'ordre de mérite résultant de nos recherches comparatives.

La demande inscrite en tête de la liste a été présentée par MM. Blaison frères, cultivateurs-fermiers, demeurant à Thieffrans, canton de Montbozon.

Les frères Blaison sont une ancienne-connaissance de la Société; ils ont déjà figuré honorablement au concours de 1872, où ils viennent immédiatement après les lauréats.

Ils tiennent à bail de M. Petitclerc, notaire à Vesoul, une ferme de 32 hectares, composée d'un certain nombre de parcelles dont ils n'ont pas pu préciser le nombre, mais qui sont toutes d'un accès facile et établies dans les bons cantons de la commune, réputée pour la fertilité de son sol. Ils en sont fermiers depuis dix-huit ans, avec le désir de renouveler leur bail, qui touche à son terme. Cette période de dix-huit ans n'est pas l'œuvre d'un seul bail, mais de deux baux de neuf ans, avec faculté de résilier au bout de six ans. C'est dans ces limites de temps, évidemment fort étroites, quoique fort en usage, que les deux frères se sont mis à l'œuvre, con-

fiants l'un en l'autre et travailleurs déterminés. A cette heure, ils sont dans toute la vigueur de l'âge et conduisent leur culture avec l'aide de leurs femmes et de deux domestiques hommes, aux gages de 225 à 250 fr. A ce personnel ils ajoutent, pendant la fenaison, deux hommes et deux femmes, qu'ils paient à raison de 2 fr. 25 c. pour les hommes et 1 fr. 25 c. pour les femmes, non compris la nourriture qui est l'accompagnement nécessaire du salaire. Le prix de journée des ouvriers moissonneurs est, par exception, de 4 à 5 fr.

Ils suivent l'assolement triennal. Dans les 32 hectares dont se compose la ferme, il y a 9 hectares 50 ares de prairies naturelles, dont 1 hectare 50 ares a été créé par eux, 2 hectares 55 ares de luzerne, 1 hectare 90 ares de trèfle, et 21 ares de sainfoin.

Avec les fourrages qu'ils récoltent et qu'ils consomment sur place, ils entretiennent en moyenne 25 têtes de gros bétail, tant animaux de travail qu'animaux de rente ou de boucherie. Quand nous avons visité leurs écuries, ils avaient 5 chevaux de trait de forte taille et en fort bon état, 2 juments poulinières, 4 bœufs, 6 vaches laitières, 3 génisses de deux ans, 4 bouvillons d'un an à quinze mois, 1 veau de l'année, 1 chèvre du Thibet, venue de la ferme de la Roche, 2 laies avec 6 porcelets chacune, et 4 porcs à l'engrais.

Les bêtes à corne appartiennent à la race féminine et à la race de l'Ognon. Les porcs sont de l'espèce bressanne, croisée de tonquin anglais. Les grosses bêtes occupent quatre écuries, dont une seulement est dans des conditions générales passables; les trois autres sont étroites, basses et mal éclairées. Il n'y a pas de fosses à purin, mais des trous à fumier pratiqués en dehors de chaque écurie, où s'écoule le purin qu'on répand ensuite sur le fumier, lequel à son tour est porté dans les champs deux fois par an.

L'outillage agricole des frères Blaison se compose de 4 charrues, 4 herses triangulaires, 5 chariots du pays, 2 houes

à cheval, 2 buttoirs, 1 rouleau en bois, 1 machine à battre avec tarare, 1 rayonneur à trois dents, et enfin 1 tonneau pour le transport du purin.

MM. Blaison ont pour principe de renouveler régulièrement leurs semences ; mais il est regrettable qu'ils n'aient aucune habitude de comptabilité et qu'ils ne soient fixés que par à peu près sur la distribution de leur culture. Ils ont paru l'être un peu mieux sur le rendement des principales parties. Ainsi ils récoltent en moyenne 900 doubles de blé, 250 de méteil et 400 d'avoine. Ils consomment ou font consommer sur place leurs fourrages et leurs pailles, le méteil, l'avoine, les racines et les tubercules, et en outre 100 doubles de blé. Ils vendent cinq ou six têtes de gros bétail au prix moyen de 5 à 600 fr., des porcs ou porcelets pour 600 fr., 800 doubles de blé, du beurre ou des œufs pour 600 fr.

Les pommes de terre, le maïs et les betteraves sont semés en ligne, travaillés à la houe, et présentent sur tous les points où nous avons pu les visiter les signes d'un travail soutenu et de soins intelligents.

Comme je l'ai dit plus haut, ce qui se dégage de l'exploitation rurale de Thieffrans, c'est surtout le travail, une grande bonne volonté pour suivre les bonnes méthodes que les deux frères vont quelquefois observer à la ferme-école de la Roche, mais en même temps une grande insuffisance dans l'instruction première, et beaucoup de répugnance à se livrer aux améliorations qui exigeraient l'emploi d'une partie de leurs ressources disponibles à des constructions utiles, dont le propriétaire profiterait plus qu'eux, ou du moins autant qu'eux. C'est une conséquence fatale du fermage à courte échéance de ne pas encourager l'accroissement du capital fixe, qui se reproduit beaucoup plus lentement que le capital mobile. Telle est la véritable cause qui fait que les frères Blaison ont des chevaux, du bétail, un outillage, et qu'ils

manquent de hangars, de fosse à purin et d'écuries convenablement disposées.

En résumé, la Commission a jugé que l'intelligente activité de MM. Blaison, la conduite générale de leur culture et le rendement qui en est le résultat, offraient aux habitants du voisinage un bon exemple à imiter, et après avoir fait un examen comparatif des cultures de leurs concurrents, elle accomplit un simple acte d'équité en proposant les deux frères à la Société pour la première prime d'honneur.

Après la culture des frères Blaison, celle de M. Martin, de Betaucourt, nous a paru la mieux dirigée. La Commission trouvait dans M. Martin un propriétaire, un ancien élève de Roville et un lauréat du comice de Jussey pour une fosse à purin. C'étaient d'excellentes conditions de succès, que fortifiaient encore la proximité du grand marché de Jussey et la sucrerie de Gevigney dans le même canton. Cependant la Commission a cru remarquer que l'action manquait un peu à M. Martin, qui s'en remet à sa femme du soin de l'étable et de l'écurie, pour avoir plus de temps à consacrer à la culture des arbres à fruit, et particulièrement des poiriers, qu'il pratique d'ailleurs avec autant d'entente que de prédilection.

Le domaine de Betaucourt se compose de 17 hectares, dont le propriétaire n'a pu nous indiquer l'affectation que très-approximativement, ce qui est plus inexplicable chez lui que chez un autre, attendu qu'il possède une instruction première peu commune, et qu'à une époque antérieure de sa vie de cultivateur, il tenait de son bien une comptabilité minutieuse, poussée jusqu'à l'annotation des circonstances atmosphériques dans lesquelles il effectuait son travail de chaque jour. La Commission l'a vivement engagé, sinon à revenir à son ancienne pratique, du moins à tenir un calepin de poche, comme elle s'est fait un devoir de le recommander à tous les cultivateurs qu'elle a visités. Car il est à remarquer

que pas un d'eux n'a pu justifier ni d'une annotation écrite, ni même d'un état parcellaire propre à faciliter la distribution des soles.

Il est résulté des renseignements fournis plus tard par M. Martin, qu'il possède 4 hectares de prairies naturelles divisés en cinq parcelles, 1 hectare 11 ares de luzerne formés de quatre parcelles, et 90 ares de trèfle en une seule pièce. Il pratique l'assolement triennal, mais en ayant soin, à la reprise de la période, de faire alterner les plantes sarclées avec le trèfle. Il considère cette alternance, qui s'écarte de l'assolement triennal ordinaire, comme très-avantageuse. Voici quelle est, en 1875, la répartition de ses cultures assolées : 4 hectares 41 ares en blé, 4 hectares 33 ares en avoine, 1 hectare 84 ares en betteraves, 1 hectare 2 ares en pommes de terre, 60 ares en colza ou navette, et 20 ares en jachère morte.

A sa culture il faut ajouter 95 ares de vigne.

M. Martin déclare qu'il est en mesure d'entretenir un nombre de grosses bêtes au moins égal à celui de ses hectares. Nous avons trouvé dans ses écuries 2 chevaux de taille moyenne et en médiocre état, 5 vaches laitières, 1 génisse d'un an, 2 taureaux de quinze mois, 2 veaux de l'année, 11 brebis suivies de 7 agneaux, 3 laies et 1 verrat. Dans la crainte de manquer de fourrage, il avait vendu, quelque temps avant notre visite, 2 taureaux et 1 vache. Il a 150 volailles dans sa basse-cour.

Aux soins de sa culture, M. Martin joint encore la garde du taureau de la commune. Il a pour l'aider, indépendamment de sa femme, qui est une vaillante ouvrière, deux domestiques hommes et un berger de quatorze ans. Les premiers reçoivent 200 fr. de gage et le berger 40 fr.

Son outillage de culture comprend : 2 chariots, 1 houe à cheval, 1 buttoir, 1 coupe-racines, 1 extirpateur (ces quatre derniers instruments exécutés sous ses yeux et sur ses indica-

tions), 2 charrues et 2 herbes Dombasle, 1 araire, 1 rayonneur et 1 machine à battre avec tarare.

Les communs affectés à l'exploitation n'offrent rien de particulier; le hangar est petit, les écuries n'ont que les dimensions et l'installation communes à la plupart des écuries de village. Nous n'avons remarqué que deux fosses à purin, établies, l'une en tête des amas d'engrais, et l'autre à l'extrémité. Des caniveaux relient les deux écuries et amènent le purin dans la première fosse, destinée à l'arrosage des fumiers. Le liquide qui s'écoule des amas est reçu dans la seconde fosse, qui déverse son trop-plein dans un fossé aboutissant à une prairie naturelle d'un demi-hectare, qui n'est séparée du jardin de l'habitation que par la route de Jussey. Le fossé lui-même est rempli d'herbes et mal entretenu.

Le rendement brut de la culture de M. Martin, y compris la garde du taureau banal et le produit des saillies particulières, a été fixé par lui à la somme de 4,210 fr. pour l'année courante, et les dépenses à celle de 2,770 fr., ce qui mettrait le produit net à la somme de 1,440 fr., et celui de 1 hectare à un peu plus de 80 fr. Il y a évidemment de l'éventuel dans le compte de l'année; mais, même en l'acceptant comme définitif, nous ne pensons pas que le produit du domaine de Betaucourt soit relativement égal à celui de la ferme de Thieffrans; et n'oublions pas que si les propriétaires ont quelque tendance à l'exagération de leurs revenus ruraux, les fermiers ont la tendance contraire.

Quoi qu'il en soit, la Commission a trouvé chez M. Martin un cultivateur de bon conseil, ayant l'entente de la culture et capable d'en suivre le progrès. C'est ce qui l'a déterminée à vous le proposer pour la seconde prime d'honneur.

J'arrive maintenant à la culture du troisième concurrent, celle de M. Lambert, propriétaire, maire de Velleguindry, canton de Scey-sur-Saône.

M. Lambert fait valoir 24 hectares de terre divisés en cent trente parcelles disséminées sur tout le territoire de la commune, l'un des plus ingrats du canton. Le sol fertile n'a qu'une couche de 7 à 8 centimètres, reposant sur un fond rocheux, dont les débris se mêlent dans quelques parties à la superficie, de manière à la rendre à peu près stérile. Avec un pareil terrain la tâche de l'agriculteur est très-dure, et on peut lui savoir gré d'en venir à bout. M. Lambert y est parvenu avec l'aide d'un vieux domestique au gage de 150 fr., d'une servante à laquelle il donne 110 fr., d'un petit berger encore enfant et d'un ouvrier auxiliaire. J'ajoute, pour bien caractériser son travail, que ses prés naturels sont situés à Montigny, à seize kilomètres de Velleguindry, et qu'il a neuf kilomètres à franchir pour se rendre au marché de Vesoul; que les chemins vicinaux sont très-accidentés, comme le sol, et les chemins ruraux peu nombreux et en mauvais état.

Cependant il a supprimé la jachère morte, créé 4 hectares de sainfoin, 2 hectares 50 ares de trèfle et 35 ares de luzerne qui, joints à 2 hectares 50 ares de prairies naturelles, lui constituent 9 hectares de culture fourragère.

Ses étables sont pavées; c'est une amélioration que la Commission a relevée; mais il n'a pas encore de fosse à purin. Sous ce rapport, l'agriculteur intelligent est en retard. Il l'est également sous celui de la comptabilité, dont nous n'avons pas trouvé la moindre trace, même dans sa mémoire. Enfin sa bergerie laisse beaucoup à désirer.

M. Lambert a 1 cheval, 4 bœufs de travail, 2 vaches laitières, 1 génisse de deux ans, 4 bouvillons de deux à trois ans, 2 de quinze à dix-huit mois, 2 veaux de l'année et 66 moutons, ce qui représente en somme 16 têtes de gros bétail. Les grosses bêtes sont en fort bon état. Je n'en dirai pas autant des moutons, qui ne se recommandent ni par leur taille ni par leur bon état.

Son outillage comprend : 2 chariots ordinaires, de petites

charrues ordinaires en fonte à cause du peu de profondeur du sol, 1 machine à battre pourvue d'un van et à laquelle on peut adapter un rouleau armé de pointes pour râper les racines, 1 houe à cheval, 1 buttoir, 1 trieur et 1 alambic pour distiller la prunelle.

Les terres sont soumises à l'assolement triennal. Une sole se compose de céréales distribuées comme suit : 5 hectares en blé, 1 hectare en seigle, 1 hectare en orge, le reste en avoine. La sole suivante comprend des betteraves, des pommes de terre et du trèfle ; viennent ensuite des plantes fourragères, telles que le sainfoin, les pesettes, la jarosse ou dent de cheval de petite ou de grande espèce.

Les terres à blé rapportent, nous a dit M. Lambert, 15 hectolitres par hectare en moyenne ; l'orge et l'avoine sont récoltées dans les mêmes proportions. La paille de Velleguindry poussant sur un terrain caillouteux, forme un bon élément de nourriture, surtout quand on la mêle avec du tourteau, comme le fait M. Lambert.

En définitive et malgré bien des imperfections, ce cultivateur a déclaré tirer de sa terre un produit brut de 5,000 fr. Il engraisse chaque année 4 bœufs qui lui rapportent en moyenne 2,000 fr. ; 30 moutons qu'il vend à Besançon à raison de 22 fr. par tête ; il vend pour 2,000 fr. de blé et pour 150 fr. de lait. D'autres menus produits, tels que la laine, les œufs, etc., complètent le chiffre qu'il accuse. Nous n'avons pas pu dégager la dépense de la recette, à défaut d'éléments suffisants.

Le quatrième concurrent, M. Mamy, fermier à Graisse, commune de Navenne, d'un domaine de 20 hectares appartenant à M^{me} Roussel, n'a donné lieu à aucun débat sérieux au sein de la Commission, non que sa culture soit sensiblement inférieure à celle de ses rivaux, mais parce que la Commission a considéré que sa ferme se trouvant aux portes

de Vesoul, que les terres qu'il exploite étant de bonne qualité, que disposant d'une famille nombreuse, il ne tire pas de ces avantages tout le parti désirable. Sa culture, d'ailleurs, présente plutôt des signes de négligence que d'activité agricole. Il a succédé à son frère, ancien fermier de Graisse, avec un bail de six ans qui doit expirer dans deux ans.

Autrefois les écuries de Graisse entretenaient 4 chevaux, 2 poulains et 6 bœufs, sans compter les animaux reproducteurs. Aujourd'hui elles sont réduites à 2 chevaux de travail, 6 vaches laitières, 1 génisse de deux ans, 4 bouvillons de deux ans et 4 veaux de l'année. Elles sont fort mal tenues.

La seule amélioration que nous ayons remarquée consiste en une pompe à purin établie à côté du tas de fumier, et plongeant dans le trou à purin pratiqué à l'extrémité du tas pour lui servir d'égout.

M. Mamy a quatre enfants, deux fils et deux filles, et sa femme pour le seconder dans ses travaux; il n'emploie ni domestiques ni servantes. Il suit l'assolement triennal. Son outillage se compose de chariots ordinaires, d'une houe à cheval, d'un buttoir du pays à ailes mobiles et à trois socs, et de charrues également ordinaires. Il produit à peu près 200 mètres cubes de fumier qu'il répand sur les champs deux fois par an, et en achète de 50 à 60 mètres cubes.

La Commission aurait voulu trouver chez lui des données de nature à l'édifier sur le produit de la ferme; mais, en son absence, sa famille n'a pu nous fournir aucune base solide de calcul, et nous avons dû terminer notre visite sans ce complément indispensable à une juste appréciation.

Le cinquième concurrent est M. Villemain, adjoint au maire de Jussey, par conséquent un concurrent possédant un degré d'instruction assez élevé et quelques habitudes administratives qui auraient dû peser sur son travail agronomique. Cependant, de même que ses concurrents, il n'a ni comptes,

ni calepin, ni état parcellaire. La statistique de son domaine ne lui est pas assez familière; mais il nous a expliqué ses pratiques d'agriculture en homme qui a l'entente de son travail. C'est à la suite d'une exploitation industrielle qu'il a pu consacrer quelques ressources à l'acquisition d'une maison et de parcelles de terre, dont il a peu à peu augmenté le nombre en y consacrant ses économies. Il poursuit ce système d'agrandissement domanial, en recherchant de mauvaises terres qu'il s'efforce de rendre bonnes par un travail assidu et des amendements qui ne sont pas sans valeur comme exemple. Toutefois il se plaint du peu de goût pour l'agriculture que manifesterait la population rurale de la ville, qui, par suite, serait encore fort arriérée et rebelle au progrès. Cette appréciation, destinée probablement à donner quelque relief à ses essais personnels d'amélioration, pourrait s'expliquer par les habitudes commerciales et industrielles, qui gagnent du terrain parmi les habitants; mais elle aurait contre elle l'expérience de tous les jours, qui fait de l'industrie un stimulant efficace de l'agriculture. Il est certain, notamment, qu'à Jussey, la culture du sol subit une bonne influence du voisinage de la fabrique de sucre de Gevigney; car, tandis que les cultivateurs fournissent à la sucrerie les matières premières, c'est-à-dire les betteraves, à raison de 25 fr. les 1,000 kilogrammes, la sucrerie leur rend en pulpe, à raison de 11 fr. les 1,000 kilogrammes, une grande quantité de nourriture pour le bétail, et une nourriture saine et économique. Quoi qu'il en soit, l'affirmation de M. Villemain qu'il travaille et progresse a excité notre attention et notre intérêt.

Son domaine se compose de 9 hectares 50 ares de terres labourables et de 3 hectares de prés naturels, auxquels il faut ajouter 1 hectare de vigne qu'il est en train de remanier d'après une méthode et avec des plants pris dans le Midi. Il est formé de vingt-cinq parcelles très-disséminées et généralement fort éloignées de la ville, dont la banlieue,

dans la direction du couchant, s'étend à plus d'une lieue. Elles ne nous ont rien présenté de particulier dans leur état actuel ; mais si cet état est le fruit d'une laborieuse transformation, il atteste beaucoup de résolution et un travail raisonné.

Son outillage comprend 3 chariots, dont l'un est construit de manière à permettre le rapprochement ou l'éloignement des échelles, et par conséquent la réduction ou l'augmentation du chargement. M. Villemain est l'inventeur de ce système qui, du reste, alourdit la voiture. Il a en outre 1 charrue à age brisé, avec avant-train mobile, inventée par lui, et primée au comice en 1853 ; 1 herse ordinaire avec ados pour en faciliter le transport, 1 semoir système Gettot, de Réthel, 1 tonneau à purin, et enfin 1 machine à battre avec tarare.

Les animaux attachés à sa culture occupent deux écuries, toutes deux fort mal tenues, et l'une si basse et si étroite que les bêtes peuvent à peine s'y mouvoir. Il a 3 chevaux d'une extrême maigreur et très-négligés, 4 vaches laitières également négligées, maigres et de petite taille, 1 génisse et 6 bouvillons de deux ans.

Le purin de ses écuries s'écoule dans deux tonneaux qui sont vidés une ou deux fois par semaine. Ses fumiers sont renouvelés presque aussi souvent que le purin. Cela peut tenir en partie à l'exiguité de ses communs qui sont évidemment insuffisants. Pour faciliter ses débarras, il a pratiqué dans son arrière-cour un trou à fumier maçonné. Outre le fumier qu'il produit, il a encore les boues de la ville, dont il est fermier.

Il n'a pas d'assolement fixe ; il règle ses cultures selon ses besoins.

Cette année, l'affectation de ses parcelles comprend 2 hectares 50 ares en blé, 1 hectare 25 ares en betteraves, 40 ares en avoine, 50 ares en pommes de terre, 1 hectare en colza, 2 hectares en luzerne. Il a en outre 3 hectares de prairies

naturelles, dont 1 hectare est chaque année abandonné au pacage.

Sa femme, un domestique et deux fils encore enfants forment tout son personnel auxiliaire. M. Villemain travaille, combine, s'ingénie pour bien faire ; mais je crois que ses moyens d'action ne répondent pas à sa bonne volonté.

Le sixième et dernier concurrent à la prime d'honneur est M. Camus, demeurant à Villers-sur-Port, canton de Port-sur-Saône. Quoique le dernier sur la liste, à cause de la faible étendue de sa culture, il n'est pas le moins intéressant, et la Commission a été d'avis de le recommander tout spécialement à la Société pour un encouragement pécuniaire hors concours, si toutefois les ressources et les usages de la Société le permettent.

M. Camus est un ancien militaire. Il a quitté le service à vingt-cinq ans, à la mort de son père, qui laissait derrière lui neuf enfants, la plupart encore en bas âge ou adolescents. Il a pris la ferme tenue par son père, accepté ses charges de famille et rempli les devoirs qu'elles lui imposaient avec une énergie et un dévouement exemplaires. Au terme de son bail, ses frères étaient hors de peine, et lui-même possédait quelques économies. Il a quitté sa ferme, a pris avec lui un de ses frères marié et père de trois petits enfants, et a acheté à Villers-sur-Port, où déjà il possédait 1 hectare de terre en six parcelles, 10 hectares de mauvaises terres qui lui ont coûté 4,200 fr. Sa culture se compose de trente parcelles disséminées sur tout le territoire de Villers, qui ne possède presque pas de chemins ruraux classés. Tel est l'instrument de travail qu'il a acquis pour lui et pour son frère, il y a trois ans, et qu'il s'est donné la tâche de transformer en un domaine de bon rapport. Dans ce but, il a sollicité et obtenu de la commune de Bougnon, située à huit kilomètres de celle de Villers, l'autorisation d'extraire de la

marne dans ses carrières. Bougnon lui avait accordé une concession pour trois ans, à raison de 16 fr. par an, sans limiter la quantité de marne concédée. Mais quand le conseil municipal s'est aperçu que le concessionnaire se mettait en mesure d'amender toutes ses terres, il lui a suscité des difficultés qui n'ont pu être levées qu'en justice.

Aujourd'hui les deux frères Camus peuvent présenter 1 hectare 10 ares de terres marnées depuis deux ans, ensemencées en avoine; 45 ares marnées depuis deux ans, ensemencées en blé; 2 hectares 60 ares d'avoine avec marne d'un an; 2 hectares de blé avec marne d'un an; 55 ares de pommes de terre avec marne d'un an; 45 ares non marnées, et 2 hectares 40 ares en jachères, préparées pour recevoir de la marne, déjà déposée en tête de chaque parcelle.

Ils entretiennent dans leurs écuries 2 chevaux, 3 vaches laitières, 4 jeunes bœufs, dont 1 de trois ans, 1 de dix-huit mois et 2 d'un an, plus 2 génisses. Les bœufs et les génisses sont nés et ont été élevés sur le domaine. L'installation et l'outillage agricoles sont des plus simples et réduits au strict nécessaire. Ils font en outre des élèves de la race bovine et de la race porcine. Leur porcherie se compose de 3 laies suitées.

Dans leur culture ne figure que 1 hectare 50 ares de luzerne; ils louent des prés pour 350 fr.

Le personnel travailleur se compose des deux frères, de la femme de l'un d'eux, d'un domestique homme, au gage de 120 fr., et d'un enfant auquel on donne 40 fr.

Grâce aux bonnes dispositions qu'ils ont prises et à un travail soutenu, les frères Camus ont pu tirer de leur gros bétail un bénéfice de 900 fr., de leur porcherie 500 fr., et un millier de francs de leur blé.

C'est donc avec confiance qu'après avoir vu de près les résultats de leurs efforts, la Commission s'est fait un devoir de soumettre à la Société une demande

d'encouragement en faveur de ces deux vaillants travailleurs ; encouragement pécuniaire, si la caisse de la Société le permet, ou encouragement moral par un témoignage de satisfaction, si les ressources financières font défaut.

Etables.

3^e et 4^e primes.

La seconde catégorie de concurrents, celle des cultivateurs possédant les étables les mieux disposées et les mieux tenues, ne comprend que deux demandes, formées par M. Lafontaine, propriétaire-cultivateur à Passavant, canton de Jussey, et M. Colin, propriétaire et fermier à Filain, canton de Montbozon. La première seule mérite d'être prise en considération.

En pénétrant dans la cour de service de M. Lafontaine, on est tout d'abord frappé du bon aspect des bâtiments. L'ordre et la propreté s'y font partout remarquer.

A droite de la maison d'habitation et liés à elle par un mur mitoyen, sont les bâtiments agricoles : une grange entre deux écuries ; au-dessus de la grange, et occupant toute la partie supérieure de la maison, deux greniers planchéiés, pouvant contenir 4,000 gerbes et 50 milliers de fourrage ; à droite et à gauche de la grange, deux belles écuries au sol pavé, légèrement incliné et pourvu de rigoles d'écoulement, le plafond uni et blanchi à la chaux et les murs également blanchis. Ces deux écuries sont symétriques et exactement pareilles. Elles ont 16 mètres de longueur, 4 de largeur et 3 de hauteur, et sont parfaitement éclairées. La rigole d'écoulement communique au dehors, du côté du jardin, avec des baquets mobiles destinés à recevoir le purin. Sur toute l'étendue des bâtiments on a établi des chéneaux destinés à recevoir les eaux de pluie et à les verser dans une citerne voûtée, construite à l'entrée de la cour et pourvue d'une pompe et d'une auge. Nous avons trouvé dans l'une des

écuries 5 chevaux, 2 vaches laitières et 1 veau de l'année, et dans l'autre 2 bœufs de travail, 1 bouvillon de deux ans et 1 veau d'un an. La mangeoire du bétail à cornes est au rez du sol ; elle est formée de l'espace laissé libre entre le mur et une solive de 12 centimètres de hauteur et 5 centimètres d'épaisseur, supportant des montants fixes espacés de 60 centimètres et fixés au plafond. Les animaux sont attachés aux montants par deux chaînes pourvues chacune d'un anneau qui glisse le long des montants. Quand ils mangent ils ont la même position qu'au pâturage, ce qui est à la fois simple et hygiénique. J'ajoute qu'ils portent tous les signes de bêtes bien nourries et bien pansées.

M. Lafontaine, sa femme, son fils et un domestique suffisent aux travaux de la terre et aux soins des écuries. Il est propriétaire de son domaine, qu'il a acquis avec les produits de son travail et qu'il tient remarquablement bien. Il élève des chevaux et des bêtes à cornes, pour lesquels il a déjà été primé cinq fois dans divers concours, notamment dans ceux de 1870 et de 1874.

Il a été à peu près son propre architecte et son conducteur de travaux. Ses bâtiments lui ont coûté ensemble 15,000 fr. Ses écuries aussi bien que son habitation peuvent servir de modèle pour des constructions de même nature. La Commission en aurait dit autant de sa culture (champs, prés et vignes), si sa culture avait été en cause. Elle vous le propose pour la prime réservée à son groupe.

Quant à son concurrent, M. Colin, de Filain, il s'est complètement mépris sur les conditions du concours. Ses écuries ne se distinguent pas des plus modestes, et sa fosse à purin est un trou creusé dans le sol, en avant du fumier, ouvert en toute saison et lavé par les pluies au bénéfice du ruisseau ou du fossé de la rue. Il nous a donc été impossible de lui donner le moindre espoir sur le sort de sa demande. M. Colin est

propriétaire de sa maison d'habitation et d'une partie des terres comprises dans son exploitation; il n'avait donc à débattre avec personne les améliorations dont ses écuries sont susceptibles et celles que réclament ses fumiers.

Vieux serviteurs.

5^e, 6^e et 7^e primes.

J'arrive maintenant à la troisième catégorie des concurrents, à celle des anciens serviteurs. Nous avons classé les demandes d'après l'ancienneté des services des signataires, qui nous a paru constituer la base la plus rationnelle pour apprécier le mérite relatif de chacun d'eux et former nos propositions :

Maillot (Geneviève), servante chez M. Lambert, propriétaire et maire à Velleguindry. Cinquante-huit ans d'âge et quarante-trois ans de service dans la famille. Proposée pour la 1^{re} prime.

Charoy (Edmond), servant chez M. Marchal, fermier à Vougécourt, canton de Jussey. Cinquante ans d'âge, vingt-sept ans de service. Proposé pour la 2^e prime.

Girardot (Henri), servant chez M. Colson, propriétaire-cultivateur à La Villeneuve, canton de Vesoul. Quarante-trois ans d'âge, vingt-cinq ans de service. Proposé pour la 3^e prime.

Maréchal (Pierre), servant chez M. Thibert (Claude), propriétaire à Baulay, canton d'Amance. Trente ans d'âge, quatorze ans de service.

Gérard (Gustave), servant chez M. Bernard (François), propriétaire à La Villeneuve. Treize ans de service.

Friard (Victorine), servante chez M. Lépagnez, cultivateur à la ferme de Montiau, commune de Villers-sur-Port. Vingt-trois ans d'âge, huit ans de service.

Ces trois derniers concurrents, sur lesquels nous avons, comme sur les premiers, recueilli les meilleurs témoignages, pourraient être l'objet d'une mention honorable en attendant mieux, s'ils persistent dans la voie où ils sont entrés.

Instituteurs enseignant l'agriculture.

8^e, 9^e et 10^e primes.

La quatrième catégorie de concurrents, celle des instituteurs qui ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture et de l'arboriculture, ne comprend que deux demandes, présentées par les instituteurs de Jonvelle et de Baulay.

M. Lamielle est instituteur à Jonvelle depuis vingt-quatre ans, après avoir rempli pendant six ans les mêmes fonctions à Aillevillers. Depuis que l'administration centrale, représentée alors par M. Duruy, a prescrit, il y a douze ans, d'ajouter au programme de l'enseignement primaire les notions les plus essentielles de l'enseignement agricole, M. Lamielle est resté fidèle à cette prescription. Il fait dans sa classe de jour un cours général théorique d'agriculture, d'après les *Manuels* de Dubreuil, Jourdiou, et les *Soirées villageoises*. Depuis trois ans, il a ajouté à ce cours ordinaire un cours d'adultes qui a lieu trois fois par semaine et où le public est admis. Il est d'autant plus louable pour cette augmentation de son enseignement officiel, qu'il est chargé d'une foule d'autres travaux étrangers à ses fonctions. La municipalité de Jonvelle ne s'est point montrée oublieuse envers lui ; elle a mis à sa disposition un terrain communal, dont il a fait un terrain d'expériences

pour l'arboriculture. Grâce à ses efforts et à ses leçons pratiques, les habitants de Jonvelle savent tous conduire un arbre à fruit. C'est un grand service rendu à la population, qu'il attache ainsi à des travaux utiles et qu'il éloigne de distractions plus ou moins défavorables à sa prospérité matérielle et morale. Le conseil municipal dans sa session ordinaire de mai, MM. les inspecteurs des écoles dans leurs rapports des 6 et 8 juin, et enfin M. le Préfet dans sa lettre à M. le Président, en date du 23 juin, ont appuyé la demande de M. Lamielle. La Commission s'estime heureuse d'être près de la Société l'organe d'une cause aussi honorablement engagée et de lui proposer l'instituteur de Jonvelle pour la 1^{re} prime de son groupe.

M. Petit (Victor), instituteur à Baulay, a, comme son collègue de Jonvelle, pris l'habitude d'enseigner les éléments de l'agriculture et de l'arboriculture, mais depuis une époque beaucoup plus récente. Il y a quatre ans seulement qu'il a ouvert une école quotidienne d'adultes, que fréquentent trente-cinq à quarante élèves, et où il donne des notions théoriques sur les engrais, les amendements, les prairies artificielles, la taille et la greffe des arbres. Il se sert dans ce but du *Manuel* de Dupuis, ancien professeur à l'institut de Grignon, et des *Soirées villageoises*. Malheureusement l'administration municipale de Baulay ne l'a pas mis en mesure de joindre quelque pratique à la théorie, et le professeur en est réduit à conduire de temps en temps ses élèves dans les champs, pour placer sous leurs yeux toutes les preuves démonstratives qu'il peut y trouver. Ce sont là de bons errements scolaires que la Commission désire encourager, et qui l'engagent à proposer l'instituteur pour une prime. Néanmoins, comme l'enseignement de M. Petit est récent et encore incomplet, elle ne peut demander pour lui que la 3^e prime.

Reboisement et repeuplement.

11^e prime.

Le cinquième groupe des demandes est relatif aux travaux de reboisement et de repeuplement les mieux conduits. Il comprend six candidats, savoir : deux propriétaires, deux agents forestiers et deux brigades.

M. Pigeon (Pierre), propriétaire à Ormoy, canton de Jussey, est le seul que la Commission ait admis à concourir. Sa demande est régulièrement établie et s'applique à un réboisement de 90 ares, pratiqué sur un sol vague et pierreux, qu'il a préparé par un travail pénible de défrichement et planté pendant l'hiver de 1873 à 1874. Le froid et la sécheresse ont fait périr le quart environ de ses plants ; mais il a l'intention de les remplacer l'automne prochain.

Le second concurrent, M. Maréchal (Jean), propriétaire à La Malachère, canton de Rioz, s'est borné à présenter sa demande pour un reboisement de 30 ares, sans même la faire viser par le maire. Le travail exécuté n'ayant d'ailleurs qu'une très-faible importance, la Commission a écarté la demande.

Quant aux propositions de l'administration forestière, la Commission a reconnu qu'elles étaient parfaitement justifiées.

En conséquence, elle a l'honneur de proposer à la Société d'accorder à M. Pigeon une prime de 40 fr. ; à chacun des deux agents Descrains (Ambroise) et Laureillard (Victor), une prime de 30 fr. ; et aux brigades d'Echenoz-la-Meline et de Rioz, une prime de 60 fr. à partager entre elles par égale part.

Fosses à purin.

12^e prime.

J'arrive au sixième et dernier groupe, celui des fosses à purin, qui ne comprend que deux demandes : celle de M. Martin, de Betaucourt, confondue dans sa demande concernant la culture générale, et que la Commission vous a présentée pour la seconde prime d'honneur, et celle de M. Michel (Jean-Baptiste), fermier d'une propriété située à Gevigney, canton de Jussey, formée de 46 hectares d'un seul tenant, et appartenant à M. Willemot, membre du Conseil général.

La fosse à purin de M. Martin, quoique établie avec intelligence, n'a qu'une capacité de 3 à 4 mètres cubes, bien inférieure à celle que devrait avoir une fosse destinée à servir de modèle. La Commission en ayant déjà tenu compte dans son appréciation de la culture du concurrent, n'a pas cru devoir l'en détacher pour en faire l'objet d'une proposition particulière.

Elle a réservé son intérêt spécial pour la fosse de M. Michel, établie à côté de l'une des deux vastes écuries de la ferme, et d'une capacité de 25 mètres cubes. M. Michel entretient 4 chevaux, 30 bêtes rouges et 170 moutons, ce qui équivaut à 51 grosses bêtes. Les deux écuries, situées l'une au levant et l'autre au couchant des bâtiments principaux, ont 30 mètres de longueur. Elles communiquent toutes deux avec la fosse à purin par des rigoles intérieures qui y conduisent le liquide sans l'exposer à l'action du soleil et du plein air. Mais le fermier n'emploie pour en opérer la vidange qu'un seau fixé à un balancier. Il a fait l'économie d'une pompe. Ici encore nous retrouvons le fermier avec ses scrupules, qui n'a pas eu le courage de faire une dépense modérée pour

compléter la construction fixe de la fosse, probablement parce qu'il est, si je l'ai bien compris, à fin de bail. Néanmoins la fosse, dans son installation actuelle, rend de très-grands services au cultivateur et peut, à titre d'exemple, être l'objet d'une récompense.

La Commission vous propose d'allouer à M. Michel la prime de 100 fr. portée au programme.

REBOUL DE NEYROL.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DE LA HAUTE-SAÔNE.

Séance du 29 janvier 1876.

INSTALLATION DU BUREAU.

**Allocution du nouveau Président, M. REBOUL
de NEYROL.**



Messieurs,

Au moment de m'asseoir au fauteuil, à la place de l'honorable M. Roger Galmiche, qui n'a pas consenti à s'y laisser maintenir, j'ai un aveu à vous faire, que je prends la liberté de recommander à l'indulgente bienveillance dont le scrutin du 24 décembre dernier a été l'expression.

Le premier sentiment qu'a fait naître en moi l'appel de mon nom a été celui de la surprise mêlée à des regrets. A l'heure tardive où je suis arrivé, après trente ans et plus passés dans ces régions de la vie publique où les orages règnent ou menacent sans cesse, je m'étais retiré avec joie dans une région plus tranquille et confiné dans un cercle restreint de travaux de mon choix, à la poursuite de desseins qui me désintéressaient de plus en plus dans bien des choses. C'est là que votre appel est venu me surprendre et, permettez-moi le mot, me troubler ; c'est de ce cercle modeste qu'il est

venu me faire sortir, pour me rendre à une activité et à une responsabilité dont je sens tout le poids aussi bien que l'honneur. Comme l'a dit un poète italien : vieux pèlerin dans le chemin de la vie, j'avais débouclé ma ceinture et déposé mon bâton, lorsque vous m'avez inopinément invité à reprendre et ceinture et bâton, et à me remettre en route. Devais-je le désirer et pouvais-je m'y attendre? Non certes, et votre bienveillance accueillera cet aveu sans se méprendre sur sa parfaite sincérité

Mais, à la suite de cette première impression, j'ai réfléchi que, puisque la Société me supposait encore en mesure de lui rendre des services à la présidence, je ne pouvais me refuser à le tenter, ne fût-ce que par déférence pour son vote, et pour lui offrir par cet acte de bonne volonté mon tribut de reconnaissance.

Mes regrets n'ont pas leur justification seulement dans les circonstances personnelles que je viens de vous indiquer, ou le sentiment de mon insuffisance, mais encore et surtout dans un motif plus large : dans le vide que va faire le départ de M. Galmiche dans la direction des travaux de la Société.

M. Galmiche était membre du bureau depuis onze ans. D'abord élu secrétaire perpétuel, il avait pendant cinq ans rédigé les procès-verbaux des séances, tenu la correspondance administrative, pris part à toutes les opérations du dehors, connu à fond le mécanisme et les exigences du service actif, et acquis une solide expérience des prescriptions du règlement. Il pouvait donc, à son arrivée à la présidence, en 1870, envisager avec une parfaite tranquillité d'esprit la responsabilité qu'il acceptait. En outre, il connaissait la plupart des notabilités du pays. Son vénérable père, l'un de nos agronomes les plus éclairés, l'un des doyens de la Société, honoré et estimé entre tous, avait imprimé à son nom une grande notoriété par quarante ans de services rendus au département et à l'agriculture; enfin il était à cet âge où

la lutte a des attrait, parce qu'elle a aussi de brillantes promesses pour l'avenir. Son âge aussi bien que son nom devaient donc le porter à se rendre utile et lui en faire désirer les occasions. Joignez à ces avantages précieux des études spéciales dans le domaine de la science économique et dans celui des lois, la pratique du barreau et l'habitude de la parole, et vous reconnaîtrez avec moi que la Société avait en lui un collaborateur bien qualifié pour la présider. Aussi ne s'y est-elle pas trompée et lui a-t-elle renouvelé pendant six ans, sans interruption, le mandat présidentiel, jusqu'au jour où il a manifesté le désir d'en être déchargé.

Pour compléter cet exposé, et aussi dans l'intérêt de mon instruction personnelle, j'ai cherché à me rendre compte des travaux de la Société pendant la durée de la présidence de M. Galmiche. Dans ce but, j'ai parcouru le registre de vos délibérations depuis 1870, et me suis arrêté quelque temps avec une véritable satisfaction à la séance d'inauguration. Le programme de la Société, vous ne l'avez point oublié, avait été considérablement étendu, un peu avant l'appel de M. Galmiche au secrétariat ; il avait reçu les proportions d'un programme d'encyclopédie, joignant aux travaux spéciaux de l'agriculture tous ceux, ou à peu près, que l'esprit humain peut embrasser. M. Galmiche s'est taillé dans ce vaste ensemble un corps de principes un peu plus circonscrit, mais dont toutes les parties sont disposées avec méthode, et accusent un esprit solide, pénétrant et synthétique. Il s'est donné pour tâche de démontrer à la Société le devoir de faire sortir l'agriculture des sentiers battus et de la mener dans ceux de la science, où elle doit trouver la solution des problèmes qu'elle renferme en elle. Il prouve que la culture de la terre n'est désintéressée dans aucune des grandes questions d'économie publique qui s'agitent au sein des nations modernes, et qu'il faut par conséquent la familiariser avec les sciences, si l'on veut qu'elle soit en mesure de remplir sa

mission. C'est là un point de vue élevé, et sinon entièrement neuf, du moins établi sur des considérations parfaitement justes. Cependant il faut bien se garder d'en abuser comme l'a fait M. Littré, qui, à l'aide de fictions de poète, en a confectionné une panacée pour tous les maux de la famille humaine. Selon notre illustre philosophe, l'agriculture doit un jour sortir du sein des sciences, comme, dans le mythe grec, la sagesse est sortie du cerveau de Jupiter. C'est ici la foi du rationaliste, qui, à force d'orgueil scientifique, se croit en mesure de constituer à l'homme, dès ici-bas, une absolue félicité. M. Galmiche n'a pas ouvert à l'agriculture une aussi vaste ambition ; il s'est borné à la placer à son véritable rang parmi les sciences positives, sans faire extravaguer ses prétentions.

Pendant cette même période de six années, la Société a été saisie de questions de la plus haute importance, telles que celles du libre-échange, des traités de commerce, des chemins ruraux, de l'instruction primaire obligatoire, des écoles d'agriculture, etc. Si les discussions ouvertes sur ces graves sujets font honneur à ses lumières, elles mettent également en relief l'excellente direction que leur a imprimée le Président. Les opérations du dehors : les concours et les distributions de primes, sont conduits avec la même autorité. On peut rendre le même témoignage sur les rapports que la Société entretient nécessairement avec l'administration supérieure.

Telles sont, Messieurs, rappelées sommairement, les qualités qui distinguaient la présidence de M. Galmiche. Si la revue rétrospective que j'en ai faite ne pouvait avoir la prétention de vous apprendre ce que vous connaissez de longue date, elle a eu du moins pour moi, nouveau venu, le double avantage de me permettre d'associer mes regrets aux vôtres et de vous proposer de consacrer par un vote de remerciements les services que M. Galmiche a rendus à la Société.

Après avoir accompli ce premier devoir, j'en ai un second à remplir, d'une nature moins encourageante, mais tout aussi nécessaire à la vérité de la situation actuelle de la Société, telle que je l'ai appréciée dans ces derniers temps. Ce sont des observations critiques à mêler à des éloges, le « cependant » si ordinaire dans les choses humaines.

En relisant les procès-verbaux de nos séances, j'ai pu me convaincre qu'en général, nos délibérations étaient peu suivies; qu'il nous arrivait même de ne pas pouvoir nous constituer en séance, à défaut d'un nombre suffisant de membres présents, et que ce peu d'empressement à répondre aux convocations avait fait échouer notamment le congrès agricole de 1875.

Il m'a semblé, en outre, que les communications écrites adressées à la Société par les membres correspondants étaient fort rares; qu'il en était de même des rapports que la Société entretient avec les comices cantonaux; qu'enfin, la Société paraissait s'être entièrement désintéressée dans les nombreuses et souvent très-importantes publications qu'elle reçoit de Sociétés diverses.

Mais il est une dernière observation qui, à mon avis, est la plus significative et explique toutes les autres : c'est le petit nombre de mémoires spéciaux lus à la Société et insérés dans son *Bulletin*, c'est-à-dire le faible travail produit par nous.

Si vous voulez, Messieurs, prendre la peine de porter vos regards sur tous les genres d'association, à tous les degrés de l'échelle sociale, sur toutes les institutions publiques ou privées, sur tous les services qui fonctionnent au nom de la nation ou de l'Etat, vous pourrez vous assurer que la prospérité et la solidité y sont dans la proportion du travail qui s'y produit. C'est un principe indiscutable et dont la portée n'échappe à aucun de vous. La Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, quoique pénétrée de sa vérité, ne

semble plus en tenir suffisamment compte. Cependant elle a dans ses rangs des hommes spéciaux distingués, des esprits cultivés, tous familiers avec le travail, et auxquels les matières de notre programme, choisies par eux, n'imposeraient pas une tâche extraordinaire. Il leur suffirait de réserver à la Société quelques parcelles de leur travail quotidien, pour lui faire une part dont elle aurait lieu d'être satisfaite. Le travail individuel est l'âme de la vie collective, et puisque nous avons consenti à nous ranger sous la bannière d'une association qui s'est donné pour mission d'améliorer l'agriculture et de développer le travail intellectuel dans le département de la Haute-Saône, ne laissons pas aller ce noble but dans l'oubli; faisons lui dans nos journées la place qu'il mérite. Ce n'est point un conseil que je vous soumets : un conseil serait présomptueux ; mais une prière que je vous adresse. Je n'éprouve d'ailleurs aucun embarras à vous assurer que, de mon côté, j'aurai ce but constamment présent à la pensée. Avec le concours de tous, même réduit à de faibles proportions, nous pouvons espérer pouvoir accélérer nos mouvements et rendre une action plus efficace aux ressources que la Société possède, tandis que, sous l'effet d'une négligence plus ou moins générale, nous n'aboutirons qu'à l'impuissance. C'est ce concours que je demande à la Société tout entière dans l'intérêt de la Société, et aussi pour moi, qui en ai besoin ; ce que je lui demande, c'est de ne pas s'effacer devant le mouvement de décentralisation intellectuelle, qui naguère encore n'avait de palpitations qu'à Paris, et qui gagne de plus en plus la province ; c'est de prendre sa part de cette vie nouvelle qui commence, et de l'aider à envahir notre département comme elle a envahi d'autres départements voisins. Les questions à traiter abondent : il n'y a que l'embarras du choix. Tout pays a son histoire, sa faune, sa flore, sa géologie, ses cours d'eau et ses méthodes d'irrigation, son sol forestier, ses terrains vagues, sa vaine

pâturage. Il n'en est aucun qui n'ait fourni à la patrie française des illustrations dans tous les genres. La Société d'agriculture elle-même a un passé, de grands services rendus, qu'il serait très-important d'étudier et fort intéressant de recueillir et coordonner, pour les remettre en mémoire. La constitution civile de la propriété, de ce fondement sur lequel repose en grande partie la famille, auquel on pourrait à juste titre appliquer l'épithète d'*élément lourd*, donné par M. Renan aux institutions qui modèrent, en les régularisant, les mouvements d'une nation, cette constitution, dis-je, semble avoir des imperfections qui appellent toute l'attention des hommes et des Sociétés qui ont à cœur l'avenir de leur pays. En effet, sous l'influence de sa divisibilité indéfinie, ce caractère conservateur paraît subir une sérieuse altération. Au lieu de rester une base de la grande ou de la moyenne fortune, elle se transforme en un simple instrument de travail, et passe en cette qualité aux mains du simple cultivateur, qui peut seul, avec ses forces personnelles ou de famille, le manier comme il convient et en tirer assez bon parti pour le préférer à des valeurs mobilières ou industrielles. Les capitaux la délaissent peu à peu pour se porter vers le commerce et l'industrie, parce que, en se parcellant sans arrêt, elle se dérobe à la spéculation. Aussi devient-il de plus en plus difficile d'organiser le crédit agricole, si prospère et si efficace dans d'autres pays, ou bien encore de doter la propriété agraire du système de cédulas ou obligations hypothécaires, cessibles par voie d'endossements, et qui rendent ailleurs de si bons services. Ne serait-il pas logique, en outre, que, la propriété se transformant par degrés, on avisât au moyen de l'arrêter dans cette voie? Et s'il est vrai que, sous sa forme parcellaire, elle soit réduite principalement au rôle d'instrument de travail entre les mains des ouvriers de la terre, ne conviendrait-il pas d'introduire dans les écoles des communes rurales les notions les plus essentielles sur le

meilleur usage de cet instrument, non plus au titre facultatif, dont l'incurie a trop promptement raison, mais comme partie intégrante de l'instruction obligatoire, la seule, à mon avis, qui possède la vigueur et l'autorité nécessaires à sa fécondité ? Il n'y a pas jusqu'à la basse-cour du petit cultivateur, qui ne soit un terrain de très-utiles recherches, et ne fournisse une large matière à l'intérêt scientifique. Je n'en veux citer qu'un exemple, dont l'objet, très-mince en apparence et même quelque peu plaisant, donnera d'autant plus de poids à ma démonstration. Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal sérieux, qu'on croyait devoir recommander aux ménagères des champs le remplacement du lapin commun par le lapin angora, dont la chair est aussi bonne et la peau beaucoup plus recherchée, et la dinde de l'espèce noire par la dinde de l'espèce blanche, qui a sous le ventre et aux pieds des plumes qui imitent celles du marabout et en font l'usage.

Je pourrais étendre cette énumération de matières à étudier, mais je n'y ai aucun goût. Elle vous produirait inévitablement le même effet qu'à moi : celui d'une trame toujours facile à installer sur le banc d'œuvre, comme le chanvre sur la quenouille, tandis qu'il s'agit pour la Société de tisser et de filer, ce à quoi il nous faut tendre, si nous voulons sortir du régime de la parole, qui est aussi loin de l'action que la simple trame l'est du tissu.

Et maintenant, Messieurs, encore un mot à l'adresse de mes collègues du bureau, et ce sera le dernier. Je leur demande leur concours et j'y compte, comme ils peuvent compter sur le mien. Le règlement les investit d'un droit de préavis sur toutes les questions qui touchent à l'administration de la Société. Je les prie de croire que je m'estimerai heureux s'ils veulent bien m'aider à transformer ce droit en devoir, ou tout au moins en habitude.

UN PROCÈS CRIMINEL AU XV^e SIÈCLE.

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT SUR LA PERSONNE D'ANTOINE
DE NEUCHÂTEL, ÉVÊQUE-COMTE DE TOUL ET ABBÉ DE
LUXEUIL.



Parmi les personnages qui occupèrent le siège abbatial de Luxeuil, un des plus considérables de son temps et aujourd'hui peut-être des plus oubliés, fut Antoine de Neuchâtel, qui succéda en 1468 au cardinal Jean Jouffroy. Il était déjà évêque-comte de Toul. Comme il était allié à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, traité de « féal et amé cousin » à la fois par l'empereur d'Allemagne et l'archiduc d'Autriche, par le roi de France et le duc de Lorraine, il fut imposé aux religieux de Luxeuil. Ceux-ci, après avoir vainement cherché à conserver l'antique privilège d'élire leur abbé, furent obligés, dit un de leurs historiens, « par des instances extraordinaires des princes de l'Europe, de postuler Antoine de Neuchâtel, espérant que par ses alliances ils recevraient beaucoup de protection des puissances politiques, éviteraient les maux dont ils étaient menacés par les guerres et les ravages auxquels ils étaient exposés. » Le même auteur ajoute « qu'ils le demandèrent pour ces motifs, mais qu'ils le firent avec beaucoup de peine au fond, et rien ne les consola dans ce changement du tout au tout (la commende succédant à l'élection) que le bon caractère de l'abbé commendataire. »

En effet, quoiqu'il ne fût pas abbé régulier, il n'en aima pas moins les religieux, comme s'il eût fait partie de la communauté, et n'en diminua pas le nombre pour augmenter les reyenus de sa mense abbatiale. Ce fut avec luxe qu'il pourvut à la célébration du service divin, en fournissant avec profusion le luminaire, les livres, les ornements, etc. Par une bonne administration, il augmenta les revenus de l'abbaye. Ainsi il obtint du roi de France Charles VIII de faire revivre au profit de cette dernière un cens annuel d'un certain nombre de charges de sel et de montées de muire qui lui avait été concédé sur la saunerie de Salins. Le chapitre de Saint-Thiébaud de Thann dut payer un autre droit de 6 florins d'or par an, dont la perception avait été négligée depuis longtemps. Il fit l'acquisition de domaines, maisons, prés, héritages, hommes de mainmorte, à Anjeux, au profit des religieux de Luxeuil. Grâce à sa générosité, le château de Baudoncourt reçut de grands embellissements et fut transformé en une gracieuse résidence d'été pour les abbés. Quoique habitant généralement le beau château de Châtel-sur-Moselle, dont il fit un château digne des évêques-comtes de Toul, il vint à plusieurs reprises passer quelques mois à Baudoncourt. Enfin, l'église Saint-Pierre de Luxeuil lui dut un élégant jubé partageant la nef et pour lequel il dépensa 4,000 livres, somme considérable pour l'époque.

Pour le seconder dans son administration de l'abbaye, il choisit dom Guillaume Gacon, qu'il nomma son vicaire général au temporel et au spirituel, et dans lequel il eut un zélé et intelligent coadjuteur. Grâce à Antoine de Neuchâtel, les années si troublées de la fin du XV^e siècle n'amenèrent pas pourtant sur la ville et la terre de Luxeuil les désastres et les ravages qu'elles avaient eu à supporter trente ans auparavant, lors du passage des Ecorcheurs et de l'armée du dauphin Louis marchant contre les Suisses. Quand, à la mort de Charles-le-Téméraire, Louis XI s'empara des deux Bourgo-

gnes, l'abbé de Luxeuil ne manqua pas de reconnaître l'autorité de ce monarque et en même temps sut habilement tirer parti de cette reconnaissance pour exiger de lui le serment de fidélité que devaient les rois de France comme représentants des comtes de Champagne, gardiens de l'abbaye depuis 1248. Ce fut le bailli d'Amont, comme lieutenant du roi, qui prêta ce serment et reçut par réciprocité celui de l'abbé Aussi Jean de Chalon, prince d'Orange et gouverneur du comté de Bourgogne, ordonna-t-il qu'aucun homme de guerre n'approcherait de l'abbaye sous peine de punition exemplaire.

Antoine de Neuchâtel mourut à Paris, où il était allé se faire traiter, le 1^{er} mars 1495, très-regretté de tous ses religieux, à qui il avait su par son tact et son désintéressement faire accepter sa situation d'abbé commendataire. Comme il était très-âgé et d'une mauvaise santé, les nombreux bénéfices qu'il possédait, et même son siège épiscopal de Toul, étaient depuis longtemps l'objet d'ardentes convoitises. Ce ne fut pas, en effet, selon la remarque de M. de Montalembert dans la préface de son *Histoire des moines d'Occident*, un des moindres inconvénients de la commende que ce déchainement d'intrigues qui se manifestait à la vacance d'une abbaye un peu importante. Pour obtenir du roi une nomination qui ne dépendait que de son bon plaisir, on mettait en jeu à la cour les plus mauvaises influences, et, par suite, les gens que leurs mœurs auraient dû tenir le plus éloignés des affaires religieuses se trouvaient y prendre une large part, presque y dominer. Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'il se soit rencontré, comme semble l'indiquer le document que nous analysons et publions plus loin, des ambitieux qui n'aient pas reculé devant le crime pour s'assurer le plus promptement possible la possession d'un riche bénéfice.

En 1493, Etienne Baillard, barbier d'Antoine de Neuchâtel, fut accusé d'avoir, à l'instigation d'un certain frère Jean

Jouffroy, prieur du Val de Liepvre en Alsace, et de M. de Voisey, abbé de Gortz en Lorraine, moyennant la somme de 200 florins d'or, tenté de faire mourir son maître en empoisonnant ses plaies. Le mobile de cette tentative criminelle aurait été, de la part de Jean Jouffroy et de l'abbé de Gortz, le désir d'obtenir, par la mort de leur titulaire, les abbayes de Luxeuil et de Moutier.

Jusqu'à quel point cette accusation a-t-elle été fondée? C'est ce que nous allons rechercher. Toutefois reconnaissons qu'il est difficile de se prononcer avec une complète certitude sur ce point; car si nous avons encore l'interrogatoire subi par Etienne Baillard (Archives de la Haute-Saône, Supp., H. 6), nous ne savons pas quelle fut l'issue du procès, la sentence définitive ne nous étant pas parvenue.

Quant à l'authenticité du document que nous allons publier, elle est incontestable; sa rédaction, par son écriture et son style du XV^e siècle, est là pour en faire foi.

Les interrogatoires d'Etienne Baillard eurent lieu les 7, 8, 9, 18 octobre 1493, 5 et 8 novembre de la même année, 15 et 19 février 1495, à Luxeuil et au château de Baudoncourt, pardevant Didier François, lieutenant de religieuse personne frère Etienne Baressolz, religieux et prévôt de l'abbaye; Jean Pusel l'afné, prévôt du roi à Luxeuil; Nicolas Brun, substitut du procureur de Mgr. le gouverneur du comté de Bourgogne; Huguenin Joly, clerc-libellance de la prévôté, et messire de Neuchâtel, frère de l'abbé. La torture ne lui fut appliquée qu'une seule fois; nous indiquerons plus loin dans quelles circonstances.

Aux questions d'usage, Etienne Baillard répond qu'il est âgé de trente-six ans, et a appris l'état de barbier chez Jean Gaiffie, bourgeois de Luxeuil, puis chez les frères Brugney à Saint-Sauveur. Il alla ensuite se perfectionner dans sa profession à Besançon, où il passa au service de Mgr. de Fontenois, qui l'emmena à Dijon et avec lequel il resta jusqu'à la journée

de Nancy. Il revint alors à Luxeuil, où, par ordre de ses père et mère, il se maria. Là un individu qu'il appelle le *juif de Montbéliard* lui enseigna la manière de soigner quelques maladies. Ce juif le mena avec lui à Avignon, où il passa deux mois. De retour à Luxeuil, il exerça son métier de barbier en y joignant la pratique de la médecine. Il avoue, d'ailleurs, n'avoir pris aucun grade en cet art, dont il n'eut connaissance que par ce que ses maîtres lui en ont appris, et ces derniers n'étaient ni licenciés, ni assermentés.

Vers 1488, Mgr. de Toul, abbé de Luxeuil, le fit venir au château de Châtel-sur-Moselle pour panser les plaies ulcéreuses dont il était atteint. Etienne Baillard le soigna convenablement et put lui procurer quelque soulagement. Aussi l'évêque de Toul l'attacha à sa personne et l'emmena dans ses voyages à Luxeuil, Mouthier-Haute-Pierre et Châtel-sur-Moselle. Au mois de novembre 1492, un sieur Jean Jouffroy, prieur du prieuré du Val de Liepvre en Alsace, et probablement neveu du cardinal Jean Jouffroy, prédécesseur d'Antoine de Neuchâtel sur le siège abbatial de Luxeuil, lui envoya à Châtel-sur-Moselle un messenger qui lui donna rendez-vous, pour le dimanche suivant, à Charmes, où il devait lui amener, pour qu'il l'examinât, un prêtre de ses parents, dangereusement malade. Etienne Baillard accepta cette proposition et se rendit, en effet, à Charmes, où il trouva ce messenger qui le conduisit dans une hôtellerie pour visiter, disait-il, le malade qu'il avait amené. Mais, au lieu de ce dernier, il ne rencontra dans cette hôtellerie que le frère Jean Jouffroy qui, après lui avoir fait jurer de garder le silence sur la conversation qu'ils allaient avoir, lui demanda des nouvelles de la santé de Mgr. l'évêque de Toul, disant qu'un médecin du nom de Hugues le lui avait représenté comme étant très-malade et devant mourir dans le mois. Etienne répondit que son maître ne se portait pas mal en ce moment, mais qu'il ne pouvait savoir ce qu'il adviendrait de lui dans un mois. Jean Jouffroy le pria

de vouloir bien l'avertir lorsqu'il verrait que l'évêque de Toul fût en danger de mort, et lui offrit de l'argent, qu'il refusa. Toutefois il lui promit de l'avertir.

Un mois après, le même Jean Jouffroy vint à Nomexy, près de Châtel-sur-Moselle, et fit demander Etienne sous prétexte de se faire faire la barbe. Leur conversation roula encore sur la maladie de Monseigneur et se termina par une nouvelle promesse de la part du barbier de prévenir Jean Jouffroy quand le malade serait à toute extrémité.

Six semaines après, troisième entrevue à Nomexy. Frère Jean Jouffroy commence alors à dévoiler ses projets criminels. Il dit qu'il va aller à Rome et que le barbier ferait bien, tant que durerait ce voyage, « d'entretenir la maladie de Monseigneur » de manière à ce que la guérison fût impossible, ce qu'Etienne promit de faire pourvu qu'on n'appelât pas d'autres médecins pour le soigner. Il fut convenu que si, pendant l'absence de Jean Jouffroy, la vie de l'évêque de Toul paraissait en danger, le barbier préviendrait soit l'abbé de Gortz, soit Henri Jouffroy, frère dudit Jean, soit enfin Jean Mancon, de Luxeuil, et il avoua que l'abbé de Gortz aspirait à l'évêché de Toul ou à l'abbaye de Luxeuil, tandis que lui-même désirait le prieuré de Mouthier-Haute-Pierre.

Depuis cet entretien, plusieurs messagers furent encore envoyés à Etienne Baillard pour avoir des nouvelles de son maître, et l'un d'eux lui dit même : « Je sais où il y a 1,000 florins à gagner pour le chirurgien de Monseigneur. »

Etienne Baillard avoue avoir appris à Claude Clerc, aussi barbier d'Antoine de Neuchâtel, à confectionner deux baumes, l'un guérissant les plaies, l'autre les empêchant de se cicatriser. Voici comment on appliquait ce dernier. On en mettait à l'extrémité d'une petite bande de toile qu'on introduisait dans la plaie qui se refermait d'abord extérieurement, mais dégénérait à l'intérieur en un abcès qui obligeait le malade à recourir au chirurgien. Il nie, d'ailleurs, avoir

employé ce baume dans le traitement de l'évêque de Toul ; mais il reconnaît savoir un *charme* que lui a appris un certain maître Antoine, barbier du bailli de Dijon, lorsque ce dernier résidait à Luxeuil, et dont la puissance est telle qu'une plaie ainsi *charmée* ne peut être guérie que si elle est *décharmée* par celui qui l'a *charmée* la première fois. Pour arriver à ce résultat, il faut appliquer sur la plaie un emplâtre saupoudré de racines de plantes appelées « *morsus diaboli* » et « *passe-pierre*, » pilées dans de la bouse de vache desséchée, en ayant soin de prononcer une « *patenôtre* » avant la mixtion de ces drogues. Le chirurgien devra, pour *décharmer* cette plaie, après s'être préalablement lavé la bouche avec du vin, venir aspirer le venin qu'elle renferme. Etienne avoue avoir employé ce *charme* à l'égard d'un certain Louis de Clèves, homme d'armes de Mgr. de Neuchâtel, qui avait eu le nez fracturé avec plaie, blessure qu'il *décharma* lorsque ledit Louis revint de Dijon. Puis, quand il vit que des chirurgiens de cette dernière ville avaient été appelés pour soigner son maître, il éprouva un si violent dépit qu'il *charma* une des plaies de Mgr. de Neuchâtel pour qu'elle ne pût pas être guérie. Il nie toute participation à l'empoisonnement d'une jeune fille de Luxeuil, crime dont l'accusait le procureur du roi.

Dans son interrogatoire du lendemain 8 octobre, Etienne Baillard raconte que, se promenant avec Jean Mancon le jeune, aux bains de Luxeuil, ce dernier lui fit de vives plaintes à l'égard d'une femme nommée Jeanne, disant que celui qui l'en débarrasserait lui rendrait un grand service et serait son meilleur ami. L'accusé offrit alors d'empoisonner ladite Jeanne, proposition qui fut acceptée par Jean Mancon. Etienne reçut alors de ce dernier quatorze gros pour aller à Besançon acheter du poison. A son retour il remit à Jean Mancon une poudre que celui-ci essaya sur un chien. Comme elle ne produisit pas d'effet, Jean Mancon dit à Etienne : « Ton poison

ne vaut rien. » Le barbier lui demanda de nouveau de l'argent pour aller à Bâle, où il pourrait se procurer des drogues plus efficaces. Il en rapporta une nouvelle poultre qui, mise dans les souliers de ladite Jeanne, devait lui provoquer une paralysie des jambes et entraîner la mort. Mais, dans cet interrogatoire, Etienne Baillard prétend que cette poudre n'était que de la mine de plomb, ou *litharge d'or*, substance inoffensive employée ainsi, et que l'argent que lui donna Jean Mancon lui servit à payer des dettes à Besançon et à Bâle. Puis il accuse un prêtre nommé Jean d'Amblans, ainsi que Jean Mancon l'aîné et messire Renaud de Vuillin, curé de Saint-Sauveur, de l'avoir fortement engagé à faire ce que lui avait proposé Jean Mancon le jeune, sans toutefois pouvoir affirmer qu'ils connussent tout ce que ces propositions avaient de criminel.

Interrogé de nouveau le 18 octobre, en présence de messire Claude de Neuchâtel, chevalier, seigneur de Fay et de Grancey, frère de l'évêque de Toul, Etienne Baillard avoue que, lors de la première entrevue qu'il eut à Charmes avec Jean Jouffroy, celui-ci lui proposa, tant en son nom qu'en celui de l'abbé de Gortz, de faire mourir Monseigneur le plus tôt possible, mais qu'il ne se chargea de le faire que par l'empoisonnement des plaies de son maître et dans un délai de six mois. On lui promit pour l'exécution de ce crime la somme de 200 florins d'or, qui lui serait remise par l'abbé de Gortz quand il viendrait l'avertir de la mort de Monseigneur. Jean Jouffroy s'engagea aussi à lui servir sa vie durant une pension annuelle de 40 francs, avec des aliments pour son entretien et celui de sa famille et un bon bénéfice pour lui ou pour son fils. L'accusé croit qu'Henri Jouffroy et Jean Mancon l'aîné connaissaient ce projet d'empoisonnement, car ce dernier le rencontrant sur la place du Chesne, à Luxeuil, lui demanda des nouvelles de l'évêque de Toul et parut fort mécontent lorsqu'il lui fut répondu qu'il allait bien.

Le 5 novembre, Etienne Baillard renouvelle ses précédentes dépositions, et ajoute que lorsqu'il fut convenu avec Jean Jouffroy qu'il empoisonnerait l'évêque de Toul moyennant 200 florins, ce dernier l'engagea à se retirer, aussitôt que Monseigneur serait mort, à l'abbaye de Gortz, et là à se présenter à l'abbé comme venant de la part de Jean Jouffroy. Les 200 florins lui seraient alors immédiatement comptés et il ne manquerait pas d'avertir aussi Henri Jouffroy, son frère, ainsi que Jean Mancon. L'accusé reconnaît que ce fut seulement après cette entrevue qu'il *charma* les plaies de son maître. Lors des premiers soupçons qu'Antoine de Neuchâtel eut contre lui, Jean Mancon l'engagea vivement à prendre la fuite; mais il ne voulut pas suivre ce conseil. Ce dernier lui avait d'ailleurs demandé souvent des nouvelles de Monseigneur, le priant de l'avertir lorsqu'il serait en danger de mort, et lui disant qu'il ne perdrait rien à la nomination de Jean Jouffroy à l'abbaye de Luxeuil. Il reconnaît éprouver de vifs sentiments de haine contre Jean Mancon, ce qui ne l'empêche pourtant pas de dire la vérité.

Le 19 février 1495, étant revenu sur ses aveux précédents et niant avoir jamais empoisonné les plaies de l'évêque de Toul, il fut décidé que la torture lui serait appliquée. Comme on commençait à le lier sur le chevalet, il demanda à parler, promettant de dire la vérité. Dès qu'il fut délié, il avoua avoir *charmé* une des plaies de son maître, « la plus haute, » avec un emplâtre où il entraît des racines des plantes appelées « *morsus diaboli* » et « *tornicetille*. » Mais il prétendit ne l'avoir fait qu'une fois et sans qu'il en fût résulté d'effet nuisible pour la santé de Monseigneur. Il employa aussi le baume dont il a parlé plus haut, mais sans l'introduire sur une lemnisque de toile tout au fond de la plaie. Confronté avec Jean Mancon, il persista à affirmer qu'à deux reprises ce dernier lui avait demandé des nouvelles de la santé de l'évêque de Toul, avec une insistance qui était pour lui un indice

certain de la connaissance de ses relations avec Jean Jouffroy. Toutefois, malgré la haine qu'il a dit éprouver contre Jean Mancon, il n'osa pas affirmer que celui-ci savait péremptoirement les projets d'empoisonnement sur la personne d'Antoine de Neuchâtel.

Là s'arrête l'interrogatoire que nous publions ci-après. Malgré les plus minutieuses recherches, il nous a été impossible de découvrir quelle avait été l'issue de ce procès. Les nombreux historiens qui ont écrit sur l'abbaye de Luxeuil et sur Antoine de Neuchâtel ne font aucune allusion à cette affaire. Cependant, malgré leur silence, nous croyons que s'il n'y eut pas de la part d'Etienne Baillard une sérieuse tentative d'empoisonnement, il n'en exista pas moins un complot contre la vie d'Antoine de Neuchâtel. C'est ce qui résulte très-clairement des détails donnés sur les entrevues de Charmes et de Châtel-sur-Moselle, dans lesquelles Jean Jouffroy dévoila ses vues ambitieuses sur l'abbaye de Mouthier-Haute-Pierre et celles de son ami l'abbé de Gortz sur Luxeuil. Il le fit d'abord avec une certaine réserve, puis ensuite ouvertement, afin de pousser plus facilement au crime le barbier de l'évêque de Toul.

D'ailleurs, dans sa déposition, Etienne présente les faits avec une telle vraisemblance, il y a une progression si bien graduée dans ses déclarations, qu'il est impossible qu'elles ne renferment pas un grand fond de vérité. En outre, ses aveux doivent paraître d'autant plus sincères qu'ils n'ont pas été arrachés par la torture. On peut cependant se demander si le barbier tint complètement la promesse faite par lui d'empoisonner son maître. Il reconnaît bien avoir appliqué sur ses plaies des emplâtres et un baume suspects ; mais les substances qui entraient dans leur composition ne pouvaient avoir à un haut degré d'effet toxique. La racine de la plante appelée « *morsus diaboli* » ou scabieuse, qu'emploie encore la médecine,

n'est nullement vénéneuse (1). Il est donc probable que, tout en laissant entendre à ses complices qu'il mettait à exécution leur projet criminel, il se garda pourtant bien d'attenter sérieusement aux jours d'Antoine de Neuchâtel, comptant sur la vieillesse et sur la maladie pour amener le résultat désiré. Sans s'être gravement compromis, il viendrait alors réclamer à l'abbé de Gortz les 200 florins d'or et les autres avantages qui lui avaient été promis. Toutefois il est bon de remarquer que, d'après les principes du droit pénal du moyen âge, qui ignorait la théorie moderne de la *possibilité du fait*, ses aveux étaient bien suffisants pour le faire condamner. Etre convaincu d'avoir appliqué sur des plaies des drogues même inoffensives, mais en prononçant en même temps quelque formule plus ou moins magique, il n'en fallait pas davantage alors pour faire envoyer un accusé au dernier supplice. Rien ne nous dit qu'Etienne Baillard ne le subit pas. Quant à ses complices, ils échappèrent à l'action de la justice, et l'un d'eux même, l'abbé de Gortz, monta plus tard sur le siège épiscopal de Verdun. S'était-il justifié de l'accusation portée contre lui ? C'est probable. D'ailleurs il n'avait pas eu de relations directes avec Etienne Baillard et il lui était facile de se disculper. C'est Jean Jouffroy, prieur du Val de Liepvre, qui fut le plus compromis dans cette affaire. Que devint-il ? Nous n'avons pu le découvrir.

(1) Nous devons à l'obligeance de M. le docteur Martin-Lauzer, médecin aux eaux de Luxeuil, les renseignements suivants sur la plante appelée par Etienne Baillard « *morsus diaboli* » et qui n'est autre que la scabieuse tronquée (*scabiosa succisa*), dont les propriétés médicinales sont d'être faiblement tonique, sudorifique, dépurative, astringente et amère. Elle est employée dans les catarrhes chroniques, la phthisie, la fin des pneumonies et des pleurésies, les fièvres malignes, les vertiges, et surtout dans les maladies chroniques de la peau, telles que les dartres, la teigne, la lèpre. On comprend d'après cela que la racine de cette plante devait entrer naturellement dans le traitement des ulcères dont était affecté Antoine de Neuchâtel.

Quoi qu'il en soit, les traces qui nous restent de ce procès sont suffisantes pour montrer quelles mauvaises passions fit éclore dans le haut clergé la substitution de la commende (nomination à un bénéfice par le souverain) à l'élection par les religieux. Un grand nombre d'abbayes, qui jusqu'alors n'avaient eu à leur tête que des hommes éminents par leurs vertus et leurs connaissances théologiques, devinrent ainsi la proie d'intrigants qui ne désiraient les obtenir que pour toucher les revenus de la mense abbatiale et les dépenser le plus loin possible des terres qui les produisaient. Ce fut, comme le fait remarquer M. de Montalembert, la principale cause de la décadence, sous le triple point de vue religieux, intellectuel et même temporel, de ces grands monastères qui avaient jeté un si vif éclat au moyen âge, abrité tant de saints et tant de savants.

JULES FINOT.

Archives de la Haute-Saône, H Supp., 16.

Interrogatoire d'Etienne Baillard, barbier, prévenu d'avoir empoisonné les plaies de Mgr. Antoine de Neuchâtel, évêque de Toul et abbé de Luxeuil, à l'instigation de frère Jean Joffroy, de concert avec M. de Voisey, à l'effet de succéder à l'abbaye de Luxeuil, moyennant 200 florins d'or.

(7 octobre 1493.)

Aujourd'huy, le lundy après la Saint-François, septiesme jour du mois d'octobre, l'an mil quatre cens quatre-vingtz et treize, par nous Didier François, lieutenant de religieuse personne frère Estienne Baressolz, religieux et prévost. . . . de l'église et monastère Monseigneur Saint-Pierre de Luxeuil, Jehan Pusel lesney, prévost. . . . audit Luxeuil pour le roy ; Nicolas Brun, sustitu de discrète personne messire Pierre de la. . . . ; de Lile, procureur de Monseigneur, et Huguenin Joly, de Luxeuil, clerc-libellance de la prevostey dudit Luxeuil, a estey interrogez Othenin Baillard, prisonniers de Monseigneur a lieu de Luxeuil, sur certains cas de déliz, crimes et empoisonnemens, lequel il a repondu, par foy et serment juré aux saints évangiles, sans aucune force ne torture, en la forme et manière qu'il s'ensuit. En présence de noble homme Huguenin de Villers, escuyer ; honorables hommes Dionat Thiadot, religieux de Luxeuil ; Pierre Prévost, sergent estably audit lieu.

Et premièrement, interrogez de où il est natif, dit par son

serment qu'il est natif de Luxeuil et fils de Merguin Baillard.

Interrogez quel laige il a, dit qu'il a environ trante et six ans.

Interrogez quant il parvint es ans de dis'racion quel mestier il a prins, dit qu'il a prins l'art de barberier.

Interrogez qui fut son premier maistre, ne avec qui il demoura, dit que feu Jehan Gaiffie, jadis bourgeois de Luxeuil, avec lequel en aprenant ledit art a demouré environ sept ans et demy.

Interrogez depuis le département dudit feu Gaiffie où il ala demourer, dit avec feu Henry Brugney, feu Anthoine Brugney et Ogier Brugney, de Saint-Sauveur, et les serva oudit art et il demoura environ ung an.

Interrogez depuis le département desdits Brugney où il ala demourer, dit en l'ostel dudit feu Gaiffie, jadis son premier maistre, et il demoura environ ung an.

Interrogez en oultre dès lors où il ala demourer, dit à Besançon, en l'ostel d'ung nommez maistre Symon, et il demoura environ ung mois que son dit maistre mourut.

Interrogez dès lors où il a demouré, dit en l'ostel de maistre Estienne Clavelin, dudit Besançon, et il demoura environ trois mois.

Interrogez dès là où il a demouré, dit avec feu Monseigneur de Fontenoy, et il demoura environ trois ans, lequel il serva dudit art

Interrogez dès là où il a demouré, dit que feu mondit seigneur de Fontenoy le fit mener à Dijon pour savoir tousjours la pratique dudit art, et demoura avec maistre Audier, demourant en la varerie de Dijon, et il demoura une espace de temps et jusques ad ce que mondit seigneur de Fontenoy l'envoya quérir, lequel retourna avec ly par son ordonnance et il demoura là jusques à la journey de Nansey.

Dit que depuis ladite journey sen retourna à Luxeuil et ilec se maria par ordonnance de ses père et mère, parens et amis,

et a louey et tenu sa boiticle comme en tel cas appartient oudit art. Avec lequel par plusieurs fois le juif de Montbéliard besoingna en son hostel et ly monstra plusieurs cure et autres chouses dudit art, et le mena avec ly en Avignon par l'espaice de environ deux mois pour ce que ledit juif il avoit son frere, et il alèrent par saufs conduitz de feu bonne mémoire Monseigneur de Montagu, que Dieu absoille, lequel estoit malade et sa fille. Et dès là s'en retourna oudit Luxeuil, et dès là a tousjours frequentey oudit art.

Dit oultre qu'il n'a aucungs sermens en l'art de ciroigien et que n'en sait riens, senon par ce que ses maistres cy-devant luy ont moustrey et aprins. Et aussi, qui n'est point liçanciés et que jamais ne fut expérimentey à maistre qui heust le serment en l'art de ciroigien sinon es barbiers a lieu de Luxeuil.

Dit oultre que depuis ung an et demy en ça, Révérend Père et Dieu et seigneur Monseigneur de Thoul et seigneur de Luxeuil la heu mandez au lieu de Chastel-sur-Mozelle pour veoir certaines malaidies qu'il avoit pour y remédié, se qu'il fit à son pouhoir et mit mondit seigneur ou millieux qu'il peult.

Et depuis la malaidie reprint à mondit seigneur, par quoy mondit seigneur amena ledit Othenin de Luxeuil avec ly à Moustier-Haulte-Pierre, et il demeura environ six sepmaines, et fit du mieulx qu'il pult à mondit seigneur. Ouquel lieu luy estant, Dionat Thiadot, bourgeois de Luxeuil, en présence de plusieurs personnes, dit audit Othenin : Se je fusse ciroigien comme toy et jusse heu ung tel paciant en main comme Monseigneur, j'en heusse amandé de sept ou huit cens frans. Et ledit Othenin luy répondit : Ne vous en chaille, il aura encore besoing de moy.

Et après ce mondit seigneur retourna dès ledit Moustier-Haulte-Pierre audit Chastel-sur-Mozelle, et n'y demoura point que environ quinze jours qu'il mandat querre ledit Othenin, lequel il ala et demoura environ neufs mois.

Interrogez sy ly avoit aucuns qu'il eust induictz à entretenir mondit seigneur d'estre garir et de le mainstenir en sa malaidie, dit par sondit serment qu'il est vray que environ la Saint-Martin despassez mil quatre cens quatre-vints et douze, ung nommez Jehan Joffroy, prieur de Vault-de-Lieure, manda quérir ledit Othenin a lieu de Chastel, par ung homme borne d'un yeulx, par ung jour de mercredi, lequel luy dit qu'il avoit ung parent prebtre a lieu de Vichery, lequel estoit treffort malade par une chute, et que son plaisy fut de luy trouver le dimanche après a lieu de Charme et qu'il le feroit mener illec pour le revisiter. Et alors ledit Othenin marchanda a luy à la somme de huitz gros pour aller audit Charme. Et se virent ledit diemoinche après ce que ledit Othenin heust gouvernez, mondit seigneur s'en ala audit Charme, et en entrant audit lieu, demanda se lon avoit point amenez de malade de Vichery en la ville, auquel fut respondu que nany. Et adonques ledit Othenin s'en ala loigier en ung loigis estant en ladite ville. Et en alant qui faisoit en l'église trouva son dit homme borne d'ung yeulx, lequel luy dit : Vous avez beaulcoup demourez; je suis icy dès après vous actandant. Après quoy ledit Othenin demanda où est vostre homme malaide; lequel borne luy dit : Venez vous en et je le vous monstrera. Et sur ce ledit Othenin s'en ala avec luy en son hostellerie en ladite ville. Et illec ne trouva nulz, sinon que ledit frère Jehan Joffroy auquel il eust plussieurs paroles entre lesquelles ledit frère Jehan Joffroy requis oudit Othenin de jurer qui ne le rancuseroit point de ce qui ly demandera et diroit. Et pour ce que ledit Othenin dieroit de jurer, ledit frère Jehan Joffroy luy dit : Ce n'est point pour vostre dommaige ni déshonneur, et sur ce ledit Othenin jura. Après quoy semblablement ledit frère Jehan Joffroy jura qu'il ne le rancuseroit point, et alors ledit frère Jehan Joffroy demanda oudit Othenin comme mondit seigneur se pourtoit et sy lestoit en bon point, lequel Othenin répondit que oy la mercy Dieu,

lequel maistre Jehan Joffroy luy dit que ung nommey maistre Hugue, médecin, lui avoit dit a lieu de Gorse que mondit seigneur estoit treffort malade et en dangier de mort, et qu'il n'en eschappera point, et que deans ung mois il en mora. Et ce fait, ledit Othenin luy répondit qu'il... et qu'il ne savoit qu'il en pourroit advenir deans ledit mois. Et adoncques ledit frère Jehan Joffroy luy dit : je vous prie que se quelque chouse en advenoit et que vous veissié qu'il y heust dangier que ne vuilliez advertir a lieu de Saint-Nicolas, et je vous paira bien en luy présentant argent, se que ledit Othenin ne veussy point prendre. Et luy promeist ledit Othenin le ainssy fère. Et prindrent congier l'ung de l'autre et s'en retourna ledit Othenin audit Chastel.

Et quant vint à la fin dudit mois pour ce que ledit frère Jehan Joffroy n'avoit heu aucune nouvelle dudit Othenin, ledit frère Jehan Joffroy s'envint au lieu de Noimoigny, devant ledit Chastel, le mercredy avant Nouel dernier passé, et illec manda querre ledit Othenin pour faire sa barbe. Et illec heurent plusieurs parolles ensembles touchant la malaidie de mondit seigneur, lequel Othenin luy dit comme paravant avoit fait, luy promettant par ledit Pierre le toujours ainsi adverty.

Et de rechiefs six sepmaines après pour ce que ledit frère Jehan Joffroy n'avoit point heu de nouvelle dudit Othenin, s'en retourna audit Nomoiny, où illec manda ledit Othenin, lequel il ala. Et après plussieurs parolles ledit frère Jehan Joffroy dit audit Othenin : Mon compère, je m'en vuilz aller dehors, et sur ce, ledit Othenin luy dit et demanda où il vouloit aller ; lequel frère Jehan Joffroy luy répondit : Je m'en vuilz aller à Rome, je vous prie que votre plaisir soit de entretenir mondit seigneur en sa malaidie jusques à ma revenue de Rome. Ce que ledit Othenin luy promeist le ainsi fère, se aultres maistres nestoient mandez pour gary mondit seigneur. Dit qu'il n'est raccors sy luy accorda. ... en la malaidie ne aussi de ce que lui répondit. Et adoncques ledit

frère Jehau Joffroy luy dit : Vous n'en soiriez fère aultre chouse sy li venoit des maistres pour le gary. Je vous prie se quelque chouse en advient, moy estant dehors, que en advertissiez Monseigneur de Gorse et aussy*mon frere Henry Joffroy ou mon compère Jehan Mancon, se que ledit Othenin luy promeist, en luy desclairant que ledit seigneur de Gorse cuidoit à levesché de Thoul ou abbaye de Luxeuil et ledit prieur cuidoit à priorey de Moustier-Haulte-Pierre. (En marge : En entendant qu'il toiche Monseigneur de Gorse et Henry Joffroy, Jehan Mancon persiste en sa confession.)

Dit oultre que ledit frère Jehan Joffroy envoya veoir vers ledit Othenin a lieu de Chastel comme mondit seigneur se pourta pour le tousjours adverty, auquel il manda qu'il se pourtoit bien par ung moine de Relange. (En marge : Dit qu'il fit réponse audit moine que mondit seigneur se pourtoit bien, et ledit moine lui fit ladite interrogation sans parler dudit frère Jehan Joffroy.)

Interroguez se jamais il advertiz nuls que mondit seigneur fut en dangier de mort, dit que bien est vray qu'il escripva une fois à sa femme que mondit seigneur estoit tressort malaide et qu'il eust bien voussu que ne fut point oncques estez audit Chastel, et qu'elle ne monstra la lettre à homme du monde, sinon à Jehan Mancon lesney. (En marge : Persiste.)

Dit en oultre que ou tems que mondit seigneur estoit à Chastel malaide, ledit Othenin estant devant le pont dudit Chastel vint un homme à cheval que demanda à ung estant avec ly : N'est racors quel n'est pas icy le ciroigien de Monseigneur ; lequel Othenin répondit que oyt. Et après il luy ditz : Je sça où il y a mille florins pour vous ; lequel Othenin luy répondit, tout en risant : Je les vouldroyes bien avoir, et passa tout oultre ; et que luy semble estoit ledit borne de frère Jehan Joffroy. (En marge : N'est recours de la somme, au demeurant, persiste.)

Interroguez se dudit art de ciroigien sy len a point fait

d'abuz, ni mésusez, ni aprins à aultre, dit que bien est vray qu'il a prins à faire le baulme à Claude Clerc, barbier de mondit seigneur, pour gary gens qu'il auroit plaist et pour yceulx entretenir en leurs malaidies longuement sans les gary.

Assavoir de prendre la profondeur de la playe, et icelle estre prinse, fère une toile que ne fut pas sy longue que ladite playe et a bout d'icelle mettre du baulme, et incontinant se refermera la chart et ou de deans demoura une fontaines que sainera tousjours, par quoy sera forcé à paciant de retourney vers celuy que ainsy en useroit et ainssy la monstrey audit Claude. (En marge : Persiste.)

Interrogez se ledit Othenin n'en a point usey, dit que non. Dit oultre qui sçait ung charme que ung nommez maistre Anthoine, que pour lors estoit a bailly de Dijon, luy estant en garnison a lieu de Luxeuil, que luy avoit aprins, assavoir, quant il voudra charmer une plaie estant sur aucungs paciant, laquelle jamais ciroigien ne pourroit garir sinon luy-mesme en le descharmant en la manière ci-après. (En marge : Persiste.)

Assavoir, de prendre d'une racine appelez tornicetille, morsus dyaboly, et d'une aultre appelez poisse-pierre et les boutez deans de la fiute de vaiche et icelle laissié une espaisse de temps tant qu'elle soit saiche contre le feug et sur icelle dire une patrenostre, et puis de tout fère la poudre et prendre d'icelle poudre et mettre sur l'emplaistre et alors mettre ledit emplaistre sur la playe et ille sera charmey que jamais homme ne sauroit gairir sans estre décharmey. (En marge : Persiste.)

Interrogez comme il fault descharmey ladite plaie pour en estre gairi, dit qu'il fault que celuy qui l'a charmé ou ung aultre laive très-bien sa boiche de vin deux ou trois fois, et puis après venir sur la plaie du paciant et sus-sier icelle une fois ou deux et elle sera décharmée. (En marge : Persiste.)

Interrogez se autreffois en a point charmé pour expérimen-

ter ledit charme, dit que oyt à ung nommez Loys de Klaives, homme d'armes de Monseigneur de Neufchastel, lequel avoit le neel rompus et blessiez, et pour ce qui savoit que ledit Loys s'en aloit à Dijon doubtant que ne se meist es mains des maistres audit Dijon, le charmy dudit charme affin que ne fut gairi et luy estre retourné le descharma en la manière avant dite. (En marge : Persiste; plus bas : Contredit.)

Interrogez se dudit charme il en a point usé sur mondit seigneur, dit que quant il veist venir les ciroigiens de Dijon que l'on avoit fait venir pour gairir mondit seigneur, que de courouge mainchu et par grant despit charma l'une des playe de mondit seigneur à icelle fin que lesdits ciroigien ne le puissent gairir (En marge : Idem.)

Interrogez sur ce que ledit procureur met en avant que ledit Othenin a voussu empoisonnez une josne fille, ditz par son serment qu'il n'en sçait que ce qu'il a déposé en la présence de honorable homme maistre Jacques Brotechoux, de Gray, licencié en loys, Nicolas Brun, sustitu du procureur, et Huguenin Joly, clerc-libellance de la prévosté dudit Luxeuil, à laquelle déposition il s'en rapporte totalement et icelle tient et répute estre véritable.

Du mardi huitième jour du mois d'octobre, l'an que dessus, par nous lesdits doyen, prévost, fermier, sustitu et libellance, en présence de honorables hommes Dionat Thiadot, représentant de mondit seigneur, Jehan de Lachenal le josne, clerc-notaire de Besançon et tabellion général en la ville et terre de Luxeuil, et Pierre Prévost, sergent de Monseigneur. De rechiefs a estes litz audit Othenin tous les articles cy-devant déclairés, en présence des dessusdits, lesquels articles il a confessé estre véritables sans jaine ni contraincte quelconques, ains seulement par sondit serment et volunty.

Et outre plus a dit et dépose par sondit serment, en présence que dessus, que soit environ six ou sept ans, il estoit es bains de Luxeuil avec ung nommé Jehan Mancon le

josne, que se complaignoit de Jehanne Voulant, et pour ce ledit Othenin luy ditz qui vous en despeschera le lieu il sera votre amis, lequel Jehan luy répondit (se sera mien) : Celuy qui men despeschera le lieu sera bien mon bon amis. Et alors ledit Othenin luy dit : L'on ny pourroit remédié qui nauroit des poisons ; jay oyt dire que l'on en trouvera bien à Besançon. Et adoncques ledit Jehan Mancon luy ditz : Nest-pargniez or ne argent pour aller acheter lesdits poisons audit Besançon ; ce que ledit Jehan fit et luy donna environ treize ou quatorze gros. Et après ce ledit Othenin sen ala à Besançon. Et incontinant qui fut retournez monstra audit Jehan Mancon lesdits poisons et luy en donna, et dit audit Jehan Mancon qu'il en bailla mangier à ung chien, ce que ledit Jehan fit, et ne morut point ledit chien. Pourquoi ledit Jehan dit audit Othenin : Les poisons que tu as appourtez ne vaille riens, car j'en a baillé mangier à ung chien et sy nest pas mort. Et alors ledit Othenin luy dit : Ne vous chaille, je en jeytera bien. Et sur ce ledit Othenin demanda de l'argent audit Jehan Mancon pour aller à Basle, ce que ledit Jehan Mancon fit. Et luy donna de l'argent nest racors présentement combien. Et quant ledit Othenin fut retourné, il dit audit Jehan Mancon qu'il avoit mis lesdits poisons es souliers de ladite Jehanne et que sur ce perdra les pieds. (En marge : Interrogez quelz poisons il rappourta et bailla audit Jehan Mancon, dit n'en avoir rappourté ne bailler audit Jehan Mancon, sinon de la mine de plomb nommée litarge d'or, et qu'il debvoit de l'argent à Besançon, pour lequel paier il prinst et retint dudit Mancon lesdits xiiii gros. Interrogez pourquoy il marchanda d'apporter lesdits poisons, dit pour les raisons dessusdites. Dépose à son retour de Basle avoir dit audit Jehan le contenu audit article, mais il ne fit pas.)

Dit aussy que pour fère et accomplir les chouses dessusdites fut fort pressiez et requis par plusieurs et diverses fois par feu Monseigneur Jehan d'Amblans, prêtre, et Jehan

Mancon lesnez, frère dudit Jehan Mancon, a faire le contenu dessusdit. (En marge : Dit que Jehan lesnez ly dit qu'il fist ce que son frère ly avoit dit ; dit avoir estez requis par les nommez oudit article aler empoisonner ladite Jehanne a lieu de Basle, ce qu'il ne fit pas.)

Dit oultre que discrète personne messire Renauld Vuillin, prebtre curé de Saint-Sauveur, manda querir audit Luxeuil et instamment ledit Othenin pour parler à ly, lequel il ala diligemment et luy dit ledit curé : Je te prie, Othenin, que tu vuille fère ce que Jehan Mancon lesney et Monseigneur Jehan d'Ambians et moy aussy, et que ainssy tu vuille servir ledit Jehan Mancon et tu seras bien paier, lequel curé de ce fère le pressa et admonesta treffort de ce fère. (En marge : Et depuis le xix^e jour de février mil quatre cens quatre-vingt-quinze, ledit Othenin, en présence dudit Jehan Mancon, pardevant messires les baillis, lieutenant, procureur et autres cy-après nommés, a dit et confessé que ledit Jehan Mancon lui avoit dit : Faiz ce que mon frère t'a dit, mais jamais ne luy parla de poysons ne requis de meschanté. Interrogez ledit Othenin se ledit messire Renauld Vuillin en luy parlant et requerrant desdits poysons pour ladite Jehanne voulant lui dit oncques et déclarast que ledit Jehan Mancon lainsney sceust riens desdits poysons ne de l'entreprinse dicelle. Dit et répond par son serment que non.)

Ou mercredy neufvième jour dudit mois d'octobre l'an mil quatre cens quatre-vings et treze, par les dessusdits nommez, en présence de honorables hommes Jehan de Lachenal le josne, notaire et tabellion, etc., Aymé Gay, Pierre Lombard, Henry Jacquot, Huguenin Sautinier, Jehan Chalonnat, . . Droillot, tous bourgeois dudit Luxeuil, et Pierre Prévost, sergent estably audit lieu de Luxeuil.

Aujourd'huy de rechief ledit Othenin, en présence des dessusdictz. a cognu et confessey tous les articles cy-devant

estre véritables et par luy ainsy avoir dit et . . . et autres cas ne sçait sur ly.

Aujourd'huy xviii^e jour du mois d'octobre l'an mil quatre cens quatre-vints et treize, a estez interrogez Othenin Baillard, par noble et puissant seigneur messire Claude de Neuchastel, chevalier, seigneur du Fay et de Grancey, en présence de noble homme Huguenin de Villers, écuyer, honorable homme Dionat Thiadot et Huguenin Joly, de Luxeuil, clerc-notaire de la court de Besançon et tabellion generalx en la ville terre de Luxeuil. A déposé outres ses dépositions se qu'il sensuig :

Dit par son serment oultre et plus avant qu'il a déposé en sa déposition que lors, qu'il fut à Charme devers frère Jehan Joffroy, et après le serment qu'ils firent ensemble, icellui frère Jehan Joffroy marchanda, tant pour Monseigneur de Gorse que pour ly audit Othenin, de fère mory mondit seigneur le plus brieves que fère se pourra, lequel Othenin luy répondit qu'il ne pourroit que par ses playes et deans ung demyan, et de ce fère marchandirent ensemble pour la somme de deux cens florins d'or que mondit seigneur de Gorse luy devoit donner, et il le devoit alez advertir ung jour ou deux avant la mort de mondit seigneur, et mondit seigneur de Gorse luy baillera lesdits deux cens florins d'or premier qu'il ly est remis. (En marge : Interrogez se au moyen de ladite marchandise ne autrement il est point proférer de fère domaigne audit seigneur pour l'entretenir en sa malaidie et pour le habergier sa vie, dit que non pas sondit serment.)

Dit aussy que ledit frère Jehan Joffroy luy promeist de bailler tous les ans de pansion la somme de quarante frans, et de entretenir ly, sa femme et ses anfans. Et avec ce ly promeist que sy ly venoit point de bénéfice de en baillier un bon à son fils. (En marge : Persiste touchant la promesse des quarante frans, et des autres promesses non.)

Dit aussy de la mort de mondit seigneur ledit Othenin promis en advertir Henry Joffroy, frère dudit frère Jehan

Joffroy, Jehan Mancon lesney, lesquelz ledit frère Jehan Joffroy luy dit qu'il les en avoit déjà adverty et qu'il les en advertira encore et qui feroit pour ly le possible. (En marge : Jura de advertir Jehan Mancon et Henry Joffroy de la mort. Interrogez se ledit messire Jehan Joffroy avoit adverty son frère et Jehan Mancon de la marchandise (1) ou qu'il l'advertisse de la mort dudit seigneur, dit qu'il ne sçait comme ledit messire Jehan Joffroy l'entendoit ; mais jamais n'advertit de ladite marchandise ledit Henry Joffroy et Jehan Mancon, ne aussy ne luy en parlèrent jamais.)

Interrogez se ledit Henry Joffroy parla jamais audit Othenin de ladite marchandise cy-dessus, dit par son serment quant il fut retournez Chastel-sur-Mozelle trois ou quatre jours après il trouva ledit Henry devant son hostel, lequel luy dit : Othenin lequel luy répondit : Grand mercy. Et alors ledit Othenin luy demanda : Où est vostre frère ? parlant dudit frère Jehan Joffroy ; lequel Henry luy répondit : Pourquoi ? Pour ce, dit ledit Othenin, vecy une lectre que je luy avoy appourtez. Et icelluy Henry luy dit : Donne la moy et je luy envoyera ; lequel Othenin luy dit que ne feroit et demanda encoire où qu'il estoit ? Au quoi ledit Henry dit : Il est allé à Rome, où il est à chemin. Et cuydoit ledit Othenin que ledit Henry ly deust parleyr de ladite marchandise, et que le lit frère Jehan Joffroy et ly avoient fait ensemble ce que ledit frère Henry ne fit point et jamais ne ly en parly. (En marge : Persiste.)

Dit oultre que environ sept ou huit jours après que ledit Othenin fut retournez dudit Chastel, icelluy Othenin et Jehan Mancon lesney estant en la plaice du Chasne de Luxeuil, ou quel lieu ledit Jean Mancon demanda audit Othenin comme se pourta mondit seigneur, lequel Othenin luy répondit qui se pourta bien et que se gariroit. Et alors ledit Jehan Mancon dit

(1) Par cette expression, l'interrogatoire veut désigner le marché conclu pour empoisonner l'abbé de Luxeuil.

audit Othenin telles ou semblables paroles : Par la mort Dieu il ne se garira jamais et qu'il en morra. Et icelluy Othenin luy dit : Comme le sçavez-vous ? A quoy ledit Jehan Mancon luy répondit et dit qu'il le sçavoit bien et qui ly diroit si vouloit, en luy disant : Je. . . . plus que tu ne fais et vuilt bien que tu le saiche que tu as en male grace, et le dyable m'emporte si je na oyt dire à Jehan Gallet que se lon te treuvoit audit Chastel que lon te gectera en la rivière, et se tu le veult savoir va ly demandér. (En marge : Non que la personne donne à cognoistre et aussy Jehan Mancon qu'il ne savoit rien de la marchandise.)

Ledit Othenin Baillard a dit et dépose par sondit serment que jamais Jehan Mancon lesney et Henry Joffroy ne ly parlèrent de la marchandise dont cy-dessus est faicte mencion, et qu'il ne les entend aucunement chargié de ladite marchandise.

Interrogez pour quoy il navoit point dit en déposant le contenu cy-dessus en sa première déposition, dit qu'il craignoit lesdits seigneur de Gorse, Henry Joffroy et Jehan Mancon.

Interrogez sy ly a aucungs des serviteurs de mondit seigneur ou autres, tant à Luxeuil, Chastel-sur-Mozelle, borne ou bourgne, que autre part, que seussent aucune chouse du contenu cy-dessus que en feussent consantans, dit que non, sinon ce qu'il en a déposé. Excepte que par plusieurs fois Anthoine de Chastel dit audit Othenin : Je sca bien où qui ly a six florins d'or pour vous et que tu voussy adverty ung jour ou deux se Monseigneur estoit fort pressey de malaidie, et a la deux^{me} fois icelluy Othenin luy dit que sy ly en parloit plus qu'il le dira à Monseigneur. Dit aussy que oudit temps ledit Othenin en advertissa mondit seigneur de Gorse, etc. (En marge : Interrogez sur le contenu oudit article, répondit : Les six florins d'or non luy avoir estey payés pour la cause y contenu, mais affiu d'aller à Saint-Germain devers le père dudit Anthoine lors malaide, ce qu'il ne voulut, et estoit ad ce

présents maistres Hugues et maistres Nicolas en la grant saule devant le chastel de Chastel-sur-Mozelle.)

Et depuis assavoir le cinquième jour de novembre l'an mil quatre cens quatre-vints et treize, a lieu de Bauldoncourt, en la présence de moy, notaire en la court de Besançon, subscript, et des tesmoings cy-après nommez, ledit Othenin Baillard, prisonnier icy, a estez de rechiefs interrogez touchant le cas pour lequel il est détenu prisonnier par hault et puissant seigneur, mes très-redoubté seigneur, messire de Neufchastel, de Chastel-sur-Mozelle, d'Espinal, etc., et du Fay, etc., frères. Lequel Othenin sans gehenne ne aucune autres contraincte ne question a confessey, dit et déposé tout ce que par avant il avoit dit par ses deux premières dépositions estre vérité, et en oultre dit et confesse que lorsque frère Jehan Joffroy marchanda avec ly de fère mory mondit seigneur de Thoul, pour la somme de deux cens florins, comme devant est narrez, que ledit frère Jehan luy dit que quant il seroit temps et que la mort de mondit seigneur de Thoul approucherait qu'il se tirast a lieu de Gorse et qu'il demandast après l'abbey dudit lieu, et qu'il luy dist estoit celluy a quel le moine Joffroy avoit parler et qu'il estoit là venu pour l'advertir de quelque chose, mais avant qui luy déclarast autre chose, que premièrement il demandast audit abbey lesdits deux cens florins pour la cause avantdite. Et que après qu'il les auroit receu et qu'il luy auroit desclairé la mort ou griesve malaidie de mondit seigneur de Thoul, que ledit Othenin le feist incontinant sçavoir à Henry Joffroy, frère dudit frère Jehan Joffroy, et à Jehan Mancon lesney, de Luxeuil, disant par ledit frère Jehan audit Othenin que lesdits Henry son frère et Jean Mancon estoient du tout adverty et qu'il en sçavoient austant qu'il faisoit luy-même. (En marge : Persiste ; plus bas : Interrogez qu'il entendoit par ses motz dont use ledit messire Jehan Joffroy, assavoir qu'il advertit Henry Joffroy et Jehan Mancon et qu'ils estoient du tout advertis, et que lesdits Henry et

Jehan Mancon devoient advertir ledit frère Jehan Joffroy de la mort dudit seigneur. Interrogez pourquoy il ne advertit mondit seigneur ou ses officiers des marchandises et requestes sur ce faictes, dit qu'il ne sçait. Interrogez se il charma la playe dudit seigneur devant ou après ladite marchandise, dit que ce fut après et sçavoit astant que ly ; dit qu'il ne sçait qu'il luy semble.)

Aussi dit et confesse ledit Othenin de luy-mesme que après ce que mondit seigneur de Neufchastel partist dernièrement en venant des Chastel-sur-Mozelle et tirant audit Neufchastel, ledit Jehan Mancon lesney parla audit Othenin et luy dit : Othenin, Monseigneur de Neufchastel a bien parler à toy et crois qui en viendra d'autres icy qui ne se tairont pas, et pour ce tire toy avent. . . . et ten va, lequel Othenin respondit : J'ay parler à Monseigneur de Neufchastel qu'est celluy que je craindoye le plus, et puisque j'en suis eschapper, je feray bien avec les autres. Et après ce ledit Jehan Mancon dit de rechief audit Othenin telles ou semblables parolles par le saint Dieu : Si tu me crois tu te retraras, car tu n'est pas bien et ne vouldroye pas estre en tes eaux, et plus n'en dist sur le tout requis. Présens ad ce, mesdits seigneurs de Neufchastel et du Fay, nobles hommes Pierre de Balmate, seigneur de la Voyvre, et Huguenin de Villers, escuyers, tesmoings, ainsy signé. P. Lesquernot.

Et depuis assavoir le huitième jour dudit mois de novembre l'an que dessus mil quatre cens quatre-vingts et treze, audit lieu de Bauldoncourt, ledit Othenin Baillard, prisonnier, a esté de rechief interroguez par honorable homme et saige maistre Guy Gauthiat, licenciés en loys et en descrest, en la présence de moy notaire subscript et de noble homme Huguenin de Villers, sans luy appliquer ne monstrier aucune genne ou question sur et touchant le cas pour lequel il est détenu prisonnier, et a dit, oultre ce qu'est contenu en ses trois premières depositions, qu'environ karême prenant

dernier passé, il vint avec maistre Nicolas Mollet, secrétaire de Monseigneur de Thoul, de la licence de mondit seigneur dèz Chastel-sur-Mozelle à Luxeuil pour veoir sa femme lors estant griefment malaide, et le jour ou landemain qu'il arriva audit Luxeuil en venant à pied dèz Saint-Sauveur devers le curé d'illec affin d'avoir licence de luy pour faire manger à sa femme du lectaige en temps de karesme qu'estoit lors, il trouva Jehan Mancon laisney devant la porte dudit Luxeuil, lequel dit oudit Othenin bien venant en luy demandant comme se portoit mondit seigneur de Thoul, à quoy répondit qu'il se pourtoit bien ; lors ledit Jehan Mancon luy dit : Je l'ay ainsy entendu de maistre Nicolas son secrétaire, mais j'avoye oyt dire autrement et qu'il estoit griefment malaide, et t'avoye mandé piéça par Estienne Sullier que tu me feisse sçavoir au vray comme il se pourtoit. Au quoy ledit Othenin respondit : J'avoy escript une lettre à ma femme ou temps qu'il estoit fort malade pour vous en advertir, et lui escriptvoye qu'elle vous monstret ladite lectre et non à autre ; à quoy ledit Jehan Mancon repondit : Je la veist. Interrogez pourquoy il escripvoit à sadite femme touchant la griesve maladie en quoy mondit seigneur de Thoul estoit lors et qu'elle monstra ladite lectre à Jehan Mancon et non à autres, respondit qu'il faisoit ce en suivant l'ordonnance a luy faicte par frère Jehan Joffroy qu'estoit de adverty ledit Jehan Mancon et Henry Joffroy d'icelle maladie. (En marge : La lectre veue, persiste, excepté que lesdictes lectres furent escriptes avant ladite marchandise faicte avec ledit messire Jehan Joffroy, auquel lors il n'avoit encoire parler. Et dit sur ce interrogez qu'il ne sceut pourquoy il escripvoit à sa femme non monstret lesdictes lectres a autres que audit Jehan Mancon, dit qu'il ne sçait.)

Interrogez s'il eust autre devise audit Jehan Mancon, répondit que ledit Othenin dit audit Jehan Mancon qu'il avoit ordonnance et charge dudit frère Jehan Joffroy de l'advertir et

aussy ledit Henry se mondit seigneur de Thoul estoit en aucungs dangier. Et ledit Jehan Mancon répondit ce estre vray et qu'il en estoit assez advertiz. Mais c'estoit peu de chouses. Et après ces chouses ledit Othenin demanda audit Jehan Mancon s'il avoit point sceu dudit frère Jehan Joffroy que icelluy Othenin le deust advertir du dangier de mondit seigneur de Thoul et quant le cas aviendroit. A quoy répondit ledit Jehan Mancon que oyt, mais c'estoit du moings. En disant audit Othenin qu'il le prioit luy faire prestement savoir quant mondit seigneur de Thoul seroit en dangier et se aucune chouse avenoit de luy, ce que luy accorda et promeist lors ledit Othenin. Et depuis environ deux mois après demanda audit Jehan Mancon s'il sçavoit qu'il eust aucungs marchiez audit frère Jehan Joffroy. Répondit que non. Bien estoit vray que ledit frère Jehan avoit escript ou mandez ne sçait lequel des deux audit Jehan Mancon que icelluy Othenin le devoit advertir ou Henry Joffroy se mondit seigneur de Toul estoit en dangier de morir, en priant audit Othenin qu'il ne feust faulte de l'en advertir, et qu'il feroit bien de ce faire et en seroit bien paiez, en disant par ledit Jehan Mancon qu'il estoit eschevins dudit Luxeuil et estoit besoing de la garde pour ce que plusieurs contendoient à l'abbaye dudit lieu. Et entre autre nomma que le vicaire de mondit seigneur de Thoul, il prétendoit pour ung homme du nom duquel il n'est racors. Et aussy que ledit frère Jehan Joffroy, il prétendoit pour luy et qu'il vauldrat mieux icelluy estre abbey dudit Luxeuil que aultre en disant audit Othenin qu'il ne perdrait riens se ledit frère Jehan Joffroy lestoit. Et luy dit aussy qu'il mandroit ledit Othenin devant les eschevins, affin de luy faire dire par eulx qu'il les advertisse quant mondit seigneur de Thoul seroit en dangier et quant il seroit tems et en parlant par ledit Jehan Mancon audit Othenin : Tu le rescripras ou manderas ausdits eschevins, et je en tiendras bien le secret ; lequel

Othenin accorda audit Jehan Mancon ainsy le fère. Interrogez se depuis il fut point devers des aultres eschevins en présence et en absance dudit Jehan Mancon, dit que non, laquelle présente déposition réitérement a esté leue devant en la présence dudit Othenin, en l'interrogant se le contenu en icelle estoit véritey et remonstrant qu'il ne charge personne à tort, lequel répondit que le contenu en icelle estoit vray. Ainsy signé : P. Dequanot. (En marge : Persiste. Interrogez s'il veult point de mal audit Jehan Mancon, dit qu'il ne l'ayme point et qu'il voudroit qu'il fut penduz et que luy-même leu pendu. Et depuis assavoir le quinziesme jour de fevrier année quatre-vintz-quinze, en présence des officiers et autres officiers audit Luxeuil, ledit Othenin a dit le contenu en ceste postile estre vray, et en oultre que lui voudroit avoir mangier le cuer pour certain regray et déplaisir qu'il a audit Jehan Mancon. Interrogez se point la haine qu'il a audit Jehan, il a confessé les chouses dessusdictes qu'il semble estre à la charge d'icelluy ou ce est pour véritey dire, dit que c'est pour véritey et non autrement. Interrogez quel secret se estoit ne qu'il entendoit de tel secret, dit et respond par son dit serment qu'il ne sçait quelle chouse entendoit icelluy Mancon par le mot secret ne à quelle fin.)

Et le quinziesme jour dudit mois de fevrier l'an quatre-vintz-quinze, ledit Othenin a estez interroguez à quelle cause ne a quelle fin interroguait ledit Jehan Mancon de ladite marchandise, lequel a dit et répondit qu'il le feusoit affin de savoir se ledit Jehan Mancon sçavoit riens de ladite marchandise pour après à ceste cause les révéler à mondit seigneur de Thoul, affin de faire du tout destruire icelluy Jehan Mancon pour raison de certaine innimitié mortelle qu'il avoit conseau y a environ huit ans à l'encontre dudit Jehan Mancon et non pour autres chouses. Interrogez.

Et depuis assavoir, le xix^e jour de fevrier l'an que dessus mil quatre cens quatre-vintz-quinze, ledit Othenin a

estey interrogez par nous Claude Carondelet, bailly d'Amont, Anthoine Pineaul, lieutenant, Thiébauld Poinçot, procureur général, Jehan de Gevoy, bailly de Lile, Huguenin de Villers, Didier François, doyen dudit Luxeuil, Nicolas Brun, lieutenant du prévost du roy, Henry Gay, Thiébauld Thiadot, Henry Jacquot, Girard Marchand, Jehan de Lachenal le josne, et autres bourgeois dudit Luxeuil a estey interrogez sur les faiz cy-dessus mencionnez, lequel Othenin a respondu par son serment donné aux Saint Evangile de Dieu en la manière que cy-dessus est escript en postile en chief des articles. Et a surplus entre autres a respondu que jamais il n'avoit charmez ne donné charme aux playes de feu Monseigneur de Thoul et pour ce que en ce et en autres chouses il a estey trouvé vacans, a esté ordonné par les dessus nommez que ledit Othenin seroit appliqué à torture modéré pour luy estre appliqué oy ce qu'il respondroit procéder et faire ce qu'il appartient par raison. En ensuivant lequel appointement et ordonnance ledit Othenin a estey mis sur un ban et commencé à lier de corde, lequel a requis estre délivrez et il diroit et confesseroit véritey, se que luy a estey ouctroyé. Et a esté mis hors dudit ban et après par son dit serment a cogneu, confessé et respondu qu'il avoit charmé l'une des playes dudit seigneur de Toul, assavoir la plus haulte comme de racine de morsus dyaboli, de toraictille, le tout myt ensemble et mis en ung emplaistre sur sa playe, laquelle qu'il dit il mis une fois sur ladite playe. Et qu'il dit ne luy fist aucung mal ne dommaige. Interrogez si il a point mésusez du balme à la personne de mondit seigneur de Thoul, en la manière qu'il a cy-dessus déposé, assavoir de y mettre une tante, etc., respond que jamais ny mis point de tante ; mais il a bien usey dudit balme es playes dudit seigneur en appliquant sur ses playes et n'entendoit point qu'il lui deust grievez.

Et depuis ledit xix^e jour de feuvrier, ledit Othenin Baillard a estez confrontey à la personne dudit Jehan Mancon, lequel

en sa présence et desditz officiers cy-devant nommez a estez interroguez assavoir se jamais il avoit requis et demandez audit Jehan Mancon sy savoit riens de la marchandise sans spécifier ne déclarer aucune marchandise, lequel Othenin a respondu qu'il luy avoit demandez par deux fois, assavoir la première fois à la porte du Chasne dudit Luxeuil, après ce que par ledit Jehan Mancon luy feust demandé de l'estat, santé et prospérité de mondit seigneur de Thoul, et que par icelluy Othenin lui fut respondu qu'il estoit en bon estat, santé et convalescence, auquoy respondit ledit Jehan Mancon qu'il n'estoit pas vray, car comme il estoit bien advertit ledit seigneur de Thoul estoit en dangier de mort à cause de ses playes, quoy véant et oyant ledit Othenin, pansant que icelluy Jehan Mancon sceu quelque chouse de l'entreprinse et marchandise desdits Othenin et messire Jehan Joffroy dont dessus est faicte mencion. L'interroga et demanda cy savoit riens de la marchandise sans plus avant déclarer de quelle marchandise. Auquoy soudainement et en brief respondit icelluy Jehan Mancon à icelluy Othenin, eulx deux estant seulement ensemble, que oyt et que c'estoit peul de fait. Mais icelluy Othenin neust hardement de luy plus avant déclarer de ladite marchandise. Item une autre fois et environ deux mois après icelluy Othenin interroga ledit Jehan Mancon, eulx deux estant en une plaice dit la plaice du Chasne, près de la porte dudit Luxeuil, comme se porta mondit seigneur de Toul, et sans nulz autres propos ou parolles ledit Othenin interroga ledit Jehan Mancon s'il savoit riens de ladite marchandise sans autre chouse desclairer, lequel Jehan Mancon répondit que non et n'osa plus avant desclairer icelluy Othenin ladite marchandise. Mais néanmoins en désiroit ne savoir quelque chouse d'icelluy Jehan Mancon, affin de le révéler pour le pugny et le desfaire à cause de la malvoulance et innimitié qu'il avoit à luy. Ausquelles chouses ledit Jehan Mancon a contraire disant et affirmant constamment le contraire desdites

chouses respondues par ledit Othenin, et que jamais n'avoit oyt parler d'icelle marchandise et parolles, requérant ledit Othenin qu'il ne dit riens oultre la véritey des chouses dessus-dictes. Et après icelluy Othenin a dit qu'il ne chargeoit ne entendoit donner charge audit Jehan Mancon par lesdites parolles, et que jamais ne luy avoit parlé de ladite marchandise, laquelle confession et response d'icelluy Othenin a accepté et en a quis avoir instrument ou du moings qu'il fut escript en son procès. — Holie.

ENLÈVEMENT D'ANTOINE DE LA BAUME-SAINT-AMOUR

ABBÉ DE LUXEUIL.

(23 novembre 1605.)

Archives communales de Luxeuil, JJ. 2.

La pièce que nous publions se rapporte à un fait qui nous paraîtra bien extraordinaire, à nous vivant à une époque où les progrès de la civilisation en empêchent le retour, mais qui, au moyen âge, se reproduisait fréquemment, et qui n'a même pas encore disparu de certaines contrées de l'Europe méridionale dont les gouvernements ne sont pas assez forts pour maintenir la sûreté générale. Nous voulons parler de l'enlèvement d'une personne et de sa séquestration jusqu'au paiement de la rançon exigée pour sa mise en liberté.

Antoine de La Baume-Saint-Amour, d'une illustre maison qui prétendait descendre des princes d'Albanie et être alliée aux Lusignan, venait de monter sur le siège abbatial de Luxeuil ; il était en villégiature au château de Bau loncourt, propriété de l'abbaye située non loin de cette ville, lorsqu'il fut subitement enlevé par des hommes armés, que notre titre qualifie de voleurs, et emmené hors des limites du comté de Bourgogne. Ces voleurs n'étaient autres que des partisans calvinistes auxquels le traité de Vervins n'avait pas fait déposer les armes et qui, sous le commandement d'aventuriers

appartenant le plus souvent à de grandes familles, s'élançaient soit de la Lorraine, soit de la Champagne, sur le comté de Bourgogne.

Au mois de novembre 1605, un parti d'environ 200 cavaliers, commandé par les comtes de Beaujeu et d'Amboise, vint fondre du château de Richecourt près de Jussey sur l'abbaye de Luxeuil. A la faveur des épaisses forêts qui couvrent cette contrée il dissimula sa marche, et le 23 novembre surprit facilement l'abbé au château de Baudoncourt, où il séjournait sous la garde d'une faible garnison. La tentative contre la ville échoua, car les bourgeois eurent le temps de lever les ponts-levis, et quoique les murailles fussent en assez mauvais état, les cavaliers jugèrent qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir essayer avec succès de monter à l'assaut.

Les comtes de Beaujeu et d'Amboise se retirèrent donc, emmenant avec eux l'abbé Antoine de La Baume qu'ils conduisirent d'abord au château de Dammartin, puis dans celui d'Aigremont, situés tous les deux sur les confins de la Champagne et du comté de Bourgogne (département de la Haute-Marne, arrondissement de Langres). Comme l'expédition dirigée contre l'abbaye de Luxeuil n'avait pas été très-fructueuse sous le point de vue du butin, ils résolurent d'obtenir un dédommagement à cet insuccès en exigeant une forte rançon d'Antoine de La Baume. Pour cela ils le menacèrent de l'emmener captif en Hollande, s'il ne leur donnait pas la somme de 5,000 écus d'or. Pour recouvrer sa liberté, l'abbé de Luxeuil fut obligé d'acquiescer à leur demande. Il chargea en conséquence son maître d'hôtel et super-intendant de ses affaires, Claude Clément, prêtre et prieur de Saint-Lothain, de réunir cette somme, très-considérable pour l'époque, et équivalant à plus de 100,000 francs de nos jours. Après avoir fait appel à la famille de La Baume et à la générosité des archiducs Albert et Isabelle, qui étaient alors les

souverains du comté de Bourgogne, Claude Clément fut obligé de s'adresser aux sujets de la terre de Luxeuil pour compléter la rançon de son maître. Le document publié ci-dessous indique que ce ne fut qu'à titre de prêt que les habitants de la terre de Luxeuil avancèrent l'argent demandé pour leur seigneur. Il fut convenu que tous les biens de l'abbaye répondraient des sommes avancées et qu'elles seraient défalquées lors du paiement des redevances seigneuriales. Nous savons que ces engagements furent scrupuleusement tenus. Le premier soin d'Antoine de La Baume, rendu à la liberté, fut d'indemniser largement ses sujets ainsi que les religieux de son abbaye qui lui avaient donné 2,400 francs obtenus en mettant en gage l'argenterie du trésor de leur église.

La manière dont furent imposées les diverses communautés de la terre de Luxeuil peut fournir aussi de précieux renseignements sur l'importance qu'elles avaient alors soit par la richesse de leur territoire, soit par le nombre de leurs habitants. Ainsi Anjeux avança 600 fr.; Pomoy, 650 fr.; La Chapelle, 700 fr.; Baudoncourt, 600 fr.; Ehuns, 400 fr.; Abelcourt, 400 fr.; Breuches, 500 fr.; Saint-Valbert, 250 fr.; Esboz-Brest, 300 fr.; Raddon et Chapendu, 100 fr.; Saint-Sauveur, 750 fr.; Velleminfroy, 200 écus au soleil; Saint-Bresson, 500 fr.; Ormoiche, 400 fr.; Briaucourt, 750 fr.; Froideconche, 500 fr.

A ce point de vue, comme par les détails qu'il donne sur un fait historique dont ne parlent pas les contemporains, l'acte du 1^{er} décembre 1605 présente donc un véritable intérêt.

JULES FINOT.

Archives de la ville de Luxeuil, JJ. 2.

Enlèvement de l'abbé Antoine de La Baume.

(1605.)

Connu soit que le mercredy vingt-troisième jour du mois de novembre mil six cent et cinq, certains volleurs soient entrez en armes au chasteau de Baudoncourt et se soient saïs de la personne de réverendissime seigneur messire Anthoine de La Baume, abbé et seigneur des abbaye, ville, terre, seigneurie et bailliaige de Luxeu, qu'ilz auroient emmenez et distraict hors de ce pays et conté de Bourgongne, conduit et rendu prisonnier icelui au lieu de Dampmartin, et de ledit lieu à Aygremont, et illec contrainit leur accorder pour la ransson et restitution de sa personne cinq mille escus, et que pour cause de recouvrement et payement de ladite somme, ledit réverendissime seigneur ayt escript aux manans et habitans de la terre et seigneurie de Luxeu ses subjectz, les priant de l'assister par emprunt de ladite somme pour obtenir sa délivrance. Et semblablement à vénérable seigneur messire Claude Clément, preptre, prieur de Saint-Loutain, son maistre d'hostel et super intendant à ses affaires, de les en solliciter, ce qu'il auroit effectué de manière que lesdits habitans démonstrans par effect la bonne volonté et affection qu'ils avoient envers sadite réverendissime seigneurie, auroient déclaré particulièrement et consigné es mains dudit

sieur maistre d'hostel les sommes suigantes qu'ils auroient prins à interrests envers plusieurs particuliers, soubz promesse de leur assigner dehuement et seheurement, sçavoir : les habitans d'Anjeux, six cens frans ; ceux de Pomoy, six cent cinquante frans ; ceux d'Allioncourt, sept cent cinquante frans ; ceulx de Brotte, six cent cinquante frans ; La Chapelle, sept cens frans ; Bauldoncourt, six cens frans ; Eshung, quatre cens frans ; Abelcourt, quatre cens frans ; Breuches, cinq cens frans ; Saint-Vaulbert, deux cent cinquante frans ; Esboz et Brest, trois cens frans ; Raddon et Chappendu, cent frans ; Sainct-Saulveur, sept cent cinquante frans ; Vellemanfroy, deux cens escus sol ; Sinct-Bresson, cinq cens frans ; Ormoiche, quatre cens frans ; Briacourt, sept cent cinquante frans ; Froideconches, cinq cens frans. Et est-il que le jour-d'huy datte de cestes, ledit sieur maistre d'hostel et maistre Denis Gravelle, recepveur général de la seigneurie de Luxeu pour le réverendissime seigneur eut esdites qualité pour sheurté desdits habitants tant desdittes sommes que interrests d'icelles et tous aultres frais et despens que lesdits habitants ont receu et pourront recepvoyr cy-apprès pour le regard d'icelles mis obligé et hypothéqué par cestes au nom dudit réverendissime seigneur au prouffit desdits habitants et de chacun d'eulx chacun en droy soy, généralement tous et quelconques les biens tant meubles, immeubles, debtz, uoms de debtz, censes, rentes, dismes, granges, fourgs, molins, bois, rivières que aultres revenuz quelseconques que audit réverendissime seigneur appartiennent, en quelque lieu et pays que ce soit, pour sur iceulx avoir recours comme de chose obligée et hypothéquée et signamment ce qu'est dehu par chacune desdites communaultez audit réverendissime seigneur ung chascun an à cause de sadite seigneurie de Luxeu. Et sy davantaige lesdits sieurs maistre d'hostel, ledit sieur recepveur et vénérable et religieuse personne domp Estienne Martin, prebtre religieux et grand prieur de l'église

abbatiale Saint-Pierre de Luxeu et de Saint-Jehan d'Ennegré, tant en son nom que de tous les aultres vénérables seigneurs officiers, religieux et couvent de ladite abbaye Saint-Pierre de Luxeu ont obligé pour ladite indampnité au prouffit desdites communaultez tous et singuliers leurs biens tant meubles que immeubles particuliers présens et advenir, et ledit sieur prieur ceulx que sont et deppendent des pic-tancié et my part dudit couvent consistant en molins, dismes, fourgs, censes et rentes, sans d'iceulx en rien excepter ou réserver, ce que ledit sieur prieur a promis de faire approuver et rattifier par tous lesdits sieurs religieux a quanttesfois il en sera requis, donnant tous les susdits esdits, noms et qualités que dessus, tout pouvoir, puissance, auctoritey et mandement spécial par cestes ausdites communaultez et chacune en droy soy de jouyr desdits biens et revenus jusques à l'entière indampnité desdites sommes et interests, ayant iceulx pour l'effect de tout ce que dessus soumis et obligé par cestes tous leursdits biens comme dessus, pour l'effect ces présentes soubz le previlége du seelle de Sa Majesté au tabellionnage de Luxeu, pour par vertu desdits previlèges estre discutez jusques à l'entiere effect des présentes et renonce à toutes choses y contraire, mesme au droit, disant que générale renonciation ne vault sy la spéciale ne précède, etc. De quoy ilz ont requis le seel dudit tabellionnage estre appliqué aux présentes que furent passées à Luxeu après le midy du premier jour du mois de décembre mil six cent et cinq. Présents noble Claude de Lavey, seigneur à Brotte, et maistre Jehan Thierry, procureur général au bailliage de Luxeu, tesmoins. — Clement ; Estienne Martin ; Cl. Lavey, à Brotte ; Gravelle ; J. Thierry.

CONCOURS DE 1876.



Rapport de la Commission chargée de vérifier les demandes des concurrents.



Commissaires : MM. LAMBERT, de Velleguindry; Auguste
VERNIER, de Lure; REBOUL DE NEYROL, *rapporteur*.



(Séance du 24 juin 1876.)



MESSIEURS,

La Commission qui s'est chargée de la tâche, toujours assez laborieuse, de vérifier sur le terrain les demandes des concurrents aux récompenses que la Société d'agriculture a résolu de distribuer, en 1876, aux cultivateurs de l'arrondissement de Gray, conformément à son programme du 21 avril dernier, a terminé ses opérations et m'a confié le soin de vous en rendre compte.

Culture générale.

1^{re} et 2^e primes.

M. Becquart (Louis) est fermier à Vauconcourt, dans le canton de Dampierre-sur-Salon, d'un domaine de 30 hectares, divisé en 70 parcelles, éparses sur tout le territoire de

la commune. Il est Flamand d'origine, ancien associé de M. Jacquinot, de Gevigney, pour l'exploitation d'une terre de 200 hectares, que celui-ci possède dans cette commune. C'est un homme de soixante-trois ans, marié, et qui a dans sa femme et sa fille, son unique enfant, deux aides qui le secondent exceptionnellement dans ses divers travaux. Il a en outre deux domestiques hommes au gage de 400 fr. C'est le seul chiffre de cette importance que la Commission ait eu l'occasion de remarquer dans la domesticité rurale. Tout en M. Becquart accuse l'habitude des résolutions promptes et une grande expérience de la culture.

Les bâtiments de la ferme, situés dans le village même, sont vastes et desservis par une cour où toutes les opérations du fermier sont faciles ; ses écuries et étables, ainsi que ses bergeries, offrent des ressources qui suffiraient à une terre plus considérable ; mais tous ces communs auraient besoin de réparations importantes, que ni le propriétaire ni le fermier ne sont disposés à entreprendre. C'est, du reste, la situation, ou à peu près, de toutes les fermes du pays, la conséquence des baux qui ne deviennent longs qu'à l'aide de renouvellements.

Nous avons trouvé dans l'étable 8 bêtes à cornes, savoir : 2 bœufs de trois ans, 2 de deux ans, 1 génisse, 1 veau d'un an et 2 vaches laitières, dans un état convenable, sans avoir rien de remarquable ni comme race ni comme individus. L'écurie se compose de 3 chevaux et d'une jument poulinière. Ces grosses bêtes servent à la culture ou à l'alimentation des habitants de la ferme, et ne viennent que très-secondairement dans les sources de bénéfice du fermier. C'est la bergerie qui en est la partie essentielle. M. Becquart a un troupeau de 150 moutons, distribués par moitié dans deux locaux qui ont de 14 à 16 mètres de long sur 12 à 14 mètres de large. Il fait de la laine et de la viande, et paraît avoir acquis dans le pays une très-solide réputation, principalement pour ses moutons

gras. Il fait aussi des croisements où il cherche à améliorer sa bergerie sous l'un et l'autre rapport, mais en reconnaissant que les importations de l'Australie et de l'Amérique du Sud rendent chaque jour le prix des laines moins rémunérateur.

L'outillage agronomique de M. Becquart, abrité sous de commodés hangars, est celui d'un cultivateur qui se rend un compte exact de ce que comporte une terre morcelée. Il a 2 chariots et 1 char-à-bancs, 2 charrues avec avant-train perfectionné, 2 herses, 1 extirpateur, système Hamoir, de Valenciennes, 1 butoir, 1 houe à cheval, 1 semoir à brouette, système Dombasle, 1 rayonneur, 2 rouleaux en bois, 1 coupe-racines et 1 balance à bascule pouvant suffire à une pesée de 500 kilogrammes.

M. Becquart raisonne sa culture en homme qui en connaît parfaitement les ressources comme sol, qui la pratique avec une pleine confiance, et par suite avec beaucoup d'entrain. Il laboure peu, mais il se réserve l'opération du hersage, parce qu'il la croit la plus importante parmi celles qui préparent la récolte. Il a de l'instruction, et tient une comptabilité en partie simple, où sont portés tous les renseignements et chiffres qui peuvent l'éclairer sur sa situation. Il arrête ses comptes tous les mois.

Nous avons vu ses blés ainsi que diverses parties de ses deux autres soles, et constaté avec plaisir que la supériorité de son travail sur celui de ses voisins était évidente. Il a récolté dans sa pie des blés de 1874, 180 hectolitres. C'était, il est vrai, une année exceptionnelle; mais la moyenne de ses produits en blé et avoine est de 16 à 18 hectolitres par hectare.

M. Becquart est un lauréat des comices de Dampierre et Champlitte et de Jussey. Celui de Jussey lui a décerné une médaille d'honneur pendant qu'il cultivait la terre de M. Jacquinot; celui de Dampierre lui a déjà décerné deux médailles d'argent.

La Commission vous propose de lui décerner la prime d'honneur du concours de 1876, c'est-à-dire la prime n° 1 de l'affiche.

Parmi les concurrents à cette prime, M. Brun (Pierre-François-Prosper), propriétaire-cultivateur de la ferme de Magny-Robert, commune de Confrancourt, canton de Dampierre, n'a fait preuve ni de moins de connaissances ni de moins d'énergie que M. Becquart dans la conduite de son domaine composé de 54 hectares de terre argilo-calcaire, sur un sous-sol imperméable. Il est marié et père de 7 enfants, élevés par une mère qui paraît être tout aussi familière que lui avec les travaux de l'exploitation, les ressources et l'avenir du domaine. De ces 7 enfants, 4 seulement sont en âge d'aider le père ; mais de ces 4 enfants, le fils aîné et unique est encore au lycée, et des trois filles, il n'y en a qu'une à la maison. Il y a en outre un domestique homme au gage de 250 fr. Dans la saison des foin et des vignes, M. Brun emploie de 10 à 12 journaliers, à raison de 1 fr. ou 75 centimes, selon les saisons, en les nourrissant.

Comme dans la ferme de M. Becquart, les bâtiments du domaine de Magny-Rôbert sont vastes, pourvus de communs en rapport avec l'importance de la propriété, hormis les cours qui sont étroites et sur un sol pentueux et inégal. La maison elle-même est à mi-côte et en général en fort mauvais état, si on en excepte l'habitation de la famille et la cave neuve, établie en dehors de sa maison dans un bâtiment construit *ad hoc*.

M. Brun a dans son écurie, qui lui sert également d'étable, 3 chevaux, 1 jument avec son poulain, 4 vaches laitières, 1 génisse et 1 veau tétant. Les bêtes à cornes sont de la race féminine ; chevaux et ruminants occupent une vieille écurie, faite pour 20 bêtes, et d'un aspect fort négligé. Les animaux sont, du reste, en bon état. La bergerie renferme un

troupeau de 103 moutons. Comme l'écurie, elle est à refaire ; bien que suffisamment spacieuse, elle manque d'air et de lumière. Les moutons sont généralement en bon état, achetés maigres et en bloc aux foires de Combeaufontaine ou de Port-sur-Saône, et conséquemment fort mélangés comme espèces.

L'outillage agronomique de M. Brun comprend : une machine à battre avec cylindre à peignes, et pourvue d'un tarare. La paille, en sortant de la machine, tombe dans une pièce haute et vaste, où elle peut être immédiatement bottelée. Mais cette machine appartient à une époque où la culture de Magny-Robert n'avait pas encore subi les transformations qui l'ont complètement modifiée. Il y a en outre 4 voitures munies de leurs échelles, planches et autres accessoires, 1 chariot avec bancs mobiles, 4 charrues, 2 herses à lames, 2 herses ordinaires, 1 houe à cheval, 1 scarificateur, 1 coupe-racines, 2 hache-paille et 1 bascule marquant une pesée maximum de 250 kilogrammes.

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, l'ensemble de ce qui touche à l'agriculture proprement dite ne se présente pas, au premier abord, dans des conditions propres à attirer l'attention. Le propriétaire paraît d'ailleurs se livrer à des entreprises étrangères à la culture, et qui répondent soit à une activité qui ne se limite pas aisément, soit à une ambition de père de famille facile à comprendre. Et cependant Magny-Robert, observé de très-près, accuse un travail considérable et un grand esprit d'observation. Jusqu'à M. Brun, la terre n'avait jamais rien rendu à ses possesseurs, et les fermiers qui s'y étaient succédé avaient perdu leur temps et leur argent. Vendue pour ces motifs au prix relativement faible de 30,000 fr., et acquise il y a vingt-trois ans par M. Brun, son nouveau propriétaire affirme qu'après avoir consacré à l'améliorer une somme de 20,000 fr. et cherché activement le mode d'exploitation qui convenait le mieux au

sol, il était parvenu à lui faire rendre annuellement 6,000 fr. au lieu de 1,000, que les anciens fermiers ne payaient pas toujours. Mais M. Brun le reconnaît sans détour, ce n'est qu'après plusieurs années d'études et d'expériences qu'il est parvenu à fixer son nouveau système d'exploitation.

La terre de Magny-Robert, argilo-calcaire et reposant sur un fond imperméable, ne rendait pas à son cultivateur, quelques peines et soins qu'il y prit, la petite moyenne de grains et de racines qui, ailleurs, est le prix même de la négligence. M. Brun s'est alors décidé à faire analyser ou à analyser lui-même (car il le peut) les diverses parties de son terrain. Il l'a trouvé très-pauvre en azote, très-imprégné d'eau et impropre, par son imperméabilité, à la culture ordinaire ; il a réduit cette culture aux proportions indispensables, aux besoins journaliers des habitants, et transformé tout le reste en pré et en vigne. La vigne est située sur la pente d'un coteau autrefois en friche ; elle occupe déjà une superficie de 24 ouvrées, soit 1 hectare à peu près ; mais elle n'est pas achevée. Les prés, limités à l'origine à 9 hectares, en occupent maintenant 40, et bientôt 43. Quant aux prés, pour les obtenir, M. Brun s'est déterminé à faire successivement labourer les diverses parties de son terrain, et à le fortement fumer avec du fumier ordinaire, mêlé à une forte proportion de poussière d'os et de raclures de cornes ou de sabots de bœuf et de cheval, matières très-azotées et très-solubles, puis il a attendu ; l'herbe a poussé rapidement sur ce terrain bien labouré et bien fumé ; on y a d'abord conduit des moutons pendant deux ans, et après ces deux années d'abandon à la pâture, on a pu le faucher comme un pré naturel. Cette transformation graduelle a permis à M. Brun de simplifier ses travaux de culture, de devenir fournisseur de fourrages, et de livrer à la boucherie des moutons gras ou

de mi-gras, qu'il achète maigres. Il renouvelle son troupeau deux fois par an. Quand la Commission a visité sa bergerie, elle se composait de 103 moutons, achetés depuis quelques semaines. Cette manière d'exploiter un domaine s'écarte évidemment des méthodes ordinaires, mais est toute spéciale ou plutôt est une heureuse nécessité pour Magny-Jobert. Pour qui connaît les pâturages normands, le domaine de M. Brun tend à s'en rapprocher en bien des points, hormis ceux qui concernent le bon état des grangeages et des écuries, et le nivellement du sol. M. Brun, au lieu de réparer à grands frais les locaux en vétusté, a préféré édifier un hangar pour emmagasiner ses foin et abriter son matériel. Sa demande de concourir est un véritable exposé des motifs de son entreprise.

La Commission, tout en rendant justice à son travail et à ses lumières, lui a assigné le second rang parmi les concurrents à la prime d'honneur, parce qu'elle n'a vu dans la transformation du domaine qu'un expédient qui fait honneur à son jugement plus qu'à la culture en général.

L'application qu'en a faite M. Brun est du domaine du concours régional plus que de celui de la Société.

La Commission a assigné le troisième rang à M. Eugène Contant, propriétaire-cultivateur d'un domaine de 25 hectares, situé à Bonboillon, canton de Marnay. M. Contant est marié. Il a pour le seconder dans sa culture un fils, sorti de l'école de Saint-Remy avec un diplôme, depuis le 4 avril dernier, et un domestique au gage de 300 fr.

Sa culture ne se distingue pas sensiblement de celle d'un propriétaire qui exploite lui-même et qui travaille avec goût. Elle est soumise à l'assolement triennal, et pourvue de l'outillage qu'on trouve communément partout aujourd'hui. L'aspect des soles n'a également rien d'exceptionnel. Le

domaine est très-morcelé et très-éparpillé sur un territoire assez étendu. Les meilleurs prés sont dans les communes de Marnay, Chenevrey, Sornay, etc. Ce qui a déterminé la Commission à lui assigner un bon rang parmi les concurrents à la prime d'honneur, ce sont les bonnes dispositions de son écurie, au sol pavé avec chemin au milieu et deux rigoles d'écoulement qui conduisent le purin dans un pré voisin, par un conduit couvert qui traverse la route de Marnay; ce sont les bonnes dimensions du local, sa bonne tenue et la beauté du bétail qu'elle renferme : il y avait 4 bœufs de travail, dont 2 femelins et 2 croisés Durham; 3 vaches laitières, 1 veau de dix-huit mois et 1 jument suitée; ce sont de vastes greniers où le fourrage est entassé de manière à laisser entre le tas et le mur d'œuvre un chemin qui permet à l'air de circuler et aux personnes de vérifier en tout temps l'état des approvisionnements. Cette disposition a de plus l'avantage de ne pas exposer le fourrage à l'humidité des murs.

Si M. Maguet (Claude), propriétaire-cultivateur d'un domaine de 25 hectares, situé à Dampierre, avait possédé des écuries et une étable aussi bien disposées que celle de M. Contant et du bétail en aussi bon état, il aurait pu disputer la prime d'honneur à M. Becquart. M. Maguet a plus de bêtes de travail que M. Contant, un outillage de culture plus complet et une remarquable activité. Non content de sa culture, dans laquelle il est secondé par sa femme et deux fils, dont l'aîné conduit ou à peu près le plus gros de ses travaux, M. Maguet tient encore à bail 55 fauchées de prés qu'il sous-loue ou qu'il exploite. Sa cour de service touche à la grand'rue; elle est très-vaste, pourvue d'une très-belle place à fumier, elle-même bien garnie, et dont les purins s'écoulent dans une fosse de 30 hectolitres, munie de sa

pompe. La fosse est vidée aussitôt que remplie, et le purin, répandu sur le fumier ou transporté dans les champs au moyen d'un tonneau affecté à cet usage et monté sur train. En définitive, M. Maguet tire de sa propriété en bêtes venant de ses écuries, ou en grains recueillis dans ses sillons, de 4 à 5,000 fr. Je ne fais pas mention d'une très-belle collection de volailles, composée de 60 pièces, dont s'occupe la mère de famille.

Les cultures de M. Maguet ont en outre un mérite spécial, c'est d'avoir été établies sur des terrains en friche ou très-négligés, et de constituer aujourd'hui à son propriétaire une excellente situation, due exclusivement à son travail.

M. Léon Perrey, fermier d'un domaine de 47 hectares, appartenant à M. de La Garde et situé à Villefrancon, vient le cinquième dans l'ordre de classement arrêté par la Commission.

Le domaine de Villefrancon n'est qu'une portion d'une propriété considérable divisée entre plusieurs fermiers, et beaucoup plus compacte que toutes celles que nous avons visitées. Il est cultivé par trois frères, dont l'aîné seul est marié et sans enfants, et un domestique homme au gage de 300 fr. Le bail vient d'être renouvelé pour neuf ans, à raison de 3,000 fr. pour les deux premières périodes de trois ans, et de 3,500 fr. pour la dernière. La terre qui compose la ferme est calcaire, profonde et facile à travailler. Sa situation en pente douce, non loin de coteaux boisés, semble y entretenir une humidité favorable à sa fécondité et à la culture des prés. Il y avait donc là des conditions exceptionnels de succès, que j'indiquerai par un seul fait : M. Perrey et ses frères ont créé à côté de l'habitation du propriétaire et pour lui 14 hectares de prairies naturelles qui se louent cette année à raison de 160 et 162 fr. les 33 ares. De plus, tous les

communs de la ferme sont dans un parfait état et très-vastes. Cependant, hormis 5 hectares de prés créés sur les terres affermées, et 5 autres nouvellement travaillés pour la même transformation, la culture des MM. Perrey n'a rien de remarquable. Avec 13 hectares de beaux prés, et bientôt 18 sur 47, plus du tiers de la superficie, on a un instrument puissant de production. La Commission a visité plusieurs champs de blé, d'avoine et de pommes de terre; leur aspect n'a pas complètement répondu à son attente. MM. Perrey laissent perdre leur purin et achètent du fumier à Gray. Leur outillage est tout ordinaire; ils sèment leurs pommes de terre en ligne, mais ne les travaillent pas à la houe. Bref, soit défaut de forte direction dans les travaux, soit pour d'autres causes que la Commission n'avait point à scruter, la culture du domaine de Villefrancon n'est pas de celles qu'on peut donner comme exemple.

Avec des moyens très-limités et un domaine de 12 hectares, moitié en propriété et moitié en location, M. Monniot (Jean-Baptiste), de Brotte-les-Ray, fait preuve d'un travail plus soutenu, et sur plusieurs points mieux raisonné; aidé de sa femme et d'un fils de treize ans, et d'un ouvrier payé à raison de 35 fr. par mois, ce cultivateur suffit aux nécessités de son travail. Ses parcelles bien fumées avec de l'engrais saturé de purin à l'aide d'une fosse creusée sur un sol marneux et imperméable, présentent un bon aspect; ses prés, ses avoines et ses blés peuvent être remarqués à côté de ceux de ses voisins. Tout ce que possède M. Monniot est le fruit de son travail et de ses économies. La Commission n'a pas cru néanmoins pouvoir lui assigner parmi les concurrents une place particulière, par ce motif que M. Monniot lui a paru ne pas donner à ses écuries et à son étable des soins suffisants. Il a beaucoup de bêtes, trop peut-être, qui sont

dans un médiocre état. Sur trois pièces consacrées aux animaux, l'une, l'écurie, est la seule où ils se trouvent à l'aise ; elle renferme 1 poulain de trente mois, 1 d'un an et 1 jument suitée ; la seconde, l'étable, est basse et privée d'air ; elle renferme 2 bœufs de trois ans, 4 de deux ans, 2 de quinze mois et 2 de 1875, 3 vaches laitières et une génisse, tous en fort médiocre état et au milieu de la malpropreté. La troisième écurie, où se trouvent 3 jeunes bêtes, est un véritable réduit. M. Monniot est un lauréat de Dampierre pour ses cultures, et votre Commission aurait été heureuse de le ranger parmi ceux de la Société, si, à côté de parcelles bien travaillées, quoique singulièrement éparpillées et éloignées, elle avait trouvé dans son installation agricole la répétition des soins donnés à la terre. M. Monniot est évidemment débordé par la tâche qu'il s'est imposée.

La Commission a eu la même impression, après avoir visité la culture de M. Beuchet (Nicolas), propriétaire-cultivateur à Montureux-sur-Saône, canton d'Autrey. Lui aussi est un ancien lauréat pour une fosse à purin bien établie, et qui lui a permis d'utiliser toutes les forces de ses engrais. Mais, comme chez le précédent, toute son attention se porte sur l'agrandissement de son domaine, par des achats ou des locations, et son erreur est de croire qu'il est en mesure, aidé de sa femme et d'un petit domestique de douze ans, de suffire à une tâche qui va grandissant d'une année à l'autre.

La maison qu'il habite ne lui appartient pas ; il a quitté récemment celle de son beau-père, et c'est dans tous les embarras d'une nouvelle installation que nous l'avons trouvé. Mais, cette circonstance écartée, et en admettant qu'il établisse une nouvelle fosse à purin dans ses communs, il n'en sera pas moins réduit à loger son gros bétail dans une écurie spacieuse, il est vrai, mais au sol défoncé, obscure et sans

air, et ses moutons dans une étable encore plus pauvre, et à négliger les uns et les autres parce qu'il en possède plus qu'il ne peut en soigner convenablement. Nous avons trouvé dans une étable : 4 jeunes bœufs de trois ans, 1 de deux ans, 3 vaches laitières, 1 génisse croisée Durham de deux ans, 2 veaux tétants, 1 poulain de deux ans, 2 d'un an et 1 jument suitée. Tous ces animaux sont maigres, chétifs et mal tenus. Les moutons, au nombre de 8, sont confiés au pâtre communal.

L'outillage agricole n'a aucun abri dans la nouvelle habitation, dont les aisances sont petites et insuffisantes ; la cour de derrière est même embarrassée de décombres de toute espèce, provenant soit d'éboulements du terrain qui la domine, soit de démolitions. Cependant, dans son ensemble, cet outillage est la preuve que le cultivateur a l'intelligence et le goût de la terre. Nous y avons trouvé, entre autres instruments, 1 houe à cheval et 1 extirpateur. L'état de ses récoltes sur pied rend aussi témoignage de son bon travail, et les acquisitions qu'il fait sont en définitive le couronnement de ses peines.

La Commission vous propose de donner la prime n° 2 de l'affiche à M. Ecouchard (Claude-Antoine-Alexis), propriétaire-cultivateur à Sornay, canton de Marnay, d'un domaine de 13 hectares, composé d'un assez grand nombre de parcelles éparses et éloignées du village. Il est marié et père de trois enfants qui ne sont pas encore en âge de l'aider. Il a à son service deux domestiques hommes au gage de 300 fr., et une servante à laquelle il donne 180 fr. Il emploie dans certains moments de presse des journaliers à 2 fr. par jour et nourris.

M. Ecouchard, à l'exemple de tous les cultivateurs du pays, cultive ses terres par l'assolement triennal, qu'il déclare le

seul possible dans les terrains morcelés et avec l'enchevêtrement des héritages. Il ne s'en écarte que dans des parcelles parfaitement indépendantes de tout voisinage, où il fait suivre les plantes sarclées des céréales du printemps avec trèfle ou luzerne, et le trèfle des blés d'automne.

Chaque assolement est d'environ 3 hectares 50 ares.

La première sole est en blé exclusivement; la seconde comprend 1 hectare de seigle, et le reste est en orge et avoine; la troisième comprend 24 ares en betteraves, 36 ares en pommes de terre, 25 ares en maïs, 15 ares en colza, 1 hectare 50 ares en trèfle, et le reste en labour pour le blé.

M. Ecouchard se sert du semoir-mécanique et du rayonneur pour toutes les plantes sarclées; mais il sème ses pommes de terre dans un terrain bien préparé par la culture ordinaire et non en sillons. Il fait usage du semoir Dombasle pour l'ensemencement des grains, ce qui, dit-il, non-seulement lui donne des récoltes plus égales, mais encore lui économise un tiers de semence. Il reconnaît néanmoins que ce semoir ne peut être employé ni dans les champs où les trèfles ont poussé leurs fortes racines, ni dans ceux qui sont trop mouillés ou trop ténus.

Son outillage comprend en outre : 1 tonneau à purin, 1 houe à cheval, 1 charrue à défoncer, système Dombasle, 1 buttoir, 1 machine à battre avec tarare, 3 charrues du pays et plusieurs chariots ordinaires.

M. Ecouchard a déjà été primé pour une fosse à purin, munie de sa pompe, qu'il a reliée aux écuries et étables par des canaux souterrains, et aux lieux d'aisances. Un tuyau fixé au tube d'aspiration permet de recevoir le purin dans le tonneau en dehors de la cour. En outre, et pour ne pas altérer ou perdre le précieux engrais, il a adapté à la toiture de son habitation un chéneau collecteur de toutes les eaux de pluie, qu'il rejette sur la voie publique. Une seconde

pompe installée dans l'écurie, tout près de la cuisine, permet d'abreuver les animaux sur place et de satisfaire aux besoins domestiques sans nul dérangement.

Les dépendances de la maison sont vastes, bien aérées et bien installées. L'écurie principale a 10 mètres de longueur sur 10 de largeur et 3 de hauteur; elle est pavée, pourvue d'un chemin de service avec rigoles; le plafond est planchéié en chêne. Nous y avons trouvé : 4 bouvillons de deux à trois ans, 2 d'un an et 2 de l'année, 2 vaches laitières et 2 chevaux. La bergerie renferme 20 moutons.

Le principal objet de la culture de M. Ecouchard est l'engraissement de bœufs, de moutons et de veaux pour la boucherie. Il vend également des grains au marché de Marnay. A défaut de comptabilité, nous n'avons pas pu nous rendre compte des produits de la terre; mais son état de culture, l'installation des dépendances et la bonne opinion qu'on a dans le pays de l'intelligence et de l'activité du propriétaire, nous ont permis de le signaler comme l'un des hommes du canton qui donnent en agriculture le meilleur exemple. Il est en ce moment à la recherche d'une faucheuse, qu'il veut, comme maire, affecter à l'usage commun.

Etables et gros bétail.

3^e et 4^e primes.

M. Ecouchard s'était également porté concurrent pour les primes n^{os} 3 et 4; mais nous avons dû lui préférer M. Perrey (Léon), fermier-cultivateur à Villefrancon, canton de Gy, et M. Lambert, cultivateur au Tremblois, canton de Gray.

M. Perrey possède deux écuries de 13 mètres de longueur,

sur 8 de largeur et 3 de hauteur ; l'une est consacrée exclusivement aux bêtes à cornes ; le sol en est bitumé, pourvu d'un chemin de service avec rigoles, et d'un plafond en torchis. La seconde est établie pour loger des chevaux et des bêtes à cornes ; le sol en est pavé et disposé comme dans la précédente. Dans l'une nous avons trouvé 13 bêtes à cornes, et dans l'autre 2 chevaux et 10 bêtes à cornes, en bon état. M. Perrey tient ses écuries assez proprement, et elles pourraient servir de modèles s'il ajoutait à ses moyens d'entretien une fosse à purin, qui lui fait complètement défaut.

Nous vous le proposons pour la 3^e prime.

M. Lambert, propriétaire et fermier au Tremblois, n'a pas des écuries aussi vastes que celles de M. Perrey, ni autant de bêtes à soigner ; mais cette partie des communs de son exploitation, jointe aux cours de service qui en dépendent, accusent des soins journaliers, soutenus. Son écurie a 10 mètres de longueur sur 6 de largeur et 3 de hauteur ; le sol en est bitumé, pourvu d'un chemin de service et d'un plafond en torchis. M. Lambert a une femme et 6 enfants, 4 filles et 2 garçons, qui prennent part aux travaux de la ferme.

Nous avons trouvé dans son écurie 6 chevaux en excellent état et 2 veaux également bien portants. M. Lambert avait emmené à Gray une jument poulinière avec son poulain.

Nous le proposons pour la 4^e prime.

Serviteurs ruraux.

5^e, 6^e et 7^e primes.

Pour les primes n^{os} 5, 6 et 7, établies pour encourager et récompenser les anciens serviteurs, la Commission a cru

devoir fixer ses préférences sur MM. Joly (Jean-François), domestique depuis trente ans chez M. et M^{lle} Paulin, propriétaires, demeurant à Confracourt, canton de Dampierre-sur-Salon; Burtey (Jean-Baptiste), domestique depuis trente ans chez M^{lle} Guichard, propriétaire, demeurant à Vauconcourt, et Nolot (Joseph), domestique depuis vingt-deux ans chez M. Seurey (Nicolas), propriétaire à Beaujeu.

Les renseignements recueillis sur ces trois vieux serviteurs sont des plus honorables. Les deux premiers jouissent de l'entière confiance de leurs maîtres, dont ils conduisent les cultures; le troisième, sans être arrivé à la même situation, est fort estimé dans la maison où il sert. La Commission a placé M. Joly en tête de la liste, par cette seule raison que M. et M^{lle} Paulin ne paraissent pas être dans une situation égale à celle de M^{lle} Guichard.

Viennent ensuite MM. Grisot (Auguste), domestique depuis quatorze ans chez M. Fromentel, et attaché à sa ferme de Bouhans et Feurg, canton d'Autrey; Gravelle (Léonce), premier garçon de culture depuis quatorze ans chez M. Rolle, propriétaire-cultivateur à Saint-Broing-Corneux, canton de Gray; Gauthier (Amédée), domestique depuis dix ans chez M. Tachy, propriétaire-cultivateur à Larret, canton de Champplitte. Tous ces serviteurs jouissent de la confiance de leurs maîtres, et ne l'ont cédé à leurs concurrents que parce que leurs services sont moins anciens.

Enseignement agricole.

8^e, 9^e et 10^e primes.

Les primes n^{os} 8, 9 et 10 accordées aux instituteurs qui ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture et de l'hor-

ticulture, ont été disputées par MM. Noir, instituteur à Onay; Vittenet, instituteur à Chancey, et Reverchon, instituteur à Autoreille. Je reconnais avec empressement que le classement de ces trois candidats a été un véritable embarras pour la Commission, et que si elle avait eu la liberté de grouper les trois sommes portées au programme de la Société, elle aurait été très-disposée à les diviser en trois parts égales.

M. Noir est un vieux serviteur de l'enseignement primaire, entouré dans sa commune de l'estime de tous. Sa bibliothèque est richement pourvue d'ouvrages se rapportant à l'agriculture et à l'horticulture sous toutes leurs faces, et son jardin d'expérimentation est dans un ordre irréprochable. M. Perron, vice-président du comice de Gray, et M. l'inspecteur de l'instruction primaire attestent les bons services qu'il a rendus et qu'il continue à rendre, au point de vue agricole, à la population d'Onay, où il est instituteur depuis vingt ans.

M. Vittenet, instituteur à Chancey, également depuis vingt ans, consacre tous les jours une demi-heure à l'enseignement agricole, et conduit ses élèves dans la campagne, aussi souvent que possible, pour faire sur place les démonstrations pratiques. En 1869, il a eu 4 de ses élèves primés au concours de Gray, et lui-même a reçu une médaille. Le comice de Gray a eu, vous le savez, l'heureuse idée, il y a treize ans, de fonder un concours d'enseignement agricole entre les écoles primaires des trois cantons de Gray, de Pesmes et d'Autrey, successivement. Le programme de ce concours est très-étendu et de nature à stimuler les instituteurs aussi bien que les élèves en âge de le comprendre. La Commission a eu sous les yeux le cours manuscrit en sept cahiers, écrit par M. Vittenet, et les notes rédigées par l'un de ses élèves, le jeune Michaud. Ces deux documents attestent, le premier,

une grande connaissance théorique de l'agronomie, et le second, un zèle marqué à mettre à profit l'enseignement du maître.

M. Reverchon, instituteur à Autoreille depuis près de vingt ans, est l'objet des témoignages les plus flatteurs de la part de M. le vice-président du comice de Gray et de celle de M. l'inspecteur de l'instruction primaire. Il a, comme son collègue d'Onay, créé un jardin d'expérimentation pour les légumes et les arbres fruitiers. Néanmoins, comme lui, il embrasse dans son enseignement un champ beaucoup plus étendu, dont profitent non-seulement les élèves, mais encore leurs familles. Les conseils et les exemples de l'instituteur ont beaucoup contribué à développer à Autoreille la culture des arbres fruitiers.

Reboisements et repeuplements

11^e prime.

Cette année, au grand regret de la Commission, les particuliers n'ont présenté aucune demande pour la prime n° 11, accordée par la Société pour encourager les travaux de reboisement ou de repeuplement. Mais l'administration forestière, et, pour ma part, je l'en loue, s'est fait un devoir de signaler à l'attention de la Société les travaux de cette nature exécutés sous sa direction, et ceux de ses agents qui y ont fait preuve d'intelligence et de zèle. La Commission, et la Société avec elle, ont l'habitude d'accepter ses propositions, parce qu'elles ont l'autorité d'un solide contrôle. Néanmoins, la Commission a saisi avec empressement l'occasion qu'elle a

eue de s'édifier sur une portion importante de ces travaux, exécutés dans la forêt de Nantilly, commune d'Arc-les-Gray, par le garde de la commune, nommé François, sous la haute direction de M. de l'Espinasse, inspecteur de l'arrondissement. M. de l'Espinasse a pris la peine de nous mener sur le terrain et de nous montrer dans tous ses détails un reboisement vraiment aussi remarquable par son étendue que par sa prospérité. M. l'inspecteur propose à la Société d'accorder au garde d'Arc-les-Gray un encouragement en argent de 50 fr., et pour récompense honorifique une médaille de bronze.

La Commission adopte sa proposition, de même que les quatre suivantes :

1° Une somme de 75 fr. et une médaille aux gardes de la brigade de Gy, représentés par le brigadier Courageot, pour travaux extraordinaires de replants, binage, et création d'un pépinière, exécutés dans une friche fort en pente et d'une sol très-meuble ;

2° Une somme de 25 fr. et une médaille aux gardes de la brigade de Vauconcourt, représentés par le brigadier Mathieu, pour un reboisement remarquable, composé de 60,000 plants, et exécuté sur une friche de 6 hectares 41 ares, en forte déclivité et pierreuse ;

3° Une somme de 25 fr. et une médaille aux gardes de la brigade de Champlitte, représentés par le brigadier Guyot, pour travaux de reboisement exécutés sur un terrain très-peu profond et très-aride ;

4° Une somme de 25 fr. aux gardes de la brigade de Dampierre-sur-Salon, représentés par le brigadier Delaroche,

pour la création d'une pépinière qui rend d'excellents services.

Fosses à purin.

12^e prime.

La prime n° 12 a été disputée par deux concurrents, MM. Lambert (Jean-Claude), propriétaire et fermier au Tremblois, qui a déjà obtenu la prime n° 4 de l'affiche, et Monniot (Jean-Baptiste), cultivateur à Brotte-les-Ray, mentionné parmi les concurrents à la prime d'honneur.

M. Lambert seul est en possession d'une véritable fosse, murée, bitumée, recouverte par des dalles et munie d'une excellente pompe. Cette fosse, d'une capacité d'environ 30 à 40 mètres, est établie à l'une des extrémités de la cour de service, à côté du fumier, vers lequel est dirigé le tuyau de sortie de la pompe. M. Lambert ne pratique donc jusqu'à présent que l'arrosage du fumier par le purin, et non celui des champs et des prés. Mais il est aisé de voir, à la bonne tenue de la cour et au soin qu'on a d'enlever chaque jour des écuries le fumier de la journée, que ce cultivateur travaille à produire beaucoup d'engrais d'étable et à le produire riche. C'est ce qui a déterminé la Commission à lui faire dans la prime une part de 60 fr., pour en réserver 40 à M. Monniot, dont la fosse, encore à l'état rudimentaire, n'a à ses yeux qu'un mérite, c'est de permettre au cultivateur d'y recueillir les purins de ses écuries par des rigoles pratiquées à cette fin, et de les répandre sur le fumier assez

souvent pour en rendre l'efficacité beaucoup plus sensible, comme nous avons pu nous en assurer sur le terrain.

Le Rapporteur,

REBOUL DE NEYROL.

La Société d'agriculture, après avoir entendu la lecture du rapport, a adopté les conclusions de la Commission.

(Séance du 24 juin 1876.)

LA LIGUE DE STELLINGA

ou des RÉNOVATEURS.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DES PAYS SAXONS

SOUS LES PETITS-FILS DE CHARLEMAGNE,

D'après JÆGER, Directeur de Schulpforta.

Dans toute l'histoire des états sociaux il y a peu de chapitres qui intéressent l'interrogateur du présent et du passé au même degré que les commotions violentes qui de temps en temps s'élèvent des bas-fonds de la vie d'un peuple. Rarement, il est vrai, ces commotions se présentent à ses regards sous un aspect qui excite sa curiosité. L'opinion commune, disposée le plus ordinairement à ne voir que le côté accidentel de l'événement, peut bien s'étonner de son étrangeté, en admirer ou détester les manifestations, comme dans la guerre des esclaves et celle des paysans ; mais l'ami de la vérité, à qui la connaissance des forces qui agissent importe plus que les manifestations passagères, y trouve infailliblement, soit le point de départ d'un état social nouveau, soit les dernières et sanglantes scènes d'un ancien état détruit par la force.

La lutte mémorable qui fait l'objet de ce récit, prise isolé-

ment comme on le fait habituellement, ne semble mériter qu'une attention secondaire. Son nom même, celui de *Stellingabund*, sous lequel elle paraît dans les chroniques du temps, a échappé à Sismondi, à Martin, à Guizot, à de Coulanges; du moins je l'ai vainement cherché dans ces grands auteurs et dans d'autres. Et cependant, en essayant de l'exposer avec ses causes historiques, on y retrouve les dernières luttes d'un peuple qui succombe sous le poids d'une transformation sociale que lui imposent la conquête et la violence. Pour en bien saisir le caractère, il convient de remonter aux faits qui l'ont précédée et qui, qu'on les connaisse ou qu'on les ignore, n'en forment pas moins une page de notre histoire et méritent notre attention.

- La soumission des pays saxons à la domination des Francs et de l'Eglise s'est opérée au sein d'une population dont Tacite nous donne exactement la situation politique et sociale. L'autorité suprême y résidait encore dans les assemblées des communes, qui pouvaient être appelées à concourir à la défense générale et devaient contribuer aux charges publiques dans la mesure de leurs possessions. C'est dans le sein de ces assemblées, et parmi les familles les plus considérées, qu'en temps de paix, la population choisissait ses présidents et ses juges, et en temps de guerre, ses chefs militaires. Ces derniers reentraient après la paix dans les rangs des simples citoyens. Quant aux intérêts généraux du pays, les délégués de tous les districts, formés en assemblée annuelle, en délibéraient et arrêtaient les résolutions qu'ils comportaient.

A l'exclusion des serfs, qui n'avaient ni honneur ni liberté, et ne pouvaient ni acquérir ni posséder, la population se divisait en trois classes : les nobles, les hommes libres et les vilains, c'est-à-dire les grands propriétaires, les petits propriétaires et les paysans redevanciers. Il est permis d'admettre, d'après tout ce que nous connaissons de l'ancienne condition des Germains, qu'il n'y avait aucune distinction de droit

entre les grands propriétaires et les petits. Le seul privilège de la noblesse consistait dans un prix plus élevé du sang et dans certains honneurs dont elle jouissait dans les assemblées. Les témoignages de l'histoire, aussi bien que la condition du sol entrecoupé de bruyères, de marécages, de sables et de montagnes, établissent qu'il y avait en Saxe un très-grand nombre de petits propriétaires ; c'est, du reste, ce que rapporte Nidhard, le meilleur chroniqueur de l'époque. A ces deux classes de propriétaires indépendants s'en joignait une troisième, celle des *liten* ou vilains, qui formaient originairement la population indigène. Après la conquête de leur pays, ils vécurent sur la partie de leurs anciens domaines qui leur avait été rétrocédée sous certaines conditions, ou bien sur les terres des grands propriétaires, comme attachés à l'héritage qu'ils travaillaient souvent en commun avec les serfs, à certaines conditions déterminées, prestations en nature ou corvées personnelles obligatoires. A l'époque dont il s'agit, leur position politique en Saxe était plus importante que dans la plupart des autres tribus germaniques, où l'ancienne condition des *liten* était déjà fort obscurcie par le développement de certaines prérogatives des propriétaires. Ils envoyaient aux assemblées générales — expression du pouvoir souverain — un nombre de représentants égal à celui des grands propriétaires ou nobles et des petits propriétaires ; ils prenaient part aux délibérations et aux résolutions communes, et étaient tenus à certains services et prestations concernant la défense du pays ; ils furent jusqu'au dernier jour mêlés aux luttes contre les Francs pour la défense de leurs droits et de leurs franchises.

Pendant la guerre d'extermination de trente ans que Charlemagne fit à l'indépendance et à la religion de la race saxonne, il ne réussit à triompher de la résistance opiniâtre de cette population et à l'abattre entièrement, qu'en séparant habilement les intérêts de la noblesse de ceux du commun

peuple. Des fiefs, des distinctions, des fonctions et des dignités, dont la force de persuasion n'était point inconnue à l'empereur, avaient déjà, en 785, détaché la plus grande partie de la noblesse saxonne de la religion nationale et des services du pays, et la lui avaient complètement soumise. En effet, lorsqu'en 782 éclata la grande insurrection saxonne qui anéantit une armée franque, et que Charlemagne, accouru dans le pays avec ses légions, y eut rétabli l'ordre, la noblesse saxonne lui livra ceux qui avaient pris part à l'insurrection, ce qui amena l'effroyable massacre de Verden, où 4,500 Saxons du commun peuple furent égorgés. Les nobles saxons montrèrent le même zèle après le soulèvement de 797. Trois ans après l'événement de Verden, Charlemagne publia, avec l'essentiment de la noblesse saxonne, le capitulaire de Paderborn, dont certaines dispositions devaient effacer dans le sang les derniers souvenirs des anciens temps. Depuis cette époque, la Saxe ne présente plus que l'aspect d'un vaste incendie qui s'éteint. La lutte du désespoir engagée par la population n'apparaît plus que çà et là, dans des soulèvements locaux, jusqu'à ce qu'enfin la dévastation systématique du pays, la misère de la masse, la disette et la transportation violente des habitants dans toutes les parties de l'Empire, mettent fin à la guerre vers l'année 804.

La Saxe fut incorporée à l'Empire comme pays conquis par les armes. Ses antiques institutions guerrières et judiciaires firent place au ban du roi et à l'arbitraire impérial. L'autorité des assemblées du peuple fléchit devant le pouvoir des comtes et le fonctionnarisme de l'Empire; les défenseurs libres du pays devinrent des sujets de l'empereur. On interdit les réunions des habitants du même *gau* ou canton; les institutions communales elles-mêmes, ces produits de la vie en commun et des anciennes relations des habitants entre eux, furent détruites, et les congrégations de communes dissoutes comme en France pendant la période révolutionnaire. Le

pays des déportés fut dévolu aux féaux du roi, c'est-à-dire partagé entre les comtes, les vassaux, les évêques et les prêtres, et sur les ruines de l'antique constitution s'étendit une nouvelle maîtrise de fonctionnaires et de dignitaires de l'Eglise; enfin, à la place de l'ancien culte des dieux du pays, il s'en établit un nouveau inconnu du peuple, et qui n'allait pas à ses goûts.

L'ancien état social de la nation était lié de la manière la plus étroite à sa religion; tous les deux étaient diamétralement opposés à la constitution franque et à la doctrine annoncée. Une religion qui nous élève au-dessus des misères de la vie par la résignation, qui enseigne l'égalité des hommes devant Dieu et conséquemment adoucit les rapports du maître avec l'opprimé, a toute chance d'être acceptée par des populations asservies; mais une doctrine qui donne au roi oint le droit de vie et de mort, qui exige l'obéissance du patient, impose un tribut et une dîme, et par là accroît encore le pouvoir du maître, n'aura au contraire aucun succès chez un peuple pour qui l'indépendance est le premier des biens, et le droit de se défendre soi-même le premier des droits. Avant que ce christianisme pût prendre place dans le cœur des Saxons, avant que la constitution franque pût s'asseoir solidement parmi eux, il fallait donc que leur religion nationale fût anéantie; c'est pourquoi le peuple dompté fut placé sous l'autorité de l'Eglise, et pourquoi le capitulaire de Paderborn dont nous avons parlé plus haut, cette loi de sang politico-religieuse établie contre toute réminiscence du paganisme, est sous ce rapport digne d'attention.

La population était résolue à ne pas se soumettre aux mesures de contrainte du vainqueur en matière de culte. Pour se dérober au baptême, elle quittait ses demeures et s'enfuyait dans les champs; le capitulaire punissait de mort cette fuite. Celui qui n'observait pas les quarante jours de carême, ou qui incinérât les restes de ses morts, selon la coutume

germanique, au lieu de les ensevelir au cimetière de l'église, était puni de mort. Celui qui faisait des vœux aux bocages consacrés, aux fontaines ou aux arbres sacrés, devait être puni, s'il était noble, d'une amende de 60 schillings; s'il était libre, d'une amende de 30 schillings, et s'il était vilain, d'une amende de 15 schillings. En cas de non-paiement de l'amende, il devenait serf de l'Eglise (1).

Toutefois, le témoignage du prêtre pouvait les affranchir des peines attachées à ces délits, de même que de celles qu'entraînaient les délits politiques, si le coupable se confessait à lui avant que les faits fussent divulgués. Les *gau* étaient tenus de fournir à chaque église une maison de ferme et deux mesures de terre par cent vingt habitants; les nobles, les hommes libres et les vilains devaient lui offrir en don deux serfs, un valet et une servante. L'Eglise percevait en outre la dime des impôts destinés au roi et celle du produit de tout travail. Enfin le clergé exerçait une certaine surveillance sur l'administration politique du pays, en vertu du même capitulaire.

D'après les idées germaniques, le simple paiement d'une redevance pour la personne ou le bien équivalait à une concession de service par acte authentique, ou au consentement écrit à la condition de domesticité; il abaissait l'homme libre à l'état du serf. Rien ne pouvait exciter le mécontentement à un plus haut degré, et mieux expliquer l'opiniâtre opposition de ce peuple au christianisme que cette prescription rendue, *secundum Dei mandatum*, de payer au servant de l'Eglise la dime du produit de tout travail et de toute terre. L'obligation était d'autant plus dure pour les petits proprié-
taires

(1) D'après le capitulaire des Saxons de 797, le schilling en Saxe représentait la valeur d'un bœuf d'une année, ou de 40 boisseaux d'avoine, ou de 20 boisseaux de froment. Dans les provinces du nord de la Saxe, on ne donnait pour un schilling que 30 boisseaux d'avoine ou 15 boisseaux de froment et d'orge.

res les plus pauvres et les vilains , que la manière dont les serviteurs de l'Eglise prélevaient l'impôt était peu scrupuleuse. Les plaintes et les critiques sur ces procédés, et en général sur la prescription elle-même, se faisaient jour sans contrainte jusque dans l'entourage de l'empereur. Alcuin lui écrit en ces termes : « Il y a lieu de se demander s'il ne vaudrait pas « mieux affranchir le peuple saxon de la dime jusqu'à ce « que la foi fût plus affermie dans les cœurs, et si, lorsque le « Seigneur avait envoyé les apôtres dans le monde, ceux-ci « avaient exigé la dime. La dime, dit-il ailleurs, détruit la « foi en Saxe. Pourquoi imposer aux païens un fardeau que « nous-mêmes et nos frères nous ne voudrions pas porter ? « Si l'on voulait prêcher au peuple saxon le doux joug de « Jésus avec autant de zèle qu'on en met à percevoir la dime « et à punir impitoyablement la moindre infraction, il ne « résisterait pas aussi opiniâtrement au baptême. Il serait bien « à désirer que les prêtres qu'on leur envoie fussent les mes- « sagers de la bonne nouvelle et non des brigands et des « pillards... » Sans aucun doute de pareilles remontrances avaient également leur signification pour Charlemagne, qui, d'ailleurs, dans ses capitulaires, repousse soigneusement les usurpations du clergé. Ce n'est donc pas l'excès de son zèle pour l'Eglise, mais des considérations politiques qui l'avaient déterminé à placer les Saxons sous ces dures prescriptions, à les accoutumer aux redevances, à la dime *per Dei mandatum*, et à accorder au clergé lui-même un droit de surveillance sur les employés de l'Etat. L'Eglise avait pour tâche de dompter ces cœurs et de les placer sous la main de l'empereur.

Le noble qui s'était le premier soumis au nouvel ordre de choses, et qui ensuite le défendait en qualité de fonctionnaire de l'Etat, se trouva, après la conquête, dans des relations tout à fait différentes avec ses concitoyens. Il pouvait bien perdre de son indépendance à l'introduction d'un nouveau pouvoir

politique et, de chef élu du peuple, tomber à l'état de serviteur du roi ; mais comme il exerçait au nom de l'empereur l'autorité militaire et judiciaire parmi ses anciens compagnons de *gau*, il acquérait vis-à-vis d'eux les mêmes avantages dont jouissaient les anciens chefs des émigrants allemands, lorsqu'ils acceptaient des titres et des dignités romaines et entraient avec leur suite au service de l'Empire.

La séparation très-marquée qui s'établit ainsi entre le noble et ses anciens compagnons d'armes eut son expression dans l'élévation du *wehrgeld*. D'après les capitulaires de Charlemagne de 785 à 797, le noble fut estimé, pour l'expiation et le *wehrgeld*, au double de l'homme libre, et l'homme libre au double du vilain. Le Code saxon, qu'après la soumission du pays en 804, Charlemagne fit rédiger par écrit, diffère essentiellement de l'ancienne *Eva* du peuple ; il éleva encore le *wehrgeld* du noble au triple de ce qu'il était auparavant, ce qui creusa entre ce dernier et la nation un abîme dont aucun autre Code allemand n'offre d'exemple. Charles put croire nécessaire de garantir la personne et la vie du noble contre la haine énergique que les défenseurs de l'ancien droit nourrissaient contre ce traître aux dieux et aux institutions de la patrie. Le *wehrgeld* du noble, douze fois plus élevé que celui de l'homme du commun, c'est-à-dire évalué à 1,400 *solidos* ou schillings, équivalut non-seulement à la ruine totale de l'offenseur, mais encore à celle de toute sa famille, en cas d'insuffisance de son propre bien ; car, à une époque où la fortune immobilière dominait à peu près exclusivement, la perte de la propriété était assimilée au servage. Les successeurs de Charlemagne firent de constants efforts pour remplacer l'ancien droit germanique de la défense personnelle et de la vendetta par un système de dispositions pénales conçu dans l'intérêt de la royauté ; mais l'abandon que l'empereur avait fait de ces anciens droits aux Saxons peut être

considéré comme une partie du prix auquel les nobles avaient promis de se dévouer aux intérêts des Francs.

Cependant une mesure plus sensible encore à la population fut celle qui s'attaqua à l'ancien droit domestique. Chaque fois que dans le cours de ces luttes avec la population, marquées de vicissitudes si diverses, Charlemagne emportait la victoire, les vaincus promettaient d'adopter le christianisme et la domination franque, et offraient pour gage de leur engagement leur liberté et leur patrimoine. Il en résulta qu'à la faveur des insurrections sans cesse renaissantes, Charles dépouilla les hommes du commun du droit à l'héritage paternel. Les fils des anciens possesseurs de francs-alleux cessèrent d'être de véritables propriétaires du sol, et leur entrée en possession de l'héritage paternel fut subordonnée à leur fidélité au roi et à leur soumission aux exigences de l'Eglise. La décision en ces matières dépendait naturellement du comte ou du fonctionnaire royal, c'est-à-dire des hommes qui avaient trahi la cause de la nation. Les fils des anciens francs tenanciers devaient donc, à la mort de leurs auteurs, paraître devant eux et leur demander l'investiture; et quand un parti, à la cour de Louis-le-Débonnaire, prétendait que c'était le seul moyen de ployer à l'obéissance ce peuple de col raide, il avait raison; la suite prouvera comment, avec un seigneurat qui tendait sans cesse à accroître son autorité et ses possessions, il fut pour les nobles un instrument de fortune, et pour le peuple une cause d'inénarrables persécutions et d'avilissement.

La conquête avait mis la désolation dans la vie de la population. A l'horizon dépouillé s'élevait solitaire l'image gigantesque de l'empereur. De quelque côté que le peuple portât ses regards, que ce fût vers la vie religieuse ou vers la vie sociale, de quelque manière qu'il sentit ou qu'il agit, il voyait toujours devant lui cette tête de Méduse.

Des circonstances d'une nature plus connue et plus générale

avaient produit, à la même époque, des situations analogues chez d'autres peuples incorporés à l'Empire par des procédés moins violents. Nous croyons devoir les rappeler ici, d'abord parce qu'elles contribuèrent au prompt anéantissement de l'ancien droit saxon, et ensuite parce qu'elles expliquent l'identité de la physionomie sous laquelle se produisent tous les peuples au IX^e et au X^e siècles, dans presque tous les pays de la domination carlovingienne.

Les effroyables guerres que, pendant un règne de quarante ans, Charlemagne avait soutenues dans presque toutes les contrées de l'Occident, et qui entraînaient le sacrifice d'innombrables forces humaines, ne pouvaient être faites, comme sous ses prédécesseurs, avec le seul concours des vassaux et de leurs hommes-liges. Son plan de domination universelle ne pouvait s'exécuter qu'avec l'aide de toutes les forces de la population, c'est-à-dire en appelant sous les armes tous les hommes libres de ses Etats.

La loi qui obligeait tous les hommes au service militaire reposait sur le principe que tous les habitants du même *gau* étaient tenus de concourir à la défense du sol ; elle semblait donc faire revivre les anciennes institutions germaniques, quoique surchargées par les exigences de la vassalité, et constituer à la monarchie l'appui le plus solide contre le dangereux accroissement du seigneurat et d'une aristocratie avide de luttes et de domination. Mais Charlemagne associa cette institution de l'appel en masse avec celle des fiefs, en ce qu'il s'en servit pour des guerres que, dans l'ancienne coutume nationale, les vassaux seuls auraient dû soutenir avec leurs hommes-liges. Le droit germanique distinguait soigneusement la guerre d'agression de la guerre pour la défense du sol. La première n'était faite que par le seigneur qui l'engageait, accompagné des hommes de son fief, hormis les cas où toute une tribu émigrerait pour aller à la conquête de nouveaux lieux d'habitation ; la seconde seule obligeait tous les

habitants. En supprimant cette distinction, Charlemagne fit du ban militaire le principal instrument de sa politique de conquête; il jeta la population dans une misère sans bornes, et fournit, contre sa volonté, aux vassaux et aux fonctionnaires de l'Empire, le moyen de détruire la liberté commune et d'anéantir la royauté elle-même.

Les divers édits sur l'obligation militaire, rendus à différentes époques de son gouvernement, prescrivaient à tous les habitants libres du *gau* de se rendre, au premier commandement du roi, dans les rangs des défenseurs du sol, de s'armer à leurs frais et de servir contre l'ennemi pendant trois mois, sans solde. Ils fixaient le nombre d'hommes à fournir d'après l'étendue de chaque propriété, en prenant pour unité la propriété de cinq à trois manses. Si cette unité n'existait pas entre les mains du même homme libre, on la par faisait au moyen de deux, ou trois, ou cinq autres propriétés plus faibles, de manière que sur trois hommes libres possédant chacun une manse, il en partît un, ou que, pour chaque cinq hommes possédant chacun une demi-manse, il y eût également un guerrier équipé et expédié. Pour ceux qui ne possédaient pas de terres en propre, la prestation militaire était fixée sur le chiffre de 30 schillings (3,375 francs de nos jours) de revenus annuels. Cette somme obligeait à la présentation d'un homme, en sorte que chaque groupe de cinq hommes possédant chacun un revenu annuel de 5 schillings, devait également en équiper un sixième à ses frais. Cette dernière disposition s'adressait aux petits fermiers des grands propriétaires laïques ou ecclésiastiques, aux vilains et aux possesseurs de petits fiefs, qui marchaient à la suite de leurs seigneurs comme les hommes libres à la suite des comtes. D'après le capitulaire de 807, publié à Aix-la-Chapelle, les frais d'armement et de campagne étaient calculés à raison de 5 schillings par homme. Cette somme était représentée en Saxe par 200 boisseaux d'avoine ou 100 boisseaux de froment,

qui constituèrent le cinquième des revenus d'un homme libre obligé au service militaire. A cette somme s'ajoutaient les charges imposées pour les armées de passage, pour les réparations des ponts et des routes, pour les fournitures de fourrage et de paille aux chevaux, et qui grevaient principalement les cultivateurs. Il est vrai qu'elles pesaient aussi sur les vassaux du roi, mais à tous égards beaucoup moins durement. Le vassal payait avec ses services les dignités et les bénéfices qu'il tenait du roi ; de plus la guerre était pour lui une voie ouverte à de nouveaux honneurs et à de nouvelles acquisitions ; l'homme du peuple, au contraire, devenait soldat sans être consulté ; il servait à ses frais et sans avoir, comme le vassal, la perspective d'acquisitions rémunératoires. Si nous ajoutons à ces charges les obstacles divers qui, en un temps de guerres continues, entravaient la culture des terres, nous comprendrons comment les changements introduits par Charlemagne dans le service militaire rendirent bientôt le fardeau intolérable, et pourquoi les guerres sans cesse reprises contre l'Espagne, la Bohême, les Avars et les Slaves, finirent par jeter les hommes d'armes dans des dettes excessives, ruinèrent leurs domaines et en réduisirent les possesseurs à la condition de simples fermiers, quand ce ne fut pas à celle de serfs de leurs créanciers. Celui qui avait le malheur de rester chez lui était mis au ban de roi et condamné à une amende de 60 schillings, dont le recouvrement suffisait à priver l'homme libre de sa demeure et de son bien.

Une lutte générale, désespérée, qui s'engagea vers la fin du VIII^e siècle, pour échapper à cette loi oppressive, livra définitivement le franc-alleu pieds et poings liés aux mains de la noblesse féodale qui commençait à grandir, et que l'essence même de son institution poussait à l'anéantissement de toute terre franche. Les décrets impériaux lui fournirent un instrument commode pour la conduire à ses fins.

J'ai mentionné plus haut le décret qui groupait d'une

certaine manière les hommes libres, peu fortunés, de manière à réunir la somme de ressources qui obligeait à fournir à l'armée un homme tout équipé. Un autre décret de même nature, spécialement rendu pour la Saxe, prescrivait la levée d'un homme sur six, en cas de guerre contre l'Espagne ou la Hongrie; d'un homme sur trois pour la guerre contre la Bohême, et l'entrée en campagne de tous les hommes pour la guerre contre les Slaves. Dans l'extrême répugnance de la population pour ces guerres coûteuses et lointaines, le chef militaire pouvait désigner, selon son bon plaisir, ceux qui devaient partir, ceux qui devaient contribuer aux frais de la guerre et ceux qui, selon les cas, devaient être exemptés du service. Pour le comte et le centenier, pour les baillis chargés de lever des hommes sur les biens d'Eglise, il y avait dans ces dispositions un instrument de spéculation productif et peu dangereux.

Le propriétaire libre qui n'était pas encore entièrement ruiné, ou qui, sous le poids de ses dettes, n'était pas encore tombé en servitude, jugeait prudent de rechercher la faveur d'un grand, considéré et puissant, pour obtenir quelques ménagements. Dans ce but, tantôt il consentait à devenir le vassal d'un comte, d'un évêque ou d'un autre grand seigneur, pour conserver la possession de son domaine; tantôt, fatigué d'une incessante oppression, il faisait abandon de son domaine à un seigneur, pour le recevoir ensuite de sa main à titre de fief soumis à une redevance, ou à titre précaire, ou avec des servitudes personnelles. Ce dernier cas était le plus fréquent et le plus pernicieux; car le propriétaire avait beau, par cet expédient, échapper à la ruine, il ne devenait pas moins, dans la possession de son domaine, absolument dépendant des caprices de son seigneur, et ne conservait de son droit de propriété que les charges. Nous verrons plus loin comment ces mêmes dispositions, qui, comme nous venons de l'exposer, réduisirent rapidement le nombre des propriétaires libres et

les mirent sous la dépendance des seigneurs, exercèrent également une funeste influence sur le sort des vilains, liés par destination à un héritage, mais en conservant certains droits personnels, et le firent tomber à l'état de servitude par la multiplicité toujours plus grande des redevances et des corvées.

Il en résulta pour la possession rurale et en général pour la propriété un défaut de sécurité qui eut pour rapide conséquence la destruction morale et politique du cultivateur. Qu'on veuille bien prendre seulement la peine de lire les capitulaires par lesquels Charlemagne s'efforce en vain, et toujours en vain, de réagir contre les abus criants des grands et des délégués du pouvoir, et on aura une idée du désespoir et de la détresse dans lesquels les mesures prescrites par lui entraînèrent les hommes du commun et de la classe moyenne. « C'est le cri général, y est-il dit, des gens pauvres, « qu'ils sont dépouillés de leurs possessions par les évêques, « les abbés ou les baillis, par les comtes ou leurs agents. Si « un homme possède encore une propriété et ne veut pas la « transférer au comte ou au bailli, à l'évêque ou à l'abbé, « ceux-ci guettent l'occasion de le vexer, de l'opprimer, de « le prendre en faute, ou bien ils l'envoient pendant si long- « temps contre l'ennemi, qu'il est ruiné et obligé, *volens* « *volens*, de transférer sa propriété ou de l'aliéner. Ceux qui, « au contraire, ont volontairement consenti à transférer leur « propriété, restent tranquillement chez eux. . . »

Beaucoup cherchaient et réussissaient à s'affranchir du service militaire en acceptant des emplois et des services chez un puissant seigneur, ou en se plaçant dans la domesticité de l'Eglise : l'un comme fauconnier ou chasseur, un autre comme inspecteur ou maître d'hôtel, un troisième comme péager, ou bien comme messenger chez un comte, un évêque ou un seigneur quelconque. La possession seule peut vous protéger contre l'oppression, et c'est lorsqu'on en fait l'abandon.

« Car, dit le capitulaire, ils pressurent le pauvre et le forcent
« à marcher contre l'ennemi ; mais celui qui peut satisfaire
« leur avidité, ils le renvoient dans ses foyers... Quand
« arrive le *missus dominus*, — que l'empereur doit aussi
fréquemment rappeler au devoir de n'épargner personne, —
« alors les oppresseurs menacent les gens et leur crient :
« Tenez-vous tranquilles, taisez-vous, nous arrangerons
« toutes choses pour le mieux... » Ceux qui en appelaient
à la protection impériale, pour se sauver des plus dures
extrémités, avaient souvent à craindre pour leur vie (1).

Les plaintes sur la corruption et la vénalité des juges, sur la rapacité des puissants, qui ruinent les pauvres gens et cherchent à s'emparer de leurs biens *per malum ingenium*, sur l'avidité des seigneurs ecclésiastiques, qui augmentent chaque jour leurs possessions par des ruses de toute espèce, affolant les gens simples par la peinture des récompenses célestes ou des tourments de l'enfer (2), ces plaintes, disons-nous, s'élèvent de toutes les demeures des cultivateurs, depuis les côtes de la mer du Nord jusqu'aux plaines italiques. Le comte, le centenier et le bailli, chargés du soin d'administrer et de rendre la justice, avaient été institués, dans la pensée de Charlemagne, pour protéger les hommes du commun. Malheureusement les choses se passaient alors comme elles se passent aujourd'hui chez les Indiens de l'Amérique du Nord, qui sont le plus trompés par les agents que l'Etat paie pour protéger leurs intérêts. L'agent indien s'entend avec l'homme d'affaires des Indiens et partage les bénéfices que fait ce dernier, lorsqu'il peut tromper ses commettants. Ainsi, chez les Saxons, les oppresseurs s'entendaient avec les juges, et l'opprimé qui osait se plaindre avait contre lui, dans la personne de ceux-ci, les agents d'affaires des puissants

(1) Capitul. *De exped. exercitali*, a. 811. Pertz, I, p. 168. — Capitul. *Missis Dominicis*, data Pertz, 97. — Capitul., a. 805, Pertz, 134.

(2) Capitul., Pertz, 134, § 16.

seigneurs. Dès lors, ou bien on ne l'écoutait pas, ou bien on le traînait avec sa plainte indéfiniment, ou bien même on le poursuivait comme un fauteur de troubles ou un plaignant importun ; quelquefois aussi, à l'exemple de ce qui se passait dans les derniers temps de la république romaine, les grands propriétaires s'emparaient à main armée de la possession des petits, et ne laissaient à ces derniers que le bâton du mendiant ou l'arme du bandit. A la fin, lorsque les successeurs de Charlemagne, engagés dans d'interminables guerres fratricides, confièrent leurs intérêts à leurs grands officiers, et firent à l'envi les uns des autres des offres de privilèges et d'investitures, le peuple fut trahi par tous ceux dont c'était le devoir de le défendre.

Ces circonstances conduisirent rapidement la population de l'état de liberté à l'état de servage. Légalement, les revenus attribués au comte se composaient du tiers des amendes imposées pour infractions au ban du roi, et de celles qu'il prononçait pour infractions à ses propres règlements. Pour toutes les autres contributions, corvées ou prestations, les habitants du *gau* n'étaient liés qu'envers l'empereur. Lorsque ce souverain tenait sa cour dans le voisinage d'une commune, ou qu'une armée en traversait le territoire, les habitants étaient tenus de fournir de la paille, du foin et des moyens de transport. Mais bientôt les comtes et les fonctionnaires de l'Empire jugèrent qu'en leur qualité de représentants de l'empereur, ils avaient droit aux mêmes prestations. Déjà les capitulaires de Charlemagne (1) nous apprennent que les comtes et les centeniers commencent à traiter les populations qui sont confiées à leurs soins comme des sujets auxquels ils imposent des charges publiques pour leur service particulier, et qu'ils exigent toutes sortes de corvées des hommes libres, contrairement au droit. Les plus pauvres d'entre eux sont

(1) Capitul., a. 805, Pertz, 121, § 17.

contrainte de travailler aux défrichements des terres, aux plantations des vignes, aux fours à chaux, aux charrois, aux prés, aux moissons, à l'établissement des chemins, aux bâtisses, etc. Les anciennes contributions et dons gratuits, que les communes s'étaient imposés pour un objet spécial, sont peu à peu traités par les comtes comme faisant partie de leurs revenus privés et appliqués à améliorer leur état de cour. C'est également à cette époque qu'on voit s'établir des péages de ponts, des barrières de chemins, des droits de transit, de navigation, etc., sur des points où autrefois ils étaient inconnus. Les actes de l'arbitraire et de la tyrannie resserrent de plus en plus le champ de l'existence et parviennent avec le temps et la contrainte à prendre force de loi (1). Lorsque, plus tard, les milices de district furent supprimées, et que l'office du comte préposé à leur commandement devint inutile, les droits qu'il exigeait des populations passèrent entre les mains des grands propriétaires.

Le peuple fléchissait déjà sous le poids de ces servitudes du vivant de l'empereur, alors que ce souverain pouvait encore réagir contre elles ou les tempérer par ses *missi dominici*. Mais après sa mort, quand les grands feudataires cessèrent de craindre l'image du grand empereur, le mal éclata avec une énergie et une audace toujours croissantes, et non-seulement la liberté des peuples, mais encore l'ordre matériel disparut dans le chaos. Dans les premières années de son règne, Louis-le-Débonnaire prescrivit une enquête sur la situation générale de l'Empire ; il employa à ce travail des *missi dominici*. Les rapports de ces fonctionnaires représentèrent la misère comme générale. Le nombre des hommes libres chassés de leurs demeures et de leurs biens par les comtes ou les employés de l'Etat, réduits à la mendicité ou à

(1) Capitul., a. 805, Pertz, 121, § 22.

la servitude, était, disaient-ils, incalculable. Cependant, comme l'ascendant des délégués de l'empereur n'était que le reflet du prestige impérial, ils furent impuissants à maintenir leur autorité contre des fonctionnaires de district qui disposaient de toutes les forces locales. Leur intervention n'aboutit qu'à grossir le pouvoir de ces derniers et à aggraver la misère du peuple.

A la mort de Charlemagne, tous les éléments disparates dont sa puissante main avait pu former un empire se désagrégèrent; et ce qui caractérisa les bouleversements qui s'ensuivirent, c'est qu'au IX^e siècle, comme au XIX^e de notre ère, ce fut la reconstitution des peuples par l'unité de race qui les provoqua. C'est dans ce courant des instincts populaires que se jetèrent les deux plus jeunes fils de Louis-le-Débonnaire, pour combattre les prétentions de leur frère aîné à l'intégralité de l'Empire, et pour amener le démembrement de l'Etat. Une incessante rivalité de prétentions et de réclamations, une immense trame de séductions ourdie par les princes pour gagner les populations à leur cause, et, du côté des vassaux, l'égoïsme liant d'innombrables trahisons les unes aux autres; tel fut l'aspect de la guerre interminable que se firent les trois frères, de cette œuvre des plus vulgaires passions, jugée cependant comme l'œuvre de la raison et de la sagesse.

La bataille de Fontanet (25 juin 841), honorée par les contemporains du titre de *Jugement de Dieu*, mit, pour le moment, un terme aux prétentions de Lothaire à la couronne impériale. Elle eut pour conséquence immédiate la défection des vassaux de l'empereur, parmi lesquels se trouvait une partie de la noblesse saxonne (1); mais une pénitence de trois jours ordonnée par le clergé, en expiation de la lutte, lui enleva toute portée militaire et donna à Lothaire le temps de

(1) Nidhard, *Hist.*, IV, 2, Pertz, II, 668.

reparaître dans l'arène avec une armée composée d'éléments tout nouveaux.

En se dérochant du champ de bataille, il s'était dirigé en toute hâte vers Aix-la-Chapelle, pour aviser aux moyens de grossir son parti et de reconquérir son prestige perdu. Abandonné, après la défaite, par la plus grande partie de ses vassaux, à l'avidité desquels ils n'avait plus rien à donner, il appela à son aide les ressentiments des populations. Il savait tout ce qu'il y avait d'exaspération dans la situation créée par Charlemagne, la haine invétérée que portaient aux seigneurs les anciens petits francs-tenanciers et les vilains qu'ils avaient opprimés et avilis, dont ils avaient ravagé les prés et les champs, pillé les troupeaux, qu'ils avaient excités les uns contre les autres du haut de leurs sièges de juges, et dont ils avaient mis à profit la détresse pour s'enrichir à leurs dépens (1). Il expédia dans l'Allemagne, la Thuringe et la Franconie, des agents chargés de promettre aux populations la suppression des impôts et des corvées avec le rétablissement des anciens droits et coutumes, si l'empereur triomphait de ses frères (2).

Son attention se porta principalement sur les Saxons. C'était chez eux que la transformation des anciens droits et coutumes s'était opérée avec le plus de violences ; c'était chez eux que vivait le plus énergiquement le souvenir de temps meilleurs et des combats soutenus pour la patrie. La population était partagée en deux fractions séparées par un abîme : les vainqueurs et les vaincus. Il n'était pas possible qu'il y eût une franche réconciliation entre les opprimés et les instruments de l'oppression, c'est-à-dire entre les restes de l'ancienne population libre et ceux qui avaient élevé leur

(1) Hinkmar dans *Belus*, II, 108.

(2) Nidhard, IV, 2.

puissance sur ses ruines, sur la destruction de la religion et de la liberté nationales, et sur la spoliation des cultivateurs. Des bienfaits si vantés du christianisme l'homme libre et le vilain ne connaissaient que la dîme et le poids des charges publiques qu'ils étaient seuls à supporter ; et ils avaient d'autant moins l'espoir d'un adoucissement de leur sort que ce joug leur était imposé au nom de la volonté divine. Ce fut dans ces dispositions d'esprit que les trouvèrent les négociateurs de Lothaire, et qu'ils leur promirent le rétablissement des anciens droits des temps païens, si ces vaillants hommes consentaient à prendre les armes pour rétablir leur prince sur le trône impérial. Ce qui donna à leurs promesses encore plus de poids, c'est que ceux qui les faisaient menaient avec eux le jeune fils de Lothaire, comme lui appelé Lothaire. Ce fut à cette même époque que parut sur les côtes de la mer du Nord le Normand Hériold, appelé le roi de la mer, et qui reçut, en qualité d'allié de l'empereur, l'investiture de l'île de Walcheren. Ce fut également à partir de cette même époque que les bandes normandes, qui ravagèrent l'empire de Charlemagne, prirent parti tantôt pour un Carlovingien et tantôt pour un autre, dans les guerres acharnées que les princes de cette famille se firent les uns aux autres.

Les choses en Saxe marchèrent très-rapidement. Rappelés à la vie par un petit-fils de Charlemagne, les Saxons rengagèrent les vieilles luttes qu'ils avaient abandonnées depuis quarante ans, et leur exemple fut suivi par les Franconiens et les Souabes. Les nouvelles institutions religieuses étaient, comme nous l'avons vu, intimement liées à celle du *séniorat* ; le coup qui frappait les premières devait nécessairement atteindre la seconde. Aussi la tournure que prirent les événements, à l'appel de Lothaire, devint promptement désastreuse. Ce grand soulèvement des Saxons fut mieux dé-

terminé que la plupart des insurrections provoquées plus tard par l'oppression et connues sous les noms de *ligue du pauvre Conrad*, de *ligue du Soulier*, etc. Le titre qu'elle adopta, celui de *ligue de Stellinga* ou *des rénovateurs, réparateurs*, indique tout de suite le but vers lequel elle tendait. Les anciens francs-tenanciers et les vilains accoururent de toutes parts, chassèrent du pays les seigneurs et avec eux le clergé, et rétablirent l'ancienne *Eva* et l'antique constitution saxonne. La rapidité avec laquelle le coup fut porté accusa dans la nouvelle ligue une organisation mieux entendue, une unité de direction plus ferme que dans les soulèvements postérieurs, ce qui, selon toute vraisemblance, doit être attribué à l'activité de Lothaire.

Si, comme on l'a présumé, l'empereur, en provoquant ce soulèvement, n'avait en vue que de séparer les armées des deux frères et d'attirer son frère Louis en Allemagne, il eut un plein succès. Pendant que, séduits par ses promesses, des troupes de paysans franconiens et souabes, et des essaims de Saxons ayant le jeune Lothaire à leur tête, passaient le Rhin, et, pleins du faux espoir d'un avenir meilleur, apportaient le secours de leurs bras à un prince dix fois parjure, Louis avait quitté le champ de bataille de Fontanet, pour aller, avec l'aide des forces de l'aristocratie, éteindre cet épouvantable incendie. Prudence de Troyes rapporte que Louis remit sous son obéissance, tant par la terreur que par la bienveillance, la plus grande partie des provinces insurgées. Quelle que soit l'exactitude du récit de l'évêque, en ce qui concerne la Franconie, la Thuringe et l'Allemanië, il est certain que la *ligue des réparateurs* se maintint si puissante contre lui et la noblesse féodale dans la province de Saxe, que Lothaire crut le moment favorable de chasser son frère de tous le pays allemand (1). Déjà il avait franchi le Rhin vers Mayence, pour

(1) Rudolf, Fuld., ann. 841, Pertz, 1, 363.

donner la main à la *Stellinga*, déjà il s'était ligué sans réserve avec elle contre l'aristocratie féodale — comme on rapporte que Charles-Quint, sur le conseil de Granvelle, aurait traité en 1525, avec les paysans contre les princes, pour s'emparer du pouvoir absolu — lorsqu'il apprit que Charles-le-Chauve, appelé par une partie des vassaux de l'empereur, avait pénétré dans les pays belges, berceau de la race carlovingienne, d'où, jusqu'alors, Lothaire avait tiré ses principales forces et où l'unité de l'Empire comptait le plus de partisans. Soit que Lothaire envisageât comme une honte et un danger d'abandonner ces provinces aux mains de Charles, soit qu'il fût sollicité par les vassaux restés fidèles à sa cause, de venir défendre leurs possessions et leurs familles, Lothaire renonça, au moment le plus décisif, à son alliance avec la *Stellinga*, et après quelques instants d'hésitation, repassa sur la rive gauche du Rhin. Il espérait surprendre Charles dans les pays belges et l'anéantir, pendant que les insurgés de Franconie et de Souabe retiendraient Louis en Allemagne. Mais Charles, à l'approche de son frère, avait reculé jusqu'à Paris. Lothaire se mit à sa poursuite. Malheureusement ses troupes s'abandonnèrent à l'indiscipline et commirent tous les excès habituels aux hordes de paysans en fureur.

Il n'entre pas dans la nature de cet exposé de suivre le va-et-vient impuissant des armées des trois frères, ni les mensonges diplomatiques, ni les ruses dont ils usèrent jusqu'à la journée de Strasbourg du 14 février 842, où Charles et Louis renouvelèrent leur alliance contre leur frère Lothaire, et donnèrent à leurs vassaux la célèbre comédie de leur union fraternelle et de leur amour de la paix. Lothaire campait alors à Sinzig, et, beaucoup trop confiant dans ses forces, s'était refusé à toute proposition d'accommodement. Lorsque la puissante armée des coalisés marcha contre lui depuis Mayence, en suivant la route de Coblenz, ses troupes se débandèrent et

s'enfuirent. On compta parmi les fuyards Otgar, archevêque de Mayence, et Hériold, le chef des Normands du Nord. L'empereur lui-même, abandonné de tous, suivi seulement de quelques fidèles, s'enfuit vers le sud de la Gaule, et le bruit courut que son intention était de renoncer complètement à tout le territoire d'en deçà des Alpes.

De Coblenz, les deux frères s'avancèrent vers Aix-la-Chapelle mis à sac, et là, oubliant le principe de l'égalité des droits à l'Empire entre eux et leur frère aîné, qu'ils avaient proclamé à Strasbourg, ils établissent un tribunal d'ecclésiastiques, dont les décisions jettent une pleine lumière sur la participation de Lothaire dans les agitations politiques et sociales des Saxons. La haine du patricien de l'ancienne Rome pour un homme de sa caste déchu et animé de sentiments plébéiens, pourrait à peine donner une juste idée de l'horreur exprimée par le clergé et la noblesse pour les relations de Lothaire avec les hommes du Nord et la *ligue des réparateurs*. C'est de ce point de vue qu'il convient de juger la procédure étrange dirigée contre lui immédiatement après le désastre de Coblenz, sur la demande de ses deux frères. Lothaire fut déclaré de par Dieu traître envers son père, traître envers ses deux frères et le peuple chrétien, auteur des calamités que l'Eglise universelle avait subies, et indigne de la couronne. Ses deux frères, proclamés plus méritants que lui, furent sommés de prendre possession de sa part de l'Empire, sous la sanction de Dieu, à la condition de continuer à marcher dans ses voies et selon sa volonté, comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Après avoir solennellement promis de vouloir faire de la loi du Très-Haut leur règle de conduite, les deux rois Charles et Louis désignèrent chacun douze plénipotentiaires, pour procéder au partage de l'Empire. Dans la répartition des provinces, les délégués se préoccupèrent plutôt des affinités et des relations des populations

entre elles, que de l'étendue et de la fertilité des territoires (1).

Il est probable que Louis profita de ce moment propice pour tâcher, par une marche rapide, d'anéantir la *Stellinga* ; mais le silence que gardent au sujet du résultat de son entreprise les chroniqueurs du temps est une preuve plus que suffisante de son insuccès. Déjà, pendant les négociations d'Aix-la-Chapelle, il s'était rendu à Cologne, y avait célébré les fêtes de Pâques, et s'était de là porté vers le Nord, où les choses allaient de mal en pis. Les Saxons, les Normands et les Slaves avaient formé alliance entre eux, probablement sous les auspices de Lothaire, et mis en péril la grande œuvre de Charlemagne ; et ce ne fut pas la faute de Louis, si la coalition n'eut pas les conséquences qu'on redoutait. Le langage très-circonspect que tient à ce sujet Nidhard (2) permet tout d'abord de présumer que l'armée de vassaux de Louis échoua devant celle des paysans saxons.

D'ailleurs son séjour en Allemagne fut de courte durée, car à peine avait-il franchi le Rhin, qu'il fut subitement rappelé en France par la nouvelle d'une soudaine invasion de Lothaire. Si nous devons nous en rapporter ici aux seuls dires des chroniqueurs, cette réapparition de Lothaire serait l'événement le plus inexplicable de toute la guerre. Lui qui venait d'être chassé de ses Etats, que nous avons vu sur le point de renoncer aux provinces d'en deçà des Alpes, et qui, abandonné de ses troupes et de ses partisans, semblait résolu à renoncer aux pays cisalpins, reparut presque aussitôt dans une attitude menaçante, à la tête d'une armée puissante et dévouée. Il adressa de hardies propositions de paix à ses frères, en leur indiquant Verdun pour lieu de rendez-vous. Louis et Charles se hâtèrent de s'y rendre pour y recevoir les

(1) Nidhard, IV, 1.

(2) IV, 2.

envoyés de Lothaire, et se déclarèrent prêts à traiter du partage de l'Empire et de la paix avec ce frère qu'ils venaient de faire déclarer de par Dieu indigne de sa part du royal héritage. Enfin, arrivés à Châlons, ils acceptèrent avec tous les signes de la satisfaction les propositions de Lothaire. Les mêmes évêques qui, cinq semaines auparavant, avaient prononcé contre lui l'anathème, se réunirent de nouveau et le relevèrent de la condamnation.

D'où vint ce brusque changement ? Sans doute le mécontentement de beaucoup de vassaux, qu'épuisait cette guerre remplie de vicissitudes, put être d'un grand poids dans la détermination de Charles et de Louis ; mais cela ne suffit pas à expliquer ni la brusque réapparition de Lothaire, ni leur condescendance quelques semaines après une victoire décisive, ni surtout le changement de conduite du clergé. Les vassaux de Lothaire qui avaient déserté sa cause pour servir celle de ses frères ne devaient-ils pas redouter ses vengeance ? Dans le camp même des coalisés, il ne manquait pas de personnages qui trouvaient excessives les concessions faites à Lothaire. Sa rentrée dans la possession de ses Etats était donc contraire à l'intérêt des vassaux autant qu'à l'ambition de Charles et de Louis. Il dut donc y avoir des motifs plus graves pour faire prévaloir la paix sur l'intérêt particulier des rois et des grands, et sur l'horreur du clergé pour l'ennemi des chrétiens et le défenseur des païens. Ces motifs impérieux, nous les trouvons dans l'attitude triomphante de la *Stellinga* et dans la redoutable activité déployée par ses alliés du Nord, qui, récemment encore, avaient exercé d'affreux ravages, pillé Hambourg, et envahi les côtes occidentales de la France, après avoir commencé par ruiner l'autorité de Louis en Allemagne, au grand effroi de la noblesse et du clergé.

Lothaire mit promptement à profit, dans son intérêt per-

sonnel, les embarras de ses adversaires, et de même qu'après la bataille de Fontanet il avait sacrifié à son égoïsme la noblesse et le clergé, de même, après la défaite de Coblenz, il sacrifia ses nouveaux alliés sans le moindre scrupule. Il envoya dire, par des messagers, qu'il était disposé à faire la paix et à entrer en négociations; il manifesta des regrets pour le mal qu'il avait fait à ses frères, et exprima le désir de se réconcilier avec le peuple chrétien, ce qui signifiait qu'il était prêt à abandonner ses alliés de la ligue et à livrer les ligueurs aux vengeances de Louis et de la noblesse.

C'est sur ces bases que les trois souverains entamèrent, dans l'île de Saône près de Mâcon, les préliminaires de la paix qui devait se conclure à Verdun. De là ils se séparèrent, et chacun d'eux utilisa les délais qui devaient s'écouler jusqu'à la conclusion du traité, de manière à répandre encore plus de lumière sur le véritable caractère de leur nouvelle alliance. Lothaire, sous prétexte d'aller jouir des plaisirs de la chasse dans les Ardennes, se rendit dans les provinces franconiennes et chassa de leurs possessions tous ceux qui, dans la dernière guerre, avaient combattu pour ses frères. Charles-le-Chauve poursuivit de sa vengeance son neveu Pépin, l'allié de son frère Lothaire, et Louis appela le ban de la noblesse Austrasienne à une nouvelle campagne contre la *Stellinga*. Il convoqua à Salz, domaine royal situé au bord de la Saale franconienne, une assemblée d'ecclésiastiques et de seigneurs laïques, à laquelle assistèrent également les fonctionnaires, les prêtres et les vassaux expulsés de Saxe, et l'on convint qu'on procéderait de concert à une razzia générale contre les paysans révoltés. Soit qu'après l'abandon de Lothaire la ligue manquât d'unité et de direction, soit que la trahison et la discorde eussent pénétré dans les rangs des ligueurs et exercé leur puissance dissolvante, toujours est-il qu'après avoir deux

fois résisté aux attaques de Louis, la ligue fut complètement dispersée (1).

Les chroniqueurs qui ont l'habitude de ne relater que ce qui leur semble digne d'attention, et qui sont imbus surtout de leur point de vue monacal, ont passé sous silence les circonstances particulières de cette mémorable lutte, comme s'il s'agissait d'une affaire ne concernant que des gens de rien. Remarquons en passant qu'il est en général très-difficile de tirer la vérité des chroniques du moyen âge, mais que, dans les événements que nous rapportons, les chroniqueurs n'avaient aucune liberté d'action. Charles-le-Chauve revoyait avec un soin vigilant les récits de Prudence de Troyes, avant d'en permettre la publication ; Rudolf de Fulda était le confident de Louis-le-Germanique, et Nidhard, dont le récit fut trouvé trop indépendant, subit des mutilations qui laissent fréquemment sa véritable pensée dans l'obscurité. Quoi qu'il en soit, les termes de profonde horreur qu'ils emploient pour qualifier l'entreprise des Saxons suffiraient seuls à nous donner la certitude que la noblesse et le clergé ne considéraient les francs-tenanciers et les paysans insurgés que comme un gouverneur romain considérait des gladiateurs en révolte. Louis, dit Nidhard, en noble homme, ramena à son obéissance, par des exécutions juridiques, les révoltés qui s'appelaient du nom de *Stellinga*. C'est en ces termes réservés qu'il caractérise l'insurrection et l'esprit dans lequel elle fut combattue et défaite. Louis n'osa être ni juste, ni prudent, tant il craignait de se brouiller avec sa puissante et vindicative noblesse. Il se souvint des cruautés commises par les ligueurs dans leurs combats, et qui n'étaient elles-mêmes que la revanche de Verden. Il parcourut les provinces saxonnes, accompagné de leurs anciens possesseurs, devenus aujourd'hui

(1) Rudolf, Fuld., ann. 842.

leurs bourreaux. Prudence rapporte que 140 chefs de l'insurrection eurent la tête tranchée et que 14 furent pendus, en vertu de sentences judiciaires ; mais il ne fait pas mention des vengeances particulières exercées, cela va de soi, par les nobles. Il ajoute que le nombre des individus auxquels on coupa les pieds ou les mains, ou à qui on creva les yeux, fut innombrable. Ils devaient servir pendant bien des années encore d'avertissement à la postérité d'avoir à se maintenir dans la soumission au nouvel ordre de choses, que cette forte race ne respectait qu'en proportion de la terreur qu'elle en avait. Les cruautés des seigneurs amenèrent encore des luttes en bataille rangée chez ces rudes campagnards, qui désespéraient de leur salut et n'attendaient plus rien de la clémence. Mais le triomphe de l'aristocratie féodale sur l'ancienne constitution du pays n'en fut pas moins définitif, et ces révoltes n'eurent d'autres résultats que de grossir le nombre des victimes et d'aggraver le sort des populations. Les vainqueurs leur appliquèrent la maxime, tant de fois répétée, « qu'on éteint le sentiment du joug par l'excès même de son poids. » Thietmar, dans sa *Chronique*, et Wippo, dans la *Biographie du pauvre Conrad*, racontent qu'avant de prêter serment au roi, la noblesse saxonne était dans l'usage de demander la confirmation de la loi de sang qui régissait les Saxons.

C'est ainsi que prit fin la *ligue de Stellinga*, qui ne fut pas, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs, l'effet de la réaction du paganisme contre le christianisme. Elle n'eut cette tendance que parce que les nouvelles conditions politiques du pays et l'établissement religieux s'appuyaient mutuellement. La ligue fut en Allemagne la première lutte d'une classe de la société contre une autre, la dernière et puissante tentative des hommes du commun contre la noblesse féodale qui absorbait tout, comme au XVI^e siècle les chevaliers

de l'empire germanique engagèrent la guerre de Sickingen contre l'aristocratie des princes.

Depuis cette époque, les grands poursuivirent sans trouble leur dessein d'accroître leur pouvoir et la grandeur de leurs maisons aux dépens des paysans. La mission des rois aurait dû être d'arrêter ce mouvement ascendant des feudataires, qui tiraient de l'oppression des campagnes et de la spoliation des petits propriétaires les forces avec lesquelles ils annihilèrent finalement la couronne elle-même. Leur intérêt se liait intimement à la prospérité des hommes du commun, et les ordonnances par lesquelles Charlemagne essaya de combattre l'oppression accusent clairement le sentiment de cette solidarité. Mais, au lieu de se maintenir dans cette voie, les petits-fils de Charlemagne, chez qui l'insouciance n'était dépassée que par l'égoïsme, et l'égoïsme que par l'étroitesse de leurs vues, ne virent que leur propre satisfaction dans l'élévation de leurs fêaux et la consolidation de leurs privilèges de caste, aux dépens de la couronne et du peuple ; ils en firent même leur œuvre de prédilection : c'est donc à juste titre qu'on a nommé Louis-le-Germanique « le vrai roi de la noblesse allemande » (1).

A ces causes : les privilèges de la noblesse et l'insécurité de toutes les conditions, vinrent se joindre les invasions des hommes du Nord, que les Carlovingiens avaient appelés dans le pays, et celles des Slaves, qui concoururent à hâter la dissolution de l'antique situation des peuples. Pendant que l'aristocratie féodale ne songeait qu'à guerroyer sous la bannière des Carlovingiens engagés les uns contre les autres dans d'incessantes luttes, le soin de défendre le territoire contre les incursions des barbares retombait presque en entier sur l'homme des champs, et la nécessité de marcher

(1) Gfroerer, *Hist. des Carlovingiens*.

était telle, qu'elle n'épargnait ni pauvres ni riches. Mais ce qu'il y a de plus affligeant à dire, c'est que les nobles, retirés à l'abri de leurs châteaux-forts, pendant que l'homme du peuple combattait pour la défense de ses foyers, ne virent dans les invasions qu'une occasion nouvelle d'augmenter l'étendue de leurs terres et le nombre de leurs serfs. Dans l'impuissance où se trouvait l'ancienne milice de repousser avec ses forces seules les barbares, ceux à qui il restait encore un morceau de terre en propre, ou bien se mirent au service de quelque grand seigneur, ou bien aliénèrent leur liberté pour avoir son appui. Ce fut le dernier mot de l'asservissement de la population.

Cependant l'histoire marche avec une logique inflexible. L'amour de la noblesse féodale pour le pillage et l'usurpation des droits d'autrui ne s'arrêta pas. Après s'être emparée des terres des francs-tenanciers et avoir détruit leur indépendance, elle s'en prit aux biens d'Eglise et exigea qu'on les lui abandonnât pour prix de ses services. C'est surtout vers le commencement du X^e siècle que le fisc, n'ayant plus rien à donner, les églises et les couvents furent dépouillés de leurs domaines dans toutes les provinces de la domination carlovingienne et particulièrement en Saxe. Beaucoup de cloîtres furent abandonnés par les religieux, brûlés et pillés. On vit dans des abbayes des abbés laïques avec leurs femmes, leurs enfants et leurs meutes de chasse. Les croix d'or des églises furent volées et leurs morceaux partagés entre les suppôts des « grands bandits et écorcheurs de vilains, » comme les appelle la Chronique de Pertz (1). C'est ainsi que s'accrurent des dépouilles des églises et de l'oppression des paysans les grandes maisons de Saxe, depuis la destruction de la *ligue de Stellinga*. Parmi ces maisons se fait remarquer celle de Tobbo, qui figurait parmi les négociateurs chargés de repré-

(1) IV, 453.

senter la noblesse féodale allemande dans le traité passé avec Lothaire (1), et qui obtint, en cette qualité, la Saxe en fief héréditaire, en attendant qu'elle mit la couronne sur sa tête.

Les mêmes chroniques signalent en même temps l'abaissement général des forces du peuple, la rapide diminution de la population, et l'abandon de la culture des champs. La viande et le froment disparaissent de la nourriture de l'homme du commun, et dans les années de disette, qui se reproduisent, au dire des chroniqueurs, à peu près de dix ans en dix ans, la nourriture du peuple se compose souvent de viande humaine et de chien, ou d'un peu de farine mêlée à de la terre glaise (2). Et au-dessus de cette misère et de cette désolation, se poursuivent les inimitiés et les entreprises des grands, sans nul souci de la situation qui est au-dessous d'eux. A cause des péchés des hommes, ajoutent les annales, le nombre des maîtres qui gouvernent maintenant l'empire de Charles s'est beaucoup accru. Avec le bien-être du peuple et l'autorité morale des cloîtres, la vie intellectuelle se meurt, si bien que même la chétive lumière que conservent encore les chroniques menace de s'éteindre. La vieille communauté d'intérêts qui existait entre tous les hommes, sans distinction de classe, se résout en un système de maîtres et de serfs qui se poursuit dans les bas fonds de l'histoire et dans un oubli sans nom, système ténébreux et profond comme la mer, rempli de situations, de douleurs et de combats qu'on ne soupçonne pas, et qui ne se révèle aux regards curieux que de temps en temps, lorsque d'effroyables convulsions le portent à la surface sous forme d'insurrections de paysans et d'esclaves, et d'où il retombe dans l'abîme où il se cache. Du sein de cette misère des masses, à laquelle on ne peut comparer que celle qui a marqué le milieu du XVII^e siècle en

(1) Gfroerer, *Hist. des Carlovingiens*.

(2) *Annal. Xantenses*, ad annos 853, 867, 869.

Allemagne, d'obscurs souvenirs de l'ancienne religion païenne surgissent, montent à la surface et s'emparent des imaginations. L'ancien mythe du déclin des dieux se mêle à l'idée chrétienne de la fin du monde après l'achèvement du millénaire de l'Empire. Déjà, dans les premières années qui suivirent l'anéantissement de la *Stellinga*, il se leva au pays des Saxons une prophétesse du nom de Thiotat qui annonça la fin prochaine de la terre et obtint la foi du peuple opprimé. La détresse du temps mêlée à l'idée religieuse conserva longtemps cette prophétie vivante dans l'imagination des hommes, jusqu'à en faire l'idée dominante de cette époque toute grosse de misère, de désespérance et du sentiment du néant des choses terrestres (1). Jamais plume ne pourra peindre les maux de la situation aussi bien que ce seul fait : que le dernier jour du monde était attendu par la foule des hommes avec un ardent désir.

(1) Annal. Fuld., ad annum 847.

UN DOCUMENT JUDICIAIRE

concernant les dégâts commis par les troupes suédoises dans le bailliage
d'Amont en Franche-Comté

PENDANT LA GUERRE DE TRENTÉ ANS.



Pendant la période française de la guerre de trente ans, Richelieu sut, après la mort de Gustave-Adolphe, tirer parti de l'armée suédoise, qui passa alors sous le commandement du duc Bernard de Saxe-Weimar, pour enlever l'Alsace à l'Empire et le comté de Bourgogne à l'Espagne. En 1636, une partie de ces troupes étrangères fut lancée sur le bailliage d'Amont, dont l'étendue correspondait à peu près au département de la Haute-Saône actuel, pour appuyer le mouvement que le prince de Condé allait tenter sur Dole et sur le sud de la province.

Un document judiciaire nous a conservé de nombreux et caractéristiques détails sur les dégâts commis alors par les soldats suédois dans la partie septentrionale de la Franche-Comté et principalement dans la vallée de la Saône supérieure. Ces contrées, qui pendant tout le cours du moyen âge avaient été un véritable champ de bataille entre la Champagne, la Lorraine et l'Alsace, provinces appartenant à trois nations différentes, furent à cette époque impitoyablement ravagées, non-seulement par les Suédois et les Français, mais aussi et peut-être davantage par les détachements espagnols et allemands envoyés pour les repousser.

Cette pièce est intitulée : « Enquête civile faite à la requête de François et de Pierre Folley, de Corre, le 19 juin 1669, par noble Claude-Etienne Tranchant, docteur ès droits, seigneur de Borey

et lieutenant local du bailliage d'Amont, contre noble Jean-Georges Aymonnet, seigneur de Contréglise, relativement à la perception des droits et revenus seigneuriaux. » Ce seigneur réclamait à François et à Pierre Foley, amodiateurs des revenus seigneuriaux, le paiement de ces revenus perçus par leur père pendant les années 1635 et 1636. Dans cette instance, les défendeurs produisirent des témoins qui vinrent attester que pendant ces deux années les maux provoqués par la peste, les courses des garnisons françaises de la frontière, l'invasion des Suédois du duc de Weimar et le passage des troupes espagnoles et allemandes allant au secours de la ville de Dole assiégée, furent si grands que la plupart des villages restèrent déserts, les terres incultes, et qu'il fut impossible de percevoir les droits et revenus seigneuriaux.

Vingt témoins furent entendus et leurs dépositions peuvent être considérées comme reproduisant un récit très-exact (puisqu'il était fait en justice et sous la foi du serment) des calamités qui affligèrent dans ces années néfastes les habitants des villages d'Ameuvelle, Vouécourt, Bousseraucourt, Montcourt, Jonvelle, Bourbévelle et Ranzevelle.

Nous allons résumer successivement leurs dépositions.

Le premier témoin, Antoine Parisot, d'Ameuvelle, rapporte que ce village, celui de Bourbévelle et le bourg de Jonvelle furent dévastés par la peste et les courses des soldats français dès l'année 1635, pendant laquelle eut lieu aussi le pillage de Jonvelle par les troupes de Batilly; — la plupart des habitants s'enfuirent tant à cause des maux ci-dessus qu'en raison des courses de la garnison française du château de Richécourt, qui faisait les hommes prisonniers et enlevait les bestiaux; — il fut lui-même obligé de se retirer tantôt dans les bois, tantôt à Jonvelle, « sans arrest fixe, comme faisoient ceux de Bourbévelle, de Ranzevelle et de Corre, qui souffroient les mêmes pilleries ensemble, les mêmes guerres et pestes; » — « on ne sçavoit quelle posture, ny que faire de son peu de

bien, car on n'osoit se produire à la campagne avec des bestiaux sans risque de les perdre et d'estre fait prisonnier ; » — quand les troupes de Lorraine allèrent au secours de la ville de Dole assiégée, elles ruinèrent sur leur passage les villages de la terre de Jonvelle et en augmentèrent la dépopulation ; — la prise dudit Jonvelle par les troupes du duc de Weimar et sa reprise par l'armée impériale amenèrent de nouveaux passages de soldats pendant lesquels il fut impossible de faire les récoltes, et, d'ailleurs, tout le foin et le grain qui avaient pu être être rentrés furent enlevés dans les granges et dans les maisons ; — aussi, dans cette année 1636, il ne put être question de payer les cens et redevances, car on ne put réellement tirer aucun profit de la culture des terres, du moins sur la frontière du comté de Bourgogne, incessamment parcourue par des hommes d'armes de toutes nations ; — au mois de septembre de la même année, les soldats impériaux du feld-maréchal Gallass, qui arrivèrent en grand nombre avec beaucoup de matériel et de chevaux, achevèrent de tout saccager ; — la désolation du pays fut telle que, parmi les paysans de cette contrée, les uns moururent de faim et de misère dans les bois, les autres de la peste dans les loges et le long des chemins ; — un grand nombre fut massacré par les soldats ennemis ou alliés ; — quant au déposant, il échappa à grand'peine à tous ces désastres et parvint à quitter le pays, où il ne revint que longtemps après.

Claude Crevoisier, d'Ameuvelle, dépose des mêmes faits : les villages de la baronnie de Jonvelle, tels que Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, commencèrent à être désertés à cause de la peste dès l'année 1635 ainsi que des troupes de Batilly qui prirent et pillèrent ledit Jonvelle, et des courses des garnisons françaises établies sur la frontière, ce qui mit obstacle à tous les travaux de la campagne ; — en 1636, « les rançons, pillages et tueries » redoublèrent dans ladite baronnie, car les soldats ennemis, sortant de Richecourt, Bourbonne,

Aigremont, Devilly et autres châteaux de France, faisaient des courses si nombreuses que chaque jour on apprenait la nouvelle de quelque massacre ou pillage ; — les habitants d'Ameuvelle ne furent pas épargnés et perdirent la plus grande partie de leurs bestiaux. A l'automne de la même année, ces maux augmentèrent encore, quand les troupes lorraines allèrent au secours de Dole en traversant la terre de Jonvelle ; — ce bourg, après avoir été pris par le duc de Weimar, fut repris par l'armée impériale ; — les villages sis à plusieurs lieues à la ronde furent alors complètement abandonnés ; — on ne songea donc nullement à faire ni les foins, ni les moissons, ni les vendanges ; — on ne pensait, en effet, qu'à sauver ses biens, et la mortalité, par suite de la guerre, de la peste et de la famine, devint excessive ; — les rares cultivateurs qui rentrèrent quelques récoltes ne purent les conserver, car à l'arrivée de l'armée de Gallass, après la levée du siège de Dole, tout ce qui restait dans les granges, les maisons et les écuries, en fait de fourrages, de grains, de vin et de bestiaux, fut enlevé par les soldats impériaux, qui se disaient pourtant alliés des Comtois et envoyés pour les défendre contre les courses des Suédois et des Français. Aussi, ajoute le déposant, « l'on auroit trouvé cela bien ridicule pour lors si quelque admodiateur ou créancier ayt prétendu de relever des cens ou rentaires dus pour ledit an trente-six, auquel généralement tout avoit été perdu et dissipé soit d'une façon ou d'une autre, par les amis ou par les ennemis, sur les champs ou à la ville, sans que l'on puisse dire que quelqu'un en ayt fait proufit, lesdites courses, passages, repassages, etc. estant de trop fort empeschement, lesdits malheurs ayant été si grands que l'on s'en ressent encore aujourd'hui. »

Pierre Perchet, de Vougécourt :

Selon ce témoin, les Français et les Suédois, après eux les gens de Son Altesse de Lorraine, les troupes du duc de Weimar et le retour des auxiliaires qui les chassèrent de

Jonvelle, enfin l'armée de Gallass qui arriva dans la même contrée au mois de septembre 1636, répandirent une telle désolation dans le pays qu'il n'y eut personne qui ne ressentit les malheurs des temps ; — Joseph Folley, père des intimes, ne put relever ce qui lui appartenait dans les revenus de la seigneurie de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, qu'il tenait en amodiation du sieur de Mailleroncourt ; il ne put même jouir de son propre bien, car il régnait un tel désordre que l'on n'entendait parler que de « tuerie, pillage et rançonnement » ; — le témoin fut fait trois fois prisonnier, et avec lui trente-cinq de ses camarades ; — le village de Corre fut pillé la veille de la Pentecôte 1636 par les Suédois, qui y arrivèrent au nombre d'environ six mille. Ils massacrèrent beaucoup d'habitants de cette localité et des villages voisins, et emmenèrent de nombreux prisonniers. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans les bois pour y vivre misérablement.

Claude Guerrin, de Vouécourt :

« Il est certain que, par suite des courses et des pestes qui s'eshaufèrent en l'année 1636, la désolation fut si grande dans la terre de Jonvelle que la majeure partie des habitants mourut, les uns de la contagion, les autres de la famine ; — il en fut tué un grand nombre, et le reste fait prisonnier ou dispersé dans les bois, ne sachant que devenir et cherchant seulement une retraite pour sauver leur vie, bien loin de songer à leurs récoltes. Ceux qui purent rentrer quelques grains ou fourrages n'en tirèrent aucun profit, car les *allées, passages et repassages* des gens de guerre furent si fréquents pendant cette année, que quand les uns sortoient les autres rentroient ; — aussi, outre la peste et les courses de Batilly, qui commencèrent en 1635, la contrée eut à supporter, en l'année suivante, le passage des Suédois, qui, après la levée du siège de Dole, mirent à feu et à sang les villages de Corre, Bourbévelle et Ranzevelle ; celui des troupes de secours de Lorraine, de l'armée du duc de Weimar, qui s'empara de

Jonvelle, et en fut chassée par les auxiliaires lorrains ; enfin des soldats impériaux de Gallass, qui, arrivés en automne, séjournèrent dans le pays une partie de l'hiver ; — il fut impossible pendant toute cette année de percevoir ni cens, ni redevances seigneuriales, ni rentaires, ni fermages. »

Jean Hoyer, de Bousseraucourt :

Le déposant se réfugia, après la prise de Corre et le massacre de la plupart des habitants dudit lieu, au château de Demangevelle, avec Joseph Folley, père des intimes, qui y mourut de la peste. Les pillages étaient si fréquents que ses bestiaux lui ayant été enlevés, il les racheta, et vingt-quatre heures après ils lui furent pris de nouveau.

Antoine Pahin, de Corre :

En 1635, la peste fit de grands ravages dans cette localité. Dans la maison voisine de la sienne, quatre personnes moururent. En 1636, les Suédois campés près de Darnay *s'espanchèrent* jusqu'à Corre, dont les habitants leur opposèrent quelque résistance ; mais ils furent, pour la plupart, tués ou faits prisonniers ; tout le bétail fut enlevé et les maisons complètement pillées ; il n'échappa aux Suédois que ce qui avait été enfoui ou caché dans les bois ; Corre resta, après ce désastre, entièrement dépeuplé ; Ormoy, Godoncourt, Vauvillers et Demangevelle éprouvèrent le même sort ; — les nouveaux passages des troupes de secours et de l'armée de Gallass vinrent encore augmenter ces calamités ; — la plupart des récoltes restèrent sur pied, et les hommes de guerre s'emparèrent du peu qu'on put rentrer ; — Bourbévelle, Ranzevelle ne furent pas épargnés, et Pierre Foley, amodiateur desdites seigneuries, réfugié avec le témoin au château de Demangevelle, y mourut de la peste vers la Saint-Martin d'hiver 1636.

Pierre Benoît, de Corre :

Après la ruine de ce village, le déposant se retira dans les bois avec quelques autres, d'où ils venaient de temps en

temps voir ce qui se passait, et n'apprenaient rien que « des misères et des désolations; » — à Corre, quatre maisons seules échappèrent à l'incendie; — l'église ne fut pas épargnée; — Bourbévelle et Ranzevelle éprouvèrent le même sort, et il fut impossible de faire aucune récolte sur le territoire de ces localités.

Nicolas Godard, de Corre :

Après l'incendie de Corre et des villages voisins, chacun, dit le témoin, se réfugia soit dans les bois, soit dans les châteaux; — à Bourbévelle, il ne demeura personne, et les vignes ne furent pas vendangées; — le déposant les traversa pour y cueillir du raisin afin de pourvoir à sa nourriture, car la famine était extrême, et on pouvait à peine ramasser quelques fruits dans les champs sans exposer sa vie; il ne resta que quatre maisons intactes au village de Corre.

Nicolas Crevoisier, de Corre :

Il essaya, dit-il, de moissonner un peu de grain, et le porta sur ses épaules dans sa grange, car ses *bêtes trahantes* lui avaient été enlevées; mais au milieu de ce travail, il fut fait prisonnier avec seize autres habitants de Corre, et contraint de payer rançon.

Gerard Marion, de Montcourt :

Les courses de l'ennemi, d'après ce témoin, ruinèrent tellement le village de Montcourt qu'il fut contraint de le quitter, y laissant son père et sa mère. Il s'enrôla dans les troupes du roi d'Espagne qui allaient au secours de la ville de Dole; — après la levée du siège de cette ville, il revint à Montcourt pour savoir ce qu'étaient devenus ses vieux parents. Il apprit qu'ils étaient morts, et trouva leur maison ruinée et leurs récoltes enlevées; aussi prit-il la résolution de quitter le pays pour aller gagner sa vie « *ès provinces étrangères*, » d'où il ne revint que longtemps après.

Françoise Bresson, de Jonvelle, demeurante à Bourbévelle :

Son mari, Jean Hugot, mourut de la peste pendant qu'ils

étaient relégués dans des baraques sises au bois de Bourbévelle, avec quelques particuliers de ce village. Puis, en l'an 1636, les maisons dudit lieu furent totalement brûlées par les soldats des différentes troupes qui y passèrent et séjournèrent; — Bourbévelle fut alors complètement abandonné; la déposante se réfugia dans la sacristie de l'église, où elle demeura seule pendant deux ans et demi; elle osait à peine en sortir pour chercher dans les champs sa misérable nourriture.

Dimanche Laillet, de Bourbévelle :

Le témoin fut contraint de servir de guide à une partie de l'armée suédoise qui venait de Lorraine, et qu'il amena jusque dans le village de Bourbévelle la semaine de la Pentecôte 1636; elle y commit « plusieurs tueries et ravages de tout ce qu'elle rencontra et n'y laissa rien, le village ayant été entièrement déserté, et n'y resta âme vivante. »

Marguerite Parisot, veuve de François Leseurt, de Bourbévelle :

Elle et son mari, par crainte de la peste et des courses des Français de la garnison du château de Richecourt, aimèrent mieux abandonner leurs récoltes dans les champs et se réfugier dans les bois du côté de Polaincourt; — elle eut la hardiesse de retourner à Bourbévelle à l'époque des vendanges pour voir ce qui s'y passait; elle récolta un peu de vin, qui lui fut immédiatement enlevé par les soldats de Gallass.

Françoise Noël, de Bourbévelle :

Le témoin se réfugia avec son mari et ses enfants dans une baraque construite dans les bois, au mois de juin 1636; — on ne put entreprendre de faire les foin ni les moissons; ils récoltèrent cependant onze « poinçons » de vin qui furent détruits dans l'incendie de leur maison; — Joseph Folley ne put rien retirer des redevances seigneuriales, ni du four banal, car on n'osait aller au bois de Mouly, qui devait servir

à le chauffer cette année, à cause des courses de la garnison du château de Richecourt.

Anne Cassiée, de Bourbévelle :

La maison qu'habitait la déposante fut atteinte de la peste, si bien que son père, sa mère, sa sœur et son beau-frère moururent ; elle se retira aux loges, où elle fit quarantaine ; survint le passage des troupes de Lorraine allant au secours de Dole, qui entraîna la ruine du pays et l'incendie du village.

Anne Savarin, de Montcourt :

Elle se retira aux loges avec son mari, qui y mourut de la peste ; le peu de grain et de foin qu'elle avait pu récolter périt dans l'incendie du village de Montcourt.

Claude Aupin, de Corre :

Le témoin ne put échapper qu'à grand'peine au massacre qui eut lieu au village de Corre la veille de la Pentecôte de l'année 1636.

Claude Perrin, de Bourbévelle :

Il habitait, en cette année 1636, avec son père et sa mère, le grangeage du baron de Richecourt, sis sur le territoire de Bourbévelle. Son père fut sabré par des cavaliers croates et resta sur le terrain avec les jambes coupées et le crâne fendu ; sa mère mourut de la peste. Le grangeage fut incendié avec les récoltes qu'il renfermait, et après tous ces malheurs, le témoin quitta le pays.

Jeanne Lamez, de Ranzevelle :

Son père mourut de la peste ; son oncle et son frère furent faits prisonniers par la garnison de Richecourt ; elle-même se réfugia au château de Demangevelle, où elle assista à la mort de Joseph Folley.

Antoine Drouhot, de Corre :

Le témoin, après la prise de Corre et le massacre de la plupart des habitants, se retira au château de Demangevelle, d'où il vit l'incendie de Bourbévelle et de Ranzevelle.

Tels sont les principaux faits mis en lumière par l'enquête que nous venons d'analyser. Ils nous ont paru mériter d'être tirés de l'oubli, car le récit sans apprêt qu'en font des témoins oculaires constitue, ce nous semble, une page vraiment curieuse et émouvante de cette terrible époque de notre histoire franc-comtoise qui porte le nom lugubre de guerre de Dix-Ans.

JULES FINOT.

Extrait des Archives de la Haute-Saône.

B. 6,144.

Enquête civile faite à la requête de François et Pierre Foley, de Corre, le 19 juin 1669, par noble Claude-Etienne Tranchant, docteur ès droits, seigneur de Borey et lieutenant local d'Amont, contre noble Jean-Georges Aymonnet, seigneur de Contréglise, relativement à la perception de droits seigneuriaux.

..... Antoine Parisot, d'Ameuvelle, premier tesmoing, aagé d'environ cinquante-huit ans, cotté, produit, juré, receu et examiné sur les cinq et sixieme articles des desfances des produisans, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 20, 21, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 53, 56, 61, 70, 71, 72, 85 et 95^e articles de leurs accordances, conclusions et additions en icelles.

Dépose que le lieu d'Ameuvelle, dont il est originel, et lequel il a habité jusque aux malheurs de l'an mil six cent trente-six, n'est distant de celui de Bourbévelle que d'un petit quart de lieue, en sorte qu'il est souvenant des désordres qui survinrent non-seulement ladite année, mais depuis la précédente, tant par les pestes qui commencèrent d'y régner que par les courses des soldats lors fréquentes, en sorte que la ville de Jonvelle, pareillement voisine, fut pillée auparavant, l'an trente-six, par les troupes de Batilly, qui firent aussy désertier la majeure part des habitants du voisinage, qui

estoyent d'ailleurs fort incommodés par la garnison françoise estant au château de Richecour, qui les faisoit prisonniers et emmenoit les bestiaux, et fust contraint ledit déposant de se retirer tantost dans les bois, tantost audit Jonvelle sans arrest fixe, comme faisoient ceux dudit Bourbévelle, de Ranzevelle et de Corre, qui soufroient les mesmes pilleries, ensemble les mesmes guerres et pestes, et que l'on ne sçavoit quelle posture tenir ny que faire de son peu de bien, car l'on osoit se produire à la campagne avec des bestiaux sans risque de les perdre et d'estre fait prisonnier quelque temps avant le siège de la ville de Dole, arrivé ledit an trente-six, par le moyen desdites courses des troupes de Lorraine, estant vray néantmoing que les villages de la terre de Jonvelle, tels que sont les susdits, furent entièrement ruinez et perduz par le passage desdittes troupes de Lorraine quand elles allèrent au secours de la ville de Dole, en sorte qu'il n'y restat que fort peu de gens, les autres estant morts et ayant habandonnez, selon qu'il est notoire; après quoy ledit Jonvelle ayant esté surprins par les troupes du duc Wuïmar (Weymar), les Impériales y retourchèrent pour le reprandre, comme firent, tellement qu'il n'y eut que passage desdittes troupes, d'où il est facile à juger que fort peu de personnes firent leur récolte, et que ceux qui voulurent s'azarder de faire du foing et de moissonner, se fust inutilement, parce que tout ce qui avoit esté relevé fust perduz dans les maisons, de manière que pendant le cours dudit an trente-six il n'y eust que désordre, et l'on ne sçauroit dire avec vérité qu'aucung village de ladite terre de Jonvelle en soit esté exempt, soit en général ou en particulier, à raison mesme qu'ils sont sur la frontière et qu'ils estoient couruz des garnisons voisines et ennemies, qui les empeschoient de jouyr de leur bien, et pour lors ne se parloit de payer ce que l'on pouvoit debvoir de censes et redevances ou choses de pareille nature à raison de la non jouissance par les violences et empesche-

mens susdits; outre plus les troupes de Gallass qui estoient en grand nombre et avec beaucoup de bagage achevèrent de perdre et saccager le peu qui restoit pendant le mois de septembre dudit an trente-six. La désolation ayant esté si grande que les uns mouraient de faim et de pauvreté, les autres tuez et massacrés par les soldats, et une partie décédée par contagion, tellement qu'il y restat peu d'habitans après les ravages de la mesme année, selon que le déposant en est très-souvenant, ayant heu de la peine d'eschapper, et voyant le mal des autres, si bien qu'il fust contraint de quitter le pays, et plus rien dict, après lecture, estant illitré. Aux interrogats respond négativement et indiscretement.

Claude Crevoisier, d'Ameuvelle, aagé d'environ soixante-deux ans, cité, produit, juré, reçu et examiné sur le contenu es mesmes articles que les précédans, second tesmoing :

Dépose que les villages despendans de la baronnie de Jonvelle, comme sont ceux de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, commencèrent d'estre désertez par la peste qui survint dèz l'an mil six cent trente-cinq, de mesme que par les troupes de Batilly, qui prindrent et pillèrent ledit Jonvelle, comme encor par les garnisons françoises et voisines à cause de la frontière, ce qui empescha le commerce et la liberté des ouvrages aux champs, mais bien plus en l'an mil six cent trente-six, que les rançons, pillages et tueries furent fréquentes en ladite terre à raison desdittes garnisons ennemies venants de Richecour, Bourbonne, Aygremont, Deuilly et autres chasteaux de France circonvoisins, tellement que l'on entendoit de jour à autre que des malheurs et pilleries, ce que le déposant sçayt fort particulièrement. D'autant que comme ceux dudit Ameuvelle, dont il est natif et y résidoit, ne furent pas espargnez, ayants perduz la majeure part de leurs bestiaux, le mal ayant esté bien plus grand audit an trente-six lorsque les troupes de Lorraine qui furent au secours de Dole et passèrent dans ledit voisinage, depuis

quoy le duc Wuimard s'emparat de la ville de Jonvelle, laquelle postérieurement fust reprise par les troupes auxiliaires, les uns et les autres ayant désertez le voisinage, spécialement les susdits villaiges distans dudit Jonvelle d'une demye-lieue, pendant quoy il n'estoit pas possible de penser à la récolte de son bien, soit pour les fenaisons, moissons ou vendanges, car l'on estoit assez empesché de sauver les personnes dont la majeure part périt et mourut ladite année de peste, de guerre et de famine dont elle fut remplie entièrement, que si quelqu'un s'exposat à recueillir quelque chose se fust en vain, parce que l'armée de Gallas arriva au mesme lieu susdit tost après la levée du siège de Dole qui escartat le reste des habitants et se servit à discrétion de tout ce qu'elle rencontra de fourage, de grain, de vin, de bestiaux, et en sorte qu'il n'y restat plus rien, et l'on auroit treuvé cela bien ridicule pour lors si quelque admodiateur ou créancier ayt prétendu de relever des censes ou rentaires dehuz pour ledit an trente-six, auquel généralement tout avoit esté perdu et dissipé soit d'une façon ou d'une autre par les amis ou par les ennemis, sur les champs ou à la ville, sans que l'on puisse dire que quelqu'un en ayt fait profit, lesdites courses, passages, repassages, etc. estant de trop fort empeschement, lesdits malheurs ayant esté si grands que l'on s'en ressent encore aujourd'hui, c'est pourquoy ledit déposant assure que fut Joseph Foley, qu'il cognoissoit très-bien, estant admodiateur des revenus de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre appartenant au sieur de Mailleroncourt, n'en peut rien relever ledit an trente-six, puisque mesme il ne pouvoit jouyr de son propre bien et que chascun estoit dispersé, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenue véritable après lecture estant illitré. Aux interrogats, négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Pierre Perchet, de Vouécourt, aagé d'environ soixante-

cinq ans, tier tesmoin, citté, produit, juré, veu et examiné comme les précédents :

Dépose que ledit Vougécourt est dépendant en partie de la baronnie de Jonvelle soubs laquelle il a tousiours esté établi et y résidoit es années mil six cent trente-cinq et trente-six, comme il fait encore, asseurant que non-seulement les pestes commencèrent d'y régner ledit an mil six cent trente-cinq, mais encore les guerres par les courses ennemies, à raison qu'ils sont frontiere et qu'il y avoit des garnisons françoises tant à Richecour qu'à Bourbonne, Aygremout et Deuilly qu'autres chasteaux et places de France avoisinant ledit Jonvelle et les villages de la terre, tels que sont ceux de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, qui estoient desia fouillés des courses et atteints de la contagion, ces deux maux ayant augmentez de tant plus et tellement crurent qu'en l'an suivant trente-six, une partie du monde mourut et l'autre restat misérable, cherchant à sauver sa vie et trouver retraite plustôt que faire valoir ses biens, en sorte que les uns faute de bestiaux à eux enlevez et les autres de crainte furent empeschez dans leurs fenaisons, moissons et vendanges en toute la contrée, et si quelqu'un s'ashardait d'y percevoir et de recueillir ses fruits, certainement il n'en vallust pas mieux à la suite, d'autant qu'il y heust divers passaiges de troupes tant de l'amy que de l'ennemi qui perdirent entièrement tout ce qu'il y avoit dans lesdits villages qui demeurèrent tous déserts. Les François et Suédois, après eux les gens de Son Altesse de Lorraine, les troupes du duc Wuimard, et le retour des auxiliaires qui chassèrent les autres de Jonvelle qu'ils avoient occupé, finalement l'armée de Gallas qui arriva au mesme quartier pendant le mois de septembre dudit an trente-six, donnèrent occasion suffisante desdites pertes et abandonnements, en sorte qu'il n'y avoit personne qui ne ressentit les malheurs de la saison, surtout fut Joseph Folley, père des produisans, que ledit déposant cognoissoit

fort bien, croyant qu'il ne peust relever ce qui lui pouvoit compéter des revenus de la seigneurie desdits Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, qu'il tenoit en admodiation du sieur de Mailleroncourt, par ledit empeschement ny mesme qu'il jouisse de son propre bien, et que s'il a relevé quelque chose des revenus, il croit aussy qu'ils ont estez perdus à cause desdits malheurs, certain que dèz le commencement dudit an mil six cent trente-six tous les quartiers furent en désordre, et l'on ne parloit que de tuerie, pillerie et ransonnement, si vray que luy qui dépose fut trois fois prisonnier, et qu'à sa compagnie il y eust de ses camarades trente-trois pour une fois et deux à une autre, mesme est-il que le village de Corre fust pillé la veille de Pentecoste dudit an trente-cinq ou trente-six par les Suédois et en nombre d'environ six mille hommes qui firent plusieurs massacres et quantité de prisonniers tant audit lieu qu'en ceux du voisinage, d'où chascun tascha de s'enfuir et de se retirer dans les bois ou autres du mieux qu'ils peurent, tant y a que le cours entier de ladite année fust remply de soldats et de désordres et insultes qui causèrent la mort de la majeure part des habitants desdits lieux avec la perte de leurs biens dans la terre dudit Jonvelle, généralement pardessus le reste de la province aux moyens susdits de la frontière et desdites garnisons, mais bien plus par lesdits passages et repassages d'armées. Aux interrogats respond négativement et indifféremment. Taxé si comme

Claude Guenin, de Vougécourt, aagé d'environ soixante-six ans, quatrième :

Dépose qu'il est autant sçavant que personne des cruantez qui accablèrent le voisinage de Jonvelle es années mil six cent trente-cinq et trente-six que la contagion infestat et que les courses ennemies qui troublèrent le repos du peuple, en sorte qu'à peine s'osoit-on exposer à la campagne, parce que aussy tost et le plus souvent es bestiaux y estoient

surpris et pris par les garnisons françaises étant à Bourbonne, Aygremont, Richecour, Deuilly et autres lieux circonvoisins, si vray que l'on ne parloit que des mauvais rencontres et accidens qui arrivoient journellement en aucuns des endrois de ladite terre de Jonvelle, dont despendent Bourbévelle, Ranzevelle, Corre, plus tost qu'en d'autres endrois de la province à cause qu'ils sont frontières ; surtout il est notoire et certain qu'à l'occasion desdites courses et pertes qui s'eschauffèrent ledit an trente-six, la désolation fust si grande esdits lieux que la majeure part des habitans moururent, les uns de peste, les autres de pauvreté et famine, une partie tuée et massacrée, le reste prisonnier escarté çà et là par les bois ne sçachant que devenir, cherchant seulement retraite pour sauver leur vie bien loing de songer à leur récolte ; que si quelqu'un l'a entrepris ce fust sans profit, parce que les allées, passages et repassages des gens de guerre furent si fréquents durant ledit an mil six cent trente-six que quand les uns sortoient les autres y rentroient, sçachant que sans faire mention des désordres causés par les troupes de Batilly et lesdites courses et pestes de l'an trente-cinq qui continuèrent avec plus de force et de vigueur, y survindrent les Suédois en nombre de cinq ou six milles, ne sçachant pourtant lesquelles [troupes], mais que ce fut après la levée du siège de Dole arrivée, y firent grande tuerie et pillage dans plusieurs villages de ladite terre, principalement à Corre, Bourbévelle et Ranzevelle, laquelle terre soubstient le passage des secours de Lorraine qui traversa ledit Bourbévelle, et par après le duc Wuimard étant emparé dudit Jonvelle, les troupes auxiliaires retournèrent le reprendre comme ils firent, enfin arriva l'armée de Gallas pendant l'hiver de l'an mil six cent trente-six, se souvenant ledit déposant qu'audît temps il y avoit des neiges, ce qui acheva de perdre et escarter tout ce qui estoit de reste dans cette contrée de

personnes et de biens, tous les villages ayantz demeurés déserts et habandonnés, c'est pourquoy l'on ne pensoit point à jouyr de son bien ny à relever les rentaires et censes qui pouvoient estre dehus à raison des mortalitez, pauvreté, abandonnement et non jouyssance si grandes qu'elles ne peurent estre conneues que par ceux qui les ont veues comme le déposant, lequel cognoissoit fut Joseph Folley, père du produisant, qui sans doute estoit bien esloigné de jouyr audit temps d'aucun revenu de la seigneurie de Bourbévelle qu'il tenoit en admodiation, ne pouvant mesme jouyr de ses propres biens à raison des malheurs susditz, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenue véritable après lecture, estant illitré. Aux interrogats respond négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Maizelin Queuney, de Corre, aagé d'environ soixante-quinze ans :

Dépose qu'il estoit domicilié à Ranzevelle es années mil six cent trente-quatre, trente-cinq et trente-six, proche Bourbévelle, et se souvient que la peste y commençat et aux villages voisins, que la ville de Jonvelle fut pillée, la contagion et les courses ennemies ayant continuez plus fortement par les garnisons de Richecour, Bourbonne, Aygremont, Deuilly et autres places de France ausquelles ledit Jonvelle est frontière, en sorte que le commerce et le labourage estoient bien chétifs, les pillages et rançonnements fréquents, de manière que les fruits de la terre furent non-seulement rares, mais de très-difficile récolte, une partie ayant demeuré sur le fond et le reste mangé et perdu par les soldats qui furent en grand nombre, sçavoir : les Suédois qui pillèrent et tuèrent plusieurs personnes, notamment au village de Corre, dont le déposant est natif, fut ce la veille de Pentecoste devant le siège de Dole, après quoy les troupes de Lorraine passèrent pour le secours et le retour d'icelles, qui reprindrent ledit Jonvelle occupé lors

par Weymard, et l'armée de Gallas qui ravagea entièrement cette contrée et n'y laissèrent rien, chacun ayant quitté et abandonné, comme fist le déposant, la maison duquel fust bruslée audit Ranzevelle, avec ce qu'elle renfermoit, les désastres ayant esté si grand en ces quartiers qu'à moins de les avoir vus on ne les sçauroit s'imaginer, bien loing de penser aux fenaisons, moissons, vendanges et autres récoltes qu'à peine pouvoit-on trouver à vivre et mettre sa personne à couvert, tellement que le déposant qui cognoissoit particulièrement fut Joseph Folley dudit Corre, père du produisant, croit qu'il lui estoit impossible de jouyr ledit an trente-six du fruit et estat de son admodiation de Bourbévelle, et membres en dépendans en aulcune manière puisqu'il ne pouvoit jouyr de son propre bien et n'y avoit plus personne dans ledit village ny aulcun meubles depuis le siège de Dole, sestant iceluy retiré au chasteau de Demangevelle, lieu voysin, où il mourut incontinant audit temps de contagion comme firent la meilleure part desdits lieux, qu'est l'entier de sa déposition. Aux interrogats répond négativement et indifféremment. Taxe six gros.

Jean Hoyer, de Bousseraucourt, aagé d'environ soixante ans :

Dépose qu'il estoit habitué au village de Ranzevelle auparavant le siège de Dole, n'estant que trop mémoratif des désastres qui désolèrent tous les lieux du voisinage, plus que le reste de la province, à raison des garnisons françoises et voisines qui estoient à Richecour, Aygremont, Deuilly, qui commencèrent de les courir lors le siège mis devant la ville de Dole en l'an mil six cent trente-six; celle de Jonvelle ayant esté pillée par les gens de Batilly et d'ailleurs estoit infectée de contagion, dont le mal, de mesme que celui desdites courses, augmenta ledit an mil six cent trente-six, que l'on ne se pouvoit mettre aux champs sans risque des personnes et des bestiaux arrestez par les ennemis, tellement

que le labourage estoit arrêté, et voudroit bien le déposant avoir jouy de ceux qui habandonnoient leurs biens, laissant les foings et les grains sur pied, car s'estant exposé de relever ce qu'il en avoit, il n'en vallut pas mieux et n'en profitat de rien, tout ayant esté perdu de mesme qu'aux villages voisins de Bourbévelle et Corre par les armées qui passèrent l'une après l'autre, les Suédois ayant commencé la veille de Pentecoste à tuer la majeure part des habitants dudit Corre qui voulurent résister et fut assiégé en retour, et de l'armée de Gallas, qui perdirent tout et bruslèrent plusieurs maisons, comme celle du déposant, en sorte que chascun fut contraint d'habandonner ainsy qu'il avoit fait avant ledit ambrusement pour se retirer au chasteau de Demangevelle, où estoit fut Joseph Foley, père du produisant, qui y mourut des pestes tost après, n'estant pas possible audit temps de relever aulcune chose de ce qui estoit dehu, puisqu'il n'y avoit plus personne, ny biens dans la campagne où les pillages avoient esté si fréquentz que les bestiaux dudit déposant ayant estez prins il s'esforçat de les rachepter et furent de nouveau enlevez vingt-quatre heures après, tellement qu'il croit, à cause de ce que dessus, que ledit fut Foley fust bien empesché de jouyr de son admodiation de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, si vray que ceulx qui avoient faulché et moissonné furent, comme le déposant, privé des fruits par lesdits soldats, selon qu'il est notoire parmi le peu de monde qui a resté, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenu véritable après lecture estant illitré. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Taxé quarante solz pour journée et despens.

Le landemain immédiatement suivant, a esté par moy, ledit sieur Tranchant commis principal avant nommé, appelé pour scribe ledit Ledoux, continué en mesme lieu secret et non suspect à l'examen des tesmoins suivants et cy-devant

produit, comme ensuit, auxquels avons formez ledit mesme interrogatz qu'aux précédentz.

Antoine Pahin, de Corre, aagé d'environ cinquante-huit ans :

Dépose qu'en vérité la peste infesta la majeure part des villages de la terre de Jonvelle, dont une partie du monde mourut spécialement audit Corre, et au voisinage de l'an mil six cent trente-cinq, mesme dans la maison de son voisin trois ou quatre personnes en descédèrent, et la sienne en fust barrée, ce qui commença d'apporter du trouble en ces quartiers l'an mil six cent trente-six, qui fust augmentée par des courses des garnisons voisines et ennemiz, spécialement celle qui estoit au chasteau de Richecour, distant seulement d'une demye-lieue de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, que lesdites contagions et courses s'eschauffèrent avec tant de désolation que la mortalité en fust très-grande, et journellement il y avoit des personnes faites prisonnières et des bestiaux perduz et enlevéz à raison de l'armée suédoise qui estoit campée aux environs de Darney en Lorraine, frontière dudit Jonvelle, et eslongnée de trois lieues au plus, si avant qu'elle s'espacha jusque audit Corre la veille de Pentecoste dudit an trente-six, que les habitans voulurent faire résistance et y furent la majeure part tuez ou faitz prisonniers, tout le bestail ayant esté emmené et les maisons entièrement pillez, ny ayant rien resté que ce qu'ils ne virent pas, en sorte que dèz lors le lieu en fust deshabité, comme fust tost après celui d'Ormoy à mesme occasion, et avant cela le village de Godoncourt, ce qui donna l'alarme à tout le voisinage, principalement que le bourg de Vauvillers fust aussy pillé et bruslé, et le village de Demangevelle ; par après arrivèrent les passages pour le secours et siège de Dole. ensemble leur retour, spécialement l'armée de Gallas, qui achevèrent de tout perdre, en sorte que chacun avoit déserté depuis le premier passage pour ledit siège, la majeure part

des fruits ayants demeurés sur pied, et ce qu'en avoit esté retiré fust perdu sans que personne en profite dans tout le voisinage, spécialement à Bourbévelle et à Ranzevelle, qui sont contiguz, et furent autant incommodéz que les autres desdites guerres et pestes, et leurs maisons en partie bruslez, tout le monde s'en estant retiré, luy déposant ayant pris son refuge au chasteau de Demangevelle, comme fist pareillement fut Joseph Foley, père des produisans, qui n'estoit pas en pouvoir de relever ce qui luy pouvoit estre dehuz par la campagne aussy désertez, personne ne jouyssant de son bien, tout ayant esté perdu comme est dict cy-dessus, et ledit fut Foley estant mort de peste audit lieu quelques tems après et avant le jour de feste Saint-Martin d'hiver dudit an mil six cent trente-six, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenu véritable après lecture, s'estant soubsigné. Aux interrogats respond négativement et indifféremment, fors qu'il est rededvable audit François Foley, co-produisant, de la somme de six francs pour vente de vin que le déposant a pris chez lui. Taxe, six gros.

Pierre Benott, de Corre, aagé d'environ soixante-deux ans :

Dépose qu'il n'y a rien de plus certain que la mortalité des personnes dans la terre de Jonvelle depuis l'an mil six cent trente-cinq, qui continua plus abondamment l'an suivant, la majeure part du monde en mourut, et d'ailleurs n'avoit pas le commerce libre à cause des garnisons françoises des frontières, spécialement celle de Richecour, distant seulement d'une demye-lieue de Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, où ils enlevoient des bestiaux et faisoient des prisonniers ; d'autre part, l'armée suédoise n'estoit éloignée que de trois lieues, campée du costel de Darney, d'où elle passa jusque audit Corre la veille de Pentecoste de l'an trente-six, où il y eust grande tuerie, beaucoup de personnes et tout le bestail emmené, en sorte que l'espouvante fust partout, notamment qu'ils en

furent autant à diverses reprises..... avant et après Vauvillers, Ormoy et Demangevelle, en toutes sortes de rigueur, jusque à brusler les maisons et emporter tout ce qu'ils trouvoient, tellement que les villages furent habandonnez, chacun ayant cherché sa retraite de son mieux, luy déposant ayant prist la sienne aux bois avec quelques autres, d'où ils venoient de temps à autres veoir ce qui se passoit et [n'apprennent] rien que des misères et des désolations, en sorte que les uns laissèrent leurs biens sur terre, et les autres qui s'exposèrent à les relever furent en partie faicts prisonniers, et toutes les récoltes perdues dans leurs maisons par divers passages qui arrivèrent et demeurèrent tout le reste de l'année avec tant de dégât que la ruine de pluspart des villages fust consommée, n'ayant resté audit Corre que quatre maisons, l'esglise mesme n'ayant esté espargnée, ceux de Bourbévelle et Ranzevelle ayant esté traitez de la mesme façon, en sorte que l'on ne peut pas dire qu'une personne ayt jouy de son bien, ou que l'ayant fait, il en ayt mieux vallu, tout ayant esté généralement perdu par les soldats et n'estoit pas possible d'en rien tirer, comme n'en pouvoit faire le père des produisans aucune chose de son admodiation desdits lieux, ne jouyssant pas de son bien propre et mourut de peste audit Demangevelle où il s'estoit retiré à l'occasion desdits malheurs, et descédé la mesme année trente-six, tost après les vendanges et avant la feste Saint-Martin d'hivers. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Taxé six gros.

Nicolas Godard, de Corre, aagé d'environ cinquante ans :

Dépose qu'il est bien souvenant des malheurs qui arrivèrent dans cette contrée, qui commencèrent par les pestes de l'an mil six cent trente-cinq, et par les courses des garnisons françoises estant à Richécour, Bourbonne, Aygremont, Deuilly et autre part, qui prenoient les bestiaux et faisoient des prisonniers de tems à autres, tellement que le peuple estoit dans les alarmes et hors de commerce quand l'armée suédoise

vint piller Corre la veille de Pentecoste de l'an trente-six, où il y eust bien des habitans de tuez et une partie emmené, le reste du bétail enlevé, comme ils practiquèrent en plusieurs autres lieux du voisinage dont les villages furent désertez ; dèz lors chacun prenant retraite aux bois ou en des chasteaux, les fruits de la terre ayant estez délaissés sur pied, et ce qui en fust relevé perdu dans les maisons sans exception, et qu'à Bourbévelle il n'y avoit demeuré personne, les vignes demeurèrent sans vendanger ; le déposant y ayant passé pour cueillir des raisins affin de s'en substantier et nourrir, la disette estant si grande que l'on ne pouvoit trouver de quoy vivre ny prendre l'hardiesse de se mettre aux champs sans exposer sa vie, tant i a que tout fut perdu dans le voisinage, et bien loing d'y rester des grains et des fourrages que les maisons furent quasy toutes bruslez, ny en ayant resté que quatre audit Corre, le passage des armées pour le siège et le secours de Dole, de mesme que leur retour n'ayant rien laissé, luy déposant estant retiré au chateau de Demangevelle, où estoit pareillement le père des produisans, lequel y mourut de peste avant le jour de feste Saint-Martin d'hiver dudit an mil six cent trente-six, qui ne tira aucune chose de son propre bien, et avoit autant de peine à subsister que les autres, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenu véritable après lecture, estant illitré. Aux interrogatz respond qu'il est parent, mais pourtant de loing, aux produisans, ne sçachant en quel degré, et qu'il doit au sieur François Foley, co-produisant, la somme de cinquante francs à rente, au surplus négativement et indifféremment. Taxé six gros.

Nicolas Crevoisier, de Corre, aagé d'environ soixante ans :

Dépose que les malheurs et pestes prindrent leur commencement dans la terre de Jouvelle en l'an mil six cent trente-cinq, que luy déposant fut atteint de contagion et eschappa la mort, que plusieurs moururent, y ayant peu de

villages circonvoisins qui n'en eust estez affligez, de mesme que des courses ennemies des chasteaux de France frontière, signamment de ceux de Richecour, qui estoient les plus proches et empeschoient la liberté de la campagne, faisant des prisonniers et emmenant des bestiaux, ce qui continua plus fortement pendant l'an mil six cent trente-six ; qu'après plusieurs infortunes, particulièrement comme il y eust un désordre général par les troupes françoises qui alloient devant Dole et ruinèrent toute ladite terre, surtout les Suédois qui firent grand desgat et furent cause que chacun abandonna, pillant et tuant comme ils firent audit Corre la propre veille de Pentecoste dudit an trente-six, ce que savait ledit déposant pour y avoir esté présent et eust peine d'eschapper avec ceux qui estoient armez, ny ayant rien resté au village, en quel quelques particuliers eurent le courage d'entreprendre les fenaisons et moissons, mais la récolte fust pour les soldats qui retournèrent du secours de Dole, en telle sorte qu'il n'y en eust pas un qui profite de son labeur, spécialement audit Corre, Bourbévelle et Ranzevelle, qui furent habandonnez et quasy entièrement bruslez, de manière que tout fut généralement perdu et y avoit grande famine et misère pour ceux qui s'estoient réfugiés dans les bois, ainsy qu'arriva à Joseph Foley, père des produisans, qui s'estoit réfugié au chasteau de Demangevelle, où il mourut la mesme année, environ la Saint-Martin d'hiver, qui avoit autant de peines à subsister que les autres, dans l'impuissance de relever aucune chose, ou bien quand il estoit recueilly, aussy tost il estoit enlevé par les soldats, en sorte qu'en cette année le tout fust en confusion, et personne n'en vallut pas mieux de ses biens ; luy déposant ayant tenté de moissonner son peu de grain et le porter sur le doz après la perte de ses bestiaux, il fust prisonnier en moissonnant son grain, conduit avec quinze ou seize qui pareillement moissonnoient qui furent contraint de payer rançon, en un mot il

n'y avoit aulcune surté, et les susdits villages furent désertez par les François pour le premier siège de Dole, que chacuns se sauoient à la desrobade, ne retournoient chez soi qu'avec peine et encouroient plusieurs amendes, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenu véritable après lecture, soubsigné. Aux interrogats respond négativement et indifféremment. Mesme taxe Jh. Crevoisier.

Gérard Marion, de Montcour, aagé d'environ cinquante-six ans :

Dépose que cognoissant les malheurs dont la terre de Jonvelle a esté affligée es années mil six cent trente-cinq et trente-six, tant par les pestes que par les courses ennemies, il prit résolution de quitter ses père et mère pour prendre parti comme il fist dans les troupes du Roy qui furent au secours de la ville de Dole, laquelle ayant esté délivrée retourna pour sçavoir ce qu'estoient devenus sesdits père et mère, il en aprist la mort incontinant et leur maison désolée dans laquelle ils avoient taschez de ramasser quelque grains et fourrages audit Montcour, qui fust aussitost dissipé par les soldats, en sorte que ledit déposant vit bien qu'il n'y avoit rien à faire ny à espérer pour luy, prenant pour ce résolution de sortir du pays pour aller gagner sa vie es provinces estrangères, notamment que leur maison avoit esté bruslé et tout ce qu'estoit dedans ainsy que la majeure part du village et des circonvoisins, spécialement ceux de Bourbévelle, Ranzevelle, Corre, qui furent traittez de la mesme facon et n'ont profité de leurs biens laditte année, bien heureux ceux qui pouvoient treuver à vivre, avant quoy il est mémoratif que la garnison de Richécour, qui est de France, distante d'une demye-lieue desdits Bourbévelle, Ranzevelle et Corre, les incommodoient fort par leurs courses et empeschoient leur labourage parce qu'ils prenoient les bestiaux. Aux interrogats respond négativement et indifféremment. Gérard Marion.

Françoise Bresson, de Jonvelle, demeurant à Bourbévelle, aagée d'environ soixante ans :

Dépose que fut Jean Hugot, son mary, mourut de peste, relégué qu'il estoit avec elle dans des baraques au bois de Bourbévelle avec quelques particuliers du mesme lieu dont la contagion avoit occasionné la retraite avec perte de quantité de personnes quelques mois avant le siège de Dole, se souvenant que quand les troupes passèrent elle restoit encore audit bois, et que tout fut perdu au village sans que l'on ayt fait aulcune récolte de foing, de grains ou de vendanges ou fort peu, et ce qui en fut recueilli fut aussy perdu par le retour des troupes après la levée dudit siège, toutes les maisons particulières ayant estez bruslez audit temps que fut l'an mil six cent trente-six, si bien que le village fut entièrement déserté, y ayant ladite déposante demeuré environ deux ans et demy seule dans la sacristie de l'église, tellement qu'il estoit impossible de se faire payer ny percevoir aulcun revenu ladite année, notamment qu'avant tout cela il y eut plusieurs courses de garnisons françoises qui avoient ja emmenées le bestail et fait plusieurs tueries, en sorte que l'on osoit aller par la campagne non pas mesme aller au bois pour cuire au fourg bannal, lequel estoit inutile, selon que la déposante en est très-certaine et l'asseure, et que pendant le cours de ladite année il ny eust que calamités et malheurs, et passages des troupes les unes sur les autres, et principalement celles de Lorraine, qu'est l'entier de sa déposition qu'elle a maintenu véritable après lecture, estant illitrée. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Sans taxe.

Dimanche Laillet, habitant de Bourbévelle, aagé d'environ soixante-dix ans :

Dépose que l'année du siège de Dole, il fut contraint de servir de guide à une partie de l'armée suédoise qui venoit de Lorraine qu'il amena jusque dans le village dudit Bour-

bévelle la sepmaine de la Pentecoste, où ils firent plusieurs tueries et ravages de tout ce qu'ils rencontrèrent, et ny lessèrent rien, le village ayant esté entièrement déserté, et n'y resta âme vivante, qu'est l'entier de sa déposition qu'il a maintenu véritable après lecture, s'estant sousigné. Aux interrogatz respondant négativement et indifféremment. Demenge Laillet. Sans taxe.

Marguerite Parisot, veuve de François Lescurt, de Bourbévelle, aagée d'environ soixante ans :

Dépose que son mary et elle ayant recogneu la contagion en trois ou quatre maisons de village et des personnes qui en mouroient, et d'ailleurs ressentant beaucoup d'incommodité de la garnison de Richecour qui les empêchoit de vacquer aux affaires de la campagne, emmenant prisonniers et saisissant les bestiaux qui se rencontroient, ils se résolurent d'abandonner le village et leurs biens sans faire aucune fenoison ny moisson, bien qu'ils en avoient notablement à relever, ayment mieux sauver leur vie, se retirant comme ils firent dans les bois du costel de Polaincourt, après quoy les troupes passèrent audit Bourbévelle pour le siège de Dole et le secour, en entre tems quelque particulier s'efforça de faire du foing et des moissons, amenant une partie à la ville à la force de bras et le reste entassé par les champs, mais au retour desdites troupes tout fut perdu entièrement, et les maisons du village bruslées avec tout ce qui estoit dedans, sauf une ou deux au-dessoubz du village qui fut habandonné longtems, ce que scayt de tant mieux la déposante en considération qu'elle eust l'hardiesse de retourner aux vendanges pour veoir ce qui passoit audit Bourbévelle, ayant treuvé quelques personnes qui comme elle avoient faits un peu de vendange, qui fust tost après perdue comme le reste sans que personne du lieu ayt mieux valu de son bien ladite année, et moururent la majeure part de pestes et de tuerie et de famine, certaine que par crainte

desdites courses et garnisons de Richecour, estant au passage du bois de Mouluy qui debvoit servir d'esfouage au fourg bannal l'on osoit pas y aller, et qu'ainsy ledit fourg demouroit vaoquanz, qu'est l'entier de sa déposition qu'elle a maintenu véritable après lecture, estant illitrée. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Françoise Noël, de Bourbévelle, aagée d'environ soixante ans :

Dépose qu'il n'y a resté audit Bourbévelle que des vieilles femmes et fort peu d'anciens habitants, estant iceux descédez pendant les malheurs des guerres et peste de l'an mil six cent trente-six, dont la déposante eschapa avec son mary et leur enfans pour s'estre retirez et fait baracque à la campagne environ deux mois de tems avant le passage des troupes de Lorraine qui alloient au secours de la ville de Dole, qui firent bien du mal en passant audit Bourbévelle, d'où chacun se retira, après quoy quelqu'un d'eux entrepris de faire moissons, mais les uns y furent arrestez et les autres perdirent ce qu'ils avoient laissez en terre sur les champs, ainsy que ce qu'ils avoient mis à couvert, aucun n'en ayant mieux valu non pas mesme de la récolte de vendanges, si vray que la déposante et son dit mary avoient ramassez jusque à unze poinçons de vin qui estoient dans leur grange qui furent consommés avec la maison et tout ce qui estoit dedans ainsy que les autres du village, à réserve d'une ou deux au dessoubs du village et ny resta personne, ny bien, soit vin, grain ou fourage pour la Saint-Martin dudit an ny jà auparavant, en telle sorte que fut Joseph Foley, que ladite déposante cognoissoit, ne peut rien du tout percevoir de son administration ladite année, non pas mesme du fourg bannal qui estoit vacquant à cause que l'on ne pouvoit aller aux bois de Mouly qui devoient servir d'esfouage crainte de la garnison de Richecour, et que le monde estoit retiré çà et là, et d'ailleurs si pauvres qu'ils n'avoient pas moyen de faire une cuitte, qu'est l'entier de sa

déposition qu'elle a maintenu véritable après lecture, estant illitrée. Aux interrogats respond négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Anne Cassié, de Bourbévelle, aagée d'environ cinquante-six ans :

Dépose que leur maison fust atteinte de peste après plusieurs autres avec grande mortalité, puisque chez eux son père et sa mère, sa sœur et le mary d'icelle en moururent, en sorte que chacun se retiroit comme elle fist aux loges estant au milieu de sa quarantaine, lorsque après lesdits décès le passage arriva des troupes de Lorraine qui traversèrent le village de Bourbévelle pour le secours de Dole, et firent bien du dégât, les f-maisons, moissons et vendanges ayant estez en partie perdu sur la terre, et ce qui en fust amené au village fust tost après perdu avec l'embraselement des maisons, n'y ayant personne qui en ay profitté, non pas mesme les deux maisons qui restèrent au bas du village avec l'église, tellement que tout fut perdu, et chacun souffrit beaucoup pendant ladite année que la majeure part du monde mourut y restant fort peu de gens de ce temps là, assurant que fut Joseph Foley, père des produisans, qui estoit admodiateur audit lieu, ne peut rien relever de son admodiation ladite année qu'elle sache, adjoutant que du vivant de sondit père la garnison de Richecour, qui estoit voisine et françoise, les empeschoit d'aller librement aux champs, emmenant les personnes et bestiaux qu'ils rencontroient, et qu'en un mot le cours de ladite année fut rempli de guerre, de peste et de famine et de mortalité, qu'est l'entier de sa déposition qu'elle a maintenu véritable après lecture. Aux interrogatz respond négativement. Mesme taxe

Anne Savarin, de Montcour, aagée d'environ cinquante-huit ans :

Dépose qu'il est notoire comme la terre de Jonvelle avant et plus que nul autre lieu de la province a esté incommodé

des guerres et pestes pendant le siège de Dole par les garnisons françoises qui estoient tant à Richecour qu'aux autres lieux frontière dont le peuple estoit tout en alarme et négligeoit le labourage, une grande partie ayant quitté, la déposante et fut son mary ayant estez contrainte de se retirer es loges dans les bois par infection de peste dont sondit mary mourut à la Magdeleine dudit an mil six cent trente-six, que les villages circonvoisins estoient en grande désolation et quasi tous habandonnez par la fuitte que les troupes françoises allant devant Dole et le secours de Lorraine leur avoient occasionnez, plusieurs néantmoins ayant taschez de relever quelque foing et partie de leur graine comme avoit fait ladite déposante, dont ils furent tous prins par le moyen du retour des troupes après la levée dudit siège dont toute ladite terre fut accablée et n'y resta rien, chacun ayant peine à vivre, la majeure part des maisons et tout ce qui estoit dedans ayant estez embrasée comme fut celle de ladite déposante audit Montcour, qui assure que dans tout le voisinage la perte fut générale de tous les biens, qu'il ny resta que pauvreté et misère avec la mort ou abandonnement des habitans dudit lieu, qu'est l'entier de sa déposition, l'ayant maintenu véritable après lecture, estant illitrée. Et respondu aux interrogatz négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Claude Aupin, de Corre, aagé d'environ soixante ans :

Dépose qu'au temps du siège de Dole les courses françoises empeschèrent la liberté du traficque et du labourage dans la campagne rièrre les villages de la terre de Jonvelle, à réserve de ceux qui avoient traittés avec la garnison françoise et encore à grand'peine et n'en firent aulcun proffit, lesquels villages sont tous frontières, sçavoir : Bourbévelle, Ranzevolle et Corre, qui d'aillieurs furent atteints de peste avec grande mortalité, qui obligèrent le monde à s'en aller aux loges et de faire retraite, les plus grands maux estant venuz par les passages des troupes de Lorraine qui allèrent au

secours de la ville de Dole, et d'ailleurs par les Suédois, qui firent grande tuerie et pillage audit Corre la veille de la Pentecoste de l'an mil six cent trente-six, dont le déposant eust peine de s'eschapper en se sauvant, tellement que le village en fust ruiné et déserté, et encore plus à retour desdittes troupes après la levée dudit siège de Dole, parce que tout ce que l'on avoit tasché de recueillir fut quasi tout perdu et y resta une partie des fruits sur la terre, en sorte qu'il n'y avoit que pauvreté et misère par tous lesdits lieux, ou il n'y resta que fort peu de maisons sans estre bruslées, d'où il est facile de juger que fut Joseph Foley, père des produisans, qui avoit perdu tous ses meubles, ne peut rien percevoir, à ce que croit ledit déposant, de son admodiation desdits lieux pour estre une chose en ce temps là quasi impossible, mesme qu'il mourut de peste audit Demangevelle tost après, qu'est l'entier. Aux interrogatz respond qu'il est parent audit produisant, mais pourtant de loing, n'ayant peu pour ce dire en quel degré, au surplus négativement et indifféremment. C. Aupin. Mesme taxe.

Claude Perrin, de Bourbévelle, aagé d'environ quarante-huit ans.

Dépose qu'environ un demy-an avant le siège de Dole, les alarmes et les courses des François, aussy bien que la peste, avoient commencés d'incommoder les villages de la terre de Jonvelle, dont la ville fust pillée un peu de temps après la levée dudit siège par Batilly, plusieurs personnes et les bestiaux, mesme ceux de la mère dudit déposant pendant ledit siège ayant esté enlevez par la garnison de Richecour, à raison de laquelle et de son voisinage l'on ne pouvoit aller prendre l'esfouage aux bois de Mouly, qui debvoient servir pour le fourg bannal dudit Bourbévelle, lequel pour ce estoit inutile et vacquant pendant ledit siège, chacun cuisoit en son particulier là où il pouvoit, les familles estant désia en désordres par la mortalité et contagion dont la mère du depo-

sant et une partie du peuple descéda, une autre s'estant retirée aux loges jusque à ce que les armées passèrent, qui ruinèrent et firent entièrement désertier les villages, estant vray que quelques particuliers retournèrent pour moissonner et vendanger, mais ce fut inutilement, parce que tost après en la mesme année les troupes retournèrent, qui firent si grand desgast qu'il ny eust que deux maisons audit Bourbévelle qui furent sauvées avec l'église, tout le reste ayant esté perdu et consommé par le feug, si bien que dans ce désastre luy déposant qui estoit jeune homme aagé d'environ quinze ou seize ans résolut de quitter le pays, comme il fist, où il ne voyoit que malheurs et misères chez soy, et presque tous les habitans tuez par les soldats ou morts de peste, son père ayant heu les bras et les jambes coupées et la teste fendue d'un coup de sabre par les Crovattes la mesme année trente-six, que luy déposant avec sa mère tenoient le grangeage du sieur baron de Richecour, rière ledit Bourbévelle, dont ils ne payèrent aucun rentaire faute de jouissance et attendu l'embrasement des fruits qu'ils avoient recueilly, estant bien souvenant d'avoir cognou et veu le père desdits produisans et admodiateur dudit Bourbévelle, lequel ne profitat de rien des revenus de sadite admodiation s'il a recueilly aulcune, qu'est l'entier de sadite déposition qu'il a maintenu véritable après lecture, estant illitré. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Mesme taxe.

Jeanne Lamez, de Ranzevelle, demeurant à Corre, aagée d'environ cinquante ans :

Dépose qu'il y avoit jà trois ans qu'elle estoit mariée et demouroit audit Ranzevelle lorsque les guerres et pestes ruynèrent le voysinage ou au temps de siège de Dole où les troupes passèrent, et le plus grand mal fust qu'ils bruslèrent toutes les maisons dudit Ranzevelle à réserve d'une ou deux seulement, son père estant mort de peste, et

furent contraints de laisser leur moissons et fenaisons aux champs, s'estant reffugiez au chasteau de Demangevelle, et avant tout cela le peuple fust fort incommodé tant par la contagion qui en avoit fait mourir plusieurs que par les courses des garnisons françoises et voisines, principalement celle de Richecour, qui avoit tué quantité de personnes et enlevé plusieurs bestiaux, en sorte que pendant tout le cours de ladite année et avant le siège dudit Dole, il n'y avoit que désastre et calamité et tout ruinée, personne n'ayant mieux vallut de son bien, les villages de Bourbévelle et Corre ayant reçu pareil traitement et désolation de la perte de leur bien et de l'incendie de leur maison avec la mort de la majeure part du monde, le reste ayant esté contraint d'habandonner, adiouttant la déposante que son oncle et un sien frère furent faits prisonniers par ladite garnison de Richecour quelque temps avant le siège de Dole, et fillut que le père d'icelle porte leur ransson tellement que chacun craignoit de se mettre aux champs, et dict encor que le fut sieur Foley, père des produisans, estoit à mesme temps au lieu de Demangevelle, où il mourust tost après de peste sans avoir peu jouyr de son bien ny rien relevé ladite année et fust en la disette comme les autres parce que lors tout estoit en ruines, qu'est l'entier de sa déposition. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment. Taxé six gros.

Antoine Drouhot, de Corre, âgé d'eviron cinquante-cinq ans :

Dépose qu'apparavant les grands malheurs leurs villages et les voisins estoient incommodéz par les courses françoises, spécialement celle de la garnison de Richecour, qui faisoit journellement des prisonniers et enlevoit leurs bestiaux, en sorte que l'on alloit pas volontiers aux champs, joint que la contagion commençoit d'infecter les maisons et empescher le commerce, mais il fust bien pis des désastres qui arrivèrent par après au temps du siège de Dole de la mesme anuée mil

six cent trente-six, que les passages et repassages des amis et ennemis ruinèrent tout et firent désertir les villages, et comme ceux dudit Corre voulurent tenir bon, la majeure part des habitans fut tuée et ne laissèrent d'estre pillés la veille de Pentecoste de la mesme année, nonobstant quoy quelques particuliers s'esforçoient de faire un peu de moisson et de vendanges sans ayde de bestiaux, portant sur leur doz, mais tout fut perdu et enlevé par les soldats au retour dudit siège de Dole, que les maisons furent quasi toutes bruslées, et mesme qu'à Bourbévelle, Ranzevelle, ayant le déposant bien cogneu le père des produisans retiré qu'il estoit lors avec luy au chasteau de Demangevelle, où il mourut de peste incontinant la mesme desdites guerres, et y avoit grande compassion et misère à ceux qui restoient, qu'est, etc. Aux interrogatz respond négativement et indifféremment.

A. Drouhot. Taxé six groz.....
.....

DOCUMENTS

CONSERVÉS AUX ARCHIVES DE LA HAUTE-SAÔNE

concernant Hélyse de Joinville, dame de Faucogney, vicomtesse de Vesoul,
sœur de Jean de Joinville, sénéchal de Champagne et historien de
Saint-Louis.

(1264-1312.)



La famille de Joinville, qui doit son illustration encore plus à la plume du sénéchal de Champagne qu'au rôle important joué par plusieurs de ses membres dans les événements du XIII^e siècle, peut, par suite de ses alliances, être comptée au nombre des maisons franc-comtoises.

Simon de Joinville, en effet, le père de l'immortel historien de Saint-Louis, avait épousé Béatrix, fille du comte de Bourgogne Etienne III. Ce mariage eut lieu probablement après la guerre de 1225-1227, dans laquelle Simon de Joinville, Henri de Vienne, Josserand de Brancion, Hugues de Fouvent, Ponce de Cicon et d'autres seigneurs comtois ou lorrains n'avaient pas hésité à soutenir Etienne III contre le comte de Champagne Thibaud VI, celui de Bar Henri II, et le duc de Bourgogne Othon.

De son union avec Béatrix de Bourgogne, Simon eut, outre le fameux sénéchal de Champagne que nous voyons figurer à la fin du XIII^e siècle dans le dénombrement des vassaux du comte de Bourgogne Othon IV, pour le fief de Rupt en Champagne, une fille Hélyse, qui fut mariée à Jean I^{er}, sire de Faucogney.

La famille de Faucogney pouvait être considérée à bon

droit, au XIII^e siècle, comme une des plus nobles et des plus puissantes du comté de Bourgogne. Elle remontait au commencement du XI^e siècle. Gislebert, seigneur de Faucogney, vivait sous Otte-Guillaume, et en 1019, dans une chartre de ce prince où il figure comme témoin, il est qualifié de vicomte de Vesoul (Gollut, note de M. Duvernoy, p. 1795). Il est probable que pendant l'anarchie qui régna dans la Bourgogne Cisjurane sous le dernier roi d'Arles Rodolphe III, Gislebert avait agrandi les bénéfices que ses ancêtres possédaient alors sur le versant des Vosges, aux dépens des propriétés de l'abbaye de Luxeuil, à laquelle un diplôme de Charlemagne, il est vrai, d'une authenticité douteuse, accorde presque toute l'étendue du territoire appelé « Comté de Port. » La vicomté de Vesoul, d'abord simple démembrement de ce comté, finit par en occuper toutes les limites, et l'officier héréditaire placé à sa tête devint le seigneur le plus considérable de toute la partie septentrionale du comté de Bourgogne. Ainsi se fonda la puissance de la maison de Faucogney, qui prit rang immédiatement après celle de nos comtes.

Le petit-fils de ce premier seigneur de Faucogney, appelé, comme son aïeul, Gislebert, fonda en 1092 le prieuré du Marteroy, sur le versant nord-est de la colline de Vesoul, et son arrière-petit-fils Aimé établit, en 1133, l'ordre de Cîteaux à Bithaine.

Rien donc d'étonnant à ce que le représentant de cette antique race, au XIII^e siècle, ait épousé Hélyuse de Joinville, de non moins noble lignée. Cette dernière devait continuer pieusement les traditions de munificence à l'égard des établissements religieux qu'elle avait trouvées chez les Faucogney.

La Franche-Comté n'avait pas encore de couvent de femmes du nouvel ordre que Sainte-Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, venait d'instituer et d'établir dans la maison de Longchamps près de Paris. Ces religieuses, qu'on appelait

alors Cordelières et sœurs de Sainte-Claire, devinrent plus tard les Urbanistes, dont la règle fut adoptée par la plupart des chapitres nobles du royaume. Hélyuse de Joinville résolut de doter la province d'un monastère de ce genre. Non loin de son château de Vesoul, et à proximité de celui de Chariez, s'élevait le village de Montigny, qui lui parut propice pour cet établissement. Les actes conservés aux archives de la Haute-Saône retracent fidèlement les origines de cette fondation.

Au mois de février 1265 (nouv. style), nous voyons déjà la vicomtesse de Vesoul acheter de Mathieu, fils de Clémencet de Saint-Loup, la portion du meix Bonvallet qui lui appartient à Montigny. Un meix était jadis, en Franche-Comté, l'habitation du cultivateur, avec ses jardins, vergers, dépendances, et généralement autant de terre qu'il en fallait pour l'occuper et le nourrir ainsi que sa famille. En achetant cette portion de meix, il est probable qu'Hélyuse de Joinville prévoyait déjà l'usage qu'elle ferait de cette propriété.

Quatorze ans plus tard, au mois d'octobre 1280, on lui voit faire une acquisition beaucoup plus importante. Jean de Vy, écuyer, et Jacqueline sa femme, lui vendent tout ce qui peut leur appartenir sur le territoire de Montigny, en hommes, en terres, en prés, en bois, en eaux (étangs), en dîmes, en rentes, en cens et en justices. Ce fief considérable fut cédé pour le prix de 25 livres estevenans.

Enfin, cinq ans après (janvier 1286, nouv. style) eut lieu la fondation du monastère de Sainte-Claire à Montigny. Hélyuse de Joinville avait pu sans doute apprécier tous les avantages qu'offraient aux jeunes filles nobles les maisons de cet ordre, et son frère, le sénéchal de Champagne, n'avait pas manqué sans doute de lui parler souvent d'Isabelle de France et de Longchamps, qui devint alors le type d'un grand nombre de couvents de femmes. En conséquence, elle

donna « à la religion des serours de Sainte-Claire » le champ appelé « Champ-de-Blacon, » pour y construire une chapelle et une maison d'habitation, avec tous ses droits sur les dîmes de Montigny, Chavigny, Monsote et de la Grange-du-Bois, deux fauchées de pré, le four banal de Montigny, l'affouage et le droit de pacage dans les bois, tels qu'en jouissent les habitants dudit lieu, sous la seule condition que ces biens ne pourront être aliénés, et que si, par malheur, les religieuses quittaient Montigny, ils reviendraient alors à ses héritiers légitimes, qui devraient en disposer pour de nouvelles fondations religieuses.

Cette charte de donation fut revêtue du sceau d'Héluyse et de ceux de ses enfants Thiébaut, abbé de Luxeuil, Aimé, chevalier, seigneur de Faucogney, Joffroy, chevalier, seigneur de Saint-Loup, Henri de Faucogney, archidiacre de Ligney au diocèse de Toul. Il ne reste plus, malheureusement, que des fragments de ces sceaux. Un an après, cette fondation était confirmée par le comte de Bourgogne Othon IV.

En 1299, une quittance donnée par Jean de Faucogney, petit-fils d'Héluyse de Joinville, à Thiébaut, son oncle, abbé de Luxeuil, de la somme de 460 livres tournois, sur le capital plus considérable qui lui était dû par l'abbaye de Luxeuil, nous apprend que ces 460 livres représentaient le prix de la vente de la seigneurie de Montigny. La dame dudit lieu, dans son inépuisable charité, avait été obligée d'aliéner cette seigneurie afin de pouvoir couvrir les dépenses nécessitées par les fondations pieuses qu'elle avait déjà faites ou qu'elle se proposait de faire. Toutefois, quoique en ayant perdu la plus grande partie du domaine utile, elle conserva encore le titre de dame de Montigny; car, en 1302, elle prend encore cette qualité dans la donation qu'elle fit à l'abbaye d'Hérival (arrondissement de Remiremont, département des Vosges), de l'hôpital Saint-Nicolas de Saint-Loup, de ses dépendances, et d'une rente annuelle de 15 livres tournois assignée sur

les revenus du four banal de Saint-Loap. Cet hôpital avait été précédemment établi par elle, et sentant sans doute que Page ne lui permettait plus de s'occuper activement de son administration, elle tint à le céder aux religieux d'Hérival, sous la seule condition que leur prieur célébrerait solennellement son anniversaire en leur église, qu'il entretiendrait ledit hôpital en bon état, et qu'il y placerait un *prudhomme* pour le diriger.

Dans ses testaments, Hélyse de Joinville ne devait pas oublier le monastère de Montigny. Par son testament de 1309, elle lui légua les deux tiers de ses créances, réservant l'autre tiers à ses exécuteurs testamentaires, à la charge par eux d'éteindre ses dettes. Enfin, par un codicille de 1312, elle ajouta à toutes ses libéralités le don de la maison qu'elle avait fait bâtir sous le « moustier » pour servir au logement du chapelain des religieuses et des frères cordeliers et prêcheurs de passage à Montigny.

Elle mourut quelques mois après, et fut inhumée dans la chapelle du monastère qu'elle avait si libéralement fondé et doté. Sa pierre tombale s'y voit encore avec celle de son petit-fils Aimé de Faucogney (1).

(1) M. Dodelier a donné, dans les *Mémoires de la Commission d'archéologie de la Haute-Saône* (tome I, p. 39), des dessins très-exacts de ces deux tombeaux, qu'il a fait précéder de la description suivante :

« Ce sont, dit-il, dans la chapelle de l'abbaye de Montigny-les-Vesoul, du côté de l'Evangile, et gravée en traits creux, sur une dalle qui ne mesure pas moins de 2^m70 de longueur sur 1^m35 de large, la figure d'un sire de Faucogney, armé de pied en cap, et dans une attitude noble et résolue. Au-dessus de sa tête, deux anges thuriféraires brûlent de l'encens; ses pieds reposent sur deux lions accroupis, symbole de force et de vertu guerrières. On remarquera une nouveauté dans le costume militaire : c'est la mode des armures en fer battu, qui commence par l'usage des grevières de plates dont les jambes du chevalier sont garnies. En bordure de cette tombe, on lit l'inscription suivante : CI-GIST MESSIRES HAYMES DE FAUCOIGNEY, CHEVALIERS DE GRANT PROVÈCE AN SA VIE, Q'U'

De son mariage avec Jean I^{er} de Faucogney, Hélyuse de Joinville eut plusieurs enfants ; les titres nous ont conservé les noms de quatre d'entre eux : Jean II, Thiébaut, abbé de Luxeuil ; Aimé, chevalier, seigneur de Faucogney ; Jeoffroy, chevalier, seigneur de Saint-Loup ; Henri, archidiacre de Ligney au diocèse de Toul. Jean II était déjà mort en 1299, laissant un fils qui porta le même prénom que son père et son aïeul. Ce fut ce Jean III, et non son père, comme l'ont prétendu quelques auteurs, qui épousa Isabelle de France, fille du roi Philippe-le-Long et veuve du dauphin de Viennois.

Ainsi, Hélyuse de Joinville put voir son petit-fils uni à l'arrière petite-fille de Saint-Louis, l'ami de son frère Jean de Joinville. Ce dernier, d'ailleurs, vivait encore à cette époque, et rien ne nous dit que ce ne fut pas lui qui négocia le mariage qui devait allier son petit-neveu à la maison capétienne.

TRESPASSIT L'AN DE GRACE MCCCXXXIII, LOU JOUR DE LA CONCEPTION NOSTRE-DAME. PRIEZ DIEU POR LI QUI LI FACE MERCI. AMEN †. Du côté de l'épître est couchée la figure de noble damoiselle Eloyse de Joinville, dame de Faucogney, fondatrice de l'abbaye des dames de Montigny, dont elle porte le costume religieux. Ses mains sont jointes, ses yeux sont abaissés ; elle prie, et l'un de ses petits chiens favoris, se dressant à ses pieds, essaie en vain d'appeler sur lui l'attention de sa noble maîtresse. Au-dessus de sa tête, monte au Ciel l'image toujours jeune de son âme immortelle. La dalle sur laquelle ce dessin est gravé, au simple trait, a une longueur de 2^m35, et une largeur de 1^m10. Dans le champ de la bordure on lit : CI-GIST NOBLE DAME HÉLOYS DE JAINVILLE, DAME DE FAUCOIGNEY QUI FONDAY CESTE MAISON SUS SON HÉRITAIGE, ET TRESPASSA L'AN DE NOSTRE-SIGNOUR MCCCXII, LE. PROYEZ POR L'ASME DE LI †. •

Sur un sceau appendu à une donation faite par Hélyuse de Joinville à l'abbaye Saint-Paul de Besançon, elle est représentée les mains jointes, à genoux, en robe flottante, et recevant la bénédiction que lui donne une main sortant d'un nuage. De chaque côté se trouve une fleur de lis (*Mém. de la Commission d'archéologie*. t. I, communication de M. Ed. Clerc).

Jean III et Isabelle de France n'eurent qu'un fils, Henri de Faucogney, qui épousa en 1347 Jeanne de Blamont. Leurs trois filles furent mariées, Jeanne à Jean de Neufchâtel, N° à Georges de la Trémouille, seigneur de Jonvelle, et N° à un seigneur de la maison de Grammont, à qui elle apporta en dot la terre de Melisey. Ainsi finit la branche aînée de l'illustre famille de Faucogney. Henri de Faucogney, outre ses trois filles, eut un fils naturel, Henri Lepeut, de Rupt, « qualifié d'écuyer et jadis bastard de Faucogney » dans un titre de 1455 [Archives de la Haute-Saône, série G (clergé séculier), familiarité de l'église Saint-Georges de Faucogney], où est aussi mentionnée sa fille Jehanne de Faucogney, mariée à Guillaume de Gilley, seigneur de Pontcey.

Jeoffroy, seigneur de Saint-Loup, troisième fils d'Héluyse de Joinville, que l'on voit déjà ainsi qualifié en 1286, fut l'auteur d'une branche cadette de la maison de Faucogney qui s'éteignit au commencement du XVI^e siècle en la personne de Louis de Saint-Loup, qui épousa Elisabeth de Mandre, dont il n'eut que deux filles.

JULES FINOT.

I.

Archives de la Haute-Saône.

H. 894.

Acquisition par Hélyse de Joinville du meix Bonvallet à Montigny, sur Mathieu, fils de Clémencet de Saint-Loup (1264).

Je Mathiez, filz Clémencet de Seint-Louf, et je Damate, fame a dit Mathiel, faisons savoir à touz ces qui varront et orront ces presantes lattres que nos avons quité et outroié teil droit et teil raison que nos aviens ou deviens avoir ou meix Bonvallet, de Montaigney, et as apertenances à noble dame Heluix, dame de Faucoigneix, et à ses hoirs, en teil menière quele assis au nos et à nos hoirs chascun au doze émines de soile ou molin Chapusat, de Seint-Louf, appaier à la Seint-Martin, et se per aventure li devandiz molins defailloit nos lou panriens as molins de Seint-Louf quelque part qu'il fussent et nos et nostre hoir. Et ceste assise ait été faite à nos et à noz hoirs par lo los Aymonnin son ainsné fil. Et pour ce que ce soit créable chose et estable, nos avons fait sceler ces presantes lattres dou seal de religious home Henri, priour de Fluyrey, et dou seal mon seignour Raoul, curé de Seint-Louf. Ce fu fait quant li miliaires corroit par mil et dous cans et sexante et quatre ans ou mois de feuvyer.

II.

H. 894.

Acquisition par Hélyse de Joinville, dame de Vesoul, sur Jehan de Vy, écuyer, et Jacquette, sa femme, de tout ce qu'ils avaient et possédaient à Montigny (1280).

Je Jehans de Vyl, escuiers, et je Jaquate, sa femme, facons savoir à toz ces qui verront et orront ces présentes lattes, que nos avons vendu et quitey en herectaige permeignablement à noble dame Eluix, vicontesse de Vesoul, et à ses hoirs, le tot quant que nos avons et poons et devons avoir à Montaigney et ou finaige de Montaigney, en homes, en terres, en preyz, en boix, en ea, en deimes, en rantes, en censes, en justisses et en totes atres choses, le tot sanz riens oster por vint et cinc livres de bons estevenans, les quels nos avons au et receu de la dicte Eluix en bons deniers numbrez et nos en tenons por bien païé. Et de ceste vendue nos desvetons nos et nos hoirs du tot, et ladicte Eluix et ses hoirs en envestons nos et metons en corporal possession dou tot entierement. Et por ceste vendue garantir appaisier et defendre à ladicte Eluix et à ses hoirs en toz leus, et encontre totes genz nos enliions nos et toz nos biens moubles et hérictaige en la cort et en la juridicion dou contey de Borgogne, et volons et comandons que nuns ne puisse aler contre ceste vendue forsque par lattes faites contre ces présentes lattes salées dou seel de ladite cort. En tesmoignaige de laquel chose nos avons fait matre en ces présentes lattes le seel de la cort dou contey de Borgogne en Vesoul. Ce fu fait l'an Nostre Signour mil dous cenx octante, le vanredi du jor la feste Saint-Luc évangeliste.

III.

H. 888.

Charte d'Héluyse, vicomtesse de Vesoul, portant fondation du monastère de Montigny (1285, janvier ; 1286, nouv. style).

Je Heluis, vicontasse de Vesoul, faiz savoir à tous ces qui verront et orront ces présentes lattres que je hai doné an amorne en lonour de Deu et de sa douce mère, et de mon seignour Saint-Jacque et mon seignour Saint-François, et de madame Sainte-Clère et de touz sainz et de toutes saintes à la religion des serours de Sainte-Clère por larme de moi et de mon seignour Jehan, mon mari, qui fut sires de Facoigney, et de noz anfanz et de noz ancessours, lou champ que l'on dit Champ-de-Blacon, pour édifier chapele et maison soffisant pour un covent des serours de Sainte-Clère, et se ai assigné et doné permeignablement lou devant dit champ, ensemble tel raison que je avois as dymes de Monteigney, de Chaveigney et de Monsote et de la Grange dou Bois, ausi bien les dymes de ma demouence come des autres terres et dues facées de pré, c'est à savoir lou pré que lon dit lou Pré-Bernart-la-Corne. Et se leur ai ausi doné lou four bannal de Monteigney, en tel menière que je ne autres ne peut faire autre four en la devant dite vile fuer que lou four de mon hostel pour cuire por moi et por mes meignies et por ces qui sont à la livreson de mon hostel, et en tel menière que li home de la vile ne doivent ne puent cuire à autre four, mais que à celui four bannal devant dit. Et lour ai ausi doné lo foaige as bois de Monteigney, par ainsi que, li home de Monteigney en usent, et lour ai ausi doné lasuaire as pastures de Monteigney por toutes lour bestes, lesquex li pasturoz de la vile doit mener ausi come celes de la vile. Et toutes ces choses

lour doi je loiament garantir, apaisier et deffandre envers toute genz à touzjour mais. Et pour cou garantyr et tenir plus farmement en auloys je moi et mon herietaige et mes moubles et mes hoirs, li quel vorront tenir mon herietaige après de moi. Et ces choses devant dites lour ai je doné par tel condition que eles ne puent vendre ne engaigier ces choses, ne tenir dois autre part. Et se ales pour aucune deffaute ou par lour voluté se départoient dou leu de Montaigney, cou que dex ne vuelle toutes ces choses reviennent à moi et à mes hoirs por doner por Deu et pour matre ou service Nostre Seignour. Et pour cou que ceste chose soit ferme et estable permeignablement j'ai mis mon seel en ces presantes lattres, ansamble les seaus de mes très-chiers anfanz, c'est à savoir : Tyebat, par la grace de Deu, abbé de Lixuy ; Haime, chevalier, seignour de Facoigney ; [Joffroy], chevalier, seigneur de Saint-Louf ; Henri de Facoigney, arcediacre de Liegney en l'église de Toul. Et nos Tyebat par la grace de Deu abbés de [Lixuy], Haimés, seigneur de Facoigney, Joffoy, sire de Saint-Louf, Henri de Facoigney, arcediacre de Liegney, à la proière et à la requeste de nostre [chiere] mère et dame, avons mis noz seaus en ces présantes lattres que furent faites l'an de grace mil dou cenx quatre-vinz [et cin]c ou mois de janvier.

(Fragments du sceau pendant d'Héluyse de Joinville, dame de Vesoul ; sceau de Thiébaut de Faucogney, abbé de Luxeuil.)

IV.

H. 888.

Confirmation des donations faites par Héluyse de Joinville à l'abbaye Sainte-Claire de Montigny, par le comte de Bourgogne Othon IV (1287, nouv. style).

Nos Othes, cuens palatin de Bourgogne, et sire de Salins

facons savoir à tous ces qui verront et orront ces présentes lettres que nos loons, ouctroyons et confermons l'armone que nostre amée tante Héluis, vicontesse, hay fait as seurs de l'ordre de Sainte-Clère en la ville et ou finaige de Montaigney devant Vezoul, c'est à sçavoir : le champs que l'on dict Champs-de-Blacon, et telle raison comme elle avoit az deimes de Monteigney, de Chanceveigney et de Monsote et de la Grangedou-Boys, aussi bien de sa demoure comme de ses autres terres, et doues fauchées de prels qu'on dit Prels-Bonart-la-Corne, et lou four banal de la laditte ville de Monteigney et lou fouaige az bois de Monteigny et le usuaire az pastures dudit Monteigney aussi comme cil de la ville en usent, et volons cest lou et ouctroy et conformement soit ferme et estables permanablement. En tesmoignaige de laquelle chose nous avons fait metre nostre seal pendant à ces présentes lettres à la requeste et à la prière de nostre amée tante Héluis, vicontesse de Vesoul davanditte, lesquels lettres furent faittes en l'an de grace mil doues cent quatre-vingt et six ou mois de janvier. — Collationné à l'original par moy soubsignés greffier en la cour des comptes, domaines, aides et finances du comté de Bourgogne séante à Dole. — Perrot.

V.

H. 888.

Quittance donnée par Jehan de Fauconney à Thiébaut son oncle, abbé de Luxeuil, de la somme de 460 livres tournois sur la somme qui lui est due par l'abbaye, lesquelles 460 livres sa grand-mère Hélyse de Joinville lui a ordonné de payer audit Thiébaut à cause de l'acquisition de Montigny (1299).

Je Jehans, sires de Fauconney, chevaliers, faiz savoir à touz que comme je fusse tenuz en la main de ma chièrre et

bien amée dame ma grant mère ma dame Hélyys de Joinville, vicontasse de Vesoul, en la somme de quarante et huyt ~~ceuz~~ livres et quarante livres de petiz tornois, por la cause de la vendue de sa vile de Montaigney, laquelle ele at vendue à moi, por moi et por mes hoirs permeignablement en heretaige, de laquelle some d'argent ele mat comandé, volu et ordene que je face paiement en la main de mon chier et bien amé oncle dom Thiébat, abbe de Lixuy, en nom de ley et por ley de quatre ~~ceuz~~ et sexante livres de petiz tornois, tant moins de la some des quarante et huit ~~ceuz~~ et quarante livres desus dites, je di et requerrois par la tenour de ces présentes latres que por faire gre et paement a dit abbe mon oncle de la some des quatre ~~ceuz~~ et sexante livres desudites, et je li ai aquité et quitois à lui et à covent et à l'église de Lixuy quatre ~~ceuz~~ et sexante livres de la some d'argent por laquelle il m'ont obligié et mis en gaige lour viles de Baudoncourt, de Huyns, de Veler et de Vaixoncourt, rabatu pardevant cou que mes genz en ont recehu et levey en non de moi selonc cou que bons compes apporterai. Et ceste chouse promat je et ai promis assevir et porsougre bien et léalement par ma foy donées corporelement sans aler encontre par moi ne par autrui en apert ne en recale. Et por cou que cou soit chouse plus certaine et plus ferme, je Jehans sires de Faucoigney desusdiz ai mis mon sael en ces présentes latres et ai prié et requis à mon chier oncle Henri, tressorier de Besençon, que il mate son sael en ces présentes latres avec lou mien sael en signe de vérité, et je Henris, tressoriers de Besençon, desusdiz à la prière et à la requeste doudit Jehan, seignour de Faucoigney, mon nevou, ai mis mon sael en ces présentes latres avec lou sien sael en signe de vérité, qui furent faites et donées l'an Nostre Seignour mil douz ~~ceuz~~ nonante et neuf ou moys de joynnat.

VI.

H. 953.

Donation par Héluysse de Joinville à l'abbaye d'Hérival de l'hôpital Saint-Nicolas de Saint-Loup (24 avril 1301).

Je Heyluix de Jeinvile, dame de Montaigney davant Vesoul, faiz savoir ai touz ceaz qui werront et orront ces presentes lettres que je pour lou remeide de larme de moi et de signour Jehan, jai signour de Ffaucoigneix, mon mari, qui fui et de nos anfans qui sont trespassei de cest siècle et de nos ancesours et de nos bienfaitours, ai donei et outroyé doing et outroi en amozne perpetuel ai dei et ai nostre dame et ez freres de la maison d'Yrevals qui ores sont et qui après seront léans ai touz jours maix l'ospital de Saint-Nycolas de Saint-Louf et toutes les apertenances doudit hospital, et quinze livres de tornoix qui sont assignées ai panre chescun an au four bannal de Saint-Louf, pour loudit hospital maintenir ai touz jours, louquel hospital je ai fait et estaubli par lou loz de mes anfans, c'est ai savoir de signour Haymon, jai signour de Ffaucoingneix et dou signour Joffroi, jai signour de Saint-Louf, cui deux absoille et par lou grei et outroi de noble baron mon signour Thiébaut, jai conte de Bar, qui fui donc deus ait lasme, de cui fié ces choses estoient et ce s. . . . qu i li dis hospitals, et ses apertenances sont fondei. Et estaubli, et les dites quinze livres que permanablement doivent estre prises chescun an es issues et en la waillance doudit four bannal de Saint-Louf, mont rendu et restournei mi davandit anfant pour cause de restitution de Freteigney de lez La Charité, qu'estoit de mon mariaige et la tenois d'aluef (aleu) comme mon leal heritaige, laquele Freteigney mez sires Jehans mez maris jai sires de Faucoingneix et de Saint-Louf,

peres ai mesdiz anfans, vendai ai son vivant ai ceas de La Charitei, et ceste avantdite restitution m'ont fait mi dit anfant [tant] moinx de la vandue de Freteigeny contre li assise de l'ospital et les quinze livres de revalent qui sont assises sus loudit four bannal de Saint-Louf. Et porvu ceste amozne li prieur et li freres d'Yrewals doient ai tousjours maix faire nostre anniversaire en lour église sollempnement chescun an et doient loudit hospital maintenir en boin estat et léans mettre un proudomme... pour habiter... l... trei doudit hospital et pour maintenir hospitei defendre leiz et d'attres choses nécessaires selon la facultei de la maison. En tesmoin-gnaige de laquel choze pour ce qu'ele soit créable et vaille perpétuellement senz rappel, ai je lou priour et les freres desusdits mix en possession corporel doudit hospital des apertences et des quinze livrées de terre desusdites et wel que dez ores il en soient tenant et les en ai ensaisi de ma certaine science par ces présentes lettres ezqueles j'ai fait mettre mon grant seel pendant, et lour ai doné pour mémoire perpetuel en signe de veritei. Ce fut fait l'an que li miliaires corroit par mil troix cenx et un, ou moix d'avry lou juedi après la feste Saint-Georges.

VII.

H. 894.

Codicille par lequel Héluyse de Joinville donne les deux tiers de ses créances aux sœurs Cordelières de Montigny, et l'autre tiers à son exécuteur testamentaire pour payer ses dettes (1309).

Je Heluys de Jenville, vicontesse de Vesoul, jaidis dame de Facaigneys, faz savoir à touz que je en ma bone santei en mon bon memoire de ma propre voluntei ai ordenei et devisei ai volu et vuil et conviant que les debtes con me

doit et mes moubles touz ou que il soient con en paioit mes amones et amplisse ce que mes testament roquier et devise lisant, ainsi come mui assecutour fairont et varront que miuz varrai. Ce fait et emplī ai je ordenei et devisei et comandai que de mes debtes qui demoront à lever noz Cordelières de Monteigney aient les deues parties et mui assecutor en aient le tierz pour lever les debtes et pour aidier à paier lesdictes Courdelières de la lour partie, et se il demoroit néant de mes moubles, je ai ordenei et volu et vuil que mui assecutour en aient partie, et n'en départent à mes hoirs lai ou il varront que miuz varrai et pour ce que ce soit plus créauble et plus estauble chose, je ai mis mon grant seel en ces présentes lettres, et ai prié à mes bien amez mon si Jehan curie de La Dimie, mon si Vuillaume, curie de Bourgoignons, qui metent lour seauls en ces lettres avec le mien, et nos Jehanz, Vuillaumes, curie desusdit, à la prière et à la requeste de noble dame et saige bien amée et redoutée dame madame Heluys de Jenville, desusdicte jaidis dame de Facoigneys, avons mis noz seaulz en ces présentes lettres en signe de veritui. Faites et donées le juedi d'avant la Trinitei, en l'an de grace mil trois cenx neuf ou mois de may.

VIII.

H. 888.

Extraits du testament d'Héluyse de Joinville, par lequel elle donne la maison qu'elle a fait bâtir à Montigny, sous le « moutier, » aux Cordelières pour le logement de leur chapelain, et institue ses enfants Henry, doyen de Besançon, Jehan de Faucogney et Renaud de Corcondray pour ses exécuteurs testamentaires (1312).

Nos officialis, curie bisuntine, notum facimus universis, quod in testamento domine Heluidis domine de Facoigneys

quondam publicato in curiâ bisuntinâ, more solito vocatis evocandis, scilicet die veneris post festum invencionis Sancti Stephani anno domini millesimo trecentesimo duodecimo continetur clausula que sequitur in hæc verba. Après je vuil et requiers et commet à mon bien ameï fil Jehan, signor de Faucoigney, que il vuille que ma maison que je ai faite à Montaigney, desoz le mostier es Cordelières de Montaigney, que le chapelain qui chanterai es Cordelières y demoroit et soit mantenne touz jours en bon estet, et que elle ne soit mise en aucune main que enla séc et de ses hoirs, ne par vendaige, ne par loier, ne par prest. Et que toutesfois que li frères Cordeliers et preschours vendront au leu que il soient loianz recehuz pour gesir se il lour plaist, et que vins ne soit loianz vanduz ne taverne tenue. Item in ipso testamento sic continetur : Et prie à honorable personne l'official de Besançon que il vuille aidier et consoillier mesdiz anfanz Henry, deyn de Besançon, Jehan, signeur de Facoigneis dessus nommez, et Renaut, signeur de Corcondrai, chevalier, lesquels je fais, ordenois et establis en ce mien testament mes loiaux exécuteurs de ce mien testament et derriere volonté et, etc. In cujus rei testimonium sigillum curie bisuntine presentibus litteris duximus apponendum. Datum presentium duodecimo kalendas novembris anno domini millesimo trecentesimo trigesimo quarto. — P. Belier.

EXTRAITS

DES DÉLIBÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ

pendant l'année 1876.

SÉANCE DU 29 JANVIER.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. Roger Galmiche, Willemot, Bailly, Travelet, Mangin, Colnenne, Galmiche père, Noirot, Bardenet, Bernard, Cardot de la Burthe, Félix Galmiche, Dodelier, Hild, Meillier, Loyez, Despierres, président du comice de Lure, Lambert (de Velleguindry), A. Noirot, secrétaire.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Roger Galmiche, président sortant, procède à l'installation du nouveau bureau.

Après avoir, en quelques paroles vivement applaudies, remercié la Société du concours bienveillant qu'elle n'avait cessé de lui accorder pendant les cinq années de sa présidence, et assuré l'assemblée qu'il sera toujours heureux de lui en témoigner sa reconnaissance en continuant à prendre part à ses travaux, il invite M. Reboul de Neyrol, président élu pour l'année, à le remplacer au fauteuil, et les autres membres du bureau à prendre leurs sièges.

M. Reboul de Neyrol ayant occupé le fauteuil, prononce un discours où il rappelle, en termes chaleureux, les services rendus à la Société par M. Roger Galmiche, la légitime influence qu'il avait exercée sur ses travaux, le large programme qu'il lui avait tracé, et les difficultés que sa solide expérience et la variété de son savoir créaient à son successeur ; il demande

à l'assemblée de bien vouloir s'associer à ses regrets et à ses remerciements, et termine son allocution en invitant l'assemblée à se préoccuper avec persévérance des nombreux problèmes que la science et la pratique agricoles font incessamment surgir sous leurs pas, et à bien se convaincre qu'il n'y a d'association utile et prospère que par le travail ; qu'il s'efforcera, quant à lui, d'observer cette règle en s'appuyant sur les conseils et les exemples de la Société.

L'assemblée, à l'unanimité, vote des remerciements à M. Roger Galmiche, et décide que l'allocution de M. Reboul de Neyrol sera imprimée et insérée dans le *Bulletin* de la Société.

M. le président donne ensuite à l'assemblée communication d'un arrêté du ministre de l'agriculture et du commerce relatif aux primes d'honneur des concours régionaux. L'assemblée décide qu'une note à ce sujet sera adressée aux journaux du département par les soins du bureau.

MM. Henri de Beauséjour, propriétaire, et Bouvaist, ingénieur des ponts et chaussées, sont présentés pour être élus membres résidants. La présentation est agréée à l'unanimité, et l'élection ajournée, selon la règle, à la prochaine séance.

M. le président annonce que la commission de viticulture se réunira prochainement pour arrêter les travaux qui devront être exécutés sur le terrain destiné à la plantation de la vigne d'expérimentation, et offert par M. Galmiche père.

SÉANCE DU 26 FÉVRIER.

Présidence de M. Bailly, vice-président.

Étaient présents : MM. Villemot, Dodelier, Cardot de la Burthe, Burguy, commandant Noirot, Mangin, Chapelain, Loyez, A. Noirot, Champreux, Rochet, Travelot, Félix Galmiche.

Approbation des comptes de gestion du trésorier de la

Société pour l'exercice 1875, qui se règlent, d'après la vérification faite par la commission spéciale, de la manière suivante) :

Recettes ordinaires.....	5.848' 18°
Dépenses ordinaires.....	4.152 90
Le reliquat en caisse au 1 ^{er} janvier 1876	
était de.....	1.695 28

Recettes extraordinaires pour le concours de machines agricoles perfectionnées (faucheuses, moissonneuses et autres instruments se rapportant à la récolte des prés et des moissons) :

Subvention du ministère de l'agriculture...	1.500' »
Subvention de la ville de Vesoul.....	200 »
Subvention des comices de l'arrondissement	
de Vesoul.....	500 »
Subvention du comice de Saint-Loup.....	50 »
Total.....	2.250 »
Dépenses du concours.....	1.725 27
Recette disponible	524 73

L'ordre du jour appelle ensuite la discussion du budget de 1876, qui est, comme celui de l'exercice clos, divisé en deux parties.

Le budget ordinaire, réglé comme suit :

Recettes ordinaires.....	5.525' 27°
Dépenses ordinaires.....	4.829 27
Reste pour l'imprévu.....	696 »

Le budget extraordinaire, exclusivement appliqué à la reprise du concours de moissonneuses dont les opérations ont été interrompues par les mauvais temps, arrêté comme suit :

Recettes extraordinaires.....	2.010' »
Dépenses extraordinaires ...	2.370 »
Déficit.....	360 »

M. Willemot annonce que les comices de l'arrondissement de Vesoul ont voté une somme de 1,000 fr. pour venir en aide aux cultivateurs qui achèteront une moissonneuse ou une faucheuse ayant obtenu un 1^{er} prix, et les tiendront à la disposition du public, moyennant rétribution, au moins pendant trois ans.

Le concours annuel de la Société aura lieu, en 1876, dans l'arrondissement de Gray. La Société charge le bureau d'en préparer le programme et de désigner les commissaires qui devront examiner sur place les demandes des concurrents.

SÉANCE DU 25 MARS.

Présidence de M. Bailly, vice-président.

Étaient présents : MM. Finot, Cardot de la Burthe, Colnenne, Mangin, Vernier (de Lure), Bartholomé, Bernard, Dodelier, secrétaire-adjoint.

A l'ouverture de la séance, l'assemblée est informée de la mort subite de M. Eugène Galmiche, l'un de ses membres les plus dévoués, survenue dans la nuit.

Le président rappelle à l'assistance les longs services que M. Galmiche a rendus à la Société d'agriculture de la Haute-Saône, à laquelle il appartenait depuis plus de trente ans, qu'il a présidée, et dont il a dirigé les travaux pendant les années 1848, 1862, 1863 et 1864.

Lorsqu'en 1845 furent organisées au siège de la Société les sessions du congrès agricole, qui ont réuni à Vesoul, pendant une période de seize années, les représentants des

comices du département, M. Galmiche fut appelé à l'honneur de présider la session de 1847, et désigné pour la vice-présidence de celle de 1849. Il se faisait un devoir d'assister assidument à ces assises, où se discutaient les intérêts de l'agriculture qu'il connaissait si bien, et dans lesquelles il se faisait remarquer par la sûreté d'un sens droit, qui était sa distinction.

On conservera dans la Société le souvenir de l'intérêt soutenu que M. Galmiche apportait à ces réunions, dont il s'est toujours montré un des membres les plus exacts et les plus zélés. Et ceux d'entre ses collègues avec lesquels il a travaillé si souvent dans les commissions, et qui faisaient appel à ses lumières et à son expérience, garderont la mémoire des qualités d'esprit et de cœur qu'il déployait naturellement. Sa perte marquera longtemps dans les regrets de la Société, et longtemps aussi laissera un grand vide dans ses rangs.

La Société, s'associant de tout cœur aux regrets de son président et au témoignage de haute estime dont il les a accompagnés, décide qu'à raison de la mort de M. Galmiche, la séance sera levée et l'ordre du jour renvoyé à une autre séance.

SÉANCE DU 22 AVRIL.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. Villemot, Cardot de la Burthe, Schœnendœrfer, Lambert (de Velleguindry), Félix Galmiche, Mangin, Trelut, Roger Galmiche, de Belenet, Burguy, Jacquemin, Meillier, Alphonse Noirot.

Sur la proposition du président, et après un débat contradictoire auquel prennent part MM. Roger Galmiche, de Belenet, Félix Galmiche, Willemot, Noirot et Meillier, la Société décide

qu'à l'avenir la Société comprendra la viticulture dans ses encouragements annuels, et que, pour concourir utilement, les postulants devront motiver leur demande sur les trois circonstances suivantes, ou tout au moins sur l'une d'elles : 1° la préparation du sol, 2° le choix, la disposition des plants sur le terrain, et la taille, et 3° l'ensemble des opérations que comporte une culture modèle.

Les cultures présentées au concours devront s'étendre à un terrain de 10 ares au moins et avoir été pratiquées pendant cinq ans ou plus, consécutivement.

La Société décide ensuite que le concours de 1876 aura le même programme que celui de 1875. D'après l'ordre établi par elle, ce concours sera ouvert au profit des cultivateurs de l'arrondissement de Gray exclusivement, et les primes seront distribuées à Dampierre-sur-Salon, en même temps que celles du comice agricole.

Conformément aux engagements qu'elle a contractés en 1875 envers les agriculteurs du département et les exposants qui ont pris part au concours des machines agricoles perfectionnées des mois de juin et de juillet, la Société invite le président à préparer pour 1876 un nouveau concours de moissonneuses, dont les opérations ont été empêchées en 1875, par le mauvais temps. Elle maintient l'ancienne commission du jury, et y adjoint MM. Roger Galmiche et Schœnendœrfer.

Sur la proposition de MM. Meillier et Willemot, l'assemblée déclare que la Société prendra part au concours régional qui doit avoir lieu à Vesoul en 1877, et nomme pour la représenter à cette solennité agricole et faire le nécessaire : MM. Meillier, de Belenet, Willemot, Burguy, Mangin et Schœnendœrfer.

La Société décide qu'à l'avenir les extraits les plus intéressants des publications adressées par les Sociétés correspondantes, et qui sont préparés chaque mois par les soins de

M. Cardot de la Burthe, bibliothécaire-archiviste, seront insérés au procès-verbal de la séance.

SÉANCE DU 26 MAI.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. le président, Bailly, Dodellier, Cardot de la Burthe, Mangin, Lévy, Burguy, Roger Galmiche, Finot, Bartholomé, Bardenet, Hild, Cailloz, vice-président du comice de Lure, Travelet, Meillier, Félix Galmiche.

A l'ouverture de la séance, M. Hild demande que les séances ordinaires de la Société soient, comme par le passé, reportées du dernier samedi au dernier jeudi de chaque mois, afin de donner aux professeurs du lycée et à plusieurs autres fonctionnaires, membres de la Société, la possibilité de prendre part à ses travaux. Cette proposition est appuyée et mise à l'ordre du jour de la prochaine séance, pour être l'objet d'un examen attentif.

M. Cardot de la Burthe rendant compte des publications reçues à la bibliothèque dans le courant du mois, appelle l'attention de l'assemblée particulièrement :

Sur la création d'une vigne-école dans le département de Tarn-et-Garonne par les soins du comice agricole de Montauban, et à laquelle le *Bulletin de la Société des agriculteurs de France* a donné place dans son numéro du 3 février 1876. Il résulte des renseignements recueillis sur la vigne-école, qu'elle est établie sur un terrain de 3 hectares, divisée en carrés comme un damier ; que chaque carré a une affectation spéciale, et que, dès la première année, la Société était en possession de 600 variétés de cépages qu'elle cultivait et traitait d'après les procédés les mieux appuyés sur l'expérience et la théorie ; qu'à en juger par ses débuts, la vigne-école promettait de rendre de grands services, non-seule-

ment au département de Tarn-et-Garonne, mais encore à la viticulture de tous les pays ;

Sur les avantages de la taille tardive de la vigne contre les gelées, qui ont fait l'objet d'un important article de M. L. Cugno, inséré dans le numéro du *Journal de l'Agriculture pratique* du 24 février 1876, qui renferme également un article de M. Vuitry, cultivateur, sur la préférence à donner à la pomme de terre appelée l'*Early-rose*, comme la plus précoce, la plus délicate et la plus productive ;

Sur la culture de l'avoine dite *des Salines*, ou avoine du Nord, dont le rendement est de 400 à 450 doubles décalitres par hectare, au lieu de 150, moyenne ordinaire de l'avoine cultivée en Franche-Comté. C'est ce qu'ont constaté les essais faits en Bourgogne, et relatés dans le *Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or*, 4^e trimestre de 1875 ;

Sur le concours de moissonneuses ouvert en 1875 sur les terres de la colonie agricole de Mettray, et auquel n'ont été admises que des machines éprouvées et primées, savoir : l'*Abellienne*, la *Hornsby*, l'*Omnium Samuelson*, la *Howard* ou *Petite Internationale*, la *Wood*, et enfin la *Johnston*, qui l'a emporté sur toutes les autres par le travail qu'elle a donné et qui s'est élevé à 45 ares 78 centiares en une heure. Le compte-rendu du concours est inséré au *Bulletin des Agriculteurs de France* de 1876 ;

Sur la culture de la vigne en *chaintres*, c'est-à-dire en *taille longue et trainante*, recommandée par M. Marguette, directeur de la ferme-école des Hubaudières, comme donnant des produits doubles de ceux de la taille ordinaire et de meilleure qualité. Cette question a fait l'objet d'une publication spéciale, intitulée : *Culture de la vigne en chaintres*, par A. Vitu, instituteur à Chissey ;

Sur l'action du froid sur le lait, dont il développe la force moutante de la crème, en se rapprochant de la température

de 0°. (Voir *Journal de l'agriculture* de M. Barral, du 26 février 1876) ;

Sur la destruction du phylloxera par l'enfouissement dans le sol de petits cubes en bois enduits de 12 à 15 grammes de sulfure de carbone mélangé à 10 0/0 d'huile essentielle. Les émanations qui s'en échappent suffisent à détruire l'insecte en vingt jours. Ces cubes, d'invention italienne, coûtent 3 centimes pièce et sont mentionnés par M. Lecouteux dans son *Journal de l'agriculture pratique*.

M. le président donne à l'assemblée lecture d'une lettre par laquelle M. le ministre de l'agriculture se déclare dans l'impossibilité, à défaut de ressources disponibles, d'accorder à la Société le secours qu'elle a demandé pour faire face aux frais prévus du concours des moissonneuses. M. Roger Galmiche fait observer que, quelque grave et embarrassante que soit cette décision, la Société est engagée, par ses promesses antérieures à l'égard des concurrents et de la population agricole, à donner suite à son projet. Cette appréciation est partagée par l'assemblée, qui décide, à l'unanimité, que la Société doit remplir ses engagements. En conséquence elle maintient, pour l'organisation du concours de moissonneuses, la commission qui déjà en avait préparé les opérations en 1875, et qui se composait de MM. Roger Galmiche, Travelet, Schœnendœrfer, Gaston Marquiset, Félix Galmiche, Bailly, d'Andelarre, et des présidents des comices cantonaux.

M. le président soumet ensuite à l'assemblée certaines observations sur la rédaction du *Bulletin* de la Société, qui sont accueillies favorablement par l'assemblée. Il est en conséquence décidé qu'à l'avenir le *Bulletin* contiendra : la liste des membres de la Société, catégorie par catégorie, les mouvements du personnel au cours de l'exercice, le sommaire des délibérations prises par la Société, le catalogue des publications reçues par la Société, l'analyse des plus intéressantes et une table des matières placée à la fin du *Bulletin*.

La Société des agriculteurs de France soumet à la Société un questionnaire relatif à la culture du maïs-fourrage, auquel M. Cailloz, de Bussurel, vice-président du comice de Lure, se charge de répondre.

L'assemblée procède ensuite à la désignation des personnes qui pourraient utilement faire partie du comité permanent de vigilance que M. le ministre de l'agriculture est dans l'intention d'établir dans chaque département viticole contre l'invasion du phylloxera. Son choix porte sur MM. Gourdan-Fromentel, de Champlitte, membre du conseil général, Bertrand, ingénieur des mines, Guéniot et Moquard, professeurs de chimie et de physique au lycée de Vesoul, Gourdan-Fromentel, de Gray, Lamboley, pharmacien à Vesoul, Félix Galmiche, Meillier, Perron, vice-président du comice de Gray, et Cordier, directeur de la ferme-école Saint-Remy.

M. le président donne lecture d'une réclamation du comice de Gray, par laquelle ce dernier se plaint de ce que la Société règle ses primes annuelles sans se concerter avec le comice, auquel elle s'associe pour en faire la distribution. M. Roger Galmiche fait remarquer à ce sujet que les primes de la Société sont définies et revêtent un caractère départemental que n'ont pas les primes des comices ; qu'il n'est pas possible de sacrifier ce caractère à de simples convenances locales ; que, néanmoins, il s'en rapporte à M. le président du soin d'établir l'entente demandée dans la mesure du possible, mais sans affaiblir le caractère départemental des primes de la Société.

M. Félix Galmiche est invité à communiquer à l'assemblée les renseignements qu'il a recueillis sur le concours régional de Lons-le-Saunier, auquel il a assisté en qualité de délégué de la Société. Il résulte de sa communication que, parmi les lauréats du concours, MM. Auguste Vernier, de Lure, Mamy, de Conflans, Bellot, de Chancey, Joseph Graber, de Couthenans, Ferdinand Vernier, de Lure, et Guignard, de Scye,

ont obtenu 21 nominations à l'exposition des bêtes à cornes ; qu'en outre, le prix du meilleur ensemble pour la race bovine a été accordé à M. Léon Dubourg, de Besançon, qui n'a présenté que des sujets de race féminine ; que le prix du meilleur ensemble pour la race porcine a été donné à M. de Lénoncourt, de Bussièrès (Haute-Saône), et celui du meilleur ensemble pour les volailles de Bresse à M. Mamy, de Conflans. Il annonce en même temps à l'assemblée qu'à la réunion formée pour l'examen des questions auxquelles le concours avait donné lieu, il avait réussi, non sans rencontrer une vive opposition, à assurer un accueil favorable à la proposition tendante à ce que, au concours régional de 1877, qui sera tenu à Vesoul, la race féminine fût inscrite en tête du catalogue en qualité de race indigène. Ce vœu a été vivement recommandé à l'intérêt du président du concours, commissaire du Gouvernement.

M. Finot donne ensuite lecture d'un mémoire sur l'enlèvement, au XVI^e siècle, du sieur de La Baume, abbé de Luxeuil, mémoire qui fait suite à un autre précédemment communiqué et dont l'impression a été autorisée.

A M. Finot succède M. Reboul de Neyrol, autorisé à faire la lecture d'un autre mémoire sur la *Ligue de Stellinga*, ayant pour titre : *Une page de l'histoire des pays saxons sous les petits-fils de Charlemagne*.

La Société autorise l'insertion des deux mémoires au *Bulletin* de l'année.

SÉANCE DU 24 JUIN.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. Bailly, Colnenne, Dodelier, Cardot de la Burthe, Finot, Travelet, Schœnendœrfer, Bertrand, Sautier, Loyez, Lévy, Hild, d'Andelarre, Félix Galmiche, Paul Petitclerc et Bartholomé.

M. le président appelle l'assemblée à régler la question relative à la fixation du jour des séances ordinaires de la Société, mise à l'ordre de la réunion dans la séance du mois de mai. Les raisons invoquées par les auteurs de la proposition font l'objet d'un débat contradictoire, à la suite duquel l'assemblée décide que la Société tiendra désormais ses séances ordinaires le dernier jeudi de chaque mois, et qu'elles s'ouvriront à deux heures de l'après-midi.

M. le bibliothécaire-archiviste a la parole pour rendre compte des publications reçues dans le mois par la Société.

Le rapporteur appelle d'abord l'attention sur deux volumes publiés par l'Académie des sciences et belles-lettres de Besançon et renfermant les différents mémoires lus dans les séances publiques des 25 août 1874, 28 janvier et 25 août 1875, notamment les biographies du savant bibliothécaire Charles Weiss, l'une des principales gloires de la cité, du peintre Lancrenon, du poète Viancin et du chansonnier Perrin de Saux ; en outre un savant mémoire de M. le président Clerc sur l'histoire des Etats-généraux de Franche-Comté, les franchises et les libertés publiques de la province ; et enfin une notice de M. Marnotte, architecte, concernant la porte Noire de Besançon, dont il décrit chaque forme et chaque relief en artiste érudit, et fait remonter la construction au temps de Marc-Aurèle.

M. Cardot de la Burthe mentionne ensuite un article biographique sur Marie de Clèves, aïeule de Louis XII, publié dans le *Bulletin de l'Académie de Saint-Quentin* contenant les travaux de juillet 1874 à juillet 1875. Cet article, intitulé : « Vie d'une grande dame au XV^e siècle, » expose avec un grand charme de couleurs et d'exactitude les mœurs de la cour de Blois au temps de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, sa femme, deux amis des mœurs élégantes et de l'art des ménestrels, qu'ils cultivaient eux-mêmes avec succès. Il est suivi d'un intéressant inventaire du mobilier, des bijoux,

tapéseries, livres, vaisselle de Marie de Clèves, etc., dressé en 1487, et qui constate que la bibliothèque de la fille de Jean-sans-Peur de Bourgogne, la femme d'un prince du sang de France, se composait de 28 volumes.

Des renseignements statistiques qu'il emprunte au *Journal d'éducation populaire* du mois d'avril 1875, il résulte qu'en 1875, sur 2,559 jeunes gens qui ont concouru pour l'obtention du brevet de capacité, 801 seulement ont justifié de connaissances suffisantes, tandis que sur 4,548 jeunes filles qui ont subi la même épreuve, 2,487 ont réussi.

D'après les derniers documents de statistique publiés par le gouvernement français, sur 353,754 mariages contractés en 1872, 202,439 étaient formés entre époux illettrés ; sur 100 jeunes soldats admis dans les rangs de l'armée de terre, 23 0/0 ne savaient ni lire ni écrire, et sur le même chiffre des jeunes soldats admis dans l'armée de mer, 14 0/0 seulement étaient dans la même ignorance. Les autres nations se classent, sous ce rapport, de la manière suivante : En Suisse, 2 0/0 d'illettrés ; en Prusse, 4 0/0 ; en Belgique, 25 0/0 ; en Angleterre, 29 0/0 ; en Autriche-Hongrie, 54 0/0 ; en Russie, 89 0/0.

Dans le numéro du 15 juin 1876 de son journal, la Société des agriculteurs de France motive fortement un avis favorable à la révision du cadastre français, dans l'intérêt du fisc, des communes et des propriétaires. Le numéro 11, du même mois, publie un mémoire de M. Colard, ingénieur, sur l'utilisation et l'aménagement des eaux en France, où l'auteur démontre qu'une très-faible partie des terres françaises seulement est irriguée, qu'une immense quantité de limon et de détritust est entraînée chaque année dans la mer, à défaut d'irrigation intérieure, et que le pays se prive ainsi volontairement des moyens naturels de doubler et tripler les forces productives des terrains irrigables. Il rappelle à ce sujet les grands tra-

vaux exécutés dans l'Inde pour dériver les eaux des fleuves à leur partie supérieure et les diriger par des canaux établis dans les hauteurs des grandes vallées, d'où elles se répandent dans la plaine en masses fertilisantes, distribuées selon les besoins.

L'auteur du mémoire est persuadé qu'une pareille opération serait possible en France, matériellement et financièrement parlant, et exercerait sur la prospérité du pays une influence incalculable, ne fût-ce — ce qui en serait le premier et immédiat effet — qu'en facilitant le gazonnement des montagnes et en prévenant les inondations.

Suit une description du domaine d'Altenbourg, situé en Hongrie, appartenant à l'archiduc Albert d'Autriche, et embrassant une superficie de 19,000 hectares de terres labourables, prés, pâturages, etc. Cet article, dû à M. Zorn de Bulach et inséré dans le *Journal des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace* de l'année 1875, fait ressortir avec un vif intérêt les ressources que les machines perfectionnées présentent surtout pour la grande culture. Le domaine rapporte 44 fr. par hectare, somme relativement faible, mais qui s'explique par les sacrifices que s'impose volontairement l'archiduc pour des essais de toute nature destinés à servir d'exemple au public.

Le rapport mentionne en outre une méthode de *culture de la vigne sans échelas*, publiée par M. Willermoz, viticulteur du Rhône, dans le *Bulletin de la Société d'horticulture pratique du Rhône* du mois de juin 1876. Ce procédé consiste à dépouiller, à l'épamprage, le pied de vigne de tous les rameaux inutiles, de relever les autres au-dessus du pied et de les lier ensemble de manière à former un dôme qui protège les fruits, et dont les rameaux se prêtent un appui mutuel et suffisant contre le vent.

Il résulte d'une expérience faite avec une attention particulière sur une vigne de 2 hectares, et qui a coûté 8,522 fr.

de frais, que l'emploi du *sulfo-carbonate de potassium*, recommandé en dernière analyse par la science pour combattre le *phylloxera*, est impuissant à le détruire totalement, parce que l'insecte pénètre jusque dans les profondeurs du sol. Le rapport relatif à cette expérience est publié dans le n° 371 du *Journal de l'agriculture* de M. Barral.

Le même numéro (mois de mai 1876) signale à l'attention des cultivateurs l'emploi du *chinâ-grass*, plante textile de la Chine, comme donnant des fibres faciles à filer et à tisser, et surtout comme un puissant insecticide, propre à détruire le *phylloxera*.

L'assemblée décide qu'un résumé de son travail sera inséré au procès-verbal de la séance. Reconnaisant d'ailleurs que la tâche imposée à M. Cardot de la Burthe, par l'examen des journaux et revues de toute nature que reçoit la Société, est excessive, elle décide qu'elle reconstituera ses anciennes sections d'agriculture, d'archéologie, de sciences et arts, qui depuis plusieurs années ont cessé de fonctionner, et que chaque section prendra part au dépouillement des publications.

La parole est ensuite donnée à M. Reboul de Neyrol pour la lecture du compte-rendu des opérations de la commission d'examen chargée d'étudier sur place le mérite des demandes présentées à la Société par les concurrents de l'arrondissement de Gray aux primes diverses établies pour l'année 1876, et dont la distribution doit avoir lieu le 27 août à Dampierre-sur-Salon, en même temps que les primes du comice local. — Ce rapport, déposé au nom de MM. Lambert, de Velleguindry, Auguste Vernier, de Lure, et Reboul de Neyrol, membres de la commission du jury, est lu et approuvé; il sera inséré *in extenso* au *Bulletin* de 1876.

Il résulte des propositions de la commission et de l'approbation de l'assemblée, que l'attribution des primes doit avoir lieu de la manière suivante :

Primes d'honneur pour la meilleure culture.

1^{re} Prime : 400 fr., à M. Louis Becquart, fermier-cultivateur à Vauconcourt, canton de Dampierre-sur-Salon.

2^e Prime : 200 fr., à M. Claude-Antoine-Alexis Boonchard, propriétaire-cultivateur à Sornay, canton de Marnay.

Primes aux cultivateurs possédant les étables les mieux disposées et les mieux tenues.

1^{re} Prime : 100 fr., à M. Perrey, fermier-cultivateur à Villefrancon, canton de Gy.

2^e Prime : 50 fr., à M. Jean-Claude Lambert, propriétaire et fermier au Tremblois, canton de Gray.

Serviteurs et servantes employés à la culture.

1^{re} Prime : 75 fr., à M. Jean-François Joly, domestique depuis trente ans chez M. et M^{lle} Paulin, propriétaires à Confracourt, canton de Dampierre-sur-Salon.

2^e Prime : 50 fr., à M. Jean-Baptiste Burtey, domestique depuis trente ans chez M^{lle} Guichard, propriétaire à Vauconcourt.

3^e Prime : 25 fr., à M. Joseph Nolot, domestique chez M. Nicolas Seurey, propriétaire à Beaujeu.

Instituteurs enseignant l'agriculture.

1^{re} Prime : 90 fr., à M. Noir, instituteur à Onay.

2^e Prime : 70 fr., à M. Vittenet, instituteur à Chancey.

3^e Prime : 40 fr., à M. Reverchon, instituteur à Autoreille.

Reboisements et repeuplements.

Prime de 50 fr. et une médaille de bronze à M. François, garde forestier à Arc-les-Gray.

Prime de 75 fr. et une médaille de bronze aux gardes de

la brigade de Gy, représentés par le brigadier, M. Courageot.

Prime de 25 fr. et une médaille de bronze aux gardes de la brigade de Vauconcourt, représentés par le brigadier, M. Mathieu.

Prime de 25 fr. et une médaille de bronze aux gardes de la brigade de Champlitte, représentés par le brigadier, M. Guyot.

Prime de 25 fr. aux gardes de la brigade de Dampierre, représentés par le brigadier, M. Delaroche.

Fosses à purin et meilleur emploi de l'engrais.

Prime de 60 fr. à M. Jean-Claude Lambert, propriétaire et fermier au Tremblois.

Prime de 40 fr. à M. Jean-Baptiste Monfot, propriétaire à Brotte-les-Ray.

M. Cardot de la Burthe demande la parole pour la lecture des observations relevées dans la parcelle de sa vigne de la Motte affectée à l'essai des moyens de préserver les vignes des gelées tardives.

Il rappelle d'abord à l'assemblée que les gelées exceptionnelles de l'hiver 1875 à 1876, qui ont atteint 18° au-dessous de zéro, ont attaqué le bois fruitier de beaucoup de pieds et singulièrement entravé les observations. Néanmoins voici ce qui a pu être relevé :

Placés vers le 19 avril, à une époque où les bosses ne s'entr'ouvraient pas encore, les abris ont été enlevés le 19 mai suivant.

Les chapeaux de papier goudronné avaient, comme l'an dernier, subi des déformations qui les avaient généralement mis hors de leur premier placement et rendus ou inutiles ou nuisibles à la végétation. Les bourgeons étaient étiolés, filants et d'un vert pâle.

Les chapeaux de paille en forme de cylindre avaient retardé la végétation, qui, d'ailleurs, était plus régulière que celle des ceps abrités sous les chapeaux de papier; mais ils ont présenté les inconvénients déjà constatés une première fois en 1875; les nouvelles pousses s'étaient engagées entre les tuyaux de paille et ont nécessité de grands soins pour ne pas être brisés ou avariés dans l'opération de l'enlèvement.

Les abris en paille, en forme de chemise, établis autour des ceps au moyen de brins de paille coupés à 30 centimètres de longueur et liés sur place, ont donné les meilleurs résultats. Quoique la mise en place soit un peu plus longue, leur confection n'exige aucuns frais; ils abritent les bourgeons sans les compromettre, et leur enlèvement s'opère par le simple dégagement du lien qui soutient les brins de paille.

Les tortis ou nœuds de paille, liés autour du tuteur et au sommet du cep, dont ils renaient les rameaux en faisceau, n'ont rien offert de particulier; sous leur abri, la végétation s'est comportée comme avec les brins en chemise, mais leur enlèvement a exigé plus de temps et de précautions.

Le butage des pieds a donné de bons résultats; les bourgeons, au débutage, étaient vigoureux et avancés; mais cette dernière opération offre dans les terres fortes de véritables dangers qu'il convient d'éviter.

Les sarments laissés libres après avoir subi une taille longue, ou même laissés dans toute leur longueur, ont végété comme les sarments taillés courts, et donné les mêmes résultats.

Les rameaux de réserve enfouis n'ont pas été relevés, attendu que les autres rameaux n'avaient pas été atteints par la gelée.

En résumé, la gelée s'étant produite au 13 avril, avant l'établissement des abris, cette nouvelle série d'expériences est restée sans résultat probant.

Le président annonce à l'assemblée que le concours de

Dampierre-sur-Salon vient d'être fixé, par le comice local, au 27 août. Il invite les membres de la Société à y prendre part. Il reprend ensuite la lecture de son mémoire sur le *Stellin-gabund*, qu'il termine. Mais l'assemblée, reconnaissant que ces lectures imposent de grandes fatigues et exigent beaucoup de temps, décide qu'à l'avenir l'appréciation de chaque travail présenté sera confiée à une commission spéciale, qui en fera l'examen avec toute l'attention nécessaire et en rendra compte à l'assemblée, qui prononcera en dernier ressort sur la suite dont le travail paraîtra susceptible, en ce qui concerne sa publication dans le *Bulletin* de la Société. Au cas présent, elle remercie le président de sa communication, dont elle apprécie tout l'intérêt, et nomme pour examiner le mémoire avec le soin qu'il comporte, MM. Sautier, Lévy et Cardot de la Burthe.

SÉANCE DU 29 JUILLET.

Présidence de M. Bailly, vice-président.

Etaient présents : MM. d'Andelarre, Bartholomé, de Benet, Bertrand, Burguy, Cardot de la Burthe, Colnenne, Félix Galmiche, Hild, Loyez et Paul Petitclerc.

L'ordre du jour appelle l'assemblée à reconstituer les trois anciennes sections de la Société : celles de l'agriculture, de l'archéologie, et des sciences et arts. Elle décide qu'en principe, chaque membre désignera la section à laquelle il désire s'attacher, mais avec la faculté de faire partie de plusieurs sections. MM. d'Andelarre, Colnenne, Bailly, Burguy, Félix Galmiche et Loyez déclarent vouloir faire partie de la section d'agriculture; MM. Bailly, Bartholomé, Cardot de la Burthe et Colnenne, de celle de l'archéologie, et MM. de

Belenet, Bertrand et Paul Petitclerc, de celle des sciences et arts.

M. Félix Galmiche demande la parole pour proposer à l'assemblée d'échanger la parcelle de 10 ares de terre qu'elle avait acceptée de son père pour y établir une vigne d'essai, contre une autre parcelle de 18 ares comprise dans le même domaine, également située sur la pente méridionale de la Motte, mais d'un accès plus facile, plus longue et plus étroite, et surtout plus indépendante de toute autre culture attenante. Cette parcelle est offerte à la Société aux conditions déjà acceptées par elle envers M. Galmiche père, c'est-à-dire qu'elle prendrait à sa charge les frais d'outillage, de plantation et d'entretien, dont elle tiendrait un compte exact, et se rembourserait avec les produits de la vigne; après quoi M. Galmiche aurait le droit de reprendre la culture de sa vigne, qu'il continuerait à traiter comme une vigne-modèle, avec les instruments de la Société, qui lui en ferait l'abandon.

La Société accepte l'offre de M. Galmiche et décide que les travaux d'appropriation seront commencés aussitôt que les ressources du budget le permettront.

M. Burguy voulant bien se charger de préparer le devis des dépenses à faire pour cette appropriation, l'assemblée accepte sa proposition et l'en remercie.

M. le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le secrétaire de la Société d'émulation du Doubs invite la Société d'agriculture, sciences et arts, à déléguer un de ses membres pour la représenter à la séance solennelle du 14 décembre prochain, et y faire une lecture sur un sujet ayant autant que possible de l'affinité avec l'histoire ou la description de la Franche-Comté. L'assemblée décide que la délégation sera donnée à M. Reboul de Neyrol, président de la Société.

M. le président communique à l'assemblée l'arrêté du 1^{er} juillet, par lequel M. le Préfet a constitué le comité d'é-

tudes et de vigilance chargé d'étudier les moyens de combattre ou d'arrêter la propagation du phylloxera. Les membres nommés sont :

MM. Perron, vice-président du comice agricole de Gray ;
Cordier, directeur de la ferme-école de Saint-Remy ;
Guéniot, professeur de physique au lycée de Vesoul ;
Gourdan-Fromentel, médecin à Gray ;
Mocquart, professeur de sciences au lycée de Vesoul ;
Lamboley, pharmacien à Vesoul ;
Félix Galmiche, membre de la commission de viticulture de la Société d'agriculture ;
Meillier, membre de la même commission ;
Bertrand, ingénieur des mines à Vesoul.

Le même arrêté porte que le comité se réunira sous la présidence de M. Reboul de Neyrol.

M. le Préfet a joint à son arrêté les instructions de l'administration supérieure destinées au comité.

Le président donne ensuite à l'assemblée communication des pièces suivantes :

1° Appel du président de la Société centrale d'agriculture et d'insectologie, pour engager la Société d'agriculture, sciences et arts, à déléguer un ou plusieurs de ses membres à l'effet d'assister au congrès insectologique qui suivra l'exposition d'insectes, fixé au 25 août pour se clore au 25 septembre 1876.

2° Une demande d'avis consultatif, adressée par M. Bouvier, receveur des contributions indirectes à Saint-Loup, sur la manière de détruire la *presle des marais*, appelée vulgairement *queue de cheval*, qui envahit un pré qu'il possède dans le canton de Rioz. L'assemblée décide que la demande sera renvoyée au comice cantonal de Rioz-Montbozon.

Après ces lectures, le président annonce qu'il va être procédé à l'ouverture d'un scrutin pour l'élection de MM. Edme

Hansberg, maire d'Auxon, et Jean-Claude Membrey, propriétaire à Montjustin. Le dépouillement du scrutin ayant donné l'unanimité des suffrages à ces deux candidats, le président les proclame membres non-résidants de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône.

M. Bailly informe ensuite l'assemblée qu'en l'absence du président de la Société, il se propose d'assister au concours de Dampierre-sur-Salon, le 27 août prochain, pour présider à la distribution des prix décernés par la Société aux agriculteurs de l'arrondissement de Gray.

SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE.

Présidence de M. Bailly, vice-président.

Etaient présents : MM. Dodelier, Bartholomé, d'Andelarre, de Beauséjour, Hansberg, Schœnendœrfer, A. Noiroi.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bailly rend compte verbalement de la réunion comitiale de Dampierre-sur-Salon. Il résulte de son rapport que cette solennité agricole a été très-brillante et le public des assistants très-nombreux ; que les sujets de la race féminine dominaient dans l'exposition bovine, surtout les sujets reproducteurs ; qu'il s'y est présenté également de très-beaux spécimens de Durham purs ou croisés, mais que, de l'aveu de tous, l'engouement pour cette dernière race avait diminué. La journée s'est terminée par un banquet de près de cent couverts, auquel ont présidé MM. Chalandre et le maire de Dampierre, et où a régné la plus franche cordialité.

M. Hild, qui remplissait les fonctions de trésorier de la Société, a bien voulu se charger de faire le rapport écrit détaillé de la réunion.

M. le président communique ensuite à l'assemblée :

1° Une lettre de M. le curé de Semmadon, invitant la Société à faire visiter sa treille ;

2° Une demande de renseignements forestiers, adressée à la Société par la Société des agriculteurs de France et qui sera communiquée à l'administration des forêts ;

3° Une lettre du Ministre de l'agriculture et du commerce relative à l'exposition universelle de 1878.

L'ordre du jour appelle ensuite l'assemblée à s'occuper de la demande de M. Bouvier, receveur des contributions indirectes de Saint-Loup, qui désire avoir son avis sur le moyen de détruire la plante appelée vulgairement *queue de cheval*, qui envahit un pré qu'il possède à Rioz. M. Hansberg pense que la première chose à faire est de se procurer des sujets pour en déterminer l'espèce. Cet avis est adopté.

Il est procédé à l'ouverture d'un scrutin pour l'élection de M. Bourdault comme membre résidant de la Société. Le dépouillement des votes ayant donné l'unanimité des suffrages à M. Bourdault, le président le déclare nommé membre résidant.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. Bailly, Burguy, Loyer, Colnenne, Cardot de la Burthe, Finot, Colombot, de Belenet, commandant Noirot, Mangin, Petit (d'Auxon), Travelet, Willemot, Thevenin, Membré, Alphonse Noirot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le président remercie les membres du bureau qui ont bien voulu le suppléer pendant son absence. Le temps qu'il a passé en dehors du département ne sera pas perdu pour la Société ; il en a profité pour achever quelques études et en

entreprendre de nouvelles, dont il pourra bientôt donner communication à l'assemblée.

M. le président soumet ensuite à l'assemblée quelques observations relatives à la distribution des primes de la Société au concours de Dampierre, qui n'a pas été opérée en son entier conformément aux prescriptions réglementaires.

M. Bailly, vice-président, qui remplaçait le président à cette solennité, déclare que c'est avec l'assentiment des lauréats que le montant des deux primes d'honneur est resté temporairement entre les mains du trésorier de la Société.

Il demande en outre que le rapport de M. Cardot de la Burthe, sur les publications du mois, qui ne figure pas au procès-verbal de la séance de juin, soit reporté en marge du registre par un renvoi régulier. La proposition est approuvée.

M. Burguy a la parole pour communiquer à l'assemblée le projet de devis qu'il a bien voulu se charger de préparer en vue de la création de la vigne d'expérimentation.

M. le président remercie le rapporteur au nom de l'assemblée, qui vote l'insertion du rapport au procès-verbal de la séance.

Devis pour l'établissement d'une vigne plantée en lignes espacées de 1^m30 en 1^m30, sur 100 mètres de longueur et 10 mètres de largeur, soit, en surface, de 10 ares.

18 poteaux de rive en bons rondins de chêne écorcé, de 0^m10 de diamètre sur 1^m70 de longueur, façonnés en pointe à l'une des extrémités, noircis au feu et percés de deux trous pour le passage des fils de fer, lesquels, à raison de 0^m50, coûtent..... 9^f » »

81 poteaux intermédiaires, façonnés et préparés comme les précédents, de même diamètre

A reporter..... 9 » »

<i>Report</i>	9' »
à peu près, de 1 ^m 30 de longueur, lesquels, à raison de 0'40, coûtent.....	32 40
22 kilog. 500 gr. de fil de fer galvanisé du n° 13, à raison de 0'90 le kilog.....	20 25
18 tendeurs métalliques à 0'05.....	0 90
50 heures de manœuvre à 0'30..	15 »
Total	77 55
Soit 7 fr. 75 l'are.	

Les pieds de vigne étant espacés de 0^m50 en 0^m50, il faudrait 4,800 pieds, marcottes enracinées, dites *chevelées* ou *plants à barbe*, à 5 fr. le cent ou 45 fr. le mille, soit.....

81 »

Soit 8 fr. 10 c. l'are ; ou encore en totalité pour les deux sortes de dépenses indiquées ci-dessus, 15 fr. 85 c. l'are.

Devis pour l'établissement d'une vigne en lignes espacées de 1 mètre en 1 mètre, sur la même surface que ci-dessus :

22 poteaux de rive à 0'50.....	11' »
99 poteaux intermédiaires à 0'40.....	39 60
27 kilog. 500 gr. de fil de fer à 0'90.....	24 75
22 tendeurs à 0'05.....	1 10
55 heures de manœuvre à 0'30.....	16 50
Total	92 95
Soit 9 fr. 29 c. l'are.	
Les pieds étant espacés de 0 ^m 50 en 0 ^m 50, il faudrait 2,200 pieds à 45 fr. le cent, soit.....	99 »
ou 9 fr. 90 c. l'are.	
Ensemble	191 95
Soit 19 fr. 20 c. l'are.	

Il est reconnu que le premier fil de fer doit traverser les piquets à environ 0^m30 du sol, et le deuxième à environ 0^m45 plus haut.

N. B. — Les poteaux devront être espacés de 10 mètres en 10 mètres dans le sens de la grande longueur.

M. le président remercie M. Burguy du soin qu'il a mis dans son travail.

Il annonce en même temps que M. Félix Galmiche est dans l'intention d'établir une vigne d'après la méthode de M. de Jouffroy. La Société pourra peut-être se dispenser de faire le travail d'essai qu'elle avait résolu d'entreprendre dans le même but, celui d'une culture plus économique.

M. Alphonse Noirot croit, au contraire, que ces deux champs d'expérience ne seront pas de trop pour résoudre toutes les questions qui intéressent le viticulteur. Il suffira de ne pas faire ce que fera M. Galmiche, d'essayer d'autres plants de vigne, d'autres espacements, d'autres fumures, d'autres tailles, d'autres moyens de préservation contre la gelée.

M. Bailly partage l'opinion du préopinant. Il propose de convertir la pépinière actuelle du jardin de la Société, qui est de peu de rapport, en une vigne-modèle. Le jardinier la soignerait ; il y aurait économie.

M. le président : Il ne faut pas se placer dans des conditions exceptionnelles qui ne constitueraient pas une expérience sérieuse. Le terrain dont il s'agit est entouré de murs ; c'est un terrain de jardin, et d'ailleurs d'une insuffisante étendue.

L'assemblée, manifestant le désir de recueillir de nouveaux renseignements sur la question, décide qu'elle sera remise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

COMMUNICATIONS.

M. Valentin Humnicki fait don d'un *Catalogue des plantes vasculaires des environs de Luxeuil*.

M. le marquis d'Andelarre fait hommage du discours qu'il a prononcé au concours de Noroy.

M. le directeur de la ferme-école de Saint-Remy envoie le compte de gestion de l'année 1875-1876, qui sera également soumis à une analyse.

M. le président donne lecture d'une circulaire du Ministre de l'instruction publique relative aux richesses artistiques de la France et au moyen d'en dresser le catalogue.

M. Finot informe l'assemblée que les archives départementales ont déjà été appelées, il y a quelques années, à faire un travail sur cette question, qu'il croit assez complet. Cependant, pour répondre à la demande de M. le Ministre, il pense qu'il serait utile d'adresser une lettre circulaire aux curés et aux instituteurs.

M. de Belenet : Il faudrait surtout s'adresser aux familles riches qui possèdent en tableaux, en gravures, en bijoux et en meubles de vrais trésors. En faisant appel à leur bonne volonté par la voie des journaux, on obtiendrait des communications intéressantes.

M. Colenne rappelle qu'une commission a été nommée pour mettre en ordre et classer les collections diverses qui appartiennent à la Société. Ne pourrait-elle pas commencer par cataloguer les œuvres d'art, sauf plus tard à poursuivre l'inventaire complet ?

M. Travelet fait remarquer que la commission ne pourra se mettre à l'œuvre tant qu'elle n'aura pas un local fermé.

M. le président reconnaît que l'observation est juste, et que non-seulement le local des collections n'est pas clos,

mais encore qu'il est humide, salpêtré, et qu'il est nécessaire d'en demander la réparation à M. le Préfet. Cette proposition est adoptée.

M. le président donne à l'assemblée communication de lettres émanant du président de la Société d'agriculture de Montauban, du président de la Société philomatique des Vosges, qui l'un et l'autre demandent à échanger leurs publications avec celles de la Société d'agriculture. L'assemblée accorde l'échange.

M. le président communique ensuite les conditions du concours ouvert :

1° A Rouen, pour l'invention d'un instrument perfectionné, destiné à faire reconnaître la pureté du lait. Ce concours, ouvert pour l'année 1877, fixe à 700 fr. le montant de la prime qui sera donnée à l'inventeur ;

2° A Dijon, pour un concours de l'histoire de la province de Bourgogne ; deux prix de 1,000 fr. fondés par M. le comte de Saint-Seine, ancien président du comité archéologique de Dijon, pour deux séries d'histoire publiées pendant les années 1872, 1873, 1874 et 1875, ou à publier pendant les années 1876, 1877 et 1878.

Sur la proposition du président, il est décidé que ce dernier concours fera l'objet d'une note adressée à la presse locale, et qu'une note sera également publiée pour faire connaître les conditions d'admission à l'Institut agronomique récemment établi à Paris.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Étaient présents : MM. Bailly, Colnenne, Willemot, Cardot de la Burthe, Dodelier, Lambert, d'Andelarre, Paul Petitclerc, Finot, Bartholomé, Meillier, Bardenet, Mangin, Félix Galmiche, de Beauséjour.

M. Willemot, secrétaire de la commission chargée d'organiser l'exposition florale et artistique, lit le procès-verbal de la délibération prise par la commission dans sa première réunion préparatoire, et dont la Société décide l'insertion au procès-verbal de la séance. Ce rapport est ainsi conçu :

La commission que vous avez nommée pour aviser aux mesures à prendre en vue du concours régional, s'est réunie deux fois, le 31 octobre et le 8 novembre, sous la présidence de M. Reboul, et elle m'a chargé de vous rendre compte de ses travaux.

A la première de ses séances, où étaient présents MM. Mangin, de Belenet, Félix Galmiche, Willemot et Jeanneney, ce dernier appelé par la commission, l'assemblée a reçu les communications de chacun de ses membres.

C'est ainsi que, sur la proposition de M. Galmiche, elle a émis l'avis qu'il y avait lieu de favoriser et même de provoquer une exposition de fleurs, conformément au désir exprimé par M. Mougenot, horticulteur à Luxeuil, avec la faculté pour les exposants de mettre leurs fleurs en loterie à la fin du concours, sous la surveillance de la commission.

Passant à un autre ordre d'idées et ensuite des observations échangées entre plusieurs de ses membres, notamment

de MM. de Belenet et Janneney, cette même réunion a pensé qu'il y aurait lieu de tenter une exposition de tableaux et d'objets d'art moderne et rétrospective, et que pour y arriver il conviendrait d'élargir le cercle des membres de la commission, dont elle propose de donner la présidence d'honneur à M. Gérôme, et dont M. Janneney consentirait à être le secrétaire.

Puis, afin de se renseigner, elle s'est ajournée au 8 novembre.

Et ledit jour, se sont trouvés réunis MM. Reboul, Mangin, Meillier, Galmiche, Burguy, de Belenet, Willemot, Janneney et Collilieux, ce dernier représentant le comité de l'exposition industrielle.

La réunion s'étant occupée tout d'abord des emplacements nécessaires aux diverses expositions projetées, et prenant égard à la place que devra occuper le concours régional, s'est vite aperçue qu'elle ne pourrait rien arrêter définitivement sans la participation du directeur du concours et de la commission municipale,

A propos de l'exposition de fleurs, il a été émis sur l'emplacement deux propositions : l'une indiquant le petit jardin des Promenades et l'autre, le jardin de la Société d'agriculture.

Il a été aussi émis des doutes sur la réussite de l'exposition rétrospective.

Enfin la réunion a décidé qu'il y avait lieu de former une commission spéciale pour chaque nature d'exposition, afin d'agir avec plus de succès.

Elle a engagé la commission artistique, composée des membres dont les noms suivent, et spécialement son secrétaire, à presser une solution, et notamment à solliciter les adhésions des artistes franc-comtois, comme aussi à s'entendre avec l'administration municipale.

Cette commission est formée de :

MM. Gérôme, président d'honneur,
Jeanneney, secrétaire,
Boisselet,
Roger Galmiche,
Finot,
Baron de Friess,
Gaston Marquiset,
Dodelier,
Desgranges,
Dépierre, à Lure,
Perron, à Gray, vice-président du comice,
De Belenet.

La seconde sous-commission horticole et florale se compose de :

MM. Mangin,
Burguy,
Meillier,
Félix Galmiche,
Willemot,
Chapelain,
Jules Demandre, à Briaucourt,
Huvelin, à Renaucourt.

Elle a spécialement chargé M. Meillier de se mettre en rapport avec les horticulteurs et de provoquer la première réunion.

Le comité industriel agira de son côté comme il l'entendra.

Une réunion générale pourra avoir lieu quand chaque comité aura pris une détermination.

Chaque exposition sera libre de fixer ses droits d'entrée comme il lui conviendra.

Conformément à la proposition de M. Meillier, l'assemblée décide qu'elle ajournera toute mesure jusqu'à l'arrivée du commissaire du concours régional.

M. Cardot de la Burthe lit son rapport sur les publications du mois, qui est conçu en ces termes :

Agriculture.

LE PFERDESCHONER (*c'est-à-dire appareil qui ménage les chevaux*).

Chez tous les animaux, la marche s'effectue par mouvements saccadés ; l'effort de l'animal étant intermittent, il en résulte pour lui une secousse, un choc à chaque effort de traction. Le problème à résoudre, pour éviter cette secousse, consisterait à transformer la traction intermittente en traction uniforme ; à cet effet, il faudrait emmagasiner la force inutilement absorbée par la tension brusque des courroies, et la faire agir lentement pendant l'intervalle d'inaction du moteur animé. Pour atteindre ce but, il suffit de substituer à la courroie de cuir une courroie de caoutchouc, ou, encore, d'interposer entre la bricole et la voiture un ressort élastique.

L'expérience ayant été faite, dans les mêmes conditions, avec une voiture munie de courroies rigides, puis de courroies élastiques, on a constaté une économie de 26 p. 0/0 dans la somme des forces dépensées au profit de la traction opérée avec les courroies élastiques.

En Allemagne, on a tout récemment expérimenté et adopté ce mode de traction pour les équipages militaires, et le nom de *Pferdeschoner*, littéralement *appareil qui ménage les chevaux*, a été donné à ce procédé.

L'appareil employé consiste en un certain nombre d'anneaux en caoutchouc, séparés par des rondelles en fer. Cet

ensemble élastique est introduit dans un tube et se trouve comprimé par un piston qui est soumis à l'effort de traction ; on interpose une de ces gaines entre chaque trait et chaque crochet d'attelage.

(Extrait du journal le *Sud-Est*, n° 10, octobre 1876.)

LA TONTE DES CHEVAUX ET DES BŒUFS.

Il résulte de nombreuses expériences et d'études comparatives, que la tonte des animaux domestiques, chevaux, bœufs, mulets, offre à l'agriculture, aux éleveurs et engraisseurs de sérieux avantages par un meilleur fonctionnement de la peau. Elle donne à la peau une action plus énergique ; elle diminue la transpiration et préserve d'affections plus ou moins dangereuses, telles que la toux, la bronchite, la pneumonie, etc. ; elle communique à l'animal plus d'ardeur, plus de force, plus de vigueur ; enfin, elle facilite l'embonpoint des animaux destinés à être engraisés.

Au point de vue de la mortalité, il résulte d'un rapport du ministre de la guerre que la mortalité des chevaux dans l'armée est de 44 pour mille parmi les chevaux non soumis à la tonte, tandis que la proportion n'est plus que de 7 pour cent chez les chevaux tondus.

L'auteur de l'article recommande, comme complément de la tonte, les lavages au savon et les rinçages à l'eau tiède, afin de débarrasser la peau des animaux de toutes les impuretés qu'elle peut abriter.

(Extrait du *Bulletin* du comice agricole de Vitry-le-Français, n° de mars 1876.)

EMPLOI DE LA VACHE COMME BÊTE DE TRAIT.

Il y a lieu de s'étonner qu'en Franche-Comté le bœuf et la vache ne soient point utilisés isolément par les cultivateurs

comme bêtes d'attelage. En Alsace, dans l'Isère, etc., les vaches et les bœufs, attelés seuls comme le cheval, rendent de très-grands services. On trouve à ce sujet, dans le journal le *Sud-Est*, n° d'octobre 1876, les observations et rapprochements suivants :

Dans la vallée de l'Isère, la vache est généralement employée pour la culture des champs; c'est même elle qui accomplit la plus grande somme de travail, et son travail est le plus économique.

La traction opérée par la vache se fait doucement, sans secousse; la quantité de fumier produite par elle est supérieure à la quantité produite par le cheval. Dans l'attelage des chevaux, il n'y a qu'un seul produit, le travail; dans celui des bœufs, il y en a deux : le travail et la viande; dans l'attelage de la vache, on en trouve trois : le travail, la viande, le lait.

Le cheval perd beaucoup de sa valeur en vieillissant; la vache bien moins. Dans les jours de chômage — et ils sont fréquents en hiver — le cheval consomme sans rien produire; le bœuf, lui, convertit sa nourriture en viande; la vache fait de même; de plus, elle donne du lait, sans compter un veau presque chaque année.

Lorsque la vache travaille, c'est-à-dire lorsqu'elle est attelée aux chariots ou traîne la charrue, son lait est un peu moins abondant, mais, en revanche, il est de qualité supérieure; ses veaux sont plus vigoureux; enfin son tempérament devient plus robuste. A tous ces points de vue, il serait donc à désirer que l'attelage à seul, du bœuf et de la vache, se propagât dans les petites cultures; il suffirait peut-être que l'initiative fût prise par quelques agriculteurs riches et amis du progrès.

ÉCHARDONNEMENT.

Le journal le *Sud-Est* donne comme infaillible le mode

d'échardonnement suivant : Il faut attendre le développement de la plante adventice, aussi tard que l'emblavure le permet, la laisser même former sa tête ; puis, avec des cisailles, quelque temps qu'il fasse, effectuer tout simplement la résection de chaque tige un peu au-dessus de son avant-dernière couronne de feuilles inférieures. La pluie, en s'introduisant dans les canaux médullaires de la plante, occasionne la pourriture de la tige et des racines.

Hygiène.

EMPOISONNEMENT PAR LES CHAMPIGNONS. — *Préservatif.*

Il ne se passe pas d'année sans que les journaux signalent des cas d'empoisonnement par les champignons. Il serait facile de prévenir tous les accidents en prenant les précautions ci-après indiquées : rien de plus simple, de plus pratique. Il résulte des conclusions d'un mémoire rédigé par M. le docteur Louis Monier, médecin en chef de l'hôpital d'Avignon, conclusions publiées par l'administration préfectorale du département de Vaucluse : 1° que l'action toxique des champignons vénéneux ne se manifeste qu'à un moment assez éloigné de leur ingestion ; 2° qu'il n'existe aucun caractère botanique bien tranché qui permette de distinguer les champignons vénéneux de ceux qui sont comestibles ; 3° que les champignons desséchés sont aussi dangereux que ceux à l'état frais ; 4° que le principe toxique, dont l'analyse chimique n'a pu jusqu'à ce jour préciser la nature, a la propriété d'être soluble dans l'eau acidulée ou salée, mais surtout dans l'eau portée à l'ébullition ; 5° enfin, que tout champignon vénéneux devient inoffensif lorsque, après avoir été macéré pendant deux heures dans de l'eau vinaigrée, il est soumis à une ébullition d'une demi-heure à une heure de durée.

(Extrait du *Bulletin* de la Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer, n° 7 et 8, juillet et août 1875.)

Littérature.

INSTRUCTION PUBLIQUE EN ÉGYPTÉ.

Le volume des *Mémoires de l'Académie du Gard*, année 1874, renferme beaucoup d'articles intéressants ; je citerai, entre autres, une étude historique sur Antonin-le-Pieux ; une autre sur S. Evremond, sa vie et ses écrits ; une notice sur les marques de fabrique que présentent les poteries romaines du musée archéologique de Nîmes ; enfin un travail de statistique sur l'Égypte. Je détache de ce travail les détails suivants sur l'instruction publique :

• Le nombre des enfants recevant l'instruction primaire en Égypte s'est élevé, de 1863 à 1873, de 3,000 à 89,893, pour une population de 5,250,000 habitants ; sur ce nombre de 89,893 élèves, on ne compte que 3,018 filles ! Cette disproportion énorme entre les écoliers des deux sexes s'explique facilement par l'état d'infériorité de la femme en Orient ; mais le gouvernement est maintenant bien résolu à faire marcher parallèlement l'instruction des filles et celle des garçons. »

La question de l'instruction gratuite, si discutée en France, est tranchée en Égypte de la manière la plus large possible : la gratuité existe à tous les degrés ; elle est telle que l'État ne fournit pas seulement à l'élève l'instruction, mais encore, dans certains cas, le logement, la nourriture, le vêtement ; bien plus, la générosité du gouvernement va jusqu'à payer un salaire à l'étudiant. Un élève, en moyenne, ne coûte pas moins de 676 fr. par an à l'État : le nombre des bourses, qui n'était en 1862 que de 750, s'élève aujourd'hui à 16,400 ! Les sacrifices que le kédive s'impose ne se bornent point à ses nationaux ; ils s'étendent encore aux étrangers et même aux établissements d'éducation dirigés par des corporations religieuses : ainsi aux Sœurs de la Miséricorde.

Cette prodigalité est peut-être exagérée; car, comme le fait remarquer l'auteur de l'article, l'Etat, suivant la déclaration fameuse des « Droits de l'Homme, » ne doit le nécessaire (et par voie de conséquence l'instruction) qu'à ceux qui, soit par eux-mêmes, soit par leurs parents, ne peuvent se le procurer.

Archéologie.

DÉCOUVERTE D'UNE HABITATION LACUSTRE.

Cette découverte remonte à l'année 1870 et se trouve relatée dans les *Mémoires de l'Académie nationale de Reims*, année 1874. L'auteur de cette découverte est un Franc-Comtois, M. Jules Lemire, et le lieu, le lac de Clairvaux (Jura).

Les habitations lacustres sont des demeures construites sur pilotis au bord des lacs : elles paraissent être contemporaines des habitations des cavernes. Le principal objet de ces constructions suspendues sur les eaux, était de mettre les habitants à l'abri des grands carnassiers de cette époque. La première découverte de ce genre eut lieu en 1873, en Suisse, dans le lac de Zurich; depuis, on trouva successivement d'autres habitations dans les lacs de Constance, Genève, Neuchâtel, etc. — Au printemps de 1870, la sécheresse ayant fait baisser le niveau des eaux du lac de Clairvaux, un grand nombre de pilotis apparurent groupés sur plusieurs points.

M. Lemire acquit bientôt la certitude qu'il se trouvait en face d'une cité lacustre. Quel était le mode d'assemblage de la charpente qui reliait les pilotis entre eux, on en est, à cet égard, réduit aux conjectures. Les fouilles faites au nord du lac, dans une tourbe non lacustre, amenèrent la découverte, à un mètre de profondeur, d'une grande quantité d'ossements brisés d'animaux sauvages et domestiques, la plus grande partie appartenant au bœuf, au cerf, au sanglier; il y a absence complète de débris d'oiseaux. On trouva en outre

des poignards et des poinçons en os très-durs, des fragments d'arcs, des vases de bois, un essieu en bois, des débris de poterie grossièrement striée dans un but ornemental. A proximité de cette station, on a rencontré quelques objets de bronze, de nombreux instruments en pierre, des meules à aiguiser, des hachettes, puis des silex. Beaucoup d'objets sont fabriqués avec des roches étrangères à la région.

Les fouilles n'ont mis au jour aucune pièce ayant trait au culte religieux ; la même particularité est à noter en ce qui concerne les autres cités lacustres explorées.

La conclusion générale à tirer, c'est qu'à cette époque pré-historique, il y avait déjà une certaine industrie, un commencement de civilisation et des rapports entre les diverses peuplades d'une région pour l'échange des produits.

M. Félix Galmiche informe l'assemblée qu'après avoir constaté sur place l'excellence de la méthode Jouffroy dans la culture de la vigne, il a pris la résolution de l'appliquer à sa vigne de la Motte, et qu'il offre à la Société de l'associer à ses expériences. La Société accepte cette proposition avec empressement et décide qu'il n'y a pas lieu, quant à présent, de donner suite à son projet de vigne-modèle.

M. Cardot de la Burthe fait remarquer que cet ajournement ne doit pas empêcher la commission de viticulture de poursuivre les recherches qu'elle a commencées sur les moyens de protéger la vigne contre les gelées tardives.

M. Reboul de Neyrol rappelle à ce sujet que M. le comte de Jouffroy d'Abbans a la prétention d'être le moins gelé des viticulteurs, et que cela tient uniquement à l'usage des buissons artificiels formés avec des sarments et des tiges de maïs, qu'il suspend aux fils de fer et aux crochets des ceps.

M. Bailly donne ensuite lecture de son rapport sur le

concours agricole de Dampierre-sur-Salon. Ce rapport sera inséré au *Bulletin* de la Société. Il est conçu en ces termes :

Le 27 août dernier, a eu lieu à Dampierre-sur-Salon la distribution des primes de notre Société, réunies à celles des trois comices de l'arrondissement de Gray.

En l'absence de notre honorable président, je me suis rendu à Dampierre, accompagné d'un de nos collègues, M. Hild, qui a bien voulu suppléer M. le secrétaire et M. le trésorier, tous deux empêchés.

L'organisation de cette fête agricole a été l'œuvre de M. Chalandre, président du comice de Dampierre, secondé par M. le maire de cette commune, et a parfaitement réussi, bien que le temps, d'abord incertain, et ensuite mauvais par intervalles, ait retenu chez eux beaucoup de cultivateurs et d'éleveurs de bétail. Malgré cette fâcheuse circonstance, l'affluence de la population a été grande, et le nombre des animaux exposés très-satisfaisant.

La race bovine figurait en première ligne, et comprenait environ 80 sujets, dont 65 appartenaient à l'espèce femeline, et 15 à l'espèce Durham pure ou croisée. Cette supériorité numérique de la première sur la seconde s'explique par l'expérience déjà longue de nos cultivateurs, qui ont reconnu que le bœuf femelin consomme moins que le Durham, est plus courageux au travail, et donne une viande au moins aussi bonne. Je dois dire toutefois que j'ai admiré quatre ou cinq des animaux de la seconde espèce, dont la beauté sera certainement remarquée au prochain concours régional.

La race chevaline était représentée par une cinquantaine de juments, dont la taille et la structure attestaient une sensible amélioration dans l'élevage de ces animaux. En effet, j'ai assisté, il y a seize ou dix-huit ans, à un concours du même comice, tenu alors à Champlitte, et où figuraient à

peine cinq ou six chevaux de conformation au-dessous du médiocre. Le progrès constaté aujourd'hui est dû en grande partie aux sacrifices que s'impose le département, dans le but de propager l'emploi de bons étalons. A cette cause il faut ajouter l'influence des concours hippiques qui ont lieu chaque année, et celle du dépôt de remonte de Faverney, où les éleveurs trouvent le plus souvent une suffisante rémunération de leurs soins.

L'exposition de la race ovine, qui réunissait trois ou quatre béliers et cinq ou six lots de brebis, n'offrait rien de bien remarquable.

Ces diverses catégories d'animaux, rangées en bon ordre, occupaient le pourtour de la promenade de Dampierre, dont l'allée centrale était pavoisée et aboutissait à une estrade élégamment ornée de feuillage et d'emblèmes d'agriculture.

Vers deux heures, les commissions ayant terminé leurs travaux d'examen, nous avons pris place sur cette estrade, avec MM. les présidents et quelques membres des comices, M. le sous-préfet de Gray, M. le maire de Dampierre et plusieurs autres notabilités. Là, devant un nombreux auditoire, où l'on remarquait les principaux cultivateurs de la circonscription, M. Chalandre a prononcé un excellent discours sur la nécessité où se trouve l'agriculture de perfectionner son outillage, afin de pouvoir fournir à la consommation, qui va toujours croissant, tandis que la main-d'œuvre devient de plus en plus rare; et il a cité de merveilleux résultats obtenus généralement en Angleterre et en Amérique, où, grâce à l'emploi des machines, on obtient avec douze personnes en moyenne, par hectare, les mêmes résultats qu'en France avec quarante-cinq. M. Chalandre a passé ensuite à une autre nécessité, celle d'augmenter les fourrages et par conséquent les engrais. Il a indiqué comme moyen déjà expérimenté avec succès, le maïs mis en silos, et lu le rapport

suivant d'un cultivateur du département des Landes, pays souvent désolé par la sécheresse :

« Les 3, 4 et 5 septembre 1875, j'ai récolté, haché et ensilé 25,000 kilog. de maïs. Ces opérations m'ont coûté 2 fr. 28 c. par 1,000 kilog. Le rendement de ma terre a été de 30,000 kilog. à l'hectare. Les prix de location de la terre, fumures et travaux se sont élevés à 250 fr. environ par hectare. Ces frais portent le prix de revient du maïs à 1 fr. les 100 kilog.

« Mon silo dressé consistait en une simple rigole creusée dans un sol argileux demi-compacte. Elle mesurait 2 mètres de largeur. Le fond et les parois ont été tapissés d'une couche de bruyère. J'ai empilé dans cette fosse mon maïs haché, puis j'ai placé par dessus une couche de 0^m70 de terre, fortement damée et disposée en dos d'âne.

« Le 1^{er} janvier 1876, j'ai ouvert mon silo. Le fouissage avait jauni et dégagéait une odeur alcoolique agréable. Quelques vaches ont accepté cette nourriture immédiatement, d'autres ont hésité et n'en ont pris qu'après un ou deux jours. Mais au bout de huit jours toutes mangeaient ma conserve avec avidité et la préféraient à mon meilleur fourrage. Chez les vaches laitières, la production a été augmentée.

« La ration de foin était de 8 à 10 kilog. par jour. En maïs, j'ai dû donner de 16 à 25 kilog. — 100 kilog. de maïs sont donc l'équivalent de 40 kilog. de foin.

« J'en conclus que les 25,000 kilog. de maïs m'ont permis d'économiser 10,000 kilog. de foin ; or, 10,000 kilog. de foin à 10 fr. le mille font 1,000 fr. Le maïs, tous frais compris, revient à 250 fr. J'ai bénéficié de la différence, soit 750 fr. Vous le voyez, l'expérience a eu de bons résultats. »

Après M. Chalandre j'ai pris la parole en ces termes, au nom de la Société d'agriculture :

• Messieurs,

« M. le président de la Société d'agriculture étant encore retenu loin de Vesoul, je suis appelé à l'honneur de le suppléer, et je viens, avec un de mes collègues, distribuer les primes annoncées dans le programme qui a été publié au mois de mai dernier.

« Nous accomplissons cette mission avec d'autant plus de plaisir, que nous trouvons ici les honorables membres des trois comices de l'arrondissement animés, comme nous, du désir d'encourager la première de toutes les industries, l'industrie agricole.

« La commission déléguée par la Société a eu à examiner huit exploitations, dont les propriétaires ou fermiers s'étaient présentés pour la prime n° 1, destinée à récompenser le plus bel ensemble de culture. Un rapport, qui vous sera distribué dans un instant, fait connaître les observations de MM. les commissaires sur ces différents domaines, leur opinion sur ce que chacun d'eux présente de satisfaisant ou de défectueux, enfin les motifs qui ont déterminé la Société à en primer un, et à indiquer l'ordre dans lequel il a paru juste de classer les autres : car tous les concurrents pour cette prime ont mérité une mention, les uns en défrichant et en mettant promptement en valeur des terrains jusqu'alors incultes ou depuis longtemps négligés ; d'autres en créant des prairies naturelles ou artificielles ; d'autres en entretenant dans des étables bien disposées, un bétail proportionné à l'importance de leur culture ; la plupart en faisant un emploi intelligent des instruments perfectionnés. Sous ce dernier rapport, toutefois, on a constaté une certaine différence : tandis que plusieurs concurrents possédaient jusqu'à huit de ces utiles machines, il y en avait un qui ne pouvait en montrer que deux ou trois. Nous espérons qu'il se mettra bientôt au niveau des premiers,

et que vous suivrez tous la même voie, Messieurs les cultivateurs, car votre fortune en dépend. Vous vous plaignez, et avec raison, du prix élevé de la main-d'œuvre; vous dites que les bras manquent : eh bien, il faut parvenir à les remplacer, surtout pour les opérations les plus dispendieuses. Je ne parlerai pas du battage des grains, pour faire ressortir l'avantage de la machine sur le fléau : ce serait superflu dans un pays où d'habiles constructeurs, pour ne citer que ceux de Gray, d'Arc et de Lavoncourt, ont contribué à vulgariser cette amélioration ; je nommerai, en passant, la charrue sous-sol et l'extirpateur, qui, dans les défrichements, économise tant de sueurs et d'argent; le rouleau brise-mottes, si utile dans les terres argileuses; les semoirs de toute sorte, au moyen desquels on gagne un tiers de la semence sur l'ancien procédé; le trieur, qui choisit le grain que vous voulez confier à la terre; mais j'appellerai votre attention sur la houe à cheval, que l'on ne voit aujourd'hui que chez les agriculteurs d'élite, et sur la moissonneuse, d'un usage plus rare encore.

• Dans l'arrondissement de Gray, on cultive presque partout le maïs à côté de la pomme de terre, et la betterave y a pris depuis quelque temps une assez large place. Disposez en lignes ces trois sortes de plantes, et espacez-les de manière à livrer passage à la houe, attelée d'un cheval ou d'un bœuf; puis, quand viendra le moment du buttage, armez votre houe de l'appareil nécessaire; et, dans cette opération comme dans toutes celles où fonctionne cette espèce de charrue légère, vous verrez qu'un homme, avec son cheval ou son bœuf, fera en un jour autant que dix ou douze ouvriers avec l'ancien outil. Or, dix ouvriers à 4 fr., nourriture comprise, coûteraient 40 fr., tandis que l'on peut évaluer à 8 ou 9 fr. la journée de l'homme et du cheval; c'est donc un profit de 30 à 32 fr. par jour, et le prix de la houe, munie de son buttoir, n'excède pas 60 fr. Comment donc se fait-il que cet instru-

ment, qui ne convient pas moins à la petite culture qu'à la grande, et qui est depuis si longtemps recommandé, ne soit pas employé partout ? Cela ne peut s'expliquer, hélas ! que par un trop fidèle attachement à la routine. Voici ce qu'écrivait il y a quinze ans, un agronome qui a essayé de mettre en vers quelques préceptes (permettez-moi cette citation) :

Aide-toi, pour biner, de la houe à cheval,
Dont l'excellent labeur n'est pas moins prompt qu'égal.
Oui, certes, employons, tout nous y sollicite,
Les nouveaux instruments, qui font mieux et plus vite :
La préférence est juste ; à quoi bon discuter ?
Servi par celui-ci, tu vas gaîment butter
Les végétaux qu'aux champs on a plantés en ligne ;
Et puisse-t-il un jour être admis dans ta vigne ! (1)

« Ce dernier vœu du poète a été accompli dans bien des lieux, dans les vignes en plaine de la Bourgogne et de la Champagne ; et, si je suis bien informé, on en trouve des spécimens dans la circonscription de ce comice, non loin de Champlitte. Les propriétaires qui ont disposé leurs plants de manière à y faire travailler la houe, ont déjà recueilli, et abondamment, le fruit de leurs essais.

« J'en viens maintenant aux moissonneuses. Vous savez, Messieurs, qu'il y a eu à Vesoul, le 20 et le 21 du mois dernier, un concours de ces machines, organisé par la Société d'agriculture. Les journaux en ont rendu un compte exact : aussi n'entreprendrai-je pas de faire ressortir ici l'excellence du travail qui s'est accompli dans ces deux journées, sous les yeux de nombreux cultivateurs. Telle a été la satisfaction générale, que huit de ces instruments ont été achetés, et sont allés aussitôt fonctionner sur différents points du département. Voici l'avantage immédiat qu'en retire l'acquéreur. Il fait d'abord sa récolte ; puis il se met, avec deux chevaux ou

(1) *Épître aux laboureurs*, par M. Ch. Peire, membre de la Société d'acclimatation du Nord-Est.

deux bœufs, à la disposition des autres cultivateurs, moyennant 12 fr. par hectare, soit 4 fr. par journal, plus la nourriture ; et, comme il moissonne en moyenne dix journaux en dix heures, il gagne net 40 fr. par jour. S'il travaille ainsi pendant quinze jours, il réalise un bénéfice de 600 fr. Cela joint à l'économie qu'il a faite sur sa propre récolte, et à ce que lui vaudra la coupe des avoines et des prairies artificielles, lui rend, dès la première année, le prix de son achat, qui est de 1,000 fr. Quant au propriétaire ou fermier des champs ainsi moissonnés, il est facile de prouver que son économie est de 12 à 20 fr. par hectare, selon qu'il eût employé la faux ou la faucille. A cet avantage on doit ajouter celui de pouvoir rentrer immédiatement ses gerbes, et de les garantir par là des intempéries.

« La Société départementale, convaincue de la nécessité pour le cultivateur de suppléer à la main-d'œuvre, a voulu que la valeur de ses deux premières primes fût consacrée, en tout ou en partie, à l'achat d'instruments perfectionnés. C'est assurément un moyen de propager ces puissants auxiliaires.

« Si vos comices se sont réservé, et à juste titre, de primer le plus beau bétail de la circonscription, nous nous sommes fait, de notre côté, un devoir d'offrir des encouragements pour les étables les mieux tenues, et pour les soins donnés aux engrais, notamment au moyen des fosses et des pompes à purin. A propos de ces fosses, beaucoup trop rares dans nos campagnes, j'ai lu les vers suivants dans le petit poème auquel je viens déjà de faire un emprunt :

Cent ares de terrain

Pourront être arrosés des produits d'une vache,
D'une seule. A coup sûr il n'est rien, que l'on sache,
Qui, rassemblé sans frais, donne un pareille profit.
Mêlée à deux tiers d'eau, la quantité suffit
Pour amender en près un hectare, te dis-je ;
Elle y doublera l'herbe. — Et pourtant, ô prodige !
Un dédain routinier laissait, hier encor,
Aux sentiers du hameau s'écouler ce trésor.

« Nous avons tenu à encourager aussi ces honnêtes serviteurs ruraux, qui loin de suivre l'exemple d'une émigration souvent mal calculée et décevante, vers les grands centres de population, restent fidèlement auprès des maîtres dont ils ont mérité la confiance, et dont ils voient grandir les enfants, auxquels ils apprendront bientôt à cultiver les champs de la famille.

« Notre Société a voulu donner des témoignages d'estime aux instituteurs qui, par leurs leçons et leurs exemples, ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture et de l'arboriculture. Nous savons tout l'intérêt que le comice de Gray, en particulier, porte à cette branche d'enseignement, et nous nous associons de cœur à sa pensée.

« Parmi les gardes forestiers, il en est qui se sont distingués en créant des plantations importantes, et ont de cette façon préparé pour l'avenir un accroissement de la richesse communale. Nous décernons à ces agents dévoués des primes et des médailles. Malheureusement l'un d'eux, le brigadier Guyot, de Champlitte, est mort au mois d'avril dernier : la médaille qui lui a été dévolue ne servira donc, pour ainsi dire, qu'à orner sa tombe ; mais sa veuve recevra et conservera ce souvenir de la gratitude publique.

« Tels sont, Messieurs les cultivateurs, les encouragements que nous apportons à plusieurs d'entre vous. Nous regrettons que la limite de nos ressources ne nous ait pas permis d'augmenter la valeur des primes ; ces concours annuels vous prouvent du moins que si votre profession est la plus utile de toutes, elle est aussi la plus honorée.

« Quand nous vous recommandons de perfectionner, de compléter votre outillage, il ne faut pas craindre que les bras d'aucun ouvrier deviennent inutiles : non, il y a toujours dans la ferme, comme ailleurs, du travail et un salaire pour celui qui veut s'occuper. L'emploi des instruments, depuis la charrue primitive jusqu'à la machine à vapeur, n'a jamais eu

qu'un but, celui de simplifier et d'accélérer le travail de l'homme, mais non de le supprimer.

« Notre devoir, comme celui de toutes les associations agricoles, est de rechercher et de vous signaler les procédés qui peuvent rendre de plus en plus rémunérateurs les résultats de vos soins et de vos peines, convaincus que nous sommes, d'ailleurs, que si la prospérité de notre agriculture s'accroît, elle contribuera pour une bonne part à effacer les traces de nos désastres, et à replacer la France au rang qu'elle occupait parmi les nations, et d'où elle ne devait pas déchoir. »

On a ensuite procédé à la distribution des récompenses.

Vous apprendrez avec satisfaction que nos deux premiers lauréats, MM. Becquart et Ecouchard, consacreront à l'achat d'instruments perfectionnés les sommes que vous leur avez destinées comme primes.

A cinq heures, un banquet de 80 couverts réunissait les autorités, les membres des Sociétés agricoles, et la plupart des lauréats. Plusieurs toasts ont été portés : par M. le sénateur Jobard, à M. le maréchal de Mac-Mahon, président de la République ; par M. le maire, à M. le préfet et à l'administration départementale ; par M. le sous-préfet, aux présidents des trois comices ; par M. Chalandre, à la Société d'agriculture, représentée par votre vice-président ; enfin par votre vice-président lui-même, à l'union des comices, et à leur bonne et perpétuelle entente avec la Société départementale.

Je ne terminerai pas sans payer un juste tribut d'éloges à la fanfare de la ville de Gray, qui a brillamment contribué à l'éclat de cette fête par des symphonies artistement exécutées, soit dans les intervalles des discours et de la distribution des primes, soit pendant le banquet.

L'ordre du jour appelle ensuite M. Hild à donner à l'as-

semblée lecture de son rapport sur le concours des moissonneuses des 20 et 21 juillet 1876. En son absence, justifiée par son appel au lycée de Besançon, M. Cardot de la Burthe veut bien prendre la peine de lire ce travail, qui a l'étendue et le mérite d'un véritable traité sur la question de l'économie du travail agricole par l'introduction de machines perfectionnées. Un passage ou deux ayant donné lieu à quelques doutes sur la parfaite exactitude des souvenirs du rapporteur, l'assemblée décide que le manuscrit sera soumis à une nouvelle lecture, confiée aux soins de la commission du concours. Elle décide en même temps que le rapport sera inséré au *Bulletin* et au procès-verbal de la séance. Le texte en est ainsi conçu :

Messieurs,

Les progrès merveilleux réalisés par la science depuis le commencement du siècle, l'invention de la machine à vapeur et ses applications variées dans toutes les branches de l'industrie, ont profondément modifié les conditions du travail, partant la situation économique des nations civilisées. Le génie des constructeurs, décuplant la production, tout en diminuant la lenteur et la difficulté de la main-d'œuvre, a répandu dans toutes les classes de la société le bien-être, et, stimulant les besoins, a donné en même temps la richesse qui permet de les satisfaire. Mais tandis que, dans le monde de l'industrie, cette intervention de la science est partout désirée, partout obtenue, alors que la machine s'est emparée de la filature, du tissage, de la fonderie, de ces métiers multiples qui s'inspirent des idées artistiques, pour mettre à la portée des fortunes les plus modestes le confortable, autrefois l'apanage exclusif des privilégiés, l'agriculture s'obstine autour de nous à ne pas être de son temps, à continuer, par la plus étrange des routines, les méthodes des siècles passés,

dont elle a, par contagion, délaissé les mœurs simples et les habitudes économiques. Elle engage à armes inégales, contre l'industrie qui lui dispute ses ouvriers, une lutte qui aboutirait à une défaite, si la source de toute vie et de toute richesse en ce monde pouvait tarir.

Allons au fond de toutes ces plaintes du cultivateur qui déplore le manque de bras et ne veut pas s'en avouer la cause. Les grandes villes, foyer d'industrie et de commerce, absorbent non plus le superflu du travail agricole, mais ce qui est son nécessaire. En donnant un salaire plus fort et en exigeant un travail plus faible, l'usine et l'atelier font désertir la ferme; chacun court à la vie productive et facile, tandis que le fermier et le petit propriétaire de la campagne s'épuisent en efforts surhumains, s'imposent des privations qui ne semblent plus de notre âge, pour maintenir la production de leurs champs au point où l'avait portée nos pères. Le remède à cette situation fausse et périlleuse est indiqué à l'agriculture par sa rivale même. Les bras vous manquent pour suffire à l'œuvre de chaque jour : demandez à la science le moyen de vous en passer. De même qu'une machine de tissage, avec deux ouvriers, fait le travail de cinquante ouvriers d'autrefois, et fournit un produit d'une valeur supérieure, ainsi la machine appliquée à la culture du sol en arrachera la richesse avec moins d'effort, et peut-être plus de résultat. Nos voisins d'Amérique et d'Angleterre, qui semblent avoir l'heureux privilège de tous les perfectionnements pratiques et utiles, l'ont compris de longue date : la machine agricole est répandue chez eux au même degré que la machine industrielle, et la production brute, supérieure d'un quart à ce qu'elle est parmi nous, exige un travail moindre des deux tiers. Et cependant la France est un pays essentiellement agricole; notre département de la Haute-Saône offre à la culture des céréales, des plantes sarclées et fourragères, avec un climat propice, un sol fertile, des communications

faciles et rapides. Il manque à tous ces éléments de prospérité, que le travail brutal et routinier se transforme par la science, que la machine soulage l'homme et le supplée. Cette révolution, Messieurs, que chacun de nous appelle de ses vœux, vous avez compris qu'il vous appartenait de la provoquer dans la mesure de vos forces. Formés en Société pour amener autour de vous le progrès dont l'agriculture est susceptible, quoique vous ne soyez pas tous agriculteurs au sens ordinaire du mot, vous avez sur le praticien vulgaire l'avantage de la science théorique ; car on a beau médire de la théorie et la railler quelquefois, c'est d'elle que vient la lumière, c'est d'elle que naît le progrès à tous les degrés de l'activité humaine. Provoquer par tous les moyens dont vous disposez les expériences au grand jour, y convier par toutes les voix de la publicité les agriculteurs de notre département, les prendre pour juges entre leur pratique routinière et les procédés nouveaux, telle est votre tâche. Vous l'avez compris en organisant deux ans de suite des concours de faucheuses et de moissonneuses, en préparant dès aujourd'hui le concours régional, qui consacrera les résultats partiels par des expériences d'ensemble.

C'est du dernier concours de moissonneuses que vous avez bien voulu me charger de rendre plus spécialement compte. Je ne veux avoir dans ce travail que le mérite d'une mémoire fidèle, heureux si chacun d'entre vous reconnaît dans mes jugements ses propres appréciations et quelquefois ses paroles textuelles.

Les conditions du concours ont été fixées par une affiche du 26 juin 1876, dont voici la teneur :

« Article 1^{er}. — Un concours de moissonneuses aura lieu à Vesoul, dans le courant du mois de juillet.

• A ce concours sera joint le concours indiqué plus haut

pour les instruments divers utilisés pour la récolte des moissons.

« Art. 2. — Les concurrents devront faire connaître leur intention de prendre part à ce concours par des déclarations écrites, adressées au président de la Société d'agriculture de la Haute-Saône, à Vesoul, avant le 10 juillet.

« Chaque déclaration portera la désignation et le nombre des instruments, le nom et la résidence de l'exposant, s'il en est l'inventeur, le fabricant, l'importateur ou le dépositaire.

« Art. 3. — Les opérations du concours commenceront à huit heures du matin, aux jours indiqués.

« La surface sur laquelle aura lieu l'essai de chaque instrument sera d'environ 70 ares.

« Art. 4. — Les concurrents devront se procurer les attelages nécessaires. Toutefois ils trouveront, la veille du concours, des renseignements à ce sujet au secrétariat de la Société établi à l'hôtel de ville de Vesoul.

« Art. 5. — Avant les essais, ils devront faire connaître le prix de vente de leurs instruments.

« Ne seront admis que les instruments destinés à la vente, à l'exclusion de ceux fabriqués en vue du concours. Les concurrents qui refuseraient de s'engager préalablement à vendre les instruments essayés, seraient mis hors concours.

« Art. 6. — Dans le cas où les cultivateurs, membres de la Société d'agriculture ou des comices du département, se rendraient, sur le lieu du concours, acquéreurs des moissonneuses primées par le jury, la Société, dans le but d'aider à la propagation de ces machines dans le département, se réserve d'accorder à plusieurs d'entre elles des primes en argent, dont le jury fixera la valeur et qui viendront en déduction du prix d'achat.

« Art. 7. — Les prix seront proclamés et les médailles distribuées immédiatement après le concours. »

M. Reboul de Neyrol, dont l'active et intelligente direction a imprimé à vos travaux un essor nouveau, obligé de s'absenter pendant la période des expériences, confia à M. le vice-président Colnenne le soin d'organiser le concours dans ses détails matériels et de présider aux opérations. La suite démontra que cette tâche ne pouvait tomber en des mains plus dévouées et plus intelligentes. Une nouvelle circulaire du 8 juillet décida qu'on admettrait à concourir quatre catégories d'instruments divers : 1° les moissonneuses simples faisant la javelle; 2° les moissonneuses simples ne faisant pas la javelle; 3° les faucheuses-moissonneuses combinées; 4° les outils, instruments et appareils se rapportant aux opérations de la récolte des moissons. Un prix d'honneur devait être en outre disputé par les moissonneuses de tous systèmes. Les expériences furent fixées au jeudi et au vendredi 20 et 21 juillet. Par les soins de M. Félix Galmiche, membre de la commission spéciale (1), un groupe de cultivateurs et de fermiers, habitant au hameau des Rêpes, mettaient à la disposition de la Société une étendue de près de 15 hectares emplantés en blé. Le terrain des expériences, situé à une faible distance de Vesoul, à proximité de la route de Saint-Loup et au centre d'un pays de riche production, était heureusement choisi. Après avoir réservé une étendue considérable de champs d'un seul tenant, pour le concours au prix d'honneur, la commission partagea le reste en parcelles de 60 à 70 ares chacune, qui devaient être moissonnées par les différentes machines présentées. Tous les membres résidents et correspondants de la Société furent invités à prendre part aux opérations, à assister la commission spéciale de leurs lumières et de leur dévouement. C'est ainsi, Messieurs, qu'un grand nombre d'entre vous passèrent sur le terrain des

(1) Cette commission était composée de MM. Colnenne, président, Roger Galmiche, Travelet, Schœnendorfer, Félix Galmiche, Cordier, Dodelier, Cardot de la Burthe et des présidents des comices cantonaux.

expériences une bonne partie des journées du 20 et du 21 juillet. C'est ainsi que plusieurs de nos sociétaires correspondants se hâtèrent d'accourir de divers points du département, et avec un zèle auquel nous sommes heureux de rendre hommage, avec une intelligence pratique dont nous avons tous profité, suivirent les diverses phases des expériences, et contribuèrent plus d'une fois à motiver les avis de la commission spéciale. Je citerai, en particulier, M. Cordier, directeur de la ferme-école de Saint-Remy, M. Millot, d'Essernay, M. Hansberg, maire d'Auxon, M. Ansberque vétérinaire, aujourd'hui à Besançon, M. Caillaux, de Bussurel, M. le docteur Champreux, président du comice de Jussey. Le comice de Vesoul était plus spécialement représenté par son président, M. le marquis d'Andelarre, et par M. Willemot, vice-président. Les opérations, intelligemment préparées, se sont accomplies dans le plus grand ordre et ont été, pendant les deux jours, favorisées par un temps splendide. Des carnets d'attachement, établis par M. Cardot de la Burthe sur le modèle de ceux qui servirent au concours de Mettray en 1875, avaient été remis aux membres de la Société qui suivaient les expériences, et permettaient, avec un nombre relativement considérable de commissaires, d'obtenir l'uniformité d'appréciation indispensable pour un classement raisonné. Je crois utile d'en joindre la teneur à ce rapport.

(Suit le modèle d'autre part.)

QUESTIONS.

- 1 Nom : de la machine, du concurrent, etc.
- 2 Etat du sol. (Pierreux, humide, sec, accidents de terrains, etc.). ..
- 3 Appréciation de la récolte. (Forte, moyenne, faible, longue, courte, versée ou non) ..
- 4 Etat de l'atmosphère : temps.....
- 5 Difficultés particulières : mauvaises herbes, etc.
- 6 Nature et qualité de l'attelage.....
- 7 Qualité du conducteur ..
- 8 Facilité de conduite, de mouvements de la machine.....
- 9 Pièces brisées : causes du bris.....
- 10 Pièces qui ont chauffé ou grippé.....
- 11 Qualité de la coupe. -- Racines arrachées. (Très-bien, bien, assez bien, passable, médiocre, mal.).....
- 12 Egrenage.....
- 13 Qualité du javelage.
- 14 Surface moissonnée.....
- 15 Heure de la mise en route.....
- 16 Heure de l'arrêt final.....

-
- 17 Largeur de la coupe.
 - 18 Poids de la machine ..
 - 19 Diamètre de la roue motrice.....
 - 20 Largeur nécessaire au passage.....
 - 21 Précautions contre l'encrassement des organes par la terre ou la récolte.....
 - 22 Facilité du graissage et du nettoyage
 - 23 Position du conducteur.....
 - 24 Construction et exécution. (Simplicité du mécanisme, nature des bois et métaux employés, serrement des écrous).....
 - 25 Facilité des réparations.....
 - 26 Variation de la hauteur de coupe en marche.....
 - 27 Modification en marche du javelage.....
 - 28 Prix de la machine fonctionnant ..

NOTA. — MM. les membres du Jury pourront attendre l'achèvement des épreuves sur le terrain pour répondre aux questions posées sous les nos 17 à 28.

D'ATTACHEMENT.

Date :

RÉPONSES.	OBSERVATIONS. ARRÊTS. — NOMBRE. — DURÉE. CAUSES.

Signatures :

Des quatre catégories de machines admises au concours, il y en a une qui ne fut pas représentée : je veux parler de la moissonneuse simple ne faisant pas la javelle. Cette absence, du reste, n'a pas lieu de nous surprendre. Quand il fait tant que d'acheter une moissonneuse, le cultivateur sérieux et intelligent, qui veut remédier au défaut de la main-d'œuvre, acquiert la machine complète : il comprend qu'il lui suffit d'une année ou deux pour compenser la différence de prix et ne s'embarrasse pas d'un outil qui ne le délivre qu'imparfaitement du souci d'engager des travailleurs, mais à la condition de travailler aussi pour le public. Dans la Haute-Saône, d'ailleurs, où les prairies artificielles commencent à avoir une grande importance, si le cultivateur cherche une économie, il compensera l'ennui de faire opérer le javelage à la main par la facilité de récolter mécaniquement ces prairies.

Aussi trouvera-t-on à peine, dans les catalogues des plus grandes maisons de constructeurs, une seule moissonneuse ne faisant pas la javelle ; et dans les nombreux concours des dernières années, je n'en rencontre pas une ayant obtenu des récompenses, sans doute parce qu'il ne s'en est pas présenté.

En revanche, huit moissonneuses simples faisant la javelle ont figuré au concours. Sept sont d'origine anglaise ou américaine ; une seule a été construite en France et n'est du reste, à quelques modifications près, que la reproduction de la machine Wood, dont le type vient d'Amérique. C'est la moissonneuse dite *la Française*, construite par M. Cumming, d'Orléans, et présentée par M. Peltier jeune, de Paris, rue Fontaine-au-Roi. Les sept autres sont : 1° la *Walter-Wood*, de la maison Waite-Burnell-Huggins et Compagnie, rue Alibert, Paris, représentée par M. Pinot, de Vesoul ; 2° la moissonneuse *Omnium*, de la maison Pilter, rue Alibert, Paris, présentée par le constructeur ; 3° la *Howard-Simplex*, de la même maison ; 4° la *Johnston*, modèle 1876, de la maison Decker-Mols, représentée par MM. Jeannel frères, de Martin-

velle (Vosges) ; 5° la *Howard* dite *Petite-Internationale*, présentée par les mêmes ; 6° la *Hornsby-Spring-balance*, présentée par M. Harter aîné, de Bar-sur-Aube ; 7° la *Burdick*, de la maison Osborne, de Paris, présentée par M. Vichot, de Vesoul. Les faucheuses-moissonneuses combinées appartenaient à cinq types différents ; elles étaient amenées par MM. Pilter, Harter, Vichot, Jeannel et Pinot. La *Buckaye*, annoncée par ce dernier négociant, arriva trop tard pour prendre part aux expériences. Toutes ces machines furent mises, durant la journée du 20, dans les lots que le sort leur avait assignés. On laissa aux concurrents le droit de choisir leurs attelages et de les varier au besoin ; les uns préférèrent les chevaux, les autres les bœufs, quelques-uns se servirent successivement de l'un et de l'autre attelage. La commission a constaté que par les grandes chaleurs de l'été, les bœufs présentaient sur les chevaux l'avantage d'être moins sensibles aux mouches, et, partant, de faire un travail dont la régularité parfaite compensait la lenteur relative. Cette expérience était d'autant plus précieuse à nos yeux que le cultivateur de la Haute-Saône, pour l'ensemble de ses travaux, préfère généralement le bœuf au cheval ; l'introduction des moissonneuses n'aura donc pas pour effet de contrarier ses préférences, ni de changer ses procédés de culture.

Durant cette journée du 20, fort laborieuse d'ailleurs, toutes les machines furent passées en revue ; deux membres de la Société étaient attachés spécialement à chacune d'elles ; M. le président Colneune et les membres de la commission se transportèrent successivement de l'une à l'autre et centralisèrent les renseignements consignés sur les carnets. En procédant par voie d'élimination, le jury dut écarter la faucheuse-moissonneuse Johnston, dite *la Merveilleuse* ; par suite de divers accidents, tels que la rupture de la chaîne Vaucanson, elle ne put moissonner le lot qui lui avait été attribué ; la machine Howard, dite *Petite-Internationale*, fit

de son côté un travail tellement défectueux qu'un examen, même sommaire, suffit à constater son infériorité. En ce qui concerne la moissonneuse Johnston, présentée par un industriel des Vosges, je lis dans le rapport du concours de Mettray, rédigé par M. F.-Raoul Duval, « que la maison Howard, désireuse de maintenir sa haute réputation, offre actuellement à ses clients des machines dans de tout autres conditions mécaniques, réunissant les perfectionnements dont l'expérience, dans ces dernières années, et les comparaisons tirées des concours, tant en France qu'en Angleterre, ont démontré l'utilité. » (*Bulletin de la Société des agriculteurs de France*, 15 avril 1876, p. 400.) La décision du jury, corroborée par une appréciation de cette valeur, nous paraît sans réplique.

La machine *Howard-Simplex*, présentée par M. Pilter, et qui constitue précisément le perfectionnement le plus complet apporté par ce constructeur au type primitif, trouvé insuffisant, devait jouer de malheur. Après avoir fonctionné d'une manière très-satisfaisante dans la journée du 20, elle se montra le lendemain tellement inférieure pour la qualité de son javelage, qu'on eut peine à s'en expliquer la cause. Il paraît qu'une pièce importante avait été, par la malveillance ou autrement, déplacée ou faussée durant la nuit ; et cette excellente machine fit, à l'épreuve décisive, assez mauvaise figure. Le jugement qui dut l'écarter des récompenses ne saurait donc être définitif, la machine ayant été retirée du concours par son représentant.

L'embarras du jury fut grand en face des machines qui, se recommandant toutes par les plus sérieuses qualités, n'éprouvèrent durant le concours aucun de ces accidents qui font présumer des défauts, lorsqu'ils ne les constatent pas d'une manière évidente. Une expérience comparative pouvait seule éclaircir tous les doutes, et amener un classement impartial. Cette expérience eut lieu le vendredi matin 21, dans

un champ de 2 hectares, réservé à cet effet. Six moissonneuses simples faisant la javelle y participèrent, en s'engageant successivement dans un blé de moyenne venue qui, attaqué par tant d'instruments à la fois, se trouva coupé en moins d'une demi-heure. Ces machines étaient dans l'ordre suivant : la *Walter-Wood*, la *Cumming française*, la *Burdick*, la *Hornsby-Spring-balance*, la *Johnston*, et l'*Omnium* ou *Samuelson transformée*. Rien de plus pittoresque et de plus instructif à la fois que ce spectacle : en apercevant l'école normale des instituteurs déboucher en ce moment sur le terrain des expériences, il me semblait que ces jeunes gens, destinés à former les enfants de nos campagnes, arrivaient là juste à point pour s'initier à leur mission de l'avenir, pour remporter un sujet excellent de leçon à redire sans cesse autour d'eux. Il n'y a pas d'auxiliaire plus précieux pour le travail agricole que l'instituteur ; ne craignons pas de l'initier aux idées fécondes, aux utiles découvertes : c'est lui qui les portera, le plus efficacement peut-être, dans les hameaux les plus éloignés.

La commission avait à apprécier les machines à quatre points de vue différents : 1° de la coupe ; 2° du javelage ; 3° de la rapidité du travail ; 4° des facilités de traction, de réparation, de graissage et d'entretien.

Les différences, en ce qui concerne la coupe, ont été à peine sensibles d'une moissonneuse à l'autre ; toutes possèdent, peu s'en faut, à un degré égal, la facilité de relever, au moyen d'un levier, le tablier qui porte la scie ; ce qui permet, suivant les pays et les terrains, de laisser plus ou moins de chaume, depuis 5 centimètres de hauteur jusqu'à 40. Cette qualité est précieuse dans les terres inégalement labourées, devant les raies profondes, les ados élevés et les obstacles fortuits que la machine peut rencontrer sur son chemin. Nous avons vu ainsi, sans encombre, franchir des pierres énormes abandonnées dans les champs ou

placées comme marques d'abornement. La coupe elle-même était nette, l'arrachage presque nul ; il est juste d'ajouter qu'il faut, pour obtenir ce résultat, des scies en bon état, et qu'au premier signe de coupe imparfaite ou d'arrachage, il est bon de recourir à la scie de rechange, l'autre étant aussitôt remise en état par un affûtage d'ailleurs facile.

Un javelage irréprochable est le caractère distinctif d'une bonne machine : de toutes les qualités, c'est la moins aisée à obtenir. Il faut que par le débrayage instantané de l'un des râteaux, la javelle tombe forte ou faible, suivant les exigences de la température et la commodité du laboureur. Il faut que dans les tournants, le conducteur puisse à volonté retenir la javelle sur le tablier de la machine, de manière qu'elle ne soit pas piétinée par les chevaux au retour. Il faut enfin que la javelle se ramasse tout d'un tas perpendiculairement à la marche, sans que les épis traînent et s'éparpillent, pour que la gerbe se fasse sans perte de temps. La *Walter-Wood*, l'*Omnium*, la *Hornsby*, la *Cumming* ont démontré que, sur ce point, la mécanique moderne n'avait plus aucun progrès à réaliser. Le mécanisme de la *Burdick* a paru trop compliqué et d'une solidité douteuse ; il en est de même de la *Johnston*, qui obtient par un système de chaînes, exposées à une usure rapide et à des bris instantanés, le relèvement de la scie, et le débrayage des râteaux javailleurs.

En ce qui concerne la rapidité du travail, elle dépend du poids de la machine d'abord, qui doit être, à solidité égale, le moins considérable possible ; puis de l'agencement de ses diverses parties qui, à poids égal, fait la machine plus roulante, et avec moins d'effort, obtient un travail réel plus considérable. S'il a été facile à la commission de constater le poids, il lui eût fallu, pour juger le rapport du travail à l'effort, soumettre les machines à des essais dynamométriques pour lesquels nous manquions, non pas certes de juges compétents, mais des appareils indispensables. Cette expérience, du reste,

une fois faite, demeure la même pour tous les concours ; et nous n'avons, pour nous rassurer sur la valeur de nos jugements, qu'à consulter le travail très-remarquable de M. Tresca, directeur du Conservatoire des arts et métiers, lors du concours de Mettray en 1875. Nous y puisons la conviction que les observations consciencieuses sur le travail apparent des moissonneuses concorde, à peu de choses près, avec les observations dynamométriques. Quatre des six machines qui ont figuré au concours de Vesoul ont été classées par M. Tresca dans l'ordre suivant : 1^{re}, *Johnston* ; 2^e, *Walter-Wood* ; 3^e, *Samuelson* ; 4^e, *Hornsby*. A vide, le mécanisme fonctionnant, c'est la machine *Walter-Wood* qui prend la tête ; à vide encore et le mécanisme étant arrêté, c'est la *Samuelson*. Il en faut conclure avec le *Journal de l'agriculture* de M. Barral, numéro du 7 août 1875, « que, dans une épreuve, une de ces machines peut l'emporter sur une autre, et réciproquement ; ce sera presque toujours le fait, non pas de la machine, mais de l'habileté du conducteur. » (P. 221.)

Restent les facilités de traction, de réparation et d'entretien. La machine *Walter-Wood*, par la disposition ingénieuse de son tablier qui se relève au moyen d'une charnière, et peut ainsi s'engager dans les chemins les plus étroits, offre un sensible avantage sur toutes les autres, dont il faut, pour un transport difficile, détacher le tablier. D'autre part, les moissonneuses du système *Samuelson* ont paru à la commission d'une solidité de construction et d'une simplicité d'agencement qui préviennent les réparations ou les rendent éminemment faciles. La *Hornsby-Spring-balance*, qui tire son nom d'un ressort très-ingénieux, équilibrant une partie du poids de la machine par celui du conducteur, est d'un démontage difficile. « L'élévation trop grande du centre de gravité donne lieu à des oscillations qui ne sont qu'imparfaitement corrigées, tant par l'équilibre qu'on s'est efforcé

d'établir, que par l'élasticité du ressort qui transmet la traction. • (Rapport sur le concours de Mettray, 1875, par M. F.-Raoul Duval, loc. cit.) — Deux fois, au concours de Vesoul, le conducteur a été projeté de son siège en franchissant des rigoles un peu profondes. Cet accident a dû naturellement influencer les décisions du jury, et l'amener à cette conclusion que, pour donner de bons résultats, cette moissonneuse doit être mise entre des mains soigneuses et très-habiles.

J'ai peu de chose à dire des réparations et de l'entretien ; tous les constructeurs numérotant les pièces de leurs machines, en cas de bris ou d'usure, il est toujours facile, dans un temps très-restreint, de remédier aux accidents. Le rapporteur du concours de Mettray constate qu'en Angleterre, le moindre forgeron de campagne sait réparer les avaries ordinaires. Celui du concours de Versailles va plus loin encore, et veut, non sans raison, que le maniement du marteau et de la lime fasse partie de l'éducation du cultivateur, comme le maniement de la charrue et de la pioche. Si je ne me trompe, la ferme-école de Saint-Remy n'a eu garde de l'oublier ; ses élèves ne seraient pas embarrassés pour remettre eux-mêmes en état une machine dont ils ont étudié le fonctionnement par la pratique journalière. A mesure que l'usage des machines sera plus général, espérons que l'agriculture deviendra un métier comme un autre, exigeant un apprentissage complet, et comprenant tous les détails qui intéressent le fonctionnement et l'entretien d'un outillage perfectionné. N'ai-je pas eu en personne la bonne fortune, pendant les vacances dernières, de rencontrer un cultivateur intelligent qui a construit et fait construire, par un charron de village, un ensemble très-complet de hoes à cheval, de râtaux mécaniques, de rayonneurs et d'extirpateurs ? Apprendre à connaître une moissonneuse, c'est apprendre à la réparer en cas d'avaries. Le jour où les cultivateurs sérieux

se seront convaincus qu'ils peuvent sur ce point se suffire à eux-mêmes, l'emploi des machines de tout genre aura fait dans notre département un progrès considérable.

Le jury a dû apporter une attention particulière à l'examen des systèmes de graissage et des précautions prises par les constructeurs contre l'encrassement par la terre des godets à huile et des engrenages. Les machines du système Samuelson ont paru particulièrement remarquables sur ce point, par l'emploi de godets contenant une grande quantité d'huile qui se distribue d'elle-même sans obliger à des arrêts fréquents, et de couvercles à ressort qui empêchent la poussière d'y pénétrer.

Après avoir une dernière fois examiné toutes les machines à ces divers points de vue, et s'être fait donner sur le terrain toutes les explications nécessaires par les constructeurs ou leurs représentants, la commission s'est retirée dans le bois de Pusy, voisin du terrain des expériences, afin de délibérer et de décerner les prix. Étaient présents : MM. Colnenne, président du concours, Bailly, vice-président de la Société, marquis d'Andelarre, président du comice de Vesoul, Cardot de la Burthe, Cordier, directeur de la ferme-école de Saint-Remy, Dodelier, Félix Galmiche, Schœnendœrfer, et votre serviteur, improvisé secrétaire pour la circonstance. Après discussion, il a été décidé préalablement : 1° que les deux prix attribués au concours des moissonneuses ne faisant pas la javelle seraient répartis entre les deux concours des moissonneuses complètes et des machines combinées ; 2° que les machines primées pour le prix d'honneur ne participeraient pas aux récompenses des concours proprement dits. Puis le vote sur l'ensemble du concours a donné le résultat suivant :

PRIX D'HONNEUR. — *Moissonneuses de tous systèmes.*

1^{er} prix, médaille d'or et 150 fr. : moissonneuses *Walter-Wood*.

2^e prix, médaille d'argent et 100 fr. : *Omnium, Samuelson transformée.*

3^e prix, médaille d'argent et 50 fr. : *Cumming française.*

Moissonneuses simples faisant la javelle.

1^{er} prix, médaille d'argent : *Hornsby, Spring-balance.*

2^e prix, médaille d'argent : *Johnston, modèle 1876.*

3^e prix, médaille de bronze : *Burdick.*

Faucheuses-moissonneuses combinées.

1^{er} prix, médaille d'argent : *Albion, présentée par M. Pinot.*

2^e prix, médaille de bronze : *Paragon, présentée par M. Harter.*

3^e prix, médaille de bronze : *Kirby, présentée par M. Vichot.*

Le jury a été unanime dans l'expression de sa satisfaction pour l'ensemble de ce magnifique concours, et le rapport sommaire rédigé pour la distribution des récompenses a pu déclarer sans flatterie que la commission n'éprouvait qu'un regret, c'est d'avoir été limitée dans le nombre des récompenses, comme elle n'éprouvait qu'un embarras, celui d'assigner des places.

L'après-midi du 21 a été consacrée à l'examen des appareils, outils et instruments se rapportant aux opérations de la récolte des moissons, exposés depuis la veille aux Promenades. N'y ayant pas participé moi-même, je ne puis que transcrire ici l'impression sommaire consignée dans un premier rapport. « L'empressement des concurrents a été digne d'éloge; sans présenter beaucoup d'idées neuves, ces machines de toutes sortes, trieurs, tarares, batteuses à bras et à manège, chariots à base élargie, ont mérité les encouragements du jury, en ce qu'elles contribuent à répandre les procédés d'une culture rapide et intelligente, à la portée des

fortunes les plus modestes. » Les prix ont été attribués ainsi qu'il suit :

PRIX.	{	Médaille d'argent, à M. Dollé, de Gevigney.
		Médailles de bronze, à MM. Pinot, Vichot, de
		Vesoul, et Rigolot, de Gray.

Ces prix ont été décernés à l'ensemble de l'exposition des divers concurrents, avec mention spéciale des batteuses à bras de M. Dollé, de Gevigney.

La distribution des récompenses a eu lieu dans les bâtiments de la halle, le 21 juillet, à quatre heures et demie du soir. M. le Préfet de la Haute-Saône, comte de Masin, qui le matin était venu sur le terrain des expériences témoigner de l'intérêt que son administration portait à l'agriculture, honora cette cérémonie de sa présence. Votre commission a regretté après coup qu'elle n'eût pas proclamé les prix avec plus de solennité et devant un public plus nombreux : c'est que M. le marquis d'Andelarre, président du comice de Vesoul, nous avait gardé la surprise d'un discours où une chaleur éloquente se mêlait heureusement aux conseils pratiques et aux enseignements familiers. Vous tiendrez, Messieurs, à insérer ce discours, tel que l'a publié le *Journal de la Haute-Saône*, dans le *Bulletin* de la Société, comme l'expression la plus élevée de notre pensée à tous et la leçon la plus charmante qu'on pût faire sur l'objet du concours.

Permettez-moi, en terminant, de signaler dans ces remarquables expériences une lacune qu'il importera de combler lors du prochain concours régional. La culture des prairies artificielles a fait depuis quelques années des progrès tels dans notre département, qu'il importait d'expérimenter les moissonneuses dans les luzernes et les sainfoins : les dispositions prises ne l'ont pas permis pour cette fois. Toutes les machines prétendent à l'avantage, en accélérant le mouvement de la scie, de couper la récolte des prairies artificielles

avec autant de facilité que les céréales proprement dites. Vous vous rappelez que la machine *Omnium*, par une ingénieuse disposition de la scie, permet de doubler la vitesse et d'appropriier en un clin d'œil tout le système au fauchage, sinon des foins, du moins de toutes les variétés de fourrage artificiel. Peut-être l'idéal des constructeurs sera-t-il d'obtenir par ce procédé une machine à toute fin, qui, dans notre pays de moyenne et de petite culture, pourrait prétendre à un succès certain.

Dès aujourd'hui la question du fauchage et du moissonnage mécanique est résolue dans notre département. Votre concours a été une leçon vivante et parlante, à laquelle les plus endurcis des routiniers n'ont pu résister. Il est démontré que dans nos cultures, une machine avec deux chevaux et un homme fait 50 ares à l'heure, ce qui correspond à 5 hectares par journée de dix heures. En tenant compte des intempéries, ne comptons que 3 hectares par machine et par jour; les frais spéciaux ne reviendront pas par hectare à 8 fr.; si nous y ajoutons les frais d'amortissement, d'intérêt et d'acquisition, que nous mettrons à 6 fr. par hectare, nous arrivons au total de 14 fr. par hectare, qui présente par rapport au moissonnage à la main une différence de moitié. Ajoutons à cet avantage celui d'un travail rapide, accompli à l'instant de la température la plus favorable, la possibilité pour le cultivateur d'utiliser sa machine pour la récolte des prairies artificielles, et nous arriverons à cette conclusion : c'est que le moissonnage mécanique est non-seulement le plus parfait et le plus rapide, mais de beaucoup le plus économique; c'est qu'il est à la faucille et à la faux ce que la machine à battre est au fléau, et comme ce dernier a entièrement disparu, sauf pour les seigles, de l'outillage de nos cultivateurs, ainsi la faucille ira dans un avenir prochain rejoindre le musée des antiquités.

Sans doute la transition est pénible et les hésitations à

vaincre d'une nature multiple. Peut-être qu'en favorisant des entreprises de moissonnage mécanique à tant par hectare, comme il en existe pour le battage, ferons-nous pénétrer la machine à moissonner partout où fonctionne la machine à battre. C'est une expérience à tenter, et dès à présent, si je ne me trompe, le comice de Vesoul a fondé un prix destiné à l'entrepreneur de moissonnage qui aura fait dans une année la plus grande somme de travail pour les autres et pour lui.

Quoi qu'il en soit, s'il faut augurer de l'avenir par les acquisitions qui ont suivi immédiatement le concours, nous avons lieu de concevoir les plus belles espérances. Une dizaine de machines ont été achetées durant le concours; je citerai dans le nombre deux *Walter-Wood*, l'une qui a pris le chemin de la ferme-école de Saint-Remy, l'autre qui a inauguré l'entreprise du moissonnage dans le rayon de Pusy; une *Omnium* acquise par M. le marquis d'Andelarre; une *Cumming* à destination de Velesme dans l'arrondissement de Gray. Sauf la ferme-école et M. le marquis d'Andelarre, tous les acquéreurs ont bénéficié d'une subvention de 50 fr. que leur a faite la Société réunie au comice de Vesoul. Vous voudrez sans doute, Messieurs, dans la mesure de notre modeste budget, consacrer tous les ans, sous une forme ou sous une autre, une subvention à la propagation du moissonnage mécanique. S'il est vrai que l'honneur nourrit les arts et que les nobles études sont stimulées par la gloire, il faut au progrès agricole une nourriture plus substantielle; comme la guerre, dont il est l'ennemi irréconciliable, le progrès a pour nerf l'argent. Qui n'a souhaité une fois en sa vie que les sommes énormes absorbées par l'égorgement éventuel de l'humanité fussent consacrées au développement de sa richesse? Mais si la triste réalité nous interdit ces rêves et ces espérances, sachons du moins consacrer nos faibles ressources aux utiles découvertes, et contribuer pour notre modeste part

au bien-être matériel de nos compatriotes, sans lequel il ne saurait y avoir de bien-être moral.

M. le président invite l'assemblée à désigner les trois délégués qui seront chargés de représenter la Société à la séance publique de lecture et au banquet que la Société d'émulation du Doubs a fixés au 14 de ce mois, et qui se reproduisent chaque année à pareille époque. M. Finot veut bien accepter de préparer pour cette solennité, un mémoire sur *« la Saône, envisagée comme frontière naturelle. »* MM. Reboul de Neyrol, président, et Bailly, vice-président, se rendront également à Besançon pour répondre à la généreuse invitation de la Société d'émulation.

M. Finot, rapporteur de la commission du musée, rend compte des résolutions arrêtées par la commission du musée de la Société, dans l'intérêt des collections. La commission s'est divisée en trois sous-commissions qui se sont partagé le travail : la sous-commission de géologie, composée de MM. Dodelier, Sautier, Colnenne, Travelet, Bertrand, Chapelain, Schœnendœrfer et Petitclerc ; celle de l'archéologie, composée de MM. Dodelier, Boisselet, Bailly, Bouvaist et Finot ; et celle de la bibliothèque et des archives, composée de MM. Cardot de la Burthe et Reboul de Neyrol. Elle a ensuite examiné avec soin l'état des locaux et reconnu qu'il y avait à pourvoir sans délai, en premier lieu, à la clôture de la salle des vitrines qui précède la salle des réunions de la Société, et à la réparation de celle qui s'appuie, par son mur de fond, au terrain du jardin de l'école normale, et que l'humidité provenant de cette situation a complètement dégradée.

M. Bailly émet l'avis qu'une démarche faite à ce sujet près du Préfet par le président hâterait l'exécution des réparations nécessaires. Le président prend l'engagement de faire d'urgence le nécessaire.

L'heure avancée de la séance ne permettant pas à M. Finot de lire son mémoire sur *Héluyse de Joinville, vicomtesse de Vesoul*, l'assemblée décide que la lecture en sera confiée à une commission composée de MM. Bailly et Reboul, et l'insertion au *Bulletin* autorisée par ces Messieurs, sans avoir besoin d'en référer de nouveau à l'assemblée.

Proposition de M. Cardot de la Burthe de prendre en considération l'offre faite par M. Rothiot, de céder à la Société, au prix de 200 fr., une collection de fossiles et principalement d'empreintes de végétaux houillers, laborieusement formée par lui. L'assemblée désigne MM. Colnenne, Dodelier, Cardot, Bertrand, Travelet, Schœnendœrfer et Petitclerc, pour lui faire un rapport sur la proposition, après examen de la collection.

M. Quivogne, vétérinaire à Lyon, adresse à la Société quatre brochures sur des questions diverses de sa spécialité, et dont il est l'auteur ; il l'informe en même temps de la découverte qu'il a faite à Bucey-les-Gy, dans une grotte, de restes fossiles et des temps préhistoriques d'un grand intérêt ; il demande à faire participer la Société de sa découverte, en qualité de membre correspondant. Des remerciements sont votés à M. Quivogne, et sa nomination comme membre correspondant est faite par acclamation. M. Trelut est chargé de rendre compte des brochures jointes à la lettre.

M. le comte de Jouffroy d'Abbans envoie une brochure sur le choléra et la manière de le détruire. Mention et remerciements au procès-verbal de la séance.

M. Ernest Monnier, de Luxeuil, architecte habitant Paris, sollicite l'envoi du *Bulletin* de la Société. Conformément à sa demande, l'assemblée le nomme membre non-résidant et lui ouvre ainsi un droit régulier aux publications de la Société.

Communication d'une circulaire du ministre de l'agriculture, accompagnée du programme d'une exposition interna-

tionale d'horticulture à Amsterdam pour 1877, et de l'invitation à donner toute la publicité possible au projet.

M. le marquis d'Andelarre demande pour M. Cartaux, agriculteur distingué, président du comice agricole de Jussey, le titre de membre honoraire de la Société et l'envoi régulier du *Bulletin*. La proposition est adoptée.

SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE.

Présidence de M. Reboul de Neyrol.

Etaient présents : MM. Bailly, Dodelier, Cardot de la Burthe, le commandant Noirot, Simonin, Meillier, Travelet, Félix Galmiche, Loyez, Paul Petitclerc, Bernard, Caillaux, Thévenin, Schœnendœrfer, Bertrand, Trelut, Roussel, Willemot, Bartholomé, de Beausejour, Mangin, d'Andelarre et Cartaux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'assemblée décide que le rapport de M. Hild sur le concours des moissonneuses sera communiqué à MM. Reboul et Galmiche, qui voudront bien se concerter avec le rapporteur sur les rectifications de détail qu'il conviendra de faire subir à son travail avant de le livrer à l'impression avec l'extrait du procès-verbal du 30 novembre dernier.

M. Cardot de la Burthe a la parole pour donner à l'assemblée lecture de son rapport sur les publications reçues par la Société pendant le mois écoulé. Il s'exprime en ces termes :

BLÉ D'AUSTRALIE.

Le *Bulletin* du comice agricole de Lille (numéro de juin 1876) préconise la culture du blé d'Australie. Ce blé, qui peut encore être semé utilement en janvier et même en février, résiste mieux que nos blés indigènes aux intempéries,

à la sécheresse, etc.; il se contente d'une terre de qualité inférieure. Quant au rendement, il résulte de renseignements précis, positifs, que ce blé, dans de bonnes conditions moyennes, produit facilement de 40 à 50 hectolitres à l'hectare.

AVOINE DES SALINES.

Cette variété d'avoine continue à être cultivée dans le département du Nord avec le plus grand succès. Son rendement moyen, en 1875, a été, malgré les intempéries de cette année, d'environ 85 hectolitres à l'hectare : ce rendement s'est élevé jusqu'à 100 hectolitres. Entre le rendement de l'avoine ordinaire et celui de l'avoine des Salines, il y a eu lieu de constater une différence de 20 à 25 hectolitres à l'hectare.

(Extrait des *Archives de l'agriculture du nord de la France*, n° 6, juin 1876.)

DU PHYLLOXERA ET DE SA DESTRUCTION PAR L'OCCLUSION DES VOIES QUI LE CONDUISENT SUR LES RACINES DE LA VIGNE.

Le phylloxera, dit l'auteur de l'article, le docteur Tribes, se présente sous deux formes : la forme aptère et celle ailée; mais tous les individus naissent aptères et vivent d'abord de la vie souterraine; après plusieurs générations ou évolutions, certains individus aptères deviennent ailés.

Le phylloxera aptère, après avoir épuisé, desséché le cep qu'il occupait, remonte à la surface du sol et se dirige vers d'autres ceps intacts; le fait a été observé; toutefois, lorsque le chevelu des racines de la vigne envahie s'entre-croise avec le chevelu des souches saines, le phylloxera s'infiltré dans ces souches en suivant la voie souterraine, sans remonter à la surface.

Quant au phylloxera ailé, après s'être abattu sur les vignobles sains, il dépose ses œufs d'une manière qui varie

suivant la nature des cépages. S'il s'agit de plants américains, l'insecte parasite dépose ses œufs sur la surface des feuilles au milieu de petites galles protectrices. Si les plants sont européens, le phylloxera ailé dépose ses œufs dans les interstices que présente l'enveloppe filandreuse, fendillée du cep de vigne.

Après l'éclosion des œufs, les jeunes phylloxeras s'introduisent dans les racines et radicelles, en suivant les interstices de l'écorce filamenteuse du cep. Le phylloxera n'est point organisé pour creuser le sol ; il n'ouvre point de galeries souterraines comme la fourmi ; ses pattes paraissent éminemment disposées pour s'infiltrer dans les racines en suivant les sinuosités, les vides qui existent autour du cep. C'est surtout au printemps et en automne que le phylloxera ailé sort de terre pour aller déposer ses œufs sur les vignes saines.

Partant de ces données, le docteur Tribes est convaincu que le salut des vignes jusqu'ici préservées se trouve dans l'occlusion permanente des passages par lesquels le phylloxera arrive jusqu'aux racines, c'est-à-dire dans l'occlusion du sol qui entoure la souche au collet. Il recommande, en conséquence, d'enlever l'écorce filandreuse du cep, sur une longueur d'environ 8 centimètres, en commençant un peu au-dessous du collet ; puis, avec un pinceau, de badigeonner de goudron minéral les parties déchaussées de la souche ainsi que la zone décortiquée ; de tasser fortement la terre autour du cep ; de ménager ensuite autour du pied un petit godet ou entonnoir de 3 centimètres de profondeur sur 6 centimètres de rayon et de remplir cet entonnoir de goudron.

A l'appui de sa théorie, le docteur Tribes fait remarquer que si les treilles, les pieds de vigne plantés le long des allées ou dans les cours, si les vignes situées dans les terres fortes ou celles non cultivées résistent mieux au fléau, c'est parce que le sol tassé est moins pénétrable aux essaims de

phylloxeras. Il en est de même de la submersion, qui n'est efficace qu'autant qu'elle est prolongée.

Un viticulteur entomologiste, M. L. Blanchard, expérimente en ce moment dans les vignes du Médoc un procédé qui repose sur la même théorie ; récemment il a entretenu l'Académie des sciences de son procédé, qui est plus simple, plus pratique que celui du docteur Tribes.

D'après M. Blanchard, les générations souterraines ne tardent pas à s'épuiser, à disparaître lorsque les individus nés des parents sexués n'interviennent plus pour la reproduction. Pour empêcher cette intervention, il conseille d'enduire les ceps et les échelas d'une couche de coaltar, de manière à engluier les œufs que les phylloxeras ailés y déposent. Cette opération, d'ailleurs, ne nuit aucunement à la bonne végétation de la vigne, et c'est pendant l'hiver que l'opération peut être faite utilement.

(Extrait du *Journal d'agriculture pratique*, n° 46, du 16 novembre 1876.)

DE LA PASTEURISATION OU CONSERVATION DES VINS PAR LA CHALEUR.

Les vins sont sujets à de nombreuses maladies qui finissent par les rendre impropres à la consommation. Un illustre chimiste, M. Pasteur, a démontré d'une manière irréfutable que toute maladie du vin est due à la présence de parasites microscopiques ou mycodermes de nature végétale, parasites de composition albumineuse, dont les formes varient avec l'espèce de maladie et qui se développent aux dépens des principes du vin. Or, la température de 56° centigrades étant celle de la coagulation de l'albumine, il en résulte que si on élève pendant quelques minutes la température du liquide à un minimum de 56°, les mycodermes se trouvent coagulés, détruits. Si ensuite on ferme hermétiquement le vase qui a reçu le vin chauffé, de telle sorte que l'air extérieur ne puisse

y introduire d'autres ferments, le vin se conservera indéfiniment sans altération.

Le mode de chauffage le plus simple consisterait à placer le vin dans une chaudière en cuivre étamé ; mais il existe des appareils spéciaux, commodes et de dimensions variées qui sont préférables ; quant à la dépense du combustible, elle est insignifiante.

Les vins peuvent être chauffés en tout temps ; pour les vins nouveaux, l'époque la plus opportune est celle du soutirage en mars ou avril. D'après M. Pasteur, il convient de ne pas attendre le refroidissement du vin pour l'introduire dans les barriques, et il n'y a pas d'inconvénients à prolonger de quelques minutes la durée du chauffage.

Indépendamment de la conservation du vin, le chauffage a pour résultat d'avancer le vin d'une année, de le bonifier, et de permettre de le loger où l'on veut, au grenier comme à la cave.

Le chauffage altère-t-il le bouquet du vin ? Non. C'est ce qui résulte des conclusions d'un rapport dressé en 1869, par les délégués de la chambre syndicale des vins de Paris, rapport soumis à l'Académie des sciences. « Les vins chauffés, » dit le rapport, sont bons, ne présentent aucune altération « ni dans leur goût, ni dans leur couleur. » Or les vins dégustés par la commission étaient des vins fins de Pomard, Volnay, Beaune, Vougeot, etc., dont la mise en bouteilles et le chauffage remontaient à plusieurs années.

Les expériences faites sur les bâtiments de la marine militaire ont démontré positivement que les vins chauffés supportent facilement les transports par mer et peuvent séjourner impunément dans les régions du globe les moins favorables à la conservation des vins.

Une remarque importante à faire, c'est que les vins naturels doivent seuls être chauffés ; les vins vinés se conservent également bien par le chauffage, mais prennent un goût phar-

maceutique. Si l'on tient à viner, il ne faut pratiquer l'opération qu'après le chauffage et à froid.

(Extrait des *Annales de la Société d'agriculture de l'Indre*, n° 76, année 1875.)

MORSURE DES REPTILES.

Dans le *Journal d'agriculture pratique de la Côte-d'Or* (numéro d'octobre 1875), M. Joigneaux indique les premiers soins à donner aux personnes mordues par une vipère, en attendant l'arrivée du médecin.

Le venin de la vipère ayant pour effet de décomposer le sang, il importe, avant tout, d'empêcher que le poison ne pénètre dans la circulation. La première chose à faire lorsqu'on est mordu est donc d'entourer le membre au moyen d'un mouchoir, d'une ficelle, etc., et de lier fortement au-dessus de la blessure ; d'élargir la blessure avec un canif, un couteau, une épingle, etc., puis de laisser pendre la partie blessée de manière à faciliter l'écoulement du sang ; de sucer immédiatement la plaie, de cracher, de sucer de nouveau, et de laver ensuite la plaie, s'il est possible. Il sera bon, après, de cautériser la blessure avec de l'ammoniaque, de l'acide phénique, du phénol ; on fera bien encore de provoquer de fortes transpirations pendant quelque temps. M. Joigneaux assure qu'il n'y a aucun danger à sucer le sang et le venin de la blessure.

DES INCONVÉNIENTS DE L'ALLAITEMENT MERCENAIRE.

Les *Annales de l'Académie de Mâcon*, tome XIII, année 1875, renferment une étude très-intéressante par M. J.-B. Desplace, vice-président honoraire de la Société générale des crèches de Paris, sur les dangers de la mise en nourrice et de l'allaitement mercenaire. Des documents irrécusables établissent que la mortalité des enfants nouveau-nés s'élève,

pendant la première année de la vie, à la moyenne de 40 p. 0/0 pour les enfants mis en nourrice ; que dans les localités où l'allaitement mercenaire est pratiqué comme industrie et s'applique à la catégorie des enfants assistés, cette mortalité atteint jusqu'à 90 p. 0/0 ! Ainsi, dans le Calvados et dans l'Eure, sur 100 enfants assistés, 78 succombent dans la première année ; dans la Seine-Inférieure, 87 p. 0/0 ; dans la Loire-Inférieure, 90 p. 0/0. Dans la catégorie des enfants légitimes de Paris envoyés en nourrice dans les départements voisins de la Seine, on constate également une mortalité anormale ; dans l'Aisne, elle s'élève à 63 p. 0/0 ; dans Seine-et-Marne, à 78 p. 0/0 ! Que de souffrances, que de mauvais traitements représentent ces chiffres ; chiffres effrayants, lorsqu'on songe que la mortalité des enfants allaités par leur mère est de 10 à 20 p. 0/0 !

Le docteur Bouchard affirme que la France perd annuellement 100,000 enfants par la faute des parents ou des nourrices ; M. Husson, autrefois directeur de l'assistance publique, portait le nombre à 120,000 ! Quelles sont les causes de cette mortalité ? L'auteur de cette étude les trouve dans le défaut de soins des nourrices — car l'amour maternel ne se délègue pas, — dans l'insuffisance de l'alimentation, dans la compression de l'enfant au berceau par les langes et les lisières.

Il ajoute que le lait de la mère, fût-elle de faible constitution, vaut mieux que le lait le plus substantiel d'une robuste nourrice ; que le lait maternel est congénial à l'enfant, élaboré pour sa constitution native ; qu'en outre l'allaitement est aussi utile à la mère qu'à l'enfant. Il fait encore observer que l'allaitement mercenaire peut engendrer de graves inconvénients, car le lait de la nourrice peut introduire dans l'organisme du nourrisson des principes morbides ; qu'au point de vue moral, le lait étranger peut transmettre des vices de caractère ; que les mauvais traitements, la brutalité de la nourrice occasionnent souvent des infirmités.

L'auteur termine son travail en traçant le tableau de la dégénérescence de la population française, dégénérescence qu'il attribue au luxe effréné, à l'égoïsme, à la démoralisation de la classe ouvrière, au libertinage ; à l'appui de sa thèse, il cite ce fait déplorable que, sur 296,504 jeunes soldats de la classe 1874, 25,650 ont dû être réformés.

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE ET CLIMATOLOGIQUE SUR
LA NORWÈGE.

De la végétation dans les hautes latitudes, par M. Eugène
Tisserand.

La Norwège est comprise entre le 57° et le 71° degré de latitude nord. Vue à vol d'oiseau, la Péninsule scandinave offre l'aspect d'une immense masse rocheuse, granitique, émergée presque verticalement du sein de la mer : la ligne de faite de cette chaîne montagneuse forme la limite de la Norwège et de la Suède. Le versant occidental présente une pente très-raide, des escarpements verticaux d'une grande hauteur. La côte norvégienne se développe sur une longueur de 2,800 kilomètres; elle est déchiquetée par la mer, qui forme une multitude de petits golfes sinueux encaissés entre les parois d'énormes rochers. Ces golfes, dont les eaux atteignent souvent une profondeur de 1,000 mètres, s'avancent quelquefois jusqu'à 150 kilomètres dans l'intérieur des terres.

La région des hauts plateaux ne présente qu'une vaste solitude ; la végétation y est rare et maigre ; çà et là quelques bouleaux ou arbustes rabougris ; au-delà du 66° parallèle, les plateaux sont couverts d'immenses glaciers.

Les vallées de la Norwège consistent en de vastes crevasses qui se sont produites dans la masse rocheuse lors de son soulèvement ; elles sont parfois si étroites et les flancs

taillés à pic sont si élevés qu'elles sont privées de soleil : cependant, dans le district de Christiania, on rencontre quelques belles plaines. La Norvège abonde en cours d'eau torrentiels, en cascades pittoresques, en cataractes ; elle renferme aussi de nombreux lacs très-profonds, situés sur les plateaux, à une altitude de 1,000 à 1,350 mètres au-dessus du niveau de la mer ; les marécages et les tourbières s'y trouvent également en grand nombre.

Les forêts, qui couvrent une surface de 6 à 700,000 hectares, appartiennent aux paysans : elles sont dévastées de jour en jour par une exploitation inintelligente.

La Norvège est à la même latitude que le Groënland et que les côtes du Labrador ; ces contrées, à peine habitées par quelques Esquimaux, ne présentent que d'immenses glaciers, tandis que le littoral de la Norvège jouit d'une température relativement douce, et telle que les minima de température oscillent entre 9 et 13° centigrades au-dessous de zéro. Dans l'intérieur des terres, à la vérité, la température est loin d'être la même, car le thermomètre descend à 40 et même à 50° au-dessous de zéro. Quelle est la cause de ce phénomène ? C'est le Gulf-Stream. Ce grand courant marin qui amène de la région équatoriale du golfe du Mexique une masse énorme d'eau tiède et d'air chaud, aborde le littoral de la Norvège entre le 60 et le 61° degré de latitude, puis remonte la côte norvégienne jusqu'au cap nord. Le Gulf-Stream n'a pas pour effet seulement d'adoucir notablement le climat du littoral, il lui apporte encore une humidité considérable ; en effet, les jours de pluie ou de neige varient de 150 à 200 par année.

Dès le 16 mai, les cerisiers sont en fleurs ; les semailles des blés de mars se font ordinairement dans la dernière semaine de mai, et à la fin du mois d'août commence la moisson ; ce qui donne une durée moyenne de 90 à 105 jours entre la semence et la récolte. Dans certaines années hâtives, le blé indigène n'exige que 74 jours de végétation ;

en Alsace, il faut à cette céréale 131 jours pour mûrir, 139 jours aux environs de Paris, et dans le voisinage d'Alger, 142 jours. Le maïs indigène n'exige pour arriver à maturité que de 90 à 110 jours; en Alsace, il exigerait 153 jours de végétation, et 113 à Alger. Dans le district d'Atten, au-delà du cercle polaire, l'orge semée dans la deuxième quinzaine de juin mûrit en 86 jours, parfois en 76 jours. De l'ensemble des observations faites il résulte que la durée absolue de la végétation des plantes cultivées va en diminuant à mesure que l'on s'avance vers les pôles.

Un fait intéressant à constater, c'est que les semences indigènes acquièrent, possèdent une précocité essentielle, nécessaire, qu'élabore en elles une nature intelligente. Transportées dans les régions méridionales, ces semences, au bout de quelques générations, perdent leur précocité.

Il est à remarquer que dans les hautes latitudes, les feuilles des plantes et des arbres présentent une végétation sombre, d'un vert très-foncé; en outre, que les principes aromatiques des plantes se développent d'une manière exceptionnelle. La cause de cette avance de la végétation en Norwège s'explique facilement. La résistance à vaincre pour amener un végétal de l'état de graine à l'état de plante mûre est la même partout, pour chaque plante, et la force mise en jeu est la chaleur solaire : le travail dynamique du végétal est proportionnel à la température et à la durée du jour. Or, dans les hautes altitudes norvégiennes, pendant la période de végétation, le soleil, selon la latitude, reste en moyenne de 18 à 22 heures sur l'horizon; à Atten même, le soleil ne se couche pas pendant cette période. Le travail de la plante se trouve donc incessant; sous l'influence de la lumière et du soleil, la plante absorbe la même quantité de calorique que dans les latitudes méridionales; si elle exige un nombre moindre de jours de végétation, elle utilise

en définitive le même nombre d'heures de calorique et de lumière, sinon plus.

L'agriculture ne pourrait-elle pas songer à tirer parti de cette hâtivité des végétaux dans les hautes altitudes ? Importer chaque année dans nos contrées montagneuses des graines qui donneraient des récoltes quinze ou vingt jours plus tôt, ce ne serait point un faible avantage.

(Extrait des *Mémoires de la Société centrale d'agriculture de France*,
année 1875.)

M. Petitclerc fait connaître à la réunion qu'il n'a pas encore terminé son travail de classement des échantillons minéralogiques acquis récemment par la Société, mais qu'il le poursuit ; qu'il espère être en mesure de le terminer avant la prochaine séance et de présenter à ce sujet les propositions qui lui paraîtront nécessaires.

M. le président rend ensuite compte à l'assemblée de la mission dont il s'était chargé près de la Société d'émulation du Doubs, et donne lecture du rapport suivant :

Messieurs,

Cette année, comme les années précédentes, la Société d'émulation du Doubs, fidèle à son titre et à sa tradition, avait invité notre compagnie à se faire représenter par des délégués à ses assises solennelles de fin d'année. Ce sont ses grands-jours, ceux où elle appelle non-seulement toutes les Sociétés similaires de la province franc-comtoise, mais encore celles de Neuchâtel et de Genève, avec la pensée de s'unir à elles par les relations les plus favorables au travail intellectuel dans toutes ses branches. Son appel avait un double objet : une matinée scientifique et un banquet où devaient s'échanger entre les convives les félicitations les plus courtoises et les plus littéraires. Un dîner de savants et de littérateurs ou d'amis des lettres et des sciences a

toujours un grand parfum académique, surtout dans notre Franche-Comté, pays d'érudition et de forte culture.

La Société de la Haute-Saône s'était mise en mesure de faire honneur à l'une et à l'autre invitation ; elle avait délégué pour la représenter à la solennité MM. Bailly, Reboul de Neyrol et Finot. M. Finot, toujours disposé à se charger de la partie laborieuse de ces sortes de missions, s'était spontanément offert pour préparer un mémoire sur : *la Saône envisagée comme frontière naturelle*, dont le fond aussi bien que la forme, promettait un rang honorable à notre collègue parmi les lecteurs des autres Sociétés. Mais, au dernier moment, j'ai eu le regret, que certainement vous partagerez, d'apprendre que M. Finot était dans l'impossibilité de nous accompagner à Besançon, et qu'il avait dû prier un de ses amis de la Société d'émulation de lire son mémoire à sa place. Malheureusement sa lettre n'est pas parvenue à cet ami en temps utile, et le manuscrit, remis également à ce dernier quelques instants avant l'ouverture de la séance, n'a pu être maintenu à l'ordre du jour. Néanmoins, et malgré ce fâcheux incident, j'espère encore que le travail de notre collègue sera inséré dans les *Mémoires de la Société d'émulation*, que certainement il ne déparera pas, à la suite des monographies de *Renaud de Bourgogne et les franchises de Montbéliard*, par M. Tueffert, secrétaire général de la Société d'émulation de Montbéliard ; du *Prince de Vaudémont, défenseur de Besançon en 1671*, par M. Léonce Pingaud, de Besançon ; de *Jacques de Molay, dernier grand-maître des Templiers*, par M. Edouard Besson, de Besançon ; et sur le *vrai nom de la place Labourée à Besançon*, par M. A. Castan, secrétaire décennal de la Société d'émulation. — Ces divers mémoires ont vivement intéressé la nombreuse assemblée de dames et de messieurs accourus dans la vaste salle de l'hôtel de ville pour les entendre et pour témoigner à la Société d'émulation les vives sympathies qui l'accom-

pagent. Les travaux, d'ailleurs, par leur forme et par leur fond, et les lecteurs, par l'attrait qu'ils ont su donner à leur lecture, n'ont laissé à l'auditoire que l'embarras du choix et des manifestations flatteuses. Le bureau était occupé par le président de la Société, M. Léon Marquiset, ayant à sa droite le premier président de la cour d'appel, le préfet, le recteur de l'Académie, plusieurs délégués, etc., et à sa gauche l'archevêque, le délégué de Neuchâtel, votre président, M. Bailly, etc. La séance a été ouverte par un discours du président sur la Société d'émulation, l'œuvre qu'elle poursuit, la place élevée que lui ont faite dans le monde savant et dans le public ses travaux variés, sa noble ambition scientifique, son amour de la France et la largeur de son libéralisme intellectuel. Il a terminé son rapport par un résumé aussi ingénieux que spirituel des travaux de la Société pendant l'année écoulée. Le volume a paru ; il est dans notre bibliothèque et à votre disposition.

Le banquet a été servi dans les salles du palais Granvelle, pour cent vingt-sept convives. Je vous demande la permission de ne pas entrer dans les détails du décor, ni du menu, pour porter immédiatement votre attention sur les discours prononcés au dessert à la façon des hommes du Nord, c'est-à-dire coup sur coup, sans autres arrêts que le temps nécessaire aux applaudissements de se produire et aux orateurs de se rasseoir. Décor et menu étaient dignes de la Société et de ses hôtes, parmi lesquels figuraient tous les personnages présents à la séance publique.

Mais ici encore j'éprouve le sincère regret de ne pouvoir, sans abuser de votre temps, promener ma mémoire à travers chacune des allocutions prononcées et des toasts acclamés. Notre séance ne suffirait pas au rappel de tous mes souvenirs et des excellentes impressions qui les motiveraient. D'ailleurs, en vous retenant au milieu de ces huit ou dix passes d'armes de l'esprit et du savoir, j'aurais trop de peine et de mauvaise

grâce à vous amener ensuite à mon toast qui doit nécessairement terminer mon récit, puisque, en réalité, il constitue l'acte essentiel de ma mission. Qu'il me suffise de vous dire que, parmi les orateurs qui ont pris la parole, le président et les membres honoraires de la Société ont eu les honneurs de la soirée, et qu'entre eux le grand public a souligné le toast de Sa Grandeur l'archevêque d'une triple salve d'applaudissements, qui m'ont paru encore plus vifs et plus prolongés que pour les autres orateurs.

Tous les toasts figureront dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* de l'année 1877.

Cependant j'ai eu la parole à mon ordre d'inscription parmi les délégués, et voici en quels termes je me suis exprimé :

« Messieurs,

« En prenant la parole comme délégué de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, j'éprouve une double satisfaction : celle de pouvoir vous exprimer la haute et profonde sympathie que la Société nourrit pour vos travaux, et celle de pouvoir m'associer personnellement et de tout cœur aux éloges si bien mérités qu'on adresse à votre association. Bien que nouveau dans le pays, j'ai appris à vous connaître et à vous apprécier, d'abord par la commune renommée, et ensuite par vos Mémoires annuels, dont je suis un lecteur assidu et à coup sûr très-intéressé. D'ailleurs votre œuvre a été parfaitement caractérisée par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, lorsqu'en parlant des Sociétés savantes en province, il a dit qu'elles rendaient à la science d'éminents services, en abrégant les tâtonnements des chercheurs, en fixant sans retard les résultats obtenus, et en ne laissant se perdre, dans le silence ou l'obscurité, ni une inspiration, ni une étincelle de génie. Mais, à mon avis, elles font plus encore, elles contribuent puissamment à décentraliser la vie intellectuelle qui n'avait de pulsations qu'à Paris.

Aujourd'hui, grâce à elles et par elles, la science est un peu partout et va partout se développant, non-seulement sans nuire à la science parisienne, mais encore en la servant très-utilement comme ses échos et ses propagateurs. On ne pourrait donc plus répéter aujourd'hui ce que disait autrefois un autre membre de l'Institut, que la science en province est un calorique latent qui ne donne ni chaleur ni lumière. J'aime mieux croire, avec un troisième, que l'avenir est à la science.

« Messieurs, votre force et votre honneur sont dans votre travail, et en cela vous avez obéi à une grande loi sociale qui assure la considération, la prospérité et la durée aux associations et aux institutions des hommes, dans la mesure des travaux qu'elles produisent. C'est également le sentiment que partage la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, et elle est bien convaincue que, plus elle se rapprochera de la Société d'émulation, son modèle, et plus elle s'élèvera à la hauteur de la tâche qu'elle s'est imposée.

« Mais, Messieurs, vous devez être rassasiés de compliments, et cependant il faut vous résigner à en entendre aussi longtemps que vous serez ce que vous êtes.

« Messieurs, j'ai l'honneur de proposer un toast :

« A la science ! non pas à la science maniée et tourmentée par l'orgueil et la témérité des hommes, mais à la science qui mène les hommes à Dieu par la reconnaissance ; et à la Société d'émulation, l'interprète distinguée de la véritable science. »

L'assemblée remercie son président de cette intéressante communication ; elle s'associe aux sentiments qui y sont exprimés.

M. Reboul de Neyrol conserve la parole pour lire son rapport moral sur les travaux de la Société pendant le cours de l'année 1876. La réunion décide que le rapport sera textuelle-

ment inséré dans le *Bulletin* de l'année. Il est conçu en ces termes :

Messieurs,

Arrivé à l'époque réglementaire où les pouvoirs que vous m'avez confiés vont cesser, il est de mon devoir de mettre sous vos yeux le résumé des travaux qu'ensemble nous avons poursuivis ou entrepris pendant le cours de l'année écoulée, dans l'intérêt de notre association.

Lorsque j'ai pris possession du fauteuil en remplacement de l'honorable M. Roger Galmiche, mon premier soin a été de vous indiquer le mot d'ordre que je me proposais de prendre pour ma présidence. Ce mot est « travail. »

Je me suis efforcé d'y être fidèle et de ne laisser périliter, faute de travail, aucune des branches de notre programme. Je vous l'ai dit et je puis vous le redire avec conviction : le travail dans les associations c'est la force et la santé, comme la circulation dans le corps humain.

Dès les premiers jours, j'ai porté votre attention sur certaines imperfections du *Bulletin* annuel de la Société qui m'avaient paru regrettables. Il n'y figurait ni liste de sociétaires, ni extraits de nos délibérations, ni tableau des Sociétés correspondantes, ni table des matières faisant partie du corps du volume. Vous avez bien voulu vous en rapporter à moi du soin de combler ces lacunes et de donner à notre publication une forme plus correcte et plus conforme à ce qui se pratique dans la grande majorité des Sociétés similaires. Notre collègue M. Cardot de la Burthe, archiviste-bibliothécaire de la Société, a accepté de faire régulièrement l'analyse des publications du mois et de nous communiquer à chaque séance le résumé de ses études sur les points qui lui paraîtraient les plus dignes de votre intérêt. Il a rempli cette laborieuse tâche avec un zèle et une exactitude qui ne se sont jamais démentis un seul jour, et grâce à sa constante appli-

cation, nous avons pu comprendre dans nos procès-verbaux, d'abord le résumé de ses analyses, et bientôt les analyses tout entières, qui, après deux ou trois essais, ont pris la forme de véritables rapports. Je ne puis trop l'en remercier ici, parce que je sais, par ma propre expérience, toute l'attention et tout le temps qu'exigent de pareils travaux. Je me suis chargé personnellement de la rédaction des extraits des procès-verbaux ainsi complétés, et je crois qu'ils constitueront, sous cette forme nouvelle, un témoignage d'activité et d'intérêt aux travaux des autres Sociétés, dont bénéficieront les lecteurs de notre *Bulletin* et la considération de notre Société elle-même. Je ne m'arrêterai pas sur les raisons qui militent en faveur des autres améliorations indiquées plus haut ; elles me paraissent toucher à l'évidence. Tous les renseignements et pièces qu'elles comportent sont à jour, et l'impression aurait pu en être faite, si l'imprimeur avait terminé plus tôt celle des mémoires de M. Finot, qui n'a reçu que tout récemment les épreuves de l'avant-dernier. Je regrette ce retard, qui n'a dépendu de la volonté de personne.

Notre sollicitude s'est également portée sur la situation de notre musée et de nos collections géologiques, qui laissaient beaucoup à désirer. Nous avons, avant toute autre mesure, reconstitué les trois anciennes sections de la Société : celle de l'agriculture, celle de l'archéologie et celle des sciences, arts et industrie, afin de pouvoir remettre à chaque section le soin de la partie de nos collections qui la concerne plus particulièrement. Ici encore, Messieurs, la Société peut se féliciter d'avoir trouvé dans ses membres le plus grand empressement à se charger d'un travail qui a plus d'un côté fastidieux et des exigences de plus d'un genre. M. Petitclerc, membre de la commission géologique, s'est mis immédiatement et résolument à l'œuvre pour opérer le classement d'un certain nombre d'échantillons acquis par la Société, tandis que

de son côté M. Bertrand, ingénieur des mines, effectuait un premier triage rendu nécessaire par l'action du temps. La commission, soyez en certains, arrivera au terme de sa tâche. Conformément à sa demande, la Société a voté la clôture de la salle des collections géologiques, afin de permettre aux commissaires d'y venir travailler à leur gré sans être troublés par les curieux et de prévenir le retour de fâcheuses indiscretions. Elle a en même temps chargé son président de faire auprès de l'administration des démarches pour en obtenir l'argent nécessaire aux réparations de la salle du musée, située en contre-bas du jardin de l'école normale, qui est très-dégradée par l'humidité. Des instructions ont été données à M. l'architecte de la préfecture par M. le Préfet, pour rendre compte de l'état des lieux et présenter un devis de la dépense à faire.

A ces mesures d'ordre intérieur, la Société en a joint d'autres d'un caractère plus général. Elle a décidé, entre autres, qu'à l'avenir la culture de la vigne serait comprise dans le programme annuel des encouragements à donner à l'agriculture. La vigne, qui depuis des siècles est une branche importante de culture dans le département, souffre sérieusement de l'insuffisance des méthodes dont elle a fait usage jusqu'à ce jour, et des ressources en travail manuel dont elle dispose. Cette situation devait frapper l'attention de la Société et la déterminer à rechercher les moyens d'y remédier. Dans ce but, elle a commis son président pour aller étudier sur place la méthode du docteur Guyot, adoptée par M. le comte Jouffroy d'Abbans, qui s'en est fait l'ardent promoteur. Elle a en outre constitué une commission pour faire l'expérience des moyens préservatifs des gelées tardives, et accepté l'offre que lui a faite M. Félix Galmiche de l'associer à des essais de transformation, d'après le système Jouffroy, de la vigne qu'il possède à la Motte. Enfin c'est dans le sein de la Société qu'ont été choisis les membres du comité perma-

nent de vigilance établi dans la Haute-Saône pour surveiller la marche du phylloxera dans les vignobles du pays. Par cet ensemble de mesures, la Société a l'espoir d'arriver à la solution des problèmes les plus importants de la viticulture, et notamment à celui de la culture économique, au moyen des grands espacements des pieds, de la plantation en ligne, de la culture à la charrue et de la suppression des tuteurs, et aussi à celui de l'atténuation des effets de la gelée. Quant au phylloxera, le fléau n'ayant pas encore fait invasion dans nos vignes, le comité de vigilance n'a pas eu d'action directe à exercer ; mais je me propose, comme son président, de le consulter très-prochainement sur la question de savoir s'il ne conviendrait pas de prier l'administration préfectorale d'appliquer au département de la Haute-Saône les mesures préventives prises par celle du Doubs, et qui consistent à soumettre à une surveillance rigoureuse la circulation des cépages de provenance étrangère.

La Société s'est également préoccupée de la part qu'elle aurait à prendre dans le concours régional de 1877, et elle a résolu de coopérer à son embellissement par l'organisation d'une exposition florale et d'une exposition des arts modernes et rétrospectifs. Elle n'attend, pour mettre en œuvre ces deux résolutions, que la communication des dispositions auxquelles le directeur du concours agricole s'arrêtera définitivement, quant au choix des locaux du concours et de leur mode d'installation. Les comités d'action sont institués dans les meilleures conditions de succès, que lui garantissent le zèle et l'expérience des membres qui les composent.

Une circulaire ministérielle toute récente a intéressé les Sociétés savantes à concourir à la formation de l'inventaire général des richesses artistiques de la France. Notre association, consultée sur ce point, a décidé qu'elle prendrait sa part de cette grande enquête, et adresserait à ce sujet un

appel à MM. les desservants et les instituteurs du département.

Un travail analogue semble avoir été demandé aux évêques ; car je crois pouvoir affirmer que l'archevêché de Besançon est à la recherche de correspondants bien qualifiés, pour l'aider à recueillir des renseignements identiques.

Je me bornerai à vous entretenir très-sommairement des deux grandes opérations accomplies au cours de l'année, savoir : le concours des moissonneuses et le concours agricole ; le premier, destiné à édifier les agriculteurs de la Haute-Saône sur l'utilité des machines en agriculture, et le second, à soutenir leur zèle dans le bon emploi de leurs ressources. Ces deux opérations ont fait l'objet de rapports spéciaux lus dans la séance de novembre et destinés à faire partie du *Bulletin* de cette année. Il est donc inutile que je vous y arrête plus longtemps.

J'ai encore à mentionner, parmi les travaux qui ont occupé l'attention de la Société, cinq mémoires historiques, dont quatre sont dus aux études de notre collègue, M. Finot, et le cinquième a été présenté par moi. Les premiers portent les titres suivants : *Les Suédois dans le bailliage d'Amont pendant la guerre de trente ans* ; — *Enlèvement au 16^e siècle du sire de Labaume, abbé de Luxeuil* ; — *Héluyse de Joinville, vicomtesse de Vesoul et sœur de l'historien de S. Louis* ; — *La Saône considérée comme frontière militaire*. Ce dernier mémoire, extrait d'un travail beaucoup plus étendu sur la même question, était destiné à une lecture dans la séance publique de la Société d'émulation du Doubs. Des circonstances toutes fortuites et très-regrettables ont empêché l'auteur désigné par vous pour prendre part à cette séance, de se rendre à Besançon, et n'ont pas permis de maintenir son mémoire à l'ordre du jour. Le cinquième mémoire a pour titre : *La ligue de Stellinga ou des Rénovateurs ; une page de l'histoire des pays saxons sous les petits-fils de*

Charlemagne. Toutes ces études historiques, hormis celle qui concerne la Saône, seront publiées dans notre *Bulletin* de l'année.

L'exercice courant se clôt, je le reconnais avec peine, par un excédant de recettes moins satisfaisant que celui de l'année dernière ; il n'est que de 1,036 fr. environ, tandis que celui du 31 décembre 1875 était de 1,695 fr. La différence vient de ce que, l'année dernière, M. le ministre de l'agriculture avait accordé à la Société une subvention de 1,500 fr., spécialement affectée au concours de machines agricoles perfectionnées, et que les secours des comices agricoles et de la ville avaient élevé ce crédit à 2,200 fr., suffisant à couvrir les frais de l'opération, tandis que, cette année, la subvention ministérielle n'a été que de 400 fr., et les secours de la ville et du comice de Lure de 150 fr. Ces deux sommes, destinées à nous aider à reprendre en 1876 le concours des moissonneuses interrompu en 1875 par les mauvais temps, n'ont pas couvert la moitié de nos frais, qui se sont élevés à 1,139 fr., dont il a fallu prélever le complément sur nos ressources ordinaires. La Société aura donc à user de beaucoup de circonspection, en réglant son budget de 1877, pour ne pas s'exposer à des embarras. Elle verra si, en vue des dépenses que lui imposera nécessairement le concours régional, où elle se propose de figurer avec une exposition florale et une exposition artistique, il ne serait pas prudent de remettre à 1878 le concours agricole ordinaire.

Messieurs, je ne puis mieux terminer ce résumé des faits et gestes de la Société pendant l'année 1876 qu'en payant un dernier tribut de profonds regrets à la mémoire de notre vénéré collègue, M. Galmiche père, que nous avons eu la douleur de perdre au printemps dernier. M. Eugène Galmiche était un de ces hommes qui honorent les corps auxquels ils appartiennent et qu'on ne peut oublier quand on les a connus.

Et maintenant, Messieurs, il ne me reste qu'à vous remer-

cier cordialement du concours empressé que vous m'avez constamment accordé, malgré bien des absences qui, heureusement et grâce au dévouement de mes collègues à la présidence, n'ont point nui à sa marche régulière, mais qui m'ont fait comprendre ce que je prévoyais dès le début, que vous agirez sagement en reportant vos suffrages sur un candidat plus assidu, plus jeune et plus familier que je le suis avec les besoins de la Société.

L'ordre du jour appelle M. Trelut à rendre compte des diverses publications adressées à la Société par M. Quivogne, vétérinaire à Lyon. M. le rapporteur déclare s'être exclusivement attaché à l'analyse de celle de ces brochures où sont exposés les différents modes d'abatage des animaux de boucherie, employés successivement. Il conclut qu'il y a lieu pour la Société de se pourvoir de l'appareil Bruneau, tout nouvellement introduit dans quelques boucheries, et qui semble être, de tous les instruments d'abatage, le plus propre à épargner à l'animal les souffrances et l'agonie que tous les autres lui infligent. L'appareil Bruneau ne coûte que 25 fr. L'assemblée remercie M. Trelut de son excellent travail, et décide qu'il sera inséré au *Bulletin* de l'année; elle discutera la proposition qui le termine en réglant le budget de 1877. M. Trelut s'exprime ainsi :

Messieurs,

Votre bureau m'a remis, pour en faire l'analyse, quatre brochures envoyées à notre Société par M. Quivogne, vétérinaire à Lyon. De ces quatre brochures je n'en ai retenu qu'une pour aujourd'hui, c'est celle relative à un rapport fait par l'auteur à la Société protectrice des animaux de Lyon sur un nouveau procédé d'abatage des grands animaux de boucherie.

Vous comprendrez, Messieurs, combien il est difficile

de faire l'analyse succincte d'un rapport très-concis, très-succinct lui-même. Je vais cependant essayer de vous faire connaître les expériences de la Société protectrice des animaux de Lyon, et d'en faire ressortir la valeur pratique signalée par son auteur.

Un nouveau système d'abatage appliqué à nos grands animaux domestiques, préconisé par M. Bruneau, de Paris, a été appelé du nom de son inventeur. La Société protectrice des animaux à Lyon, voulant s'assurer des avantages de ce système, a institué une série d'expériences qui ont eu lieu successivement à l'abattoir de Perrache et à celui de Vaise, devant un certain nombre de médecins et de personnes que la question intéressait.

Avant de décrire le système Bruneau et avant de rendre compte du résultat de ces expériences, M. Quivogne passe en revue les divers procédés d'abatage employés jusqu'à ce jour, et les classe pour ainsi dire par rang d'ancienneté, de la manière suivante :

1° Le plus ancien procédé d'abatage des grands animaux de boucherie, dit-il, est celui du simple égorgement. C'est le procédé prescrit par les livres sacrés et exclusivement appliqué à l'abatage des animaux destinés à la nourriture des Israélites. Ce procédé, dont M. Quivogne emprunte le récit à M. Maxime du Camp, consiste à attacher l'animal à sacrifier par les quatre pieds réunis, en souvenir d'Isaac que son père lia ainsi sur le bûcher. Lorsque l'animal est ainsi fixé, un boucher pose un genou sur son épaule, le saisit par les cornes et lui ramène violemment la tête en arrière. Alors le *chokhet* (textuellement le *trancheur*), armé de son damas sur le fil duquel il passe l'ongle deux fois très-attentivement afin de s'assurer qu'il n'est point ébréché, s'avance lentement en disant mentalement : « Béni soit le Seigneur qui nous a jugés dignes de ses préceptes et nous a prescrit l'égorgeement. » Ensuite il saisit le ~~fanon~~ du bœuf,

et d'un seul coup lui tranche la gorge ; après quoi, deux fois encore, il repasse l'ongle sur la lame de son damas pour s'assurer qu'il n'a pas atteint la colonne vertébrale. D'après ce procédé, dit M. Quivogne, l'agonie est longue, la mort arrive lentement et n'est définitive qu'après l'écoulement total du sang, qui met un temps relativement long à s'effectuer, et il faut souvent, pour hâter le dernier soupir, asséner encore plusieurs coups de merlin sur la tête de la victime expirante. Au point de vue de la Société, l'application de ce procédé ne remplit pas le but qu'elle désire obtenir.

2° Le mode d'abatage usuel appliqué dans tous les abattoirs est celui qui s'effectue par l'*assommement* à l'aide de la masse ou du merlin ; s'il est généralement plus expéditif que le premier, il est plus cruel, dit M. Quivogne, car il ne suffit pas d'un seul coup pour tuer l'animal ; les coups de masse se succèdent, quelquefois les bœufs ne tombent pas sous les premiers coups de masse et on en a vu, dit M. Villeroi, cité par l'auteur, « résister au terrible choc répété plus de cent fois. »

3° Il existe un autre mode d'abatage dit de l'*énervement* et qui consiste à plonger rapidement un stylet *ad hoc* en arrière du crâne, sur un point très-limité et correspondant à une partie de la moelle cervicale désignée sous le nom de *nœud vital*. Par ce procédé, l'animal est foudroyé, c'est-à-dire que l'abatage est aussi rapide que l'on puisse le désirer ; mais, ajoute M. Quivogne, pour pratiquer l'énervement sur de grands animaux surexcités par les mauvais traitements, le bruit et la vue de tout ce qui les entoure, il faut un opérateur fort habile, exercé de longue main à cette dangereuse et difficile mission. Ce procédé, selon l'auteur, n'est appliqué que par exception et n'entrera probablement jamais dans la pratique des abattoirs.

4° Enfin on applique dans quelques villes d'Angleterre

un procédé mixte qui tient de l'*assommement* et de l'*énervement*. Pour en donner une idée, je ne saurais mieux faire que de citer le passage suivant du rapport de M. Quivogne : « Ce procédé consiste à se servir d'un instrument particulier appelé merlin. Le merlin anglais est simplement un outil en fer, emmanché comme la masse ordinaire, mais présentant d'un côté une extrémité effilée qui doit s'implanter dans le crâne, et de l'autre, une tige recourbée à son extrémité, de façon à constituer une espèce de crochet sur lequel on peut opérer des tractions. Ce procédé, ajoute M. Quivogne, nécessite une habileté, une sûreté de main plus grandes encore que celui de l'énervement ; car il s'agit de frapper à distance, avec un instrument tenu à deux mains, et d'atteindre une surface excessivement restreinte, sous peine de manquer l'animal et de s'exposer à de sérieux dangers. » Ce procédé n'est pas pratique, et cependant il est prisé par les hommes du métier, qui le regardent comme le plus *crâne*.

M. Quivogne fait remarquer que, dans ces divers procédés d'abatage, l'animal reste constamment les yeux découverts et voit tous les préparatifs qui précèdent et accompagnent son supplice.

Afin d'abréger les souffrances et l'agonie de l'animal, et pour éviter les dangers auxquels sont exposés les bouchers lors de l'abatage, M. Bruneau, de Paris, a imaginé un appareil que M. Quivogne décrit de la manière suivante : « L'appareil Bruneau se compose d'un masque en cuir souple qui recouvre la tête et surtout les yeux de l'animal ; il est fixé aux cornes par deux lanières. Le premier résultat obtenu est de mettre le sujet dans l'impossibilité de voir ce qui se passe ou va se passer autour de lui ; le deuxième résultat est plus important encore : c'est d'abattre l'animal sûrement, d'un seul coup, et avec la plus grande rapidité possible. Pour cela, continue M. Quivogne, M. Bruneau a adapté sur le milieu du masque et sur un point qui correspond *toujours*

avec le plus grand diamètre des lobes cérébraux, une plaque en fer poli en forme de cône tronqué et percée à son centre, de part en part, d'une ouverture qui en fait une espèce de douille, légèrement oblique de bas en haut et d'avant en arrière, dans laquelle glisse une tige métallique terminée à une de ses extrémités par une large tête ronde, sur laquelle doit porter le coup de maillet de l'opérateur. L'autre extrémité, en contact avec le crâne de l'animal, est creusée à l'intérieur en forme d'emporte-pièce.

« Une fois le masque placé, soit dans la salle d'abatage, soit à l'écurie, ce qui est préférable, l'opération est des plus simples. L'animal n'a même plus besoin d'être fixé par un câble; on introduit la tige perforante dans la douille du masque. L'opérateur frappe ensuite cette tige d'un coup de maillet en bois et l'animal tombe foudroyé. Il ne fait aucun mouvement ni en avant, ni en arrière; il semble s'écraser en quelque sorte sur lui-même; la mort ne peut être obtenue d'une façon plus rapide.

« L'animal est ensuite immédiatement saigné par le procédé ordinaire, et après avoir retiré la tige perforante, on introduit, par le même passage, une petite baguette flexible qui pénètre d'abord dans le cerveau, et ensuite jusque sur le pédoncule de la moelle cervicale qui se trouve ainsi comprimée. Cette compression de la moelle épinière par la baguette produit instantanément une contraction musculaire générale, mais de très-courte durée. M. Bruneau, ainsi que les hommes du métier, affirment que cette opération supplémentaire a pour but de faciliter l'écoulement du sang. »

M. Quivogne voulant se rendre compte de ce qu'il y avait de fondé dans cette affirmation, a fait abattre deux animaux par le procédé Bruneau, sans l'introduction de la baguette, et ces deux sujets ont saigné moins vite et moins abondamment que par le procédé recommandé.

Après s'être livré à des réflexions sur l'impossibilité

d'arriver jusqu'au cervelet avec la baguette, après avoir réfuté les assertions de M. Bruneau sur la compression de l'air sur le cerveau, action qui accélérerait la mort, M. Quivogne, par des déductions anatomiques et physiologiques, prouve d'abord que la tige ne pénètre dans la substance cérébrale qu'à une profondeur de cinq centimètres et que la quantité d'air est trop petite pour produire une compression hâtant la mort.

Enfin M. Quivogne termine par les réflexions suivantes que je transcris textuellement :

« 1° Que le procédé Bruneau est incontestablement préférable à tous les procédés d'abatage jusqu'à ce jour appliqués sur nos grands animaux de boucherie ;

« 2° Qu'il a l'avantage de pouvoir être appliqué partout, à peu de frais, par le premier venu, et sans avoir besoin d'exercice préalable ;

« 3° Que, par ce procédé, la mort de l'animal est en quelque sorte instantanée, et que, grâce aux combinaisons aussi ingénieuses que simples de l'appareil Bruneau, l'abatage de nos grands animaux de boucherie n'est plus accompagné de ces souffrances atroces, de cette agonie terrible, contre lesquelles chacun proteste et que nous cherchons depuis longtemps à amoindrir et à abrégé.

« Et si j'ajoute, Messieurs, qu'il est parfaitement établi que l'abatage par le procédé Bruneau, en raison de l'effusion du sang, qui s'effectue d'une façon plus rapide et plus sûre, donne à la viande un plus bel aspect que par les autres procédés, j'espère que vous n'hésitez pas non-seulement à accepter son application, mais bien encore à employer toute votre influence pour que, au nom de la pitié, de la compassion que chacun éprouve envers les animaux qui chaque jour finissent à l'abattoir, au nom de la morale et de l'hygiène publique, l'autorité compétente prenne, le plus tôt possible,

les mesures nécessaires pour rendre l'application du système Bruneau obligatoire dans tous nos abattoirs. »

Voilà, Messieurs, les conclusions de M. Quivogne, et s'il m'était permis d'en prendre à mon tour, j'aurais l'honneur de vous proposer d'adresser à M. Quivogne une lettre de remerciements et de lui accorder le titre de membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, et subsidiairement, comme on dit au palais, de voter la somme nécessaire pour l'acquisition d'un appareil Bruneau (prix : 25 fr.) qui serait expérimenté et dont l'usage ne tarderait pas à être répandu dans tout le département.

M. le président donne communication à l'assemblée d'une circulaire de l'*Association des Francs-Comtois de Paris*, relative à un projet de *fromagerie sociétaire* en plein fonctionnement, qu'elle propose aux trois départements de la province d'établir à Paris, sur le terrain de l'Exposition, pendant toute la durée de l'Exposition.

L'assemblée, prenant en considération le faible intérêt qu'une pareille création offrirait au département de la Haute-Saône, comparé aux sacrifices pécuniaires qu'elle exigerait des sociétaires, décide qu'il n'y a pas lieu de donner suite à la proposition et passe à l'ordre du jour.

La *Société de viticulture et d'horticulture* de Tarrare demande à échanger ses publications avec celles de la *Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*. La demande est acceptée.

M. Carteaux, président du comice agricole de Jussey, est proposé comme membre non-résidant par MM. d'Andelarre, Reboul de Neyrol, Cardot de la Burthe et Bailly. La proposition est prise en considération et le vote ajourné à la prochaine séance, conformément au règlement.

M. Paul Petitclerc déclare à l'assemblée qu'il a visité la collection que M. Rathiot offre de céder à la Société. L'assem-

blée décide que la commission chargée de cette affaire se concertera pour faire choix des échantillons les plus intéressants, et elle l'autorise à en faire l'acquisition pour le musée.

M. le président dépose sur le bureau un volume de poésies intitulé : *Revers des médailles*, qui lui a été adressé par l'auteur, M. Alphonse Beaudouin, de Bar-sur-Aube, pour être offert à la Société. Le volume est remis à M. Bailly, qui voudra bien en rendre compte.

L'assemblée procède ensuite à la formation de la commission chargée de vérifier les comptes du trésorier de la Société. MM. le commandant Noirot, Bailly et Meillier sont chargés de cette vérification.

M. le président communique ensuite à la réunion le programme du concours d'animaux gras, ouvert à Nevers du 15 au 18 février 1877.

Conformément à l'ordre du jour, il prévient l'assemblée qu'il va être procédé, par voie de scrutin, au renouvellement annuel des membres du bureau de la Société, hormis le secrétaire perpétuel.

Le 1^{er} scrutin de vote ouvert pour la nomination du président donne les résultats suivants :

Nombre de membres présents ayant pris part au vote : 24.

M. Reboul de Neyrol a obtenu 23 suffrages.

M. Roger Galmiche..... 1 —

M. Reboul de Neyrol est proclamé président pour l'année 1877.

Le 2^e scrutin ouvert pour la nomination des vice-présidents donne les résultats suivants :

Nombre de votants : 24.

M. le marquis d'Andelarre a obtenu	20	voix.
M. Colnenne.....	16	—
M. Bailly.....	11	—
M. Mangin..	2	—
M. Alphonse Noiroi.....	1	—

En conséquence, MM. d'Andelarre et Colnenne sont proclamés vice-présidents pour l'année 1877.

MM. Dodelier, Willemot et Cardot de la Burthe sont maintenus par acclamation dans leurs fonctions : le premier comme secrétaire-adjoint et conservateur du musée, le second comme trésorier, et le troisième comme bibliothécaire-archiviste de la Société.

Sur la demande de M. Dodelier, MM. Bartholomé et Petitclerc lui sont adjoints, le premier en qualité de secrétaire, et le second en qualité de conservateur du musée.

M. Reboul de Neyrol remercie la Société d'avoir bien voulu lui continuer les honneurs de la présidence ; mais il la prévient que, de son côté, il maintiendra son mot d'ordre : *le travail*, et il engage l'assemblée à justifier, par de nouveaux efforts, le titre de *laborieuse*, qui seul peut lui conserver son rang parmi les Sociétés de la province.

Tableau des Sociétés correspondantes.

- 1 Alger. Société d'agriculture.
- 2 Amiens..... Société des antiquaires de Picardie.
- 3 Amiens..... Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 4 Angers. Société académique de Maine-et-Loire.
- 5 Angers Société industrielle.
- 6 Angers Société d'agriculture, sciences et arts.
- 7 Auxerre..... Société des sciences historiques.
- 8 Auxerre..... Société centrale d'agriculture.
- 9 Avignon..... Société d'agriculture.
- 10 Arras Société d'agriculture.
- 11 Bernay..... Société libre d'agriculture, sciences et arts du département de l'Eure.
- 12 Béziers..... Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 13 Bordeaux..... Commission des monuments historiques.
- 14 Bordeaux..... Société d'agriculture.
- 15 Boulogne-sur-Mer Société d'agriculture, commerce, sciences et arts.
- 16 Bourges..... Société d'agriculture.
- 17 Cannes Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse.
- 18 Castres..... Société littéraire et scientifique.
- 19 Châlons-sur-Marne Société d'agriculture, sciences et arts.
- 20 Châteauroux..... Société d'agriculture du département de l'Indre.
- 21 Colmar Société d'histoire naturelle.
- 22 Compiègne..... Société d'agriculture.
- 23 Dijon..... Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 24 Dijon..... Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
- 25 Dijon..... Comité central d'agriculture.

- 26 Dunkerque..... Société des sciences, lettres et arts.
- 27 Epinal..... Société d'émulation.
- 28 Grenoble Société d'agriculture de l'arrondissement.
- 29 Le Havre Société d'études diverses.
- 30 Le Mans Société d'agriculture, sciences et arts.
- 31 Lille..... Comice agricole de l'arrondissement.
- 32 Lyon..... Académie des sciences.
- 33 Lyon..... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 34 Lyon..... Société littéraire.
- 35 Lyon..... Société botanique.
- 36 Mâcon... Société d'agriculture, sciences et belles-
lettres.
- 37 Mayenne Société d'agriculture.
- 38 Meaux..... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 39 Melun..... Société d'archéologie, sciences et arts.
- 40 Mende..... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 41 Metz Académie des lettres, sciences et arts.
- 42 Moulins Société d'émulation de l'Allier.
- 43 Nantes Société académique.
- 44 Nice Société centrale d'agriculture.
- 45 Nice..... Société des lettres, sciences et arts.
- 46 Nîmes..... Académie du Gard.
- 47 Niort..... Société centrale d'agriculture.
- 48 Poitiers..... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 49 Le Puy..... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 50 Reims..... Académie de Reims.
- 51 Rouen..... Société centrale d'agriculture.
- 52 Saint-Etienne... Société d'agriculture.
- 53 Saint-Etienne... Société historique et archéologique.
- 54 Saint-Quentin... Société académique des sciences.
- 55 Saint-Quentin... Comice agricole.
- 56 Strasbourg.... Société des sciences, lettres et arts.
- 57 Tours Société d'agriculture, sciences et arts.
- 58 Troyes Société d'agriculture.
- 59 Toulouse Société d'agriculture.
- 60 Valence Société de statistique des arts utiles.
- 61 Valenciennes.... Société d'agriculture, sciences et arts.
- 62 Vitry-le-Français. Société des sciences et arts.
- 63 Paris..... Société centrale d'agriculture.
- 64 Paris..... Société protectrice des animaux.
- 65 Paris..... Comité des travaux des sociétés savantes.
- 66 Paris..... Société de géographie.
- 67 Paris..... Société d'archéologie et d'histoire

- 68 Paris..... Société philotechnique.
69 Paris..... Cercle des Sociétés savantes.
70 Paris..... Société française de numismatique et d'archéologie, rue de l'Université, 58.
71 Paris..... Lycée des arts et sciences.
72 Paris..... Athénée des arts.
73 Paris..... Comité historique des arts et monuments.
74 Paris... Institut des provinces et des congrès scientifiques.
75 Paris..... Bibliothèque des Sociétés savantes.
76 Paris..... Comité d'histoire et de la langue.
77 Paris..... Comité d'archéologie et des monuments.
78 Paris..... Académie des inscriptions et belles-lettres.
79 Paris..... Bibliothèque des Sociétés savantes.
80 Paris...♥..... Société des agriculteurs de France, rue du Bac, 43.
81 Paris..... Société bibliographique.
82 Besançon..... Académie des sciences, lettres et arts.
83 Besançon... .. Société d'émulation.
84 Lons-le-Saunier.. Société d'émulation.
85 Poligny..... Société d'agriculture, sciences et arts.
86 Montbéliard..... Société d'émulation.
87 Montauban..... Société d'archéologie de Tarn-et-Garonne (octobre 1876).
88 Epinal..... Société philomatique vosgienne (octobre 1876).
89 Tarrare..... Société de viticulture et d'horticulture (décembre 1876).
-

